Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/s3lalecture05pari

33 496

LA LECTURE

ILLUSTRÉE

LA LECTURE ILLUSTRÉE

ROMANS, CONTES, NOUVELLES, POÉSIES
VARIÉTÉS, FANTAISIES, ACTUALITÉS, ETC., ETC.

TOME CINQUIÈME

F. JUVEN ET Cie
ÉDITEURS
10, — RUE SAINT-JOSEPH, — 10
PARIS

LIBRARY
JAN 20 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

AP
20
L4
sér. 3
t. 5

MON ONC' JEAN!

LA NOCE

I

— Eh bien! tu sais, cria Mme Chantavoine en passant la porte de la ferme dans sa carriole vide, j' l'ai pas vendu, j' l'ai donné.

Et comme Chantavoine prenait le cheval par la bride, elle sauta à bas de la voiture, et, après avoir regardé autour d'elle, elle dit deux mots à l'oreille du bonhomme, afin d'être bien sûre que personne autre que lui ne saurait le prix misérable qu'on avait donné de son veau.

Chantavoine fit baller ses bras d'un air découragé.

— Plus moyen de faire des veaux à c't' heure! dit-il. Et le blé qu'est pour rien! et les mans et les vers gris qui coupent les betteraves! Non, vrai, je ne sais pas ce que ça deviendra, mais la culture est trop miséreuse!

— Et y en a des tas qu'ont pas vendu, reprit Mme Chantavoine. Car c'est pas la marchandise qui manquait ; j'ai pas souvent vu autant de veaux à la foire du Plessis... Le garçon à Flottard en avait un qu'était extra... Eh ben! les marchands le méprisaient comme les autres.

— Si c'est comme ça, j'ai pas tant de regrets d'être resté à soigner notre foin. D'autant que j'ai du nouveau à te conter.

— C'est-y au sujet de la chose ?

Chantavoine cligna des yeux d'un air significatif. Sa femme, comprenant qu'il s'agissait d'une conversation sérieuse, réfléchit un instant, puis :

— Faut être assis pour causer de ça, dit-elle.

Elle prit dans la voiture son panier à provisions où s'entassaient des paquets d'épicerie enveloppés de papiers jaunes et surmontés d'un quartier de viande sanguinolente, et se dirigea vers la maison tandis que le bonhomme dételait le cheval et le conduisait flegmatiquement à l'écurie.

La ferme des Muriaux est située au milieu d'une grande plaine et distante d'un bon kilomètre du village et du château de Berneville. Le clocher très aigu fait point de vue, et les masses sombres du parc barrent l'horizon à l'ouest ; mais partout ailleurs la plaine s'étend aussi loin que l'œil peut porter, si loin que par les temps très clairs on peut apercevoir tout là-bas vers l'orient la flèche en pierre blanche de l'église du Plessis, le chef lieu du canton voisin. La plaine est fertile et bien cultivée ; elle n'est pas, comme la Beauce, indéfiniment nue et sillonnée de routes droites bordées d'ormes tordus ; c'est un plateau normand parsemé de bouquets de bois et de plants de pommiers ; et les chemins qui le traversent, serpentant à travers les récoltes et les îlots de verdure, ressemblent moins à des routes où l'on s'active et où l'on travaille qu'aux paresseuses allées des jardins anglais où on rêve et où on flâne.

Il y a longtemps que les Chantavoine sont là ; ils sont de père en fils les fermiers du château de Berneville, et celui qui cultive actuellement la ferme des Muriaux n'a pas oublié qu'il a été baptisé le même jour que M. le Comte. Seulement il ne s'en vante pas devant tout le monde, parce que, dit-il, au jour d'aujourd'hui, y en a d'aucuns à qui les baptêmes et les comtes, ça ne plaît pas plus que ça.

C'est d'ailleurs un brave homme, ce père Chantavoine, bon cultivateur, considéré dans le pays ; et sa femme, une ménagère qui connait bien le prix de la vivature, est économe et point gourmande ni pour elle ni pour les autres.

En ne s'amusant point et en travaillant beaucoup, ils ont augmenté les biens que leurs anciens leur avaient déjà laissés au soleil ; et on dit dans le pays que, tant sur le Plessis que sur Berneville,

les Chantavoine ont plus de quarante acres de terre à eux ; on dit aussi que ces acres là ne sont pas les moins bien cultivés et qu'il y a toujours du fumier pour eux, tandis que les engrais chimiques sont de préférence employés sur les terres à M. le Comte. Mais comme M. le Comte est toujours bien payé, il ne dit rien et il a raison.

Après avoir jeté la botte à son cheval, Chantavoine s'en revint vers la maison. Il trouva sa femme dans la salle, assise devant la grande table de hêtre massif, écossant des petits pois pour le souper du soir. Derrière elle une rangée de casseroles de cuivre s'allumaient d'un reflet brillant sous les rayons du soleil déjà bas, et dans la haute cheminée quelques tisons, mouronnant entre les deux landiers de fer poli, chauffaient doucement la chaudière où cuisaient les pommes de terre destinées aux cochons.

Ils restèrent quelque temps silencieux, écoutant le tictac de l'horloge normande placée contre le mur au haut bout de la table, et dont le balancier de cuivre, luisant comme un gros sous neuf, passait et repassait devant sa fenêtre de verre avec un balancement nonchalant. Et avant de parler, ils réfléchirent longuement, pendant qu'un matou accroupi au coin de l'âtre suivait avec intérêt le vol des étincelles qui, de temps à autre, s'échappaient des tisons, et qu'un chien à vaches, assis sur son derrière à côté de son maître, avait posé sur ses genoux sa grosse tête honnête aux moustaches hirsutes qui le faisaient ressembler à un vieux grenadier.

La femme rompit le silence la première.

— Et comme ça, dit-elle, il est venu te voir à c'te remontée ?

— Y avait pas le quart moins d'une heure que tu étais partie, répondit l'homme.

— Alors... Il t'a dit comme ça qu'il était toujours dans la même dévotion ?

— Directement. Il m'a encore redit que Coralie ferait tout à fait son affaire.

— Je veux bien le croire, ce monsieur. Coralie !... On lui en donnera des femmes comme elle ! Une fille qui a une éducation... qui joue du piano que c'est un délice de l'entendre...

— C'est ce qu'il dit. Il dit : je ne trouverai pas dans Varencières, ni même dans toute la contrée alentour, une autre jeunesse qui mérite de devenir ma femme.

— Voyez-vous ça ! On dirait que c'est lui qui va nous faire honneur !

— Dame ! faut bien se dire qu'il est plus riche que nous. Sais-tu bien que Désir Muterel sera propriétaire, rien que du chef de sa mère, de pas loin de cinquante acres de terre ?

— Ben sûr, ben sûr...

— Et que du chef, à défunt son père, il est encore le maître du moulin de Verdières et de plus de dix hectares de prairies au bas Berneville ?

— Et puis après ?

— Et puis après y a sa maison de Varencières avec ses bâtiments de culture tout autour qui font une ferme extra, tout ça construit en briques et couvert en ardoises, avec des citernes, des potagers. Et du bétail là dedans, des chevaux... Y en a pas deux comme lui dans le pays, tu sais.

Mme Chantavoine avait fini d'écosser ses pois. Elle repoussa le saladier qui les contenait, et, allant chercher sur son panier le morceau de viande, elle se mit à le couper par morceaux qu'elle jetait dans une cocotte en fonte. Le chien s'approcha, le matou sauta sur la table, et tous deux restèrent immobiles, contemplant la viande ; bientôt, pour attirer l'attention de la patronne, ils se mirent, l'un à filer son rouet, l'autre à pleurer tout doucement. Mais la patronne était visiblement de mauvaise humeur ; au bout d'une minute, elle saisit un torchon et l'envoya dans la figure du chat qui s'élança dehors en trois bonds, et envoya un coup de pied à l'autre suppliant en criant : A la cour, quien, à la cour !

Puis, tout en reprenant ses occupations culinaires, elle rompit de nouveau le silence.

— Vois-tu, mon homme, dit-elle, tu es coiffé de ce mariage-là. Eh bien ! ton Désir, il ne me plaît pas plus que ça.

— Quoi qu'il a à refaire ?

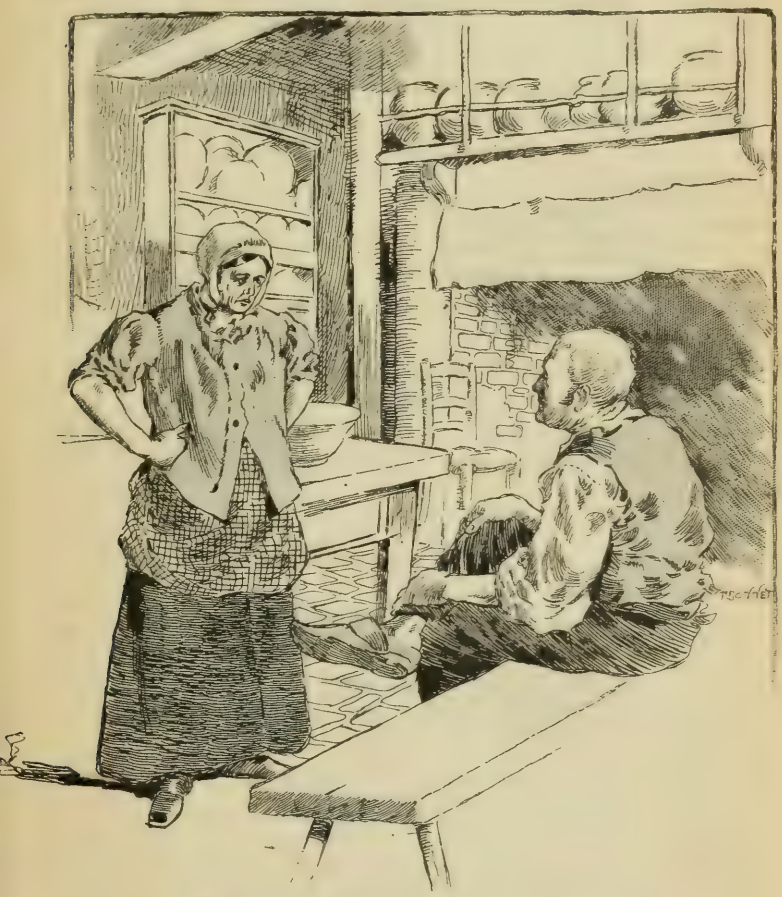
— Il méprise tout le monde ; il cause trop ; il sait trop d'affaires. On dirait qu'il n'y a que lui dans le pays. Les gens du château, il crie après à cause que c'est des nobles ; le curé, il crie après à cause qu'il ne faut plus de bon Dieu à c't'heure ; nous autres, il dit que nous ne connaissons point la culture que nous faisons depuis que nous sommes au monde. Enfin ça trouve à redire à tout et quel âge que ça a ? Vingt cinq ans. Moi, je trouve que c'est une pitié.

— Écoute donc, la bourgeoise, c'est un gas qu'a étudié. Il en sait autant que le maître d'école.

— N'empêche que s'il devient notre gendre pour nous regarder comme des rien du tout...

— Veux-tu me dire à qui tu la maricras, ta fille, si tu ne veux point de celui-là ?

— Dame ! je ne sais point, moi. Y a-t-il plus d'hommes dans le pays ?



Eh bien ! ton Désir, il ne me plait pas plus que ça.

— C'est-y à un homme comme moi que tu veux la donner ? Alors, c'était pas la peine de l'élever à la ville ; fallait la laisser à traire ses vaches comme sa cousine Jeannette que j'ai recueillie par charité, en souvenir de mon galvaudeux de frère.

— Je ne viens pas dire...

— Fallait l'envoyer à l'école de Berneville, et pas la faire éduquer au pensionnat Pompadoux.

— Ça aurait coûté moins cher...

— Ça, c'est certain.

— Muterel est fini savant : y a pas jusqu'au latin qu'il a appris, à ce qu'il dit. Notre fille n'aura point de disgrâce avec lui, elle qui en remontrerait sur l'histoire à ceux du château. Et puis il a du bien et il ne le dépense point, et puis il voit du beau monde ; quand le préfet a passé à Varencières, l'année dernière, c'est chez lui qu'il a été déjeuner. Pour recevoir des préfets, lui faut pas une femme ordinaire...

— Ça, c'est vrai que Coralie...

— Oh ! le préfet ne lui fera pas peur ; et s'il aime le piano...

En ce moment, dans la pièce à côté et comme pour répondre à la pensée de Chantavoine, le piano se fit entendre. Les deux bonnes gens s'arrêtèrent ravis. C'était un air sautillant, plaqué sans grâce sur le clavier par des doigts raides, un de ces airs anciens dont nos grand'mères excellaient à faire voltiger les notes babillardes et spirituellement légères, mais que massacrent et défigurent à en pleurer les pensionnaires balourdes qu'on exerce à taper sur les épinettes de province.

Chantavoine écoutait, les yeux béants d'admiration, et son épouse, les mains croisées sur son ventre, oubliait la cocotte en fonte et les morceaux de mouton.

— C'est son air des prix ! dit à mi-voix le bonhomme, celui qu'elle a joué sans papier devant M. Calafrousse, l'inspecteur d'académie, qui lui a fait des compliments.

— Oui, reprit Mme Chantavoine, les variations sur le carnaval de Venise !...

Et pendant que la vieille mélodie se déroulait avec une monotonie pesante, ils s'absorbèrent dans une muette jubilation.

Tout à coup la porte de la salle s'ouvrit vivement ; un brillant rayon de soleil pénétra dans la salle, et avec lui une grande fille un peu rousse, à la robe de toile rapiécée, au large chapeau de paille, aux sabots claquants. Elle portait sous son bras une gerbe de carottes sauvages et de lasserons et la jeta sur la table en criant très haut, d'une voix fraîche et gaie :

— V'là de quoi pour nos lapins !

Chantavoine se retourna, indigné qu'on manquât à ce point au respect dû au carnaval de Venise.

— Vas-tu te taire, toi ! gnogna-t-il avec colère.

La grande fille s'arrêta tout interdite.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici avec tes herbes ? continua sur un ton pointu Mme Chantavoine.

— Tiens pardi, puisque vous m'avez dit qu'y avait plus d'herbe pour les lapins, je venais vous montrer qu' j'en avais trouvé, là !

— T'entends donc point ta cousine ?

— Ben sûr que oui que j' l'entends. A fait assez de bruit.

— Tu peux pas te taire, alors ?

— J'savais pas, moi.

— Puisque tu l'entends !

— Mais je l'entendais pas de la cour. A ne perce point les murs.

— Allons, c'est bon. Retire-moi les pommes de terre du feu et vois un peu aux cochons. Moi, je voirai aux lapins. Et ne fais pas de bruit ou je me fâche, pour un coup. C'est compris, pas vrai, Jeannette ?

Jeannette jeta un regard craintif sur le groupe menaçant formé par son oncle et sa tante ; puis elle retira ses sabots pour faire moins de bruit. Alors, elle vint à la cheminée, et, saisissant à pleines mains la chaudière, elle l'enleva de dessus la crémaillère par un vigoureux effort de reins et la posa dans l'angle de la pièce sur un trépied de fer. Puis, toujours sans faire de bruit, elle en versa le contenu dans un seau, rechaussa prestement ses sabots et disparut vers la porcherie, silencieuse et rapide comme une souris. Cependant les variations sur le carnaval de Venise continuaient, dans la pièce à côté, à se traîner d'une façon lamentable ; Chantavoine était retombé dans l'extase, et sa femme, tout en ne perdant pas une note, s'était remise à sa cuisine et réunissait avec de grandes précautions dans la cocotte en fonte les petits pois et les morceaux de mouton.

II

Mlle Coralie Chantavoine venait d'avoir dix huit ans. C'était une grosse fille taillée à coups de serpe et généralement très rouge à cause de la torture qu'elle s'infligeait en se sanglant impitoyablement dans un corset mal fait. Elle n'arrivait ainsi ni à amincir ni à arrondir sa taille carrée ; mais elle se congestionnait la face et faisait saillir en avant une poitrine déjà énorme qui protestait

par son débordement contre la gêne qu'on prétendait lui imposer.

Assise devant son piano, elle le tapotait de ses mains aux doigts courts et aux ongles douteux, et elle attaquait avec une persévérance acharnée la troisième variation, la plus difficile, celle qu'elle ne savait pas encore jouer *sans papier*. Elle se battait avec un trait terrible qu'elle ne pouvait parvenir à réussir et qu'elle terminait invariablement par une fausse note ; ses doigts de plus en plus rebelles se raidissaient sur ce dur travail et la sueur perlait sur son front, à la racine de ses cheveux noirs tout luisants de pommade. Enfin la note tomba juste, et, comme une onde qui a franchi son barrage, la variation suivit son cours sans accroc jusqu'à la fin.

Après avoir écrasé le piano d'un dernier accord dominateur, Mlle Coralie se leva, cambra sa taille pour repousser les buses qui l'étouffaient, fit bouffer sa jupe autour d'elle, se regarda dans la glace et sans doute se trouva belle, car elle se sourit. Lorsqu'elle se retourna, elle se trouva devant son père qui la contemplait avec admiration.

Cependant la cloche sonna dans la cour, appelant les gens de la ferme au souper, et ils sortirent pour prendre un instant le frais avant de se mettre à table.

Le soleil, sur le point de disparaître, semblable à une grande lanterne rouge, luisait derrière le clocher de Berneville, et la lumière diffuse du soir éclairait très doucement le paysage étendu que l'on découvrait du seuil de la maison de ferme. En face, un grand clos planté de pommiers et fermé par un muret à hauteur d'appui descendait en pente douce jusqu'à la plaine qui s'inclinait elle-même, puis remontait lentement jusqu'à Berneville dont on voyait les maisons, le château et les arbres de haute futaie s'estomper d'ombre. Rien n'arrêtait la vue jusque là, et la fraîcheur de la nuit commençante arrivait en plein, très lointaine et très pure, apportant avec elle les senteurs balsamiques de la campagne et des bois.

A droite et à gauche, formant autour de la maison un arc de cercle, les bâtiments de la ferme se doraient des derniers rayons ; des bêlements et des meuglements en sortaient, moutons et vaches s'attablant à leur *enfoure* du soir. Le vacher, quittant l'étable, se dirigea vers la salle en traînant ses lourds sabots, avec une démarche lasse ; Jeannette traversa lestement, portant à la laiterie deux seaux pleins de la dernière traite, et le berger, crochant un de ses chiens à sa brouette de fer, la poussa péniblement, chargée

de bottes de paille fouillées, vers la meule où s'entassaient les *défoures*.

En ce moment un bruit de cavalcade se fit entendre sur les cailloux du chemin, derrière la grange à blé. Et tout à coup, par la grande porte ouverte entre le pignon de la grange et le clos, les charretiers, assis sur leurs chevaux fumants, rentrèrent, en sifflant, du travail. Le premier ramenait une charrue qui, placée sur sa traine, sautillait avec un grincement rouillé; le second tirait à lui un petit chariot où luisaient les herses, les pointes en l'air

Le père Chantavoine vint à eux.

— Eh ben! garçons, c'est-y fini dans les dix acres?

— Oui, patron, mais on a eu du mal à y crocher. Ça fait beaucoup de mottes.

— C'est cette sécheresse de malheur! On ne peut plus cultiver la terre, on ne le peut plus!.. As tu donné un bon demi tour au moins, Jean-Paul?

— Pour ça oui; j'ai passé partout; mais mes herses baraillaient sur les mottes; elles n'ont fait quasiment que les changer de place.

— C'est de la pluie qu'il faut. Allons, bouchonnez-moi vos chevaux : ils ont mouillé leurs chemises.

La cloche tinta une seconde fois. Chantavoine retourna vers la maison, et successivement tous les ouvriers de la ferme l'y suivirent. La cour resta vide, surveillée par le chien Moustache, gravement assis sur le seuil, et traversée par six canards qui, venant de faire dans la mare leurs dernières ablutions, rentraient au poulailler à la file, en se dandinant d'un air satisfait.

Dans la salle, autour de la longue table, tout le monde avait pris sa place hiérarchique. Mlle Coralie trônait au haut bout; à sa droite, adossé au mur, Chantavoine la regardait manger sa soupe avec tant d'attendrissement qu'il en oubliait presque de manger lui-même; à sa gauche, la patronne veillait à ce qu'il ne lui manquât rien et jetait de temps à autre un coup d'œil sur le fourneau où mijotait le ragoût. Jeannette faisait le service, versait les pichets de cidre, courait les remplir en faisant clariner la clef du cellier pendue à sa ceinture, s'asseyant un instant à côté de sa tante pour manger; puis elle enlevait la soupière vide, apportait le ragoût sur la table, repartait à la cave avec les brocs sans cesse vidés. Et tandis que les hommes mangeaient et buvaient sans rien dire, dans la lassitude du jour qui finit et le demi-sommeil de la nuit de repos qui commence, et que le fermier et son épouse dorlotaient leur

grosse fille, cette grande servante alerte, à la figure blanche et souriante, aux cheveux un peu trop rouges, gentiment troussés, s'occupait de tout ce monde qui semblait l'ignorer.

A la campagne, quand ce n'est pas fête, les menus ne sont pas longs. Lorsque le mouton et les pois eurent disparu, lentement et complètement triturés par toutes ces mâchoires puissantes, Jeannette mit sur la table un fromage fait, d'après la recette de Mme Chantavoine, avec un lait soigneusement écrémé; c'était le dernier plat. Successivement les hommes nettoyèrent méticuleusement leur couteau sur une bouchée de pain, le mirent dans leur poche et se levèrent.

En temps ordinaire, les patrons n'étaient pas fiers; ils admettaient qu'on restât un peu après souper à se délasser; la patronne, que le tabac ne gênait point, n'empêchait pas les pipes de s'allumer, et le fermier causait volontiers avec ses domestiques du temps qu'il ferait le lendemain, de l'apparence des récoltes et d'une foule d'autres sujets qui ne s'épuisaient jamais. Mais quand Mademoiselle était en vacances ce n'étaient plus les mêmes gens. Il fallait quitter la table aussitôt la dernière bouchée dans le bec, et si Mme Chantavoine avait aperçu seulement le bout d'une cigarette, elle aurait fait une vie de tous les diables. Ils se résignaient, et s'en allaient docilement se coucher ou fumer sur la route, un peu mécontents d'être ainsi dérangés dans leurs habitudes, mais n'en voulant pas trop pourtant à Mlle Coralie qui leur en imposait par son élégance dominatrice, ses allures dédaigneuses de citadine, et dont les puissants appas les faisaient loucher d'admiration. Comme les vieillards de Troie lorsqu'ils voyaient passer Hélène, les domestiques de la ferme des Muriaux s'avouaient entre eux, en regardant Coralie, qu'il était juste de souffrir un peu pour une si belle femme.

Ils s'en allèrent donc l'un après l'autre, en allumant leurs globes pour y voir clair dans leurs étables et bergeries; et chacun, avant de passer la porte, saluait d'un : Bonsoir, Monsieur et dames, que Chantavoine, en sa qualité de chef de famille, leur rendait gravement. Les deux Chantavoine, leur fille et leur nièce restèrent seuls.

III

Jeannette se mit à porter la vaisselle sale sur la pierre d'évier et à passer sur la table une grosse éponge. Mlle Coralie se leva. Le père et la mère Chantavoine étaient restés assis, l'air gêné.

— Reste un peu voir, fifille, dit le père; nous avons à te causer.

— Je le vois bien; mais laissez-moi d'abord queri mon ouvrage. Je vous écouterai-t-y pas bien en travaillant?

En entendant cette question incorrecte qui prouvait les graves ravages qu'une semaine de séjour à la ferme avait déjà faits dans l'orthographe de Coralie, Mlle Pompadoux aurait bondi; mais les deux vieux, insensibles aux fautes de français, ne songèrent qu'à admirer l'ardeur que leur fille apportait au travail. Elle sortit, puis revint au bout d'un instant avec une tapisserie : c'était un siège de fauteuil représentant un énorme bouquet de pivoines écarlates sur un fond vert épinard; et elle se mit à tirer l'aiguille, indifférente en apparence à l'émotion de ses parents qui se trémoussaient d'anxiété sur leurs bancs. Jeannette tournait toujours dans la salle, achevant de tout remettre en ordre.

— Vaudrait-il pas mieux renvoyer Jeannette? demanda tout bas Mme Chantavoine à son mari.

Il se gratta la tête, puis toujours tout bas :

— J'crois qu'a peut rester. C'est pas elle qui voudrait dire rien... Et puis, faudra-t-il pas qu'all' le sache?

— Alors faut la prévenir, au moins, pour qu'a tienne sa langue.

— Jeannette, écoute un brin. Je suis comme pour m'envahir à dire à ta cousine qu'est là des choses... des choses... enfin c'est rapport à son mariage, quoi.

L'aiguille de la belle Coralie trembla un peu et manqua le trou du canevas. Jeannette devint toute rose.

— Oh! mon onc' Jean! dit-elle en battant des mains, il va y avoir une noce, alors...

— Ça se pourrait, des fois; mais faut pas le dire.

— C'est donc pas sûr?

— Pardié non; c'est des choses qui se disent comme ça dans les familles avant que le monde le sache... parce que si ça venait à ne

plus aller... Enfin v'là la chose, écoute un brin, Jeannette.

— Oui, mon onc' Jean...

— Ton père était un galvaudeux qu'est mort sans le sou; t'as fait mouri ta mère en naissant. Je sais bien que c'est pas ta faute; n'empêche que t'avais rien en venant au monde et que t'aurais rien encore sur l'dos si nous ne t'avions point mis de quoi. Mais voilà...

Le père Chantavoine vint à eux.

ton père était un galvaudeux... mais c'était mon frère, quoi : t'es une Chantavoine et je suis ton parrain, pas vrai?... Alors je t'ai élevée à la maison. Faut pas croire que ça plaisait à la bourgeoise... mais enfin j'ai dit : C'est pas parce que son père, qu'était mon frère, était un galvaudeux, que je laisserai périr de faim c' pauv' chiffon d' gamine qu'est une Chantavoine. Et la bourgeoise a dit : Ça ne

va pas coûter rien, mais si c'est ton plaisi... Alors t'as coûté cher, tu sais, tu peux travailler maintenant pour nous revaloir ça.

Jeannette avait courbé la tête et laissait passer ce flot de paroles sans rougir et sans protester. Elle le savait par cœur, le sermon de l'oncle Jean, et il ne se passait guère de semaine qu'elle ne l'entendit. Lorsqu'une poule ou un lapin mourait, lorsqu'une vache se prenait dans sa longe, lorsqu'un œuf trainait non ramassé dans la cour, elle était certaine d'essuyer d'interminables reproches toujours précédés du sermon en question; heureuse lorsque Mme Chantavoine ne se mettait point de la partie. Mais aujourd'hui, où Chantavoine voulait-il en venir?

Mlle Coralie se leva.

— Pour lors, continua-t-il, voilà. T'es de la famille; ça peut être un malheur, mais c'est comme ça. Et à cause de ça il faut que tu saches que notre Coralie va peut-être bien se marier à quelqu'un par ici. Seulement on ne veut point encore qu'on le sache, t'entends bien.

— Alors pourquoi que vous n'en parlez, mon onc' Jean?

Le bonhomme s'arrêta coi, tout ahuri de cette question si simple. Mais Mme Chantavoine reprit d'un ton rêche :

— Tu ne comprends donc rien? Il te le dit, pourquoi : parce que t'es de la famille... Et puis c'est pas tout ça; mais t'es toujours à tourner tout partout; on voit ton museau à toutes les portes,..

— Mais la maîtresse, c'est rapport à mon ouvrage...

— Ça fait que tu aurais su tout de même la chose; alors on aime mieux te la dire. Seulement si tu ne te couds point la bouche...

La belle Coralie qui, depuis qu'elle était entrée au pensionnat Pompadoux, se considérait comme d'une essence de plus en plus supérieure à sa cousine, vouée aux ouvrages grossiers, et lui adressait rarement la parole, trouva qu'il était de sa dignité d'intervenir, et de couvrir de sa haute protection cette faible et insignifiante fille des champs.

— Il ne faut point tant de paroles, dit-elle d'une voix majestueusement traînante. Je suis bien sûre que Jeannette ne dira rien de ce qu'on va causer ici. Et puisqu'il y a à dire, m'est avis qu'il est temps qu'on parle; j'ai envie de me coucher ; à ce soir.

— Vous pouvez causer, mon onc' Jean, conclut Jeannette. Je vous promets d'être aussi muette que Mignonne, notre bêtonne blanche, vous savez bien, celle qui ne meule jamais.

— Pour lors, commença Chantavoine, c'est pas la peine de tourner autour plus longtemps. J'ai vu le grand Muterel à c'te relevée, et il m'a dit que ça ne lui déplairait pas plus que ça de monter son ménage acanté toi. Même que si tu n'étais pas pour dire non, ça ne serait point lui qui ferait manquer la chose, car j'ai bien vu à son haleine qu'il en a envie.

Coralie rougit un peu et un éclair de joie orgueilleuse passa dans ses yeux. Mais elle se contint, reprit bien vite son air digne et dit de sa voix chantonnante, en tirant distraitement son aiguille :

— C'est une chose qu'on peut voir.

— Tu sais, faut pas te forcer, fit vivement Mme Chantavoine. C'est pas parce que ton père est coiffé de ce grand bailleux-là...

— Ah çà! vas-tu te taire, la bourgeoise? Vas-tu la dégoûter, à c't'heure? Désir est le coq du pays!

— Il est de fait que c'est un beau gas, risqua Jeannette.

— Je croyais qu't'avais dit que tu n'dirais rien; toi! cria la bonne femme furieuse.

— C'est une chose qu'on peut voir, reprit encore la placide Coralie. C'est-y vrai qu'il a plus de quarante acres de terre?

— Oh! ça, pour sûr; je les ai bien des fois comptés; tout le bout de plaine qui va de la Trogne à Cadet juqu'à la Grosse-Épine

est à lui, v'là pour Varencières. Et puis en plus y a ses prés...

— Combien qu'il en a, de prés?

— Dans les vingt acres.

— Alors ça fait comme qui dirait au-dessus de soixante.

— Tu peux mettre quatre-vingts, marche toujours. Et puis y a sa maison de Varencières; c'est établi, tu sais!

— C'est-il vrai qu'il n'a point de frère, point de sœur?...

— Ben entendu.

— Il n'a plus son pé; mais sa mère, a vit encore, pas?

— Ça, je ne peux pas dire le contraire. Mais tu sais, c'est une femme qu'a aussi de quoi; elle n'est point à loger dans Varencières et elle a une petite ferme bien gentille qu'a loue, il y a dans les dix lieues d'ici, dans son pays de demoiselle.

— Elle n'est pas encore plus vieille que ça, à ce que je me suis laissé dire.

— Dame! c'est une femme déjà ancienne; et puis on dit qu'a souffre d'une fraicheur qu'elle a gagnée y a déjà des années.

— Ah!

— Tu vois pour ce qui est du bien, il n'y a rien à refaire. A moins d'épouser M. le vicomte...

— Oh! dit Coralie en faisant la moue, ça pourrait être pire, ça pourrait être mieux.

— Diable! grogna le bonhomme interloqué. Ça me semble quelque chose, à moi. T'auras pas ça, tu sais.

— J'aurai pas ça quand je vous aurai mis dans terre?

— Je ne sais pas où que tu vois qu'elle n'aura pas ça, par exemple! protesta Mme Chantavoine. T'es pas en train de payer un terme à M. le comte; tu peux nous dire, à nous, que t'es à ton affaire.

— A mon affaire... à mon affaire...

— T'as pas de terre à toi dans le pays? T'as pas des bois en tirant sur la Futelaye? T'as pas ta monture? T'as rien gagné sur la ferme? Et moi itou, j'suis sans le sou, peut-être?

— Allons, c'est bon. J'sais bien c'que j'ai; j'sais bien c'que t'as. Ça n'arrive pas au niveau avec Muterel,

— Il n'y a que toi qui dis ça! Et je me doute bien que le gars connaît ton bien, et qu'il l'a mesuré avec le sien, et qu'il l'a trouvé de longueur.

— Il est de fait, observa orgueilleusement Chantavoine, qu'une fois mariée du Muterel notre fille ne serait point la dernière du pays. Et puis il y a encore une chose : ça n'est pas un paysan

comme moi; ça a étudié; ça vous explique la politique que c'est un plaisir de l'entendre!

— Ça se peut bien. Mais il a toujours l'air de vous regarder de son haut...

— Il reçoit le préfet! Et je me suis laissé dire qu'on allait le nommer maire de Varencières... Voyons, fifille, ajouta-t-il, inquiet du silence de Coralie, ça ne te dit rien, tout ça?

— Ça me dit, répondit Coralie; oui... ça me dit dans un sens... et puis dans un autre ça ne me dit pas... Ah! s'il pouvait être nommé maire, j'aurais un salon!

Et ses yeux s'arrêtèrent, comme charmés, sur les pivoines éclatantes qui, presque entièrement terminées, se détachaient crûment sur le fond épinard de sa tapisserie.

— Et t'y recevrais l'préfet! fit Chantavoine en se frottant les mains.

La belle Coralie faisait de vains efforts pour cacher sa satisfaction : sa figure rutilait. La mère Chantavoine gardait un silence pincé; et Jeannette, n'osant rien dire, s'était tout doucement remise à l'ouvrage pour s'avancer, et rangeait sur le buffet les assiettes et les verres.

— Eh bien! voyons, insista Chantavoine, quoi qu'il faut y répondre?

— Dites-y, répondit Coralie, qu'il peut essayer voir.

Et sans rien ajouter, elle rentra majestueusement dans sa chambre, laissant son père ravi, sa mère grondante et Jeannette enchantée par la perspective de la noce prochaine.

IV

Deux mois après cette conversation mémorable, par une froide journée de novembre, une société des plus *select* était réunie après déjeuner dans le hall du château de Berneville.

Très ancien, ce château, et en même temps très moderne. A l'extérieur, son architecture Henri II, ses toits pointus surmontés d'arabesques de plomb, ses murs où se détachent en sculpture des armoiries, et ses tours de formes diverses, les unes rondes, les autres carrées ou polygonales, lui donnent cet aspect d'élégance encore féodale qui caractérise les monuments de la Renaissance.

Mais à l'intérieur tout le luxe et toutes les recherches de la vie contemporaine sont réunis, et l'ancienneté du cadre, l'aspect vénérable et l'origine historique de certains détails ne font que rendre plus agréable le confort fin de siècle de l'ensemble.

Le hall notamment est une merveille. Il occupe tout le pavillon central du château; les étages ont été supprimés; leurs fenêtres donnent sur de larges galeries dont les balustrades en chêne ajouré surplombent la vaste salle, et d'en bas le regard monte vers ces balcons superposés jusqu'au plafond sculpté où il s'arrête sur les caissons et les dorures; à chaque angle de la pièce quatre tours s'arrondissent : deux d'entre elles servent d'escaliers; les deux autres forment des boudoirs au rez-de chaussée et sur les galeries.

Dans ce hall qui est le centre, le cœur du château, le comte de Berneville a accumulé la plupart des belles choses dont sa grande fortune, l'ancienneté de sa race et son amour intelligent de la dépense l'ont rendu possesseur. Le sol est couvert d'épais tapis sur lequel s'étalent de précieuses carpettes d'Orient; des sièges de toutes les formes, des meubles de toutes les époques sont groupés dans un désordre voulu; un grand piano, couvert d'une étoffe magnifique barre un coin où une harpe semble frémir; un autre est rempli par un fouillis de phénix et de chamxrops émergeant de grandes potiches japonaises. Çà et là des tableaux de maitres posés sur des chevalets drapés d'étoffes anciennes, de grandes lampes aux abat-jour de dentelles; et, tout autour, accrochées le long des murs, des armures, des panoplies se reflétant dans des miroirs de Venise. Un lustre immense en bronze doré, ciselé et guilloché par un artiste du dix septième siècle, descend du haut plafond comme un soleil d'or; le long des galeries des cadres luisent, graves portraits d'ancêtres, marines largement brossées, paysages flamands, mythologies italiennes; et dans la cheminée immense qui occupe le fond de la salle, la coupelle d'un chêne couvre à demi la vaste plaque de fonte aux armes de Berneville.

Le comte était assis, un peu morose, dans un grand fauteuil. Tout en causant distraitement avec le curé qui était venu le matin dire la messe à la chapelle du château, il regardait avec inquiétude son pied droit qu'il balançait nerveusement; et de temps à autre il passait une main fébrile sur son mollet emprisonné dans une jambière vernie. C'était un homme encore bien conservé, portant beau et bien pris sous son costume de chasse à la coupe irré-

prochable ; mais sa figure un peu trop rouge et son ventre un peu trop gros indiquaient le bon vivant que parfois la goutte tourmente.

Les dames, réunies auprès du piano, formaient cercle autour de la maîtresse de la maison, femme sur le retour, mais encore élégante ; et les jeunes gens, que chaque automne attirait au château pour les chasses, flirtaient et papillonnaient, adressant au beau sexe leurs hommages avant de dire deux mots aux perdreaux. Les femmes étaient jeunes et plusieurs fort jolies ; toutes étaient mises conformément au dernier numéro paru de leur journal de modes, et deux d'entre elles en robes courtes, culottes bouffantes et bottes de cuir fauve, s'étudiaient à prendre des poses masculines et cynégétiques.

Coupant court à la conversation du curé, le comte se leva et fit quelques pas avec une mauvaise humeur croissante.

— Allons ! dit-il, je suis pincé.

Et, se rapprochant du groupe de la jeunesse :

— Messieurs, je vous quitte la partie. Mon diable de pied est pris ; dans un quart d'heure je ne pourrai plus marcher. Je lâche le soulier de chasse et j'arbore le chausson...

Un concert de condoléances de bonne compagnie l'interrompit. Il reprit :

— Mon fils prendra tantôt la direction de la battue ; j'entendrai de loin vos coups de fusil et avec un peu d'imagination... enfin, que la volonté de la goutte soit faite !

Le vicomte de Berneville quitta les deux chasseresses avec lesquelles il avait une conversation sportive des plus sérieuses, et prenant le bras de son père, il le conduisit, déjà très boiteux, à l'autre bout de la pièce. Et on comprit bientôt, à la contraction attentive de leurs visages et à la mimique expressive de leurs personnes, qu'ils étaient absorbés tous deux dans la stratégie de la battue.

Tout à coup une porte s'ouvrit et M. Baptiste, le premier maître d'hôtel, s'approcha du comte.

Il avait cet air de supériorité discrètement gouailleuse que prennent les larbins de grande maison lorsqu'ils ont à introduire de petites gens.

— Allons, bon ! dit M. de Berneville. Que le diable les emporte ! Ils choisissent bien leur moment.

... Enfin... si je ne les reçois pas ils seront furieux ; d'autant plus que quand je vais être tout à fait pris... Faites-les entrer, Baptiste.

— M. le comte ne les reçoit pas dans son cabinet ?

— Non, ma foi ! leur visite pourrait être plus longue ; ici ils verront peut être que nous sommes pressés.

Baptiste se retira, et bientôt la porte se rouvrit à deux battants, laissant passer M. et Mme Chantavoine, leur fille Coralie et son fiancé Désiré Muterel.

Ils firent trois pas, puis s'arrêtèrent tous quatre, ahuris par le luxe au milieu duquel ils se trouvaient plongés subitement, et décontenancés par les regards qu'ils sentaient fixés sur eux. Pour faire cette visite officielle, à laquelle Chantavoine avait absolument tenu et Muterel consenti en faisant violence à ses opinions radicales, ils s'étaient endimanchés dans toute la force du terme. Chantavoine avait sa belle redingote noire à collet de velours et tournait entre ses doigts son feutre des grands jours ; Mme Chantavoine avait passé sa robe puce, et, drapée dans un châle de simili-cachemire, elle s'efforçait de porter haut sa tête emprisonnée dans un chapeau fermé dont les brides de soie crème l'étranglaient. Le fiancé, un grand et gros gaillard blondasse aux favoris coupés ras, au regard louche, était vêtu comme pour un enterrement ; seuls, les gants violets qui suppliciaient ses mains engourdies tranchaient avec l'ensemble funèbre de son pantalon, de son gilet, de sa cravate et de sa jaquette impitoyablement noirs. Mais la plus élégante, sans contredit possible, était Coralie. Elle portait sur la tête un véritable parterre de fleurs, et à chaque mouvement qu'elle faisait les roses se penchaient sur les œillets, les renoncules disaient zut aux dahlias. Elle était serrée dans une robe de soie couleur prune de monsieur qui, la moulant avec une indiscrétion maladroite, accusait brutalement aux yeux les plus myopes ses formes incohérentes de grosse fille mal bâtie : son ventre trop sorti, sa croupe mal attachée et fuyante, sa poitrine encombrante et révoltée. Elle s'était cruellement serrée pour être belle, et la douleur physique qu'elle éprouvait, jointe à l'émotion qui l'étouffait, donnait à sa figure l'apparence d'une tomate mûre flanquée de boucles d'oreilles.

Durant une longue minute un silence général, fait d'étonnement et d'embarras, régna dans le hall. Le beau monde du château considérait curieusement ces villageois recrépis à neuf, et plusieurs élégantes dissimulaient mal, en se mordant les lèvres, une envie de rire qui leur sortait par les yeux ; tandis que les nouveaux venus, de plus en plus gênés, restaient debout et se dandinaient sans mot dire, comme matelots sur un bateau qui roule. Le comte vint à leur secours :

— Eh bien! Chantavoine, dit-il en secouant rondement la main du fermier, tu nous apportes du nouveau ?

Chantavoine qui, dans certains milieux, n'avait garde de se vanter d'être le frère de lait du comte, était toujours ravi d'être tutoyé par lui; et maintenant, en présence de son futur gendre, il se sentit grandi d'une coudée.

— Oui, Monsieur le Comte, dit-il d'une grosse voix joviale; vous avez comme qui dirait bouté le nez dessus. Et v'là deux jeunesses qu'on vous amène rapport au mariage dont, sans vous commander, on vous demande de vouloir bien être assistant.

Ce disant, le bonhomme montra d'un geste paternel les deux fiancés. Muterel répondit mollement avec un sourire embarrassé, à la poignée de main de M. de Berneville, pendant que Coralie essayait une révérence que son buse l'empêcha de terminer, en lui tenaillant l'estomac. La mère Chantavoine, très intimidée, exécuta une flexion sur les extrémités inférieures qui faillit la jeter par terre, et en dépit de tous les efforts destinés à le réprimer, un fou rire dominateur s'empara de la plupart des invités du château qui s'esquivèrent les uns après les autres, malades.

Le comte resta sérieux, le sourire aux lèvres, en vrai gentilhomme; il est vrai que son pied, lui faisant de plus en plus mal, lui ôtait toute envie de plaisanter.

— Hélas! mon cher ami, dit-il à Chantavoine, je crains bien de ne pouvoir être des vôtres.

Il faut que je rentre à Paris la semaine prochaine, et puis la goutte vient de me reprendre. Mais mon fils me remplacera.

Coralie s'enhardit à interrompre; elle venait de se rappeler un des préceptes de Mlle Pompadoux: Une jeune fille doit être aussi éloignée de la timidité qui rend sotte que de l'aplomb qui rend évaporée...

— Oh! fit-elle avec un sourire à l'enfant; c'est que nous comptions bien dans tous les cas sur la présence de M. le vicomte!...

— Et Mme la Comtesse, reprit Mme Chantavoine en fléchissant de nouveau et en se redressant comme un poupée à ressorts, et Mme la Comtesse!

Mme de Berneville, qui s'était rapprochée, s'excusa à son tour. Restait le vicomte; il prit bravement son parti.

— Allons, père Chantavoine, dit il gaiement; c'est moi qui les remplacerai tous les deux. Je signerai l'acte, je mangerai le diner et je ferai danser les demoiselles!

La jeune fille les épingla en souriant à sa toque de loutre.

— Et vous embrasserez la mariée, pas ? fit Chantavoine tout rasséréné par cette bonne humeur.

— Certainement ; plutôt deux fois qu'une.

Coralie s'efforça d'accentuer la couleur tomate de sa figure, Chantavoine cria bravo, la mère Chantavoine se remit à fléchir, Muterel fit la grimace. Ceux des assistants qui s'étaient contenus jusque là donnèrent un libre cours à leur gaieté.

Alors on parla des projets du jeune ménage.

Le comte, maintenant au supplice dans sa bottine devenue un brodequin de torture, dut écouter les explications de M. et de Mme Chantavoine sur la future installation de leur fille, sur la position dans le pays qu'occupait déjà Muterel, qui était un jeune homme de moyens et d'une éducation conséquente ; la visite du préfet ne fut pas oubliée, mais on ne fit qu'indiquer, à cause des opinions anti républicaines bien connues du châtelain, l'avenir politique que faisait augurer cette faveur. Puis vinrent les doléances ordinaires sur les récoltes, la pluie qui noie tout, la sécheresse qui fait tout crever, le propriétaire qu'il faut payer tout de même et les domestiques qu'on a tant de peine à faire servir. — Hé là, ma chère dame, conclut la mère Chantavoine, au jour d'oujordhuy qué misère de monde !...

En même temps le vicomte faisait force compliments à Coralie et s'efforçait de faire parler Muterel. La grosse fille, enchantée d'être l'objet des attentions d'un si beau cavalier, se rengorgeait et déballait tout l'arsenal de belles phrases dont l'avait armée Mlle Pompadoux; mais son fiancé demeurait visiblement hostile, renfermé dans un silence sournois dont il ne sortait que par monosyllabes.

M. de Berneville n'y pouvait plus tenir.

Il fit apporter des cigares, espérant qu'en les offrant à Chantavoine et à son futur gendre, il leur donnerait ainsi l'idée de s'en aller pour les fumer. Ils se levèrent pour les prendre, mais se rassirent aussitôt; et la conversation se traina interminable, aucun des visiteurs n'osant donner le signal du départ.

Tout a une fin cependant. Il arriva un moment où M. et Mme Chantavoine ne trouvèrent plus rien à dire et où Mlle Coralie resta coite, ayant épuisé le stock entier de sa littérature. Le comte se décida à brusquer le dénouement.

— Jacques, dit-il, tu vas reconduire ces dames jusqu'à la grille. Vous m'excuserez, ajouta-t-il; je marche difficilement aujourd'hui.

Tous se levèrent d'un seul coup, enchantés de trouver un joint pour s'en aller.

— Tous mes vœux, ajouta M. de Berneville ; et encore une fois tous mes regrets de ne pouvoir assister à la cérémonie.

Les poignées de main, les essais de révérence de la fille et les flexions de la maman recommencèrent de plus belle, et, conduits par le vicomte, ils sortirent enfin.

— Ah! les mâtins! s'écria le comte dès qu'ils eurent disparu. Ah! les mâtins! Je vais être obligé de me faire couper ma chaussure.

Et, soutenu par son domestique, il s'achemina péniblement vers sa chambre, tandis qu'au dehors bruissaient les aboiements des chiens et les appels bruyants des chasseurs.

V

Le mois de novembre est, en Normandie, le plus sale et le plus triste des mois de l'année.

Lentement les arbres perdent leurs dernières feuilles que les gelées détachent ou qu'arrachent les ouragans chargés de pluie et souvent de neige.

La campagne prend un aspect blafard; sous le ciel bas et terne les arbres semblent mourir; une tristesse vague et agonisante plane sur la nature qui peu à peu s'engourdit dans un froid sommeil.

Cette morne saison est pourtant celle qui réunit le plus de monde dans les châteaux où l'on s'amuse. Il n'est plus de bon ton de rentrer de bonne heure à Paris; il est encore trop tôt pour sacrifier les plaisirs du Nord à ceux du Midi; bientôt on partira pour Cannes, Nice et ces côtes riantes de la grande bleue où il est de foi qu'il fait toujours beau et chaud; en attendant, novembre est la saison des chasses et il faut en profiter.

Aussi, tandis que la campagne prend le deuil, les châteaux s'animent et se mettent en fête.

Les feux clairs brillent dans les cheminées; comme un défi au froid montent vers le ciel gris les fumées noires des calorifères; aux cris des rabatteurs lièvres et lapins détalent, les faisans s'envolent lourdement; tout le long des allées droites de la forêt crépitent les

coups de fusil; au fond des bois les trompes résonnent et sur les feuilles tombées s'amortit le galop des chevaux. C'est le mois préféré des disciples de saint Hubert, celui où leur gaieté jeune et bien portante éclate le plus volontiers; c'est le mois des longues histoires, des blagues racontées dans la fumée des pipes au coin de l'âtre qui flambe; le mois des flirts discrets dans les salons qu'éclaire doucement la lumière tamisée des lampes.

Personne plus que le vicomte Jacques de Berneville ne jouissait de cette saison qui n'est chère qu'aux riches. Fils unique, gâté dès sa première enfance par une mère qui l'idolâtrait, et traité presque en égal par un père qui ne savait rien lui refuser, il venait par surcroît d'hériter d'un vieil oncle qui lui avait légué directement une très belle fortune. C'était un gaillard bien planté, à la tournure aristocratique, sportsman accompli, passionné pour tous les plaisirs, suffisamment instrait pour parler légèrement de tout sans rien approfondir, et d'une intelligence moyenne assez développée pour réussir parfaitement dans un monde où l'on apprécie beaucoup moins la supériorité de l'esprit que la politesse et les bonnes façons.

Il venait de terminer son année de volontariat pendant laquelle il avait eu d'excellentes notes de cheval; sa réception au Jockey ne faisait point de doute pour l'hiver; et il s'était épargné les hésitations qu'entraine le choix d'une carrière en se décidant fermement à n'en prendre aucune. Le gousset bien garni, les sens éveillés et l'estomac solide, il buvait à longs traits cette joie intense de vivre que tout homme a éprouvée au moins une fois et que si peu retrouvent, lorsqu'ils l'ont perdue.

Pour fêter dignement la sortie de régiment de leur héritier présomptif, le comte et la comtesse avaient réuni à Berneville une société des plus élégantes. Les noms aristocratiques y côtoyaient les célébrités artistiques et littéraires; la presse y était représentée par un écrivain dont le high life s'arrachait les articles ; enfin nombre de jolies femmes, supérieurement mises et suffisamment coquettes, rendaient cette « season » tout à fait charmante. Aussi le vicomte Jacques s'en donnait à cœur joie, chevauchant, chassant, banquetant, ballant et papillonnant, heureux de n'avoir plus rien à craindre du brigadier grincheux qui pendant un an avait empoisonné son existence, et enchanté de monter des chevaux bien tenus qu'il ne pansait plus lui-même.

Ce jour-là il faisait beau. Il avait gelé le matin et le soleil bril-

lait, semblant promettre un bel été de la Saint-Martin. La bande joyeuse des chasseurs descendait gaiement les allées du parc et, guidée par le vicomte qui l'avait rejointe après avoir fait la conduite aux Chantavoine, gagnait les affûts de la première battue.

On s'étagea sur un chemin bordant une large plaine où le soleil, faisant miroiter les fils de la vierge tendus sur les chaumes, se reflétait comme en un miroir d'argent; et chacun, immobile derrière son abri de branchages, attendit.

Bientôt les appels des rabatteurs, les commandements des gardes montèrent du fond de la plaine comme un vague murmure, puis devinrent plus distincts : — Perdreaux ! perdreaux ! — Avance donc, Ugène ! — Au lièvre! — A-t on jamais vu c't'outil-là qui ne veut pas aller en ligne!... Bon sang! encore un qu'a forcé!

A ce bruit grandissant les tireurs apprêtèrent nerveusement leurs armes et les premières compagnies de perdreaux passèrent comme la foudre, salués par une fusillade bien nourrie. — Il y est! Courez le ramasser! — Dieu! que je suis maladroit aujourd'hui! — Il est à vous, baronne ! — Du silence, Mesdames et Messieurs, du silence!

Cependant, affolés par les cris des traqueurs, de grands lièvres fonçaient au galop sur la ligne des tireurs. Quelques-uns s'arrêtaient brusquement, assis sur leur derrière, pointant leurs longues oreilles tremblantes, puis repartaient en désespérés, ne voyant plus de salut dans leur instinct de bêtes, courant au hasard...

Et lorsqu'ils revenaient sur les rabatteurs, c'étaient des cris, des courses, des bâtons lancés aux fugitifs; et lorsque leur mauvaise destinée les amenait devant les fusils, c'étaient des doubles et triples culbutes et des pelages fauves jonchant le sol, pendant que là-haut les perdrix passaient toujours à tire d'aile et culbutaient, elles aussi, les pauvrettes, les pattes en l'air.

La journée s'annonçait bien, le gibier passait à ravir; les hommes tiraient adroitement, les femmes n'avaient encore envoyé de plomb à personne; le vicomte était triomphant; à la fin de la battue il répétait avec ivresse : Dire qu'il y a des gens qui n'aiment pas la chasse!

Et comme la belle Mlle de Gasny venait de peloter un dernier perdreau au coup du roi, il ne put contenir son enthousiasme. — Impeccable! s'écria-t-il, vous êtes impeccable! Puis, ramassant le perdreau, il arracha les plus belles plumes de son aile et les tendit

avec un geste d'admiration à la jeune fille qui les épingla en souriant à sa toque de loutre.

VI

Le jour baissait déjà lorsqu'on quitta la plaine pour entrer au bois. La voiture à âne qui suivait les chasseurs s'achemina vers le château, remplie de perdrix et de lièvres; les dames étaient rentrées, lasses de carnage et prises de froid. Une bise aigre commençait à souffler.

— Allons, Messieurs, allongeons le pas. Nous avons deux battues de bois à faire et voilà le soleil qui descend, cria Jacques en prenant une allure plus vive pendant que les rabatteurs, gagnant l'enceinte à battre, s'élançaient au pas de gymnastique sur les traces des gardes.

Lorsqu'on pénétra dans le bois, le vicomte recommanda le silence. Deux chevreuils avaient été rembuchés le matin dans la battue qu'on allait faire; il s'agissait de ne pas leur donner l'éveil. Avec tout le sérieux d'un chef d'avant-postes qui établit sa ligne de sentinelles, il assigna leurs places aux chasseurs, puis, prenant la tangente, il rejoignit les rabatteurs, dont il voulait surveiller lui-même la marche au travers du taillis.

Un coup de sifflet retentit, et la ligne de blouses blanches, pénétrant dans le fourré, commença à marcher avec un grand bruit de branches froissées, de coups de bâton frappés sur les baliveaux, d'appels et de cris.

Déjà quelques faisans s'étaient envolés, des lapins étaient partis comme des flèches, une bécasse avait filé, suivant la cime des taillis, poursuivie par de formidables hurrahs; et là-bas au loin, sur la ligne, les premiers coups de fusil crépitaient, lorsqu'un juron, suivi d'imprécations furibondes, parvint aux oreilles du vicomte. Il courut au bruit et trouva Florent, le garde-chef, gesticulant au milieu d'une clairière; devant lui était plantée, toute ahurie et décontenancée, une grande fille tenant sous son bras une botte de genévrier, et de la main droite une de ces grandes faucilles que les bûcherons appellent taillants.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, Florent? Pourquoi cries-tu au lieu d'avancer?

— Ce qu'il y a? Vous le voyez bien, ce qu'il y a, rugit le garde auquel la colère faisait perdre tout respect. Il y a que c'te délinquante-là trépigne depuis une heure dans la battue. Ah! vous pouvez courir après vos chevreuils! Ils sont loin, marchez!

— C'est bon. Tais-toi.

Et le vicomte toisa d'un air mécontent la grande fille qui, de plus en plus confuse, balançait machinalement son fagot et sa faucille comme si elle eût voulu les mettre dans sa poche.

C'est un beau gas, risqua Jeannette.

Jacques de Berneville avait toujours trouvé mauvais le sans gêne avec lequel les voisins se servaient du bois de son père pour se chauffer gratuitement; et dans l'espèce, le délit était singulièrement aggravé à ses yeux par le trouble apporté dans la battue et l'alerte donnée aux chevreuils.

— Comment vous appelez-vous? commanda-t-il durement.

Elle balbutia : Jeannette.

— Qu'est-ce que vous faites ici?

— C'est mon onc' Jean...

— Qui ça, votre oncle Jean? Jeannette... Jean...

Vous n'avez donc pas de nom de famille? Enfin qu'est-ce qu'il a

fait, votre oncle? Il vous aura dit de voler, je suppose?

Jeannette fondit en larmes.

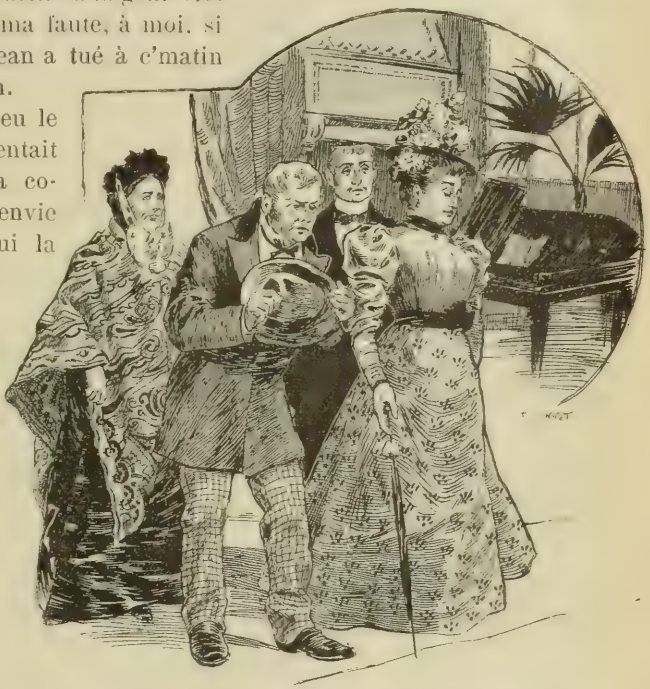
— Il ne s'agit pas de pleurer, mais de répondre.

Encore une fois qu'est-ce que vous faites ici?

— Mais vous le voyez ben, M'sieu Jacques, cria-t-elle en sanglotant, j'cueille d'la genièvre. C'est pas ma faute, à moi, si mon onc'Jean a tué à c'matin son cochon.

Peu à peu le vicomte sentait tomber sa colère, et l'envie de rire qui la remplaçait acheva de le rendre à son indulgence naturelle.

— Allons, allons, dit-il d'un ton radouci, ne pleurez donc pas comme ça.



Ils s'étaient endimanchés dans toute la force du terme.

Mais Jeannette continuait à fondre, et avec ses larmes un flot de paroles embrouillées et gémissantes coulait maintenant sans interruption.

— Non, c'est pas ma faute si on a tué chez nous anuy! On ne d'vait tuer que demain; mais le tueur est arrivé à c'matin acanté l'soleil... Il a dit comme ça : J'peux t-y tuer? si je ne tue pas anuy ici j'y tuerai pas d'la semaine... Alors... mon onc' Jean a dit : Tu peux y passer l'couteau, y n'a point mangé d'la nuit... Alors... Alors... il m'a dit : Jeannette... va-t'en queri d'la genièvre, j'suis dans la dévotion d'fumer un jambon. Alors... voilà... fallait ben

qu'j'en trouve, de la genièvre !... c'est pas ma faute... les Chantavoine, c'est tout de même pas des voleurs de monde!

Le vicomte commençait à s'amuser franchement; et il trouvait que cette fille était drôlette et gentille, avec ses cheveux fauves ébouriffés, ses yeux bouffis de larmes et son parler normand. Au nom de Chantavoine il dressa l'oreille.

— Chantavoine? fit-il surpris. Qui parle de Chantavoine?

— Pardié oui, grommela le garde qui jusque-là s'était contenté d'écouter en ricanant; c'est la nièce à Jean Chantavoine, des Muriaux.

— Il fallait me le dire, imbécile!

— Mais, Msieu l'Vicomte, c'est pas grand'chose. Ça n'a pas le sou; c'est la fille à défunt l'aîné, un propre à rien qu'a mangé son bien; c'est recueilli par charité...

Et comme Jacques se taisait, regardant avec étonnement Jeannette qui continuait à se lamenter :

— Faites pas tant la Madeleine, allez! Y a d'la genièvre ailleurs qu'ici; on sait ce qu'on sait. Je vas vous l'prouver avec un bon procès, et quand le père Chantavoine saura ça, il va vous chauffer les oreilles, vous verrez un peu.

La figure désolée de Jeannette prit une expression de terreur suppliante.

— Oh! ne faites pas ça, Msieu Florent! pria-t-elle; ne faites pas ça!

— Laisse cette fille tranquille, commanda le vicomte; je lui fais grâce. Et va rejoindre les traqueurs.

— Mais Monsieur...

— Tais-toi et va-t'en.

Florent s'éloigna en maugréant, et Jacques de Berneville resta seul dans la clairière, sous la lumière faiblissante du jour, en face de Jeannette Chantavoine.

(A suivre.) Joseph L'Hopital.

LE CAPITAINE SATAN [1]

AVENTURES DE CYRANO DE BERGERAC

(Suite.)

Johann Müller parut, déposa une lanterne allumée sur une pierre saillante du cachot, et mit un pain et une cruche d'eau à la portée de Manuel, tout en disant :

— Bon appétit, Monsieur. Je vois avec plaisir que vous n'avez pas eu, aujourd'hui, besoin de m'attendre pour dîner.

— Merci, mon ami, répliqua Manuel avec un sourire triste. Pourriez-vous me dire à qui je dois...

— Je ne sais. Mais connaissez-vous ceci ?

En même temps, Johann reprit sa lanterne, et à sa lueur il fit briller sous les yeux de Manuel le bracelet d'argent remis par Zilla.

Avec une surprise facile à comprendre, le jeune homme s'empara du bijou, qu'il connaissait d'ailleurs parfaitement.

Il crut avoir trouvé l'explication des faits précédents.

— C'est bien, Zilla! réfléchit-il tout haut.

— Il y a quelque chose d'écrit, expliqua de nouveau le geôlier : lisez vite, et si je puis vous être utile...

Seulement alors, Manuel remarqua les caractères tracés sur le cercle d'argent.

Il les déchiffra sans peine, pâlit un peu et murmura :

— Si elle dit vrai, je suis perdu.

— Qu'avez-vous ? interrogea Johann.

— Ce n'est rien, fit le prisonnier, qui relisait le message de Zilla.

Les explications brièvement contenues dans ce message étaient terrifiantes.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 12 mars.

La bohémienne prévenait Manuel contre toute surprise, elle lui parlait du poison volé par le comte, et le suppliait de ne pas toucher aux mets qui avaient dû lui être présentés le matin même par un homme étranger à la prison.

Or, ces mets, Manuel les avait goûtés.

— Je suis perdu, répéta-t-il.

Cependant, Manuel n'éprouvait aucune souffrance, et le poison dont on lui parlait ne faisait pas ainsi attendre ses victimes.

— Zilla se trompe, songea-t-il.

Ses yeux se portèrent alors sur le panier, où reposaient côte à côte et encore intacts les deux flacons de vin.

Il en prit un, en brisa le goulot sur l'angle d'une pierre, et, trempant son doigt dans le liquide, il en laissa tomber une goutte, une seule, sur ses lèvres.

Il éprouva aussitôt comme une sensation de brûlure et lança au loin le flacon, qui se brisa sur le sol.

Après quoi, il prit sa cruche et but une grande gorgée d'eau.

Johann intrigué le regardait faire.

— Que se passe-t-il donc ? se hasarda-t-il à demander.

— On vient, mon ami, de me prouver une fois de plus que je suis bien le vicomte Ludovic de Lembrat. Dites cela à l'homme qui est venu ce matin, et priez le de rapporter mes paroles à son maître. Cela suffira pour qu'il ne revienne plus. Pour vous, soyez assuré que je n'oublierai jamais le service que vous venez de me rendre en me remettant ce bracelet.

— Un service ?

— Vous m'avez tout simplement sauvé la vie.

— Quoi ce vin ?...

— Gardez le silence sur tout ceci ; bornez vous à la commission dont je vous ai chargé. Plus tard, peut être, j'invoquerai votre témoignage. Et une fois libre, car je serai libre un jour, j'en ai l'espérance, je saurai récompenser votre complaisance.

Tandis que Johann Müller se retirait, après avoir donné à Manuel l'assurance de sa parfaite discrétion, ce dernier prit le second flacon de vin et le cacha à sa portée, dans la terre du cachot.

Le jour suivant, l'émissaire du comte arriva au Châtelet, les mains vides cette fois.

« Il venait tout bonnement savoir, dit il, des nouvelles du prisonnier. »

Ce fut Johann qui lui répondit, et sa réponse fut telle que l'avait dictée Manuel.

L'homme, qui ne savait rien, la transmit docilement à son maître.

Le comte poussa un rugissement de colère.

— Tu as donc prononcé mon nom devant le prisonnier ? interrogea-t-il.

— Non, Monseigneur, vous me l'aviez défendu.

— Mais alors... Tiens, va-t'en !

Le valet, effrayé de l'air terrible de Roland, s'empressa d'obéir.

— Qui m'a trahi ? demanda le comte demeuré seul. Manuel vit, et du fond de son cachot il me menace encore. Demain, peut-être, il m'accusera. Il est temps de mettre fin aux lenteurs de la procédure du grand prévôt.

Roland sonna furieusement, demanda son carrosse et se fit conduire chez messire Jean de Lamothe.

XXXIV

Tous ces événements s'accomplissaient tandis que Cyrano était retenu à Toulouse, que Castillan courait sur les grands chemins, et que Ben-Joël entreprenait la conquête du dépôt confié à la vigilance de Longuépée, entreprise dans laquelle il devait si piteusement échouer, comme on l'a vu.

Quand le bohémien, heureux d'échapper à la redoutable étreinte de Jacques, se trouva à une distance suffisante pour se croire tout à fait en sûreté, il s'assit sur le talus de la route et se prit à réfléchir à sa situation.

Elle ne lui présageait rien de gai !

Il n'avait presque plus d'argent. Il était sans nouvelles de Rinaldo, et s'il parvenait à rejoindre ce dernier, ce serait pour s'entendre reprocher par lui sa maladresse.

Il ignorait d'ailleurs la présence du véritable Castillan à Saint Sernin.

Quand il eut médité tout à son aise, il arriva à cette conclusion que le meilleur parti à prendre, en semblable occurrence, était de se replier sur Paris et d'opérer une jonction avec Rinaldo, si la chose était possible.

Le prudent valet de Lembrat n'avait pas quitté son compère sans lui tracer l'itinéraire de son retour. Cet itinéraire, il devait le suivre lui même si les circonstances l'obligeaient à reprendre la route du Périgord.

Ben-Joël se mit en marche, sans se douter de l'agréable surprise qui l'attendait à peu de distance.

Il était en route depuis à peine deux heures, en effet, lorsque à l'horizon apparut un cavalier arrivant vers lui à bride abattue. Instinctivement le bohémien s'arrêta.

Quand ce cavalier, apaisant la fougue de sa monture, se trouva à demi-portée de pistolet, Ben Joël poussa un cri de joie.

Il avait reconnu Rinaldo.

Le mandataire du comte de Lembrat, après avoir joué à Colignac sa fameuse scène de l'exempt, avait poursuivi son voyage.

Son intention était d'abord de se rendre à Saint-Sernin pour y apprendre le succès de Ben-Joël, et ensuite de pousser jusqu'à Gardanne, où il n'était pas fâché de donner le coup d'œil du futur propriétaire à cette belle ferme que Roland lui avait promise comme la juste récompense de ses services.

Au cri de joie poussé par Ben-Joël répondit une exclamation de Rinaldo.

Il mit pied à terre, et, tendant la main à son compagnon :

— Eh bien, dit-il, c'est fini, je pense?

Ben-Joël prit un air contrit :

— Fini? rectifia-t-il. J'espère que non.

Et, tout en mettant en lumière ce qui pouvait excuser ou expliquer sa défaite, il raconta à Rinaldo la scène du matin.

— Maladroit! lança Rinaldo. Tu t'es trop pressé.

— Il fallait bien se presser. Le curé attend Cyrano d'un moment à l'autre.

— Il l'attendra longtemps.

A son tour, Rinaldo s'expliqua. Il narra brièvement ses hauts faits, et Ben Joël dut confesser qu'il s'était, en effet, trop hâté.

— Pourtant, conclut il, je n'ai rien à me reprocher, j'ignorais que le Bergerac ne pouvait plus gêner nos manœuvres. D'autre part, j'avais à redouter la venue de Castillan.

— Le maître, si je ne me trompe, n'est pas plus à craindre en ce moment que le valet. Nous allons, par conséquent, livrer un nouvel assaut et en finir une bonne fois. Nous partirons ce soir pour Saint-Sernin.

Les deux associés entrèrent dans une auberge et se firent servir à manger.

Peu à peu la nuit vint. Elle était tout à fait close lorsque Rinaldo et Ben-Joël eurent terminé leur repas.

A ce moment, deux chevaux lancés à fond de train passèrent sur la route et éveillèrent leur attention.

Ils entrevirent confusément deux formes noires penchées sur le col des chevaux et les excitant avec furie.

— Voilà des gens bien pressés, se contenta de dire Rinaldo en vidant son verre pour la dernière fois. Faisons comme eux, ami Ben-Joël, ne perdons pas de temps. Je t'expliquerai en route comment je compte terminer cette aventure.

Le valet prit Ben-Joël en croupe, et tous deux se dirigèrent vers Saint-Sernin.

Il leur fallait une heure pour y arriver sans hâte.

Chemin faisant, la conversation s'engagea.

— Quel est ton plan ? se hasarda à demander Ben-Joël.

— Il est fort simple. Tu connais la maison du curé ?

— Du haut en bas et jusqu'au moindre recoin.

— Tu sais où est l'écrit de Lembrat ?

— Dans une armoire, derrière le lit de Longuépée.

— Bien ! il ne s'agit donc plus que d'attirer le curé hors de chez lui, cette nuit, et de profiter de son absence pour visiter à fond l'armoire en question.

— L'attirer hors de chez lui ? Ce sera difficile.

— Pourquoi ? Ne se doit-il pas à ses paroissiens, et si on l'appelle au chevet de l'un d'eux, refusera-t-il de s'y rendre ?

— Pour le tromper ainsi, il faudrait connaitre quelqu'un à Saint Sernin, et nous n'y connaisons personne.

— Il y a une auberge.

— Oui, mais je ne vois pas...

— Avant d'arriver à l'auberge, continua imperturbablement Rinaldo, je t'envelopperai dans mon manteau. Tu n'ouvriras la bouche que pour pousser quelques plaintes. Alors, je te ferai porter dans un lit ; je dirai que je t'ai trouvé mourant sur la route, à quelque distance d'ici, et je demanderai un prêtre pour t'assister à tes derniers moments.

— Je comprends, fit Ben-Joël. Le curé arrive plein de zèle ; nous l'attendons derrière la porte de la chambre, et nous le poignardons.

— Un instant. Le curé est robuste !

— Un véritable hercule.

— En ce cas, pas de coup de couteau. Nous n'aurions qu'à le manquer, et tout serait perdu. Il faut, dès la première minute, l'empêcher de crier et le mettre dans l'impossibilité de donner l'éveil. Laisse-moi tout arranger. Je ne veux d'ailleurs rien gâter en versant un sang dont on pourrait tôt ou tard me demander compte, ce qui me gênerait fort, surtout en ce pays où j'ai l'intention de me fixer.

— A ton aise! consentit Ben Joël qui abdiquait entre les mains de Rinaldo toute prétention à la conduite de l'affaire.

Si vous êtes bon chrétien, ouvrez, ouvrez vite.

Il était dix heures du soir quand nos aventuriers arrivèrent à proximité de Saint-Sernin.

— Où est l'auberge? demanda alors Rinaldo.

— Sur la place de l'Église.

— C'est peut être bien loin ou bien près, bien loin pour des gens pressés de se procurer un gite, bien près de la demeure du curé. Si nous pouvions trouver mieux.

Ben-Joël ne répondit pas; ses yeux interrogeaient l'obscurité autour de lui.

— Vois! fit il bientôt, en désignant une petite lueur qui tremblotait à peu de distance.

— Cette lumière?

— Oui ; elle vient d'une maison isolée, là, sur le bord du chemin. N'allons pas plus loin.

Rinaldo suivit ce conseil et arrêta sa monture. Il mit ensuite pied à terre, afin de préparer la comédie qu'il se proposait de jouer.

Ben-Joël fut roulé dans le manteau de Rinaldo et étendu sur le cheval, que son maître prit par la bride et tira vers la maison.

Cette maison était de médiocre apparence, basse, couverte de tuiles moussues et lézardée de toutes parts.

Rinaldo frappa précipitamment à la porte, en disant :

— Si vous êtes bon chrétien, ouvrez, ouvrez vite.

Le maître de la maison était assez pauvre pour n'avoir rien à redouter des tentatives des voleurs. Cet appel quelque peu impérieux ne l'inquiéta pas.

Il ouvrit, et élevant au-dessus de sa tête la lampe fuligineuse qui éclairait son bouge :

— Que voulez vous? demanda-t-il.

On le posa doucement sur un lit de feuilles

— Un asile pour cette nuit, répliqua Rinaldo. Je me rends à Fougerolles ; en passant sur la route, à une demi lieue d'ici, j'ai trouvé ce pauvre diable étendu au milieu du chemin. S'il n'est pas mort, il n'en vaut guère mieux.

— Entrez, dit simplement le paysan.

Ce disant, il prêta complaisamment son aide à Rinaldo et prit dans ses bras le corps rigide de Ben-Joël, qu'il emporta dans la cabane et posa doucement sur un lit de feuilles.

A ce moment, Ben-Joël, en maître comédien qu'il était, fit entendre un léger soupir.

— Il n'est pas mort, dit le paysan, il faudrait le secourir. Savez-vous ce qu'il a? Est-il blessé?

— Non, fit Rinaldo; je crois que c'est un coup de sang. Le meilleur serait, pour le présent, je crois, d'aller chercher un prêtre.

— Mais, dites-moi, reprit-il, n'avez-vous pas un lit meilleur à donner au malade? Je vous dédommagerai de ce dérangement.

— Je n'ai pas d'autre couche que celle-là. Excusez-moi.

— C'est bien, mon ami. Il vous sera tenu compte de votre bonne volonté. Songeons maintenant au salut de cette âme.

— Vous avez raison. Je vais prévenir le curé.

— Je vous en prie, formula Rinaldo.

Et se penchant sur le corps de Ben-Joël :

— Allez vite, termina-t-il. Il est bien bas.

Le paysan obéit.

Dès qu'il eut disparu, Ben-Joël se redressa en disant :

— Il me semble, ami Rinaldo, que tu risques là un coup bien aventureux.

— Tu crois?

— Sans doute. Ce brave homme sera évidemment contre nous et voudra défendre son curé.

— Nous nous arrangerons pour l'éloigner. Reste en place et écoute-moi.

En peu de mots, Rinaldo développa son plan, puis il s'occupa d'en assurer l'exécution.

Les deux bandits trouvèrent bientôt ce qui leur était nécessaire; une demi-heure s'écoula, durant laquelle ils purent se préparer à la visite du curé.

Pour s'engager dans une entreprise aussi périlleuse que la leur, il fallait être, comme eux, rompu à toutes les ruses de la vie des grands chemins et prompt aux expédients les plus inacceptables en apparence.

Contre eux, ils avaient la force bien connue de Jacques, et pour eux les chances d'une situation qui ne devait inspirer aucune défiance à leur victime.

Cette compensation suffisait pour leur donner toute confiance.

Rinaldo entr'ouvrit doucement la porte et écouta.

Un murmure de voix se fit entendre bientôt.

— Nous avons réussi, murmura le valet. Ami Ben-Joël, n'oublie pas ton rôle.

Alors, comme cédant à son impatience, il ouvrit tout à fait la

porte et fit quelques pas sur la route à la rencontre du curé et de son guide.

— Eh bien, Monsieur, dit Jacques, prévenu par le paysan et s'adressant à Rinaldo, comment va votre malade?

— Il ne parle plus, il ne remue plus, mais je crois qu'il entend encore. Pardonnez-moi, monsieur le curé, de vous avoir dérangé à pareille heure.

— Si j'arrive à temps, tout est pour le mieux.

— Venez donc, dit Rinaldo. Quant à vous, mon brave, continua-t il en glissant une pièce d'or dans la main du paysan, faites-moi le plaisir de vous occuper de mon cheval. J'ai vu, près de votre maison, un hangar où il sera très bien pour cette nuit. Débridez-le seulement et donnez-lui à boire.

— Je ferai de mon mieux, consentit le paysan, ébloui de la libé ralité du voyageur.

Et il laissa Rinaldo entrer dans la maison avec Jacques, pour faire ce qu'on lui avait demandé.

Le curé pénétra sans défiance dans le taudis.

Vaguement éclairé par la lampe, le corps de Ben-Joël reposait immobile sur le lit de feuilles.

Ses cheveux noirs étaient jetés sur son visage et le bas de sa figure caché par un ample manteau, sur lequel s'étendaient ses bras prêts à saisir la proie attendue.

Jacques distinguait à peine les objets.

Rinaldo lui indiqua le lit en disant :

— Voici l'homme, monsieur le curé.

Longuépée s'agenouilla et pencha son visage vers le prétendu moribond, en disant de sa voix puissante :

— M'entendez-vous, mon frère?

Par un geste prompt comme la pensée, les bras de Ben Joël se levèrent, et ses doigts nerveux saisirent le curé à la gorge.

En même temps, Rinaldo se jeta sur Longuépée, mis presque dans l'impossibilité de se défendre par la position gênante qu'il avait adoptée, lui passa autour du corps une espèce de lasso, et, tandis que Ben-Joël continuait à le tenir, suffoqué, entre ses doigts inflexibles comme des crampons d'acier, il lui lia fortement les jambes et les bras.

Des soubresauts violents soulevaient parfois, d'un commun mouvement, les trois hommes, mais Ben-Joël ne lâchait pas prise, mais Rinaldo continuait son œuvre.

Et, de seconde en seconde, les mouvements du curé s'affaiblissaient; les globes de ses yeux, injectés de sang, semblaient près de jaillir hors de l'orbite, et sa respiration s'éteignait dans sa gorge trop longtemps comprimée.

Rinaldo put seulement alors lui assujettir un solide bâillon sur la bouche.

Cette lutte avait duré à peine une minute.

Jacques succomba enfin.

Ben Joël et Rinaldo le jetèrent sur le lit; ils n'avaient plus rien à craindre de lui.

— A l'autre, maintenant, commanda Rinaldo.

Tous deux sortirent. Le paysan venait précisément à leur rencontre.

Avec lui, ils prirent moins de précaution. Le paysan était, d'ailleurs un vieillard incapable de faire une résistance sérieuse. Rinaldo lui jeta, sans mot dire, son manteau sur la tête, le renversa et le bâillonna tranquillement, tandis que Ben-Joël lui entravait solidement les pieds et les mains.

Cette besogne achevée, le vieillard fut porté dans le hangar et posé sur la litière, non loin du cheval de Rinaldo.

— Vous n'avez rien à craindre, lui souffla ce dernier, en partant; dormez tranquille jusqu'à demain, mon brave.

Et laissant également sa monture, qui n'aurait pu que le gêner en cette occasion, le valet dit à Ben-Joël :

— Le champ est libre. Au presbytère, mon compagnon, et vite!

XXXV

Tout était calme dans les environs de Saint-Sernin. Le village lui même était plongé dans un profond silence ; aucune lumière ne brillait aux fenêtres, et comme la nuit était noire, il fallait une certaine connaissance des localités pour ne pas faire fausse route.

Ben Joël servit de guide à son compagnon. Ils arrivèrent ainsi sur la place de l'église, sans avoir rencontré âme qui vive.

Une cinquantaine de pas à peine les séparaient du presbytère.

Avant de risquer une attaque dont le résultat, suivant leur conviction, ne pouvait manquer d'être décisif, les deux aventuriers se consultèrent.

Deux voies leur étaient offertes pour pénétrer dans la place : la porte et la fenêtre.

La porte était solide, en double chêne, et très probablement elle résisterait à leurs efforts.

Ils pouvaient, à la rigueur, frapper à cette porte, se faire ouvrir par la servante et mettre facilement à la raison cette dernière.

Mais les cris d'une femme devaient attirer forcément l'attention des voisins et mettre sur les bras de Ben Joël et de Rinaldo une bonne moitié du village.

Restait la fenêtre.

Cette fenêtre, Ben Joël la connaissait parfaitement. C'était par là que, le matin même, il était sorti, ou plutôt qu'on l'avait fait sortir brusquement de chez le curé.

Elle était très accessible. De plus, avantage immense en cette occurrence, elle donnait accès dans la chambre même du curé.

— Allons, conclut Rinaldo, à qui Ben-Joël avait présenté sommairement les explications qu'on vient de lire, ne perdons pas de temps : escaladons.

— Il nous faudra de la lumière, réfléchit le bohémien.

— J'y ai pensé.

— Tu as une lanterne?

— Non ; mais j'ai un briquet, et j'ai pris là bas, dans cette cabane où tu as si bien joué ton rôle, quelques chènevottes qui nous suffiront jusqu'à ce que nous ayons trouvé une lampe.

— Viens alors, j'entrerai le premier.

— Ils se glissèrent jusqu'au pied du mur du presbytère.

Là, Rinaldo rendit à Ben Joël le même service que, dans une autre circonstance, Castillan avait rendu à Marotte, c'est-à dire qu'il lui prêta son dos pour atteindre la fenêtre.

Le bohémien s'enleva à la force des poignets, et, une fois debout, non sans peine, sur la tablette de pierre, il pesa de tout son corps sur le châssis.

— La fenêtre s'ouvrit brusquement, toute démembrée qu'elle était, par la rude poussée que lui avait déjà fait subir le curé.

Au même instant, un mouvement, que Ben-Joël, trop occupé, ne remarqua pas, se fit dans la chambre.

— A toi! dit le bohème en tendant les bras vers Rinaldo.

Ben Joël était robuste; le valet de Lembrat ne craignit pas de se confier à sa force; il se dressa pour saisir les deux mains de son compagnon; ce dernier l'enleva, tandis que du pied Rinaldo s'arc-boutait à la muraille, et le hissa jusqu'à lui.

— A l'œuvre! dit-il ensuite.

Pendant que Ben-Joël tâtonnait dans l'ombre et trouvait une lampe sur une table, Rinaldo battit du briquet et enflamma le soufre d'une chènevotte.

Instinctivement, une fois la lampe allumée, les deux hommes jetèrent un regard autour d'eux.

Les rideaux du lit étaient fermés, et un souffle, — sans doute le vent de la nuit passant par la fenêtre, restée ouverte, — semblait les agiter doucement.

Du doigt, Ben-Joël montra l'armoire de chêne à son acolyte.

— C'est là? demanda Rinaldo.

— Oui.

Ben Joël prit la lampe et se dirigea vers le lit. Rinaldo le suivait.

Tout à coup, tous deux s'arrêtèrent pétrifiés.

Les rideaux du lit avaient remué, et cette fois ce n'était pas le vent qui les agitait.

En même temps un bruit sec, celui de la batterie d'un pistolet qu'on arme, se fit entendre dans le fond de la chambre.

Rinaldo s'arrêta, retenant Ben-Joël, et tira à demi son poignard.

Il regardait le lit comme un chasseur en quête peut regarder un buisson d'où il s'attend à voir partir une pièce de gibier.

Le silence s'était fait de nouveau dans la chambre.

Et, comme le chasseur trompé dans son attente, Rinaldo murmura :

— Il n'y a rien.

Comme il faisait mine de s'avancer de nouveau, les rideaux du lit s'écartèrent, violemment cette fois, et une figure narquoise apparut, en même temps qu'une voix disait :

— Eh bien! mes maitres, décidez-vous donc; il y a un quart d'heure que je vous observe pour connaitre le but de votre aimable visite.

Sur ce mot, Cyrano sauta hors du lit, son épée d une main, un pistolet de l'autre, et marcha sur les deux bandits.

Sans trouver une parole de menace ou de supplication, tant cette apparition soudaine les avait glacés, ils se réfugièrent à l'autre bout de la chambre.

— Jacques! Jacques! cria alors Cyrano.

Rinaldo et Ben Joël avaient déjà repris leur sang-froid.

— N'appelez pas M. le curé, ricana ce dernier : il est occupé ailleurs.

— Ah! s'écriait en même temps le valet de Lembrat, c'est une bonne fortune que de vous rencontrer ici, monsieur de Cyrano.

Et, sournoisement, il prit un pistolet à sa ceinture, ajusta le gentilhomme et fit feu.

Une longue éraflure sanglante apparut sur la joue de Cyrano.

Il venait de voir la mort de près.

Tout en se jetant vers la fenêtre pour couper la retraite aux assaillants, il pressa la détente de son pistolet, presque machinalement et sans viser.

Un cri de rage étouffé dans un gémissement répondit à la détonation de l'arme.

Puis un corps tomba lourdement sur le parquet.

Avant que Cyrano pût reconnaître celui de ses ennemis qu'il venait de terrasser, la lampe fut jetée à terre et s'éteignit.

Le gentilhomme se mit en défense et attendit.

L'ombre était muette autour de lui, à peine entendait on les faibles soupirs poussés par le blessé.

— Allons, rendez-vous, dit le poète.

Le bruit d'un pas glissant furtivement sur le plancher répondit seul à ces paroles.

L'homme qui marchait ainsi semblait se diriger vers la porte.

Cyrano frappa du pied.

A l'étage inférieur une voix lui répondit. Une minute après la porte s'ouvrit, et Castillan parut, une lampe à la main.

— Il faut longtemps pour te réveiller, lui cria Cyrano en colère.

Sulpice n'eut pas le loisir de répondre.

Ben-Joël, resté debout, s'élançait vers lui pour s'ouvrir un passage, le couteau à la main, et tâcher de s'enfuir par l'escalier.

Castillan lui porta sa lampe au visage, à défaut d'arme meilleure.

Ébloui par la lueur, brûlé par la flamme, Ben-Joël fit un pas en arrière et tomba littéralement dans les bras de Cyrano, qui l'étreignit avec force, en criant à Castillan :

— Aide-moi.

Le secrétaire se débarrassa de la lampe, se jeta à son tour sur le bohémien, lequel, en une minute, se trouva désarmé et lié de façon à ne pouvoir plus donner la moindre inquiétude à ses vainqueurs.

Ce fut seulement alors que Cyrano put s'occuper de Rinaldo. Le valet était couché, la face contre terre; autour de lui, le plancher était rouge de sang,

— Est il mort? fit le gentilhomme. Ce serait dommage; nous l'aurions fait parler.

Le blessé fit entendre une sourde plainte.

Cyrano le souleva dans ses bras et défit ses vêtements.

Rinaldo avait été atteint au flanc gauche par la balle du gentilhomme.

— Il est perdu! murmura ce dernier, qui se connaissait en blessures. Tâchons pourtant de le faire revenir à lui.

Le mourant fut couché dans le lit; après quoi Cyrano s'inquiéta du curé.

— Où est Jacques? demanda-t-il. Tout le sabbat que nous avons fait ici ne l'a-t-il point reveillé ?

Castillan courut jusqu'à la petite pièce où Jacques s'était retiré pour laisser sa chambre à la disposition de Cyrano.

On sait d'avance qu'il devait la trouver vide.

Cyrano comprit ou devina ce qui s'était passé.

Il prit un autre pistolet, l'arma, et, s'approchant de Ben-Joël, étendu sur le parquet, il lui dit froidement.

Longnépée s'agenouilla et se pencha sur le moribond.

— Où est le curé? Si tu ne réponds pas, avant le temps qu'il faut pour dire un *Pater*, foi de gentilhomme, je te brûle la cervelle.

Ben-Joël n'était pas en position de résister; plus encore que ses paroles, le regard de Cyrano lui disait que cette menace n'était pas faite à la légère.

Il avoua tout.

La gouvernante et Marotte furent bientôt sur pied.

Castillan se chargea d'aller, avec elles, délivrer Jacques; pour Cyrano il voulut garder seul le prisonnier et le blessé, auquel il se mit en devoir de prodiguer des soins.

L'explication du retour inattendu de Savinien doit trouver ici sa place.

Enfermé dans la prison de Toulouse, il y serait probablement resté fort longtemps, grâce aux lenteurs de la procédure et à l'obscurité des faits, si le premier acte de la comédie qui l'y avait conduit n'avait eu lieu sous les yeux de M. de Colignac.

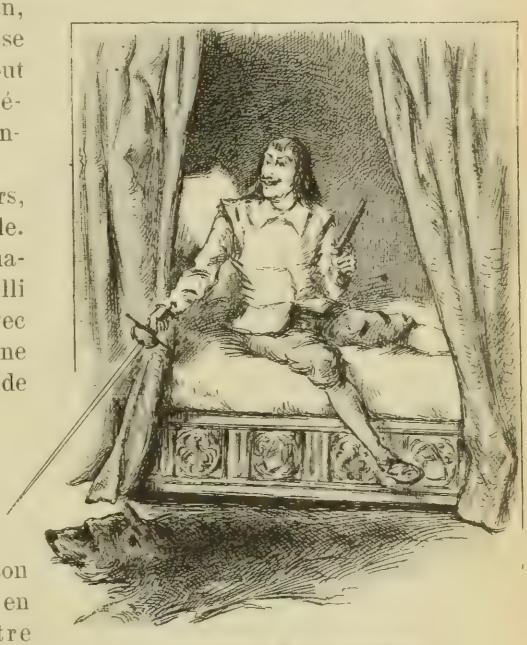
Ce dernier, en revenant de chasser à Cussan, ne manqua pas de s'informer auprès du bailli des suites de l'affaire.

Maître Cardignan, fier de sa capture, ne se fit pas prier pour tout raconter, y compris l'évasion de son prisonnier.

Pendant trois jours, Colignac fut tranquille.

Le matin du quatrième jour, le bailli vint le trouver, et, avec une satisfaction qu'il ne prit pas la peine de dissimuler :

— Vous voyez bien, Monsieur, dit-il au gentilhomme, vous voyez bien que j'avais raison en vous mettant en garde contre votre hôte. C'est décidément un grand criminel, comme vous le prouveront les magistrats de Toulouse.



Les rideaux du lit s'écartèrent.

— Que voulez-vous dire? Cyrano est à l'abri de vos sottises, je suppose,

— Erreur! il s'est échappé de Colignac, mais il a été repris à Toulouse, où on le tient en prison, en attendant qu'on le brûle.

— Le diable vous brûle vous même! s'écria le gentilhomme.

Et, séance tenante, après avoir rudement congédié le bailli, il fit demander ses équipages et partit, en hâte, pour Toulouse.

Son crédit était grand. En deux jours, il détruisit l'œuvre de Rinaldo et obtint la liberté de Savinien.

Toutes ces mésaventures avaient fort irrité ce dernier, outre qu'elles lui avaient fait perdre un temps précieux.

Son ami garnit sa bourse, que les gens de justice avaient épuisée jusqu'à la dernière pistole, lui donna un cheval et le laissa partir pour Saint-Sernin.

Marotte le rencontra en route et eut bientôt fait de le reconnaître d'après le portrait que Castillan avait tracé de son maître.

D'ailleurs, elle l'interrogea sans façon, lui dit le but de son voyage et n'eut pas de peine à le convaincre qu'il fallait doubler les étapes pour arriver à propos chez le curé.

La bohémienne et le gentilhomme étaient arrivés le soir même à Saint-Sernin. C'était eux que, pendant leur souper, Ben-Joël et Rinaldo avaient vus passer à cheval sur la route, sans les connaître.

A cette heure, Ben-Joël étant pris et Rinaldo mourant, Savinien pouvait se croire maître de la situation.

Il n'oubliait pas toutefois qu'il aurait encore beaucoup à lutter pour assurer la délivrance de Manuel et la confusion de Roland.

Mais la lutte ne l'inquiétait guère. N'avait-il pas repris possession de l'écrit du comte de Lembrat, cette arme souveraine dont il avait menacé Roland?

. . . . . .

Il était une heure après minuit, lorsque Castillan revint avec le curé.

Jacques était tout honteux de sa défaite; il s'était laissé jouer comme un enfant par deux misérables.

Cyrano le consola et lui apprit que la funèbre comédie dont il avait été dupe était devenue une réalité.

On avait fait, quelques heures auparavant, appeler Jacques au chevet d'un mourant qui se portait fort bien; il allait alors assister à ses derniers moments l'auteur de cette ruse sacrilège.

Ben-Joël fut interné dans un petit caveau sans fenêtres où on l'engagea à attendre patiemment le bon plaisir de Cyrano, et les trois hommes, c'est-à-dire Savinien, Jacques et Castillan, se groupèrent autour du lit de Rinaldo.

Depuis un instant, le valet avait repris connaissance, et ses yeux effarés allaient de l'un à l'autre des assistants. Sans doute, son esprit, troublé par les approches de la mort, ne lui permettait pas de se rendre un compte exact de sa situation.

Il croyait rêver peut-être et prenait pour des créations de son cerveau ces êtres parlant et agissant autour de lui.

Cyrano le tenait comme fasciné sous son regard, dont la persistance finit par ramener le moribond au véritable sentiment de son état.

Sa prunelle s'éclaira, un pli se creusa sur son front, et il poussa un long soupir.

Il souffrait et avec la souffrance lui revenait la raison.

— Monsieur de Cyrano, commença-t-il d'une voix si faible qu'elle arriva comme un vague murmure aux oreilles des témoins de cette scène.

Savinien s'approcha et, posant sa main sur celle du valet pour lui faire comprendre qu'il avait affaire à un homme et non à une ombre :

— Rinaldo, vous allez mourir, dit-il d'une voix solennelle. Réconciliez-vous avec Dieu; il vous laissera ensuite assez de temps, je l'espère, pour que vous puissiez réparer votre injustice envers les hommes.

Ce fut au tour de Jacques de s'adresser au blessé, dont l'état s'aggravait de minute en minute.

Castillan et Savinien se retirèrent un instant, et le prêtre put entendre la confession de Rinaldo.

A cette heure où le bandit sentait le monde lui manquer, où il entrevoyait l'éternité menaçante, son âme ployait sous le poids de ses remords tardifs.

Le gouffre était là, béant; avant d'y tomber, cet homme sentait le besoin de se débarrasser de ce fardeau redoutable, d'épurer son cœur et d'entendre une voix compatissante murmurer à son oreille ces paroles d'espérance et de foi dont il avait ri si souvent.

Ses lèvres, accoutumées au blasphème, murmuraient instinctivement une prière et il regardait le prêtre avec l'inquiétude du coupable qui attend d'un mot suprême l'indulgence ou la malédiction.

Quand le blessé eut répondu à toutes les questions de Jacques, quand les lèvres du prêtre eurent murmuré une dernière bénédiction, Castillan et Savinien furent appelés de nouveau dans la chambre.

— Cet homme meurt repentant et pardonné, leur dit le curé; qu'entendez-vous faire de lui, maintenant?

— Pouvez-vous écrire? demanda Savinien au mourant.

Rinaldo fit un signe négatif.

— Pouvez vous signer? reprit le gentilhomme.

— Oui, répondit le valet.

— Vous allez, en ce cas, dicter votre testament.

Le blessé eut un sourire plein d'amertume.

— C'est sans doute ma confession que vous voulez dire?

— Précisément. Avant de paraître devant Dieu, vous laisserez entre nos mains l'aveu des entreprises criminelles dont le comte Roland de Lembrat a été l'instigateur et vous l'instrument; vous attesterez l'existence des preuves de l'innocence de Manuel, de ces preuves que le comte a fait disparaître, et vous vous en irez de ce monde la conscience rassurée, en songeant que vous nous léguez un nouveau moyen de réparer le mal auquel vous avez participé.

Rinaldo recueillit ses forces pour faire l'aveu qu'on lui demandait.

Il raconta tout ce qui s'était passé depuis l'entrée de Manuel dans la maison de son frère ; il dévoila toutes les trames et mit à nu tous les secrets de son maître.

A mesure qu'il parlait, Castillan écrivait.

Quand tout fut fini, Cyrano relut lentement le résumé de ces confidences et présenta à Rinaldo l'écrit au bas duquel il apposa sa signature d'une main tremblante.

— Fais venir Ben-Joël, ordonna ensuite le gentilhomme à son secrétaire.

Castillan obéit et reparut au bout d'un instant, poussant devant lui le bohémien.

— Lis ceci, lui dit rudement Savinien, en lui mettant sous les yeux la déclaration de Rinaldo.

— Je lirai tout ce que vous voudrez, consentit le drôle avec cette docilité remarquable dont il faisait montre quand il se sentait sous la main de plus fort que lui.

Et il lut.

— Signe, maintenant, toi aussi, continua le gentilhomme.

— Je signerai tout ce qu'il vous plaira, reprit le bandit, fidèle à sa formule respectueuse.

— Tiens, dit alors Cyrano à Jacques, garde cet écrit ; il pourra nous être utile un jour.

Le curé, qui ne discutait jamais les intentions de son ami, prit la déclaration, la plia et la mit sans rien dire dans la poche de sa soutanelle.

— Monseigneur, se hasarda à demander Ben Joël en s'adressant à Cyrano, qu'allez-vous faire de moi?

— T'envoyer pendre, tout simplement.

Le misérable se prit à trembler, et ses genoux fléchirent comme s'il allait se laisser tomber aux pieds du gentilhomme.

— Lâche! tu as peur, fit ce dernier avec mépris. Allons, rassure-toi ; tu peux encore sauver ta peau.

— Comment? s'écria Ben Joël, qui se rattachait avec ardeur à l'espérance.

— En me donnant le livre de ta tribu.

— Je vous le donnerai, s'empressa de dire le bohémien.

— Bien ; il est à Paris, n'est-ce pas?

— Oui, Monseigneur.

— Nous repartirons donc demain en ta précieuse compagnie.

Castillan, emmène cet homme.

Puis, allant vers Longuépée qui s'était remis à veiller près du lit de Rinaldo :

— Espères-tu? demanda-t-il.

— J'espère que Dieu lui a pardonné, répondit le prêtre d'une voix grave.

Rinaldo tomba lourdement sur le parquet.

Savinien regarda Rinaldo. Sa tête s'était penchée sur sa poitrine. Le valet de Lembrat était mort.

On l'enterra le lendemain dans le petit cimetière de Saint-Sernin, non loin de cette belle ferme dont il avait rêvé de devenir propriétaire.

Ben-Joël, fort peu à l'aise dans son caveau, réfléchissait durant ce temps aux vicissitudes de sa destinée et caressait déjà de nouveaux projets.

Plus que jamais, il avait soif de vengeance. Sa cupidité elle-même cédait à la haine que lui avait inspirée Cyrano.

— Mon cher Jacques, dit Cyrano au curé en lui annonçant son prochain départ, je t'invite à la noce de Ludovic de Lembrat avec Mlle Gilberte de Faventines ; mieux encore, je veux que ce soit toi qui lui donnes la bénédiction nuptiale. Arrange-toi donc pour te trouver dans quinze jours à Paris. Je veux t'y offrir à mon tour l'hospitalité.

Le curé fit quelque résistance ; puis il engagea sa parole, et Cyrano put s'en aller content.

Ben-Joël fut attaché sur le cheval de Rinaldo, qu'on accoupla à celui de Castillan, spécialement chargé de veiller sur le bohémien, et la petite caravane se dirigea vers Paris.

Il ne faut pas négliger de dire que Marotte était du voyage.

Elle avait demandé à Cyrano la permission de le suivre, et le poète, charmé par la folle gaieté de la ballerine autant que par son dévouement, y avait facilement consenti.

En voyant paraître Marotte, au moment du départ, Ben-Joël lui avait jeté un de ces regards chargés de colère qui en disent plus qu'une longue apostrophe.

La ballerine se contenta de hausser les épaules et de lancer à Castillan un coup d'œil et un sourire d'intelligence qui achevèrent de faire oublier au galant secrétaire le sot personnage qu'on lui avait fait jouer à Romorantin.

Cyrano avait recouvré toute sa belle humeur. Il voulut repasser par Colignac. Cet itinéraire n'allongeait pas sa route, et il se faisait un plaisir de remercier plus amplement son ami du service rendu et de saluer encore une fois maître Cadignan, son ennemi intime.

XXXVI

Parmi les voyageurs un seul demeurait taciturne et songeur : Ben-Joël.

Ce maître drôle caressait l'espoir peut-être chimérique de brûler la politesse à ses compagnons, et cela, le plus tôt possible.

Pour se venger de Cyrano, le plus sûr moyen était encore, il le pensait, de s'appuyer sur le comte Roland.

Il comptait trouver ce dernier favorablement disposé, malgré l'insuccès complet de l'expédition de Saint-Sernin.

Le comte avait besoin d'une âme damnée, et, Rinaldo mort, le

bohémien pouvait, sans être trop présomptueux, aspirer à cet emploi.

Une distance bien grande encore séparait Cyrano de la prison de Manuel.

On pouvait, en employant bien le temps, neutraliser l'action du gentilhomme et lui rendre défaite pour défaite.

Ben Joël se dit tout cela, en chevauchant aux côtés de Castillan; il ne lui restait plus, pour tenter cette nouvelle aventure, qu'à reconquérir sa liberté.

C'était à quoi il songeait obstinément.

Ayant connaissance des intentions de Cyrano, au sujet de sa visite à Colignac, il se réserva pour cette occasion et s'attacha, pendant les premières heures du voyage, à inspirer à ses gardiens la plus entière confiance en sa soumission.

Castillan, plus tranquille à son sujet, et d'ailleurs distrait par la présence de Marotte, crut pouvoir se relâcher un peu de sa surveillance, si bien qu'en arrivant dans le bourg de Colignac, le secrétaire et le bandit avaient l'air de deux bons compagnons marchant sans souci l'un à côté de l'autre.

La halte eut lieu au château, où Colignac reçut pompeusement Savinien et sa suite.

Il n'était bruit dans le bourg que de l'arrivée du « sorcier; » les fortes têtes s'étaient rassemblées à l'auberge de Landriot, et maître Cadignan, le bailli, redoutant la vengeance de Cyrano, avait verrouillé sa porte et garni sa cave de provisions pour le cas où il se verrait obligé de soutenir un siège.

Toutes ces alarmes étaient vaines. Cyrano avait bien autre chose en tête que sa rancune.

Les amis de Landriot en furent pour leurs discours comme Cadignan pour ses précautions. Savinien traversa Colignac et passa devant la geôle sans paraître se souvenir des événements accomplis peu de jours auparavant.

Quand les maîtres se furent installés dans leurs appartements, Ben-Joël se trouva remis à la garde des valets du château, à qui Colignac promit la hart s'ils s'avisaient de le laisser enfuir.

Castillan, dégagé de toute préoccupation, put profiter de l'opulente hospitalité du seigneur de Colignac. Il eut sa place à table, auprès de Marotte, dont les deux seigneurs avaient subi le charme et qui était la gaieté et la grâce de cette réunion.

Cyrano, pas plus que Colignac, n'avait de préjugés à l'égard de cette race nomade à laquelle appartenait Marotte.

D'ailleurs, pourvu qu'une femme fût jolie, ils ne lui en demandaient pas plus pour lui donner droit de noblesse.

Le bohémien, lui, était à l'office, dans une petite pièce d'où il ne pouvait sortir sans traverser les cuisines pleines de monde, et aussi bien cloîtré que dans une casemate.

Comme il n'entrait pas dans les vues de Cyrano de laisser son prisonnier mourir de faim, on servit à Ben-Joël un souper abondant, auquel prirent part les valets chargés de le garder à vue.

Quand vint le dessert, quand le vin eut un peu échauffé les têtes

Il fit des tours de gobelet.

et réveillé la gaieté, Ben Joël entreprit de conquérir la sympathie de ses gardiens.

Il avait, comme on dit, plus d'une malice dans son sac. Il fit des tours de gobelet, conta de joyeuses histoires, montra des jeux de passe passe à son auditoire qui, depuis longtemps, n'avait été à pareille fête.

(A suivre.) LOUIS GALLET.

POUM[1]

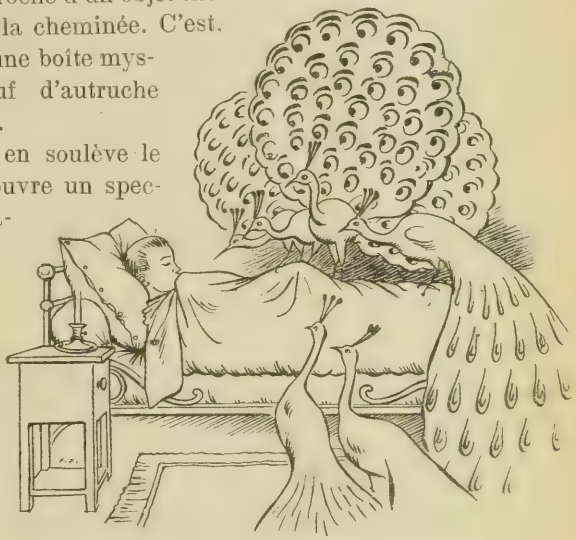
(Suite)

LE PAON ROUGE

— Grand-père, fais jouer l'œuf à musique!

M. Vernobre se lève de son fauteuil, à pas menus glisse par la chambre et s'approche d'un objet singulier placé sur la cheminée. C'est, vissé au socle d'une boîte mystérieuse, un œuf d'autruche dans sa longueur.

M. Vernobre en soulève le couvercle et découvre un spectacle incomparable. Sur une mer, de petites vagues en ouate bleue, un bateau, grand comme une allumette, s'évertue, au son de la serinette qui joue : « *Bon voyage, monsieur Dumollet* », vers une ville en miniature qu'à ses mosquées et ses palmiers on devine être Alger, l'Alger de la conquête récente. Ce qui permet de reconnaître en ce jouet artistique un pur échantillon du style Louis-Philippe. Les vagues, agitées par un mécanisme, houlent à donner le mal de mer. La serinette grince à faire crisser les dents. M. Vernobre n'y tient plus, il arrête tout et referme.



Étranges bêtes! avec des yeux sur leurs plumes!

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 7 mai.

Poum, lui, en voudrait encore.

— Oh ! grand-père, montre-moi l'escargot qui joue des baguettes !

Mais M. Vernobre le regarde fixement. Poum, bien vite, se mouche. Les cheveux ras, ce qui fait ressembler sa tête fine à un pot d'argile mal cuite dont ses oreilles seraient les anses, vêtu d'une blouse en velours et d'une culotte à la mexicaine, Poum offre un remarquable spécimen de jeune gentleman à la mode du second Empire. Empire aussi M. Vernobre, avec son haut faux col, son gilet blanc, son teint bourgeonné de fraise, ses longues moustaches cirées, son impériale étroite du haut et large du bas, taillée d'après un auguste modèle.

Au-dessus d'eux, dans un médaillon ovale, grand'mère (feu Mme Vernobre), à dix-huit ans, — très Ary Scheffer sous les bandeaux noirs qui partagent un front agrandi par un pastelliste flatteur, — grand'mère, effacée un peu, pince la bouche en un sourire du couvent.

— L'escargot, grand-père !

Merveille déconcertante, qu'on admire sans la toucher ! Cet escargot, sorti aux trois quarts et contourné en S, ne s'avise-t-il pas de jouer du tambour avec de vraies baguettes sur sa propre coquille !

— Oh ! grand-père, veux-tu me montrer maintenant le joli petit paon rouge ?

La voix de Poum supplie. Ses yeux deviennent tendres. Ses narines s'élargissent à force de désir et d'attente. Mais la complaisance a des bornes :

— Une autre fois, Poum !

Et cependant, Dieu sait si grand père peut lui refuser quelque chose ! N'est-il pas allé l'autre soir, avec la goutte à l'orteil, chercher un casque de dragon et un sabre ? Et quelles belles étrennes à Noël, au jour de l'an, à Pâques, sans parler des trois fêtes de Poum : son anniversaire, la Saint-Jean et le 15 août, qui, étant la fête de l'Empereur, est aussi celle de Poum !

Le jeune gentleman, cependant, lance un regard désespéré vers l'étagère où le paon rouge en verre de Bohême fait la roue, entre un fin berger de Saxe et une petite chaise de cristal. M. Vernobre élude la requête, chaque soir renouvelée, jamais découragée.

— N'ouvre pas tes yeux de carpe, c'est inutile ! Tout ce que je peux faire, c'est de te le montrer demain.

Poum la connaît, cette phrase. Voilà trois mois que grand-père répète : « Demain, demain... » Et demain n'arrive jamais. Poum ne se l'explique pas bien. Pourquoi demain n'arrive-t-il jamais ? C'est donc l'éternité, demain ? C'est long à traverser comme les déserts, les steppes, la Sibérie... Non! C'est tout de suite que Poum voudrait regarder de près — on ne touche pas! — le joli petit paon rouge. Poum se rend compte vaguement que demain n'existe pas. Demain est un leurre. Tout de suite! C'est tout de suite qu'il veut contempler le paon rouge, au bec d'or!

Dans son imagination qui déforme et qui amplifie tout, le paon inaccessible est devenu un oiseau merveilleux, quelque chose d'inconnu, de rare, de suprême. Poum y songe la nuit. M. Vernobre a eu bien tort de ne pas satisfaire son caprice au début. D'abord le paon rouge n'était qu'un objet comme un autre, une des vingt curiosités du cabinet de grand-père, un de ces bibelots que Poum aime tant à regarder, à manier une minute, et qu'il dédaigne ensuite. Maintenant, le paon rouge se nimbe de mystère. Il a l'attrait du fruit défendu. Aux yeux de Poum, c'est un trésor fabuleux, inestimable. C'est un animal vivant. Il y en a de pareils dans les contes de fées. Les rêves de Poum sont traversés par des monstres écarlates, paons fantastiques qui rouent dans les ténèbres leurs queues éblouissantes. Les étranges bêtes! Elles ont des yeux sur leurs plumes! Elles percent Poum de leurs mille regards! Elles voient jusqu'au fond de son âme! Et, blotti dans son petit lit, il se rencogne peureusement. Bien au chaud, il frissonne de terreur et d'admiration.

Mais cela ne peut durer éternellement. Ce soir, c'est ce soir que grand-père va lui laisser voir le paon rouge! D'abord, il l'a promis!... Et Poum prend un air sévère, une mine grave. Il réprouve la conduite de son grand-papa. Ça n'est pas juste. Quand on promet, il faut tenir... Les parents doivent le bon exemple.

Vraiment, grand-père y met de la férocité. Eh bien! non, Poum a l'air si malheureux que M. Vernobre cède. Il se lève. Il se dirige vers l'étagère d'un pas solennel. Le cœur de Poum bat bien fort. Avec des gestes lents, un soin caressant, une prudence infinie, M. Vernobre saisit entre le pouce et l'index l'oiseau précieux. Sa main légère glisse entre le fin berger de Saxe, la petite chaise de cristal. Poum trépigne d'impatience Enfin! grand-père se retourne. Il tient le paon rouge au bout de ses doigts. Il l'élève en l'air.

— Attention, Poum! Quoi? Qu'y a-t-il? Vous avez avalé votre langue?

Non! Poum est très ému. Il ne sait pas s'il a envie de pleurer ou de rire. La tête renversée en arrière, il regarde avec des yeux agrandis. Il distingue vaguement le bec d'or, le ventre d'émail rose, la queue diamantée.

— Donne, grand-père!

Il tend les bras, et il y a dans sa voix tant de respect et d'émotion que M. Vernobre, amusé, sourit :

— Toucher au paon rouge, Poum! vous n'y songez pas! A bas les pattes! Vous allez me l'effaroucher! Savez-vous que c'est une bête extrêmement délicate? Le pauvre paon de Sa Majesté la reine de Hongrie! Il va peut-être changer de couleur, si je vous le confie. Les doigts sales des petits garçons lui font horreur. Montrez vos mains.

Poum, très fier, les étale. Elles sont propres, par extraordinaire. On vient de les lui laver tout à l'heure.

Mais qu'est ce qui se passe? Est-ce que grand-père devient fou? Est-ce que Poum rêve? M. Vernobre lui tend le paon rouge et dit :

— Allons! regarde le une bonne fois, et que ce soit fini!

Funeste inspiration!

Le temps d'être pris par Poum, tremblant d'une crainte superstitieuse, avec des doigts qui hésitent, le tournent, le retournent — « Tiens! il ne reluit pas autant, de près! comme il est petit! La queue est en verre filé... » Crac! voilà le paon par terre.

Poum le regarde d'un air stupéfait. D'abord, il semble ne pas comprendre. Où est le paon? Là, à ses pieds. Ce n'est plus qu'une chose informe, un peu de verre brisé, des miettes, des éclats rouges... Est ce possible? Il pèse dans la pièce un grand silence. Et, brusquement, Poum fond en larmes.

Grand-père va éclater, c'est sûr!... Mais ce n'est pas ce qui tourmente Poum. Il pleure de tout son cœur, sa petite poitrine soulevée de gros sanglots. Il souffre d'un vrai chagrin. Il a beaucoup de peine, sans savoir pourquoi. Le paon rouge est mort. L'oiseau merveilleux, l'oiseau de rêve est mort. Poum vient de perdre sa première illusion. Il commence l'apprentissage de la vie.

Là! voilà grand-père qui éclate.

— Qu'est-ce qui m'a fichu un maladroit pareil? Galopin! Manchot!

La voix terrible roule comme un tonnerre. Le bras furieux désigne la porte :

— Jamais tu ne remettras les pieds ici ! Allons ! ouste, dehors !

Et Poum s'enfuit, courbant la tête avec l'idée qu'il a fait une grande perte, qu'il est bien seul, bien malheureux, et qu'on vient de le chasser du Paradis.

LE COLLIER DE CHIEN

Poum avait les plus absurdes tics. Gringalet pâle ressemblant à une petite fille laide, il ne résistait pas au plaisir de déformer, par d'ingénieuses et violentes contractions, la glaise molle de ses traits. Deux grimaces particulièrement lui étaient chères. Dans la première, ses yeux, comme mal à l'aise en leurs orbites, se démenaient pour sortir des paupières à la façon des déménageurs, qui, une armoire à glace entre leurs bras, se butent en tous sens à l'encadrement de la porte. La seconde grimace tordait, en un mouvement giratoire, l'extrémité du nez et la lèvre supérieure. Quand Poum était las d'exécuter ce mouvement sur la gauche, il le risquait sur la droite, mais c'était plus difficile à réussir.

Exposé à la risée des visiteurs et des domestiques.

Il avait, le don de l'observation étant poussé très loin chez lui, noté le bel effet qu'on peut tirer de l'élévation des sourcils et du plissement en rides du front ; il savait raidir à volonté ses oreilles en arrière comme les ânes ; enfin la mobilité des narines, battant seules dans la pétrification du visage, n'avait plus de secret pour lui.

Poum n'ignorait pas, non plus, l'âpre plaisir de s'enfoncer un doigt dans le nez. Si c'était dans l'oreille, il savait provoquer, par là, un chatouillement à sa luette. Que de joies troubles il avait

savourées à battre le briquet, talon contre talon! Râper le sol de la semelle, non plus, n'était pas désagréable. Et se gratter la tête d'un ongle intelligent ou de plusieurs contenait toute volupté.

Par exemple, il y avait des sensations abominables: se laver à l'eau froide, se faire couper les ongles, souffrir qu'on lui nettoyât le cuir chevelu au jaune d'œuf. Mais une indubitable, absolue et indicible sensation, c'était, par à coups brusques de pantin dont on tire la ficelle, de s'arracher le cou des épaules et d'abattre la tête en avant, puis de la rentrer comme sur un ressort à boudin, puis de la déclencher à nouveau; ce simulacre de guillotine sèche lui causait un bonheur maniaque d'autant plus vif qu'il semblait incompréhensible, d'autant plus aigu qu'il devenait chaque jour plus périlleux.

Le père de Poum, en effet, et sa mère le guettaient. On l'avait averti. Puisque objurgations, défenses et menaces ne parvenaient pas à le débarrasser de ses tics qui, pourchassés sur un point de sa personne, se manifestaient ailleurs par de nouvelles et diaboliques inventions, c'était bien vu, bien convenu, bien entendu, — la première fois qu'il déclencherait sa tête, pas la seconde, ni la troisième mais la pre-mi è re fois, son père ne le mettrait pas en pénitence, il ne le priverait pas de dessert, il ne le forcerait pas à revêtir, le dimanche, ses vieux habits de classe; non, ce serait radical et ignominieux: son père lui... — oh! il n'y aurait pas à demander pardon! — son père... — il aurait beau pleurer et jurer de ne plus le faire! — son père, pour qu'il ne pût plus se démancher la tête, lui boucleraitau cou un collier de chien, un gros collier de cuir à clous, et le laisserait tout le jour exposé à la risée des visiteurs et des domestiques!

Parfaitement!

Poum avait une peur atroce de son père, bon géant militaire dont le ton de commandement ébranlait ses nerfs de demoiselle. Mais cette peur même était un stimulant. Grâce à elle, il goûtait à assouvir son tic une vanité perverse et une ironie fanfaronne. Elles l'emplissaient d'une satisfaction si profonde, ce jour-là, qu'il se promenait dans le jardin, sous la fenêtre même derrière laquelle son père l'épiait; et sans le voir ni soupçonner seulement sa présence, Poum s'en donnait à cœur joie!

Pan! un plongeon à se dévisser la tête! Pan! Un autre! Non, il n'est pas bien réussi, celui là. Pan! une vertèbre a craqué. Pouf! la peau va se fendre. Faire craquer la mâchoire en même temps,

voilà qui est drôle! C'est une découverte à la Christophe Colomb; ni plus ni moins. Et de froncer les plis du front, et de se pousser les yeux hors des orbites, et de désarticuler le bout du nez qui galope en cercle : tout le grand jeu!

Catastrophe!

Une lourde main s'abat sur l'épaule de Poum, le soulève, l'entraîne, le jette dans la sellerie, sous les yeux du cocher qui lave une voiture, du palefrenier qui brouette du crottin, d'une ordonnance qui astique des harnais :

— Le collier de Polyphème!

— Oui, mon colonel! fait cet homme éperdu, qui cherche, tâtonne, avise au mur un des colliers de rechange de Polyphème.

— Oh! je ne le ferai plus! Oh! ne me mettez pas le collier. Oh! je vous en prie! hurle et gémit Poum.

— Inutile, mon garçon!

Et le colonel boucle le cuir dur, rive le carcan au col du garçonnet, sous le regard ahuri de l'ordonnance.

— Baisse le cou, encore! gronde le père de sa grosse voix.

Poum essaye; son menton se glace à la plaque de cuivre qui porte le nom de Polyphème. Ce n'est pas que ce collier fasse mal, il n'est que gênant. Poum voudrait bien se déclencher encore la tête : plus moyen! Et la lourde main le pousse dehors. Le cocher et le palefrenier ne peuvent retenir l'envie de rire qui les prend à le voir.

— Baisse le cou, encore! répète le père, moitié menace, moitié ironie.

Poum, très mortifié, porte sa tête comme un saint sacrement. Son père s'éloigne. Poum essaye de prendre un air digne, l'air de quelqu'un qui se serait avisé, pour son plaisir ou par coquetterie, de se cravater d'un collier de chien. Mais les domestiques ne sont pas dupes, ils ricanent, ils savent. Le cocher imite Poum : vlan! il abat la tête; vlan! il la décroche; vlan! il la jette par terre. Poum sent des sanglots de rage lui gonfler la poitrine. Il se sauve au fond du jardin.

Là, il s'affirme que, s'il pouvait faire manger le cocher par les chevaux, il le ferait. Il se grise d'un rêve rouge, où la maison flambe, où son père est brûlé vif. Non! il ne serait pas brûlé, mais il aurait très peur... Poum soulage, par ces divagations insensées, l'horreur que lui inspirent l'injustice des hommes et la tyrannie de sa famille. Peu à peu, son cœur irrité bat moins fort, ses nerfs se calment.

Personne en ce moment ne le voit. Si! un chat du jardin voisin, à pas de velours, se glisse le long d'une allée. Ses prunelles jaunes, inquiètes et sardoniques, rencontrent le regard de Poum qui, très mortifié, se dit :

« Le chat me voit, il comprend, il me nargue ! »

Poum a envie de lui faire peur; puisqu'il porte un collier de chien, n'est-il pas chien ? Oui, il se sent devenir chien, il voudrait laper une écuelle de soupe, se coucher en rond, se gratter les puces, courir aux lièvres, aboyer :

— Ouap ! Ouap !

Poum s'élance, les dents montrées; le chat s'enfuit, grimpe à un arbre, ricoche sur le mur du voisin. Poum rit de bon cœur, oublie son humiliation. Être chien est très amusant. Il se poste près de la grille, aboie sourdement à des passants imaginaires. Mais les chiens sont attachés, les chiens de garde; Polyphème l'est. Poum fouille dans ses poches, en tire un bout de ficelle dont les bouts l'attachent du collier à un arbre.

Plaise à Votre Altesse approuver le menu.

Quand ses parents, s'étant mis à sa recherche, le découvrent au fond du jardin, Poum, parfaitement heureux, accroupi, gratte la terre; il fait un grand trou avec ses pattes de devant, tandis qu'il rejette vivement la terre avec celles de derrière! De temps à autre, il pousse un petit aboiement plaintif et il remue les babines comme un vrai chien.

— Décidément, cet enfant ne sera jamais comme les autres, déclare le père de Poum.

Et il lui ôte le collier, tandis que la maman recule, épouvantée, devant cet être fangeux, hérissé, qui, surpris en plein rêve éveillé, ne sait s'il doit rester chien ou redevenir petit garçon.

POUM INVITÉ

Les parents de Poum, forcés d'aller assister à un mariage dans une ville voisine, l'avaient, pour des raisons que l'histoire a oublié d'enregistrer, laissé seul à la maison, sous la garde de sa bonne, avec force recommandations. Les repas de ce jeune et intéressant personnage avaient été fixés d'avance; ils devaient être légers, tels qu'œufs à la coque et riz au lait, un doigt d'eau colorée de vin, ça de confiture! un quart d'ongle, car, le fait était public et sa chemise de nuit jetée au blanchissage l'avérait, Poum, d'intestins délicats, exigeait un régime des plus secs.

M'man! commandez le-lui en allemand.

C'est avec regret qu'il vit partir, dans le grand break, son père, sa mère, grand-père Vernobre et tante Ursule. Longtemps, comme le naufragé de l'île déserte, il agita son mouchoir. Un instant, avant de le remettre dans sa poche, il hésita à le porter non à ses yeux, mais à son nez. Il préféra renifler de façon farouche, comme il en avait le droit, maintenant que personne n'était plus là pour lui dire :

— Poum, mouche-toi!

Il avait vraiment du chagrin, et, en même temps, c'était un chagrin particulièrement joyeux. Aussi se mit-il à chanter sur un ton funéraire :

Tra la la, la la la!
Ils m'ont planté là!

Et en esquissant une gigue :

Mais comme je n'ai pas la gale,
Ça m'est parfaitement égal !...

Satisfait de cette improvisation, il cracha en l'air, loucha au point de ne plus pouvoir remettre ses yeux en place et se dirigea, sournois, vers la salle de bain, dans l'espoir de se régaler à faire vomir à gros bruit et éclaboussures l'eau des cygnes de cuivre. Mais, prudente, Pauline avait enlevé la clef. Du moins, Poum pourrait se couler dans l'écurie et, avec une longue paille, s'amuser à faire ruer le vieux cheval de grand-père ; par malheur, le palefrenier veillait, en fumant une pipe à tête de négresse. Restait le verger ; mais Crochart, le jardinier, homme taciturne, y récoltait des fruits dans un panier. Poum faillit connaître le désespoir. A ce moment, Pauline apparut, munie d'un verre contenant une décoction blanchâtre :

— Monsieur Poum, votre bismuth!

Il protesta que la chose était superflue, il prit son ventre à témoin, il frappa du pied. Inexorable, elle tendait le verre :

— J'ai mis deux morceaux de sucre !

Il faiblit ; une mauvaise honte seule le retenait, parce que le palefrenier, de loin, et Crochart pouvaient le voir.

— Si vous buvez gentiment, dit-elle, je vous permettrai de déjeuner à notre table, à la cuisine, au lieu de manger votre œuf à la coque tout seul, comme un pauvre malheureux.

— Vrai, Pauline ?

A cette perspective mirifique, ses yeux étincelèrent ; il avala d'enthousiasme l'eau blanche et même la lie.

— Oui, mais, hasarda-t-il soudain perplexe, les autres, est-ce qu'ils m'invitent?

Pauline dit :

— Ils daigneront vous inviter, si vous promettez d'être un monsieur bien élevé. Ils ne vous inviteront pas si vous devez faire ensuite le capitaine rapporteur.

— Non, Pauline, non, je ne dirai rien; je vous le promets, Pauline!

Comme il s'agitait trop, une petite colique le rappela au calme. Mais aussi, quelle ivresse! Et comment y résister? Il déjeunerait à la table des domestiques, sans nappe, avec une nuance de sans façon. Une gaieté respectueuse régnerait en son honneur! Il res-

sentit une légitime fierté. Le temps, jusqu'à midi, lui parut long.

A midi précis, Poum, qui rôdait autour de la cuisine, vit Joseph, le cuisinier, s'approcher de lui, respectueux. Gras et blême, couleur d'omelette soufflée, cet homme, constellé de taches, prit un air de componction peureuse, et d'une voix altérée par l'émotion :

— Serait il possible, Monseigneur, que vous honorassiez de votre présence notre indigne compagnie? Plaise à Votre Altesse — il mit un genou en terre — approuver le menu que mon faible savoir a composé!

Poum, un peu surpris, pas trop, et trouvant la plaisanterie agréable, prit l'ardoise de la cuisine et lut :

— Salmis de mouches à la royale; purée de bécasse aux petits crétins (croûtons, sans doute?); dindonneau monté sur asperges (simple coïncidence évidemment, le grand-père comparant les jambes de Poum à des asperges); bonne farce aux niais (aux navets, avait-il voulu dire?); gelée de rhinocéros, desserts, soupe au chiendent.

— Très bien! dit Poum, en riant de bon cœur. Mais pourquoi la soupe en dernier?

Le cuisinier mit son index devant sa bouche, et en grand mystère :

— Chut! chut!

Il multiplie les gestes de silence et de terrible secret, puis, ce qui surprit Poum, il tira avec son doigt, d'entre sa joue gonflée le bruit d'un bouchon qu'on arrache du goulot.

— Daignez prendre la peine d'entrer! mima-t-il.

Et Poum descendit dans le sous-sol.

Il reconnut sa place, sur la table de bois, à ce qu'un coquetier la marquait. Le palefrenier était déjà là. Crochart aussi. Pauline parut, Firmin, le valet de chambre, et le cocher à son tour, gaillard sinistre que Poum redoutait. On s'assit. Et, pendant que Pauline décapitait l'œuf à la coque, un silence régna.

Firmin parla le premier :

— Est-ce que le marquis des Embarras a encore fait sa poire ce matin?

Le cocher ferma son poing qui, même alors, parut gros comme une tête d'enfant, et dit ce seul mot sonore et amer :

— Maladie!

Pauline les avertit d'un regard; le cuisinier demanda obséquieusement à Poum :

— Monsieur trouve-t-il son petit œuf bon? Je crains que Monsieur n'ait pas mis assez de grains de sel. La chaleur du fourneau n'incommode pas Monsieur? Monsieur a un peu de jaune sur son petit menton!

Le palefrenier versa rasade à Poum, un rouge-bord plein. Pauline poussa un cri d'horreur.

— Je ne sais pas, dit cet homme vexé, comment on élève les enfants aujourd'hui. A douze ans, je sifflais trois chopines comme cela sans respirer.

— Vous auriez pu vous étouffer, dit Poum.

Le palefrenier le regarda avec curiosité, puis jeta au plafond un regard de défi et dit ces paroles obscures:

— Moi? Ah bien! je suis de la classe! Hardi, là! mon colon!

— Et la Pendule? demanda Firmin au cocher. Je parie qu'elle avait peur de se casser en route.

Le cocher éructa, noir, ce seul mot:

— Maladie!

Poum, à cent lieues de se douter qu'on désignât ainsi sa respectable tante Ursule, guignait le haricot de mouton qui répandait son âme odorante sur la table. Pauline lui en donna sa part.

— Et des pommes de terre, Pauline!

— Oui, et si après vous êtes malade?...

— Malade, s'écria le cuisinier, quoi! — et il donna des marques de la plus pathétique horreur, — pensez-vous que M. Poum pourrait en mourir?

A cette idée, cet homme sensible se bouchonna frénétiquement les yeux de sa serviette, à la grande joie du palefrenier qui ricanait.

Firmin, qui suivait ses idées avec ténacité, demanda:

— Et madame la comtesse?

Le cocher le toisa avec amertume et dit:

— Je préfère avaler ma langue comme Crochart.

Poum, qui avait obtenu par trois fois de la chicorée aux œufs durs, contempla le jardinier avec curiosité. C'était donc pour cela que Crochart était si taciturne!

— Le riz au lait de Monsieur! dit le cuisinier.

Il fit mine de souffler dessus avant de le poser sur la table et dit:

— Miam! miam! que c'est bon.

Mais Poum se battait avec une orange, et après, il mangea une poire et la pleine assiette de riz au lait par-dessus. A ce moment,

soit qu'il eût bu son eau un peu trop foncée de vin, soit que la fumée du tabac l'engourdît, ses idées devinrent vagues; il lui sembla que les domestiques se disputaient, et que, derrière son dos, Joseph se livrait à une pantomime burlesque. Pauline, à ce moment, prit le jeune invité par le bras et le mit dehors, au jardin.

— C'est inconcevable, dit le lendemain la mère de Poum. Il n'a pourtant mangé hier qu'un œuf à la coque, n'est-ce pas, Pauline ?

— Oh ! oui, madame !

— Faites faire de l'eau de riz, Pauline, très épaisse, et un peu de gomme arabique dedans ! Je n'y comprends rien !

POUM GRANDIT

Poum a sept ans. Depuis la naissance de son petit frère, il est moins surveillé et vit beaucoup plus avec les domestiques. Son papa et sa maman lui apparaissent lointains, un peu mystérieux, et il a peine à retenir exactement leur visage, parce qu'il n'ose les regarder en face et qu'il se sent toujours en faute imaginaire devant eux.

Mais Firmin et Pauline lui inspirent une affection proche du culte : pour peu qu'il ferme les yeux, il revoit bien distincts les traits hardis et la petite moustache de Firmin, le visage rose et joli de Pauline dont les mains trop rouges sentent l'eau de Cologne.

Pour s'asservir Poum, elle abuse de sa crédulité. Chaque bateau à vapeur qu'on voit dans le port, du haut de la terrasse, contient un grand géant couché. La grosse cheminée noire, sur le pont, est son chapeau haute forme. Il met dedans les petits garçons et les fait cuire : la fumée qu'on voit l'atteste.

Firmin, lui, est mystificateur. Cette belle dame qui est venue hier à la maison, il doit la demander en mariage, elle y consent, et le grand-père de Poum, pour la circonstance, donnera à Firmin le coupé et le cheval noir, en cadeau de noces. Si Poum en doute, qu'il interroge son grand-père. Mais il ne le lui conseille pas, car la belle dame ne veut pas qu'on le sache encore et ferait fouetter le petit curieux.

Poum le croit et déteste la dame.

AMOUR-PROPRE

Il joue dans le jardin, sa maman le rejoint.

— Poum, as-tu été aujourd'hui ?

— Oui, m'man.

— Ce n'est pas vrai. Tu vas prendre un petit lavement, je vais dire qu'on te le prépare.

Et se tournant vers la maison, elle appelle :

— Pauline !

Poum, pris de pudeur, consent à ce que la chose se passe, mais non à ce qu'elle se dise; il voudrait se boucher les oreilles ou ne pas comprendre le français. Il arrête sa mère par la robe, et suppliant :

— M'man ! Commandez-le-lui en allemand !

LA BAIGNOIRE

Poum doit prendre un bain à quatre heures.

Comme on est en été, l'eau tiédit, au soleil du jardin, dans la baignoire qu'on rentrera tout à l'heure, sur ses roulettes.

Poum vient de temps en temps tâter l'eau et s'assurer qu'elle chauffe.

C'est très joli à voir : le soleil éclaire le fond de zinc qui blanchoie, et des petits frissons plissés jouent les vagues, Poum a déjà apporté un bateau en papier, qui flotte, et deux coquilles de noix. Tout cela danse d'un air de gaieté folle et semble dire : « On est joliment bien là dedans. »

Poum, très excité, enfonce son bras et trempe sa manche. L'eau est à point, mais il est sûr d'être grondé.

Que se passe-t-il en lui ?

Il s'assure d'un rapide regard qu'on ne le voit pas et, sans doute parce qu'il n'a plus rien à perdre, il enjambe tout habillé la baignoire et se vautre jusqu'au cou dans l'eau alléchante. Là, il éprouve la joie délicieuse de sentir ses souliers, sa veste et son

pantalon se gonfler d'eau, faire poche et lâcher des bulles, quand il appuie dessus !

Cependant on l'appelle pour le bain, toute la maison le cherche, on passe dix fois à côté de lui. C'est grand-père qui, à la fin, le découvre et s'ébahit, estomaqué, les bras en l'air et la bouche en U.

TOUS CES PIEDS!

Grand-père, qui a le pied fin, aligne par coquetterie, dans sa garde-robe, une théorie étonnante de chaussures, bottes à l'écuyère, de marais, bottines à boutons, à élastiques, souliers de veau brun, escarpins vernis, galoches, snowboots, savates : dix-huit paires en tout, par rang de taille. Sous le rideau gondolé d'habits qui pendent, on dirait les pieds d'hommes cachés. A cause du nombre c'est troublant, et Poum pense aux femmes pendues du cabinet noir de Barbe-Bleue.

Mais comme il est très brave, à sa façon, jamais il n'entre dans le cabinet sans s'armer de la canne de grand-père; et tapant à tour de bras sur le rideau qui cache des formes d'homme, il injurie les souliers vides en répétant :

— Pieds, pieds! je n'ai pas peur de vous! Je n'ai pas peur de tous vos pieds! Je me moque tout à fait de vos pieds!

Or, voilà qu'un jour qu'il criait cela, une des bottes à l'écuyère se leva toute seule, sa pareille se leva ensuite; et les deux bottes, marquant la mesure, se mirent à crier d'une voix tonnante sous le rideau :

— Ah! ah! Qu'est-ce que c'est? Nous allons bien voir ça!

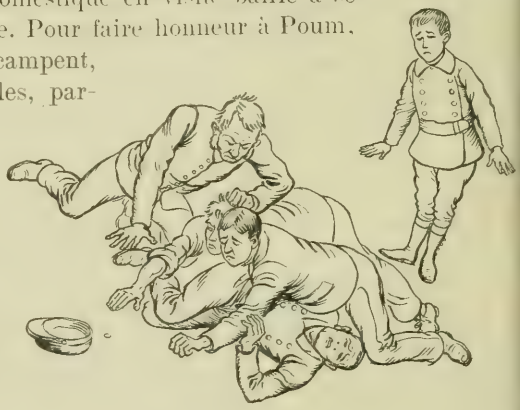
Poum, poussant des cris affreux, se jeta dehors et dégringola l'escalier; il se fit une bosse à la tête et ne voulut jamais plus rentrer dans le cabinet aux chaussures. En vain lui jura-t-on que Firmin avait voulu lui jouer un tour; Firmin lui-même en fit l'aveu, jamais il ne le crut.

Chaque nuit, il revoyait s'agiter les bottes, et les entendait parler de leur grosse voix.

LES PIÈCES BLANCHES

Poum a cassé sa tirelire; il compte une, deux, trois, quatre, six, sept pièces neuves de dix sous. Le billon et les autres pièces ne lui sont de rien, à cause de leur air sale, usé. Il n'apprécie que les petites pièces luisantes que grand-père glisse, chaque premier dimanche du mois, dans la fente du petit cochon en porcelaine. Et tout fier, il descend aux écuries, faisant sonner l'argent blanc dans sa poche.

Il y a là le palefrenier et le cocher qui jouent au bouchon; Firmin regarde, et un domestique en visite bâille à se décrocher la mâchoire. Pour faire honneur à Poum, les deux joueurs se campent, prennent des attitudes, parlent d'une façon distinguée. Poum, par une impulsion irrésistible, lance une de ses pièces blanches sur le bouchon.



Firmin et le domestique en visite se ruent à la curée.

On s'étonne, on la lui rend avec un peu d'hésitation, mais lui, rougissant et magnanime, dit au palefrenier : « C'est pour vous, gardez! » Le cocher voit là un passe-droit et arrache la pièce des mains de son camarade. Les deux hommes se collettent, et Poum, amusé et effrayé, s'écrie :

— En voilà d'autres! Tenez!

Et une à une, il jette ses pièces blanches en l'air; Firmin et le domestique en visite se ruent à la curée, les quatre hommes s'empoignent, se repoussent, se roulent par terre et s'étripent. Les petites pièces blanches, souillées de terre, passent de mains en mains. Un coup de poing démolit la mâchoire du cocher, et le domestique en visite se relève en tenant son ventre, qu'on lui a défoncé.

Poum, épouvanté, regrette son bel argent et supplie :

— Oh! rendez-moi mes pièces! Oh! rendez-moi mes petites pièces!

Mais la lutte se poursuit, fauve et carnassière, avec les *han!* des geindres et les coups d'assommoir des bouchers; Poum se sauve en sanglotant

LE BUISSON VIVANT

Le grand-père Vernobre, qui avait fait les guerres d'Afrique, avait-il été réellement le héros de l'épisode suivant ? Ce qui est sûr, c'est que, pour dramatiser les histoires qu'invariablement, après dîner, lui réclamait Poum, il se mettait lui-même en scène.

Voilà l'heure où les légendes prennent corps.

— Cette nuit-là, conta-t-il, on me plaça en sentinelle dans un endroit découvert, derrière un roc qui m'abritait. On ne voyait sur la terre noire que de rares bouquets immobiles, des arbustes épineux. Le sergent me dit à voix basse :

— Comptez-les ! Combien en voyez-vous ?

— Je dis :

— Un, deux, trois ; j'en vois trois.

Le sergent fit :

— Remarquez bien leur place et rappelez-vous leur nombre. Si à un moment de la nuit vous en apercevez un quatrième, tirez dessus ! Ouvrez l'œil et le bon !

Le sergent partit et me laissa seul. Je t'assure, Poum, que cela

me semblait bien singulier. J'avais entendu parler des ruses des Arabes, et, la nuit dernière, la sentinelle qu'on avait placée de l'autre côté du camp avait été égorgée. Je me dis : « Attention, il ne s'agit pas de s'endormir ! » et tu peux croire si je les regardais fixement, ces diables de buissons. Ils ne bougeaient pas. Et, ma foi, un homme, en rampant, aurait bien pu se glisser derrière, car il faisait sombre comme dans un four. J'étais recru de fatigue. Si encore j'avais pu bouger ! Mais la consigne ! Tant il y a qu'au bout de deux ou trois heures, comme on ne venait pas me relever, mes yeux commencèrent à se brouiller. Et tu sais, Poum, s'endormir devant l'ennemi, c'est un cas de conseil de guerre ! Je me mets donc à me pincer, je relève de temps en temps mes paupières avec le doigt, je me mords le pouce, je compte jusqu'à cent, et tout à coup, Poum, en regardant les buissons qui à cinquante mètres de là semblaient me narguer....

Là, le grand-père prit un temps et Poum, d'attention, eut l'air de gober la lune.

— En regardant ces buissons, je me dis : « Il y en avait bien trois. Trois, oui ! Était-ce trois ou quatre ? Parbleu ! trois, j'en suis bien sûr. A moins que, ce petit, là-bas, je ne l'aie pas compté pour un ! » Et voilà du temps qui s'écoule, la nuit qui se fait plus noire encore, et c'était long, c'était bigrement long. Mes paupières de nouveau redevenaient lourdes ; je me pris la langue entre les dents et je serrai de toutes mes forces. Ah çà ! est-ce que j'ai la berlue ? Il me semblait que je connaissais bien la place exacte de mes buissons. Et d'abord, c'était quatre. J'aurais dû compter le quatrième. On dirait qu'il a grossi ! Est-ce un effet du mirage ? On dirait qu'il est plus près ! Attention, là ! Serait-ce un de ces diables d'Arabes qui veut me jouer un tour ? Admettons ! Mais, de ces quatre buissons, trois sont réels, immobiles, inoffensifs. Que je tire mon coup de fusil sur l'un deux, que je donne l'alarme pour rien, c'est grave. Attention, nom d'une sabretache ! Ah ! cette fois, j'ouvrais l'œil sans avoir besoin de tabac à priser, car c'est ça qui réveille, Poum ! Et je constate bien la place de mes quatre buissons et je retiens ma respiration, et je reste en arrêt, le doigt sur la détente de mon fusil...

Poum eut l'angoisse de l'homme qui avale une arête ; c'était sa salive qui ne passait plus.

— Le quatrième buisson, car c'est quatre décidément !... Oh ! oh ! voilà qui est louche ! Est-ce que tu as vu des buissons qui marchent ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien, il n'y avait pas de vent.

et celui-ci remuait imperceptiblement ; oh ! il fallait faire bien attention pour s'en apercevoir. Mais il rampait, positivement, il rampait... Ah ! ah ! cela me donne envie de rire. Ah ! gredin, tu rampes ? Attends, attends un peu ! Doucement, doucement j'épaulai mon fusil, je visai au bas du buisson, je pris mon temps, et boumoûoûoûfrrr ! C'est comme un coup de tonnerre qui se prolonge pendant cinq minutes, tandis que je m'élance à la baïonnette ! Ah ! Poum, si tu avais vu ! Fauché, le buisson ! gisant, le paquet de branches, et à côté, râlant, qui ? Un grand diable d'Arbi, presque nu, avec un couteau entre les dents qu'il serrait en se roulant dans des convulsions de rage. Je l'ai achevé d'un coup de baïonnette, Poum, et le lendemain j'étais nommé caporal.

L'arête passe, Poum réussit à avaler sa salive ; il regarde avec enthousiasme l'homme qui sait de si belles histoires. Il est fier en songeant que c'est son grand-père.

Mais la maman intervient :

— Poum, il faut aller te coucher.

Supplications, révoltes, bouderie sont vaines. La volonté des parents est inflexible. Un bonsoir général, une collecte de baisers, la demande suppliante à chacun : « Est-ce que je ferai de bons rêves ? Oh ! dites-moi que je ferai de bons rêves ! » Et voilà Poum dans son petit lit ; et le clair de lune, à travers les lamelles des volets, donne une vie blafarde à l'intérieur de la pièce et au noir puissant, fantomatique des meubles.

Poum voudrait dormir et ne peut. Le miroir lui fait peur, il a peur de s'y noyer, on dirait de l'eau d'étang. Qu'est-ce qu'il y a de blanc là-bas ? Un fantôme ou une chemise ? Quelque chose a craqué. Est-ce que des mille-pattes vont sortir du mur ? Peut-être y a-t-il quelqu'un qui regarde à la serrure ? N'y a-t-il pas une main sous le lit ? Oh ! oh ! la commode a bougé ! Oui, oui ! la commode à bougé ! Elle s'avance. Ces Arabes, pleins de ruse, cruels, sanguinaires !... Le buisson vivant ! A la rigueur, on pourrait tenir dans les tiroirs de la commode ! Pas un homme, non, mais un nain aplati, un nain grimaçant et verdâtre... La « Belle et la Bête » ! L' « Ogre et le petit Poucet » ! Voilà l'heure où les légendes prennent corps et où il ne fait pas bon rester éveillé. Dormir, vite dormir !

Poum tire le drap sur sa tête, s'enfonce recroquevillé sous les draps, et marmotte des prières.

— Mon bon Dieu ! je vous aime bien, ne me laissez pas faire de mal !

Mais si la commode avait avancé, pendant ce temps ? Poum, la sueur aux tempes, rejette le drap et regarde fixement les tiroirs d'où le nain assassin va jaillir.

Et voilà que l'homme au sable passe et en jette sans bruit sur les yeux de Poum qui sombre et s'enlise dans la dune, dans la dune de sable, de sommeil, d'oubli...

TREIZE A TABLE

Poum boudait dans sa chambre. On lui avait refusé un troisième petit four, après un dessert copieux de crème et de confiture. Il avait eu cependant un œuf farci entier, un blanc de dinde aux marrons ; et, distraite, sa maman lui avait servi deux fois des haricots verts. Poum soufflait, le ventre gros, le cœur gros aussi ; car sa susceptibilité était sans bornes ; et le petit four refusé, un turban de nougat persillé d'angélique lui apparaissait rare et prestigieux comme un trésor perdu.

Poum aurait pu se divertir aux étrennes que le jour de Pâques lui avait apportées : une boite à couleurs inoffensives — alors on pourrait les sucer ? L'ocre brun a l'air d'une petite tablette de chocolat ! — quoi encore ? Un ballon de cuir, tendu à éclater et qui rebondissait tout seul ; un clown qui jouait de la cornemuse et une jolie canne pour faire le monsieur. Mais Poum boudait, écrasant son nez à la vitre et rebroussant ses babines d'une horrifique manière, tandis qu'introduisant son petit doigt dans l'oreille gauche, il cherchait à se chatouiller la cervelle.

Sombre, il convoitait le petit four. Sa maman, son papa, Pauline, Firmin, autant d'ennemis personnels, sournois, malfaisants, cruels, bourreaux volontaires d'un pauvre enfant innocent : il les voua à l'exécration. Il rêva de les pulvériser, de les anéantir tous. Un parquet s'effondrant pouvait les engloutir, une inondation les submerger, le feu les rôtir ; ils pouvaient s'étrangler d'un os de lièvre ou d'un pépin de pomme.

Mais les malédictions de Poum s'arrêtèrent court ; il retira son nez de la vitre et son doigt de l'oreille : un rêve divin flotta dans ses yeux et éclaira son sourire. Ce soir, grand diner de quatorze couverts. Poum dinerait seul dans sa chambre. Mais... mais, on le lui avait promis, il aurait de la glace aux fruits !

Il en aurait gros, oui, gros comme ça ! Et il montrait sa main, avec le poignet, et un bon bout de bras.

— Monsieur Poum ! votre maman vous appelle.

Pauline jette ces mots dans l'entre-bâillement de la porte et disparait.

Poum file le long du corridor. Que veut sa maman ? Elle n'aurait pas l'audace de lui faire réciter sa table de multiplication un jour de Pâques ? Serait-ce pour s'informer — bien curieuse vraiment ! — si Poum a recopié sa dictée ? Il n'est pas rassuré. Des éclats de voix lui parviennent : son père et sa mère sont aux prises :

— Impossible d'être treize ! dit maman.

— Il est trop tard pour inviter un quatorzième, dit papa.

Poum entre en coup de vent ; son arrivée tranche le différend.

— Poum, dit papa, tu dineras ce soir à table pour faire le quatorzième.

— Et tu ne mettras pas tes coudes sur la nappe.

— Et tu ne donneras pas de coups de pied à ton voisin, M. Gourd, ni à ta voisine, Mme de Falcord.

Poum reste ébloui, comme si la nappe et ses cristaux, son argenterie, les flammes du lustre l'aveuglaient. Puis un immense orgueil le surélève. Il se sent plus que nécessaire, indispensable ; et il se demande dans quel embarras il jetterait ses parents, si, fièrement, il se refusait à être leur sauveur. Tout d'abord, il a le droit de tirer parti de la situation :

— J'aurai des petits verres comme tout le monde, implore-t-il.

— Oui, mais on ne te mettra rien dedans.

Ça lui est égal, du moment qu'il a le jeu d'orgues en cristal, les trois verres par rang de taille et la flûte à champagne. Il ne boit pas de vins fins, c'est son affaire ; il boit de l'eau, ça peut être pour son plaisir ; mais au moins on ne le déshonore pas en le traitant comme un pauvre qui n'a qu'un verre à lui tout seul.

— Je mangerai de tout ! suggère-t-il.

— Prudemment, Poum, prudemment. Tu n'auras pas de poisson, parce qu'il y a beaucoup d'arêtes, et pas d'asperges, parce que ça t'échauffe. Ne demande pas de foie gras non plus, c'est trop lourd.

— Oh ! maman !

Il se traînerait à ses genoux, il ferait des bassesses. Du foie gras, oh ! une bouchée, une bouchée et mourir !

— Alors, un soupçon.

— Et de la truffe?

— Une tête d'épingle.

— Et de la glace ?

— Oui, c'est promis. Tu mettras ton costume de velours. Et ne salis pas ton col et tes manchettes surtout.

— Maman !

— Quoi ?

Il fait des yeux de poisson frit, et la supplication jaillit de ses prunelles :

— On ne me nouera pas la serviette au cou, et je mettrai moi-même le coin très haut, très haut, au premier bouton ?

Maman consent ; Poum, fou de joie, s'évade en sautant et en dansant. D'abord il va renifler à la cuisine :

Marianne, dit-il à la cuisinière, face de pleine lune qui aurait toujours bu un coup, et qui est rouge comme la braise de ses fourneaux, Marianne, je dîne à table ce soir.

Elle accueille cette nouvelle avec indifférence. Mais il ajoute :

— Il faudra soigner votre affaire, hein !

Elle s'anime alors, brandit un torchon, et, saisie d'une noble indignation, s'écrie :

— Qu'est-ce que c'est, petit hausse-cul de Mirliflore qui vient salir mes casseroles avec son nez qui coule? Allez donc voir dans l'office si j'y suis !

A l'office ? Poum y va. Firmin est en train de vider une bouteille. Les fonds de bouteille sûrissent, si l'on n'y prend garde. Firmin la vide dans sa bouche; sans doute ça lui est plus commode.

— Firmin, dit-il, je dîne à table ce soir.

Cela n'a pas l'air du tout d'intéresser Firmin. Il a coulé sur Poum un coup d'œil oblique et s'essuie furtivement la bouche d'un revers de main.

— Vous me mettrez des petits verres.

Firmin s'absorbe dans un repassage frénétique de couteaux.

— Vous me servirez du foie gras.

Firmin se met à siffler le *Roi Dagobert*.

— Et vous me donnerez beaucoup de glace aux fruits.

Firmin prend soudain un air triste, et ses sourcils montent et remontent, comme s'il lui était entré un grain de poussière dans l'œil. Poum flaire une moquerie; et de son plus grand air d'autorité :

— Vous entendez, Firmin?

Firmin met la main sur son cœur, ébauche un sourire de sylphide t s'incline jusqu'à toucher le parquet de sa mèche de cheveux.

Poum, satisfait, court à la lingerie :

— Pauline, je dîne à table ce soir!

— Ah! bien, je connais quelqu'un qui aura une jolie petite ndigestion.

Qui donc? Où ça? Il n'y a personne dans la pièce que Pauline t Poum. Serait-ce de lui qu'il s'agit?

— Et vous savez, Pauline, il faut m'habiller tout de suite et me nettre mon col et mes manchettes de dentelle.

— Il est trop tôt; vous aurez le temps de vous salir.

— Non, Pauline, non, je ferai bien attention.

Mais Pauline se refuse de l'habiller avant cinq heures. Poum ›ense aux engins de torture qu'elle va lui infliger, qu'elle lui nflige, car cinq heures finissent par sonner. C'est la curette à ›reilles, c'est la brosse à dents qui érafle les gencives, c'est la ›rosse à ongles qui râpe la peau et la lime qui pique. Enfin, voilà e joli pantalon de velours. Poum, devant la glace, se disloque ›our le faire valoir, tend la jambe, se fend.

— Allons donc, monsieur Poum! Quand vous aurez fini de aire la grenouille!

Voilà la veste qui prend si bien l'élégante taille de Poum.

— N'est-ce pas, Pauline, elle me va dans la perfection.

— Oh! oui, un singe habillé!

Elle n'est pas aimable, Pauline. C'est qu'elle a souvent mal aux lents. Il semble à Poum qu'elle ne lui a pas mis assez de pomnade : il faut que ça fonde et que ça luise comme du beurre!

— Oh! Pauline! du parfum dans mon mouchoir!

Elle hausse les épaules et lui verse une goutte d'eau de Cologne.

Poum est beau, Poum se dilate, Poum se pavane.

— Pauline, est-ce vous qui servirez la glace aux fruits? Vous ne m'oublierez pas, Pauline!

Madame a sonné. Poum, resté seul, se remet de la pommade : ça fond, ça coule même un peu. Ah! là là! qu'est-ce qui se passe? Des voix, de la mauvaise humeur, papa et maman dans le corridor, et papa tient une dépêche en main; il déclare :

— C'est stupide! Voilà M. Gourd qui s'excuse; il est malade.

Maman gémit :

— Nous retombons à treize!

Papa dit :

— Otons Poum! Nous serons douze.

Maman répète, frappée de cet éclair de génie :

— Otons Poum!

On ôte Poum. Poum dînera seul dans sa chambre. Qu'on le déshabille! Il aura, pour se consoler, des asperges. Il en aura. Et de la glace. Oui, beaucoup de glace.

Poum devant la glace se disloque.

Splendeurs envolées. Humiliation navrante. Poum a réintégré son vêtement de tous les jours; une bougie solitaire brûle obscurément dans la chambre. On le sert, le dîner venu, à de grands intervalles. Il entend le brouhaha des voix, le choc des assiettes ; l'antichambre est brillamment éclairée. Firmin passe et repasse, ses escarpins craquent. Pauline a un bonnet neuf. Voilà trois asperges dans une sauce figée.

Et mélancolique, longtemps, longtemps, Poum attend la glace. Elle ne vient pas.

Pauline arrive pour le coucher.

— Et la glace, Pauline?

— Il n'y en a plus.

(A suivre.) Paul et Victor MARGUERITTE.

Le Gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir., 152, r. de Vaugirard, Paris

BARCA!

I

Lorsque le sergent Mohamed se présenta, l'officier l'enveloppa d'un regard lent, attentif ; car malgré que l'ordre eût été donné de choisir avec soin, sur tout le détachement de tirailleurs, le gradé auquel serait confiée la conduite du prisonnier, il avait voulu juger par lui-même.

La corvée était rude, en effet. Il y avait huit jours de route à travers les sables, en plein été, avec la toile de tente et les vivres. Puis, le prisonnier aussi était inquiétant.

C'était un déserteur de la légion étrangère, arrêté par hasard ; et, au dire de l'adjudant-major, on n'avait pu en avoir raison que par la crapaudine. Depuis deux jours, les pieds et les mains liées derrière le dos, sans qu'on l'eût détaché, même pour manger sa soupe qu'il devait laper au fond de sa gamelle, écroulé sur le flanc comme un chien malade, échoué ainsi qu'un paquet, à l'ombre ou au soleil, selon les hasards de l'heure, même en cette posture, il

n'éteignait pas la révolte de ses regards ; et, non plus, des coups de matraque, appliqués par ordre de l'adjudant, n'avaient pu le tirer de son mutisme farouche.

Donc l'officier toisa Mohamed : un gaillard solide ; une belle face de brute, noire, au front étroit, aux yeux obliques, que rendaient doublement impassible le fatalisme de la race et la rigidité militaire de l'attitude, les talons joints, la main au turban. Satisfait de cet examen il donna ses instructions : Mohamed choisirait lui-même les deux hommes qui l'accompagneraient. La compagnie, prévenue, lui fournirait les cartouches et les vivres. Ils partiraient le lendemain matin à trois heures, afin d'éviter la grande chaleur. A X..., il remettrait le légionnaire à la Place, et rapporterait un reçu.

Mohamed ayant répété, exactement, l'officier ajouta quelques prescriptions relatives au prisonnier, conseilla, de crainte d'évasion, de lui attacher les mains pendant la nuit, de lui déboutonner son pantalon pour l'empêcher de courir. Et surtout il recommanda une surveillance constante, nuit et jour, l'un des hommes toujours en observation.

Mohamed répondait du prisonnier sur sa tête.

— Et s'il cherche à se sauver, ajouta-t-il, plutôt que de le laisser échapper, tire dessus ! Tu as compris ?

Mohamed porta la main à son turban ; puis, faisant le geste de mettre son fusil en joue, il déclara :

— Li vouloir sauver, li fusillé ! Barca !

— Parfait ! dit l'officier.

II

Le lendemain, avant l'aube, les trois tirailleurs s'enfoncèrent par la plaine, le prisonnier entre deux hommes, le sergent en arrière. Ils allaient droit devant soi par les champs d'alfa, soulevant dans le jour gris des poussières blanches. Puis le soleil se leva, monta, chauffant les nuques, bientôt devenu de plomb.

De temps à autre, sans s'arrêter, l'un des tirailleurs portait son bidon à ses lèvres.

Le désert se déroulait dans un poudroiement de mer ; au loin,

les couches d'air, s'échappant au contact du sol, frissonnaient comme des nappes d'eau. Le sable, à leurs pieds, réfléchissait la chaleur du soleil, et au large les aveuglait. Jusqu'à dix heures, ils marchèrent fixant, de loin en loin, quelque point de repère à l'horizon. Puis l'étape fut accomplie. Ils dressèrent leur tente, près d'un puits. Ils lièrent les mains au légionnaire. Mohamed déboutonna lui même le pantalon. Et, à tour de rôle, ils veillèrent, le fusil entre les jambes.

Le lendemain, la journée s'annonçait plus chaude. Les tirailleurs commencèrent des plaintes. Au regret de la garnison quittée, s'ajoutait l'épouvante de sept jours encore, par la brûlure aveuglante des sables, et de huit autres jours pour revenir. Au départ, leur colère s'échappa en mots rudes, en gestes d'enfants rageurs, en regards rancuniers vers le légionnaire. C'était lui qui leur valait cette misère.

Une haine s'alluma un moment dans leurs yeux blancs.

Pourtant ils reprirent leur résignation ; et la tête basse, le sac remonté d'un coup d'épaule, ils allongèrent dans la poussière fine leurs guêtres bleues, interminablement.

Mohamed aussi sentait, d'heure en heure, la corvée plus rude. Il n'avait aucune plainte, maintenu digne par un orgueil puéril de sa mission. Et cette mission, de peur d'en omettre quelque point, il allait la répétant dans sa mémoire. Arrivé à X..., il remettrait l'homme à la place et demanderait des vivres pour le retour. Tout cela à mesure, dans sa pensée, se formulait en images. Il voyait la ville de X..., évoquait la garnison, les rues ; et il imaginait la douceur d'un jour de repos, quelque saoulerie bien gagnée, en un bouge, avec des femmes.

Mais c'était loin encore ! Mohamed cessait d'y penser, avec un soupir, se reportait aux recommandations de l'officier. Ses dernières paroles lui revenaient : Si le prisonnier se sauvait, ordre de tirer dessus.

Peu à peu, dans la fatigue plus haute de l'étape, cette dernière image surgissait plus fréquemment devant l'esprit de Mohamed. Il voyait le prisonnier essayant de fuir, arrêté net à coups de fusil, tombant sur le flanc avec trois balles dans le dos. Et cette vision le rendait songeur. Il gardait son silence ; mais fréquemment, un rire vague effleurait ses grosses lèvres. La tentative d'évasion, les coups de fusil, c'était la fin de la mission. Au diable X... Ils n'auraient plus qu'à s'en retourner.

Lorsqu'ils eurent achevé l'étape, ce matin-là, Mohamed, après avoir échangé quelques mots avec ses hommes dont le visage s'éclaira, ne fit pas lier les mains du prisonnier, ne lui détacha pas le pantalon ; et les tirailleurs s'occupèrent de préparer leur repas sans que l'un d'eux s'accroupit pour le surveiller, le fusil entre les jambes. Même ils affectèrent de s'éloigner de lui, de le laisser libre de ses mouvements.

Le légionnaire, d'abord, n'eut pas de surprise. Il savait, loin des villes, loin des chefs, le relâchement de la discipline. Néanmoins, dans l'après midi, l'allure de ses gardiens commença de l'étonner. Il les voyait l'observer sournoisement, causer en gesticulant, avec des joies mal dissimulées. Il lui paraissait que, peut-être, leur apparente incurie fût pour l'engager à fuir ; et, de les voir l'œil alerte en leur air d'insouciance, le fusil à portée de la main, un frisson lui courut la nuque.

Alors, à mesure qu'ils s'écartaient du prisonnier, le prisonnier se rapprochait d'eux.

III

Le jour suivant, après l'éveil, Mohamed s'approcha du légionnaire :

— Dis donc, toi ? Toi fout' le camp si tu veux !

Il montrait l'espace avec un rire large. Le prisonnier le regarda dans les yeux en silence, puis secoua la tête. Un pli farouche parut fermer encore le crâne étroit du tirailleur. Sans insister, il se tourna vers ses hommes, les mit en marche d'un cri guttural.

Ils reprirent leur route par le désert, à la débandade. Ils allaient comme à regret, les jambes molles, d'une allure lente de gens qui, par un chemin sans but, songeant au retour, craignent d'ajouter à leur fatigue. Mohamed, à son tour, maintenant, grognait tout haut. Cette obstination du prisonnier à ne pas s'échapper le mettait hors de lui. Après le rêve qu'il avait fait un moment, la perspective des étapes inévitables était plus cruelle. Et ce rêve lui revenait, avec une hantise continue, emplissait son crâne, le battait avec une ténacité d'obsession. Il fallait que son prisonnier s'échappât.

Brusquemment, Mohamed s'arrêta, appela le légionnaire.

— Dis donc ! Toi partir, nous rentrer ! Balek !

— Balek ! Balek ! répétèrent les tirailleurs.

Le légionnaire haussa les épaules. Une flamme s'alluma dans les prunelles jaunes de Mohamed. Il croisa les bras, avança le menton, dans une menace :

— Qu'is qui c'i ! toi pas partir ?

Des solitudes larges, du grand désert destructeur, une férocité montait, sous le lourd soleil incendiant les sables. D'un bond, Mohamed s'écarta du prisonnier et épaula son fusil. Trois détonations éclatèrent. L'homme tomba.

Les tirailleurs brandirent leurs armes en poussant des cris de joie. Avec leurs couteaux, ils scièrent le cou du mort ; puis ils placèrent la tête sur l'un des sacs. Alors Mohamed, secouant la tête d'un geste sans réplique et fendant l'air d'un coup de main, d'un mot mit sa conscience en repos :

— Li voulu sauver, li fousillé ! Barca !

Et avec le même geste qu'accompagnait un grand rire enfantin, les deux tirailleurs, se mettant en route, répétèrent :

— Barca !

Jean Reibrach.

LE CAPITAINE SATAN [1]

AVENTURES DE CYRANO DE BERGERAC

(Suite)

Dans ce vieux château, au fond du Languedoc, la vie était fort monotome, et les valets de Colignac étaient bien excusables de se laisser aller un peu au plaisir d'un divertissement imprévu.

Ils s'en donnèrent à cœur joie, et le majordome, oracle de la bande, déclara gravement que « monsieur Ben-Joël » ne pouvait être un mauvais sujet, ayant ainsi le secret de faire rire les gens jusqu'à leur désopiler la rate.

— Eh! oui, dit le bohémien, je ne sais pas pourquoi M. de Bergerac se défie de moi. Je l'accompagne à Paris pour lui rendre un petit service, et sous prétexte que nous n'avons pas toujours été bons amis, il se figure que je veux lui échapper.

— Vous n'en avez pas la moindre envie, j'en suis sûr! fit l'indulgent majordonne.

— Pas la moindre. D'ailleurs, je serais bien sot de vouloir m'enfuir. On m'a donné un bon cheval, on me fait faire bonne chère, et il ne m'en coûte pas un denier. Si je voulais me dérober à M. de Cyrano, ce serait à Paris que je le ferais. Jusque-là, pas si bête! J'y perdrais trop.

— Il a raison! conclut le majordome, évidemment convaincu par cette logique.

— Soyez donc tranquille, ajouta Ben-Joël en promenant un regard souriant sur l'assemblée, ce n'est pas moi qui vous ferai pendre.

La veillée s'était prolongée assez tard.

— Allons, conseilla le majordome, M. de Cyrano a l'intention

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 12 mars.

de partir dès l'aube. Il n'est si belle fête qui ne finisse; il faut aller dormir.

— Va-t-on me laisser ici? demanda le bohème.

— On n'est pas si barbare. Vous coucherez près de moi, dans un petit cabinet attenant à ma chambre, et je pense que vous serez sage et ne chercherez point à prendre congé à la dérobée.

— Sur mon honneur, je le jure! prononça avec une dignité extrême Ben-Joël, à qui un mensonge ne coûtait rien.

— Venez donc.

Le bohémien suivit son guide et entra avec lui dans un corps de logis donnant sur la cour du château et où le majordome occupait trois pièces.

La première était une espèce de vestibule au fond duquel s'ouvrait une chambre communiquant elle-même avec le cabinet dont le confiant serviteur avait parlé.

Le majordome jeta un matelas dans ce cabinet, et dit à Ben-Joël :

— Vous ne serez pas trop mal pour une nuit. Bonsoir, mon garçon.

Sur ce, il se retira, et Ben-Joël entendit le bruit d'une clef tournant discrètement dans la serrure.

Il était enfermé. La confiance de son gardien n'avait pas été jusqu'à négliger cette précaution.

Au lieu de se coucher comme on l'y avait invité, Ben-Joël s'assit sur un escabeau et attendit.

Un ronflement sonore venant de l'autre pièce ne tarda pas à lui apprendre que le majordome était profondément endormi.

Alors il s'approcha de la porte et, s'aidant de la lampe qu'on lui avait laissée, il examina attentivement la serrure.

Cette serrure était vissée de son côté, ce qui lui causa une indicible satisfaction.

Il fit couler sur les vis de la serrure un peu d'huile de la lampe, afin de faciliter la délicate opération qu'il allait entreprendre, puis, avec des précautions inouïes et une légèreté de main extraordinaire, il commença son travail.

Le couteau avec sa lame courte et solide, lui servit de tournevis.

Les ronflements du dormeur allaient crescendo et favorisaient singulièrement la tâche hasardeuse du bohème.

Les quatre vis retenant la serrure au panneau de la porte cédèrent bientôt.

Ben-Joël approcha sa lampe du trou de la clef. La clef avait été retirée.

Il respira. Ce simple détail, auquel il n'avait pas songé tout d'abord, l'avait inquiété un instant, en ce sens qu'il pouvait rendre inutile toute la dépense d'adresse à laquelle il venait de se livrer, en l'empêchant de détacher entièrement la serrure.

La pièce de fer, dégagée de ses vis et maniée par la main discrète de Ben-Joël, quitta doucement le bois sur lequel elle se trouvait appliquée.

Le bohème était libre, — libre du moins de quitter sa cellule. Avant de pousser cette porte qui devait le conduire dans la chambre du majordome, il écouta attentivement. Aucun bruit n'arriva à son oreille, sinon les grondements de son voisin, avec lesquels il était déjà familiarisé.

Ben-Joël fit tourner silencieusement le panneau sur ses gonds, traversa la chambre d'un pas furtif, et trouva devant lui la porte du vestibule.

Celle-là était simplement fermée au loquet. La clef était à l'extérieur.

Par mesure de prudence, le bohémien, une fois dans le vestibule, enferma son hôte à double tour et s'élança dans la cour d'honneur.

Ce n'était pas tout que d'être sorti de la cellule, il fallait encore sortir du château.

Les murailles étaient hautes et donnaient sur des fossés pleins d'eau. Derrière le bâtiment s'étendait un jardin défendu de la même façon. Ce fut de ce côté que Ben-Joël se dirigea, espérant trouver facilement une issue.

La nuit était claire, et la lueur de la lune permettait d'apercevoir les objets presque aussi facilement qu'en plein jour.

En se glissant avec précaution dans l'ombre des massifs, Ben-Joël arriva jusqu'à l'extrémité du jardin.

Au loin, devant lui, blanchissait la campagne et resplendissait comme un miroir d'argent une petite rivière.

Parvenu à un certain point, il se pencha pour voir dans le fossé et remarqua à une courte distance une écluse perpendiculaire au mur d'enceinte et par conséquent coupant ce fossé dans toute sa largeur,

En atteignant la première pierre de cette écluse, le fugitif, agile comme un chat, pouvait franchir à pied sec le dangereux passage.

La grande question était d'arriver jusqu'à cette pierre. Pas de

crevasses au mur, pas d'aspérités non plus, pas d'arbre étendant ses ramures sur l'abîme.

Ben-Joël mesura de l'œil la distance qui le séparait de l'écluse. Elle était de vingt-cinq pieds au moins, et notre homme était trop jaloux de la conversation de ses os pour risquer un saut pareil. Il revint vers le jardin ; l'impatience et l'inquiétude commençaient à le gagner.

Ben-Joël chercha et trouva ce qu'il lui fallait.

Dans un coin du jardin, le long du parapet, son pied heurta un monceau de bois de pin, provenant sans doute d'une coupe récente, car l'écorce était fraîche encore.

Ce bois, destiné à l'approvisionnement du château avait toute sa

Zilla examinait avec attention ces jeux de lumière.

longueur. Il était, comme on dit là-bas, en « bigues » ou en perches.

Ben-Joël mesura une des plus longues ; elle avait près de quinze pieds, les trois-cinquièmes de la distance à franchir.

— Diavolo ! fit le bohème, en se voyant aussi loin de compte, je crois que j'aurai de la peine à me tirer d'ici.

Il souleva cependant la bigue qu'il avait choisie et la tira jusqu'au milieu de l'allée.

Puis, il en prit un autre de pareille longueur et entreprit de la souder à la première. Il n'avait pour cela ni cordes ni crampons. Il trouva heureusement, dans cet endroit peu fréquenté du jardin, une sorte de liane assez résistante. En ayant coupé plusieurs jets

qui couraient d'un arbre à l'autre et formaient un inextricable lacis au-dessus de sa tête, il entreprit de les enrouler et de les nouer autour des deux perches ajustées entre deux ou trois grosses branches de chêne formant une sorte de manchon indispensable à la solidité de l'appareil.

Ce travail dura plus de deux heures.

Quand Ben-Joël l'eut terminé, il reprit haleine un instant, souleva de nouveau les deux perches, les appuya d'un côté contre le parapet et pesa de toute sa force sur le point de soudure, afin d'en éprouver la solidité.

Satisfait de son expérience, il roula son échelle improvisée jusqu'à l'endroit de la muraille au-dessous duquel s'alignaient les pierres de l'écluse, la fit glisser lentement sur son point d'appui et parvint à en poser l'extrémité dans le fond vaseux du fossé où elle s'enfonça de plus de trois pieds.

L'autre extrémité dépassait à peine le sommet du mur.

Ben-Joël descella une pierre du parapet et assujettit dans la brèche la tête de la perche pour l'empêcher de vaciller durant le trajet aérien qu'il allait tenter.

Ces précautions prises, il s'élança d'un bond sur le parapet, saisit la perche à deux mains et se laissa glisser jusqu'au fossé, où il prit pied sur la première assise de l'écluse.

Cette écluse était faite de madriers de chêne, offrant une épaisseur de près de six pouces.

Le bohème, qui, pour s'échapper, se sentait alors capable de passer sur le tranchant d'une épée, s'engagea hardiment sur cette route étroite, la franchit, les bras étendus comme un acrobate sur sa corde, et atteignit la berge sain et sauf.

Cette fois il était bien décidément sauvé.

Il n'avait pas une obole en poche, cela l'inquiétait peu. Ben-Joël comptait sur son audace et sur le hasard pour se procurer tout ce qui lui manquait, en vue de son prompt retour à Paris.

Cependant l'aube naissante avait réveillé les hôtes du châtelain de Colignac.

Savinien, debout le premier, s'en fut cogner à la porte de Castillan et lui cria :

— Hors du lit, paresseux! va chercher le bohémien. Nous partons.

Le secrétaire ne savait que très confusément ce qu'était devenu son prisonnier et où il pourrait le reprendre.

Il interrogea les valets à qui la surveillance de Ben-Joël avait été confiée la veille : ils désignèrent à Castillan le logis du majordome.

En y arrivant, le jeune homme entendit dans le vestibule de sourdes imprécations.

— Ah ! le traitre ! le bandit ! exclamait le serviteur de Colignac ; il m'a ensorcelé, à coup sûr.

— Ouvrez, cria Castillan.

— Ouvrez, c'est bon à dire ; je suis enfermé. Délivrez-moi.

Le clerc fit jouer la clef dans la serrure, et aussitôt apparut dans la baie de la porte la figure décomposée du majordome.

— Le prisonnier ? demanda Sulpice.

— Parti, évanoui, Monsieur. Ah ! je suis un homme perdu !

Terrible fut la colère de Cyrano et de Colignac lorsqu'ils apprirent l'évasion de Ben-Joël.

Tous les domestiques du château montèrent à cheval et se lancèrent dans la campagne à la poursuite du fugitif.

Ce dernier avait prévu cette chasse à l'homme.

Au lieu de gagner au large, comme un novice n'eût pas manqué de faire, il s'éloigna d'une lieue tout au plus et se tapit dans des joncs à peu de distance de la route.

Une heure après, il vit passer une cavalcade, en tête de laquelle chevauchaient Savinien, Colignac et Sulpice, accompagnés de Marmotte.

Les chevaux allaient grand train.

— Bon, se dit le bohème, les voilà dépistés. Ils peuvent courir comme cela jusqu'au bout du monde, si tel est leur bon plaisir.

Quoique pressé par la faim et pénétré d'humidité, Ben-Joël attendit longtemps encore avant de se décider à quitter son refuge.

Enfin, vers le milieu du jour, la troupe de cavaliers reparut, se dirigeant vers le château de Colignac.

Le gentilhomme était seul avec ses gens.

— C'est cela, conclut le bohème, ils se sont lassés ; ceux-ci rentrent au gîte, et les autres continuent leur chemin vers Paris. Je puis partir maintenant.

Il secoua ses vêtements mouillés et se mit à marcher d'un pas rapide sur les traces de Savinien et de sa suite.

Son intention n'était pas de faire la route à pied.

Il se promettait de se procurer, à la première halte, un cheval et de l'argent à tout prix.

Le soir venu, comme il sortait d'un hameau où on lui avait fait

la charité d'un morceau de pain de seigle et d'un verre de vin, réconfort sans lequel il n'aurait pu poursuivre sa marche, il fit la rencontre d'un maquignon qui conduisait trois couples de chevaux superbes.

— Voilà mon affaire, dit Ben-Joël, qui avait caressé un instant l'idée d'un hardi coup de main, et qui préférait toutefois se faire offrir ce qu'il était disposé à prendre.

— Hé ! l'ami ! cria-t-il ensuite au maquignon.

— Que voulez-vous ? fit ce dernier en s'arrêtant.

— Peut on, sans être indiscret, vous demander où vous allez ?

— Ce n'est pas un mystère, mon brave. Je vais à Paris tout d'une traite.

— A Paris ! Je ne pouvais mieux tomber.

— Pourquoi ?

— Voulez-vous de moi pour compagnon ?

— Hé ! fit le maquignon, si ça vous plait; le chemin est à tout le monde.

— Le chemin est à tout le monde, oui ; mais les chevaux sont à vous. De belles bêtes, ma foi !

— Je crois bien. C'est pour les écuries du roi, tout bonnement, mon brave.

— En attendant que le roi ou les seigneurs de la cour les montent, est-ce que ça les déshonorerait de porter un pauvre diable de mon espèce ?

— Vous allez à Paris ?

— Ne vous l'ai-je pas dit ? De plus, je suis brisé de fatigue et je n'ai pas un blanc dans ma bourse. Je pourrais vous être utile en route, si vous vouliez...

— Ma foi, je ne demande pas mieux. Mon garçon est tombé malade en chemin, et si vous pouvez le remplacer, j'aurai quelques bonnes pistoles à votre service en arrivant à Paris.

Ben-Joël ne se le fit pas dire deux fois.

Il enfourcha un des chevaux et le maquignon vit tout de suite à la manière dont le bohémien gouvernait sa monture qu'il n'avait pas mal placé sa confiance.

Ce fut ainsi que le frère de Zilla put arriver à Paris, presque en même temps que Cyrano, — lequel n'avait pas plus d'une demi-journée d'avance.

XXXVII

Après avoir vu échouer sa tentative d'empoisonnement, le comte Roland de Lembrat s'étant fait conduire auprès du grand prévôt trouva Jean de Lamothe très affairé.

L'instruction du procès de Manuel était fort avancée, et le magistrat, poussant jusqu'au scrupule l'étude des moindres détails, avait voulu reviser lui-même, une à une, toutes les pièces du dossier.

En voyant entrer Roland, il se leva et vint à sa rencontre.

— Monsieur de Lamothe, lui dit le comte, pardonnez-moi de vous troubler au milieu de vos graves préoccupations, mais...

— Mais, interrompit le prévôt, devançant la pensée de son interlocuteur, vous êtes impatient de savoir ce qui se passe et vous venez me demander où en sont les choses.

— Précisément. Je m'intéresse beaucoup à ce procès, continua hypocritement Roland, non que j'y cherche une vengeance ou une simple satisfaction, mais parce qu'il me semble curieux de voir se révéler les véritables motifs de l'étrange supercherie dont j'ai été la dupe.

— Si on voulait en croire l'accusé, il n'y aurait pas de supercherie.

— Il nie toujours? se récria Roland, avec un étonnement parfaitement joué.

— Avec acharnement. Je l'ai interrogé tout à l'heure encore.

— Eh bien?

— Il soutient que le nom et le titre qu'il s'est donnés lui appartiennent et il ajoute que vous le savez mieux que personne!

— Moi!

— Oui, Monsieur le comte. Il prétend même — c'est inouï, mais il le prétend — que, devant les juges, il fournira une preuve... matérielle de la vérité de ses paroles.

— Une preuve... matérielle? murmura Roland anxieux. De quoi veut-il parler?

— Je l'ignore. Il a refusé de s'expliquer.

— Que supposez-vous?

— Je ne puis rien supposer. Une chose seulement m'a frappé. Durant mes précédents interrogatoires, Manuel était triste, accablé même. Il répondait avec une évidente lassitude à mes questions. Aujourd'hui, il est véritablement transfiguré; il parle d'une voix ferme, on dirait presque qu'il a le sentiment d'une victoire prochaine. Cela m'embarrasse beaucoup.

— N'avez-vous pas, à votre disposition, les moyens de connaître le fond de sa pensée? Cet homme est habile; il joue peut-être une audacieuse comédie.

— Il n'est pas de comédie qui tienne devant le redoutable appareil de la justice.

— Vous croyez qu'il parlera?

— Oui, dans quelques jours. J'ai, vous l'avez dit, les moyens de l'y décider. Le meilleur de ces moyens et le dernier, car je ne l'emploie qu'en présence d'une obstination semblable à la sienne, c'est...

— C'est?...

— La torture.

— C'est vrai, fit froidement le comte, je l'avais oublié.

Une immense satisfaction emplit l'âme de Roland. Il obtenait, sans l'avoir demandée, cette chose pour laquelle il était venu. Il savait que, dans la chambre de la question, les courages les mieux trempés avaient toujours leur heure de faiblesse, et il comptait sur la cruauté des tourmenteurs pour arracher à Manuel l'aveu de sa culpabilité et assurer définitivement sa perte.

— A propos, fit tout à coup le prévôt, n'avez-vous pas envoyé quelqu'un auprès de Manuel?

— J'ai envoyé un homme chargé de quelques provisions pour le prisonnier. Malgré moi, ce Manuel m'intéresse, et j'ai tâché d'adoucir sa position, expliqua effrontément le comte.

— Vous êtes vraiment bien bon; avec une pareille espèce, il n'est pas besoin de tant de commisération.

— Est-ce lui qui vous a parlé de cela? interrogea Roland, non sans une certaine perplexité.

— Non! c'est le geôlier.

Le comte se sentit rassuré.

— J'avais eu soin, continua-t-il, de recommander à mon messager de ne pas dire qui l'envoyait. Manuel, à ce qu'il paraît, s'en est douté, car il a refusé de le recevoir de nouveau.

— Oui, murmura le prévôt pensif, et certaines paroles m'ont

aît croire que le nouvel espoir auquel semble s'abandonner le pri onnier pourrait bien se rattacher à cette visite.

De nouveau, le comte de Lembrat se sentit troublé. Puis, il réflé-hit que sa position vis-à-vis du prisonnier, cette supériorité que ui donnait une accusation légitimée jusqu'alors par les faits levaient le mettre à l'abri de tout soupçon et de toute crainte.

Il prit congé du grand prévôt sans insister davantage, et se rendit hez le marquis de Faventines.

Depuis l'arrestation de Manuel, Gilberte subissait la contrainte mposée par son père.

Rien n'étant venu l'éclairer au sujet de l'innocence de Manuel, lle n'osait croire à une solution favorable à son amour.

Pour la seconde fois, elle était retombée de la hauteur de ses êves.

Manuel était un bohémien; il était interdit à la jeune fille de onger à lui.

Mais pouvait-elle commander à son cœur, qui l'entraînait irré-istiblement vers le jeune homme, donner une autre direction à sa pensée, incessamment occupée de son souvenir?

Non! Gilberte aimait et n'avait plus la force de résister à cette tendresse, dont, malgré tout, elle ne pouvait croire Manuel indigne.

Durant les quelques jours où une bonne fortune passagère avait permis au jeune homme de vivre auprès de Gilberte, de lui parler comme à son égale, elle avait pu apprécier la délicatesse de ses sentiments et la valeur de son esprit.

En perdant sa place dans le monde, il n'avait pas perdu son prestige aux yeux de Mlle de Faventines.

Libre, il l'avait charmée; prisonnier, il l'éblouissait, ayant au front cette auréole d'un malheur immérité.

Elle avait, à défaut d'autres preuves, l'intuition de l'innocence de Manuel. Elle voulait bien accepter l'obscurité de sa naissance, mais non la déloyauté de son caractère. Et volontiers, elle se figurait qu'il était plutôt victime que coupable.

Cette vérité, elle la sentait en elle, avec le regret de ne pouvoir l'affirmer par des faits.

On ne s'étonnera point, après cela, que Gilberte, tout en avouant son impuissance en vue du salut de Manuel, eût pris une énergique résolution au sujet de son mariage avec Roland.

Elle ne voulait pas épouser le comte.

Avec cette force d'inertie que possèdent au suprême degré cer-

tains tempéraments, elle laissait passer autour d'elle tous les projets et toutes les espérances relatives à cette union, indifférente à ce qu'elle savait bien ne pas devoir l'atteindre.

Décidée à échapper, même en prenant un parti extrême, à la recherche de Roland, elle le laissait venir à l'hôtel de Faventines, écoutait patiemment ses protestations d'attachement, et le quittait, sans blesser les convenances, pour aller s'enfermer dans sa chambre et s'abandonner à de doux et tristes souvenirs.

Tout en acceptant les charges d'une situation que l'inflexible volonté de son père lui avait faite, Gilberte, âme loyale avant tout, ne voulait pas que l'on crût à l'abdication complète de sa volonté.

Chaque fois que le marquis lui parlait de son union prochaine, elle répondait simplement :

— Je ne serai jamais la femme de monsieur Roland de Lembrat.

Le père s'était irrité souvent de cette réponse. Puis, peu à peu, il s'y était habitué, et la considérait comme le résultat d'une mutinerie dont il aurait facilement raison au dernier moment.

Roland se présenta à l'hôtel de Faventines dans des dispositions telles, que Gilberte entrevit sur le champ l'imminence d'une lutte.

En arrivant chez sa fiancée, Roland trouva seuls le père et la mère de Gilberte.

Enveloppé dans une série de complications qu'il avait provoquées lui-même, mais dont il n'était pas sûr encore de faire tourner à son profit tous les résultats, le comte voulait au moins s'assurer la possession de Gilberte.

Il aimait la jeune fille avec une passion que redoublaient les obstacles. Il la voulait malgré elle et malgré tout, et les ardeurs de son sang ne lui permettaient point de réfléchir à la position morale de Gilberte.

Dès qu'il se trouva en présence du marquis et de Mme de Faventines, et après s'être inquiété de la santé de leur fille, alors absente, il aborda franchement la question.

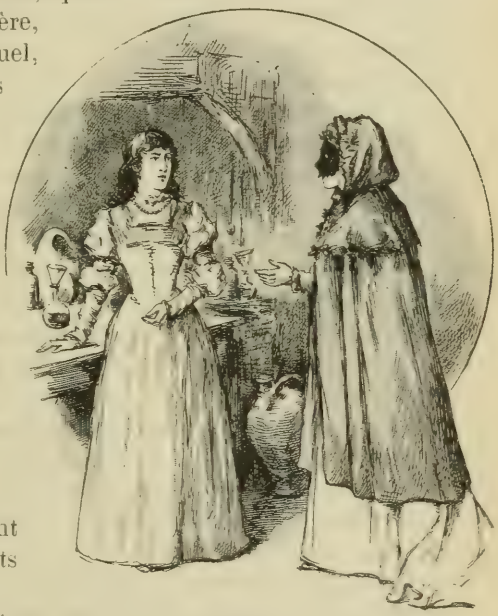
— Monsieur le marquis, dit il, tout en regrettant qu'il ne me soit pas permis de saluer Mlle Gilberte, je suis heureux de trouver l'occasion de vous entretenir de mes espérances et de mes désirs. Depuis longtemps j'ai votre parole. Quand me permettrez-vous d'en réclamer l'accomplissement?

— Mon cher comte, répliqua le vieillard, vous me savez tout à votre dévotion. Si je n'ai pas fixé encore l'époque de votre mariage,

c'est que les derniers événements ont beaucoup troublé Gilberte comme nous-mêmes, et nous ont détourné de ce qui est, croyez-le bien, notre plus chère préoccupation.

— Je pense que le souvenir de la malheureuse histoire à laquelle vous faites allusion commence à s'effacer de votre esprit, Monsieur de Faventines, et ne doit plus faire obstacle à mon bonheur.

— Jamais je n'ai considéré ce souvenir comme un obstacle. L'ébranlement, le trouble, que l'arrestation de votre frère, pardon! de ce Manuel, veux-je dire, a pu nous causer, sont aujourd'hui entièrement dissipés. Causons donc, si vous le voulez, de cette union que vous nous faites l'honneur de désirer si vivement. — Mais dites-moi, interrompit presque le marquis, savez-vous ce que devient Cyrano?



On vous nomme Zilla? demanda la visiteuse.

— Je l'ignore.

— Vous êtes pourtant avec lui dans d'excellents termes.

— Pas précisément. Toutefois, je ne suis pas sans m'inquiéter de ses actes, fit Roland avec un sourire à double entente. J'ignore où il est, mais je sais qu'il a quitté Paris.

— Pour longtemps?

— Bergerac est aventureux et serait bien embarrassé de prévoir lui-même peut-être la fin ou le résultat de son voyage, continua Roland sur le même ton.

— Il s'intéressait beaucoup à votre... à ce Manuel, se reprit pour la seconde fois le marquis, décidément très peu enclin à oublier qu'il avait connu le vicomte Ludovic de Lembrat.

— Oui, beaucoup.

— Pourquoi l'a-t-il abandonné ainsi?

— Cyrano a de l'amour-propre. Il ne veut pas avouer qu'il a servi de parrain à un imposteur, et peut-être a-t-il jugé prudent d'attendre dans la retraite que la justice l'ait débarrassé de son protégé.

— Il doit en être ainsi, et je ne vois pas de meilleure explication à donner de son départ.

— Oublions Bergerac, Monsieur de Faventines, et comme vous le disiez tout à l'heure, causons de mon mariage. Sur ce point, d'ailleurs, notre entretien sera court. Il ne nous reste plus qu'à fixer une date.

— Je consulterai Gilberte.

— Oh! les jeunes filles ne sont jamais pressées en pareil cas. Il faut prendre une décision pour elles. Dans quinze jours, si vous le voulez, Monsieur le marquis, je serai votre gendre.

Le marquis regarda un instant sa femme, qui, absorbée dans un patient travail de tapisserie, paraissait étrangère à la discussion, puis ne rencontrant sur le visage de madame Faventines aucun signe d'opposition, il répondit :

— Soit, mon cher comte, dans quinze jours.

En même temps, il tendit à Roland sa main, que celui-ci serra avec énergie.

Il allait sans doute ajouter quelques mots de gratitude, lorsque Gilberte parut.

Ses récentes émotions l'avaient bien changée. Son visage, pâli par les veilles, s'était allongé et ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire et inquiétant.

On lisait dans ce regard qu'elle cherchait vainement à éteindre sous l'ombre de ses longs cils, une exaltation à grand'peine contenue, une espèce de menace indéfinissable, dont pourtant ni son père, ni sa mère, habitués à la voir chaque jour, n'avaient eu conscience jusqu'alors.

Roland seul remarquait cette transformation de la physionomie de Gilberte.

Et elle lui semblait plus belle encore, et plus que jamais il appelait de tous ses vœux le moment où il deviendrait le maître de ce trésor.

Gilberte s'avança d'un pas automatique jusqu'au milieu du salon, et répondit au salut du comte, sans que son front perdît un seul instant sa rigidité de marbre.

— Vous avez été souffrante, Mademoiselle? se risqua à interroger Roland de Lembrat.

Sa fiancée le regarda froidement.

— Non, Monsieur, murmura-t-elle. Pourquoi cette question?

— J'avais cru; on m'avait dit... balbutia Roland déconcerté par le regard où il y avait plus que de l'indifférence, de la haine peut-être.

— On s'inquiète facilement autour de moi, continua Gilberte, du même ton net et glacial. Quoi qu'on ait pu vous dire, rassurez-vous, Monsieur, je n'ai pas souffert; je ne souffre pas.

Elle passa et vint s'asseoir auprès de Mme de Faventines.

Roland prolongea sa visite jusqu'à l'heure du couvre-feu, sans que Gilberte ajoutât un mot à ceux qu'elle venait de prononcer. La marquise, muette comme elle, l'examinait à la dérobée. Gilberte semblait calme; elle travaillait avec assiduité à une des pièces de la tapisserie de sa mère, et écoutait, sans avoir l'air de s'y intéresser, la conversation de Roland et du marquis.

Cette conversation, après s'être traînée dans les banalités ordinaires, tomba sur un sujet dont les deux interlocuteurs eussent été heureux de ne pas s'occuper, mais qui, presque fatalement, les attirait.

Ils parlèrent de Manuel.

Gilberte put apprendre ainsi que M. de Lamothe avait interrogé le jour même celui qu'elle aimait, et qu'il demeurait ferme dans ses prétentions.

Cette attitude du prisonnier, dont s'indignait fort le marquis, parut à Gilberte entièrement conforme à l'idée qu'elle s'était toujours faite du caractère de Manuel.

Elle se sentit fière de son amour, et son esprit l'emporta vers ce cachot où elle avait enseveli toutes ses espérances et tous ses rêves de jeune fille.

Quand le comte se fut retiré, M. de Faventines s'approcha de Gilberte et lui dit :

— Mon enfant, nous avons beaucoup parlé de toi ce soir avec le comte de Lembrat. Il m'a prié de prendre en sa faveur une décision formelle, et j'ai dû me rendre à ses instances.

— Achevez, mon père, répliqua Gilberte, voyant que le marquis attendait une objection, ou tout au moins une demande.

— Il a été convenu, continua le marquis, que ton mariage aurait lieu dans quinze jours.

— C'est un projet bien arrêté ; c'est votre volonté absolue ?

— Ne te l'ai-je pas dit déjà ?

— Et moi, mon père, ne vous ai-je pas dit que je ne serais jamais la femme de M. de Lembrat ?

— C'est un caprice auquel je ne veux pas croire. Ce mariage est nécessaire, Gilberte. Il est honorable pour nous ; laisse-moi ajouter qu'il sera heureux pour toi, et ne me cause pas la douleur d'une résistance à laquelle je ne saurais m'arrêter.

— C'est votre dernier mot ?

— Le dernier, fit le marquis en fronçant le sourcil.

— Dieu vous garde, mon père, conclut la jeune fille, en s'inclinant devant le vieillard.

Puis, après avoir embrassé sa mère, elle se retira dans sa chambre, congédia Pâquette, qui l'attendait afin de la dévêtir, et ouvrit sa fenêtre pour respirer l'air de la nuit.

En face d'elle se profilaient les noires silhouettes des maisons du quai ; à quelques pas, presque sous la fenêtre où elle était accoudée, roulaient dans l'ombre, avec un murmure mélancolique, les eaux profondes de la Seine.

— Non, pas cela ; c'est horrible ! murmura la jeune fille en quittant la fenêtre.

Au milieu de la chambre, elle s'arrêta, soudainement pensive, et le nom de Zilla glissa presque machinalement sur ses lèvres.

Son regard fiévreux eut un nouvel éclair. Gilberte avait sans doute trouvé ce qu'elle cherchait.

XXXVIII

Après les premières atteintes du mal qui l'avait terrassée, Zilla avait puisé dans l'énergie de sa nature plus que dans les ressources de la science, — science très bornée du reste à cette époque, — le salut qu'on n'espérait déjà plus pour elle.

Elle ne pouvait encore sortir de sa chambre, à peine avait-elle la force de quitter son lit, mais la raison lui était revenue.

La tempête qui grondait dans son cerveau s'était graduellement apaisée, comme s'apaise l'Océan, en apparence lassée de sa propre violence ; elle sentait renaître en elle cette puissance d'ac-

tion si fatalement brisée au moment où elle croyait avoir à s'en servir dans l'intérêt de Manuel.

Le souvenir des faits lui fut rendu, et elle songea avec une profonde angoisse que bien des heures s'étaient écoulées depuis le moment où elle avait tenté de pénétrer auprès du captif pour l'arracher à la mort.

Elle demanda son frère. Ben-Joël n'était pas revenu. Alors, n'ayant aucun moyen de s'éclairer directement, elle craignit d'interroger. Volontairement, elle resta ignorante de la destinée du jeune homme.

— Manuel est mort.

Telle était la phrase qui tintait incessamment à ses oreilles et qu'elle redoutait d'entendre prononcer quelque matin par la vieille logeuse, la seule personne qui l'approchât.

Aussi avec quelle impatience n'attendait-elle pas l'heure si lente de la convalescence!

Elle eut une fois la pensée d'envoyer sa garde-malade au Châtelet et de la charger d'un message pour Johann Müller. Mais la mégère était d'une habileté plus que douteuse, et Zilla renonça à son projet.

Un événement qu'elle ne prévoyait pas lui permit de connaitre bientôt le sort de Manuel.

Le lendemain du jour où Gilberte s'était inclinée, résignée en apparence, devant la volonté de son père, Zilla, seule et triste dans son logis, songeait à son frère et à Manuel, à son frère, pour lequel elle n'avait point d'estime, mais dont l'appui aurait pu lui être d'un grand secours dans cette circonstance, à Manuel que, dans sa veille solitaire, elle se plaisait encore à croire vivant, et que, dans un avenir prochain, elle entrevoyait libre.

Zilla, comme toutes les femmes aimantes, était superstitieuse. Elle avait été élevée d'ailleurs dans l'habitude de certaines pratiques auxquelles les bohémiens n'ajoutaient pas toujours foi, mais qui toujours leur avaient servi à exercer un ascendant sur les âmes impressionnables ou naïves. Elle avait lu un grand nombre de livres de magie, et parfois le hasard avait donné raison aux horoscopes que la bohémienne prononçait, en vertu de la science acquise dans ces livres.

Ce soir là son esprit était singulièrement disposé aux choses merveilleuses. Et tout en rêvant à la destinée de Manuel et à la sienne, elle se disait :

— Qui lèvera les voiles de l'avenir ? Si cette science de la divination qu'on m'a apprise n'est pas un tissu de mensonges, je pourrai lire dans ce mystère.

Elle se leva péniblement, prit dans un coin et plaça sur sa table une grande coupe de cristal, qu'elle remplit d'eau.

Puis elle éloigna sa lampe, posa devant la coupe un miroir d'argent, devant lequel elle alluma une mèche soufrée.

La lueur bleuâtre du soufre, réfléchie par le miroir, colora aussitôt l'eau contenue dans le cristal.

Zilla se mit à examiner avec attention ces jeux de lumière.

Tout à coup la mèche soufrée crépita faiblement et s'éteignit.

La devineresse tressaillit.

— Ah ! murmura-t elle, du sang, du sang et des ténèbres ! La vie d'un être humain va s'éteindre comme la flamme renvoyée par ce miroir, après avoir brillé comme elle. Est-ce Manuel qui doit mourir ? est-ce moi ?

Un coup léger fut frappé à la porte, qui s'ouvrit aussitôt, et Zilla aperçut dans la demi-obscurité de l'appartement une femme masquée.

Derrière elle se tenait un homme à l'attitude respectueuse, ue valet de confiance sans doute.

Avant d'adresser la parole à Zilla, l'inconnue se tourna vers cet homme et lui dit :

— Garde la porte, mon bon Guillaume, et que personne n'entre tant que je serai là.

Guillaume disparut et les deux femmes se trouvèrent seules.

— On vous nomme Zilla ? je crois, demanda la visiteuse à la bohémienne.

— Oui, Madame. Que me voulez-vous.

— Je vais vous le dire. Jurez moi d'abord de respecter le secret de ma visite.

— Ai-je besoin de faire ce serment ? Je ne vous connais pas.

— N'importe ! Ce qui va se passer ici doit demeurer entre nous.

— C'est bien. Je jure que je ne vous trahirai pas.

La femme masquée remarqua alors que Zilla était fort pâle et avait peine à se tenir debout.

— Vous êtes souffrante, dit-elle ! Remettez-vous.

Zilla se laissa tomber sur son lit, où elle demeura assise, tandis que son interlocutrice restait debout à ses côtés...

— Zilla, commença alors cette dernière, vous faites profession

de lire la destinée des hommes dans les lignes de leur main, et parfois vous chantez dans les carrefours avec vos compagnons ?

— Ceux qui vous ont parlé de moi me connaissent bien, Madame.

L'étrangère eut un mouvement d'hésitation, après quoi elle reprit :

— Mais ce n'est pas tout, n'est-ce pas ? Vous possédez d'autres talents ?

— Aucun. Pourquoi cette question ?

— Vous ne voulez pas me comprendre. Faut-il m'expliquer mieux ? Votre race n'a-t-elle pas le privilège de pratiques mystérieuses, de formules terribles, ignorées de la foule ? N'avez-vous pas, vous-même, hérité de vos pères l'un de ces secrets de vie ou de mort ?

Zilla tâcha de lire dans le regard de l'inconnue, dont le masque ne lui permettait pas d'étudier la physionomie.

— Un philtre d'amour! dit-elle ensuite; c'est là ce que vous voulez, peut-être ?

— Non! fit l'inconnue, en secouant la tête avec une sorte d'impatience nerveuse.

— Alors, c'est?...

Ce fut au tour de Zilla d'hésiter.

— Craignez-vous de deviner ou d'être entendue? murmura la femme masquée.

Elle se pencha vers la devineresse et lui parla tout bas.

— Du poison! se récria Zilla, c'est du poison que vous demandez?

— Taisez-vous, puisque ce mot vous épouvante.

— Non, pas le mot, la chose! Je ne veux pas prêter les mains à un crime.

— Vous ai-je dit qu'il s'agissait d'un crime, Zilla? interrogea la visiteuse d'un ton hautain.

— Ne puis-je le supposer, Madame?

— Rassurez-vous, fit amèrement celle qu'on interrogeait ainsi, si quelqu'un doit mourir de ce poison, c'est moi seule.

— Vous voulez mourir, vous jeune, vous riche, vous adorée, sans doute!

— Que vous importe? Ce n'est pas votre pitié que je demande. Un jour viendra, — bientôt peut-être, — où je n'aurai contre ma destinée d'autre refuge que la mort. Cette mort, je prétends la

trouver à mes ordres. L'eau noire de la Seine qui coule sous mes fenêtres me fait horreur; le froid de l'acier pénétrant jusqu'au cœur m'épouvante; je veux un poison qui m'endorme ou qui me foudroie!

Zilla se leva en disant :

— Il y a de l'égarement dans vos paroles, Madame. Donnez-moi votre main.

L'inconnue obéit.

— Ah! fit Zilla, après avoir examiné cette main blanche et fine, qui s'était tendue sans hésitation vers la sienne, ces lignes.... je les connais... Amour!... déception!... lutte! triomphe ou mort!

— Je me souviens, termina-t-elle, en se reculant avec un cri : vous êtes Gilberte de Faventines!

— Qui vous a dit? murmura l'inconnue d'une voix troublante.

— Otez votre masque, continua Zilla. Il est inutile maintenant. Ces mots de votre destinée, je les ai déjà lus dans votre main, une autre fois... chez votre père; je vous reconnais par eux.

L'instinct de Zilla ne l'avait pas trompée. C'était bien à Gilberte de Faventines qu'elle parlait.

La jeune fille se démasqua, et ses traits apparurent illuminés par une énergique résolution.

— Puisque vous me connaissez, dit elle, livrez moi donc ce que je vous demande, car vous savez peut-être aussi pourquoi je veux mourir.

Un feu sombre s'alluma dans la prunelle de la bohémienne, et d'une voix lente elle demanda :

— Vous l'aimez donc bien, vous aussi?

— Moi! De qui parlez-vous?

— De Manuel! De Manuel que j'aimais et que vous m'avez pris, et dont vous avez ainsi causé la perte.

— Malheureuse!

Les deux femmes s'interrogèrent un instant du regard.

Il y avait du défi dans leur attitude; l'indignation était prête à déborder des lèvres de Gilberte, éclairée par les paroles de la bohémienne, tandis que cette dernière sentait se rouvrir toutes les blessures de son cœur et se réveiller toute son ardente jalousie.

Moralement plus forte que Gilberte, Zilla éteignit bientôt l'éclair de ses yeux et, entrevoyant la situation sous un nouvel aspect :

— Manuel est donc vivant? interrogea-t-elle?

— Il vit, répondit Gilberte. Ne le savez-vous pas?

Un indéfinissable rayonnement de bonheur se répandit sur les traits de Zilla.

Dans le premier moment, en se trouvant en présence de sa belle rivale, elle n'avait songé qu'à son amour méconnu, oubliant de se demander si, comme elle pouvait le craindre, sa passion n'était pas maintenant sans objet.

Sa présence d'esprit lui était revenue assez vite pour qu'avant tout elle voulût être renseignée au sujet de Manuel!

Zilla prit le livre révélateur et descendit lentement.

Rassurée par la réponse si nette de mademoiselle de Faventines, la devineresse céda de nouveau aux conseils de sa fougueuse nature.

— Vous l'aimez! répéta-t-elle.

Gilberte leva la tête.

— Si je ne l'aimais pas, serais-je ici? avoua-t-elle franchement. A quoi bon vous dérober ce secret, puisque je me suis mise tout entière entre vos mains! Mon père veut que j'épouse le comte de Lembrat. Je hais cet homme et je le méprise. Si l'on s'obstine à m'imposer ce mariage, j'en attendrai l'heure avec résignation, car avant de toucher la main du comte, avant d'entendre la bénédiction du prêtre, je serai morte.

— Vous persévérez donc vraiment dans votre résolution?

— Plus que jamais!

— Et vous comptez toujours sur moi pour vous servir?

— Pourquoi pas? formula Gilberte d'un ton singulier.

L'intention qui se cachait dans ces deux mots si simples n'échappa pas à Zilla.

Mlle de Faventines ne comptant pas gagner Zilla à prix d'argent, semblait lui dire, par son geste, par son regard, par l'accent de sa voix :

— Vous me haïssez, car je vous ai enlevé l'amour de Manuel. Si Manuel est libre un jour, c'est vers moi, non vers vous qu'il viendra. Donnez-moi l'arme que je vous demande. Moi morte, personne ne pourra plus vous disputer celui pour qui je me sacrifie.

Ces mots, que les lèvres de Gilberte n'avaient cependant point prononcés, retentissaient clairement dans l'âme de Zilla.

Un mauvais esprit les lui répétait incessamment, et elle sentait sa conscience faiblir devant ces perfides insinuations.

Elle entrevoyait son amour triomphant de celui de Gilberte; elle apercevait la route libre entre elle et Manuel.

Pour cela, il ne fallait qu'une goutte de poison, et ce poison elle pouvait le verser elle-même, sans autre crime que celui d'une complaisance dont son égoïsme lui fournissait la facile excuse.

Comme elle demeurait absorbée dans ses pensées, luttant contre la tentation dont elle se sentait comme envahie de toutes parts, Gilberte posa sa main sur la sienne.

Cette muette interrogation tira la bohémienne de sa distraction.

Son dernier scrupule venait de s'évanouir, le démon de la jalousie la possédait sans partage.

Froidement, elle se tourna vers Gilberte et répliqua :

— Vous avez raison, Mademoiselle.

Puis, ouvrant un coffret placé à sa portée, elle en tira un collier de grains d'ambre, qu'elle lui offrit en disant :

— Prenez ce collier, il est à vous.

— Que signifie ? — demanda Gilberte indécise.

— Ce sont des perles d'ambre, explique la bohémienne ; celle qui pend là, à côté de cette amulette d'argent, est pareille aux autres en apparence, et cependant.

— Donne, je devine, s'écria Gilberte subitement exaltée ; cette perle est empoisonnée !

— Elle se fondrait dans l'eau sans laisser de traces et donnerait la mort en peu d'instants sans souffrance et sans agonie.

— Merci, Zilla, tu m'as comprise. Si je dois mourir, ne te reproche rien. N'accuse que la destinée. Et si Manuel te rend sa tendresse, sois heureuse ; parle-lui de moi quelquefois. On n'est pas jalouse d'une morte,

Ces paroles, prononcées d'une voix doucement vibrante, firent ›mber le voile étendu sur les yeux de Zilla.

Elle comprit toute l'horreur de l'action qu'elle venait de ›mmettre ; elle eut honte d'elle-même et, se jetant vers la jeune lle :

— Ah ! tenez, s'écria-t-elle, je suis folle ! Rendez-moi ce collier, ›ndez-le-moi !

— Non, Zilla ! Te le rendre, ce ne serait pas abdiquer ma vo›nté, ce serait me condamner à une mort plus douloureuse et plus ›nte. Au revoir, Zilla ; j'espère en Dieu.

— Vous ne partirez pas.

Et la bohémienne, déjà épuisée par cette scène qui rallumait sa ›vre à peine éteinte, retrouva néanmoins assez de force pour 'opposer à la sortie de la jeune fille.

Elle se laissa tomber aux genoux de Gilberte et, les pressant de es bras :

— Ah ! Mademoiselle, vous êtes meilleure que moi et plus digne 'être aimée, murmura-t-elle. En perdant Manuel, vous avez son›é à mourir ! Moi, je n'ai pensé qu'à la vengeance. Pardonnez-moi t vivez.

— Quand doit avoir lieu votre mariage ? fit brusquement Zilla.

— Dans quinze jours.

— M. de Cyrano est-il à Paris ?

— Je ne crois pas. Pourquoi toutes ces questions ?

— Parce que j'ai assez de fautes à expier, parce que je suis lasse u rôle indigne que j'ai joué jusqu'ici, parce que je veux vous sauer enfin et vous rendre Manuel !

— Vous !

— N'est-ce pas moi qui suis la cause de sa ruine ?

— Mais encore ?

— Vous avez entendu parler de ce livre où se trouve écrit le émoignage de l'existence de Manuel ?

— Eh bien ?

— Ce livre, dérobé au comte Roland aussi bien qu'à M. de Cy›ano, je le possède ; j'en ai la garde.

— Votre frère ?

— Mon frère n'est pas à craindre ; il est bien loin d'ici ; d'ail›eurs, que pourrait-il élever contre cette preuve et contre mon ›aveu ? Cet aveu, une lâche espérance l'a retenu au fond de ma ›conscience. A présent, je parlerai.

— On ne vous croira pas. M. de Lamothe est trop préven contre Manuel.

— Je montrerai ce livre.

— On ne l'acceptera plus comme vrai. Nous autres femmes Zilla, nous n'avons pas l'esprit assez ferme pour lutter contre le arguments d'un magistrat entêté dans sa conviction, comme sembl l'être le grand prévôt. Il faudrait la main d'un homme pou conduire, à travers tant d'obstacles, l'entreprise que vous méditez

— Un homme? Un seul pourrait nous servir, et vous dites qu'i n'est pas à Paris.

— M. de Bergerac?

— Lui-même.

— Peut-être est-il revenu?

Et courant à la porte, Gilberte appela le serviteur qui l'attendait

— Guillaume, ordonna t-elle, va jusqu'au logis de M. de Ber gerac et sache s'il est de retour. Sois discret et prompt, surtout Va; tu me retrouveras ici.

La distance qui séparait la maison du Cyclope de l'hôtellerie oi demeurait Cyrano était peu considérable. Tandis que Guillaume s rendait chez maître Gonin, d'un pas aussi allègre que celui d'u jeune homme, les deux jeunes femmes causaient de leurs projets

Zilla n'assistait pas sans une secrète et poignante douleur au radieux réveil des espérances de Gilberte.

Elle avait toutefois courageusement pris son parti et refoulai au fond de son âme toutes les pensées amères que pouvait lu inspirer son sacrifice.

Gilberte devinait cette lutte et n'osait trop parler du passé.

Elle eût voulu pourtant savoir comment s'était ébauché ce complot qui avait abouti à l'arrestation de Manuel et quelle part le comte Roland y avait prise.

Le retour de Guillaume mit fin à ses indécisions.

— M. de Bergerac n'est pas à Paris, dit le messager de Mlle de Faventines, et on ne prévoit pas encore l'époque de son retour.

— Allons, dit tristement Gilberte, Dieu n'est pas pour nous.

— J'irai demain chez M. de Cyrano, conclut Zilla. Peut-être serai-je plus heureuse dans ma démarche.

— En aurez-vous la force? Vous êtes souffrante encore.

— Je dompterai mon mal; depuis trop de jours déjà il me tient prisonnière en cette chambre.

— Aurai je de vos nouvelles?

— Vous en aurez par M. de Cyrano, si je le vois. Pour vous, Mademoiselle, ajouta-t-elle plus bas, consentez maintenant à ce que vous me refusiez tout à l'heure. Rendez-moi ce collier.

— Non, Zilla. Notre espérance peut n'être qu'une chimère, et je veux rester armée.

— Je réussirai, vous dis-je. J'en ai le pressentiment.

— En ce cas, vous n'avez rien à craindre pour moi.

— Vous n'aurez jamais besoin de vous servir du présent redoutable que je vous ai fait, insista Zilla.

— Qui sait? murmura Gilberte pensive.

Et après avoir, d'un geste résolu, indiqué qu'elle ne céderait pas, la jeune fille adressa à la bohémienne un adieu rapide et sortit de la chambre, accompagnée de Guillaume.

Ce dernier, vieux serviteur de la famille de Faventines, habitué à respecter aveuglément les ordres de sa maîtresse, la reconduisit jusqu'à l'hôtel de l'île Saint-Louis.

Là, après avoir recommandé à son protecteur une discrétion dont elle était cependant bien sûre, Gilberte regagna sa chambre sans éveiller l'attention, et, pour la première fois depuis bien des nuits, elle s'endormit d'un sommeil paisible.

XXXIX

Zilla n'avait pas dormi, elle. Comme après toutes les grandes secousses physiques ou morales, son esprit, profondément agité, l'avait condamnée à une veille pénible, à peine interrompue par quelques minutes de ce demi assoupissement plus cruel encore que l'insomnie.

Quand l'aube parut, les heures lui semblèrent un peu moins lentes, et elle s'essaya à marcher dans la chambre.

Ses membres endoloris encore agissaient comme mus par une sorte de ressort nerveux.

Néanmoins, elle s'habilla, prit dans la cachette où Ben Joël l'avait serré le livre révélateur, et descendit lentement les marches conduisant à l'étage inférieur.

Dans la salle basse elle trouva la logeuse, qui, à sa vue, poussa une exclamation d'étonnement.

— Vous sortez, Zilla? demanda-t-elle.

— Oui, répondit brièvement la bohémienne.

— Mais, ma fille, vous êtes blanche comme une morte. Vous allez tomber au tournant de la rue.

— Non! répliqua Zilla, fidèle à son laconisme.

Et elle passa, tandis que la vieille haussait les épaules d'un air de pitié, en murmurant :

— Après tout, ça la regarde.

Le grand air fit du bien à la convalescente. Elle se dirigea, à petits pas, vers la maison de Cyrano, et vit, en arrivant, l'hôtelier engagé dans une conversation très vive avec la servante du gentilhomme.

La taverne avait son aspect habituel. A cette heure matinale, aucun buveur n'en avait encore sans doute passé le seuil, car les tables étaient nettes, et les pots d'étain au grand complet symétriquement alignés sur les dressoirs. Presque toujours il y a, dans toute maison où arrive un nouvel hôte, où revient un familier, certain air de dérangement qui se traduit dans les plus petites choses.

Le logis de Cyrano ne présentait, au premier examen, aucun de ces signes.

Pourtant, malgré cette bonne ordonnance de la salle commune, où pas un fétu ne paraissait avoir été dérangé depuis la veille, les voyageurs, c'est-à-dire Savinien, Castillan et Marotte, étaient arrivés.

Tous trois, fatigués d'une longue étape, dormaient encore profondément.

C'était la venue de Marotte qui faisait alors le sujet de l'entretien de l'hôtelier et de la servante de Cyrano. Cette dernière avait dû offrir sa chambre à la ballerine et n'était pas peu scandalisée de l'invasion de ce joli démon dans son logis.

Zilla interrogea l'hôte et ne dissimula pas sa satisfaction lorsqu'elle apprit le retour de Cyrano.

— Puis-je parler sans retard à M. de Bergerac? demanda-t-elle à maître Gonin.

— Je vais vous le dire, répliqua ce dernier. Voici qu'il est neuf heures, et, même quand il a passé la moitié de la nuit debout, M. de Cyrano n'a pas l'habitude de s'éveiller plus tard.

Il invita Zilla à entrer et gravit rapidement l'escalier menant au premier étage.

La servante, à l'arrivée de la bohémienne, s'était éloignée dans a direction de la porte de Nesle.

Zilla était donc seule depuis un instant dans la salle commune, orsque, du haut de l'escalier, la voix de maître Gonin lui ria :

— Montez!

Elle obéit aussitôt, et l'hôtelier, la faisant passer devant lui, lui nontra la porte du gentilhomme, en ajoutant :

— Entrez; on vous attend.

Zilla s'avança vers le gentilhomme, assis au fond de l'apparte-nent, déjà occupé à écrire.

— Ah! ah! fit Cyrano, c'est donc vous, ma belle? C'est une gréable surprise que vous me faites de me venir voir, alors que je ous croyais à tout jamais brouillée avec moi.

Sans paraître remarquer l'accent ironique dont ces paroles étaient ites, Zilla répondit :

— Un motif grave m'amène chez vous, monsieur Cyrano. Voulez-vous m'entendre?

— Je suis tout oreilles. Venez-vous me demander des nouvelles e votre excellent frère, par hasard?

— Mon frère?

— Si je ne l'ai pas ramené avec moi à Paris, ce n'est pas faute e bonne volonté. Il s'est dérobé à mes soins ; tenez pour certain outefois qu'un jour ou l'autre je saurai le récompenser selon ses nérites.

— Il ne s'agit pas de mon frère, interjeta Zilla, que l'évidente elle humeur du poète impatientait; il s'agit de Manuel.

— Ah! de Manuel! Pauvre garçon, comme je vais l'embrasser vec plaisir!

La bohémienne s'expliqua alors. Elle dit son amour, sa jalousie, es luttes, et finalement elle implora le pardon du gentilhomme.

Savinien avait l'oubli facile.

— Eh! mais, dit-il à Zilla, je ne demande pas mieux que de ous croire. L'aveu que vous venez de me faire rachète bien des nutes, et si vous êtes sincère...

— En voulez-vous une preuve? interrompit la gitana.

— Une preuve! répéta Cyrano intrigué.

Zilla tira de dessous ses vêtements le livre dont elle s'était munie t le posa sans rien dire devant le gentilhomme.

C'était un gros cahier de parchemin; grossièrement mais

solidement relié, et dont les premières pages portaient une date très ancienne.

Il était entièrement écrit en langue romany.

Cyrano l'entr'ouvrit du bout du doigt et examina avec curiosité les caractères bizarres dont presque tous les feuillets étaient couverts.

— Quel est ce grimoire? demanda-t-il.

— Vous le savez bien; vous devriez le deviner du moins.

— Le livre de Ben-Joël?

— Oui!

— Enfin! s'écria Cyrano, le voici donc, ce fameux témoignage que ce maître fourbe nous a toujours si adroitement caché. Vrai Zilla, votre belle action me raccommode tout à fait avec vous. Où est le passage qui se rapporte à Manuel et à la mort du jeune Simon? Zilla feuilleta un instant le livre et traduisit à Cyrano les deux inscriptions qu'il désirait connaître.

— C'est parfait, dit-il; si je n'avais maintenant entre les mains des armes encore plus sûres, ce livre serait un trésor incontestable. Êtes-vous certaine du sens que vous donnez à ces lignes?

— Faites venir quelqu'un de ma race; montrez-lui ces pages. Si celui ou celle que vous consulterez connaît bien la langue de ses pères, la traduction ne variera pas.

— Je vous crois. Allez en paix, mon enfant; Manuel sera libre demain matin.

— Pourquoi pas aujourd'hui même?

— Parce que aujourd'hui je veux voir le comte de Lembrat et lui épargner, non pas pour lui, mais pour le nom qu'il a l'honneur de porter, le scandale d'un débat public. S'il persiste dans sa résistance, eh bien, tant pis pour lui. J'aurai fait ce que je dois à la mémoire de son père.

— Adieu, Monsieur de Cyrano, j'ai foi en vous.

Le gentilhomme se leva et reconduisit la bohémienne jusqu'au seuil.

Puis il fit appeler Marotte.

La ballerine, encore tout ensommeillée, arriva dix minutes après.

Cyrano prit le livre de Ben-Joël et, posant le doigt sur le passage désigné par Zilla :

— Dis-moi le sens de ceci.

Marotte lut et traduisit sans hésitation les lignes qu'on lui montrait.

Sa version reproduisant presque littéralement celle de Zilla. Cyrano ferma le livre et ajouta en souriant.

— C'est bien cela. Merci, ma fille.

Peu après, maître Gonin vit descendre le gentilhomme. Castillan était dans la grande salle de la taverne et déjeunait avec appétit.

— Je vais chez le comte, lui dit son maître. Ne sors pas avant mon retour, et veille à ce que ta protégée ne manque de rien.

— Soyez tranquille, s'empressa de répondre le secrétaire avec une ardeur qui amena sur les lèvres de Cyrano un malicieux sourire.

Quand le poète arriva à l'hôtel de Lembrat, où, vu l'heure peu avancée de la journée, il espérait rencontrer Roland, il apprit, avec étonnement, que ce dernier était déjà sorti.

— Où le trouverai-je ? interrogea Cyrano.

— Probablement chez M. le marquis de Faventines, lui fut-il répondu.

Savinien prit sa course vers l'île Saint-Louis; il ne voulait pas perdre de temps.

Pardonnez-moi, le voici.

Roland était en effet auprès du marquis, Gilberte et sa mère se trouvaient également dans le grand salon.

En entendant annoncer Cyrano, le comte pâlit horriblement, et Gilberte eut peine à retenir une exclamation de surprise et de joie.

Le visiteur s'avança, le sourire aux lèvres, et, après avoir salué les deux femmes et serré la main du marquis, se tourna, de plus en plus souriant, vers Roland de Lembrat.

— Eh bien, dit-il, vous ne m'attendiez pas, mon excellent ami?

— Je suis heureux de vous voir en bonne santé, balbutia

Roland, sans avoir précisément conscience de ce qu'il répondait.

— Ma santé vous intéresse à ce point? Vous êtes vraiment trop bon. Mais vous êtes non moins curieux, sans doute, de connaître les détails de mon voyage, et, si vous le voulez bien, je vais vous les dire.

— Ici? risqua Roland inquiet.

— Non pas; ce serait ennuyeux pour ces dames.

— C'est que, hasarda de nouveau le comte, je ne saurais vous accorder en ce moment l'entretien que vous me proposez...

— Oui, intervint le marquis, qui pressentait un prochain conflit et voulait autant que possible le prévenir, M. de Lembrat a bien voulu nous consacrer sa journée. Vous serez des nôtres, mon cher Savinien.

— S'il a promis, j'aurais mauvaise grâce à vouloir le faire manquer à ses engagements. Je reste donc, marquis, puisque vous m'y conviez.

Il lança, en disant ces mots, un regard significatif à Roland.

Évidemment Cyrano voulait garder à vue son ennemi.

A partir de ce moment, pas une parole ne fut prononcée dans le sens que redoutait le comte.

Savinien fut ce qu'il était toujours en semblable circonstance, empressé, joyeux, spirituel.

Au dîner, qui réunit quelques amis de la famille, Cyrano se trouva placé auprès de Gilberte.

— A quand le mariage? lui dit-il à voix basse, tandis que s'animait la conversation des convives.

— Dans quinze jours! répliqua Gilberte avec les mêmes précautions.

— Vous avez consenti?

— Non! On me contraint.

— Ne vous inquiétez plus. Vous épouserez Manuel; c'est moi qui vous le dis.

Un regard profond fut toute la réponse de Gilberte.

Le comte, absorbé dans ses rêveries, n'avait pas remarqué ce qui se passait.

— A quoi pense cet imbécile de Rinaldo? se disait-il. Quels sont les projets de Cyrano? Il me ménage, c'est évident; mais sa réserve durera-t-elle assez pour me permettre de lui échapper ou de le vaincre encore une fois?

La fin du repas mit de nouveau en présence Cyrano et Roland.

— Voyons, comte, railla le poète, je ne veux pas vous arracher au plaisir de cette réunion. Il faut pourtant que nous causions. A quelle heure vous convient-il que nous nous rencontrions?

Roland crut prudent de gagner du temps.

— Ce soir chez moi, si vous voulez, répondit-il.

— Va pour ce soir, quoique je sois pressé.

— Je vous attendrai à huit heures, fit Roland d'un air singulier.

Quel projet sinistre s'ébauchait encore dans l'esprit du comte?

Cyrano le devina peut-être, car il répliqua :

— J'ai à cœur de vous épargner l'embarras de quelque nouvelle combinaison. Ce sera donc moi qui vous attendrai en mon humble logis.

— Comme il vous plaira, dit sèchement le comte.

Ces quelques paroles, qui sentaient déjà la bataille, avaient été prononcées en présence du marquis.

— Soyez exact, je vous le conseille, conclut Cyrano. Demain matin, je n'aurais plus rien à vous dire.

XL

Huit heures sonnaient, lorsque Roland, avec une ponctualité témoignant de son impatience ou de ses craintes, frappa à la porte de Cyrano.

Le poète, qui causait avec Sulpice, congédia aussitôt ce dernier et offrit un siège au visiteur.

— Soyons brefs, dit-il. Je n'ai plus à faire appel à votre loyauté; je veux simplement vous éclairer sur votre situation et sauver de l'infamie le nom que vous portez. La chose est encore possible. Si vous le voulez, elle se fera.

— Ce début est très solennel, essaya de railler Roland; toutefois il n'est pas assez clair pour se passer d'explication.

— C'est juste; cette explication que vous désirez, la voici. Votre frère devrait être libre à cette heure...

— Manuel, voulez-vous dire? rectifia Roland.

— Ne m'interrompez pas. J'ai dit votre frère, et je maintiens le mot. Votre frère donc devrait être libre. S'il est encore au Châtelet, c'est que j'ai tenu à vous donner cet instant de grâce qu'on accorde aux condamnés pour avouer leur faute et... la réparer au besoin.

— Que voulez-vous de moi, Monsieur? ou plutôt que pouvez-vous contre moi?

— Je veux un mot pour le grand prévôt, un mot qui soit un aveu de votre erreur — remarquez que je ne dis pas votre crime, je tiens à vous ménager — une déclaration nette et franche des droits de Manuel, enfin, c'est-à-dire la liberté immédiate pour lui, la sécurité pour vous. Quant à ce que je puis, vous le saurez tout à l'heure. Répondez d'abord.

— J'ai déjà répondu en une autre occasion. Je ne reconnais pas Manuel pour mon frère; je ne signerai pas l'aveu que vous demandez.

— Je prévoyais cette résistance. Eh bien, Roland, écoutez-moi : Manuel est votre frère, et vous le savez bien, car la preuve de son existence, vous l'avez lue dans le livre de Ben-Joël.

Le comte haussa les épaules en disant :

— Ce livre n'existe pas.

— Pardonnez-moi, car le voici.

En même temps, Savinien montra à son adversaire le document remis par Zilla.

Après quoi il le replaça froidement hors de la portée de Roland.

Ce dernier, blême de colère, essaya vainement d'articuler une nouvelle protestation.

Ses yeux se tournèrent avec une sorte d'hébétement vers Cyrano.

Le poète continua, sans paraître s'apercevoir du trouble du jeune homme :

— J'ai encore à vous offrir la confession de votre père. Si elle est entre mes mains, ce n'est pas la faute de vos gens, qui ont tout fait pour me priver du plaisir de vous l'apporter. Hélas! cela ne leur a guère réussi, et votre fidèle Rinaldo a bien vilainement payé tous ses exploits.

— Vous croyez que Rinaldo est votre ennemi?

— Parlons au passé. Je crois qu'il l'était...

— Et maintenant?

— Mon Dieu, je ne lui en veux plus, fit négligemment le poète; il est mort!

— Mort! s'écria Roland.

— Après vous avoir laissé, écrit sur ma figure, ce témoignage de son dévouement à votre cause.

Et Cyrano, touchant du doigt sa joue, fit voir au comte l'éraflure encore rosée qu'y avait tracée la balle de Rinaldo.

— Mort! répéta Lembrat accablé.

— Autrefois, je vous ai raconté les faits relatifs à votre naissance; voulez vous que je vous en lise le récit? Il est là tout entier de la main du vieux comte. Il faut en prendre votre parti; vous êtes un Le Cornier et non pas un Lembrat. Demain la ville et la cour l'apprendront, si vous vous obstinez, ce soir, à me refuser la réparation que je vous demande.

— Parlez plus bas, murmura Roland d'une voix presque suppliante. Je suis à votre merci.

— Vous cédez enfin! C'est bien heureux.

— Finissons! Quel prix mettez-vous à votre silence?

— J'ai disposé là, sur cette table, une feuille de vélin toute blanche et une plume toute neuve. Je dicte; écrivez.

Le comte se laissa tomber sur le siège préparé devant la table, prit la plume et attendit :

— « Je reconnais, dicta Cyrano, je reconnais avoir eu entre les mains toutes les preuves de l'identité de mon frère, enfermé actuellement au Châtelet, sous le nom de Manuel, et je déclare mensongers, extorqués par violence ou par séduction, tous les témoignages produits contre lui. »

— Mais écrire cela, c'est proclamer ma honte ! se récria Roland.

— Achevez et signez. Cette déclaration ne sortira pas de la famille. Il faudra pourtant que je la montre au grand prévôt; mais c'est votre ami ; de plus, honteux d'avoir été grossièrement trompé, il aura intérêt à garder le secret sur tout ceci et à ouvrir discrètement la porte du Châtelet à son prisonnier.

— Prenez donc. Mais en échange, remettez-moi l'écrit de mon père et le livre de Ben-Joël.

— Non pas, Monsieur de Lembrat, ce serait une sottise! Vous m'avez appris la défiance. Le jour où Manuel sera rétabli dans son titre et dans ses biens, vous pouviez le faire assassiner. J'ai besoin d'un frein qui vous modère.

— Contentez-vous de m'humilier, Monsieur, ne m'outragez pas. Si vous gardez toutes ces garanties, si vous pouvez publier le secret de mon origine quand bon vous semblera, la déclaration que j'ai écrite et signée tout à l'heure devient inutile. Rendez-la moi.

— Ah ! je puis mourir. Cette déclaration est la sauvegarde de la tranquillité de votre frère. Je la lui donnerai. Dans la présente circonstance on ne saurait trop multiplier les précautions.

— Cependant!...

— Voyons, préférez-vous que je livre à Manuel le testament de votre père? Votre orgueil est-il décidé à ce sacrifice?

— C'en est assez. Vous avez réponse à tout. Je me soumets. Faites votre œuvre, Monsieur. Délivrez Manuel.

— La soirée est avancée. Il est trop tard pour aller frapper à la porte du Châtelet. Mais demain, avant que le coq ait chanté, soyez-en sûr, votre frère sera libre. Ah! je vois d'ici la grimace du grand prévôt, quand je l'arracherai du lit pour lui apprendre la nouvelle du jour. Bonne nuit, Comte; je ne veux pas vous retenir au delà des limites honnêtes. Le couvre-feu est sonné.

Roland sortit de la chambre et se précipita dans la rue, fou de colère.

Une escorte de valets l'y attendait. Il se dirigea vers son hôtel, roulant dans sa tête mille projets aussitôt abandonnés que conçus.

Évidemment, la partie était perdue pour lui. Cependant, douze heures le séparaient encore du moment où Cyrano devait se rendre auprès de Jean de Lamothe. En douze heures on peut faire bien des choses, quand on a l'esprit inventif et l'audace prompte.

— Ah! qui me délivrera de cet homme? se disait Roland en arrivant chez lui.

Une ombre se dressa devant lui, sur le seuil de la porte.

Il reconnut Ben-Joël.

— Toi! exclama t-il avec joie, comme s'il eût trouvé une réponse à sa question intime.

— Je vous attends depuis trois heures, Monseigneur.

— Suis-moi.

Les valets s'éloignèrent après avoir conduit le comte de Lembrat jusqu'à son appartement, où les deux hommes se trouvèrent seuls.

— Rinaldo est mort; Cyrano est vivant.

Telles furent les premières paroles du comte. Elles contenaient un reproche que Ben Joël n'eut pas de peine à comprendre.

— Ah! Monseigneur, nous avons bien lutté, je vous l'assure; et puisque vous connaissez la fin de ce pauvre Rinaldo, vous devez savoir aussi quels miracles d'audace nous avons faits pour vous servir.

— Qu'ai-je besoin de savoir maintenant? Tout est perdu... à moins...

— A moins? interrogea le bohémien.

— Qu'on ne me débarrasse de ce damné Bergerac, acheva Roland.

— On vous en débarrassera, Monseigneur.

— Oui, tu prendras tes précautions comme toujours, fit dédaigneusement le comte; comme toujours aussi tu arriveras trop tard.

— Il me semble qu'en agissant dès demain...

— Ce n'est pas demain qu'il faut agir, c'est cette nuit. Pour que la mort de Cyrano me serve à quelque chose, il est indispensable qu'il soit frappé avant d'arriver au Châtelet, où il doit se rendre dès le point du jour.

— Eh bien, on peut s'embusquer sur la route, et pourvu qu'on soit en nombre...

— Oui, c'est cela. Va, rassemble quelques-uns des tiens. Je les payerai largement. Prenez des couteaux; vous ne feriez rien avec vos épées. Cet homme est redoutable.

— Quand et où voulez-vous que nous soyons à vos ordres, Monseigneur?

— Tes hommes attendront dans la rue. Toi, tu viendras ici à trois heures de la nuit. Je donnerai des ordres pour que ma porte te soit ouverte.

— Serez-vous des nôtres, Monseigneur?

— Oui, je veux vous voir à l'œuvre.

— Ah! pardieu! s'écria Ben-Joël en se retirant, j'ai toutes mes défaites sur le cœur, et je vous promets que je vais tailler une rude besogne à la grande rapière du capitaine Satan.

XLI

Les explications de Roland avaient été fort brèves. Aussi Ben-Joël ne comprenait-il pas très bien pourquoi tout était perdu, suivant l'expression du comte.

Ce dernier avait gardé un silence prudent au sujet du testament de son père, et il avait oublié ou négligé de dire au bohémien que le livre de sa tribu était entre les mains de Cyrano.

Malgré cette ignorance des causes qui faisaient désirer si vivement à l'aîné des Lembrat la mort immédiate de son principal

adversaire, Ben-Joël avait accepté avec ardeur un projet qui devait lui permettre de satisfaire une vengeance depuis si longtemps espérée.

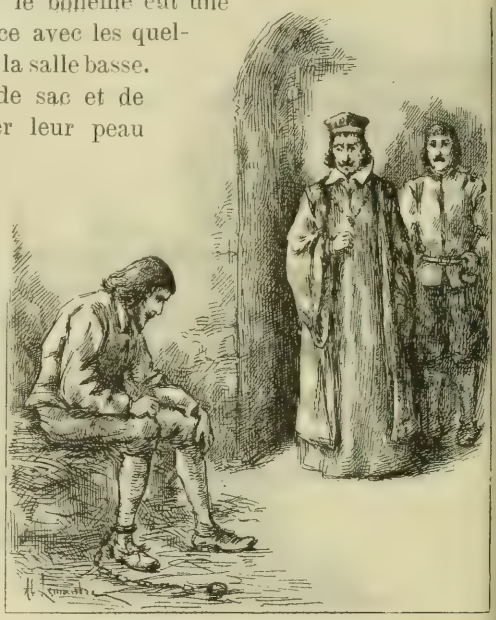
Il s'empressa donc, en quittant l'hôtel de la rue Saint-Paul, de se rendre à la maison du Cyclope, où on ne l'avait pas encore revu depuis son arrivée à Paris.

Avant de monter chez Zilla, dont la fenêtre brillait dans la nuit et qui veillait sans doute en attendant des nouvelles de Cyrano, le bohème eut une assez longue conférence avec les quelques drôles réunis dans la salle basse.

Tous étaient gens de sac et de corde, prêts à risquer leur peau pour la moindre aubaine.

Aussi accueillirent-ils avec enthousiasme la proposition de Ben-Joël.

Il y avait un homme à surprendre. On serait dix contre lui. Les risques étaient insignifiants et le bénéfice promis par Ben-Joël considérable.



Manuel reçut la visite du grand prévôt.

L'affaire conclue, le bohémien invita ses compagnons à prendre un peu de repos, pour mieux se préparer à la bataille, s'engageant à les réveiller lui-même quand il serait temps.

Quand Zilla entendit frapper à sa porte, elle crut à l'arrivée de quelque messager de Savinien.

La vue de Ben-Joël ne lui causa qu'un médiocre plaisir.

Le bandit, sans remarquer le changement que la maladie et les angoisses de ces derniers jours avaient apporté dans la physionomie de sa sœur, entra dans la chambre et, se jetant sur un escabeau :

— Me voilà! dit-il. Est-ce que tu ne commençais pas à déses-
érer de mon retour?

— Bien des choses se sont passées, qui m'ont fait oublier ton
ɔsence, répliqua gravement Zilla.

— Quelles choses?

— As-tu oublié Manuel?

— Comment l'aurais-je oublié? C'est à cause de lui que
étais en route.

— Tu as vu le
ɔmte?

— Nécessaire-
ent.

— Que t'a-t-il dit?
a voulu faire em-
ɔisonner Manuel;
sais-tu?

— Il ne s'en est
ıs vanté. Mais ce
est pas de Manuel
ı'il s'agit pour le
ésent. C'est de Cy-
ıno.

— Que veux-tu
ire?

— Je te le dirai
emain.

— Encore quelque
achination téné-
euse, encore quel-
ıe complot entre le comte et toi! Ben-Joël, n'es-tu pas las de ta
égradation?

Demain matin, vous n'y songez pas?

Le bohème se mit à rire d'un air cynique.

— Est-ce que tu as des remords? fit-il. Est-ce que tu n'aimes
us Manuel?

— Tu sais bien que je l'aime!

— Dispense-toi donc de me sermonner, et laisse-moi agir. Tu
sais pas encore de quoi est capable un frère qui aime bien sa
etite sœur, et aussi ses petits intérêts.

— Je ne comprends rien, en effet.

— Écoute alors. J'ai trompé Cyrano et Manuel, c'est vrai; mai

j'ai trompé aussi le comte en lui faisant croire que tout serait fir une fois son frère rendu à sa condition première. Quand Mlle d Faventines sera comtesse de Lembrat et que Manuel, reven parmi nous, sera guéri de sa passion pour elle, je m'occuperai d son avenir et du nôtre.

— Malheureux, as-tu pensé qu'on rendrait ainsi la liberté Manuel?

— On la lui rendra, quand le comte n'aura plus rien à redoute de sa rivalité. Je sais là-dessus des choses que tu as toujours igno rées. Laisse-moi donc continuer.

— Soit, murmura Zilla qui, malgré elle, se sentait entraînée pa les paroles de Ben-Joël.

— Manuel se souviendra certainement qu'il t'a aimée et que t l'aimes. Alors... je vous marierai.

— Tu nous marieras?

— Sans aucun doute. Après quoi, j'irai humblement trouver le magistrats, comme il convient à un pécheur repentant. Je dirai qu M. de Lembrat m'a séduit, m'a acheté un faux témoignage; qu Manuel est bien son frère. On me demandera une preuve; je l fournirai. On voudra aussi me punir de ma première trahison Qu'est-ce que cela me fait? Il ne m'en coûtera qu'un peu de prison Quand on veut la prospérité de sa famille, on n'y regarde pas de s près. Toi, mariée à Manuel, tu profiteras de mon beau dévouemen Tu seras vicomtesse de Lembrat. Je reviendrai au milieu de vous après avoir fait le bonheur de tout le monde, et je mourrai de bien être, le plus tard possible, dans un des châteaux de Manuel, qu pourrait bien oublier ou dédaigner le bohémien Ben-Joël, mais qu ne saurait décemment mettre à la porte son beau-frère. Tel est mo petit plan, mignonne; j'espère qu'il aura ton agrément.

Zilla avait écouté, la tête baissée, les explications de Ben-Joël Quand il eut tout dit, elle le regarda en haussant les épaules.

— Tes projets sont insensés, prononça-t-elle ensuite. Ils seraien raisonnables d'ailleurs que tu n'aurais plus la possibilité de le accomplir.

— Pourquoi? Ce livre dont je me suis réservé la possession que j'ai refusé au comte non moins énergiquement qu'à Cyrano ce livre contient un témoignage que personne ne peut suspecter.

La devineresse savait que d'un mot elle allait déchaîner u orage dans l'esprit de son frère.

Mais elle était prête à lui tenir tête.

Ses lèvres se serrèrent l'une contre l'autre par un mouvement rveux; elle voulait être calme; elle y réussit.

— Ben-Joël, dit-elle, ce livre dont tu parles n'est plus ici.

— On te l'a pris! rugit Ben-Joël.

— Non! je l'ai donné!

— Toi!

— Je l'ai donné à M. de Cyrano.

— Misérable!

Et, furieux, le bandit, s'élança vers Zilla, le poing levé.

Elle ne remua pas, mais son œil plein d'éclairs rencontra le gard de Ben-Joël et sembla le mettre au défi de réaliser sa enace.

La main du bohème retomba; il courba le front sous ce regard ns lequel il sentait une âme plus puissante que la sienne et nt l'éclat le fascinait.

— Pourquoi as-tu fait cela? murmura-t-il, les dents serrées.

— Parce que je suis lasse de tant d'infamies, parce que j'ai fait sacrifice de mon amour, parce que je veux sauver Manuel.

— Et c'est à mon plus mortel ennemi que tu as donné des mes?

— M. de Cyrano n'est pas ton ennemi. Si tu le hais, c'est parce e tu le sens meilleur et plus fort que toi.

— Ah! c'est ainsi, s'écria le bohème. Eh bien, sache que ton au capitaine sera un cadavre demain matin, et que Manuel urrira au Châtelet sans que je m'en soucie. Ce livre que tu m'as é, je le reprendrai cette nuit même.

— Cette nuit! balbutia Zilla. Voilà donc ce nouveau crime que méditais tout à l'heure!

— Appelle cela crime; moi je l'appelle vengeance. Avant le ir, tout sera fini.

— Non, répliqua Zilla, en se précipitant vers la porte, car avant jour aussi j'aurai tout révélé.

Mais, plus rapide que la jeune femme, Ben-Joël s'était interposé défendait l'entrée de l'escalier.

— Laisse-moi passer, conseilla Zilla, en s'armant du redoutable let qu'elle avait sans cesse à sa portée.

Ben-Joël, toujours prudent, ne jugea pas utile d'engager une te, d'ailleurs inutile, puisqu'il était maitre de la position.

Il jeta au visage de Zilla, comme un dernier défi, comme un nier outrage, un ricanement de démon, attira à lui le panneau

de la porte, se précipita au dehors et enferma la bohémienne double tour.

Puis, non content de cette précaution, il retira la clé, qu'il m dans sa poche, et traina contre la porte, afin de la barricader sol dement, deux ou trois meubles qui garnissaient la chamb voisine.

Pendant cette opération, qui dura près de dix minutes, Zilla n cessa de se meurtrir les bras et de se déchirer les mains contre chêne de la porte en essayant de l'ouvrir.

Sa voix tour à tour suppliante et irritée arrivait en même temp aux oreilles de Ben Joël, qui semblait ne pas l'entendre.

Lorsqu'il eut terminé sa barricade, il descendit d'un pas léger l'étage inférieur, réveilla ses hommes et s'enfonça avec eux dan la nuit.

Après une heure d'efforts infructueux, Zilla renonça à s'échapp de sa prison improvisée.

Ses forces étaient à bout. Elle tomba sur son lit et se mit pleurer.

Durant cette même soirée, si féconde en événements, Manu reçut à l'improviste la visite du grand prévôt.

— Êtes-vous décidé à faire des aveux ? lui demanda le magi trat d'une voix sévère.

— Moins que jamais. Je parlerai devant les juges — non po avouer un crime imaginaire, mais pour convaincre de calomnie comte Roland de Lembrat.

— Prenez garde, Manuel ; vous vous risquez dans une vo dangereuse. Vous comparaitrez demain devant la chambre d accusations. Un aveu sincère, un véritable repentir peuve vous concilier l'indulgence. La résistance, au contraire, vous sera fatale.

— Qu'ai-je à craindre ?

— La torture ! prononça le grand prévôt d'un ton solennel menaçant.

— Vous pouvez me torturer jusqu'à la mort, répondit Manu sans s'émouvoir, vous ne m'arracherez pas un mot contraire à vérité.

Le grand prévôt hocha la tête et sortit du cachot en murm rant :

— Ils ont tous la même assurance : à les entendre, les priso ne seraient peuplées que d'innocents.

XLII

Dans l'auberge de maître Gonin, Marotte et Sulpice causaient. était pendant l'entrevue de Cyrano et de Roland ; pour la pre- ière fois depuis le retour, le secrétaire et la ballerine se trouvaient tête à tête et pouvaient échanger leurs pensées sans redouter les illeries de Savinien ou la curiosité de la servante.

Sulpice s'était mis en face de la danseuse, à l'une des tables de salle basse, et tandis que maître Gonin sommeillait dans un in de la vaste pièce, tous deux prolongeaient à plaisir la veillée.

— Monsieur Castillan, dit enfin Marotte, il faudra que demain atin je remercie M. de Cyrano de ses bontés, et que je prenne ngé de lui.

— Demain matin ? Vous n'y songez pas.

— J'y songe beaucoup, au contraire. Je ne puis demeurer ici. 'a été bon pour reprendre pied à Paris ; mais, à présent, il faut ue je retourne vers les miens.

— Où sont ils ? demanda Castillan, non sans inquiétude.

— A Paris, probablement. Quand j'ai quitté la troupe à Orléans, savais bien que mes camarades reviendraient ici pour la foire aint-Germain.

— Et cette existence vous séduit encore, Marotte ?

— En est il une plus gaie ? Courir le monde sans autre guide ue sa fantaisie, se sentir libre comme l'air, dormir sans souci du ndemain, — même quand le lendemain n'est pas assuré et que escarcelle est vide, — vivre continuellement d'espérance et ne ompter que sur l'imprévu, voilà tout ce qui me tente.

— Mais, malheureuse petite ingrate, murmura Castillan en sai ssant la main de Marotte, qu'il pressa avec force, — je t'aime, oi !

— Eh bien, moi aussi, je vous aime, fit la ballerine, le sourire ux lèvres ; j'espère que vous n'en doutez pas.

— Comment n'en pas douter, alors que tu me parles de t'en ller ? Ah ! Marotte, tu me feras mourir de jalousie.

— Que voulez-vous donc que je fasse ?

— Que tu restes.

— Mais non ! fit la ballerine en frappant du pied avec une i patience mutine. Est-ce que vous pouvez m'épouser, je vous demande ?

Castillan resta un moment songeur.

Il ne s'était jamais posé pareille question.

Marotte reprit, sans attendre une réponse dont le secrétaire se blait chercher un peu longuement les termes :

— Je suis franche, et je sais ce que j'ai le droit d'attendre. I bien, on n'épouse pas une fille comme moi. Vous voudriez ce m riage que je saurais le refuser. Ce n'est pas affaire à vous de vo embarrasser de moi. Oh ! je me connais bien, allez !

— Tu ne m'aimes pas ! gémit Castillan, qui cherchait u transition.

— Encore ! Voyons, écoutez ceci. Vous n'êtes pas un sot, vous saurez comprendre.

Il était une fois un petit page qu'on nommait je ne sais pl comment, mais dont la tête était vive autant que le cœur était bo

Un jour, en passant à travers les blés, il entendit chanter sur bord du sentier une alouette huppée, qu'on appelle aussi, je croi une calandre.

L'oiseau s'éleva au-dessus de sa tête, lançant vers le soleil s notes les plus joyeuses, et le page eut envie de posséder la jol alouette.

Il l'appela d'une voix si douce, si douce, qu'elle vint se pos tout près de lui.

L'enfant s'approcha avec précaution et s'agenouilla dans l'herb du sentier.

A deux pas, l'alouette sautillait dans le blé, agaçante et lest ne s'effrayant pas du voisinage de l'enfant, car les oiseaux ont u instinct qui ne les trompe guère, et celui-là avait deviné qu'on n lui voulait pas de mal.

Le page avança tout doucement la main, et la calandre se laiss prendre.

Son petit cœur battait avec violence sous les doigts de l'enfan mais ce n'était pas de peur.

Elle savait qu'un coup d'aile pouvait la rendre libre.

Lui l'emporta, tout fier de sa conquête, lui donna du grain frai et de l'eau pure, et passa plus d'une heure à lustrer ses plumes douces comme de la soie, et à couvrir de baisers sa tê mignonne.

'alouette, vite apprivoisée, voltigeait gaiement et régalait son
i de ses plus charmantes chansons.

Cela dura je ne sais combien de jours.

'oiseau et l'enfant semblaient inséparables.

Et comme deux créatures aussi étroitement unies ne tardent pas
e comprendre même sans pouvoir se parler, la calandre et le
ge savaient très bien se dire quelle affection ils éprouvaient l'un
ır l'autre.

Vint un matin pourtant où l'enfant pleura. Il avait deviné que sa
npagne voulait le quitter.

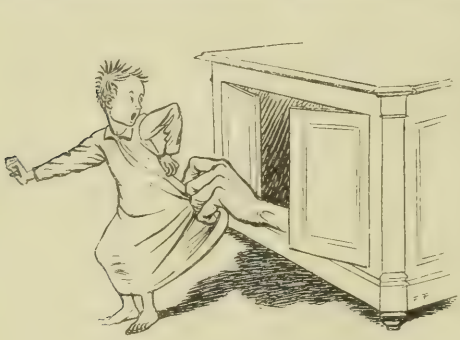
(A suivre.) Louis Gallet

POUM [1]

(Suite)

LA MAIN DE BOIS

Un grand événement : Pauline depuis quelques jours est part
Elle s'est mariée avec un gendarme. Bertha, la nouvelle bonne, e
arrivée aujourd'hu
Alsacienne, elle d
perfectionner Pou
dans la langue al
mande. Elle a des ye
de porcelaine blei
des cheveux de cha
vre, et rougit à chaq
mot. Poum y son
confusément, puis
retourne dans son l
Il y a eu un grand
ner, ce soir encor
Poum ne peut dormir. Les choux à la crème le poursuivent.
n'est pas qu'ils lui pèsent sur l'estomac, il n'en a pas eu! C'
même honteux, on l'a oublié, tout simplement.



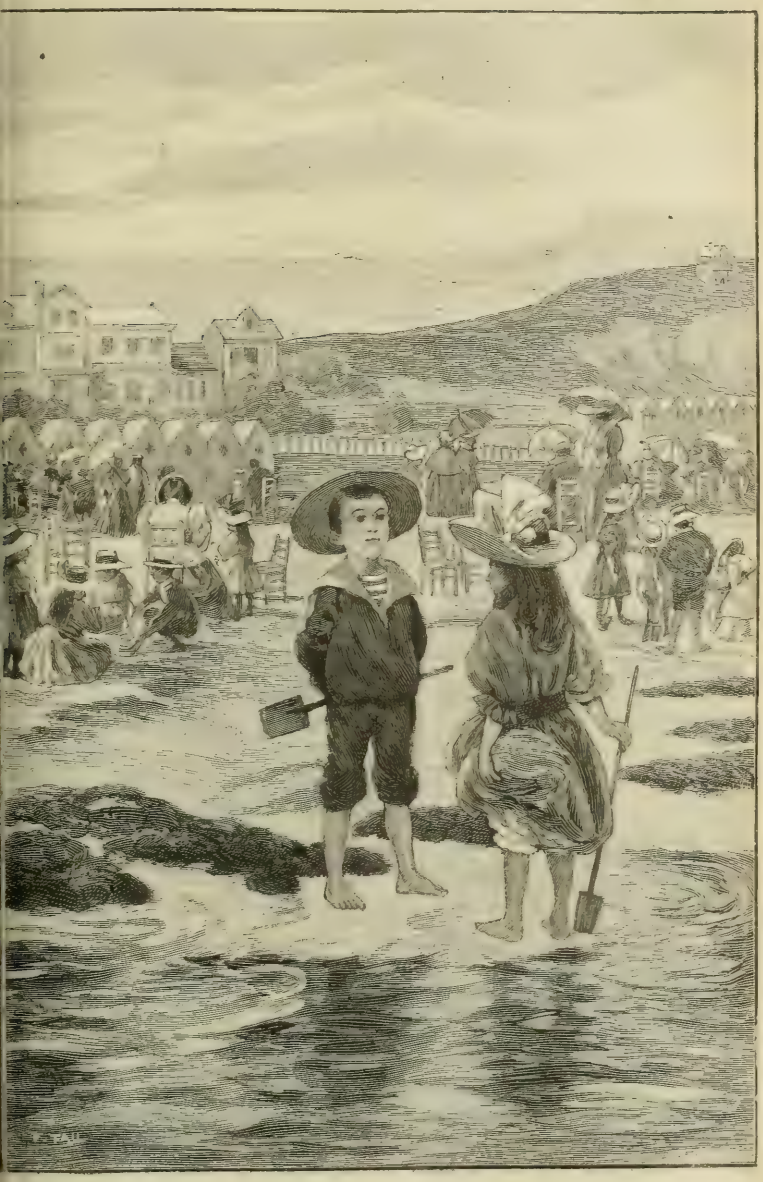
Il croit qu'une main le saisit.

Tandis qu'il dinait seul — toujours! — dans sa chambre, l
invités (faisan aux truffes et buisson d'écrevisses) se sont gorgés
petits choux. Et de quels choux? Pleins d'une crème à la noiset
d'une crème... ah! quelque chose d'exquis. Il s'est plaint av
aigreur à Bertha :

— Fous en aurez temain, a-t-elle dit : il en resde.

Demain? demain! il ricane avec stridence; quel cerveau de bo
quel cœur de pierre, cette Bertha! Comment ose-t-elle parler
demain? Mais demain!... (vraiment, elle est stupide, cette fille

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 7 mai.



Cinq heures. La mer de moire a des stries et des arabesques.

lemain, les choux auront la lourdeur d'un beignet froid; la crème sera tournée; au lieu d'un régal des dieux, Poum ne mâchera qu'une pâtisserie de troisième ordre.

Il ne peut dormir. Il les voit. Combien en reste-t il? Trois, quatre, sept, sur une assiette garnie de papier de dentelle, dans le bas du buffet de la salle à manger. Car c'est là qu'ils sont, accroupis, tous en rond. Qu'est-ce qu'ils se disent?

Penser qu'ils sont tout frais, tout délicieux encore! En somme, on spolie Poum! Il y a droit, pas à tous, non, mais à deux au moins, ou à trois... Qu'est-ce que ça peut bien faire, qui ça gêne-t-il, à qui cela fait-il tort, qu'il les mange ce soir ou demain?

Poum ne peut dormir. Cependant il est très tard. Tout le monde est couché. Une lueur sinistre, l'aube du crime se lèvent dans sa petite cervelle. Ainsi le voleur, une sueur au front, pieds nus, ouvre une serrure dans les ténèbres; ainsi l'assassin pâle, à tâtons, brandit son couteau à reflet bleuâtre.

Quelle tentation, cependant! Qui le verra? Qui l'entendra? personne. Ouvrir sans bruit la porte, se couler dans l'escalier, pénétrer dans la salle à manger; le buffet est à gauche et la clef sur le battant... Mais que dira-t-on en s'apercevant du vol? On accusera le chat? Bah! on ne remarquera rien! Les restes de dessert ne disparaissent pas sur la table. Firmin seulement sera étonné, peut-être? Et puis, s'il fallait s'arrêter aux petits côtés de la question...

Deux, disons trois choux à la crème, sont-ils dévolus à Poum, lui appartiennent-ils de par les lois du Destin?... Oui ou non? — Oui! Alors, en avant!

— Voleur!

Hein? qui a parlé? Plaît-il? Y a-t il quelqu'un dans le mur, ou sous le lit? Un souffle, à peine, mais Poum a très distinctement entendu. Voleur, lui! Quoi? la prison? l'échafaud? qu'on le fusille? — Absurde... En avant! Marche!

La serrure grince, la porte crie, l'escalier craque, la porte de la salle à manger résiste et geint un fort: han! qui vibre et soupire dans le vide noir. Le buffet (Ah! quelle angoisse!), la clef sur le battant (oh! mourir de vertige!), un tâtonnement (le carreau sous les pieds le glace jusqu'au cœur!); en voilà un, un autre, il y en a six, blottis comme des lapins!

Vite, vite, comme un asphyxié qui hume à grands traits la vie, comme un mourant qui réssuscite, en ouvrant des yeux terribles, Poum avale trois petits choux : anges du paradis! cette crème à la

noisette vous fond dans l'âme !... Encore un. Là, le crime commence. Mais s'arrête-t-on sur la pente du vice ?... Un cinquième ? Poum, malheureux, ta conscience te regarde !... Non, pas le sixième, il est si petit, c'est le dernier, un orphelin... Pitié pour lui, Poum !...

Petit scélérat, il l'a mangé.

Un bruit ; Poum, flageolant, éperdu, ivre, veut s'enfuir ; mais le battant du buffet s'est refermé sans bruit et pince et retient la chemise fendue de Poum ; il croit qu'une main le happe, et pousse des hurlements.

Toute la maison s'éveille ; appels, piétinements, lumière ; l'escalier s'éclaire, la salle à manger flamboie... O honte ! maman, Bertha, le père de Poum tenant un gourdin, Firmin armé d'un fusil de chasse !

Et Poum, devant tout ce monde, prisonnier de la main de bois vengeresse.

VOYAGE DANS L'ILE DES PLAISIRS

Entre tous les pays merveilleux, plus séduisante que le pays de l'or, plus riante que le palais bleu du ciel aux pilastres mouvants de nuages, plus étincelante que le royaume des glaces, l'Ile des Plaisirs fascinait l'imagination de Poum.

« *Après avoir longtemps vogué sur la mer Pacifique, nous aperçûmes de loin une île de sucre avec des montagnes de compote, des rochers de sucre candi et de caramel, et des rivières de sirop qui coulaient dans la campagne. Les habitants, qui étaient fort friands, léchaient tous les chemins, et suçaient leurs doigts après les avoir trempés dans les fleuves.*

« *Il y avait aussi des forêts de réglisse et de grands arbres d'où tombaient des gaufres, que le vent emportait dans la bouche des voyageurs, si peu qu'elle fût ouverte.* »

Si peu qu'elle fût ouverte ! Poum écartait à peine les lèvres croyait sentir le vol tiède des gaufres, fermait les yeux de peur que le sucre n'y entrât, soufflait d'avance de peur que ce ne fût trop chaud !

« *On nous assura qu'il y avait, à dix heures de là, une autre*

île où il y avait des mines de jambons, de saucisses et de ragoûts poivrés. On les creusait, comme on creuse les mines d'or dans le Pérou. On y trouvait aussi des ruisseaux de sauce à l'oignon. Les murailles des maisons sont de croûtes de pâté. Il y pleut du vin couvert, quand le temps est chargé ; et dans les plus beaux jours, la rosée du matin est toujours de vin blanc, semblable au vin grec ou à celui de Saint-Laurent. »

Poum étendait le doigt, touchait le mur, s'imaginait la belle croûte à pâté, dorée, cannelée, avec une épaisse couche blanche incrustée de gelée. Et il disait, d'une grosse voix d'enchanteur et de magicien :

— Mur, deviens croûte! mur, deviens croûte tout de suite!

Mais le mur restait mur.

Poum cherchait alors, de haut en bas, de long en large, dans le petit livre, où se trouvait au juste l'Ile des Plaisirs. Il ne découvrait que l'adresse du libraire sur la couverture. Peut-être indiquerait-il le chemin, ce monsieur, en le lui demandant bien poliment.

Et quand Poum saurait, il irait dans l'île. Oh! les gaufres!...

POUM DRAMATURGE

Monde merveilleux du théâtre ! Mystère du grand rideau rouge qui se lève sur les enchantements de la vie, les paysages d'or et de lumière ! Ténors qui ouvrent une bouche comme le crapaud du jeu de tonneau ! Pages dont les jambes sont teintes en bleu, en rose ! Femmes exquises ! Paradis de l'enfance !

Que ce soit Guignol avec son martèlement de coups de trique, l'Opéra où l'on tourne des robinets de musique, la Comédie-Française où de beaux messieurs et de belles dames s'écoutent solennellement parler, les théâtres de féerie avec toutes ces demoiselles déshabillées qui gigotent, que ce soient les baraques foraines où un paillasse tend au pied de Cassandre une échine en caoutchouc, que ce soit le cirque où des chevaux galopent en rond, penchés à tomber, que ce soit Robert Houdin ou le théâtre des puces, rien que d'y songer, Poum est ivre.

Il voudrait être acteur, chanteur, page, *Dame blanche*, figurant, fantoche. La main sur son cœur, hurler qu'il adore Elvire ! Un

poignard brandi, rugir d'une voix de caverne : « Et maintenant, Matteo, à toi le remords, à moi la vengeance! » Ou seulement danser la gigue du Poireau dans le royaume des Légumes, entre le Salsifis et la Carotte! Moins que cela, avoir une tête de bois et un bâton pour assommer Polichinelle! Être le souffleur! Être le singe des orgues de Barbarie!

Tout cela, oui, tout cela, — ô douces fées à la baguette de fleurs, enchantements du bon Merlin! — tout cela est maintenant au pouvoir de Poum. Cette boîte, cette énorme boîte, contient le trésor magique, l'opéra, le drame, la farce, les sanglots, le rire, les apothéoses; Poum baiserait les mains, les pieds à grand-père Vernobre! Un théâtre à lui, pour lui seul, un théâtre qui se dresse, dont le rideau rouge et or descend, où l'on change les décors, et où, mus par trois doigts, s'agitent tout luisants de vernis, excessifs et baroques, les personnages éternels : Pierrot, tel une limande enfarinée; Polichinelle, ventru, bossu, nez bourgeonnant; la mère Pipelet, acariâtre et mafflue (on dirait Mme de Falcord), et d'autres, tant d'autres : le bailli (pourquoi a-t-il une fluxion sur les joues?); le gendarme (il roule des yeux comme s'il avait avalé du vinaigre!); le général (on dirait un jaguar qui mange de la ouate!); — et tous ceux qui n'ont pas de nom, dont le visage et le costume se prêtent à tout. Car l'imagination, qu'en faites-vous?

Déjà, une pièce, cent pièces s'ébauchent dans la cervelle de Poum, lectures et visions. Si on lui décalottait la tête comme on fait aux œufs à la coque, on y verrait un bouillonnement d'idées fumeuses; tel M. le baron de Münschausen, lorsqu'il soulève son crâne pour permettre aux vapeurs de ses nombreuses libations de s'exhaler. Vite, en scène! Un drame, une comédie, une satire, car il y aura tout cela à la fois. Poum a des rancunes à placer, puis de la drôlerie, — il le sait, on le lui a dit, — oh! de la drôlerie à se tordre. Et aussi des idées épiques, fracas de bataille, Bayard : « A moi, d'Auvergne! »...

Les personnages d'abord... Voyons! on pourrait mettre un professeur de géographie, comme le père Moinot, et puis un petit pâtissier qui mange sa marchandise. Il faudrait ensuite la trahison d'un Turc, et on lui couperait le cou au troisième acte. Le ténor — ce serait Pierrot — chanterait la romance si jolie : *De tes yeux quand le sommeil...* Là, il recevrait un coup de trique sur l'occiput, et tout le monde se mettrait à danser.

Complaisant, grand-père Vernobre consent à assister à la pre-

mière représentation, comme ça, au pied levé. Quand on a du génie, on le montre. Le rideau se lève, s'accroche, et, après un intermède pour le machiniste, disparait dans les frises. Le décor représente une forêt. Poum, d'une voix de ventre surprenante, annonce le titre : *l'Amour du général ou la Chasse au crocodile.*

— Par qui, Poum ?

— Par... par M. Molière.

Ici Poum, avec ses dents et son nez, imita le prélude des orchestres; la clarinette et le trombone dominèrent, il y eut un couac, puis un roulement de tambour fait avec la gorge. Mme de Falcord, non, Mme Pipelet parut.

Mme Pipelet. — Tiens ! j'ai oublié mon mouchoir. Et justement, j'ai un rhume de cerveau ! Je vais me moucher dans une feuille de palmier.

Entre le général.

Le général. — Madame, vous êtes belle, et je vous aime !

Mme Pipelet *(pudique).* — Oh ! mon général ! *(Elle sort.)*

Le général. — Si vous me voyiez sur mon grand cheval de bataille ! Attendez, je vais appeler mon ordonnance.

Entre le crocodile.

Le général *(sans le voir).* — Ordonnance, allez me chercher mon cheval de bataille; c'est le plus neuf des manches à balai dans l'office. Ah ! mon Dieu, voilà un crocodile !

Le crocodile *(ouvrant la gueule jusqu'à la queue).* — Ouap ! Ouap !

Le général. — Madame Pipelet, je vous répète que je vous aime. Attendez que je tue ce crocodile. Je vais chercher mon sabre ! *(Il sort.)*

Le crocodile *(chantant d'un ton pathétique) :*

Dans ces forêts où chante le vent,
Je voudrais bien manger un vol-au-vent !

Entre le petit pâtissier.

Le petit pâtissier. — Non, je me suis trompé de chemin : on m'a dit : « Au cinquième étage » ; et voilà que je suis dans une forêt. Je suis perdu. *(Il pleure.)* Oh ! ma mère !... Je ne l'ai jamais connue, ma mère !... Ma naissance est obscure. Peut-être suis-je le fils d'un prince et épouserai-je une Anglaise millionnaire...

Le crocodile. — Ouap ! *(Il le happe et l'emporte.)*

Le rideau tombe.

Poum crie :

— Acte second!

PIERROT *paraît (il chante du nez).*

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot...

(Parlé :) Tiens, j'ai oublié mon mouchoir. Et justement j'ai un rhume de cerveau! Je vais me moucher dans une feuille de papier. *(Il sort.)*

Grand-père Vernobre proteste :

— Faible! Tu te répètes!

— Attends! répond Poum, vexé, mais stimulé.

Rentre le général avec une voix terrible.

LE GÉNÉRAL. — Puisque Mme Pipelet ne veut pas de moi, je vais commander l'exercice :

Oh ma mère! je ne l'ai jamais connue!

— Portez arrrmes! Présentez arrrmes! Ah! voilà le juge qui vient dîner avec moi. Bonjour, Monsieur le juge!

LE JUGE. — J'ai, j'ai, j'ai, j'ai...

LE GÉNÉRAL *(bégayant à son tour).* — Qu'est-ce que... qu'est-ce que vous a... a... avez?

LE JUGE. — Une flu, flu, flu...

LE GÉNÉRAL *(étonné).* — Une flûte?

LE JUGE. — Non! une fluxion aux deux joues!

LE GÉNÉRAL. — Attendez, je vais appeler l'apothicaire. *(Il sort.)*

LE JUGE *(tremblant).* — Oh! oh! oh! non, non, non! Il me donnerait un la, la, la, la, ve, vement! *(Il sort en se cognant le nez.)*

Le rideau tombe. Poum vocifère :

Acte troisième!

POLICHINELLE *(entrant avec un bâton dont il cogne de toutes ses forces les portants et la rampe).* — Tarata! Pan! Pan! Taratata! Pan! Pan! J'ai tué ma femme! Pan! Pan! J'ai tué le général! Pan! Pan! J'ai tué le juge! Pan! Pan! J'ai tué le crocodile! Pan! Pan! Ah! voilà Madame Pipelet. Madame, vous êtes belle et je vous aime! Taratata! Pan! Pan! Pan!

Mme PIPELET. — Insolent!

POLICHINELLE. — Tiens, alors! *(Il la tue.)*

LE GENDARME *(surgissant).* — A l'assassin!

POLICHINELLE. — Vlan! *(Il le tue.)*

Rideau. Vifs applaudissements de grand-père Vernobre, qui fait, à lui seul, le bruit d'une salle en délire. Poum se rengorge.

LES HYPOTHÈQUES

C'est un petit vieillard propret.

(— On a pris une hypothèque sur la maison de M. Gourd, a dit maman à table. C'est joliment bon, le soufflé au citron!)

Une hypothèque! Poum reste rêveur. On l'a prise sur la maison? Est-ce qu'elle volait, ou est-ce qu'elle rampait? Un lézard, alors, un de ces fins lézards d'émeraude dont le petit cœur palpite au soleil? Ou bien un oiseau nouveau-né, qui semble plumé vif? Y avait-il un nid avec des œufs d'hypothèque dedans?

Est-ce que l'hypothèque mord? Est-ce méchant? Qu'est-ce que ça mange? des mouches? Est-ce que l'apothicaire en vend, dans ses bocaux? C'est peut être un de ces chats sauvages dont on voit la peau derrière des vitrines... Alors ce doit être excellent, l'hiver, de porter une hypothèque écorchée sur sa poitrine! Mme de Falcord ne quitte jamais la sienne.

Cependant Poum a des doutes. Il se pourrait que l'hypothèque, après tout, fût un végétal. La pastèque en est un. Hypothèque. Angélique? C'est très bon, l'angélique en bâton. L'hypothèque doit

avoir un goût de miel et d'orange confite. On a vu des plante pousser sur le toit des maisons. Les murs du jardin sont bien cou verts de petites tiges roses comme du corail et fines comme de l dentelle. Chez la mère Célestine, la femme du cantonnier, un giroflée fleurit, en plein chaume, sur le toit de la baraque. Dans l creux des rochers, il pousse des salades bizarres, plus amères qu le chiendent. Quel goût ça aurait-il, des hypothèques cuites au jus assaisonnées à l'huile et au vinaigre?

Mais, une autre fois, le père de Poum prononce :

— M. Gamacet, le conservateur des hypothèques...

La perplexité de Poum s'accroît. M. Gamacet est un pet vieillard propret, sécot, qui porte perruque. Il conserve les hypo thèques? Comment? pourquoi? C'est donc pour cela qu'il a tou jours un trousseau de clefs dans sa poche? Où les enferme t il Dans une serre? Dans une cage? Dans un vivier?

Poum voudrait les contempler à son aise!

L'ACCIDENT

Poum se balance au trapèze, Il se donne de l'élan. Ses pied vont frôler les feuilles du platane. Il est très fier. Sa maman l regarde. Elle l'admire, pas trop rassurée.

— Pas si fort, Poum!

Il se lance plus énergiquement. Téméraire, inquiet au fond Pourra t-il s'arrêter quand il le voudra? Et il décrit des paraboles... Un coup de rein! Vlaou! c'est la descente dans l'abîme!... Trap c'est l'ascension au ciel... C'est drôle! Vlaou! le jardin a le mal d mer!... Trap! le ciel est ivre! Vlaou! le plongeon! Trap! la montée Quel vertige!... Oh là là! le cœur! Vlaou! une cuvette!

Baoum! la culbute! Poum gît à plat, il a tout lâché. Le menton fendu par une pierre, il s'évanouit. Sa maman l'emporte, elle crie elle a du sang sur sa robe claire. Poum voit, mais à travers un brouillard; il entend, mais avec de l'eau dans ses oreilles. Il lu semble que son corps est en ouate.

— Courez cherchez le docteur.

On lave le menton de Poum, il crie! On le gronde, il hurle! O le console, il sanglote! Depuis qu'il a vu, ouverte sur une table, l trousse du docteur, les petits couteaux, les ciseaux, les pinces,

st persuadé que tous ces couteaux, tous ces ciseaux, toutes ces inces, n'attendent qu'une occasion pour le dépecer, le rogner, le enailler. Il sait bien comment on découpe le papier en étoiles jourées, en dessins d'art, pour les assiettes à dessert. Est ce que le octeur va le taillader par plaisir?

Il a l'air terrible, ce médecin. D'abord, c'est un inconnu. On n'a as trouvé le bon petit docteur de la famille, si gras, si rose, si euri. Celui-là est long comme une trique, noir, avec des sourcils roussailleux, une mâchoire de dogue. Il fouille maintenant dans a trousse, en retire des bandes de taffetas gommé, prend un des etits couteaux.

— Je vous demanderai une allumette.

Il la frotte; le soufre fait tousser Poum. Le docteur va-t-il donc ui mettre l'allumette enflammée dans la plaie vive? Non. Il souffle essus et l'éteint, puis, avec son petit couteau, la taille en pointe. Drôle d'idée!

— Voyons un peu! dit-il.

Et, contenant Poum qui pousse des cris de goret qu'on saigne, il xplore, du bout pointu de l'allumette, la profondeur de la déchirure. Un lavage, une application de taffetas gommé, un mouchoir fixé n bandeau autour de la tête de Poum. C'est tout : est-ce posible? O joie! Il remet dans sa gaine le petit couteau qui a l'air si méchant. Il referme la trousse, et, regardant Poum, cet homme errible, qui n'a pas dit trois paroles, déclare :

— Pour permettre aux bords de la coupure d'adhérer rapidement, il faut éviter l'effort de la mastication et donner à cet enfant les choses liquides ou fondantes; des gelées de viande, — aimez-vous les gelées, mon ami? — (si Poum les aime!...) et des crèmes au café ou au chocolat. Aimez-vous les crèmes, mon ami?

Poum les adore.

— Et des laits de poule, avec des jaunes d'œufs bien battus, ajoute le médecin. Aimez-vous le lait de poule, mon ami?

Si Poum l'aime! le lait des poules, le lait qu'on va leur traire, out... chaud! C'est délicieux! Poum ne regrette plus son accident.

LE BAIN DE MER

Cinq heures. Sur le champ de manœuvre, le soleil étend une laque d'or, et tout au bout, la mer de moire a des stries ovales et

des arabesques parallèles. Poum emporte dans un petit panier des cerises et du pain. Il a caché dans sa poche un morceau de chocolat qui fond à la chaleur. Il peut s'en assurer en se suçant ensuite les doigts. Les palmiers ont l'air en zinc, le champ de manœuvre n'en finit pas. Poum rêve qu'il est en caravane et qu'il traverse le Sahara. L'oasis prochaine, c'est le panier de cerises, à l'ombre d'une cabine de toile, sur le sable chaud dont il faut se défier, parce que des cafards noirs en sortent.

A quoi pense Bertha, la nouvelle bonne, chargée de serviettes, éponge et du pliant de madame? A quoi pense maman, qui, lasse, ralentit le pas en s'abritant de son ombrelle? A quoi pense Louis, le petit frère qui se fait traîner par Bertha?

Certainement ils pensent au panier de cerises, et Poum suppute avec désespoir qu'on ne lui en donnera que cinq ou six; encore, dans le nombre, y en aura-t-il une ou deux ratatinées et sans suc.

Poum devient sombre et regarde s'allonger sa petite ombre comme un tirant d'élastique. Si encore il pouvait éluder le bain, dont il déteste la surprise froide et le grelottement de chien trempé, — qui l'empêcherait, à l'écart, de s'adjuger les plus belles cerises? Mais la mer est si calme qu'il n'a aucun espoir à garder. Le plongeon l'attend.

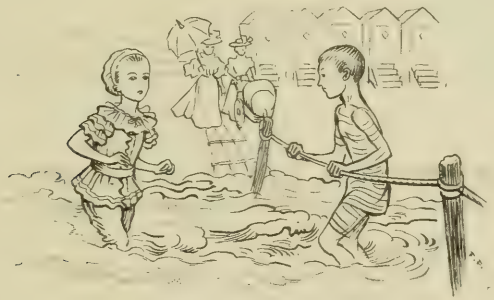
On arrive à l'établissement de bains; un frisson court dans le dos de Poum. Il donne un coup d'œil à la plage où vraiment la mer est absurde. Partout ailleurs on dirait un miroir. Juste devant l'endroit où l'on se baigne, elle a des vagues. Mon Dieu! elles ne sont pas terribles, c'est certain. Mais, enfin, elles vous soulèvent d'une poussée et elles essayent de vous remporter. C'est si sournois, la vague! Puis, il y a des *courants*... Est-ce que Poum n'a pas lu que dans certaines rivières — c'est de l'eau douce, mais c'est toujours de l'eau — de sinistres *tourbillons* happent le nageur imprudent? Dans la mer même, en un endroit lointain sans doute, mais que l'imagination, au long des ondulations fortes ou douces des vagues, prolonge jusqu'ici, — le *Maëlstrom*, terreur des marins, avale des vaisseaux de guerre dans sa gueule en spirale. Ah! s'il n'y avait pas la corde pour se retenir!... Oh! puis Poum reste près du bord, de l'eau jusqu'aux genoux et l'œil au guet, prêt à se redresser d'un bond, quand la petite crête d'écume fond sur lui!

Tiens, voilà les Falcord et sa petite amie Zette! Il est très content, court à elle, lui tend des doigts marron — (le chocolat dans la poche!) — et, perplexe, se gratte le nez. Elle aussi va lui rogner

a part de cerises. Est-ce que M. et Mme de Falcord prétendraient n avoir? Alors, quoi! Poum en mangera deux ou trois pour tout potage? Injustice dégoûtante!

Poum se déshabille, dans la petite cabine, en jetant un regard anxieux sur le plafond. Les cafards!... Et, une fois, il a vu une enorme araignée. Frileusement, il ajuste ses espadrilles, avec la sensation bizarre de sentir sa plante des pieds se rétracter peureusement. La plage est noire d'algues humides, à reflets d'anguilles de mer, et dans ces algues toute une vie grouille et sautèle, mouches et vermines d'eau. Pouacrre!

Il n'y a pas à dire, il faut entrer dans la vague. Heureusement,



Elle est drôle avec son bonnet de toile cirée.

voici Zette. Comme elle est drôle avec son bonnet de toile cirée! Il semble que dans ce bonnet elle n'ait pas mis ses cheveux, mais une éponge. Poum a envie de lui presser la tête, sûr que de l'eau en jaillirait. Cette idée l'amuse. Vlan! il en avale une vague. Bouóou, asch! Prr! Creuch! Que c'est mauvais! Zette rit, et lui jette une flaquée à la figure. Attends un peu! Poum s'anime, riposte, lâche des deux mains la corde, s'en aperçoit... Imprudent! si la mer l'entrainait? *(Courants, tourbillons, Maëlstrom!)*

Bien vite il se raccroche des deux poings crispés, avec la mort dans les yeux et une horrible grimace qui lui tord la bouche! Chançard de petit Louis, son frère, qu'on ne baigne pas parce qu'il est enrhumé, et qui, assis à côté de la bonne, garde, en louchant dessus, le panier de cerises!

Mais Bertha s'avance avec un peignoir, fait signe. Poum, dans sa hâte à sortir de l'eau, reçoit une vague au derrière et s'élance en piaffant et en levant très haut les jambes pour échapper aux algues

visqueuses et à la vermine grouillante. — (S'il osait, il crierait!) — Suivi de la bonne, il court, court à la cabine, l'enfonce d'un coup de tête. Un cri part de l'intérieur. Poum, médusé, écarquille des yeux fous, tandis que la porte, violemment repoussée, lui bat au nez... Alors, c'est inimaginable. Poum, pris de panique, se jette contre Bertha qui le gronde en l'entraînant par le bras dans sa cabine à lui (elles se ressemblent toutes!). Qu'a-t-il donc vu? Pourquoi tremble-il? Pourquoi, hagard, suit-il dans l'espace une vision terrible? Pourquoi Poum, hors de lui, laisse-t-il tomber cette réponse étrange :

— Il y avait une bête, une grosse bête, Bertha! Elle a crié, Bertha! Elle voulait me mordre!

— Fous êtes un betit nigaud, monsieur Poum! C'est Mme de Falcord gue vous avez effrayée!

— Non, Bertha! non, Bertha! Mme de Falcord, je la connais bien. C'était une bête comme il n'y en a pas, Bertha!

Et Poum refusa de s'expliquer davantage; ses yeux gardaient l'horreur sacrée du mystère, l'éclair entrevu de l'énorme Mme de Falcord. Il se rasséréna un peu, cependant, en songeant au panier de cerises.

Mais, quand il arriva sur la plage, le petit Louis, abandonné à lui-même, avait tout avalé, même les noyaux.

(A suivre.) Paul et Victor MARGUERITTE.

MON ONC' JEAN [1]

(Suite.)

— Mademoiselle Jeannette, fit-il d'un ton contrit où perçait un peu de raillerie, ne pleurez plus. Je suis fâché de vous avoir fait de la peine.

— Oh! il n'y a pas d'offense, Monsieur Jacques.

— Comment? vous savez mon nom?

— Tout le monde vous connaît-y point?

— Mais c'est la première fois que je vous vois, parole d'honneur!

— Ah! que là non! Seulement c'est p't être la première fois que vous me regardez, d'hasard...

— Mademoiselle Jeannette, quand on vous voit, on vous regarde.

— Faut croire que non, puisque vous ne me connaissez point.

— Mais où vous ai-je vue?

— J'sais pas, moi. Mais vous, je vous ai vu dans ben des places.

— Où donc cela?

(1) Voir le numéro de *La Lecture* du 21 mai.

— A la ferme, donc, et aux champs, et à l'église, et partout.

— Mais pourquoi n'étiez-vous pas avec votre oncle, tantôt quand il est venu au château?

— Vous le voyez ben : j' cueillais d' la genièvre...

— Et vous effarouchiez mon gibier. Deux délits au lieu d'un. C'est très grave, vous savez, Mademoiselle Jeannette...

— Oh! Msieur Jacques, il faut me pardonner.

— Hum!... enfin, soit; mais à une condition, c'est que je vais vous embrasser.

Jeannette Chantavoine fit un saut en arrière et devint toute rouge.

— Oh! j'ose point, dit-elle.

— Eh! bien moi j' vas oser, reprit le vicomte en éclatant de rire.

Et il s'avança les bras ouverts. Mais Jeannette, légère comme une biche, s'élança derrière une cépée dont les brins pressés lui firent un rempart. Jacques voulut tourner l'obstacle; elle se déroba devant lui et ils se mirent à courir l'un après l'autre autour de la cépée.

Le vicomte s'arrêta, un peu honteux. A travers les brins, il vit la jeune fille haletante qui le regardait d'un air à la fois craintif et moqueur.

— Alors décidément, Mademoiselle Jeannette, vous ne voulez pas que je vous pardonne?

— J' veux pas que vous m'embrassiez dans le bois.

— Et pourquoi ça?

— Parce qu'y a personne.

— Et s'il y avait du monde?

— Oh! alors ça m' ferait plaisi...

— Je vous fais donc bien peur?

— Mais, dame,!... Savoir si vous m'embrasseriez devant l'monde?

Il fit contre fortune bon cœur.

— Pourquoi donc pas? dit-il.

— Ah! j' parie ben que non, allez!

— Et moi j' parie le contraire.

— Et où ça que vous m'embrasserez devant l'monde?

— Diable! pensa le vicomte... Voyons... vous ne serez pas dans le bois, je suppose, lorsqu'on mariera votre cousine?

— J' veux ben croire que non. Mon onc' Jean m'a dit qu'il me donnerait une robe, d'abord!

— Eh! bien je parie que je vous embrasserai devant toute la noce.

— Ah çà! j' veux ben, par exemple.

— Allons, c'est convenu. La paix, Mademoiselle Jeannette! Ne vous sauvez plus; vous n'avez plus rien à craindre de moi jusqu'à la noce.

Et il la rejoignit sans qu'elle cherchât à fuir de nouveau.

Jacques fit remonter Caroline dans son landau.

Au loin, sur la ligne des tireurs, les coups de fusil avaient cessé; on appelait à grands cris le vicomte.

— Entendez-vous là-bas qu'on vous houppe ?

Jacques *houppa* à son tour.

— Je vais les retrouver, dit-il. Mais pas avant de vous avoir remise sur votre chemin.

— Je l'connais bien, marchez, mon chemin.

— Ça ne fait rien ; je veux vous conduire.

— Vous êtes ben honnête.

Ils prirent un sentier qui traversait la clairière et ils s'enfoncèrent

dans le bois, se dirigeant vers la plaine. Ils n'avaient pas fait dix pas qu'un coq se leva en chantant, avec un grand bruit d'ailes. Jacques l'ajusta au travers du taillis; son fusil jeta dans l'ombre, épaisse déjà, un éclair rouge, et le faisan tomba lourdement dans un fourré où ils l'entendirent se débattre.

— C'est une chance de ne l'avoir pas perdu! s'écria le vicomte en ramassant la bête. Vous m'avez porté bonheur, Mademoiselle Jeannette.

Et il lui tendit le bel oiseau, dont les brillantes couleurs et le collier blanc se distinguaient encore, et dont les ailes battaient l'air gris dans une palpitation suprême.

— Faites-moi un grand plaisir. Prenez-le.

— Oh! M'sieu Jacques, c'est que...

— Vous le donnerez, si vous le voulez, à votre oncle, ou à votre tante, ou à votre cousine qui est si rouge...

— Oh! M'sieu Jacques!

— Mais prenez-le, je vous en prie...

Jeannette Santavoine s'était arrêtée toute frisonnante, et elle regardait avec envie le faisan qu'il lui offrait et qu'elle n'osait accepter.

Enfin elle avança une main tremblante.

— Alors, balbutia-t-elle, j'leur dirai que c'est pour eux d'vot'part.

— Soit, mais entre nous, vous savez que c'est à vous que je le donne. Et tenez...

Comme au perdreau qu'avait tué Mlle de Gasny, il arrachait au faisan deux belles plumes de son aile.

— Ces plumes, vous voudrez bien les garder pour vous seule, n'est-ce pas? En souvenir de moi ?

Confuse, elle n'osa rien répondre. Elle avait laissé tomber à terre son taillant et sa botte de genévrier; d'une main elle cherchait à glisser les deux plumes dans son corsage; de l'autre elle tenait le coq par les pattes. Et elle resta ainsi longtemps songeuse.

Cependant Jacques de Berneville s'éloignait à grands pas en fredonnant d'un air vainqueur; bientôt il se mit à rire et s'écria presque haut :

— Ma foi! vive la chasse et le gibier qui vole! Qui veut des plumes de perdreau, de faisan ? J'en ai pour les toques des demoiselles! J'en garnis le corsage des paysannes! Saperlotte! que tout cela est donc plus amusant que le volontariat!

VII

Le jour de la noce approchait, et déjà la ferme des Muriaux était en fête.

Chaque matin, la belle Coralie essayait des ajustements nouveaux, et chaque après-midi le cabriolet de Muterel faisait résonner les cailloux de la cour. Le fiancé entrait, vêtu de neuf et copieusement pommadé, et alors c'étaient de longues causeries amoureuses dont l'animation se devinait à la couleur brique de la fiancée.

Jean Chantavoine, tout glorieux d'une alliance si riche, se frottait les mains du matin au soir : il en oubliait d'aller aux champs et dans les bâtiments surveiller son monde. Les charretiers en profitaient, et pendant de longs quarts d'heure rêvaient aux nuages ou dormaient, assis sur les mancherons de leurs charrues.

Le berger, curieux de voir ce qui se passait à la maison, rentrait deux heures plus tôt que d'habitude et gaspillait en enfoures inutiles la provision de fourrages amassée pour l'hiver ; le vacher bayait aux corneilles, et une des meilleures vaches, la bringée, avait failli crever parce qu'il oubliait de la traire. Enfin le petit page, au lieu de balayer la cour et de curer les chevaux, passait son temps à guetter les amoureux et à regarder à travers les jalousies dans la chambre de Mademoiselle.

Seule, la laiterie, spécialement confiée aux soins de Jeannette, ne souffrait pas de l'incurie générale ; elle était toujours lavée et chauffée à l'heure voulue ; la crème montait dans des terrines aussi bien rangées et aussi propres qu'à l'ordinaire, et le jour où le beurre se faisait, l'homme qui tournait la baratte n'avait pas la permission de flâner.

Plus encore que son mari, Mme Chantavoine contribuait au laisser-aller. Elle n'exerçait plus autour d'elle dans la cour, son royaume, cette surveillance sévère qui d'habitude faisait trembler tout le monde : sa voix rude de paysanne maîtresse ne résonnait plus que rarement dans l'étable et dans la cuisine, et Jeannette aurait pu impunément laisser traîner les œufs pondus çà et là par les poules coureuses. La bonne femme ne quittait presque plus la maison, tournant autour de sa fille dont les toilettes éclatantes la trans-

portaient, et qu'elle trouvait ravissante lorsqu'elle se pavanait devant sa cheminée en mirant dans la glace les cadeaux du futur, un collier d'or et deux lourdes boucles d'oreilles qui encadraient comme deux anses sa figure joufflue.

Il n'y avait pas à dire : les Muterel faisaient bien les choses. Ils se conduisaient en gens cossus et qui tiennent à se faire honneur de leur bien. Ils ne lésinaient ni sur la corbeille ni sur le mobilier; ils avaient acheté, sans regarder à la dépense, une chambre magnifique, en acajou plaqué, et une pendule toute dorée représentant au naturel Marius assis sur les ruines de Carthage. Ils avaient meublé à neuf un salon qui, en attendant les tapisseries de Coralie, était déjà du plus riche effet avec sa table de palissandre, ses quatre fauteuils du même bois recouverts de velours d'Utrecht tourterelle et ses rideaux de soie jaune éblouissante. Enfin ils avaient mis le comble à la joie des Chantavoine en offrant leur belle maison de Varencières pour le repas de noce et le bal. On y serait plus à l'aise que dans le logis étroit des Muriaux, et puis, avait ajouté le fiancé avec un fin sourire, une fois la noce terminée, il n'aurait pas besoin d'enlever sa femme bien loin... Les Chantavoine avaient approuvé cette combinaison des deux mains, lui trouvant un immense avantage, celui de leur épargner une dépense qu'ils n'auraient point osé refuser d'eux-mêmes. Au lieu de faire les frais du festin, ils comptaient bien s'en tirer en offrant trois dindes à la mère Muterel, qui était bonne pour payer tout le reste.

La joie était donc générale aux Muriaux : joie de Coralie qui passait des heures délicieuses à se regarder par devant dans la glace et à se démancher le cou pour s'admirer par derrière; joie du fiancé dont la pommade incessamment renouvelée dénonçait le croissant amour; joie des parents Chantavoine, flattés de donner leur fille à l'homme le plus riche du pays après M. le comte; joie de Jeannette qui songeait qu'elle aurait une robe neuve et qu'elle irait danser; joie des domestiques qui ne travaillaient plus qu'à leur aise.

Sur cette ferme ordinairement animée par le mouvement sans trêve ni repos qu'exige le dur labeur des champs planait une flânerie heureuse, une sorte de farniente bon enfant; les appels de fouets, les jurons, les grincements des traines de charrues et les claquements des roues des lourds banneaux ne s'entendaient plus que par exception : la plupart du temps, c'étaient des rires, des chansons, des pipes fumées auprès des chevaux endormis sur la

raie; et le soir sous les étoiles étincelantes, dans la gelée calme, s'envolaient les notes piquées du Carnaval de Venise torturé par Coralie avec une furia joyeuse.

Cependant le temps se couvrait; le vent d'est commençait à soufler en rafales, et l'avant-veille de la noce la neige se mit à tomber. Elle ne cessa ni le jour ni la nuit, s'entassant en murs épais contre les murs et les haies, formant dans les chemins creux de véritables banquises, tourbillonnant dans les champs en rasant la terre, chassée par la bise aigre.

Le lendemain Muterel faillit verser avec son cabriolet en venant de Varencières.

Le vent s'apaisa pourtant vers le soir; en même temps le ciel se découvrit, et sur la campagne blanche un grand froid calme régna. Une belle matinée de gelée, éclairée par un brillant soleil, sourit à Coralie qu'on sanglait dans sa robe virginale.

VIII

Ce matin-là le vicomte de Berneville s'éveilla de fort méchante humeur. Le château était désert : depuis plusieurs jours déjà la brillante société avait pris son vol vers Paris, et la veille, le comte et la comtesse étaient partis afin d'éviter un retour offensif des Chantavoine.

Il était seul, et il avait pour perspective une noce villageoise dans la neige! Il s'habilla en grommelant, et quand il descendit, emmitouflé dans sa pelisse de fourrure, il lui sembla quitter la chambrée et dégringoler l'escalier du quartier à l'appel du brigadier de semaine; seulement son imagination prêtait au fâcheux brigadier l'aspect et la voix de Chantavoine.

Au bas du perron attendait un landau attelé de deux postiers; le comte, tenant à bien faire les choses, avait voulu que son fils conduisît la mariée dans sa voiture. Le vicomte n'aimait pas ces postiers qu'il trouvait communs; oubliant que les chevaux dignes de lui l'avaient précédé à Paris, il demanda avec humeur au cocher pourquoi on lui avait attelé « ces rosses ». Puis, tandis que le cocher expliquait qu'il n'en restait point d'autres, il se jeta dans la voiture dont il fit claquer rageusement la portière.

Lorsqu'il arriva aux Muriaux, la cour était déjà occupée par un demi-douzaine de carrioles et la salle pleine d'invités qui mangeaient du veau. Chantavoine s'empressait, portant des tasses, et Jeannette, triomphante dans sa toilette neuve, couvrait la table de fioles à formes bizarres et versait le café à pleins bords. Elle rougit très fort lorsque Jacques entra, mais il ne fit aucune attention à elle. Il adressa à l'assistance un geste de protection hautaine qui produisit sur ces braves gens déjà en fête l'effet d'une douche glacée, serra la main de Chantavoine qui s'était élancé souriant et obséquieux, et s'assit dans un coin, maussade, mal résigné au rôle qu'il lui fallait jouer, et répondant à peine aux flots de paroles dont le maître du logis l'inondait.

— Et votre santé va bien, Monsieur le vicomte? Et le papa, la maman? Monsieur le comte est-il toujours pris par le pied?... Allons, tant mieux!... Hein, en v'là un temps de misère pour une noce!... Et not'gendre qui n'arrive pas!.., pourvu qu'il n'ait point versé en route... D'habitude il ne met pas beaucoup après le quart moins d'une heure pour venir ici; seulement, c'est vrai qu'il ne s'amuse point. Mais j'vas vous dire une chose: à c'matin il ne va point pouvoir faire courir son bidet... Tiens! une galège qu'entre dans la cour! Pour sûr c'est mon cousin Langlois.

Chantavoine se précipita; la calèche de louage s'amena au trot pénible de ses deux biques poussives, et le cousin Langlois en descendit avec son épouse et son héritier âgé de cinq ans.

Comme le futur n'arrivait toujours pas, l'entrée du cousin fit diversion à l'attente générale; c'était, après le vicomte, l'homme le plus considérable qu'on attendit du côté des Chantavoine et leur deuxième témoin. Il tenait la plus grosse épicerie du Plessis, bourg important qui s'enorgueillit à bon droit de posséder une station de chemin de fer et un loueur de voitures. On disait tout bas qu'il avait amassé beaucoup de bien en vendant cher des produits très médiocres, et on tenait pour constant qu'il mettait de la poussière dans son poivre et de la farine dans son sucre en poudre.

Mais comme il avait toujours eu le talent ou la chance de ne pas se faire prendre, on vantait beaucoup son habileté en affaires, et chacun admirait les ficelles qui lui permettaient de doubler ses bénéfices. — Ben! disait Chantavoine, quéque vous voulez? C'est-y point le commerce? Qui qui ne met point de l'eau dans son lait par chez nous à c't'heure?

On s'empressa donc autour du cousin Langlois; autant la récep-

tion du vicomte avait été respectueusement défiante, froide et presque hostile, autant fut chaud et cordial l'accueil fait à ce gros homme qui, parti de rien, avait su assez bien voler le monde pour gagner beaucoup d'argent. Jacques s'en aperçut et comprit qu'il était temps d'être aimable ; il se promit à part lui d'éclipser l'épicier, et dès lors il commença à s'amuser.

Mme Langlois, une petite sèche à nez pointu, toute flottante dans une robe de soie trop large et coiffée d'un chapeau à rubans éclatants que lui avait infligé la modiste du Plessis, se précipita dans la chambre où l'on achevait d'habiller Coralie et poussa des cris d'oiseau en voyant qu'elle arrivait à temps pour poser le voile. Son fils, un affreux moutard au museau grognon et aux jambes torses, fut accaparé par Jeannette qui le couvrit de baisers ; et comme le froid le faisait braire, elle lui donna pour le calmer une grande tartine de confitures dont il eut bientôt jusqu'aux oreilles.

Quant à lui, Langlois, il s'attabla et se mit à absorber force café et liqueurs parce qu'il les avait fournis et que c'était un moyen agréable de faire aller le commerce.

La matinée s'avançait ; la mariée était prête, et elle attendait, assise sur un tabouret, toute raide sous son voile, congestionnée par un corset lacé jusqu'à la barbarie, n'osant remuer de peur de déranger les plis de sa robe blanche, souffrant beaucoup, mais heureuse de se voir si belle.

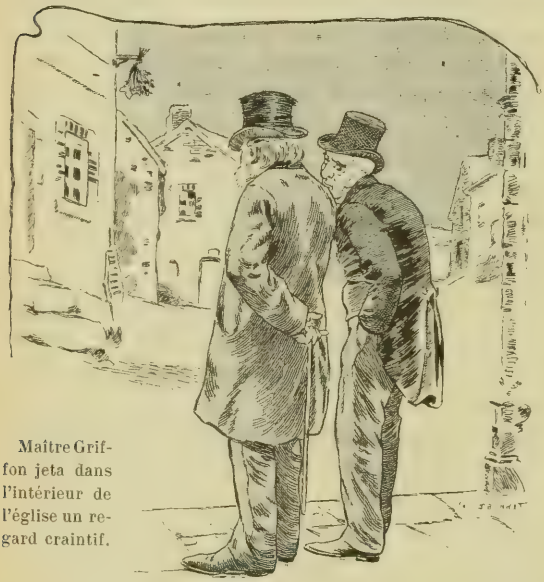
Et de chaque côté de la porte charretière, immobiles sous la bise, les deux charretiers et le berger, armés de flingots loués pour la circonstance, regardaient au loin sur la route.

Tout à coup les coups de fusil éclatèrent.

— Enfin le v'là ! cria Chantavoine ; et tout le monde sortit pour recevoir le marié qui fit une entrée triomphale, au grand trot, dans une belle carriole bâchée et peinte à neuf. Il sauta à terre et les embrassades commencèrent, pendant qu'il expliquait comme quoi sa mère, rapport à sa fraîcheur, n'avait pu venir par ce froid, et comment la neige l'avait obligé de marcher au pas un bout de chemin.

Ses témoins le suivaient de près ; on vit successivement tourner dans la porte le cabriolet de M. Griffon, notaire à Varencières, et le panier du docteur Tranchebize, conseiller général. Mais un accident faillit arriver ; le cheval de M. Griffon, effrayé par les coups de fusil, fit un écart en passant la porte et la roue monta sur une des bornes ; heureusement le véhicule reprit son équilibre et le notaire en fut quitte pour un violent mouvement de roulis.

Tout le monde était arrivé, et dans la salle, autour des reliefs du veau et des tasses fumantes, le médecin, le notaire et le vicomte formaient un groupe curieux. Jacques de Berneville avait salué courtoisement le docteur; mais celui-ci, blessé dans son radicalisme par la présence de ce hobereau, avait à peine daigné répondre par une inclination de tête; ce que voyant, le vicomte lui avait tourné le dos et causait familièrement avec maître Griffon. Le notaire se sentait mal à son aise; son sourire obséquieux errait de l'un à l'autre, et il aurait voulu pouvoir se dédoubler pour causer à la fois avec tous les deux; car s'il était le notaire des Berneville, il ne l'était pas moins des Tranchebise, et il ne se souciait de contrarier ni le grand Turc ni la République de Venise. Quant à Muterel, il avait traversé avec de grandes marques d'empressement pour aller admirer Coralie dans la pièce à côté, s'arrêtant seulement un instant pour secouer la main de l'épicier en train de siroter sa troisième liqueur, et pour s'incliner devant Jacques avec une politesse cérémonieuse que démentait son œil sournois.



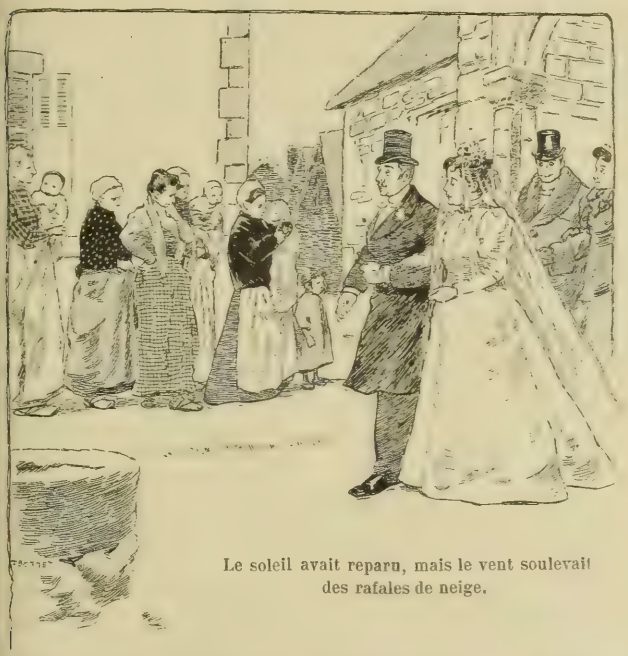
Maître Griffon jeta dans l'intérieur de l'église un regard craintif.

— V'là qu'il est passé la demie de dix heures, dit Chantavoine. Faudrait tout de même penser à aller à la mairerie.

Tout le monde fut d'avis qu'il fallait partir.

On disserta sur la longueur du chemin jusqu'à la mairie et sur le temps qu'il faudrait ensuite pour gagner l'église; on s'accorda à reconnaître que l'on serait très en retard; quelqu'un s'apitoya sur la faim dont allait souffrir M. le curé, ce qui amena sur les lèvres

docteur un sourire sardonique; enfin on conclut qu'il était grand
nps de monter en voiture. Après quoi on se réattabla.
Au bout d'un quart d'heure, Chantavoine recommença à trouver
'il fallait y aller tout de même, ce qui ne fut encore contredit par
rsonne. Mais comme on se remettait à verser du café, le vicomte
ctit et fit signe à sa voiture d'avancer; puis il rentra en s'écriant
ine voix claire :
— J'enlève la mariée!
Et, offrant son bras à Coralie, il la conduisit jusqu'au landau au



Le soleil avait reparu, mais le vent soulevait des rafales de neige.

ieu des rires et des bravos de l'assistance, qui trouvait que
ait bien envoyé, et que, pour un garçon à M. le comte, il n'était
plus fier que ça.
Toute la noce sortit dans la cour; Chantavoine ravi jeta son cha-
u en l'air et cria : Vive la mariée! Tous reprirent en chœur,
f Muterel qui ne dit rien. Il avait l'air vexé et regardait avec
oit l'élégante voiture qui attirait l'attention générale, alors qu'on
semblait point s'apercevoir de sa carriole neuve. Il s'approcha
achement.

— Ah! mais non, dit le vicomte; vous n'allez pas monter là Pas encore!... comme vous êtes pressé!

La noce se tordit; le marié resta coi et recula, visiblemen furieux, au milieu des quolibets.

Coralie, très digne sous son voile, feignit de ne pas en tendre.

— Il y a encore place pour deux demoiselles avec moi, repr Jacques.

Trois filles couvertes d'imposants chapeaux et largement enru bannées et fleuries, comme il convient à des demoiselles d'honneu s'arrêtèrent dans un alignement amusant, ouvrant sur le landau de yeux écarquillés. Et tandis que Jacques les contemplait, se comp rant mentalement à Pâris, il aperçut tout à coup Jeannette debo sur le seuil.

Elle portait encore le tablier qu'elle avait passé sur sa rob neuve pour ne pas la salir en servant, et sur ses cheveux fauves u petit bonnet tout fraichement repassé était posé gentiment; el semblait regarder d'un air de respectueuse envie la rangée d demoiselles d'honneur et leurs couvre-chefs empanachés ; et le fi de l'épicier, auquel on venait de retirer sa deuxième tartin s'accrochait après elle en braillant.

Le vicomte la reconnut et se rappela aussitôt leur rencont dans le bois ; il la trouva plus gentille encore, avec sa mise simp tranchant sur tout cet ensemble de bonnes gens endimanchés. prit son parti aussitôt :

— Arrivez donc, cria-t-il, Mademoiselle Jeannette! Que faite vous ainsi derrière tout le monde? N'êtes-vous pas de la noc vous aussi?

Jeannette, se sentant regardée, était devenue rouge comme u cerise; elle perdit tout à fait contenance lorsqu'elle se vit inte pellée et que l'attention générale se porta sur elle. Elle fit mine vouloir balbutier quelque chose, mais le gamin pendu à ses jup se mit à hurler de plus belle; alors, comme la cousine Langl s'élançait pour le calmer, elle saisit avec empressement l'occasi qui s'offrait de cacher son embarras. Elle rentra dans la salle et sortit avec un gros morceau de sucre que l'enfant se mit à suc en grognant.

Cependant Jean Chantavoine avait éclaté d'un gros rire.

— Vous voulez plaisanter, Monsieur le vicomte! Jeannette, c' ma nièce, voilà.

— Je le sais bien, dit Jacques; c'est précisément pour cela que place...

— Ah! Monsieur le vicomte, vous ne voudriez pas! Sa place est n où qu'alle est, en arrière du monde.

— Par exemple!...

— Écoutez, je vas vous dire une chose : son père, qu'était mon re, était un galvaudeux. J'peux bien le dire, tout le monde le t dans le pays. C'est une fille que j'ai tirée de la misère parce que, s savez, après tout... c'est une Chantavoine, quoi! Même que l'ai renippée à neuf pour le jour d'aujourd'huy. Mais elle est n où quelle est.

acques était indigné; mais il remarqua bien vite que tout le nde paraissait être de l'avis de Chantavoine. Jeannette elle-me écoutait sans manifester ni honte ni colère l'antienne sempi nelle que tous les jours du matin au soir son oncle et sa tante cornaient aux oreilles.

— Allons, monte, Mélie, commanda Chantavoine; et toi aussi lphine. Y a pas de place pour Zéphyrine, c'est un malheur; is on ne peut pas trois sur le devant : tant pire pour elle.

Mélie et Delphine s'élancèrent, écarlates de plaisir, dans la belle ture et s'assirent sur la banquette de devant, pendant que Zé-rine rentrait dans le rang en faisant la lippe.

Le vicomte s'était promis d'être galant; il pria donc mademoi-e Mélie de prendre place dans le fond, à côté de la mariée.

Mélie crut bien faire en refusant; il insista; elle accentua ses naces; cependant la noce gelait, stoppant dans la neige. Alors mère de Mélie, une grosse femme toute congestionnée par le d, n'y tint plus.

— As-tu bientôt fini tes manières? cria-t-elle à sa fille. Vas-tu s faire prendre en glace? Tu ne peux pas te mettre sur l'der-e quand M. le vicomte te le dit?

Enfin Mélie céda, et le landau démarra avec force glissades des vaux dans la neige.

Le marié fit avancer sa carriole où s'entassèrent la mère Chan bine, Jeannette et trois garçons en redingotes fleuries d'un quet de papier, déjà allumés par les rasades absorbées à la ne. La calèche de l'épicier suivit : il y monta majestueuse nt avec son épouse et son héritier et offrit une place à made selle Zéphyrine. Le notaire sauta dans son cabriolet; le doc-Tranchebize, assis dans son panier, fouailla sa jument blan-

che; les autres invités se hissèrent dans leurs carrioles; en Chantavoine, qui avait tenu à fermer les portes et à donner consigne au page laissé à la garde de la ferme, fit monter a lui les domestiques admis à voir marier la demoiselle de la m son, et le ménétrier qui venait d'arriver de Varencières, à moi gelé, trop tard pour racler à la noce l'air du départ.

Et la file des voitures s'en alla lentement, cahotant dans les nières invisibles, sous le ciel redevenu gris, à travers la plaine la blancheur neigeuse, partout répandue, enveloppait d'un linc glacé, dans le grand silence de cette morne matinée d'hiver troublaient seuls des croassements de corbeaux.

IX

Au hameau des Crières, le landau du vicomte s'arrêta devan porte du maire, et la mariée descendit dans la neige qui remp sait l'étroite cour plantée de pommiers poudrés de givre; puis s cessivement toute la noce sauta à terre et pénétra dans la salle le premier magistrat municipal attendait. Salle nue, sans feu, relée de briques qui vacillaient sous le pied, meublée de quelq vieilles chaises et d'une bibliothèque où étaient rangés des re tres crasseux. Dans un coin, un drapeau roulé autour de sa han et, à côté de la porte, un vieux sabre de garde champêtre accro à un clou rappelaient seuls la réception officielle de la pièce. maire n'habitait plus là; retiré depuis quelques années chez fils, il ne venait aux Crières que pour remplir son office de ma et tout dans la maison avait l'aspect délabré des lieux qu n'habite plus.

On se mit à causer; il fallait donner le temps au monde d'arri On était d'une bonne heure en retard, mais on n'y pouvait rien ne pouvait pas se marier sans le père, et Chantavoine n'arri point. Enfin il parut; le maire lui fit fête et une nouvelle caus commença : mais la même bonne âme qui avait déjà pensé fringale dont le curé était menacé fit observer qu'il était onze he et demie; alors le maire prit son écharpe et la noua par-dessu blouse, puis passant derrière l'unique table, il fit passer devant

s futurs époux, les témoins et les parents faisant le cercle autour. Un silence presque religieux s'établit pendant que M. le maire onnait lecture des articles du code; visiblement le livre et l'écharpe npressionnaient tout le monde. Mais lorsqu'il eut prononcé la hrase fameuse : La femme doit obéissance à son mari, des rires élevèrent et les jeunes gens, fleuris de roses en papier, se mirent à tiner les demoiselles qui répondirent par des tapes. Puis il fallut gner : ce fut long; les doigts gourds ne pouvaient serrer la plume l'écrasaient sur le papier... Enfin on ressortit dans la neige. acques, toujours correct, donnant le bras à Coralie, la fit remonter ns son landau et chargea de nouveau Mélie et Delphine; chacun prit sa place à la queue, et la noce repartit en cahotant vers Berville.

Il était midi et demi lorsqu'on arriva à l'église; du plus loin r'il avait aperçu les voitures, le sacristain, exaspéré par l'attente, vait sonné les cloches avec furie; le clocher pointu, ébranlé par sonnerie, se balançait comme un pendule; les portes étaient randes ouvertes, et tout au fond, debout sur les marches du chœur, curé attendait, pâle de faim.

La mariée faisait pitié; elle avait les pieds gelés et la torture de n corset devenait atroce. En route, Jacques avait cherché à auser; mais il n'avait pu tirer d'elle que ces mêmes mots vingt is répétés : Ah! bon Dieu! j'ai-t-y mal à la tête! — Et ses condolances sur la fâcheuse migraine avaient stéréotypé sur les lèvres Mélie et de Delphine des sourires de compassion bêtes qui l'imatientaient. Il poussa donc un soupir de satisfaction lorsqu'ils ntrèrent dans l'église.

Tandis qu'il menait la victime à son prie-Dieu, toute la noce engouffra à sa suite dans l'édifice sacré, amenant avec elle des aînées de neige et une humidité glacée qui transforma le pavé en atinoire. On s'installa de ci, de là, dans les bancs, dans les stalles chœur, les femmes faisant mine de prier, les hommes affectant air distrait, non sans avoir, pour la plupart, esquissé un signe croix furtif.

Le docteur Tranchebize s'avança jusque sous le porche, puis, arrêtant avec solennité, il demanda au notaire s'il ne voulait s venir avec lui à l'auberge prendre quelque chose de chaud endant « la comédie qui allait se jouer là dedans ». Maître Griffon gratta l'oreille et jeta dans l'intérieur de l'église un regard crain-; il aperçut le vicomte qui, debout dans la première stalle et

emmitouflé dans sa pelisse, regardait entrer l'assistance. Cette vu lui fit faire un mouvement en avant. Mais, ayant tourné la tête, rencontra le facies ironique du docteur, d'où résulta aussitôt pour lu un mouvement en arrière. Il fut alors sur le point d'accepter ; ma un nouveau coup d'œil jeté au vicomte lui donnant la certitud qu'il était observé, il fit mentalement le calcul que la clientèle de Berneville valait encore mieux que celle des Tranchebize, et allégua, en bredouillant beaucoup, les convenances, la crain d'être remarqué s'il ne faisait pas comme les autres, la nécessité d se plier aux usages...

— Comme vous voudrez! ricana le médecin.

Et jetant sur le tabellion embarrassé un regard foudroyan il se dirigea par grandes enjambées vers le cabaret, pendant qu maître Griffon tout penaud pénétrait dans l'église en jurant à pa lui qu'il ne consentirait plus jamais à jouer dans un mariage rôle de témoin.

Le curé attendait toujours, Chantavoine n'étant pas arrivé; était plus d'une heure. Désiré Muterel, mécontent de se voir l'église, faisait des yeux mauvais au prêtre et aux deux enfants d chœur qui l'entouraient en soufflant dans leurs doigts; Corali inclinée sur son prie-Dieu, ne bougeait plus, heureuse d'avo trouvé une position dans laquelle ses baleines lui tenaillaient u peu moins les côtes; Jacques devenait nerveux et sentait faiblir s résolution d'être aimable; le petit Langlois dormait, vautré sur le genoux de sa mère, accotée contre l'épicier qui digérait les liqueu absorbées à la ferme; Mme Chantavoine bougonnait contre sc mari et courait à tout instant vers la porte pour voir s'il n'arriva point; enfin le reste de la noce, affalé sur les bancs, bavarda presque haut.

Au bout de cinq minutes le curé, visiblement excédé, descend les deux marches du chœur, et, s'arrêtant devant Mme Chant voine, il lui reprocha en termes amers l'attente excessive qu'on l imposait; comme la bonne femme cherchait des excuses, il l tourna le dos et, revenant face aux futurs époux, il procéda, sa plus s'occuper de l'absence de Chantavoine, à la bénédictio nuptiale. Puis, comme la messe commençait, le notaire s'esqui discrètement et s'en fut retrouver le docteur, espérant ainsi avo tout concilié et s'être ménagé la bonne grâce de ses deux clients.

Les chantres achevaient de nasiller le *Credo* lorsque Chant voine, suivi de ses trois domestiques, se précipita dans l'égli

écouant autour de lui une buée de neige. Tout essoufflé il fit à la
ête une petite génuflexion, puis il expliqua avec volubilité à sa
mme l'accident qui lui était arrivé : son cheval, un bidet qu'il
enait d'acheter, n'avait pu suivre le train des autres voitures ; la
eige avait botté sous ses pieds, il *s'avait pâmé* dans les brancards ;
avait fallu le dételer pour le dépâmer, et le temps de le ratteler...
nfin c'était une misère, quoi ! — Rapidement, comme s'écoule une
au murmurante, le récit de Chantavoine passa de banc en banc ;
aucoup sortirent pour voir le cheval, et les charretiers s'empres-
rent d'aller expliquer l'accident.

Maintenant la cérémonie, dans la froide église, tirait à sa fin.
n passa dans la sacristie pour signer ; puis le cortège se forma,
oralie donnant le bras à son mari, le vicomte conduisant
me Chantavoine. Dehors le soleil avait disparu, mais le vent
était élevé et soulevait des rafales de neige qui brûlaient la peau.
omme Muterel menait sa femme vers sa carriole, Jacques s'y
posa et offrit son landau. Le marié n'osa refuser, bien qu'il se
ntit humilié en pensant que c'était à cause de sa voiture décou-
rte que ce seigneur insolant lui jetait sa voiture fermée à la
ure. Il y montèrent suivis des inévitables Delphine et Mélie.

Le vicomte commençait à trouver que la fête avait assez duré.
idée de faire à présent trois lieues dans la neige ne lui souriait
s, et il s'approcha de Chantavoine pour prendre congé ; mais
figure du bonhomme prit une expression si désespérée qu'il
nsista point. Il chercha donc une voiture, et Mme Chantavoine
i n'avait pas quitté son bras le conduisit vers la calèche des Lan-
ois. Cependant le ménétrier, debout sous le porche, s'escrimait
e son crincrin en tapant des pieds pour se réchauffer.

M. Langlois était déjà installé à côté de son épouse au fond de
voiture ; le moutard, engourdi par le froid, dormassait sur la
nquette de devant. Ce trio sympathique poussa un grognement
sque la portière s'ouvrit, et comme Mme Chantavoine deman-
it : Y a-t-il de la place pour deux en se serrant un brin ? l'épi
r répondit d'un air rogue : Faudra bien.

Cette mauvaise humeur et ce sans-gêne rendirent à Jacques
te sa gaieté. Il aida Mme Chantavoine à se hisser dans la calèche
s'assit avec elle par devant en se serrant le plus possible, pour
mettre au petit Langlois de prendre place entre eux deux sans
anger l'installation confortable de ses parents.

On partit ; pour donner courage aux gens et aux bêtes, le méné-

trier, perché dans la carriole de Muterel, joua une marche entraînante, et le cortège s'engagea en trottinant dans la plaine morne balayée par le vent du nord qui soufflait de plus en plus âpre.

Dans la calèche des Langlois, un silence un peu embarrassé régna d'abord : on se dévisageait pour faire connaissance. L'épicier, en cherchant à caser ses jambes, allongeait des coups de pied à la mère Chantavoine qui se recroquevillait de son mieux pour ne pas le gêner; Mme Langlois jetait des regards en dessous à Jacques de Berneville qui, immobile dans sa pelisse, le collet relevé jusqu'aux yeux, ressemblait à une statue de l'hiver; enfin le petit Langlois gloussait et s'agitait comme une anguille, distribuant les coups de tête et les renfoncements avec une égale générosité à ses deux voisins. Par les fentes de la guimbarde mal close le froid entrait, aigu comme un canif, et à chaque descente des roues dans les ornières la vieille machine oscillait et gémissait.

Mais rien ne pesait à Mme Chantavoine plus que le silence, et au bout de peu d'instants, il fut aisé de deviner que Mme Langlois éprouvait à la langue de furieuses démangeaisons; M. Langlois lui-même, habitué à s'écouter parler du matin au soir, prenait peu à peu l'air étonné d'un homme qui n'entend plus le son d'une voix qui lui est chère.

(A suivre.) Joseph L'Hopital.

Le Gérant : F. Juvén. Imp. de Vaugirard. G. de Malherbe, Dir. 152, r. de Vaugirard, P

LE PLAISIR DE ROMPRE

ıetit salon au cinquième. — Ce qu'une femme, qui a beaucoup aimé et s'est pas enrichie, peut y mettre de bibelots offerts, de meubles dis-rates, d'intimité. — Cheminée au fond. — Porte tenture à gauche. — ble à droite. — Pouf au milieu. — Un piano ouvert. — Fleurs bon ırché. Quelques cadres au mur. — Feu de bois. — Une lampe ımée.

BLANCHE, puis MAURICE

nche est assise à sa table. Robe d'intérieur. Vieilles dentelles : c'est son seul luxe, son héritage. Elle a fouillé ses tiroirs, brûlé des papiers, noué la faveur d'un petit t, et pris dans une boîte une lettre ancienne qu'elle relit. Ou plutôt, elle n'en relit es phrases connues. Celle-ci l'attendrit. Celle-là l'émeut jusqu'à la tristesse. Une lui fait hocher la tête. Une autre enfin la force à rire franchement. On sonne. he remet, sans hâte, la lettre dans sa boîte, et la boîte dans le tiroir de la table. Puis a ouvrir elle-même.

ırice entre. Élégance sobre. Dès ses premières phrases et ses premiers gestes, on s'ent est comme chez lui.

MAURICE (il appuie sur les mots)

onjour, chère et belle amie.

BLANCHE (moins affectée)

onjour, mon ami. (Maurice veut l'embrasser par habitude, politesse ɔur braver le péril. Elle recule.) Non.

MAURICE

h! en ami!

BLANCHE

lus maintenant.

MAURICE

vous assure que ça ne me troublerait pas.

BLANCHE

Ni moi; précisément : c'est inutile... Avez-vous terminé v courses ?

MAURICE

(Il pose son chapeau et sa canne sur un meuble et s'assied à gauche de la cheminée, t ses mains au feu, le ravive, tâche de ne pas paraître gêné. Blanche s'est assise près sa table, du côté opposé à celui où elle lisait la lettre.)

Toutes, et je m'assieds éreinté. Que ne peut-on s'endormir garç et se réveiller marié? Je suis allé d'abord à la mairie : m'adressa ici, puis là, puis à droite, puis à gauche, puis au fond, j'ai question divers messieurs ternes que mon mariage n'a pas l'air d'émouv beaucoup... De là, je suis allé chez le tailleur essayer mon hab Il me conseille de porter décidément des bretelles et me mettra peu de ouate ici. J'ai en effet une épaule plus basse que l'autre. peux l'avouer, aujourd'hui que ça vous est égal. De là, je suis a à l'église. Il paraît qu'il va falloir me confesser!

BLANCHE

Sans doute, il faut remettre votre âme à neuf.

MAURICE

Les uns m'affirment que le billet de confession s'achète, et autres que je puis tomber sur un prêtre grincheux qui me dira, je pose pour l'homme du monde et l'esprit fort : « Il ne s'agit p « de ça, mon garçon. Êtes-vous chrétien, oui ou non? Si vous ê « chrétien, agenouillez-vous et faites votre examen de conscience Je me vois, grotesque, frappant les dalles de mes bottines verni Agréable quart d'heure!

BLANCHE

Il vous faudra, je le crains, plus d'un quart d'heure. Pau ami, votre fiancée vous saura gré d'un tel sacrifice!

MAURICE (il se lève et s'adosse à la cheminée)

Je suis très embêté... Et dites-moi (avec inquiétude), ma ch amie, vous ne songez pas à vous dérober, vous assisterez sûrem à mon mariage?

BLANCHE

Vous m'invitez toujours?

MAURICE

Naturellement.

BLANCHE

J'irai.

MAURICE

Je compte sur vous. (Froidement.) On s'amusera (plus gaiement), us surtout. Vous me verrez descendre les marches de l'église ec la petite en blanc. Et malgré moi, je pense, faut il le dire?, ı! je peux tout dire à vous... (Il vient s'asseoir sur le pouf, en face Blanche.) Je pense à des histoires de vitriol.

BLANCHE

Ah! vous me sondez! Eh bien! mon ami, changez vos idées. les vous donnent l'air candide. Est-ce assez vilain, un homme qui peur! Car vous avez peur, et vous vous tiendrez sur la défen e, le coude levé en parapluie. Les saints riront dans leur niche. us mériteriez!... Mais je craindrais de brûler ma robe.

MAURICE

Taquine! Vous vous trompez, vous ne m'effrayez pas, et j'ai me l'intention de vous présenter à ma femme, comme une rente.

BLANCHE

Ou comme une institutrice pour les enfants à naitre. Plus tard, les garderais, et vous pourriez voyager.

MAURICE

Déjà aigre-douce! ça débute mal.

BLANCHE

Aussi vous m'agacez avec votre système de compensations... (Elle se lève et remet à Maurice la carte de la fleuriste et la carte de Mme Paulin.) Moi, je suis allée chez la fleuriste. Elle promet de us fournir, chaque matin, un bouquet de six francs. Oh! j'ai archandé. Par ces froids, ce n'est pas cher.

MAURICE

Non, si les fleurs sont belles, et si on les porte à domicile.

BLANCHE

On les portera. J'ai prié Mme Paulin de vous chercher une

bague, un éventail, une bonbonnière et quelques menus bibelot Elle n'avait rien en boutique. J'ai dit que vous vouliez être gén reux, sans faire de folies, toutefois.

MAURICE

Évidemment. (Avec une légère inquiétude.) Et ce sera payable

BLANCHE

A votre gré; plus tard, après le mariage.

MAURICE (rassuré)

Je vous remercie. (Il se lève; tous deux sont séparés par la table Vraiment, vous n'êtes pas une femme comme les autres.

BLANCHE

Aucune femme n'est comme les autres. Quelle femme suis-donc ?

MAURICE (prenant la main de Blanche)

Une femme admirable de tact.

BLANCHE

Puisque tout est convenu, arrêté.

MAURICE

D'accord. Oh ! jusqu'à cette dernière visite, nous avons été pa faits. Mais c'est ma dernière visite. Nous ne nous reverrons plus.

BLANCHE

Nous nous reverrons en amis. Vous le disiez tout à l'heure.

MAURICE

Oui, mais plus en autre chose. Et dans l'escalier, j'avais vagues transes.

BLANCHE

Pourquoi ? Rien ne gronde en moi. Quand je me suis donnée vous, ne savais-je point qu'il faudrait me reprendre ? Si le décr chage a été pénible...

MAURICE

Nous n'en finissions pas. Nos deux cœurs tenaient bien.

BLANCHE

Ils sont aujourd'hui nettement détachés. J'ai mis, dans ce petit paquet, les dernières racines : quelques photographies, votre acte de naissance que j'avais eu la curiosité de voir (comme vous êtes encore jeune !), et un livre prêté.

MAURICE

A la bonne heure ! c'est un plaisir de rompre avec vous. C'est bien, ce que nous faisons là, très bien. C'est tellement rare de se quitter ainsi ! Nous nous sommes aimés autant qu'on peut s'aimer, et nous nous séparons, parce qu'il le faut, sans mauvais procédés, sans la moindre amertume. Nous donnons l'exemple de la rupture idéale. Ah ! Blanche, soyez certaine que si jamais quelqu'un dit du mal de vous, ce ne sera pas moi.

BLANCHE

Vous êtes trop délicat. Pour ma part, je ne vous calomnierai que si cela m'est nécessaire... (Elle s'assied à droite et Maurice à gauche de la table.) Me rendez-vous mon portrait?

MAURICE

Je le regarde.

BLANCHE

Il vaudrait mieux me le rendre ou le déchirer que de le jeter au fond d'une malle.

MAURICE

Je tiens à le garder et je dirai : c'est un portrait d'actrice qui était très bien, dans une pièce que j'ai vue.

BLANCHE

Et mes lettres?

MAURICE

Vos deux ou trois lettres froides de cliente à fournisseur. Je les garde aussi. Elles me défendront au besoin.

BLANCHE

Ne vous énervez pas, et causons paisiblement de votre mariage Avez-vous vu la petite aujourd'hui?

MAURICE

Cinq minutes à peine. Elle est tellement occupée par son trousseau! Et le grand jour approche!

BLANCHE

Aime-t-elle les belles choses?

MAURICE

Oui, quand elles sont bien chères.

BLANCHE

Dites-lui que le bleu sied aux blondes. J'ai là une gravure de modes très réussie que je vous prêterai. A-t-elle du goût?

MAURICE

Elle a celui de la mode.

BLANCHE

Vous devez l'intimider. Quelle est, en votre présence, son attitude, sa tenue, quelles sont ses manières?

MAURICE

Celles d'une chaise sous sa housse.

BLANCHE

Sérieusement, la trouvez-vous jolie?

MAURICE

C'est vous qui êtes jolie.

BLANCHE

C'est d'elle que je parle : la trouvez-vous jolie?

MAURICE

Jolie et fraîche comme le titre : Au printemps.

BLANCHE

Enfin vous plaît-elle?

MAURICE

Elle me déplaît de moins en moins.

BLANCHE

Souvenez-vous que c'est moi qui vous l'ai indiquée.

MAURICE

La piste était bonne.

BLANCHE (découpant un livre)

Je m'en félicite. A-t-elle des caprices ? (Maurice distrait ne répond plus. Blanche lui touche le bras.)

MAURICE

Je m'emplis les yeux. Je fais provision de souvenirs. Toutes ces fleurs donnent à votre petit salon un air de fête.

BLANCHE

A-t-elle des caprices, des préférences ?

MAURICE

Elle aime tout ce que j'aime.

BLANCHE

Ce sera commode.

MAURICE

Nous n'aurons pas besoin de faire deux cuisines.

BLANCHE

Vous avez de l'esprit, ce soir.

MAURICE

C'est le bouquet de mon dernier feu d'artifice

BLANCHE

Et cela ne vous gêne pas de parler ainsi d'une jeune fille qui sera votre femme ?

MAURICE

Est-ce à vous de me le reprocher ? Vous savez bien que je parle sur ce ton, un peu pour vous faire plaisir.

BLANCHE

Ne nous attendrissons pas.

MAURICE

Je ne m'attendris pas. Nous devisons de nos petites affaires. Et M. Guireau lui-même pourrait écouter.

BLANCHE

Laissez donc M. Guireau tranquille. (Elle se lève, fait quelques pas lentement.)

MAURICE

Permettez, chère amie, votre mariage m'intéresse autant que le mien; je ne veux pas avoir l'air plus égoïste que vous, et puisque mon avenir vous préoccupe, c'est le moins que je m'occupe du vôtre. Nous nous casons mutuellement.

BLANCHE

Avec la différence du confort au luxe.

MAURICE

Hé, hé! Si on comptait! Et puis nos besoins sont-ils les mêmes!

BLANCHE

Non, je suis plus modeste... mais parlons d'autre chose. (Elle s'assied à gauche de la cheminée.)

MAURICE

Du tout! du tout! Je vous renseigne sur ma future femme, j'exige d'être renseigné sur votre futur mari. Sinon, je croirais que vous avez des pensées de derrière la tête. Cette inquisition réciproque est la meilleure preuve de notre bonne foi. Non seulement, je n'ai aucune raison d'être jaloux de M. Guireau, mais encore je voudrais le connaître. Je ne l'ai qu'aperçu et il m'a produit une excellente impression. Vient-il vous voir souvent?

BLANCHE

Une fois par quinzaine, régulièrement.

(A suivre.) Jules Renard.

LE CAPITAINE SATAN [1]

AVENTURES DE CYRANO DE BERGERAC

(Suite et Fin.)

Comme elle languissait et serait morte peut-être si on lui avait ›fusé la liberté, le page lui ouvrit sa fenêtre et la laissa s'envoler ›rs les champs pleins de soleil.

Il croyait la perdre pour toujours.

Elle, pourtant, n'était ni ingrate, ni oublieuse.

Par une fraîche matinée d'octobre, comme le page se promenait ans la campagne, il entendit tout près de lui un bruissement 'ailes et de petits cris joyeux.

C'était l'alouette qui, du haut des airs, l'avait aperçu et venait e se poser sur son épaule.

Toute la journée, elle accompagna son ami, lui rendant les ıresses et les chansons d'autrefois.

Puis, à la tombée du jour, elle s'envola de nouveau.

(1) Voir les numéros de *La Lecture,* depuis le 12 mars.

Plus tard, c'était l'hiver; le page était seul dans sa chambre regardant au dehors la neige qui tombait comme une pluie de fleurs d'amandier. Tout à coup un oiseau s'élança du champ voisin vers sa fenêtre, et de son bec fit : Tic! tic! contre les vitres.

C'était elle encore.

Le page ouvrit bien vite et réchauffa la voyageuse sous ses baisers. Depuis ce jour, il oublia sa tristesse.

L'alouette le quittait, mais il savait bien qu'elle reviendrait.

Et il trouvait dans son espérance continuelle, dans ce bonheur fait de surprises, un charme que ne lui aurait pas donné peut-être une entière et continuelle possession.

Quand Marotte eut achevé ce petit conte, qu'elle débita de sa voix mélodieuse et caressante, elle regarda Castillan.

Il avait des larmes dans les yeux.

Marotte lui tendit la main, sur laquelle ces larmes brûlantes tombèrent.

— Petit page, sourit-elle ensuite, pourquoi pleurer? L'alouette reviendra.

— Reviendra-t-elle vraiment? interrogea le jeune homme.

— Je le jure.

Castillan comprit, à l'accent dont ces paroles étaient prononcées, que Marotte ne le trompait pas.

Un sourire apparut dans ses yeux encore brillants de larmes.

— Quand partiras-tu? demanda-t-il.

— Au point du jour.

— Je t'accompagnerai.

— Je le veux bien. Adieu, Castillan.

— Bonne nuit, Marotte, soupira le jeune homme.

Et tous deux se séparèrent au moment où maître Gonin se réveillait pour mettre les barres de sa porte.

XLIII

Les gens conduits par Ben-Joël étaient arrivés chez le comte de Lembrat.

Il était un peu plus de deux heures après minuit.

Le bohémien laissa tout son monde dans la rue et frappa à la porte de l'hôtel.

C'était une étrange collection de bandits que Ben-Joël avait ras
èmblée en vue du coup de main projeté.

Il y avait là deux gentilshommes de noms illustres, ruinés par le
ɔu et par la débauche et tombés au dernier degré de l'échelle
ɔciale, un scélérat évadé des chiourmes royales, trois bohémiens
e la tribu de Ben Joël, deux drôles habitués, dès l'enfance, à vivre
l'aventure sur le pavé de Paris, et un vieux routier à qui le métier
e voleur avait finalement semblé préférable au métier des armes.

En tout, neuf coquins ne craignant ni Dieu ni diable, et tels qu'il
ɔs fallait pour servir aveuglément la cause de Roland de Lembrat.

Ils étaient armés d'épées et de couteaux; deux ou trois avaient
es pistolets.

Tous attendaient patiemment le bon plaisir de celui qui les avait
nrôlés.

Une seule chose jetait quelque inquiétude dans leur esprit.

On leur avait promis beaucoup, et ils n'avaient encore rien reçu.

Et, en pareil cas, la prudence leur commandant de ne pas agir
ans avoir touché au moins une partie du salaire attendu, chacun
'eux se promettait d'exposer ses petites prétentions au retour de
Ben-Joël.

Le bohème reparut, vers trois heures, accompagné d'un homme
nveloppé d'un manteau noir.

Cet homme, c'était Roland, dont les spadassins ne s'occupèrent
ɔas, le voyant en compagnie de leur chef.

Ben-Joël, fort au courant des habitudes et du caractère de ses
ɔens, ne leur laissa pas le temps de formuler leurs exigences.

Il fit sonner aux oreilles de la bande une bourse pleine d'or, et,
e plaçant au milieu des aventuriers :

— Mes enfants, dit-il, avant de poursuivre l'entreprise pour
aquelle je vous ai pris à mon service, il est bon que vous sachiez
qui vous allez avoir affaire. Celui que nous avons à combattre est
ın rude adversaire; pour tout dire, c'est le capitaine Satan. Vous
e connaissez. Si quelqu'un de vous faiblit, il est libre encore
le se retirer.

Des murmures se firent entendre dans le groupe.

Toutefois, nul ne bougea.

Les bandits s'étaient comptés, et probablement ils se croyaient
uffisamment forts pour accepter la tâche offerte.

— C'est bien, reprit Ben-Joël, personne n'a peur. Avancez
lonc l'un après l'autre; je vais vous compter la somme promise.

Et, fouillant dans la bourse, le bohème y prit les neuf parts qui revenaient à ses compagnons.

Pour la sienne, il l'avait faite d'avance, et, comme de juste, c'était la part du lion.

Roland de Lembrat, debout dans l'ombre, asssistait sans rien dire à cette scène.

Sur un mot de Ben-Joël toute la troupe se mit en marche. On cheminait lentement, la nuit étant encore profonde et celui qu'on attendait ne devant paraitre qu'aux premières lueurs de l'aube. Non loin de la porte de Nesle, Ben Joël ordonna à ses compagnons de s'arrêter. C'était par cette porte que Cyrano, habitant dans le quartier Saint-Germain, devait nécessairement passer.

— Attendons ici, conseilla Ben-Joël à Roland; le passage est étroit; puis nous sommes au bord de la Seine. Nous pourrons nous débarrasser du cadavre en le jetant à l'eau.

— Tu as raison. Place tes hommes pour que le Bergerac soit immédiatement cerné.

L'endroit choisi pour l'embuscade était l'angle d'une rue.

Au coin de la maison devant laquelle se tenait Roland et les siens, une lampe brûlait au fond d'une niche, éclairant vaguement une figure de Notre-Dame.

En face de la maison, sur le bord de la Seine, un tas de décombres semblait disposé tout exprès pour servir d'abri aux assassins.

Ben-Joël posta trois de ses hommes de chaque côté du chemin.

Trois autres furent envoyés en éclaireurs dans la direction de la porte de Nesle.

Tous ces préparatifs furent faits sans bruit.

Une fois la consigne donnée, Ben-Joël rejoignit le comte.

— Vous êtes bien sûr que c'est par la porte de Nesle qu'il viendra ? demanda-t-il.

— Sans doute. Il habite à peu de distance, et, à moins de passer la Seine au-dessus du Louvre, ce qu'il n'a aucune raison de faire, il n'a pas d'autre chemin que celui-ci. Es-tu sûr que tes recommandations ont été bien comprises ?

— Soyez tranquille, Monseigneur. Le capitaine Satan ne nous échappera pas. C'est moi qui lui porterai le premier coup.

— Il faut que ce soit vite fait. Si je ne trouve pas sur Cyrano ce que je viens chercher, nous irons prendre d'assaut son logis.

— Oh ! oh ! se récria Ben-Joël, ce serait peut-être imprudent.

— Je le veux, fit impérieusement Roland. Si la porte est bien gardée, pardieu ! nous mettrons le feu à la maison.

Le bohémien ne répondit pas.

Il se pencha vivement vers la terre et écouta.

Roland n'entendait rien ; Ben-Joël, dont l'oreille était plus fine, discernait parfaitement le bruit très lointain encore des sabots d'un cheval sur le pavé.

Les étoiles commençaient à s'effacer, et vers l'orient le ciel blanchissait au-dessus des toits de la cité silencieuse.

C'était l'aube.

Un des hommes que Ben-Joël avait envoyés à la découverte accourut presque aussitôt.

— Qu'est-ce ? demanda Roland.

— Un homme à cheval vient de ce côté.

— Seul ?

— Tout seul.

— Tu ne l'as pas reconnu ?

— Le jour est trop faible encore.

— C'est lui, sans doute, dit Ben Joël. Je vais en avant. Tenez-vous prêts.

Le bohème s'élança vers la porte de Nesle et se tapit pour voir passer le cavalier.

— C'est lui, en effet, murmura-t-il.

— En avant ! commanda-t-il, à voix basse, aux hommes qui l'avaient rejoint.

Puis, d'un bond, il se jeta à la tête du cheval de Cyrano et le saisit par les naseaux.

La bête fit un écart violent, en même temps que Savinien cherchait un pistolet dans ses fontes, en s'écriant :

— Passage, coquin, ou je te brûle !

— Sus au capitaine Satan ! A moi ! cria l'agresseur. Tous les bandits se précipitèrent vers le gentilhomme.

Roland seul resta dans l'ombre, attendant le résultat de la lutte.

— Une embuscade, ricana Cyrano. Ah ! pardieu ! le comte n'a pas perdu de temps. Au large, canaille !

Il fit feu sans autre avertissement.

Un homme roula sur le sol la tête fracassée.

— A toi ! cria Ben-Joël, en portant au cavalier un furieux coup de pointe.

Savinien esquiva le coup et, pressé de toutes parts, se jeta hors de selle afin de mieux se défendre.

Il avait mis l'épée à la main, et cette épée, qu'il maniait avec une habileté et une vigueur proverbiales, avait aussitôt fait le vide autour de lui.

Deux ou trois balles sifflèrent à ses oreilles.

— C'est le diable en personne ! murmura Ben-Joël, qui s'attendait à le voir tomber.

Et se jetant sur le gentilhomme qui, ayant affaire à tant d'ennemis, ne pouvait prévoir tous les coups, le bohème lui planta son épée dans l'épaule droite.

— Touché ! s'écria-t-il.

— L'autre main est bonne ! riposta Cyrano.

Avec la rapidité de l'éclair il fit passer son épée dans sa main gauche, fouetta de la lame le visage de Ben-Joël, et d'un second coup lui traversa la poitrine.

Le bohème étendit les bras et tomba comme foudroyé.

— Le chef est mort, lança une voix dans la foule. Sauve qui peut !

En voyant les assassins se débander, Roland fit un pas en avant, un pistolet dans chaque main, et ajusta Cyrano.

Les deux coups éclatèrent presque en même temps.

Savinien, attribuant cette nouvelle attaque aux bandits en fuite, les poursuivit l'épée aux reins jusqu'auprès de la porte de Nesle.

Mais les assassins semblaient avoir des ailes.

Au bout d'une minute Cyrano se vit seul.

— Évanouis ! murmura-t-il. On les aura mal payés !

Il revint sur ses pas et siffla son cheval qui, habitué à cet appel, dressa la tête et poussa un hennissement.

— Il m'échappe ! se dit Roland, caché à quelque pas de Cyrano.

Ce dernier, n'ayant plus personne à combattre, s'occupa d'étancher le sang qui coulait en abondance de sa blessure et dont la perte l'affaiblissait graduellement.

Roland l'observait, cherchant, en cette minute suprême, quel moyen désespéré pouvait encore être mis en œuvre contre son ennemi.

Le comte n'avait pas pris son épée, comptant n'en avoir pas besoin ; ses pistolets étaient déchargés ; il demeurait donc sans armes en cette circonstance où il aurait eu besoin d'être si fort.

Tandis que Cyrano passait sous ses vêtements son mouchoir, afin de tamponner tant bien que mal sa blessure, Roland décrivit prudemment un cercle et vint se blottir derrière les décombres jetés au bord de la Seine.

Là, il eut une inspiration.

Il saisit un lourd pavé, arme bien incommode, bien insuffisante peut-être, mais il n'avait pas à choisir, et épia tous les mouvements du blessé.

Le hasard pouvait le servir, lui fournir l'occasion d'atteindre et de frapper Cyrano à l'improviste, et Roland n'était pas homme à négliger cette chance.

Quand Savinien se sentit un peu remis, il se disposa à remonter à cheval.

Les rênes, qu'il avait jetées au moment du combat, traînaient à terre.

Il se pencha pour les reprendre et les débrouiller.

D'un bon, Roland fut sur lui, les mains hautes, et lui fit tomber lourdement sur le crâne le pavé dont il s'était armé.

Cyrano, ainsi frappé par derrière, s'abattit comme une masse, en poussant un gémissement.

— Mort! il est mort! murmura Roland.

Et se précipitant sur le corps du gentilhomme, dont la tête était déjà baignée dans des flots de sang, il le fouilla d'une main fiévreuse.

Sur la poitrine de Cyrano, il trouva bientôt ce qu'il cherchait : le livre de Ben-Joël, le testament du comte de Lembrat et la déclaration que lui-même avait signée la veille au soir, c'est-à dire toutes ces preuves dont il redoutait tant l'existence.

Puis il souleva dans ses bras ce corps inerte, le traîna jusqu'à l berge de la Seine et le poussa dans le fleuve.

Après quoi, il s'enfuit vers la rue Saint-Paul, serrant contre sa poitrine le trésor qu'il venait de conquérir au prix d'un meurtre

Il ne resta plus sur le lieu du combat que le cadavre de Ben-Joël et celui de son compagnon.

Le cheval de Cyrano, au dernier gémissement poussé par son maître, s'était enfui, comme affolé, vers l'hôtellerie de maître Gonin.

Le jour allait paraître. Une ronde de soldats du guet arriva du côté du Pont-Neuf, bientôt suivie de quelques bourgeois, qui se pressèrent autour des cadavres.

Presque au même instant Castillan et Marotte franchirent la porte de Nesle. Marotte, pendue au bras du jeune homme, lui parlait à voix basse, le sourire aux lèvres.

Ils arrivèrent ainsi auprès du groupe formé par les soldats et les curieux.

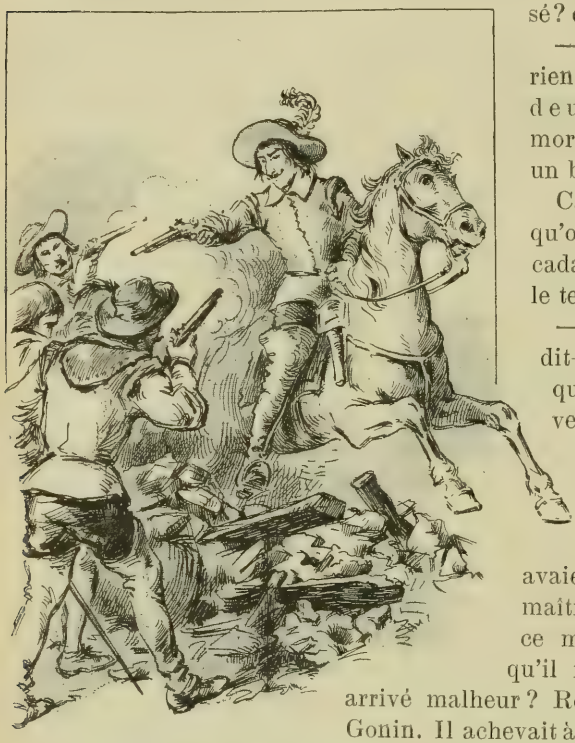
Castillan reconnut aussitôt les traits livides de Ben-Joël.

— Que s'est-il passé? demanda-t-il.

— On ne sait rien, sinon que voilà deux hommes morts, lui répondit un bourgeois.

Castillan, tandis qu'on emportait les cadavres, examina le terrain.

— Ben-Joël tué! dit-il à Marotte, qu'est-ce que cela veut dire ? Vois, le sol est piétiné comme si plusieurs hommes y avaient passé. Mon maître devait sortir ce matin. Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé malheur ? Retournons chez Gonin. Il achevait à peine ces mots lorsque le tavernier accourut tout effaré et lui dit :



Il fit feu sans autre avertissement.

— Monsieur Castillan, je viens d'entrer à l'écurie, que j'avais laissée ouverte, et j'y ai trouvé le cheval de M. de Bergerac tout en sueur et couvert de sang. Bien sûr il est revenu tout seul, car je suis allé frapper à la porte de votre maître, et personne ne m'a répondu.

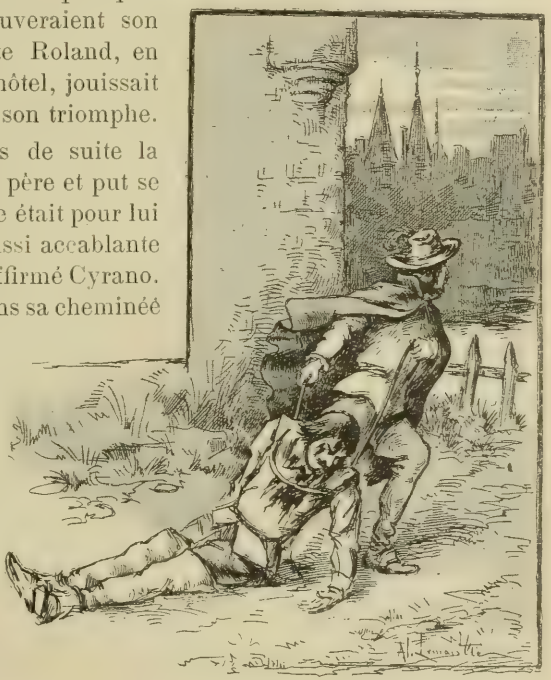
— Ah! s'écria douloureusement le jeune homme, M. de Cyrano est mort!

XLIV

Pendant que Castillan, Marotte et maitre Gonin s'épuisaient en onjectures touchant le sort de Savinien, ou tout au moins se demanaient en quel lieu et par quel ıoyen ils retrouveraient son adavre, le comte Roland, en ûreté dans son hôtel, jouissait ans remords de son triomphe.

Il lut deux fois de suite la onfession de son père et put se onvaincre qu'elle était pour lui ussi terrible et aussi accablante ue le lui avait affirmé Cyrano.

Puis il jeta dans sa cheminéé ous ces docuıents redoutales dont son auace l'avait fait ıaître, y mit le eu, et ne s'éloina qu'après en voir vu se conumer le dernier agment.



Il traîna le corps jusqu'à la berge.

— Mainteant, se dit-il, en n'est plus à raindre. Peronne ne viendra me disputer ma fortune; personne ne saura me tvir la main de Gilberte.

Quelques heures plus tard, Roland de Lembrat entrait à l'hôtel e Faventines, aussi calme que si rien ne s'était passé la nuit récédente.

— Avez-vous bien dormi? lui demanda le marquis.

— Parfaitement.

— Votre entrevue avec Cyrano s'est terminée à votre satisfaction

— Oui, cher marquis.

— Je craignais quelque explication violente. Notre ami Savinier semblait mal disposé hier soir.

— Ce n'était rien. Nous nous sommes entendus en peu de mots Cyrano croyait avoir trouvé en Périgord, d'où il arrive, quelque indices en faveur de son protégé ; il m'a suffi d'une minute pou le convaincre de son erreur.

— Viendra-t-il aujourd'hui ?

— Je ne sais.

— Le verrez-vous ?

— Très probablement. Maintenant qu'il ne reste plus aucu nuage entre nous, je ne vois pas pourquoi je m'éloignerais d lui.

— En effet. Cyrano a mauvaise tête et bon cœur. On ne saurai lui en vouloir longtemps. Nous l'aurons à notre noce, mon che Roland.

— J'y compte bien.

Le marquis de Faventines était loin de supposer que le comt jouait en ce moment une impudente comédie. C'était, d'ailleurs eût-il eu des doutes, un esprit trop simple pour admettre comm possible tant de sang-froid chez un criminel.

Il entraina Roland vers le jardin, où Gilberte était descendue accompagnée de la marquise et de Pâquette.

Presque à la même heure, Manuel était conduit, sous bonn garde, dans la chambre des accusations, ou pour mieux dire dan la chambre de la question.

Le lieu était sinistre. C'était une pièce basse, voûtée, et dont le murs offraient aux regards une collection complète d'instrument de torture.

Sur le sol étaient disposés d'autres appareils également redou tables, couverts par endroits de taches brunâtres produites par l jaillissement du sang.

On trouvait là les épées à deux tranchants, autrefois employée pour la décollation, les fouets plombés, les verges de fer, le tenailles meurtrières, les réchauds et les marques, les brocs pou la question de l'eau, les brodequins de bois avec leurs coins, et le poulies pour l'estrapade.

La vue seule de cet horrible musée était faite pour glacer d'effro l'âme des malheureux amenés dans cette salle, dont l'atmosphèr était comme imprégnée de l'odeur fade du sang répandu.

Au fond se dressait une sorte de tribunal, dominé par un grand rucifix.

Au-dessous du crucifix siégeait un juge ; plus bas un greffier, rêt à écrire les aveux de l'accusé.

En avant du tribunal se tenaient le bourreau et ses aides, au ombre de trois, ce jour-là.

Quand Manuel entra, il ne put se défendre d'un tressaillement. Il jeta les yeux sur le magistrat chargé de l'interroger. Ses traits ıi étaient inconnus.

Ses gardes le poussèrent vers le tribunal et le firent asseoir sur ne étroite sellette.

Alors, d'une voix lente et grave, le juge lui posa les questions 'usage, auxquelles il répondit d'un ton ferme.

Mais quand l'interrogatoire s'engagea sur le terrain des faits, Ianuel ne montra plus la même docilité.

— Monsieur, dit-il au juge, j'ai déjà affirmé mon innocence evant le grand prévôt. J'ai dit que le comte Roland de Lembrat rait convaincu de calomnie, et je suis prêt aujourd'hui à prouver exactitude de ce dire.

— Vous n'êtes pas ici pour accuser, mais pour vous défendre.

— Ma défense est tout entière dans cette accusation. Le comte e Lembrat a voulu me faire empoisonner dans ma prison.

— Cet homme est fou, murmura le juge à l'oreille de son greffier.

— En agissant de la sorte, continua Manuel, n'a-t-il pas claire- ent proclamé combien il redoutait mes prétentions? Un homme onfiant en sa bonne cause attend la décision des juges ; il ne trouve ıs la main du bourreau trop lente et ne songe pas à recourir à ıssassinat.

— M. de Lembrat a voulu vous empoisonner, dites-vous? Quel ıe inadmissible que soit cette allégation, je veux bien pour un stant l'accepter comme probable. De quel témoignage êtes-vous ı mesure de l'appuyer?

— Le comte m'a fait remettre dans mon cachot deux flacons de n. L'homme chargé de me les apporter m'a dit les tenir d'une ersonne désireuse de rester inconnue tout en rendant service à un uvre prisonnier. Cette charité hypocrite m'a trompé un instant. je n'avais été prévenu à temps, vous n'auriez pas aujourd'hui la ine de m'interroger; je serais mort.

— On vous a prévenu? demanda le juge d'un air d'incrédulité. ui peut l'avoir fait, puisque vous étiez étroitement gardé?

— Je n'ai pas à vous révéler comment j'ai eu connaissance du projet conçu et du nom de son auteur. J'atteste le fait; cela doit suffire, surtout si j'en fournis la preuve.

— Soit! Expliquez-moi alors ce que sont devenus ces deux flacons prétendus empoisonnés?

— L'un a été brisé sur le sol de mon cachot.

— L'autre ?

— L'autre a été enfoui par moi à côté de la pierre où j'étais enchaîné. Envoyez quelqu'un dans ma prison, et faites rapporter ce flacon; vous serez bientôt convaincu.

— Si vous dites tout cela pour gagner du temps, lança sévèrement le juge, je vous préviens que vos ruses n'auront d'autre résultat qu'un redoublement de sévérité de la part du tribunal.

— Envoyez quelqu'un dans ma prison. insista Manuel.

Le magistrat fit un signe à l'un de ses gardiens, qui disparut aussitôt.

L'interrogatoire fut suspendu jusqu'à son retour.

Il revint au bout de quelques minutes, rapportant avec précaution le flacon couvert de poussière.

— Oh! oh! fit le juge, c'était donc vrai?

Et il prit le flacon qu'il posa devant lui, après l'avoir examiné d'un air de défiance.

— Monsieur, s'empressa de dire Manuel, faites verser dans un verre quelques gouttes du contenu de ce flacon. Le poison mêlé au vin est si violent, que cette petite quantité suffirait pour foudroyer l'homme le plus robuste.

On fit ce que voulait l'accusé.

— Maintenant, continua-t-il, faites l'expérience.

Le juge et le greffier se regardèrent avec un embarras qui amena un sourire sur les lèvres de Manuel, malgré la gravité de la situation.

— Vous vous moquez de nous, prononça enfin le juge. Si quelques gouttes de ce breuvage suffisent en effet pour donner la mort, comment voulez-vous que je m'en rende compte? Vous n'espérez pas, je suppose, me voir tenter sur l'un de ceux qui vous entourent une expérience de ce genre?

— Dieu m'en garde. C'est sur des animaux et non pas sur des hommes qu'il faut faire cette épreuve.

— Il y a des chats chez le geôlier, risqua timidement le greffier très vivement intéressé par les paroles de Manuel et sans réfléchir

à la tournure quasi grotesque que sa proposition allait donner à cette scène.

— Un chat! grommela le juge. La majesté de la Justice... Enfin... j'y consens.

Le gardien complaisant, qui déjà, un instant auparavant, avait rapporté le flacon désigné par Manuel, se chargea de fournir l'animal.

Le chat, destiné à cette expérience *in anima vili*, était un joli matou à la robe soyeuse et blanche. Il fit son apparition, pelotonné dans les bras de son porteur et les yeux béatement clos.

Évidemment la pauvre bête avait confiance.

— Voyons! dit le juge.

— Trempez simplement les barbes d'une plume dans le breuvage, expliqua Manuel.

Ce disant, l'accusé s'était levé.

Le juge lui passa la plume plongée un instant dans le verre, et Manuel la présenta au chat ainsi préparée.

Le joli matou allongea sa langue rose et la promena sur les barbes. Le vin dont elles étaient dorées venait d'un cru espagnol, et sa douceur flattait évidemment le goût de l'animal, car il revint jusqu'à trois fois au régal qui lui était offert.

Manuel retira la plume parfaitement sèche. Pas une gouttelette du liquide n'avait été perdue.

— C'est étrange! murmura-t-il, voyant que le chat avait repris sa pose somnolente sans donner même le moindre signe d'inquiétude.

Le juge et le greffier se regardèrent de nouveau.

— Rien! fit le juge.

— Absolument rien! répéta le greffier.

L'expérimentateur prit le verre, y versa deux doigts de vin, trempa de nouveau la plume dans le breuvage et la passa ensuite rapidement sur ses lèvres.

Il s'attendait à éprouver cette cruelle sensation de brûlure qui, une première fois, lui avait permis de reconnaître la présence du poison.

La liqueur lui sembla douce comme du miel. Manuel pâlit.

Puis, cédant à une résolution désespérée, il porta le verre à ses lèvres et le vida d'un trait.

— Le misérable! il s'empoisonne! s'écria le magistrat.

Pourtant, Manuel était debout.

Avec un sourire plein d'amertume, il posa le verre sur la table et dit :

— Non, Monsieur, ne craignez rien. Le ciel est contre moi. Ce verre ne contenait que du vin.

— Vous nous avez donc trompés? tonna le magistrat indigné. Vous vous êtes donc fait un jouet de notre complaisance?

— Le ciel est contre moi, répéta Manuel avec une tristesse résignée. Cette preuve que je croyais tenir, elle m'échappe. Un seul des deux flacons était empoisonné, et c'est celui que j'ai brisé dans un mouvement de colère.

— Je ne suis pas dupe de ce conte. La ridicule comédie que vous venez de jouer, et dont je cherche vainement le but, ne fera qu'aggraver votre position.

Évidemment le juge était excessivement irrité.

Il fit un signe à son greffier, qui se disposa à écrire, et, revenant à Manuel :

— Les faits qui vous sont reprochés sont précis, dit-il; vous avez voulu les contester, produire un argument contre votre accusateur. Tout cela ne peut vous conduire à rien, vous le voyez. Avouez : je vous y invite pour la dernière fois.

— Non! dit Manuel avec énergie.

Le juge donna un ordre.

Le bourreau et ses aides s'approchèrent du jeune homme. Instinctivement il voulut résister.

Après une courte lutte, les rudes mains des tourmenteurs le réduisirent à l'impuissance.

Il fut étendu sur le sol de la chambre, et les aides lui lièrent les pieds et les mains de cordes solides.

Ces cordes furent ensuite rattachées à d'autres qui pendaient aux murs de la salle, et Manuel se sentit enlevé dans le vide, en même temps qu'un horrible mouvement de traction lui allongeait les membres et faisait craquer ses os.

Sous le corps ramené ainsi dans une position presque horizontale, on fit glisser un chevalet de bois qui souleva le torse et augmenta la force de la tension.

Ces préparatifs étaient ceux de la question de l'eau.

— Première potée de l'ordinaire, prononça la voix du juge.

Le bourreau appuya sur les dents serrées de Manuel une spatule de fer, les ouvrit violemment et lui plongea jusque dans la gorge le conduit d'un entonnoir.

De courts soubresauts trahissaient seuls les intentions de résistance du patient.

Lentement, les aides firent couler dans l'entonnoir le contenu d'un broc plein d'eau.

Manuel ne fit pas un signe.

Deux fois, trois fois, on renouvela le supplice sans qu'il parût perdre courage.

Les yeux fermés, il semblait attendre la mort.

La question de l'eau comprenait deux épreuves, l'ordinaire et l'extraordinaire.

Il fallait une force plus qu'humaine pour résister à la seconde de ces épreuves. L'eau absorbée en quantité considérable ne tardait pas à provoquer un commencement d'asphyxie.

L'aveu s'échappait alors des lèvres du patient — qu'il fût innocent ou coupable.

Manuel, tempérament de fer, volonté inflexible, résista aux premières douleurs de son supplice.

Ses tempes battaient violemment; le sang, brusquement chassé vers son cerveau, empourprait son visage, une douleur intense le tenait à la poitrine, mais il demeurait toujours les yeux fermés, et, quand les tourmenteurs lui dégageaient pour un instant les lèvres, quand le juge lui disait: Avouez!

— Non! répondait-il toujours d'une voix encore ferme, malgré la torture subie.

La question extraordinaire commença.

Manuel ouvrit les yeux.

Devant ce regard effrayant et fixe, le juge crut à une supplication de la victime.

Il formula de nouveau sa question.

— Non! répondit une dernière fois le patient, dont la voix s'étranglait.

— Deuxième potée de l'extraordinaire, ordonna le juge.

Les bourreaux obéirent.

Ce fut la fin.

Manuel fermæ les yeux de nouveau, et ses traits s'affaissèrent.

— Il est évanoui! dit un des aides.

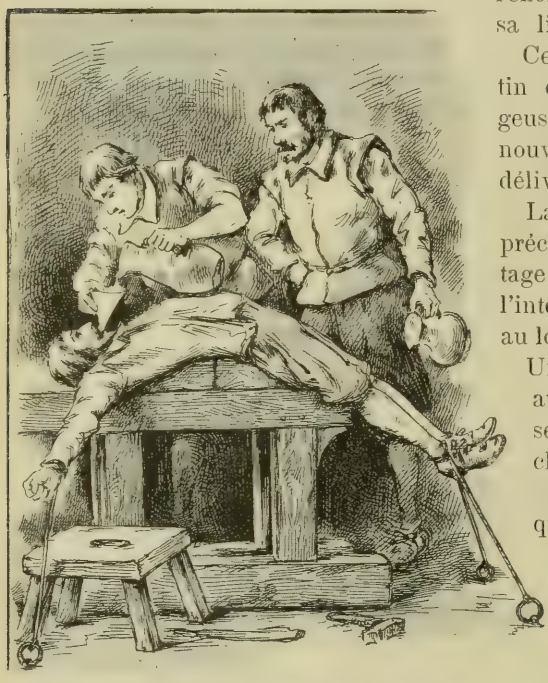
— Déliez-le, répliqua le juge. Jamais je n'ai vu pareil endurcissement.

— S'il en revient, murmurait en même temps un des gardiens, c'est vraiment qu'il a l'âme chevillée dans le corps.

Manuel, toujours évanoui, fut emporté, non pas dans son cachot, mais dans une pièce voisine de la chambre des tortures, où on le remit aux soins du médecin des prisonniers.

XLV

Zilla, captive dans sa propre chambre, avait, on s'en souvient, renoncé à reconquérir sa liberté.



Ils firent couler dans l'entonnoir un broc plein d'eau

Ce ne fut que le matin que la vieille logeuse, appelée par de nouveaux cris, vint la délivrer.

La bohémienne se précipita aussitôt à l'étage inférieur, dans l'intention de se rendre au logis de Cyrano.

Un homme l'arrêta au moment où elle se préparait à franchir le seuil.

Il était de ceux qui avaient pris part à l'expédition de la nuit.

— Zilla, lui dit cet homme, où allez-vous ?

— Que vous importe ? fit brusquement la bohémienne.

Et elle voulut passer outre.

— C'est que, insista le bandit, si vous allez à la recherche de votre frère, je puis vous épargner une peine inutile.

— Que voulez-vous dire ?

— Ben-Joël... est mort, répliqua simplement l'homme, qui ignorait l'art des ménagements.

Cyrano regarda longuement le cadavre. (Chap. L.)

– Mort !

Elle resta un instant immobile, pensive plutôt qu'attristée. Les derniers événements avaient brisé le faible lien d'affection l'unissait à Ben-Joël.

– Comment cela s'est-il passé ? demanda-t-elle après une ıse.

– C'est bravement que votre frère est mort dans un combat ıarné, expliqua l'aventurier.

– Vous voulez dire dans un guet-apens qu'il avait lui-même paré et dont il a été la première victime, peut-être. Qui l'a ı ?

– L'autre.

– L'autre ?

– Oui, celui qu'on attendait. Je ne sais pas son nom.

– Et celui-là ?

– Il est mort aussi. J'étais resté en arrière, et, caché à l'angle ne maison, j'ai pu assister à la fin de l'action. Celui qui a ɔpé Ben-Joël a été abattu d'un coup de pierre par un personnage nous étions allés prendre rue Saint-Paul, et à qui votre frère ıblait obéir.

– Le comte ! murmura Zilla. Ah ! le voici donc au but ! Il a son adversaire, et le destin l'a débarrassé de son complice !

De nouveau, elle inclina la tête et parut s'isoler de ce qui l'en-ırait.

Le bandit et ses compagnons, intéressés par cette conversation, regardaient curieusement.

– Manuel ! se dit bientôt Zilla, c'est à Manuel qu'il faut songer ıintenant.

Elle écarta, d'un geste souverain, le groupe qui l'environnait et ıit de la maison du Cyclope.

D'abord indécise sur la direction qu'elle prendrait, elle se réso-ıenfin à aller de nouveau frapper à la porte du grand prévôt.

Messire Jean de Lamothe, qui lisait précisément le procès-ıbal de la séance durant laquelle Manuel avait été mis à la ques-ıı, et s'étonnait, comme le juge, de l'endurcissement ou de l'éner-ı de l'accusé, messire Jean de Lamothe, disons-nous, consentit à ıevoir immédiatement Zilla.

– Monsieur le prévôt, commença-t-elle, je viens faire appel à ıre justice.

– Que demandez-vous encore ?

— Je demande à être entendue ; je viens proclamer l'innocen de Manuel.

— Vous m'avez déjà laissé pressentir vos aveux. Malgré défiance que doivent m'inspirer votre caractère et le rôle que vo avez joué dans tout ceci, le procès entre dans une phase telleme obscure, que je ne dois rien négliger pour arriver à la découver de l'exacte vérité. Parlez donc, je vous écoute.

— Monsieur le prévôt, reprit la bohémienne, Manuel est frère du comte Roland.

Messire de Lamothe leva sur celle qui lui parlait un regard su pris et presque irrité.

Elle, sans se préoccuper de l'effet produit par ses premiers mo poursuivit sa confession.

Elle révéla les manœuvres du comte et fit voir au prévôt quels ténébreux moyens on s'était servi pour égarer sa re gion.

Mais Jean de Lamothe était rebelle à cette conviction qu' voulait faire entrer dans son esprit.

Les aveux qu'il attendait n'étaient point ceux qui tombaient d lèvres de Zilla.

Il hocha la tête en murmurant:

— Mensonge!

Elle voulut frapper un dernier coup.

— Me croirez-vous, dit-elle, si je vous apprends que le comte Lembrat a fait assassiner cette nuit M. de Cyrano; plus enco qu'il l'a assassiné lui-même?

Jean de Lamothe se leva en s'écriant :

— Malheureuse! Songez-vous à ce que vous dites?

En même temps, il sonna.

Un huissier parut.

— Rendez-vous chez M. de Cyrano, et priez-le de venir parler sur l'heure, ordonna-t-il.

L'huissier sortit, et sans plus s'occuper de Zilla, le grand pré se remit à compulser ses dossiers.

Une demi-heure s'écoula ainsi, au bout de laquelle le messag du prévôt reparut et dit :

— M. de Cyrano est sorti cette nuit et n'est point revenu en s logis.

Zilla prit de nouveau la parole et rapporta à messire Jean Lamothe la mort de Ben-Joël.

— Que Ben-Joël soit mort, objecta-t-il, cela ne prouve pas que le comte soit coupable. — Je verrai M. de Lembrat.

— Monsieur, risqua Zilla, voulez-vous me permettre de rendre visite à Manuel? Plus que jamais il a besoin de consolation et d'espérance.

— Aujourd'hui, je puis vous accorder cette faveur. Prenez ceci.

Et Jean de Lamothe tendit à Zilla joyeuse un ordre, grâce auquel elle put pénétrer au Châtelet.

Manuel venait à peine de reprendre ses sens, lorsque la bohémienne fut introduite auprès de lui.

En la reconnaissant, il ne trouva pas de reproches à lui adresser. Elle passa une heure à son chevet, s'humilia, pleura, lui parla longuement de Gilberte, à laquelle elle sacrifiait son amour, et le quitta en disant :

— Espère! Vis! Je te sauverai!

Pendant ce temps, messire Jean de Lamothe quittait son cabinet, se rendait à la rue Saint-Paul et se faisait annoncer chez le comte de Lembrat, lequel venait d'arriver de l'hôtel de Faventines.

Sans préambule, il lui traduisit les paroles de Zilla.

Sans préambule aussi, il lui dit :

— C'est vous qu'on accuse.

Roland eut un sourire de mépris.

— Je m'attends à tout de ces gens-là, fit-il. Je dois vous faire cependant observer, mon cher prévôt, qu'il existait entre ce Ben-Joël et Cyrano une vieille rancune. Il s'est vengé, peut-être, et la sœur n'est pas fâchée de me faire porter la responsabilité de ce crime. D'ailleurs, cette nouvelle est-elle exacte? Cyrano a-t-il été vraiment assassiné?

— On ne l'a pas revu à son hôtellerie.

— Ce n'est pas une raison. Avec le caractère aventureux que vous lui connaissez, Cyrano a pu partir sans prévenir personne. Nous le reverrons dans deux ou trois jours sain et dispos, n'en doutez pas. S'il était mort, comme on le prétend, on aurait au moins retrouvé son cadavre.

— En effet! fit le prévôt convaincu plus encore par le ton calme et par l'air désintéressé de Roland que par ses derniers arguments.

— Et Manuel? demanda vivement le comte, jaloux de détourner la conversation.

— Il a été mis à la question ce matin.

— Et il a avoué?

— Rien!

— Il a du caractère, remarqua tranquillement Lembrat, désormais rassuré sur les suites de l'affaire.

Malgré l'assurance de Roland et la robuste confiance qu'il avait en lui, le prévôt s'en alla tout pensif. Son esprit se débattait au milieu des diverses préoccupations qui l'enserraient, comme une mouche prise dans une toile d'araignée.

Pour Zilla, en sortant du Châtelet, elle essuya ses yeux humides de larmes et se rendit au logis de Cyrano.

Elle voulait reprendre le livre, dont la possession lui était désormais indispensable.

Sur le seuil de l'auberge, elle trouva Marotte qu'elle était bien loin de s'attendre à rencontrer là, et qu'elle eut peine à reconnaître, ne l'ayant pas vue depuis longtemps.

Après les premières explications et en apprenant à quel titre la ballerine se trouvait chez Gonin, Zilla dit l'objet de sa visite.

Marotte la regarda d'un air étrange, puis, sans rien répondre, elle la prit par la main et l'entraîna dans l'intérieur de la maison.

XLVI

Plusieurs jours s'écoulèrent, durant lesquels le comte Roland acheva de recouvrer son assurance.

On était sans nouvelles de Cyrano. Roland avait, pour jouer son rôle jusqu'au bout, envoyé chez maître Gonin, et maître Gonin avait répondu qu'il ne savait rien.

Si le messager du comte eût été plus avisé, il aurait remarqué peut-être le ton singulier de cette réponse; mais il n'y prit point garde, et son maître put se convaincre que le cadavre de son ennemi était à tout jamais enseveli dans les flots de la Seine.

C'était un triomphe complet.

Les circonstances avaient bien servi le comte. Il restait seul, débarrassé de son ennemi en même temps que de ses complices.

Rinaldo et Ben-Joël morts, personne ne pouvait s'élever contre lui, hormis Zilla, dont il ne redoutait plus le témoignage depuis qu'il avait brûlé la dernière preuve de l'innocence de Manuel.

Dès lors, il ne s'occupa que de son mariage, dont il voulait hâter

la célébration, malgré la résistance qu'il pressentait chez Gilberte.

Tous les jours il se rendait à l'hôtel de Faventines, et causait longuement avec le marquis.

Ce dernier, après chacune de ces entrevues, avait un entretien avec sa fille, et, plus le terme fixé était proche, plus Gilberte affirmait la résolution dont elle avait loyalement fait l'aveu à son père.

Le marquis, intéressé à cette union, faisait la sourde oreille et continuait à encourager le comte.

A la fin pourtant, il s'inquiéta.

Gilberte ayant gagné sa mère à sa cause, Mme de Faventines avait éveillé dans l'esprit de son mari certaines réflexions contre lesquelles le comte eut à lutter, comme on va le voir.

Un matin, Roland se présenta chez le marquis.

Il s'était muni, arme irrésistible, d'un projet de contrat dont les clauses devaient donner satisfaction aux désirs les plus ambitieux de son futur beau-père.

Sur la demande de Roland, M. de Faventines prit connaissance de cette pièce.

— Vous êtes vraiment d'une générosité royale, dit-il, lorsqu'il en eut terminé la lecture.

— Eh bien ! se hâta de dire le comte, si tout vous semble convenablement réglé, il ne reste plus qu'à donner à cet acte la forme légale. Dans trois jours, je puis être l'époux de Mlle Gilberte.

— Dans trois jours ! réfléchit le marquis. N'est-ce pas un peu brusquer les choses? Je ne crois pas que ma fille soit suffisamment préparée à ce mariage.

— Mon Dieu, répliqua légèrement le comte, toutes les jeunes filles sont ainsi jalouses de leur liberté; elles aiment à se faire désirer; une douce résistance ajoute un charme nouveau à leur possession ; elles le savent bien et ne sont pas fâchées que l'on dise : Oui, à leur place.

— C'est possible; mais l'état de Gilberte me donne à réfléchir. Elle est un peu rêveuse, un peu exaltée ; plusieurs fois elle a fait craindre à sa mère les effets d'une décision fatale.

Roland sourit en disant :

— Ceci est peu flatteur pour mon amour propre. Cependant, ne craignez rien. Donnez-moi Mlle Gilberte; je l'entourerai de tant de soins, de tant de respect et de tant d'amour, qu'elle abandonnera bien vite ses funestes projets et ne songera plus à mourir, — si toutefois elle y songe.

— Gilberte est énergique et résolue.

— Ah! cher marquis, vous êtes père, et vous tremblez devant une mutinerie enfantine! Une jeune fille qui menace de se tuer parce qu'on prétend la marier convenablement, c'est trop puéril, en vérité, pour qu'on s'y arrête. — Répondez-moi donc sans scrupules ; je réponds de l'avenir.

Le marquis tendit la main à Roland.

— J'ai foi en vous, prononça-t-il. Qu'il soit fait comme vous le désirez.

Gilberte, informée presque aussitôt de la décision prise par son père, ne trouva pas un mot à répondre.

Elle était lasse de cette lutte engagée depuis tant de jours et ne voulait plus se donner sa peine de résister.

Elle se retira dans sa chambre et laissa Pâquette s'occuper des préparatifs du mariage.

Elle était plus blanche que le voile qui couvrait son front.

Pour tout dire, Gilberte ne vivait plus de la vie commune. Son esprit, étrangement surexcité par l'imminence de l'événement, la transportait dans une sphère supérieure. Elle avait oublié les paroles consolantes de Cyrano et l'absence inexpliquée du gentilhomme ne la préoccupait pas.

Toute son âme était pleine des souvenirs de Manuel : c'était lui qu'elle entrevoyait dans la brume de ses rêves; c'était pour lui qu'elle se préparait avec résignation, presque avec joie, au sacrifice de sa vie.

Le jour fixé pour le mariage arriva ainsi.

XLVII

Dès le matin, Roland sortit de chez lui, déjà paré pour la cérémonie, et se rendit au Louvre, où il avait l'habitude de se présenter tous les jours pour le petit lever du jeune roi.

Il avait, parmi les gentilshommes de la cour, beaucoup d'amis qu'il avait conviés à son mariage.

Lorsqu'il eut rempli, suivant la coutume, ses devoirs de courtisan, tous voulurent lui faire cortège jusqu'à l'hôtel de Faventines.

La bande joyeuse s'en allait, devisant et riant au nez des bourgeois attroupés pour voir passer le comte et ses compagnons tout resplendissants de soie, de velours et de broderies, lorsque l'attention de Roland fut attirée par une litière dont les porteurs se dirigeaient vers le Louvre.

Cyrano entra, soutenu par Manuel et par Castillan.

Derrière cette litière marchaient Zilla, Castillan et Marotte, accompagnés d'un troisième personnage de haute taille, vêtu d'une soutanelle noire, et que Roland ne connaissait pas.

Ce personnage était Jacques Longuépée. Roland eut un tressaillement d'inquiétude. Le calme lui revint bientôt.

— Il est mort, bien mort! se dit-il.

Et, avec la ferme volonté d'oublier la rencontre qu'il venait de faire, il arriva à l'hôtel de Faventines.

Le grand salon était encombré de fleurs et entièrement tendu à neuf de tapisseries précieuses.

Le marquis recevait les invités, dont les groupes, déjà nombreux, avaient peine à tenir dans la vaste pièce.

Peu après l'arrivée de Roland, toute l'assistance se porta aussitôt vers lui.

Tout à coup la voix retentissante des valets annonça messire Jean de Lamothe, grand prévôt de Paris.

— Eh! mon cher ami, lui dit le marquis, comme vous êtes en retard!

— Le devoir avant le plaisir, Marquis. J'ai eu quelques affaires à régler ce matin.

— Quoi! pas un jour de trêve?

— Une entre autres, continua le prévôt, qui commence à me préoccuper grandement.

— De quoi s'agit-il?

— De la disparition de votre ami Cyrano.

— En effet, je l'ai fait prier à la noce de ma fille, et il m'a été répondu qu'on ne savait point ce qu'il était devenu. Lui serait-il arrivé malheur?

— Je ne sais rien encore. Est-il mort? Est-il engagé dans quelque folle équipée? Grave question. En tout cas, c'est ou c'était un bien grand fou, et si je m'occupe de lui, d'après un rapport dont le comte a connaissance, c'est qu'il a fait dans le monde assez de bruit pour qu'il soit curieux de rechercher pour quelle cause il n'en fait plus. Sérieusement, je commence à croire qu'il a été assassiné, comme on me l'a dit.

— Pauvre Savinien! soupira le marquis sincèrement ému.

— Ce serait grand dommage, se contenta de dire Roland.

— Laissons ce triste sujet, trancha le prévôt. A quelle heure vous marie-t-on, mon bel amoureux?

— A midi!

— En ce cas, nous aurons bientôt le plaisir de saluer Mlle Gilberte.

— Elle est avec sa mère, intervint le marquis. Dans peu d'instants vous la verrez.

Dans le lointain, les cloches de Notre-Dame commencèrent à tinter, annonçant l'heure de la messe.

A ce signal, les invités se rapprochèrent du marquis, et, peu après, un murmure se fit dans la foule.

Gilberte venait de paraître à la porte du salon, dans sa blanche toilette de mariée. Pâquette et la marquise la suivaient.

XLVIII

Elle était plus blanche que le voile qui couvrait son front.

Cependant, elle souriait, sourire de commande, dernière concession faite à la volonté de son père.

Sur sa toilette virginale, Gilberte portait, caprice étrange que personne ne remarqua pourtant, le collier de grains d'ambre que Zilla lui avait donné, et de temps en temps ses doigts pressaient la perle empoisonnée, à laquelle elle allait bientôt demander le salut et la mort.

Elle avait voulu retarder jusqu'au dernier moment l'exécution de son projet; sa conscience lui commandait de vivre tant que le hasard ou plutôt la Providence pouvait encore utilement intervenir dans sa destinée.

Le marquis s'avança vers elle et lui ouvrant les bras;

— Ma fille ! mon enfant ! murmura-t-il.

Et ce père qui, pourtant, achevait un odieux marché en livrant à Roland la main de Gilberte, trouva une larme d'attendrissement à verser au moment de cette séparation que la volonté de son enfant se préparait à rendre éternelle.

Gilberte regarda le marquis avec une tristesse émue.

— Pauvre père, songea-t-elle, il ne sait ce qu'il fait. Que Dieu lui pardonne !

Les cloches avaient cessé de sonner.

— On va partir, dit Pâquette bas à Gilberte.

— Oui, murmura la jeune fille tremblante : c'est fini.

Un laquais parut dans le salon presque aussitôt, et s'inclinant devant le marquis, lui annonça que les carrosses étaient prêts.

— Venez, Messieurs, dit le père.

En même temps, il voulut prendre la main de Gilberte.

Elle chancela, et, se laissant tomber dans un fauteuil :

— Ah ! je ne puis ! murmura-t-elle.

Pâquette, sur un mot de Gilberte, était sortie du salon, et revenait portant un verre d'eau sur un plateau d'argent.

— Remettez-vous, dit Roland à sa fiancée; remettez-vous. J'attendrai vos ordres.

— Vous n'attendrez pas longtemps, Monsieur,

Elle prit le verre, y trempa ses lèvres, et, l'ayant gardé à la main, elle laissa tomber dans l'eau la perle empoisonnée qu'elle venait d'arracher de son collier.

Comme l'avait annoncé Zilla, cette perle se fondit presque soudainement, sans troubler la limpidité du cristal.

Les lèvres de Gilberte s'agitèrent doucement. Sans doute elle priait.

Puis, elle éleva lentement son verre.

Comme elle allait boire, après avoir jeté un dernier regard de regret ou d'espérance autour d'elle, la porte du salon s'ouvrit brusquement, et un valet lança ces mots au milieu du silence général :

— Monsieur le vicomte Ludovic de Lembrat! Monsieur Savinien de Cyrano de Bergerac!

XLIX

— Ah! s'écria Gilberte transfigurée, Dieu a fait un miracle; je suis sauvée!

Et posant le verre sur une console, elle s'élança à la rencontre de Cyrano et de Manuel.

Savinien s'était montré à la porte du salon et s'avançait, appuyé sur Manuel et sur Castillan. Derrière, venaient Zilla, Marotte et Jacques Longuépée.

Le gentilhomme était fort pâle, des linges ensanglantés enveloppaient son front, et, malgré l'aide qu'on lui prêtait, il marchait avec beaucoup de peine.

Roland, écrasé par cette apparition inattendue, n'avait pas fait un geste, n'avait pas poussé un cri.

Le premier mot fut dit par le grand prévôt :

— Que signifie cela? s'écria-t-il avec une stupéfaction presque naïve. Vous n'êtes donc pas mort, Monsieur de Cyrano?

— Il faut le croire, répliqua le gentilhomme. En tout cas, si je vis, ce n'est pas la faute de M. le comte de Lembrat, car c'est lui qui m'a fait assassiner.

— Monsieur, une telle calomnie !... intervint Roland, qui retrouvait toute son audace en présence du danger.

Cyrano, d'un regard impérieux, l'arrêta.

— Laissez-moi m'expliquer, Monsieur, reprit-il, vous vous défendrez ensuite... si vous pouvez.

— En vertu de quel droit venez-vous troubler ma vie ?

— En vertu du droit de justice. Ah! vous m'avez cru mort, Monsieur, et vous vous êtes senti libre! Vous avez pensé que la Seine ne rejetterait pas mon cadavre ! Vous avez fait questionner mes gens, et on vous a répondu qu'on ignorait ce que j'étais devenu : « C'est bien, vous êtes-vous dit dans votre aveuglement ou dans votre sottise, mon homme n'est plus à craindre. » Mais pendant que vous vous applaudissiez de votre facile victoire, mes amis veillaient, et leurs yeux, plus clairvoyants que ceux des soldats du guet, me retrouvaient dans les eaux basses où vous m'aviez poussé avec trop de hâte. Grâce à ce brave garçon, grâce à cette courageuse enfant, et Cyrano s'interrompit pour serrer les mains de Castillan et de Marotte, j'ai été tiré de cette fange où j'achevais de mourir. Si je me suis caché jusqu'à présent, si j'ai laissé s'accréditer le bruit de ma disparition, c'est que je voulais vous atteindre et vous frapper à l'heure même de votre triomphe. C'est ainsi que naguère vous avez voulu perdre Manuel.

Cyrano s'assit épuisé. Il avait voulu tout dire, et cet effort avait ravivé ses souffrances.

— Cette scène est scandaleuse, exclama Roland. Monsieur le marquis, vous êtes chez vous, faites-la cesser.

— Doucement, comte, intervint alors Jean de Lamothe, qui avait écouté avec la plus grande attention le récit de Savinien, l'ami doit faire ici place au juge. J'ai besoin d'approfondir tout ceci.

— Tenez, prévôt, fit Cyrano, voilà une bonne parole ! Elle me réconcilie avec vous.

Il tendit la main à son ancien contradicteur, puis, montrant Roland :

— Cet homme a surpris votre bonne foi. Pour lui voler sa fortune et son nom, il a fait emprisonner son frère. Le bohémien Manuel n'existe plus, Monsieur le prévôt, c'est le vicomte Ludovic que je vous présente. C'est au nom de la reine régente elle-même que je vous somme de le reconnaître.

— Et moi, cria Roland exaspéré, c'est au nom de mon droit que

je vous supplie de faire arrêter ces deux imposteurs : l'un qui se dit mon frère, l'autre qui le soutient comme tel.

Le marquis, jusque-là désintéressé dans ce débat, se risqua à dire :

— Pourtant, Comte, s'ils ont des preuves ?...

— Ils n'en ont pas.

— Je n'ai plus celles que vous m'avez volées, interrompit Cyrano ; je n'ai ni la confession terrible de votre père, ni le livre de Ben-Joël, ni l'aveu signé de votre main ; mais il me reste la déposition de votre valet Rinaldo, écrite en présence de mon ami Jacques Longuépée ici présent, et heureusement gardée par lui ; il me reste le témoignage de Zilla.

Je sors du Louvre ; la reine Anne m'a écouté ; ma conviction, elle la partage.

Par elle, j'ai obtenu la liberté de Manuel, par elle aussi vous serez puni. Lisez cet ordre, Monsieur le prévôt.

— Tout est contre moi, balbutia Roland. Je suis perdu !

Messire Jean de Lamothe avait pris et lu l'ordre revêtu de la signature royale.

Il s'approcha de Roland, qui gisait affaisé dans le fauteuil où Gilberte s'était assise défaillante un instant auparavant, et lui touchant l'épaule du doigt :

— Je regrette ce qui se passe, Monsieur le comte, mais, aux termes de cet ordre, je suis contraint de vous faire arrêter. Marquis, faites fermer les portes de l'hôtel, et envoyez querir les exempts et le guet.

— M'arrêter, moi ! reprit Roland.

— Comme prévenu de meurtre et de faux témoignage, acheva le prévôt. Rendez votre épée, Monsieur de Lembrat.

— Ah ! fit Roland, avec un cri d'impuissante colère.

Et du poing, il se meurtrit le front, comme s'il voulait tourner contre lui-même cette fureur qui l'animait. Le sang afflua à son cerveau, et tout son corps fut agité de mouvements frénétiques. Ses yeux se troublèrent, une sueur froide le prit aux tempes, sa gorge se serra. Il étouffait.

Alors, machinalement, pour échapper à cette violente crise physique, avec la spontanéité de l'homme trouvant sous sa main le secours qui doit l'arracher à la mort, il saisit le verre d'eau laissé par Gilberte et le vida d'un seul trait.

Cela fut si rapide, que la jeune fille, glacée d'horreur, n'eut pas même le temps de faire un geste pour prévenir l'action du comte.

— Ah! s'écria-t-elle, il s'empoisonne!

— Que dites-vous? interrogea Manuel, qui était auprès d'elle.

— Oui, dit-elle bas et vite, ce poison, je l'avais préparé... pour moi. Il ne savait pas... Oh! voyez le comte!

Roland s'était dressé comme mû par un ressort puissant.

Le verre avait roulé sur le tapis. Les yeux démesurément ouverts et fixes, le comte demeura un instant debout, fit entendre une sorte de râle et retomba.

Zilla s'élança, et, passant rapidement devant Gilberte :

— La perle? demanda-t-elle.

— Oui! répliqua la jeune fille consternée.

— Mon frère! mon frère! appelait Manuel, qui, avec tous les autres témoins de cette scène, s'était précipité vers Roland.

— Le comte de Lembrat ne vous entend plus, prononça gravement Zilla.

L

Roland était mort, en effet, mort de ce poison que Gilberte avait versé pour elle et que le hasard venait pour ainsi dire de pousser dans la main du comte.

Cyrano regarda longuement ce cadavre, dont la face crispée respirait encore la colère et la menace.

— Il n'y aura pas de souillure sur le blason des Lembrat, murmura-t-il ensuite. . . . . .

Quand Gilberte, remise de cette terrible émotion, se retrouva en présence de Zilla et de Manuel, elle eut comme une vague crainte.

Cette crainte, la bohémienne la devina, et, prenant la main de la jeune fille :

— Adieu, dit-elle simplement.

— Zilla! s'écria Manuel, n'as-tu rien de plus à nous dire? Veux tu nous quitter ainsi?

Elle lui jeta un long regard, dans lequel sembla s'épancher toute son âme, et comme un gage de bonheur, comme un regret aussi, sans doute, tomba de ses lèvres ce mot suprême :

— Aimez!

Ce fut Jacques Longuépée qui maria Gilberte et Manuel.

Louis Gallet.

MON ONC' JEAN [1]

(Suite)

Tout à coup la voiture s'arrêta, et du coup les langues se délièrent.

— Quoiqu'il arrive à ct'heure? s'écria la mère Chantavoine en se trémoussant.

— Un qui ne peut plus avancer, d'hasard, mugit l'épicier.

— Un triste temps tout de même pour voyager! minauda Mme Langlois en décrochant une œillade au vicomte.

— Triste temps, en effet, répondit Jacques à travers ses fourrures.

La gelée ayant couvert les glaces d'arabesques moirées, il était impossible de rien voir dans la campagne; Mme Chantavoine hors d'elle d'impatience appuya sur un ressort et la portière de son côté s'ouvrit avec fracas : le petit Langlois se mit à hurler de froid. Mais Mme Chantavoine, n'en ayant cure, se pencha au dehors et, explorant d'un regard d'aigle l'horizon, elle vit en avant le landau arrêté par une véritable banquise de neige amassée contre une haie qui bordait le chemin, et en arrière la file des carrioles stoppant.

— Ben quoi? cria-t-elle, On n'avance-t-y plus?

— Le chemin est barré, répondit le cocher du landau.

— Passez sur le champ à gauche, dit le cocher de la calèche.

Le vicomte, entendant la voix de son cocher, fit jouer à son tour le ressort de l'autre portière; le vent traversa la calèche en tourbillons glacés; les hurlements du petit Langlois devinrent frénétiques.

— Av'vous fini de nous geler? bougonna l'épicier en tirant par sa robe la mère Chantavoine.

Jacques, sautant dans la neige, courut à ses chevaux, et sondant le terrain à gauche avec sa canne, il vit qu'il n'y avait pas de fossé

(1) Voir les numéros de *La Lecture,* depuis le 21 mai.

que le champ était uni ; alors, précédant le landau, il le fit sortir
u chemin, contournant ainsi la banquise et frayant la route aux
utres voitures. Cependant ni Mme Chantavoine ni l'épicier ne parve-
aient à refermer les glaces de la calèche. Le cocher dut descendre
t se mit à tenailler les portières. Dans les carrioles, au loin, on
oyait des silhouettes se dresser en agitant violemment les bras
endant que le bruit des pieds résonnait sur le plancher des voi-

Un silence presque religieux s'établit lorsque les dindes parurent.

ures. Désireux de combattre l'envahissement du froid par un
peu d'harmonie, le ménétrier attaqua un petit air vif et sautillant.

Enfin, après un long travail, le cocher se rendit maître de ses
portières et, remontant sur son siège, fouailla ses rosses ; la calèche
entra en tanguant dans la terre labourée suivie de la file des voi-
ures, en sortit sans encombre et rejoignit le landau auprès duquel
e vicomte attendait. L'accident était évité : on repartit.

Le voyage dura deux longues heures, pendant lesquelles les
ujets de conversation les plus intéressants furent successivement
abordés dans la calèche ; et lorsqu'on arriva à Varencières, les
Langlois, Mme Chantavoine et Jacques de Berneville étaient les
meilleurs amis du monde, la politique elle-même n'avait pu

altérer leur bonne intelligence. L'épicier, dont les théories oppor tuno-radicales avaient été écoutées avec courtoisie, éclatait d'or gueil satisfait et croyait avoir fermé le bec, sans réplique possible à l'hydre de la réaction ; Mme Langlois caquetait de plus en plus discourait modes et chiffons et trouvait le vicomte délicieux ; enfi Mme Chantavoine avait jeté dans le concert la note de l'agricultur en détresse, gémissant sur le mal qu'on avait à payer ses fermage et sur les exigences tous les jours plus grandes des domestiques Seul le petit Langlois avait paru ne prendre qu'un intérêt médiocr à toutes ces passionnantes questions ; mais il avait cessé de brair et s'était endormi, ce qui était bien quelque chose.

X

Au fond de la grande cour, les fenêtres de la belle maison flam blaient, et c'est avec de véritables cris d'allégresse que ces lueur réjouissantes, annonçant le bon feu et le bon repas, furent saluée par tous ces forçats de la noce, arrivant, bleus de froid, dans leur carrioles.

La mère du marié était restée au logis, et depuis longtemp déjà gourmandait d'une voix sévère un escadron de bonnes s'em pressant pour préparer le festin.

La cuisine avait un aspect pantagruélique.

Devant la cheminée où des bûches de pommiers brûlaient leur flammes claires, trois cuisinières étaient rangées contenant troi dindes ; et la servante préposée au róti, presque aussi cuite que le dindes, s'agitait autour, arrosant les volailles de leur jus, les retour nant, les piquant pour s'assurer des progrès de la cuisson. Sur l fourneau de fonte, un énorme pot-au-feu bouillait, faisant monte et descendre dans ses bouillons tout un potager de légumes ; à côté des andouilles grésillaient sur le gril. Tout autour de la pièce carre lée, des fourneaux improvisés, formés par trois briques, suppor taient un long alignement de casseroles où chantaient les ragoûts sur la table, quatre crèmes renversées tremblaient dans de grand plats. Une buée chaude, sentant le róti, la graisse, le vin chaud remplissait la salle où personnes et objets se distinguaient vague ment comme dans un brouillard. Dans le coin opposé à la chemi née surgissait un appareil de forme étrange, hissé sur trois perches

La noce fit irruption avec des cris de joie dans la cuisine, humant ›luptueusement les parfums du repas et secouant sur le carreau ède ses vêtements raidis par le gel. Lorsque la mariée entra, [me Muterel s'écria en guise de bienvenue :

— Ah! vous v'là! C'est pas malheureux.

Coralie ne souffrait plus; Mélie l'avait dessanglée en coupant le cet de son corset, et sa figure moins rouge souriait au-dessus d'un ›rsage largement épanoui. Après avoir embrassé sa belle-mère qui, ›rès elle, baisa successivement toutes les femmes qui entraient, le se retira dans ses appartements où elle fut suivie par ses com-ıgnes pressées de procéder à divers soins de la toilette.

Le vicomte avait pénétré dans la salle avec le flot, poussant evant lui le petit Langlois que sa mère tirait et qui, énervé par le oid et effarouché par le bruit de l'arrivée, rageait comme un pos-dé et refusait d'avancer. Il fut reçu par la mère Muterel avec de randes révérences : bien que remplie d'admiration pour son fils ont elle avait adopté aveuglément les idées, la bonne femme avait ›nservé pour les Berneville un respect traditionnel, et ne pouvait empêcher d'être flattée en voyant Jacques chez elle.

Cependant les hommes se répandaient bruyamment dans la salle dans la pièce à côté où le couvert était dressé; ils se mettaient le ez sur les casseroles, humaient le fumet des dindes, pinçaient la lle qui les faisait tourner, et tout réjouis par la bonne chaleur et ar ces appétissants préparatifs, ils parlaient haut avec de gros res. Le ménétrier, loué à la journée pour faire le loustic, et dont s plaisanteries s'étaient congelées en carriole, sentit sa verve se étendre et la mémoire lui revenir; bientôt on fit cercle autour de ıi, il grimpa sur une chaise et racla son violon ; et au milieu de e tohu-bohu, deux servantes s'agitaient, trempant la soupe dans e grandes soupières.

Tout à coup un petit homme boiteux et borgne entra en s'aidant 'une béquille ; il tenait à la main un cadre rectangulaire enveloppé 'une étoffe sale.

— Mesdames et Messieurs, cria-t-il d'une voix de fausset, pro-tons du jour! Il est sur son déclin... Bientôt le soleil va dispa-ıitre, cet astre auquel je dois ma gloire ! Allons, Messieurs, allez uérir vos dames et demoiselles, sortons tous dans la cour. Je ne ous dirai plus qu'un mot: à la photographie !

Et tout en béquillant, il se dirigea vers son appareil, remisé ans le coin de la salle.

Docilement tout le monde sortit. La mariée fut assise, grelot tante, les pieds dans la neige, et son seigneur et maître se cala su une chaise à ses côtés. Sur la même ligne à droite et à gauche le demoiselles formèrent un parterre, et les garçons à boutonnièr fleurie s'alignèrent derrière elles dans la position du soldat san armes. Afin de former un groupe sympathique, le photographe fi placer sur la première marche du seuil Chantavoine flanqué de s femme et de la mère Muterel ; sur la marche supérieure le méné trier se cambra, le violon prêt, l'archet en garde, dominant l noce. Le reste de l'assistance se posa çà et là, par groupes détachés de manière à introduire, exprima l'artiste, un peu de variété dan la composition.

En voyant ces préparatifs, Jacques s'était défilé dans la salle manger, et feignait d'admirer avec une attention soutenue une séri de tableaux représentant le père Grévy recevant à l'Élysée, le pre mier janvier, le président Carnot à la portière de son wagon écou tant le compliment d'une petite fille tricolore, et divers autres épi sodes importants de notre histoire contemporaine. Mais Chanta voine n'oubliait pas son premier témoin et n'eut garde de le laisse à sa contemplation artistique: il fallut s'exécuter.

Comme le vicomte, un peu grognon, traversait la cuisine sur le pas de Chantavoine pour aller au martyre de la photographie, i aperçut Jeannette qui, revêtue d'un tablier, s'empressait avec le servantes autour des casseroles.

— Comment, dit-il, Mademoiselle Jeannette, vous ne voule donc pas poser comme les autres ?

— Ah! c'est pas la peine, interrompit vivement Chantavoine Alle est bien plus utile là.

— Vous ne seriez pas contente d'avoir votre portrait?

— Tout de même, fit Jeannette en jetant un regard craintif son oncle.

— Mais, Monsieur le vicomte, faut vous dire que...

— Écoutez, Chantavoine, si elle n'y va pas je n'y vais pas.

Le bonhomme n'osa plus rien dire et se contenta de grommeler ils sortirent. Le photographe s'élança en tanguant vers le vicomte afin de le mettre à la place d'honneur qu'il avait rêvée pour lui mais Jacques impatienté fit semblant de ne pas le voir et, prenan Jeannette par la main, il se plaça avec elle, bien en vue, à droit du groupe. Un murmure s'éleva ; le parterre des demoiselles d'hon neur darda sur Jeannette des regards d'étonnement et d'envie, e

mariée elle-même cessa de grelotter tant elle fut saisie. Le petit iteux comprit qu'il ne fallait pas insister et revint à son appareil. moment était solennel; le jour tombait, le froid augmentait, la ce se violaçait sous les morsures de la bise.

— Retirez vos chapeaux! commanda le photographe.

On obéit, sauf le vicomte et Chantavoine qui déclara qu'il avait tête quasiment gelée, et que l'on pouvait bien le tirer en portrait ıs qu'il se découvrît.

— Attention! ne bougeons plus! reprit le bourreau. La noce se ea dans une immobilité d'iceberg.

— Allons, Mesdames et Messieurs, un peu plus de naturel dans poses! Voyons, souriez sans raideur. Regardez devant vous nme si vous voyiez arriver un ami... Tiens, vous voilà, mon er? quel plaisir de vous voir! Là... Monsieur le marié, regardez re dame; que votre figure reflète vos sentiments, que tout en ıs dise : Enfin!... Et vous, Madame, faites, en vous tournant s votre époux, une risette comme si vous lui disiez : Hé! là oui! a plus à s'en dédire... Allons, bon! Mesdames et Messieurs, ıs voilà redevenus sérieux! regardez donc cet ami qui arrive : ! bonjour, mon cher...

— Ah çà! est-ce que vous voulez nous faire périr de froid? rugit antavoine.

— Je commence! Attention! Une, deux, trois... Ça y est. En ce, repos. Ah! mais non, ne vous en allez pas! me faut une onde pose... je demanderai au marié, si vous voulez bien, de se er et de s'accouder sur la chaise de son épouse. Là... prenez un ... comme si vous aviez bien des choses à lui dire... là... Maintant les jeunes gens, placez vous entre les demoiselles... là... violoneux assis sur le rebord de la fenêtre... là... Les papas, les mans...

— Je sommes bien comme ça; allez-y et que ça finisse. Si ça tinue, je ne dégélerons jamais; faudra nous séparer à coups ache!

Et Chantavoine renfonça un peu plus son tuyau de poêle sur sa .

Le petit boiteux rouvrit son objectif, battit la mesure et cria : Est fini. Toute raide, la noce, ankylosée par le froid, rentra dans uisine. Comme ils passaient le seuil, Jacques dit à Jeannette :

— Je crois me rappeler que l'autre jour, dans le bois, je vous ai mis quelque chose pour aujourd'hui.

Jeannette rougit un peu.

— J'sais pas, Monsieur Jacques.

— Oui, oui; vous savez bien, devant toute la noce..

— Oh! Monsieur Jacques, c'était pour de rire!...

— Vous croyez? Eh bien! vous verrez tout à l'heure.

Et pendant que Jeannette reprenait son tablier et se mêlait, po cacher son trouble, aux bonnes qui portaient les plats, le vicom entra dans la salle du festin en se riant à lui-même et en pensa que la journée finirait bien.

XI

Lorsque la noce se vit assise autour de la table en fer à chev sous la présidence bienveillante du père Grévy et de M. Carr accrochés à la muraille, une expression de victoire se peignit s tous les visages. Enfin! le but était atteint; on y avait marché p de rudes sentiers; mais qu'importe au voyageur arrivé la longue et la dureté du voyage? Les fatigues supportées ne sont plus qu' souvenir qui fait jouir plus complètement du repos et de l'abc dance. Aussi c'est au travers d'une joie croissante que les pl défilèrent, attaqués au passage, entamés, anéantis par quara puissantes mâchoires. Le rôti n'avait pas encore paru que d quolibets et chansons volaient par la table; et le ménétrier, for ment éméché, faisait le pitre avec un entrain qui soulevait c ouragans de rires, se levant, se rasseyant, courant autour de table en choquant son verre avec les dames, agaçant les servan qui apportaient les plats.

Assis à la table d'honneur en face de la mariée, Jacques de B neville se sentait gagné malgré lui par cette grosse gaieté; le vie sang normand qui coulait dans ses veines s'allumait au contact tous ces braves gens émoustillés, et peu à peu le vernis d'éducat et de monde, qui le guindait habituellement dans une raideur bonne compagnie, tombait pour faire place au franc et large r qui tant de fois jadis avait éclaté sur les bonnes figures de aïeux lorsque, en paternels seigneurs qu'ils étaient, ils dînaie aux jours de grandes fêtes, avec leurs paysans. Ceux-là étai bien les descendants des paysans d'autrefois; la race s'était conser pure, et eux aussi pouvaient se vanter d'une sorte de noblesse as

re à notre époque d'alliances louches et de rastaquouérisme omphant; car ils descendaient de laboureurs séculairement ablis dans le pays autour d'une famille qu'ils respectaient et t'ils aimaient encore. La bonne chère et le gros cidre avaient nimé leurs sentiments affectueux et cordiaux d'autrefois; l'orgueil ibécile, la basse envie qui président aujourd'hui à tous les rapports ciaux s'étaient pour un instant dissipés, et tout autour de la table vicomte voyait les visages lui sourire. Seuls l'épicier, le médecin, notaire et le marié faisaient tache dans ce concert de bonne meur, avec leurs airs méprisants de bourgeois enrichis, leur itude chafouine, leurs poses à la Robespierre et leurs regards vants.

Un silence presque religieux s'établit lorsque les dindes parurent. s convives s'écartèrent avec respet pour permettre aux servantes les placer au milieu de chaque table, et Jeannette, qui portait plus belle, destinée à la table d'honneur, faillit tomber sur le comte lorsqu'il lui fallut la placer à bras tendus devant les riés. Les applaudissements éclatèrent et le ménétrier, brandis- nt un flacon de Calvados, s'écria qu'avant de découper « ces noiselles » il fallait faire le trou normand. Tout autour de la ble l'eau-de-vie circula, emplissant à demi les verres; hommes et mes trinquèrent et lampèrent l'alcool d'un trait; alors Chanta- ne, poussant devant Jacques la dinde énorme :

— A vous l'honneur, Monsieur le vicomte, dit-il!

Cependant des cris s'élevèrent : Et la jarretière!

— Attendez au dessert! répondit-on.

— Pas du tout; chez nous ça s'est toujours fait au premier u.

Et une discussion commença. Pour y couper court, on lâcha le it Langlois sous la table; il se mit à courir à quatre pattes, içant les jambes de tout le monde, farfouillant indifféremment s les jupons qu'il rencontrait; et l'on vit successivement Mélie es autres demoiselles d'honneur se trémousser sur leurs chaises c des rires nerveux; puis ce fut au tour de la mère Chantavoine le la mère Muterel, pour la plus grande joie de l'assistance.

— Vas-tu me lâcher, méchant gamin? cria la mère Muterel qui ntendait pas la plaisanterie.

— Dame, il ne sait pas, cet enfant! repartit aigrement l'épicière.

Enfin il parvint à la mariée qui s'agita à son tour, et il reparut enant un nœud de rubans. Ce fut du délire, et de nouveau l'eau-

de-vie circula. Lorsque les crêmes firent leur entrée en tremblai dans leurs jattes, tout le monde parlait à la fois, les yeux luisaie dans les faces allumées, et plus d'un convive, avant le café, s'ach mina en flageollant vers la cour, tandis que les chansons commei çaient.

Les chansons! Qui ne connaît en Normandie cet accompagn ment nécessaire de tout bon repas?

— Une noce sans chansons n'est point une noce, avait dit tout coup Chantavoine. Allez-y de la vôtre, un chacun l'un apr l'autre. A toi, Ludovic; commence-nous ça voir un brin!

Ludovic se leva ; il était un peu ivre et son bouquet de papi branlait à demi arraché à sa boutonnière. Il entonna en se dané nant d'un pied sur l'autre une complainte amoureuse, d'une poés aussi lugubre qu'incorrecte, qui excita l'attendrissement généra

O ma tendre Ugénie,
Toi z'à qui j'ai donné mon cœur,
Sèche, de grâce, ah! sèch'tes pleurs,
Mon U-ugénie!
Mon U-ugénie!

On était doucement ému. Le ménétrier bondit sur sa chaise faillit s'étaler avec elle ; de grandes huées s'élevèrent. Il empo gna son violon, grinça quelques notes et chanta :

Méfie-toi, fillette, fillette,
Fillette, méfie-toi!
En suivant toujours Nicolas,
Tu risques d'attraper-z'au bois
Le mal de neuf mois.

La noce électrisée reprit en chœur :

Méfie-toi, fillette, fillette,
Fillette, méfie-toi!

Et il continua, dans le tumulte croissant des rires, sa chans grivoise, pendant que les hommes, devenus polissons, lutinai leurs voisines, et que çà et là quelques baisers sonnaient, sui de petits cris.

— Allons, au tour de la mariée maintenant! Il fallait s'exécut Coralie se leva. Mais elle avait visiblement perdu tous moyens ; la torture du corset, le froid, l'émotion et la nourrit avaient triomphé de sa robuste constitution ; elle n'en pouvait pl

et ce fut d'une voix chevrotante, avec un accent normand qui aurait fait bondir Mlle Pompadoux, qu'elle commença :

Petit ouéseau, dans le bocage,
Dis-moi, pourquoi te caches-tu ?
Petit ouéseau...

Elle n'en put dire davantage; et comme on restait à la regarder bouche bée en attendant la suite, il lui sembla que tout tournait autour d'elle, et elle retomba sur sa chaise en fondant en larmes. Les femmes s'empressèrent; Mme Muterel apporta un grand verre d'eau, et pour faire diversion, un garçon entonna une quatrième chanson; d'ailleurs Mme Langlois, levant les yeux au ciel, avait pris un air entendu et résumé la situation en disant que tout cela c'était bien naturel chez une jeunesse.

Et que le ménétrier applaudissait à tout rompre.

Le café fut longuement siroté, trainant après lui son cortège habituel de gloria et de rincettes, et quand on quitta la table pour préparer le bal, beaucoup parmi les plus forts danseurs avaient les idées un peu troubles. On sortit pour permettre d'enlever les tables; les femmes suivirent la mariée dans sa chambre, les hommes allèrent aérer leurs cerveaux dans la cour.

Lorsqu'on rentra, la salle à manger était transformée. Plus de tables, mais au fond sur une petite estrade deux pupitres derrière lesquels étaient assis le ménétrier et un musicien nouveau venu qui

attendait, le cornet à piston en arrêt ; à leurs pieds le mot *quadrille* étincelait en lettres d'or fraichement collées sur un écriteau blanc.

Jacques de Berneville en avait assez ; la longueur du dîner, les liquides qu'on lui avait fait absorber presque de force, enfin le cigare qu'il n'avait pas cru pouvoir refuser avaient eu raison de ses résolutions de persistance dans la bonne humeur ; il ne songeait plus qu'à s'en aller. Il fit lever son cocher qui, oubliant tout à fait qu'il était de bonne maison, s'encanaillait le plus joyeusement du monde en lampant des rasades de gros cidre avec les locatis des Langlois, et lui commanda d'atteler d'un ton qui ne souffrait pas de réplique.

Comme le cocher s'en allait de fort mauvaise humeur, le vicomte aperçut Jeannette occupée à ranger la vaisselle; la jeune fille le regardait, tenant d'une main un plat à moitié essuyé et de l'autre un torchon dont elle ne pensait pas à se servir. Et il lui sembla que dans son regard passait une expression de déception et de regret, je ne sais quel reproche timide...

Alors il eut honte de l'avoir encore une fois oubliée ; en même temps une colère le prit contre ce vieux butor de Chantavoine qui ravalait sa nièce, une si jolie fille, au rôle de servante, pendant que toutes ces grosses demoiselles, hommasses et vulgaires, qui formaient le cortège de la mariée, faisaient bouffer leurs robes et s'apprêtaient à danser.

En ce moment, la ritournelle du quadrille éclatait déchirante avec des grincements de violon et des couacs de cuivre à faire fuir la gent féline dans la plus reculée des gouttières ; puis la voix du ménétrier commanda :

— En place, Messieurs et Mesdames, en place pour la contre-danse ! Attention pour balancer vos cavalières ! Tout le monde y est-il ? Qui fait vis-à-vis à la mariée ?

— Monsieur le vicomte ! Monsieur le vicomte ! cria Chantavoine en se précipitant dans la cuisine ; c'est vous qu'on attend. C'est le quadrille d'honneur ; vous ne voudrez pas manquer d'aller en avant-deux de ma fille ; ça lui ferait trop deul !

— Ma foi, pensa Jacques, allons-y !

Et il s'approcha de Jeannette qui rougit jusqu'à la racine des cheveux, s'inclina devant elle et lui dit :

— Mademoiselle Jeannette, vous devez aimer beaucoup mieux danser qu'essuyer des plats. Croyez-moi, laissez cette besogne et venez avec moi en face de votre cousine.

Chantavoine tombait des nues. Il bégaya :

— Mais, Monsieur le vicomte, c'est pas... c'est pas la conduite u'il vous faut... Y a Mme Langlois qu'est prête... Jeannette, faut u'a lave...

— Écoutez, Chantavoine, je pense que j'ai bien le droit d'inviter ui je veux?

— Je ne viens pas dire non, mais...

— Eh! bien je veux inviter votre nièce, là! Et savez-vous ourquoi? Parce qu'elle est la plus charmante; parce qu'elle est la ıieux de toute la noce; et vous êtes un vieux nigaud de ne pas ous en apercevoir, et un vieux sans-cœur de la faire travailler insi un jour de fête.

Et, laissant Chantavoine abasourdi, il prit vivement le bras de eannette qui se laissa entraîner, toute défaillante d'émotion et de ie. Mais elle était brave; lorsque à leur arrivée dans la salle de al un murmure d'étonnement courut, elle releva la tête et regarda 'un air de triomphe la troupe ébahie des demoiselles d'honneur; our un peu, elle aurait fait une révérence et une grimace à Mme Langlois dont l'air déconfit lui donnait envie de rire.

C'était bien le quadrille d'honneur : tous les personnages de ıarque y figuraient. La mère Muterel dansait avec Chantavoine; Mme Chantavoine était conduite par l'épicier; faisant contre fortıne bon cœur, Mme Langlois avait accepté le bras du notaire, et es garçons de la noce piaffaient comme des poulains autour de eurs danseuses. Seul le docteur avait refusé de danser; il était 'une humeur de dogue depuis le matin, parce qu'on n'avait eu 'yeux que pour le vicomte. L'effet qu'il avait compté produire en llant au cabaret pendant la messe avait raté; on ne faisait pas ttention à lui et il en souffrait, atteint dans son quadruple orgueil e médecin, de conseiller général, de radical et de libre-penseur. l se rencogna dans un angle, jetant sur tout le monde des regards ıaîneux.

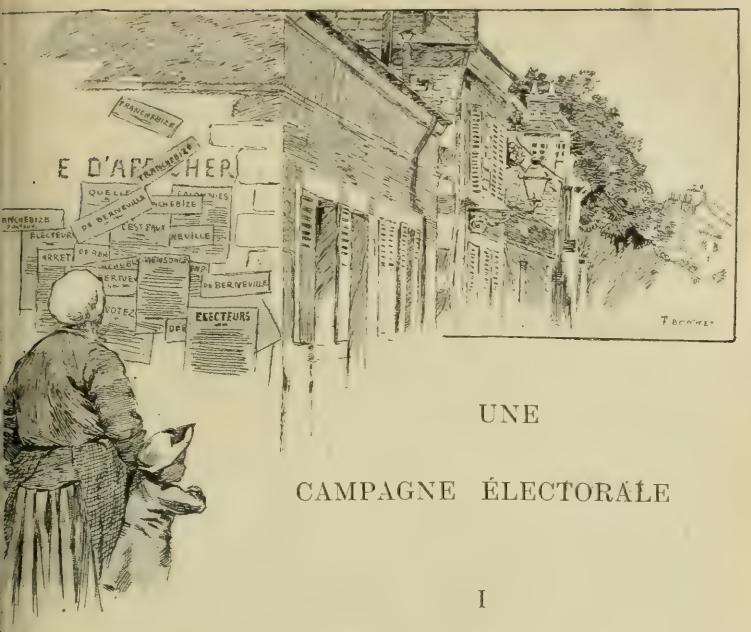
Cependant la ritournelle repartit stridente, et les couples s'ébranèrent l'un vers l'autre; le piston se gargarisa dans la chaîne des lames. Chantavoine marchait à grands pas, poussant la mère Muterel comme sa charrue; l'épicier, semblable à une tonne rouante, tirait Mme Chantavoine avec une violence d'obus, et le ıotaire, très embarrassé de son rôle, s'avançait avec raideur, sans egarder Mme Langlois qui s'étudiait à captiver son attention par uelques légers entrechats. A droite et à gauche, les couples plus

jeunes s'en donnaient, les garçons roulant sur leurs hanches, volt tant et pirouettant devant les filles qui tournoyaient, balançan leurs jupes comme des cloches lancées à toute volée. Et, sur l'es trade, violon et piston faisaient rage, pour la plus grande admira tion du petit Langlois en extase devant le monsieur qui jouait de la trompette. Au milieu évoluait le couple des mariés, faisant vis-à-vi à Jacques de Berneville et à Jeannette. Désiré Muterel menait s femme d'un air gourmé, et chaque fois qu'il passait devant Jacque il lui jetait des regards obliques. Il était mécontent; le choi qu'avait fait le vicomte de cette cousine, traitée par son beau-pèr comme une domestique, lui paraissait une offense. Coralie étai visiblement furieuse; si elle avait jusqu'à présent affiché pou Jeannette une sorte de mépris protecteur, l'idée qu'elle pût jamai se trouver en face d'elle dans un quadrille ne lui avait point effleur l'esprit, et elle la dévisageait avec indignation. Mais Jeannette s'e souciait bien! transportée de joie, éperdue de reconnaissance, ell n'avait d'yeux que pour ce beau cavalier qui était venu la cherche à la cuisine pour lui faire honneur, à elle, dont personne ne s'occu pait jamais. Et elle le suivait légère, voltigeante, avec cette grâc naturelle qu'ont les jolies filles et les jolis oiseaux. Jacques étai charmé, il trouvait sa danseuse adorable; jamais quadrille ne lu avait semblé si court.

Il finit cependant; et Jacques se souvint de son cocher qui s morfondait dans la cour; en même temps, la réflexion lui revin avec le dernier couac du piston et il se trouva ridicule. Il fit u salut cérémonieux à Jeannette, tourna à la mariée un complimen qu'elle écouta gauchement, toucha la main de Muterel et, malgr les supplications de Chantavoine, il se dirigea vers la porte. Il y était presque arrivé, lorsqu'il se trouva de nouveau devant Jean nette; elle le regardait, adossée contre la muraille, silencieuse e comme interdite... Il sentit son cœur battre plus vite; un nuag passa sur ses yeux, et brusquement il embrassa la jeune fille su les deux joues.

Puis, tandis que Chantavoine s'arrêtait ahuri, qu'un brouhah d'étonnement courait par la salle, et que le ménétrier enthousiasm applaudissait à tout rompre, il s'élança dans la cuisine, prit s pelisse et sauta en voiture.

— Ouf! pensait-il en roulant vers Berneville, voilà une rud corvée terminée!... C'est égal, cette petite est gentille.,. Mais quell noce! Ce que je vais faire rire avec elle à Paris!



UNE CAMPAGNE ÉLECTORALE

I

— Monsieur le comte, continua maitre Griffon en se grattant l'oreille, je ne suis pas venu à Paris seulement pour vous parler affaires.

— Vraiment? et de quoi donc encore, Griffon?

— Sans doute je comprends que le mariage de M. le vicomte soit la principale préoccupation de M. le comte en ce moment, mais...

— Mais?

— Vous ne pouvez oublier le pays, vous vous devez au pays.

— Qu'entendez-vous par là, Griffon? Vous parlez par énigmes.

Et le comte de Berneville se mit à tisonner le feu avec impatience. Le notaire garda quelque temps le silence, promenant son regard finaud du comte à son fils qui venait d'allumer une cigarette et marchait à grands pas dans le cabinet pour se dégourdir un peu et remettre son esprit fatigué de combinaisons et de chiffres. Puis il reprit :

— Vous n'ignorez pas, Messieurs, qu'une élection législative aura lieu dans l'arrondissement de Varencières prochainement, pour remplacer M. Letoucheur, qui vient de mourir.

— Ah! fit le comte d'un air indifférent. Et... vous avez l'intention de vous présenter, Griffon?

— Moi, Monsieur le comte? A Dieu ne plaise! Je ne m'occupe, vous le savez, que de mon étude; elle péricliterait si je me lançais dans la politique. Ce n'est pas à mon nom que l'on pense.

— Bah! pourquoi ça? Vous feriez un député aussi bon qu'un autre Et... à qui pense-t-on?

Le notaire se recueillit comme un homme qui se prépare à asséner un grand coup ; puis il prononça d'une voix solennelle :

— A vous, Monsieur le comte.

M. de Berneville ne manifesta aucun étonnement; il cessa seulement de tourmenter ses tisons. Jacques arrêta brusquement sa promenade et, se rapprochant de la cheminée, il jeta sa cigarette dans le feu.

— Vraiment, on pense à moi? dit le comte. Et depuis quand? Contez moi cela.

— Vous savez bien, Monsieur le comte, que vous n'êtes pas de ceux qu'on oublie. J'ajoute que le pays n'a jamais cessé de vous être infiniment attaché, ainsi qu'à toute votre honorable famille; et si, il y a quatre ans, par suite d'un aveuglement que je déplore, on ne vous a pas conservé votre siège de conseiller général...

— En effet, cet attachement infini m'a été prouvé il y a quatre ans par le succès du docteur Tranchebize qui m'a mis à la porte.

— Hélas! personne n'a plus regretté que moi cette déplorable élection. Mais considérez que depuis ce temps là beaucoup d'électeurs regrettent le vertige qui les a entraînés... Et puis, il s'est passé tant de choses .. Croyez-moi, bien des yeux se sont ouverts.

— Et... quel serait mon concurrent?

— Mais... toujours le même, le docteur Tranchebize.

— Vous voyez! les yeux se sont tellement ouverts qu'ils voient déjà Tranchebize au Palais-Bourbon. Il ira, Griffon, il ira.

— Non, certes, si M. le comte consent à lui faire échec.

— Je n'y consens pas.

— Mon père, hasarda Jacques, vous feriez peut-être bien d'y réfléchir.

— C'est tout réfléchi. Écoutez, Griffon, vous dites que le pays m'est attaché, je ne le crois plus.

Oui, sans doute, pendant des siècles, l'attachement et l'affection furent réciproques entre ma famille et le pays; mais aujourd'hui j'ai gardé seul des sentiments qu'on n'a plus pour moi. Mon père

ı été plus de quarante ans conseiller général de votre canton, et j'ai moi-même occupé cette place pendant une trentaine d'années. J'avoue que je croyais mourir là ; je me trompais.

Un médecin est arrivé, un Diafoirus exotique, venu je ne sais l'où, qui s'est mis à empoisonner le canton avec ses drogues et avec ses discours.

Moi, d'abord, je le méprisais (j'avais tant de confiance dans le bon sens de mes électeurs!) et je continuais, sans prendre garde à lui, la vie que j'avais menée jusqu'alors et qui, j'ose le dire, faisait au pays une grande part dans mes travaux et dans mes soucis...

Oh! ce ne fut pas long; l'empoisonneur eut bientôt fait son œuvre. Peu à peu, on désapprit à me saluer; puis on m'évita sournoisement; puis, à propos de tout et à propos de rien, on me chercha querelle. Je me sentis progressivement enveloppé dans un réseau de petites trahisons, d'embûches ignobles où j'allai donner tête baissée comme une bonne bête que je suis...

— Oh! Monsieur le comte...

— Laissez-moi continuer, poursuivit le comte qui s'était levé et qui maintenant arpentait fiévreusement son cabinet. On m'a desservi, vous dis-je, auprès de mes vieux amis ; on a miné bassement, perfidement, l'influence que je pensais, grâce à quelques services, avoir conservée. Autour de cet affreux médecin s'est groupée toute une séquelle d'ambitieux, de haineux. Ce Muterel, par exemple...

— Ah! le vilain oiseau, s'écria Jacques, qui vous regarde toujours de travers, comme une chouette...

— Il est de fait, dit le notaire, que M. Muterel vous a fait de opposition; mais êtes-vous sûr qu'il y persiste? Je crois, au contraire, d'après certains indices...

— Ne me dites donc pas ces choses-là, Griffon. On dirait que vous ne le connaissez pas! Muterel est bête et méchant, par conséquent persuadé de sa haute capacité et jaloux de tous ceux qui sont au-dessus de lui. Il soutiendra Tranchebize de toutes ses forces jusqu'au jour, prochain peut-être, où il se croira capable de prendre sa place; alors, à l'eau le médecin!

— Vraiment, Monsieur le comte, vous croyez M. Muterel capable de ces calculs?

— De tous les calculs, mon cher. Et il s'est taillé de l'influence dans le pays, ce garçon dont le père ne jurait que par le mien et qui me hait!

— Comment peut-on vous haïr, Monsieur le comte?

— Ah çà! trêve de flatteries, mon brave homme. Me prenez-vous pour un imbécile, pour essayer de m'engluer avec vos compliments comme on prend des geais à la pipée?

— Je vous jure...

— C'est bon, c'est bon. Je vous répète, moi, que Muterel, à qui pourtant je n'ai rien fait, est mon ennemi acharné, et qu'il a monté contre moi, à Varencières, une cabale qui n'a pas peu contribué à mon échec; je l'ai su fort bien.

— Mais cependant il a épousé...

— La fille de mon fermier. Qu'est-ce que cela prouve? Vous imaginez-vous par hasard que j'ai confiance en Chantavoine?

— Mais...

— Chantavoine n'est pas un mauvais homme; à une autre époque il ne m'aurait jamais lâché. Mais aujourd'hui, avec le détraquement général... Et puis, il a pour son gendre cette admiration vraiment inexplicable que tant de braves gens intelligents professent pour des imbéciles qui ne valent rien. Non, voyez-vous, la partie est perdue pour moi. Il leur faut des hommes nouveaux; qu'ils s'en passent la fantaisie! Il n'est pas de ma dignité de me faire solliciteur auprès de gens qui ne veulent plus de moi. On m'a chassé par une porte : je ne suis pas homme à tenter de rentrer par l'autre.

Et le comte, se rasseyant brusquement, se remit à tisonner. Le notaire, intimidé par cette sortie, se taisait, cherchant dans sa tête quelques raisonnements nouveaux et ne les trouvant pas. Ce diable d'homme était trop franc! il était vraiment déroutant, avec sa manière tranchante de prendre les choses. L'idée qu'on pût se résigner ainsi à ne pas essayer d'être député ébourriffait M. Griffon.

Ce fut le vicomte qui reprit le premier la conversation.

— Voyons, mon père, dit-il, croyez-vous franchement qu'il n'y ait pas lieu de chercher à réagir encore contre ces nouveaux? Ils sont une peste, ces hommes, pour le pays; leur incapacité, leur présomption et leurs appétits ont déjà causé des maux incalculables, et en préparent bien d'autres encore. Ne doit-on pas, quand on le peut, leur barrer la route?

— A d'autres, mon ami. Moi, j'en ai assez. Je me fais vieux, j'ai la goutte. Et puis surtout le dégoût de mon époque et des singes malfaisants qui s'y agitent me serre tellement la gorge, que je suis décidé à ne plus m'en occuper : j'étoufferais.

— Vous ne vous occupez pas d'eux, soit. Mais eux s'occupent de vous. Si le cataclysme social que leur sottise et leurs canailleries préparent arrive, ne vous emportera-t-il pas comme tout le monde ?

— A la grâce de Dieu !

— On va dire que le comte de Berneville a peur du docteur Tranchebize.

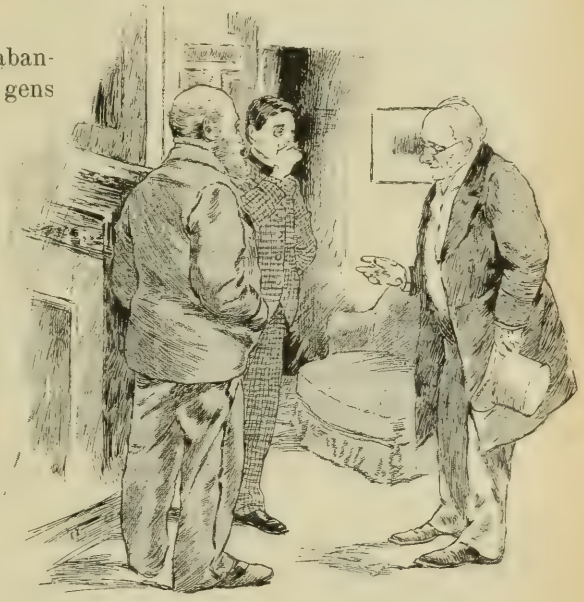
— Soit.

— On va dire qu'il abandonne les honnêtes gens qui voulaient se compter sur son nom.

— Soit encore. Pourquoi n'ont-ils plus voulu de moi, ces honnêtes gens ?

— Mais ils en reveulent, Monsieur le comte ! gémit le notaire d'une voix suppliante.

— Ah ! mais vous m'ennuyez à la fin, tous les deux ! Je vous répète que je ne me présenterai pas ; laissez-moi tranquille. Quand j'ai dit non, c'est non.



Hélas ! non, Monsieur le comte, un de mes amis de Paris.

Jacques était tout tremblant d'émotion.

— Et si je vous demandais, fit-il d'une voix brève, la permission de me présenter, moi ?

— Toi ! s'écria le comte en bondissant de son fauteuil, toi ! Es-tu fou ? Et ta fiancée ? et ton mariage ?

— Je ne dois me marier qu'à l'entrée de l'automne ; les élections sont au mois d'août.

— Et tu feras ta cour à Berthe de Gasny en pérorant dans des réunions publiques ? Car il faut pérorer maintenant ; le succès est à celui qui dit en public le plus de bêtises et le plus longuement possible.

— Ma fiancée sera fière de moi, si j'affronte la lutte.

— Et si tu es blackboulé ?

— Elle dira que j'ai fait mon devoir.

Le comte demeura un instant songeur, regardant tour à tour son fils, dont la figure reflétait une décision et une énergie qui ne lui étaient pas habituelles, et M. Griffon qui, en bon diplomate, s'était composé une attitude d'admiration attendrie. Enfin il sourit, plus heureux qu'il n'aurait voulu se l'avouer à lui-même de la résolution qu'il lisait dans les yeux de Jacques. Jusqu'à ce jour le jeune homme n'avait flatté que par des succès mondains son amour-propre paternel ; il le savait bon écuyer, bon valseur et très suffisamment fêtard et joueur pour que sa bourse n'eût pu l'ignorer. Maintenant, il découvrait en lui un homme d'action et de volonté.

— Ma foi, dit-il enfin, fais comme tu voudras. Tu es jeune, bien portant; tu crois encore à quelque chose, ce qui m'étonne et me fait plaisir, car c'est rare chez les jeunes gens d'aujourd'hui. Vas-y, si le cœur t'en dit. Pourvu que je reste en repos, je veux bien que tu t'agites; et si, comme j'en suis convaincu, tu échoues, tu auras au moins contenté ton envie.

— Voilà qui est parlé, Monsieur le comte, s'écria le notaire. Pourtant, ajouta-t-il en s'inclinant, le fils ne saurait nous faire oublier le père...

— Taisez-vous vieux flatteur. Vous ne vous guérirez donc jamais de votre manie de faire des compliments à tout le monde? Restez-vous à déjeuner?

— Hélas! non, Monsieur le comte, un de mes amis de Paris...

— Tant pis. Alors, adieu... à bientôt. Si mon fils persiste dans ses idées politiques, vous aurez de nos nouvelles, mais il faut lui donner le temps de la réflexion...

— Oh! quant à cela, affirma Jacques, mon parti est pris.

— Ta, ta, ta. Tu ne dépends plus de toi seul, mon garçon.

— Que Monsieur le vicomte prenne tout son temps. Mais j'emporte au pays l'espérance qu'il ne m'a point causé une fausse joie. Messieurs, recevez mes respects.

Et le notaire sortit après avoir exécuté une série de courbettes.

— Écoute, dit M. de Berneville, lorsqu'il eut disparu, il faut te méfier de ce gaillard-là.

— Vous croyez, mon père?... Notre notaire! un vieil ami de la famille!

— Oh! jeunesse! jeunesse! Il est possible, si tu te présentes, qu'il te soutienne, parce ce que tu n'es pas encore marié.

— Je ne vois pas ce que mon mariage...

— Tu ne vois pas? Mais, grand naïf, tout est là. Il y a longtemps que Tranchebize est marié, et il n'y a rien à gratter de ce côté-là pour le moment; tandis que toi... Il aura peur jusqu'au dernier moment que nous ne fassions faire le contrat par notre notaire de Paris.

— Ce que vous dites-là n'est guère flatteur pour le notariat.

— Eh! mon Dieu, le notariat n'est ni meilleur, ni pire que les autres professions. Au temps où nous vivons, vois-tu, il n'y a plus chez les hommes que deux passions dominantes : l'amour de l'argent et l'envie. Et Griffon est, au suprême degré, animé de ces deux passions-là.

— Comme vous voilà devenu misanthrope!

— Pas du tout : je ne hais pas les hommes ; ils me font seulement pitié. Or donc, pour revenir au finaud qui sort d'ici, il est parfaitement capable, par amour de notre argent, de te soutenir en paroles; mais en dessous...

— En dessous ?

— En dessous l'envie qui le dévore lui fera souhaiter ton échec; et comme on ne vote pas à bulletins ouverts, je parie qu'il inscrira sur le sien le nom de Tranchebize. D'ailleurs, de cette façon, il aura ménagé ses deux clients; si tu réussis, il se vantera auprès de toi des services électoraux qu'il t'aura rendus, tout en exprimant, sous le manteau de la cheminée, ses regrets au docteur; si tu échoues, il ira trouver ton concurrent et lui dira : « Hein ? Avons-nous assez bien travaillé ? Admirez comme je vous servais tout en ayant l'air de vous combattre. » Et ma foi, comme il y a gros à parier que ta défaite te découragera, comme ton contrat sera dressé et que ceux de tes enfants ne seront pas à faire de longtemps, il est probable qu'il te lâchera avec éclat... A moins toutefois que ta mère ou moi ne soyons très malades, cas auquel l'espoir d'une liquidation...

— Décidément, mon père, vous êtes sinistre, ce matin.

— Tu crois ?... Peut-être bien, au fait. Je ne demande qu'à me tromper. Sur ce, allons déjeuner!

Huit jours après, le *Phare de Varencières* publiait l'entrefilet suivant :

« Nous apprenons que l'hydre de la réaction relève la tête dans

notre canton et ne tend à rien moins qu'à s'emparer de tout l'arrondissement. Le jeune vicomte de Berneville se présente à la députation. Ce fils à papa vient d'arriver dans son castel, pour la plus grande joie de tous les cléricafards du pays, la poche bourrée de billets de banque. On assure qu'il affiche effrontément l'espoir de corrompre les électeurs.

« Les républicains de notre arrondissement ne s'y laisseront point prendre, et ce jeune seigneur en sera pour ses frais. Notre excellent conseiller général, le docteur Tranchebize, tient haut et ferme le drapeau du progrès et de la République ; nous ne souffrirons pas qu'il soit foulé aux pieds par un des plus dangereux porte-bannières de la monarchie et du cléricalisme. »

II

Ce fut le cœur plein d'espoir qu'un beau soir le vicomte Jacques partit pour commencer sa campagne électorale. Dans sa tête bouillante et un peu écervelée, l'ambition avait poussé comme une plante en serre chaude ; aucune réflexion, aucune considération, n'avait pu modérer son enthousiasme croissant, et il avait fini par le transmettre à tous ceux qui l'approchaient. Sa fiancée, la jolie Berthe de Gasny, avait été la première à partager ses rêves politiques ; elle se voyait déjà femme de député, de chef de groupe peut-être, assistant aux séances et disposant d'un nombre de billets de tribune suffisant pour faire à toutes ses amies des politesses et les rendre atrocement jalouses ; elle croyait déjà admirer Jacques à la tribune, foudroyant ses adversaires, superbe au milieu des imprécations et des violences, la main étendue, vibrante, dans un geste de défi, au-dessous du président suspendu hors d'haleine à sa sonnette. Et elle s'exaltait à ces pensées de politique qui prenaient peu à peu la place des pensées d'amour.

La dernière semaine avait été consacrée tout entière par les deux jeunes gens à des projets d'avenir ; mais il ne s'était agi ni de meubler l'appartement, ni de consulter les horaires pour le voyage de noces, ni d'échanger toutes ces tendresses furtives que les mamans font semblant de ne pas voir. On n'avait parlé que de la Chambre des députés, du siège que Jacques devait occuper, de

'attitude qu'il conviendrait de prendre vis à-vis du gouvernement.)n avait fait passer un sérieux examen aux différents partis poli-iques, discuté les hommes en vue, pesé gravement les chances des ns et des autres, tâté le pouls doctoralement à l'opinion publique t combiné plus de vingt systèmes différents, tous destinés à sauver nfailliblement le pays. Les diners et les bals s'étaient passés en onversations profondes, et c'est à peine si de temps à autre les eux fiancés s'étaient décidés à valser une discussion parlemen-aire; les bouquets envoyés quotidiennement se fanaient dans antichambre; les courses entamées avec passion pour l'achat de ı corbeille s'étaient arrêtées brusquement pour faire place à de ongues lectures de brochures et de journaux, à de laborieuses onfections d'affiches et de proclamations, à de machiavéliques ombinaisons pour tomber le farouche Tranchebize.

D'ailleurs tout souriait à Jacques. Le comte, enchanté de n'avoir ien à faire et très satisfait au fond de voir son fils occupé à uelque chose, était décidé à ne reculer devant aucun sacrifice our pousser l'élection. Les meilleurs nouvelles arrivaient de l'ar-ondissement; les amis de la famille de Berneville, restés nom-reux, acclamaient le jeune vicomte; un journal influent, l'*Indé-endant de Varencières*, était acquis à la campagne antiradicale. Les lettres abondaient chaque jour, remplies de félicitations et de romesses; le notaire paraissait plein de zèle et répondait du uccès.

Enfin le *Phare*, journal de Tranchebize, manifestait une irrita-on de bon augure, et les amis du docteur, s'agitant avec une nxiété visible, ressemblaient à des fourmis au milieu desquelles ne pierre serait venue tomber. La pierre c'était le vicomte, mais ne pierre vivante, remuante, active; les radicaux auraient bientôt e ses nouvelles.

Il partait donc avec confiance, et les adieux n'avaient eu rien de énible; en quittant sa fiancée, Jacques n'avait pas senti son cœur e serrer. Leur dernier entretien avait roulé sur la campagne qu'il llait mener rondement, et il avait promis d'écrire tous les jours... our rendre compte de ses visites aux électeurs et des réunions uxquelles il assisterait.

Il avait trouvé à la gare M. Fineuil, son principal agent. M. Fi-euil en était à sa quinzième campagne; il entreprenait une élec-ion à forfait et, moyennant une somme ronde, se chargeait de oute la cuisine: communications à la presse, publicité, locations

de salles, impressions d'affiches et de bulletins, correspondance, rétributions, gratifications, il organisait tout, préparait tout, machinait tout. M. Fineuil ne doutait jamais du succès et affirmait qu'un candidat ne pouvait échouer en suivant ses conseils ; il était d'ailleurs éclectique en matière d'opinions, et se mettait volontiers au service des nuances politiques les plus diverses ; mais tant qu'on le payait, il était bon teint et tenait à honneur de remplir ses engagements.

Il avait déjà parcouru le pays en tous sens, recruté son personnel, fait une forte avance à l'*Indépendant*, porté à l'imprimerie la première proclamation du vicomte ; et Jacques, en traversant Berneville, eut la satisfaction de voir son nom collé sur tous les murs et de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Ses affiches étaient énormes, rutilantes, et celles du docteur Tranchebize, d'une vilaine et uniforme couleur sang de bœuf, n'avaient l'air de rien à côté. Fineuil avait guetté le tirage du concurrent et commandé immédiatement des placards doubles des siens ; c'était bien joué, et Jacques arriva au château de la meilleure humeur du monde.

Dès le lendemain, la campagne s'ouvrit par un dîner auquel assistèrent quelques électeurs influents et sûrs. On fit grande chère, on causa beaucoup ; et les bons vins de la cave aidant, on se trouva plein d'espoir au dessert. Pourtant le notaire ne vint pas à ce dîner ; Jacques s'en étonna ; il se rappela la défiance que M. Griffon inspirait à son père, et il en toucha un mot à Fineuil qui, avec un air entendu, se mit aussitôt à prendre des notes sur son calepin.

Divers plans d'action furent élaborés au fumoir. Chacun tomba d'accord sur ce point qu'il fallait engager immédiatement et énergiquement la lutte. Mais comment ? Irait-on visiter les électeurs ou bien procéderait-on par voie de réunions publiques ? Et si le vicomte n'organisait pas de réunions, devait il se rendre à celles que son concurrent pourrait organiser ? Ces différents problèmes fournirent à l'éloquence des électeurs influents des sujets inépuisables et merveilleusement appropriés à leurs caractères.

Comme chacun d'eux était insoluble en raison de la part qu'il laissait au hasard, chaque discours se terminait invariablement par la formule normande : Je ne viens pas vous dire que ça soyez faire, mais ça serait peut-être à faire, des fois.

Après avoir longuement pris tous les conseils et écouté toutes les opinions, le vicomte impatienté déclara pour conclure que, chaque

ystème appliqué isolément présentant des avantages et des inconvé-
nients, il était décidé à les employer tous ensemble : il visiterait
es électeurs, il ferait des réunions publiques et il irait à celles de
on concurrent. Cette ardeur juvénile ahurit un peu les graves per-
sonnages que Jacques venait de consulter, mais après une nouvelle
t très ample discussion, ils s'accordèrent à reconnaitre que M. le
icomte pouvait avoir tort d'en tant faire, mais qu'il pouvait avoir
aison aussi en en faisant autant. Quant à Fineuil, il applaudit
vec enthousiasme. En voyant avec quel entrain son candidat pre-
nait son premier galop sur la piste électorale, il comprit qu'il allait
voir une belle et bonne campagne à mener, profitable à sa bourse
t flatteuse pour son amour-propre de barnum politique. Il pro-
lama que le succès n'était pas douteux, qu'en peu de jours l'acti-
ité de M. le vicomte rendrait Tranchebize fourbu ; qu'il se char-
geait, lui Fineuil, de chauffer l'arrondissement de telle manière
ue le nom de Berneville sortirait de l'urne à gros bouillons ; et il
arlait avec une conviction si persuasive que les électeurs influents
inirent par atteindre leur maximum de confiance et par s'écrier :
Ça se pourrait bien tout de même ! » Ils partirent fort tard dans
a soirée, enchantés du dîner et des cigares, et moins convaincus
u'en arrivant de l'inutilité de la lutte contre Tranchebize, parce
ue M. le vicomte n'était pas plus gêné que ça pour causer, et qu'il
vait avec lui un gars d'aplomb.

III

Jacques s'endormit avec la confiance du grand Condé, la veille
e la bataille de Rocroy, et ne se réveilla qu'à huit heures, sous les
ppels réitérés de son domestique. Il s'habilla à la hâte et ordonna
'atteler sa charrette anglaise : il voulait sans perdre un instant
ommencer sa tournée ; et l'idée lui vint de l'inaugurer par une
isite à Chantavoine. Celui-là aussi avait été invité à dîner la
eille ; pourquoi n'était-il pas venu ? Fallait-il s'en méfier comme
u notaire ? Allons donc ! un vieil ami de la famille, un fermier
ls de fermier, le frère de lait du comte ! Sa fidélité n'était pas
oupçonnable. Et pourtant il aimait bien les bons repas ! son
bsence avait un motif... enfin il fallait voir.

Tout en déjeunant rapidement, le vicomte prit connaissance d'un article à sensation que Fineuil se préparait à porter à l'*Indépendant*, et dans lequel il annonçait que tout le pays se levait en masse pour acclamer le nom de Berneville. Puis il alluma un cigare, sauta lestement dans sa charrette et rendit la main à sa jument Fly qui partit comme un trait.

Il faisait une de ces matinées de juillet chaudes et lourdes qui commencent dans le soleil et finissent dans l'orage. Des nuées cuivrées se massaient lentement du côté de l'Ouest, aucun souffle ne traversait l'air appesanti, pas un oiseau ne chantait ; une chaleur étouffante et silencieuse planait sur la campagne. L'élégante charrette roulait rapidement vers les Muriaux, au travers des blés mûrissants, rebondissant légèrement sur les ornières du chemin ; Jacques, le fouet en arrêt, les rênes tendues, contenait et excitait sa bête qui maintenant filait au plein trot, aspirant de toute l'ouverture de ses naseaux le peu d'air agité par sa course; par derrière, le groom immobile, les bras croisés, les jambes allongées et jointes, se balançait aux cahots de la route avec la rigidité correcte d'un domestique bien stylé. Bientôt la ferme apparut, avec ses bâtiments en arc de cercle encadrant la vaste cour plantée de pommiers et fermée par un muret blanc. Des vaches sortaient de la grande porte, venant de boire et de se faire traire à l'étable, et dévalaient sur le chemin vers une pièce de luzerne déjà à demi mangée.

Le vicomte mit sa jument au pas en approchant du troupeau et bientôt il fut obligé de s'arrêter, entouré des bêtes meulantes qui passaient lentement et parfois stoppaient tout à coup en le regardant de leurs gros yeux humides, pendant que le groom, ayant sauté à terre, flattait Fly qui se tourmentait, effarouchée et nerveuse.

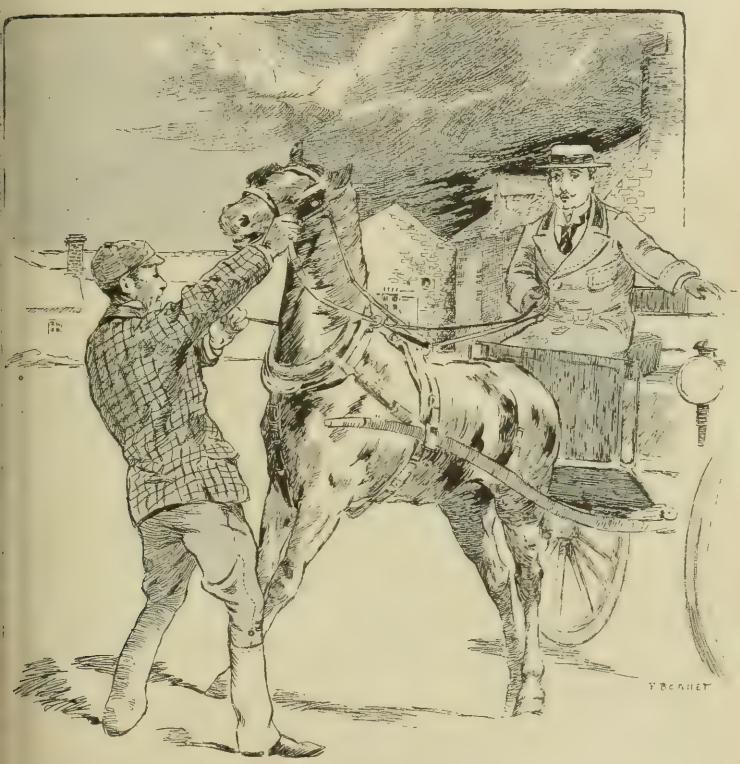
— Amène-les, Moustache! amène-les, amène! Hardi, mon quien! Hue donc, toi, la Moutonne! Mon Dieu, c'est y mal docile c'bétail-là! R'garde un peu voir Bichette, c'qu'a fait! Mords-la, Moustache, mords-la, la grand'bête!

Obéissant à la voix et appliqué à son ouvrage, Moustache galopait de la tête à la queue de la colonne, forçant les vaches à rester dans le chemin, aboyant à celles qui voulaient s'écarter, mordillant les jarrets des récalcitrantes et laissant pendre de sa gueule ouverte sur ses dents très blanches, une langue rouge qui donnait à sa tête hirsute un aspect farouche; revenant à toutes minutes vers la

achère comme pour lui demander des ordres, puis repartant à oute vitesse.

— Tiens! mais c'est Mlle Jeannette! fit le vicomte lorsque, les aches passées, il n'eut plus devant lui que celle qui les menait.

— Monsieur Jacques! s'écria Jeannette qui s'arrêta court, omme suffoquée par cette rencontre inattendue.



Pendant que le groom, ayant sauté à terre, tenait Fly.

Elle était en sabots; sa tête était couverte d'un large paillasson; lle tenait un grand bâton d'une main et de l'autre un de ces récipients en terre à deux compartiments qu'on appelle *bergères*, et ans lesquels les gardiens de troupeaux emportent leur déjeuner.

— Eh! oui c'est moi reprit gaiement Jacques. Vous ne vous ttendiez pas à me voir, à ce qu'il parait? En effet, il y a si long-

temps... c'est à peine si je vous ai aperçue de loin quelquefois, depuis cette fameuse noce...

Jeannette ne répondait pas ; elle le regardait avec une sorte d'extase, comme éperdue de le retrouver et de voir qu'il l'avait reconnue. Mais ce regard et cette émotion échappèrent complètement à Jacques qui avait bien autre chose en tête. Il continua sur le même ton :

— Ah çà ! j'espère que tout le monde va bien aux Muriaux ? J'attendais votre oncle à dîner hier...

— Mais non, Monsieur Jacques, ça ne va pas mieux que ça. Ça ne va même pas trop de grand, allez, marchez !

— Est-ce qu'il y a quelqu'un de malade ?

— Hé là oui ; c'est la maîtresse qu'est restée y aura quinze jours demain.

— Mme Chantavoine ? Qu'est-ce qu'elle a ?

— J'savons pas, allez. Ça la tient tantôt à une place, et pis à une autre. Excusez un brin ; v'là mes vaques qui s'égaupent dans le blé. Holà ! Moustache, quoi que tu fais, grand bailleux ?

Et elle s'élança, agitant son grand bâton, criant, appelant ses vaches par leurs noms, ramassant des mottes de terre qu'elle leur jetait dans les jambes, tandis que Moustache se multipliait et poussait des aboiements furieux. En un clin d'œil, la pièce de blé fut débarrassée et tout le troupeau poussé à grands cris dans la pièce de luzerne où il se mit à paître. Alors elle plaça Moustache en faction sur la lisière et revint vers le vicomte qui n'avait pas bougé, amusé par cette scène champêtre. Elle était essoufflée ; de petites gouttes de sueur perlaient sur sa figure colorée par la course. Elle reprit d'un air sérieux, continuant la conversation comme si rien ne l'avait interrompue :

— A s'plaint d'douleurs dans le dos, et pis dans l'estomac, et pis dans la tête ; et le médecin n'y connaît rien.

— Qui la soigne ? demanda Jacques.

— C'est M'sieu Tranchebize.

— Ah ! fit-il, contrarié. Et... qu'est-ce qu'il en dit.

— Dame ! pas trop grand'chose. Il y a fait faire une bouteille qu'a boit trois fois par jour...

— Est-ce que Mme Muterel est auprès d'elle ?

— All'y vient des fois ; mais vous ne la trouverez point anuy. V'là deux jours qu'on ne l'a point vue, rapport au monde qu'elle a chez elle.

— Et qui donc ?

— J'sais pas, moi; des messieurs que j'connais pas; vous savez bien, depuis que M'sieu Muterel est maire de Varencières, il a souvent des visites, du beau monde, surtout à ct'heure qu'on parle des élections.

— C'est juste. Alors il s'occupe beaucoup des élections, votre cousin ?

— Ah ! là malheur, s'il s'en occupe !

— Vous savez que je suis candidat ?

— Je me le suis laissé dire; et puis on vous a collé sur notre porte à c'matin.

— Et j'espère, Mademoiselle Jeannette, que vous n'êtes point hostile à ma candidature ?

— Quoi que vous voulez dire, Monsieur Jacques ?

— Je dis que vous ne seriez pas fâchée, je l'espère, si j'étais nommé député ?

— Pour sûr que non, si ça vous faisait plaisi.

— Enfin... je vois que vous avez toujours beaucoup d'ouvrage; plus même peut-être que d'habitude, car si votre cousine n'est pas là c'est vous sans doute qui soignez la malade ?

— Faut bien. Mon onc' Jean y met la main pendant la nuit; mais n'empêche qu'il m'appelle, des fois pour la gouverner.

— Est-ce qu'elle est difficile ?

— Pas plus aisée que ça.

— Je vous plains, ma pauvre Jeannette; vous n'avez pas une vie gaie.

— Dame ! c'est la maladie qu'en est cause. N'empêche que ça, c'est vrai tout de même; ma tante et les vaques, ça fait bien des affaires à la fois.

— Allons, du courage; vous êtes une bonne fille. Pensez-vous que je puisse la voir ?

— Pour sûr; je l'ai laissée dans la salle; elle se trouvait plus d'aplomb, vu qu'elle a pu manger un brin de soupe à c'matin.

— Et votre oncle ?

— Mon oncle Jean ? Il doit être à la ferme acanté elle.

— Je m'explique maintenant pourquoi il n'est pas venu dîner. Car il est toujours de mes amis, n'est-ce pas ?

— Ça serait ben malheureux s'y n'était plus....

— Adieu donc, Mademoiselle Jeannette, je vous laisse à votre troupeau ; car vous ne rentrez sans doute pas à la ferme ?...

— J'peux pas, Monsieur Jacques; mes bétonnes s'en iraient encore paître le blé. Faut que je les veille jusqu'à midi, à moins que l'orage ne nous ramène plus tôt.

Comme pour répondre à la pensée de Jeannette, un sourd grondement roula au loin dans les nuages couleur de plomb qui montaient, barrant l'horizon.

— Tant mieux alors, répondit Jacques; car vous le savez, j'aime bien causer avec vous, Mademoiselle Jeannette.

Et le vicomte repartit sans remarquer le trouble de Jeannette. Elle resta longtemps immobile sur le chemin, regardant s'éloigner la voiture, et pensant, dans son âme attendrie et reconnaissante, à ce beau jeune homme qui l'avait embrassée un soir et qui, aujourd'hui encore, venait de lui parler si doucement.

(A suivre.) Joseph L'Hopital.

· POUM[1]

(Suite.)

LE PIED DE ZETTE

Aujourd'hui l'on ne se baigne pas, ni Zette ni Poum, parce que ›us deux sont fatigués. Poum a eu la colique, Zette a éternué. Iais, à force de supplications, ils obtiennent de se déchausser et e courir pieds nus sur le sable.

La mer vient mourir doucement ; tapis bleu à franges d'écume. ıi s'avance et se retire. Le sable mouillé est gris, le sable sec est une ; l'un rafraichit, l'autre brûle. C'est très amusant d'aller. ı pied au froid, l'autre au chaud, à cheval sur la ligne sinueuse ıi sépare les deux pays. Et quelle douce caresse quand l'eau ıgne et baigne les chevilles! Zette se sauve en criant. Poum tré gne de joie et d'horreur.

On les rappelle, ils vont se mettre en transpiration. Forcés de ısseoir, le dos à une roche qui ressemble, avec ses trous, à une osse éponge, ils restent silencieux. Poum regarde ses pieds. ux de Zette, et puis la mer immense et le ciel infini ; quelque ıose rit en lui, de très doux.

S'il regarde les petits pieds de Zette, car décidément c'est sur eux l'il ramène et appuie son regard, Zette contemple aussi les pieds Poum. Même, c'est une drôle d'idée, elle jette dessus du sable aud. Pour les cacher? Pour les ensevelir? Poum, d'abord ›issé, ramène ses pieds sous lui. Aurait-il une tare inconnue? es ongles sont nets cependant, et son pied blanc ressemble, ertha le lui a dit, à une souris, tant il va, vient et frétille lorsqu'on chausse. Si ses pieds déplaisent à Zette, elle n'a qu'à le dire ais elle ne le dit pas; elle rit, joyeuse sans motif, au soleil, à la er, à la plage blonde; et Poum rit aussi.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 7 mai.

Une algue sèche frôle sa main, il la prend et se risque à cha touiller le pied de Zette. Elle pousse des cris de merluche en recro quevillant ses doigts. Ils sont jolis, les pieds de Zette. On dirai du sucre. Et les orteils ont une teinte de rose pâle. De petite veines imperceptibles, bleues et violettes, sillonnent le délica tissu. Poum jette l'algue et se contente de regarder. C'est dommag d'enfermer les jolis pieds de Zette dans des bas et des bottines. De gants de Suède, à la bonne heure. Pourquoi disgracie-t-on le pieds? Pourquoi les cache-t-on comme de pauvres honteux? Ceu de Zette paraissent si contents d'être, pour une fois, en liberté Les doigts courts ont l'air de jouer la gamme : do, ré, mi; le talons joints se caressent à un caillou blanc. Oh! les jolis petit sillons de peau fine et nerveuse! Qu'il y a d'esprit, d'intelligenc dans les pieds de Zette!

Ils font la nique à Poum.

Et il ne sait s'il a envie de les embrasser ou de les mordre.

LES TROIS FÉES RUSSES

Les parents de Poum vinrent habiter à Paris un grand apparte ment dans une belle maison; ils logeaient au second. Au premi demeurait une famille russe dans laquelle il y avait trois jeun filles. Leurs noms à toutes trois finissaient en *a*. Elles portaient c longues et épaisses nattes de cheveux dans le dos, l'une couleur c maïs, l'autre couleur de bière, la troisième couleur de pain brûl Bien que l'aînée ne dépassât point dix-sept ans et que la cadet en eût quatorze, elles s'échelonnaient, par rang de taille, de tou la tête. On les distinguait encore à leurs robes, jamais pareille l'une verte, l'autre bleue, la troisième marron. Quand Poum l connut mieux, il vit qu'elles avaient aussi des yeux tout différent l'une d'étoiles bleues, l'autre d'eau verte, et la dernière de petit fleurs de violettes fanées.

On venait de renvoyer leur gouvernante, et en attendant qu leur en vînt une nouvelle du fond de la Russie, elles étaient livré à elles-mêmes; et folles et ardentes, fantasques et changeante comiques, boudeuses, colères, passant du rire fou aux sangl convulsifs, galopant des pianos, sautant sur les meubles en vra

arçons, elles avaient adopté Poum et sans cesse venaient le récla-
ner pour le mêler à leurs jeux, comme une poupée vivante,
effigie d'un petit homme drôlet et crédule, dont elles s'amu-
aient d'une façon extraordinaire, le bourrant de friandises, lui
ontant des histoires effrayantes, le mettant en pénitence, l'habil-
ant en fille, le faisant tour à tour chanter et pleurer, et surtout, avec
instinct slave de leur sauvagerie native, se plaisant à le terroriser
ar l'idée qu'un jour, à une faute qu'il commettrait, une faute
nprécise dont le mystérieux l'angoissait, elles lui relèveraient sa
hemise et lui donneraient le knout!

Les journées qu'il passait là tenaient de l'enchantement et de la
erie; il en sortait l'âme en fièvre, et, la nuit, se retournait dans
on petit lit avec l'insomnie. Il n'était pas sûr que les trois grandes
lles ne fussent pas fées ou sorcières aussi bien; et sa tête lui faisait
al de tout ce qu'on y avait introduit de bizarre, de menaçant, de
erveilleux, de risible. Ses sentiments envers ses amies étaient
ontradictoires, il les adorait et les détestait; et bien qu'il préférât
aînée qui lui semblait la plus douce, jamais il ne se sentait en
écurité auprès d'elles, par peur du knout, sans doute.

Même cette menace revenant un peu trop souvent, Poum s'était
ensiblement refroidi à leur égard; et quand elles sonnaient à sa
orte et venaient dire, avec leur joli accent étranger : « Nous
oulons le petit Poum pour nous amuser », — il allait se cacher
ans de drôles de petits endroits, dans la garde-robe de sa mère
u la baignoire vide de la salle de bain.

Mais une fois qu'il remontait sans défiance l'escalier, derrière
a bonne, voilà que la porte des Russes s'ouvrit comme une trappe.
rois bras le happèrent, et il s'engouffra dans l'appartement,
aîné, enlevé, escamoté en un clin d'œil. Il se retrouva dans la
rande chambre claire des jeunes filles, qui le considéraient de
urs grands yeux de chattes taquines et énigmatiques.

— Oh! vraiment, Poum! dit la plus âgée, est-ce que vous avez
té malade, qu'on ne vous voit plus?

— Il est un peu pâle, dit la cadette.

— Il faut le coucher bien vite et appeler le médecin, dit la
oyenne.

Poum fut fourré incontinent dans un lit avec trois édredons sur
corps, six couvertures et un bonnet de nuit dont on l'affubla.

— Il a la fièvre, dit celle qui avait les cheveux couleur de pain
op cuit.

— Il a une mauvaise langue, dirent les cheveux maïs.

— Allons nous le saigner, le purger, lui mettre un vésicatoire, le couvrir de cataplasmes, lui faire boire de la tisane amère, lui donner un bain de pied bouillant, ou simplement lui couper le bout du nez, pour qu'il se mouche plus facilement? demandèrent les cheveux couleur de bière.

— Qu'il prenne d'abord de l'émétique pour vomir, dit la robe verte, il a avalé une grenouille qui lui chante dans l'estomac. Tenez, Poum, mangez ces pastilles, mon ami, c'est de l'excellent émétique. Macha! la cuvette!

Se plaisant à le terroriser par l'idée qu'un jour.

— Quand ce sera fait, dit la robe bleue, apparaissant armée d'une pompe hydraulique que Poum connaissait très bien, nous lui donnerons un petit remède, bien chaud, bien bon; voulez-vous vous déboutonner, Poum, s'il vous plait?

Là, Poum joignait les mains et s'écriait d'une voix lamentable :

— Je ne suis pas malade, je n'ai pas de grenouille dans le ventre; oh! laissez-moi aller! laissez-moi aller! ou je le dirai à maman!

— Ah! ah! s'écrièrent trois voix irritées et terribles. Ah! ah! Monsieur le capitaine rapporteur! Anna, vite apportez le knout!

— Oh! non, non! gémissait Poum, je ne le dirai pas à maman!...

— Poum, dit la robe marron d'un air de regret, cela me fait beaucoup de peine, mais je ne vois aucun moyen de vous épargner le knout. Vous n'avez voulu prendre aucun remède. Vous voulez rapporter à votre maman...

— Non, non, balbutiait Poum.

— Laissez-moi parler, Poum. Toute la question est de savoir si vous préférez recevoir le knout ou une fessée, avec des verges trempées dans du vinaigre.

— Cependant, interjeta la plus grande, il y aurait un moyen de vous épargner ce châtiment... Voulez-vous m'épouser, Poum? je serai votre femme. Vous comprenez que si vous êtes mon mari, personne n'osera vous battre.

— Oh! oui, oui, mariez-moi tout de suite! suppliait Poum.

— Bien. Mais vous sentez que je veux un mari très brave, car vous êtes un peu poltron, mon ami, et cela ne me convient pas... Vous allez donc, s'il vous plaît, subir trois épreuves : la première sera d'entrer dans le cabinet au charbon où, vous le savez, est enfermé notre ours Grrroudiboucharof, celui que vous entendez grogner si souvent derrière la porte; la seconde consistera à aller embrasser notre grand chien Wolff qui vous inspire une telle épouvante: vous lui mettrez les mains autour du cou, et vous lui direz : — Ne me mange pas, frère! Alors il vous mordra l'oreille; l'oreille lui restera dans les dents comme un couvercle; et il vous coulera de la tête tout un régiment de petits soldats de plomb dorés avec lesquels vous pourrez vous amuser toute la journée!

Toujours poursuivi par les trois sœurs.

— Il a peur, il a peur!... Il a peur de l'ours, il a peur du chien! crièrent les deux autres sœurs.

— Alors, dit l'aînée, je me contenterai de la troisième épreuve. Voici une pomme et voici un couteau, coupez cette pomme.

— Oh! non! gémit la fille aux yeux bleus d'étoiles, ô pauvre petit Poum, ne coupez pas... Oh! quel malheur pour lui s'il coupe la pomme!

— C'est une pomme fée! sanglotèrent les yeux d'eau verte. O ma sœur, ne forcez pas Poum à la couper! Vous savez bien qu'aussitôt qu'il l'aurait fait, tout le jus de la pomme s'écoulerait... et ce serait

une telle inondation que nous serions tous noyés en une seconde!

— Et elle ne vous dit pas que dans cette eau il nagerait une quantité de crocodiles et de serpents noirs qui vous mangeraient, en ne laissant que vos petits souliers.

— Alors, que Poum m'embrasse! Il est ma femme, et je le prends pour mari; je veux dire : je suis sa femme. Baisez-moi, petit homme! Mieux que cela. Comment, est-ce ainsi qu'on embrasse sa femme? Mais, Monsieur, vous ne m'aimez pas! Embrassez vos belles-sœurs, que je voie si vous vous y prenez mieux. Elles vous feront leur cadeau.

— Tenez, Poum, dit l'une, voilà une petite dragée, mangez-la.

— Tenez, dit l'autre, voilà un petit sou de cuivre, ne le mangez pas.

— Venez maintenant, mon petit mari, dit la troisième, je vais à mon tour vous faire mon petit cadeau. Macha? Hein, ma chère, vous savez ce que je veux dire, hein, apportez-moi, je vous prie, hein, un petit pot de vinaigre, et vous, Anna, hein, le... vous savez bien, le... mon Dieu, le nom m'échappe, le...

— Les pincettes! suggéra-t-on.

— Le balai?

— Vous brûlez, mais ce n'est pas encore cela. Poum, mon cher mari, souffrez que je déboucle votre petit pantalon et que je voie si votre chemise...

— N'est-ce pas le knout que vous voulez dire?

— Si, si, s'écria-t-elle, le knout, le knout!

Et les deux autres, comme folles, de hurler :

— Le knout! le knout trempé de vinaigre, pan, pan, fort, fort, clac, clac!

Mais Poum, aussi rouge qu'une tomate, se débattait, pris d'une fureur héroïque.

Il déchira la robe verte, arracha une pincée aux cheveux maïs et griffa les yeux de violette d'une estafilade saignante.

Il gloussait comme une poule éperdue, en renversant les meubles et en courant à travers l'appartement, toujours poursuivi par les sœurs.

Par bonheur, la porte de la cuisine était ouverte, il s'y jeta et grimpa l'escalier de service avec une vélocité de lièvre traqué.

En route il perdit un de ses souliers, et jamais plus, jamais plus ne pardonna aux demoiselles russes, ni ne voulut seulement les revoir ou leur parler!

L'AUTRE GRAND-PÈRE

— Poum, avait dit la maman, tu auras bien soin de grand-père Ambroise!

Depuis qu'il habite Paris, Poum a fait plus ample connaissance avec grand-père Ambroise, qui est le papa de maman. Poum est enchanté d'avoir maintenant deux grands-papas. Jusqu'ici M. Vernobre était son seul vrai grand-père. Poum avait bien entendu parler de l'autre quelquefois, mais il ne l'avait jamais vu. Grand-père Ambroise était trop vieux. Il ne quittait jamais Paris. Et Poum, qui a huit ans, de tenir par la main, et de guider gravement l'ancien, qui en a soixante-dix.

— Attends! dit-il d'une petite voix tranchante. Tu vois bien qu'il y a des voitures... Prends donc garde, tu as failli te faire écraser!

Ils se dirigent vers le Guignol, et on croirait, à les voir, que c'est Poum qui y conduit grand-père. Il lui dit :

— Viens voir Polichinelle!

Il l'entraîne dans l'enceinte, le fait asseoir sur une chaise et commande :

— Paye!

L'autre s'exécute lentement, à regret; ses doigt noués et tremblants fourragent le porte-monnaie,

— Madame, dit Poum à la loueuse de chaises, donnez-moi un sucre d'orge!

Il tend deux sous et feint de ne pas remarquer grand-père qui louche vers le sucre d'orge, tousse de désir, rougit et finalement tire la manche de Poum.

— Donne-m'en un peu! soupire-t-il. Poum avec ses dents casse un tout petit morceau et le cède avec grandeur d'âme à grand-père Ambroise qui renifle de plaisir et suce le délicieux débris avec un bruit de lèvres et de baisers.

— Maintenant, écoute bien la pièce, recommande Poum.

Et de temps à autre, pendant que Guignol rosse la concierge, ou coiffe le bailli d'un pot de chambre; que le gendarme a le nez pris

dans une porte ou que le crocodile s'étouffe en avalant un matelas, Poum donne de grands coups de coude à l'ancêtre et dit :

— Comprends-tu? Hé! comprends-tu?

Et il reprend :

— Pourquoi que tu ne ris pas? Ris donc!

Mais, agacé par ce bruit de coups de bâton qui claquent, cet imbroglio où l'on reçoit des meubles sur la tête, où l'on vous enfonce le corps à travers les murs, où l'on vous passe et repasse une armoire à glace sur le cou, ce drame sinistre et grotesque où l'on vous assomme, où l'on vous étripe, où l'on vous roue, où l'on vous pèle, où l'on vous désosse, grand-père murmure :

— Allons-nous-en, Poum, allons-nous-en!

Mais l'enfant, ravi et très excité, répond sans l'entendre :

— V'là Guignol qui casse le « vieux » en deux, oh! là là! Il prend le balai maintenant. Il lui frotte la figure avec l'éponge à lessiver le parquet! Il lui met la tête dans le baquet!...

Grand-père a un petit tremblement de tête, il se fâche et grommelle, en haussant les épaules. Mais, sur la scène, le « vieux » se relève, arrache à Guignol son gourdin et lui flanque une volée magistrale, qui roule comme une grêle d'applaudissements de la claque. Grand-pére à ce coup de revanche s'illumine, se dresse à moitié, et son petit rire strident domine, en fausset de vengeance satisfaite, les gammes de joies cristallines des enfants!

L'AUTRE GRAND'MÈRE

Poum songe.

Il n'y a plus de grand'mère Vernobre; elle est morte depuis longtemps. Poum ne l'a jamais connue. Il se souvient seulement d'un pastel qui ornait jadis le cabinet de travail de M. Vernobre, mais c'était le portrait d'une très jeune dame; tandis que grand'mère Vernobre était devenue si vieille, à la fin, qu'on la conservait dans un placard. Du moins, Firmin, le valet de chambre, l'a souvent affirmé à Poum. Une ou deux fois par an, on la sortait. Elle ressemblait aux femmes de cire des coiffeurs, avec un petit bonnet blanc à la place des cheveux. On n'ouvrait jamais les rideaux de sa chambre, où n'entraient que des hommes noirs, médecin et

otaire. Poum était persuadé que le soleil l'eût fait fondre. Elle ne ıangeait pas, elle ne buvait pas, elle ne dormait pas. Alors, à quoi ervait-elle?... A présent, elle est morte, dans le paradis. Où a-t-on mise? Dans le placard des anges?...

Mais il y a une autre grand'mère, Théodosie, femme de grand-ère Ambroise. Depuis qu'on est à Paris, on la voit. Elle ressemble à n perroquet. Elle a une touffe sur la tête, un bec recourbé, un châle ert. Elle prend du tabac en tournant la tête de côté. Elle a des prin-ipes arrêtés sur l'éducation : il faut se tenir droit et savoir sa fable!

— Poum, sais-tu *ta* fable?

Quelle fable? Le *Loup et l'Agneau?* Le *Corbeau et le Renard?* lle ne précise pas, ça lui est égal : u bien elle veut parler d'une fable ıystérieuse, inconnue de Poum lui-ıême, dont il cherche le titre, en se ırturant la cervelle. *Sa* fable! Évi-emment, c'est une fable qui lui ap-artient? *Sa* fable! L'a-t-on faite our lui? Qui les fabrique, d'abord, es vilaines fables qui mettent la ıémoire de Poum au supplice? oum envoie au diable les fabri-ants de fables.. Non, il n'a pas e fable à lui! Il ne veut pas en voir! Il a horreur des fables.

Il faut se tenir droit et savoir sa fable.

— Poum, tiens-toi droit!

Il se raidit, il s'empale. Ses genoux se pétrifient; il va lui ousser de l'herbe sous le nez. Des siècles s'écoulent. Pourquoi ut-il se tenir droit? Risquerait-il de devenir bossu? Il lui grimpe es fourmis le long des jambes. C'est drôle, ces fourmis qu'on ne oit pas. Mais on les sent, ah! oui!

Grand'mère a un petit doigt qui sait tout. C'est un oracle. Il exprime, comme les oracles, en termes solennels et vagues :

— Poum, tu as été gourmand.

Et Poum rougit. C'est vrai! Dans le temps et dans l'espace, au œur de l'absolu, il est indubitable que Poum a été gourmand.

— Poum, tu as fait un petit mensonge.

Et Poum blêmit. Oui, il a fait un petit mensonge... Hier, avant-ier, au jour de l'an passé? Ne précisons pas... Comme le petit oigt de grand'mère est instruit?

Il n'en a pas l'air; c'est un doigt comme un autre, blanc, sec avec un ongle pointu qui, sans doute, au fond de l'oreille, gratte des secrets. Une bague orne ce doigt, une cornaline gravée : on y voit une tête avec un casque. Un pompier? Ce doit être lui qu sait et qui parle...

— Poum, sais-tu ta fable? Tiens-toi droit.

POUM AU JARDIN DES PLANTES

Ce jour-là, Poum fut confié au cousin Stép, son aîné de six ans qu'il adorait et redoutait. Stép conduirait Poum au Jardin de Plantes. Dès qu'ils furent dans la rue, Stép alluma un gro cigare, et, comme ses parents lui défendaient de fumer; il fit appe à l'honneur de Poum pour que le secret en fût gardé.

— Ce n'est pas, comme tu pourrais le croire, que j'aie le moindr plaisir à respirer cette fumée! Mais, seule, elle guérit une étrang maladie que je me dois de cacher à mes parents, car ils en seraier bien affligés. Quand je ne fume pas, Poum, il me prend un ver tige et j'ai envie de me jeter sous les roues des omnibus. T conçois l'étendue d'un pareil malheur. Une fois que je sera mort, comment ferais-tu pour te débrouiller seul dans Paris? T serais à jamais perdu; et les voleurs de chiens, qui enlève aussi les petits garçons, t'emmèneraient dans une cave où l'o fabrique du cigare avec des os de mort.

— Je ne dirai rien, Stép, je te le promets.

— Nous allons donc parcourir le Jardin des Plantes, mon pet Poum, et admirer quantité d'animaux singuliers et rares. N néglige aucune occasion de t'instruire. Quelques notions élémen taires te seront profitables. As-tu pris des morceaux de sucre dan ta poche? Non? En ce cas, j'en ai. Achetons aussi du pain à marchande.

Stép acheta deux boules de son, dont Poum renifla le parfum admira le beau ton intérieur de mastic. Le grand jardin, to bruissant de cris et de battements d'ailes, exhalait l'odeur d bêtes : on apercevait, à travers les éclaircies de verdure et le treill des enclos, de jolies taches claires ou sombres : pelages, zébrure

oisons, flamboiements d'oiseaux aquatiques, roues bleues ocellées les paons.

— Ces animaux qui ressemblent à de grosses femmes en robe de oie noire s'appellent, Poum, des otaries. Elles mépriseraient ton ain. Mais jette-leur un poison cru, et tu leur feras plaisir.

Poum confessa qu'il n'avait pas de poisson cru sur lui.

— C'est fâcheux, extrêmement fâcheux! Et je lis dans leur œil n reproche amer : « Comment! se disent-elles, voilà un petit gar- on qui vient nous rendre visite et qui ne nous apporte rien! » Es-tu ûr de ne pas avoir une petite sardine fraiche dans ta poche? Non! as le moindre morceau de baleine? Allons! tant pis!

Poum, affecté, baissa la tête.

— Que tu aies manqué à ce point d'égard avec les otaries, Poum, ela ne tirera pas à conséquence. Mais sache qu'il est des animaux xtrêmement susceptibles. Susceptibles et féroces. Incapables d'ad- nettre le plus léger oubli. Je n'en veux citer qu'*Un*, le plus cruel, e plus terrible, le plus sanguinaire de tous. Avant-hier encore, je isais dans le journal qu'*Il* avait dévoré un petit garçon qui ne lui vait pas tiré à temps son chapeau.

La phrase elliptique de Stép fit croire à Poum que l'animal en uestion portait un chapeau : son trouble s'en accrut.

— Quel... quel... quel est cet animal si méchant? balbutia-t-il.

— Je préfère ne pas le nommer, Poum. N'y pensons pas. J'es- ère qu'on l'aura renfermé dans sa cage. A moins que... à moins ue... ce ne soit l'heure où *Il* se promène en liberté! Dans ce cas, eut-être ferions-nous mieux...

— Oh! allons-nous-en, Stép, allons-nous-en!

— Rassure-toi, Poum. Je me souviens : *Il* est malade en ce noment. Rappelle-toi ce jour où les noyaux de cerise te firent mal. De même, *Il* n'a pas digéré les boutons de culotte du petit garçon.

— Est-ce que... c'est un ours?

— Oh! non, pauvre petit Poum; l'ours blanc du pôle est débon- naire à côté de *lui*. Nous parlons d'ours; les voici. Fais leur des etites boulettes de pain presque invisibles. Plus la boulette est etite, plus ils l'aiment. Ne la leur jette pas trop fort, de peur de te précipiter dans la fosse.

— Mais, Stép, ils n'ont pas l'air de voir mes boulettes.

— C'est qu'ils n'ont pas mis leurs lunettes. Ils préfèrent d'ail- eurs le pain rassis. Passons aux crocodiles. Leur régal est l'eau ucrée. Lance ce morceau de sucre dans le petit étang où ils se bai-

gnent. Ils témoigneront un plaisir sans bornes. Vois quelle gueule ils ouvrent ! Tu n'en ferais pas autant.

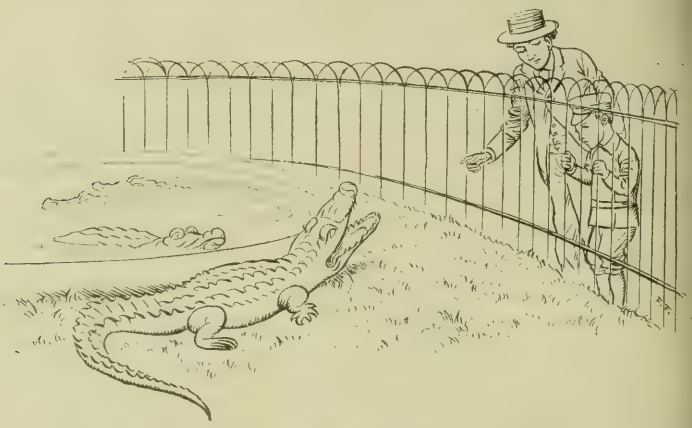
Poum se disloque la mâchoire, fait claquer ses dents. Mais le souvenir de l'animal monstre, de l'animal susceptible et sanguinaire, soudain le rend pâle.

— Stép, comment... s'appelle-t-*Il ?*

— Un crocodile, mon ami.

— Non, Stép, le... l'*Autre ?*

— Ah ! je n'y songeais plus. Je ne puis te dire que la dernière



Vois quelle gueule ils ouvrent, tu n'en ferais pas autant !

syllabe de son nom. Elle sonne le glas de la terreur, elle est lugubre et pathétique comme un beuglement dans les ténèbres.

Et Stép répéta, en enflant la voix :

— Meau ! Môôô ! Môôô !

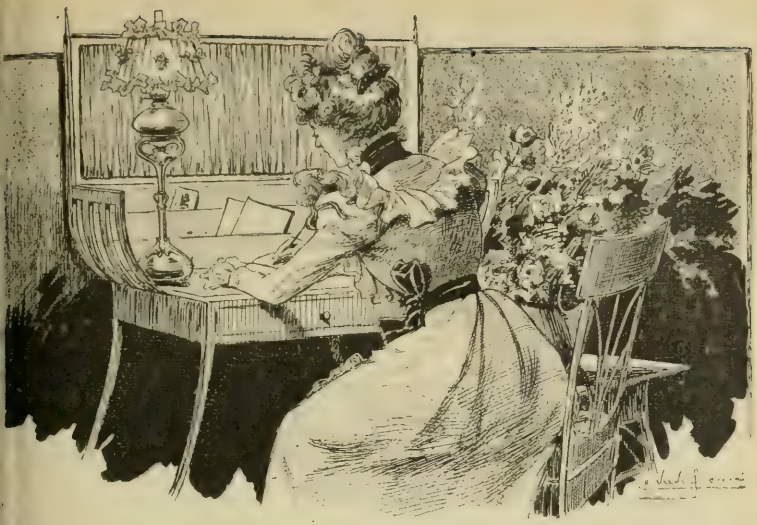
Poum, très impressionné, se tortura la cervelle :

— Ce n'est pas un lion, Stép ?

— Un lion ?... Tu m'étonnes. Un lion est un lion, une bête assez terrible, évidemment, mais qui passe pour loyale, dédaigneuse et superbe. J'aimerais mieux, Poum, je le dis sans fard, me trouver seul dans la cage aux lions, à l'heure où ils grondent après leur viande crue, que de me rencontrer nez à nez avec le... *Môôô !*

(A suivre.) Paul et Victor MARGUERITTE.

Le Gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir., 152, r. de Vaugirard, Paris



L'ANGE

I

Dans le petit carnet où elle se confessait à soi même, notait jour ar jour les sensations de sa vingtième année, ses souhaits, ses ves, ses chagrins, et qu'elle n'eût voulu montrer à personne, pas lus à sa mère qu'à ses amies, Laurette avait écrit à la date du 2 janvier :

J'ai honte d'être tellement superstitieuse, mais tout m'indique qu'il a se passer beaucoup de nouveau dans ma vie, que j'aurai bientôt uelque grand émoi.

Cette bague d'or que j'ai trouvée ce matin derrière le tir aux pigeons, ans le sable, cette alliance dont les deux noms avaient été effacés par a mer et qui allait absolument à mon doigt ne m'annonce-t-elle pas ue je vais être aimée, que maman aura à commander, avant qu'il oit longtemps, ma couronne de fleurs d'oranger et ma robe de nariée.

Peut-être devrais-je la porter comme une amulette précieuse, mais e serais trop confuse si l'on me demandait d'où me vient cet anneau t pourquoi je tiens à le garder.

Je me vois d'ici avec des joues toutes rouges, et se moquerait-on assez de mon embarras !

Aussi, l'ai-je cousue, la petite bague, dans mon scapulaire du Carmel, et je suis heureuse de la sentir contre ma chair ; j'ai envie, à chaque instant, de la couvrir de baisers.

Pourvu que je ne me sois pas trompée, que cela ne me porte pas malheur de conserver une bague que d'autres, peut-être, regrettent et cherchent, que les flots ont roulée, qui sait après quel désastre !

Quel ennui d'être si timide, si peu confiante ! J'irais avec Maud chez cette devineresse italienne qu'elle a consultée, dans une des étroites rues qui dominent le port, je me ferais dire ce que signifie vraiment mon étrange trouvaille.

Oh ! puissé-je avoir deviné juste !

Et elle avait ajouté, comme avec un vague remords du désir qu'elle venait de formuler :

Ce n'est pas, grand Dieu ! qu'il me tarde de quitter mes bons, mes chers parents, dont je fais tout ce que je veux, de voler de mes propres ailes, de devenir, comme dit Claire, une jolie petite madame, et je doute que demain, si je me mariais, m'apporte plus de joies qu'hier et qu'aujourd'hui.

Mais il me semble que ce doit être si doux de se donner la peine de plaire entièrement à une seule personne plus qu'à tout le monde, de sentir qu'on est l'unique pensée, l'unique rêve de cette personne, de se revoir dans un pareil état d'âme, de se rencontrer, par hasard, chez les autres, de se parler même pour ne dire que des choses banales, et je rendrais si heureux l'inconnu qui ne pense peut-être pas encore à moi et qui pourtant me verra, m'aimera et m'épousera.

Voulez-vous bien vous taire, Mademoiselle, et aller vite dormir.

Chère petite bague, si vous fûtes vraiment une annonciatrice de bonheur, je vous promets que vous aurez toujours la meilleure place dans mon coffret à bijoux !

Plus loin, au 17 janvier :

Comme nous nous placions pour ce tableau vivant qui représentait d'après une estampe anglaise le « Portrait de la Fiancée », M. de Vareilhes, un jeune officier avec qui j'ai dansé il y a trois jours chez les Vandervelde, s'est approché de moi, m'a dit :

— Voulez-vous me permettre de vous donner un conseil, Mademoiselle ?

— Lequel, Monsieur ? lui ai-je répondu.

— Vous n'allez pas vous fâcher de cette légère critique, a-t-il repris d'une voix toute drôle, comme si je l'eusse intimidé, j'use de mes droits de régisseur, et il me semble que vous n'avez pas l'air d'être aussi heureuse, aussi émue, qu'il conviendrait en un tel moment... Songez que ce bouquet qui repose sur vos genoux, qui embaume les volants de votre robe de mousseline, vous a été envoyé par celui dont

vous êtes l'espoir et le rêve, dont le cœur bat maintenant à l'unisson de votre cœur, par un fiancé, songez que le pastel qu'achève en ce moment le peintre, le pastel qui sera comme votre reflet rose et blond fixé dans quelque fidèle miroir, a été la première chose que vous demanda ce fiancé, le premier gage de votre tendresse, que le pauvre garçon ne sait plus où il en est, se penche derrière votre fauteuil vous contemple, vous admire, vous boit des yeux, et qu'au fond de l'atelier, des têtes de vieux parents s'épanouissent, sourient à votre bonheur, à votre trouble, vous regardent tous les deux avec de doux chuchotements, se réchauffent l'âme à votre amour, à votre jeunesse.

Je suis sûre qu'il m'a dit « à peu près » tout cela.

Je l'aurais écouté jusqu'à la fin de la répétition sans bâiller, moi qui n'ai jamais pu être attentive aux questions que l'on me pose, aux histoires que l'on me raconte, penser cinq secondes à la même chose.

J'avais l'impression qu'il m'entraînait, qu'il me menait par la main comme quand j'étais petite fille à Lugano, qu'il me montrait brusquement au détour de la route un pays ignoré, idéal, plus beau que tous ceux que j'ai vus et où j'eusse aimé demeurer toute la vie.

Et, lorsque j'y pense encore dans ma chambre close, devant ce beau clair de lune qui illumine la mer, qui argente les orangers et les pelouses, je me sens déconcertée, énervée comme les soirs où je reviens d'un concert, où j'ai entendu certaines musiques.

Pourquoi ces conseils m'ont-il ravie ?

Pourquoi M. de Vareilhes m'a-t il parlé avec cette douceur ?

Et je n'ose pas écrire ce que me répond mon âme folle, ce que je m'imagine.

Il m'a ensuite demandé :

— Ne vous ai-je pas trop ennuyée, Mademoiselle ?

— Pas le moins du monde, Monsieur ! »

Nous eussions dû en rester là.

Mais comme je n'ai jamais su cacher ce qui me passe par la tête et par le cœur, n'ai-je pas eu encore la folie, la sottise de m'écrier presque tout bas :

— Je vais faire de mon mieux, je vous le promets... Quel dommage que vous ne soyez que régisseur, je suis sûre que j'aurais été parfaite si vous aviez rempli ce rôle de fiancé...

J'eusse donné dix années de ma vie pour rattraper cette inconséquence, pour la réparer aussitôt par quelque phrase anodine, d'autant que ses yeux en avaient comme changé de teinte, qu'il avait tressailli comme quand on rêve, et que quelqu'un vous heurte du coude, vous éveille en sursaut.

Quelle opinion va-t-il avoir de moi, et ne me serais-je pas compromise ?

Et la répétition a continué.

Il faut croire que j'avais compris cette bonne leçon, que je donnais par ma pose alanguie, mes mains qui paraissaient chercher anxieusement les roses éparses du bouquet, comme en un effroi de les avoir

perdues, ma bouche qui souriait à l'avenir, mes joues rougissantes, mon regard, l'illusion d'une fiancée « heureuse et émue », car, au moment où nous fûmes bien prêts, bien en place, et où l'on releva le rideau du petit théâtre que la comtesse Torcello a improvisé dans le hall de sa villa, les privilégiés qui étaient là, sur une rangée de chaises, ont applaudi, répété :

« Charmant, tout à fait charmant... Est-elle assez gentille, cette petite d'Auberton... A croquer, ma chère, comme une violette sucrée... On jurerait qu'elle va se marier dans huit jours... Voyez-moi donc ce sourire... Délicieux ; je vous prédis un grand succès, comtesse, c'est absolument esthétique et d'une modernité... »

Nous entendions cette rumeur d'éloges, et si je n'eusse été aussi absorbée par mes chimères, si je n'avais pensé tout le temps, à ce que pouvait penser en même temps que moi M. de Vareilhes, je suis certaine que j'aurais éclaté de rire, compromis tout l'effet.

Je n'étais heureusement pas des autres tableaux, et quelque désir que j'eusse, je me l'avoue avec trop peu de contrition, de rejoindre notre régisseur, de recevoir ses compliments ou de nouveaux conseils, je m'échappai de la scène, je courus à la salle à manger où Maud et Claire m'attendaient.

Elles me félicitèrent, me couvrirent de baisers, et cette toquée de Maud s'exclama :

— Si j'avais la chance d'être un homme, ma chérie, je vous aurais tout de suite demandée en mariage ! »

Et je crois que je bus deux coupes de champagne tant j'étais partie.

En mariage !

Ah ! si la petite bague pouvait s'animer, me parler comme dans les contes de fées, si la petite bague pouvait m'apprendre ce que pense de moi M. de Vareilhes et ce qui germe, ce qui vibre dans ce cœur.

Sur une autre page, le 20 janvier :

« Ce matin, tandis que nous revenions du marché aux fleurs, avec, au fond de nos ombrelles fermées, des bottelées d'œillets, d'anémones et de violettes, et que nous faisions les cent pas sur la Croisette, dans ce bon soleil qui rendait les voiles plus blanches, qui métamorphosait l'eau en une sorte d'immense écrin plein de diamant, Maud me disait :

— J'ai des brouillards dans l'âme, ma chérie, je suis triste, ennuyée. Figurez-vous que Charley Cremorne, vous savez bien qui je veux dire, je vous ai assez souvent montré sa photographie, Charley qui était mon flirt depuis presque le premier soir où l'on ma conduite dans le monde, qui bostonnait si bien, qui jouait du banjo avec presque autant de verve qu'un minstrel, qui me faisait rire même quand j'avais le plus envie de dire des méchancetés à tout l'univers et de pleurer, ce sot, auquel je gardais un cœur intact précieusement, vient de se marier à Chicago, de se marier avec je ne sais quoi, des millions qui sentent le pétrole ou la salaison...

Je murmurai :

— Je vous plains de toutes mes forces, ma pauvre petite Maud, ce doit être si pénible de s'apercevoir trop tard qu'on s'est trompée, qu'on avait mal placé son affection, de ne plus se sentir aimée...

Elle m'a interrompue vivement :

— Mais ce n'était pas de l'amour, Laurette, il ne manquerait plus que ce fût de l'amour, je n'aurais aujourd'hui qu'à prendre le deuil... Un flirt, un simple flirt qui m'occupait, qui me plaisait, qui durait... Vous ne comprenez pas très bien cela, vous autres, vous n'avancez pas suffisamment ou vous vous lancez trop loin... Ah! je souhaite qu'il expie son oubliance, qu'il soit malheureux comme les cailloux avec sa millionnaire, qu'elle lui en fasse voir de toutes les couleurs!... Mais que vais-je devenir, réfléchissez-y ; à qui pourrai-je penser et m'intéresser, où découvrirai-je une amitié comme celle-là ?

Elle s'était arrêtée avec, entre les cils, ce regard furtif, indécis, qui lui donne par instants une apparence si énigmatique :

— Je tiens absolument à le remplacer du jour au lendemain, mais tous ces jeunes gens sont si snobs, comprennent si mal les choses de sentiment, ont l'ennui si contagieux que je suis toute perplexe... Il y aurait bien quelqu'un qui me plairait...

— Qui donc ? demandai-je avec une angoisse, une jalousie soudaine que je ne parvenais pas à maîtriser.

Maud sourit, éparpilla des poignées de violettes dans les vagues qui se brisaient mollement sur le sable.

— Rassurez-vous, c'est bien M. de Vareilhes ; mais je n'y toucherai pas, puisque vous y tenez !

Et j'eus envie de l'embrasser comme on embrasserait une sœur.

Au 22 janvier, s'accusait le trouble croissant de son âme :

J'eusse voulu que ce délicieux secret demeurât scellé au fond de mon cœur comme en un tabernacle qu'aucune curiosité ne doit profaner, que nul ne sût ce qui me rend si souvent songeuse, mal en train, ce qui m'embellit, ce qui m'a transformée tellement que je ne me reconnais plus moi-même.

Et je me suis trahie, je n'ai pas eu la force de dissimuler les sensations que j'éprouvais, de mentir, je crains maintenant d'aller dans le monde, je redoute d'entrer dans un salon.

Lorsque M. de Vareilhes nous y a précédés, — et n'est-ce pas comme un fait exprès, ne suis-je pas presque certaine de le rencontrer partout où je vais à ce point que je me demande si quelqu'un ne l'informe pas chaque jour de mes projets, — il me semble que tous les yeux se fixent sur moi et sur lui, nous surveillent moqueusement, nous dévisagent, que je me donne en spectacle, qu'on interprétera contre nous-même la poignée de main accoutumée, même la hâte qu'il mettra à me débarrasser de ma tasse vide, qu'on cherchera des sous-entendus même dans le « merci, Monsieur » que je lui dirai de ma voix la plus douce.

Et cela me déroute, m'enfièvre, augmente mon émoi, ma timidité, m'enlève tous mes moyens.

J'aimerais à m'envelopper d'une grosse voilette à pois qui cache les traits, j'envie les femmes d'Orient dont on n'aperçoit que les yeux.

Je dois le désillusionner, lui paraître une petite sotte; je m'attends à ce qu'il me demande des nouvelles de mes poupées.

Et je ne puis m'expliquer par quel miracle papa et maman ne se sont pas encore aperçus de ma métamorphose, ne m'ont pas questionnée.

Ne me prendraient-ils pas au sérieux et oublient-ils que je ne suis pas une petite fille, que je vais être majeure ?

Au 25 janvier, ces phrases terminaient la description d'un costume de Pierrette Wateau qu'elle devait porter le lendemain dans une redoute poudrée :

Que ne puis-je savoir ce qu'il pense de moi et s'il rêve mon rêve?

Je vois bien que je ne lui suis pas indifférente, qu'il me recherche, qu'il s'occupe de moi plus que des autres jeunes filles. Mais n'est-ce pas seulement du flirt, quelque chose comme ces fragiles et coquettes babioles de cotillon qu'on épingle autour de sa glace en revenant du bal, qui évoquent des lueurs fugitives de plaisir qu'on oublie, qu'on abandonne au départ?

Cependant, s'il n'avait pas fait des confidences à Claire d'Artigues, à sa cousine, si ce n'était pas sérieux, m'eût-elle dit à la fin de notre partie de tennis :

— Est-ce que nous nous tutoierons, Laurette, quand vous serez devenue ma parente?

Au 3 février, elle s'exaltait, s'attendrissait :

Maud, qui est comme une gazette vivante et qui apprend toujours ce qu'on essaie de nous cacher, nous a raconté le scandale qui passionne les plus indifférents et les plus flegmatiques.

Il paraît que la belle Mme Stelway qui ressemble pourtant à une sainte de vitrail et dont Burnes Jones dessine toutes les toilettes, la musicienne qui joue de la harpe avec des mains fines, blanches, chargées de bagues, comme surnaturelles, trompait son pauvre mari, avait un sentiment pour le vicomte de la Perlière.

M. Stelway, une espèce de taciturne qui ne va nulle part, qui ne dit pas quatre paroles dans une journée, est entré à l'improviste dans le boudoir où sa femme écoutait en riant les folies que lui débitait le vicomte.

Que s'est-il passé ensuite entre eux, quelle insulte a rué l'un contre l'autre ces deux hommes?

Quelques minutes après, les gens de l'hôtel ont entendu plusieurs détonations et trouvé la femme évanouie sur un canapé, M. de la Perlière à demi mort, au milieu d'une flaque de sang, les mains crispées

dans la laine du tapis, et le mari calme, satisfait, contemplant son œuvre et refermant la gaine de son revolver.

Je suis encore bouleversée par le récit de cet horrible drame.

Et Maud prétend que lorsqu'on a arrêté le meurtrier, celui-ci, sans manifester le moindre regret, aurait demandé une carafe et un verre et se serait écrié, avant de boire : « Votre eau est-elle filtrée?

J'ignore si je me marierai, si mes vœux se réaliseront, mais rien alors ne me détacherait de celui qui m'aura confié l'honneur de son nom, qui croira en moi, qui m'aimera.

Qu'ils doivent être à plaindre les imprudents et les mauvais, qui se condamnèrent aux tromperies, qui n'ont pas la conscience nette, qui méconnurent les tendresses durables et fidèles! Qu'ils compliquent leur vie! Qu'ils se préparent une douloureuse vieillesse!

Oh! croire aveuglément, éperdument l'un en l'autre, mettre tout en commun, les joies et les peines, s'aimer de toutes ses forces, de toute son âme, s'aimer chaque jour davantage, s'aimer jusqu'à la mort, rendre la vie si douce, si charmante, si facile à l'élu de son cœur, qu'il ne trouve rien de comparable à ce long enchantement, qu'il ne cherche pas à s'aventurer dans l'inconnu, à découvrir quelque chose de meilleur.

Ces violences, ce sang répandu, ce scandale me font encore plus chérir mes parents, songer à leur idéale quiétude comme à un de ces petits ports de la côte bleue, ensoleillés, abrités des coups de vent et des coups de mer, où l'eau s'assoupit, reflète de beaux paysages, où des pêcheurs chantent en raccommodant leurs filets sur le sable.

Ne s'adorent-ils pas comme le jour où on les a fiancés?

Ne sont-ils pas persuadés que le temps les a épargnés, qu'ils ne toucheront au déclin que dans bien des années?

Papa se met en peine, souffre pour le moindre nuage qui assombrit e front de maman, cherche tout ce qui peut lui plaire et l'amuser.

Ils s'embrassent continuellement, et que de fois je me sauve dans e jardin ou dans ma chambre parce que je comprends que je suis de rop, que je les gêne!

Ils se teignent tous les deux et ils le savent.

Mais ni lui ne paraît se douter qu'elle maquille ses premières rides, qu'elle avive d'un trait de crayon l'éclat de ses yeux, qu'elle a du rouge aux lèvres et un corset qui la sangle comme un étau, ni elle qu'il blondit sa moustache grisonnante, qu'il ramène sur ses tempes dénudées de dernières mèches.

J'en riais irrespectueusement comme un enfant terrible que j'étais et, aujourd'hui, j'en suis tout émue, je trouve admirables ces coqueteries posthumes, je rougirais de les tourner en dérision.

Dieu m'accordera-t-il la même grâce, et serai-je aussi heureuse, aussi aimée?

Au feuillet daté du 8 février :

Que je suis heureuse ! que je suis heureuse !

Je ne dois plus, je ne peux plus douter qu'il m'aime.

Et avec quelle délicatesse il a voulu me l'apprendre, il m'a révélé ce qu'il n'osait pas me dire depuis tant de jours !

Sa cousine lui a servi de messagère, m'a remis de sa part un petit bouquet de fleurettes qui ont une odeur de sachet, qui ne ressemblent à rien avec leurs mignonnes boules de peluche safranée.

— Vous demanderez comment s'appellent ces fleurs et quel est leur symbole, m'a-t-elle dit avec son joli rire prometteur.

J'ai interrogé aussitôt une des bouquetières qui vendent des violettes aux abords de la gare, et elle m'a répondu :

— Et péchère, ma douce demoiselle, c'est de la cassie, la fleur des calignaires, de ceux qui rêvent de bientôt s'accorder !

La fleur de ceux qui rêvent de bientôt s'accorder !

Je suis devenue toute rouge, j'ai vidé dans sa corbeille de violettes la petite bourse d'or de ma trousse sans compter ce que je donnais.

Maud éparpillait des poignées de violettes dans les vagues !

Si je n'avais pas été dans la rue, j'aurais couvert de baisers ces brins de cassie qui m'ouvraient le ciel, qui m'embaumaient le cœur.

Et j'eusse voulu être une impératrice puissante pour assurer à cette femme des jours heureux et tranquilles jusqu'au déclin de sa vie, pour lui accorder mille faveurs, pour changer sa misère en opulence, pour qu'elle se rappelât perpétuellement l'éclair de joie qu'avait allumé dans mes yeux sa bonne réponse.

Le 9 février, — le lendemain de cette grande émotion, — le roman continuait :

Claire m'avait donné rendez-vous, après sa leçon de chant, dans notre petit coin accoutumé chez Rumpelmayer.

Elle est arrivée presque en même temps que moi et, comme nous en avions long à nous dire, a renvoyé son boguet.

Nous nous sommes fait servir du porto et des sandwichs au caviar dont elle raffole et elle m'a pris les deux mains, m'a dit :

— Je n'ai pas besoin de vous expliquer le langage des fleurs, je vois, ma chérie, que le coup a porté... N'est-ce pas que c'était gentil et nouveau, cette déclaration, et tout à fait dans votre note romanesque? Je suis très contente de mon cousin, il me réconcilie avec les hommes, car j'en avais assez de ces inutiles qui ne savent même plus danser, qui bâillent dès qu'ils doivent un peu se gêner et être aimables, qu'une jeune fille attire moins qu'un record de bicyclette ou une partie de golf.

Je n'ai pas besoin de vous expliquer le langage des fleurs.

Je la laissais parler, j'avais le pressentiment que M. de Vareilhes avait dû la revoir, lui faire de nouveaux aveux, la charger d'une mission sérieuse, qu'il l'attendait avec des impatiences de prisonnier auquel on a promis sa grâce.

— Je ne croyais pas que ce fût aussi sérieux, murmurait-elle à mi-voix, comme si elle avait eu peur que l'on nous écoutât; j'avais remarqué que vous lui plaisiez beaucoup ; qu'à cause de vous, uniquement pour vous voir plus souvent, pour vous rencontrer, il avait modifié son genre de vie, fréquentait chez les uns et chez les autres, recherchait des invitations qu'autrefois il eût soigneusement et de parti pris évitées. Mais pense-t-on à épouser tous ses flirts ?

Le cœur me battait si fort que je pensai qu'il allait se briser. Je balbutiai bêtement, pour dire quelque chose :

— En effet...

— Je ne veux pas vous faire languir plus longtemps, a-t-elle repris, mon cousin vous aime ou plutôt, je me trompe, il vous adore à la folie, il est prêt à accepter toutes les conditions que pourraient lui imposer vos parents : il vous épouserait même si vous ne possédiez au monde que vos beaux yeux, ce qui n'est d'ailleurs point votre cas, et comme je vous aime aussi, vous pensez si je l'ai approuvé de

toutes mes forces, si je l'ai encouragé à suivre cette bonne voie !

Elle but une gorgée de porto et approcha sa chaise de la mienne.

— Et d'un, fit-elle ; maintenant occupons-nous de vous, causons comme deux petites sœurs jumelles qui ne se seraient jamais rien caché... Ce désir que mon cousin a de vous épouser, cette affection ardente qu'il ressent pour vous sont-ils réciproques ? Et si André était là, à la place où je suis, s'il vous disait : « Mademoiselle, je vous aime, m'aimez-vous ? » que répondrait votre cœur ?

Et ces mots chaleureux affluèrent aussitôt à mes lèvres du fond de mon être :

— Je lui répondrais, ma chérie, que son amour m'enorgueillit et me ravit, que j'attendais, que je rêvais sa demande, que je l'aime autant qu'il m'aime !

Claire battit des mains, plaisanta :

— A merveille ! il me semble déjà être votre demoiselle d'honneur ; puis se ravisant : — Mais vous n'êtes pas libre comme mon cousin d'agir à votre caprice, vous avez encore derrière vous un père et une mère. M. et Mme d'Auberton n'auraient-ils pas déjà disposé de votre avenir, ne s'opposeront-ils pas à ce mariage ?

J'éclatai de rire.

— Mes parents n'ont jamais fait que ce que je voulais ; ils seront trop heureux de me voir heureuse !

Alors, Claire, dont le visage rayonnait, s'exclama :

— Nous pouvons commencer à nous tutoyer, n'est-ce pas, cousinette ?

Le salon de la pâtisserie s'emplissait d'un flot de monde, maman venait d'entrer avec la comtesse Torcello et le vieux baron de Rhune.

— Eh bien, Mesdemoiselles, que complotez-vous encore ? bougonna-t-elle d'un ton d'indulgente gronderie.

Et Claire lui répliqua effrontément :

— Nous vous l'apprendrons bientôt, Madame.

Je ne savais plus où me mettre.

Des affaires de succession avaient soudainement rappelé M. de Vareilhes à Paris, et triste qu'il fût si loin, s'alarmant de son absence qui se prolongeait, elle s'était épanchée en ces pages de mélancolie :

Reviendra-t-il bientôt, ne m'oublie-t-il pas dans cette grande ville qui me fait peur que je ne connais pas encore, qui m'apparaît comme un gouffre où tout se désagrège et s'engloutit ?

Je viens de lire ces phrases dans un volume qui traînait sur une table chez Mme d'Artigues et elles me hantent ainsi qu'un mauvais présage :

« Pourquoi les amandiers, précocement fleuris, si radieux avec leurs pétales immaculés qui frissonnaient sous un ciel triste d'hiver revenu, m'ont-ils fait songer aujourd'hui à ces cœurs imprudents, à peine sevrés encore des tendresses maternelles, qui se brûlent avant l'heure

au décevant amour, cherchent trop tôt à tout connaître, s'ouvrent et se livrent au premier appel câlin, au premier mensonge, et qui parfois en meurent ? Cœurs ingénus, profonds et doux comme des corolles de lis, avides d'aimer et d'être aimés ; cœurs enfantins que tant d'hommes recherchent ainsi que des fleurs venues de très loin, qu'avant eux aucun autre n'a respirées, n'a épinglées au revers de son habit. »

Puis, au 17 février :

Hier, dans le port que les yachts ancrés les uns à côté des autres avec leurs coques blanches, élégantes, leurs vergues fines, leur apparence de joujoux luxueux, emplissent d'une tentatrice joie de fête, d'un joli bariolage de couleurs claires.

Hier, à la tombée du crépuscule, à l'heure mélancolisante, propice aux rêves, où le soleil effondré derrière les cimes dentelées de l'Esterel ne teinte plus le ciel que de vagues reflets roses et mauves, où la mer devient mystérieuse et triste.

Comme nous passions avec Maud et la dame de compagnie de lady Hastings sur le quai, je vis les deux matelots du *Sainte-Claire*, — le cutter de M. de Vareilhes et qu'il appellera bientôt *Laurette*, — qui lentement amenaient les couleurs, repliaient le pavillon étoilé dans sa gaine.

Et, devant ce frêle morceau dé cotonnade bleue et rouge qui glissait sur le ciel en deuil, j'eus, je ne sais pourquoi, au cœur cette angoisse brusque qui vous donne le frisson, qui vous épeure pour ceux qu'on aime, qu'on sait malades ou en route, qui vous fait redouter de trouver tout à l'heure, en rentrant au logis, une dépêche vide d'espoir, cruelle comme un coup de stylet.

Ah! s'il ne revenait pas, s'il lui était arrivé quelque accident, s'il ne m'aimait déjà plus, s'il avait retrouvé une ancienne amie plus jolie, plus séduisante que moi et qui l'a repris, qui le retient, qui le détourne de ce mariage !

Serais-je assez forte pour supporter une pareille affliction ?

Et au 18 février :

Je cache à présent mon « livre de raison » ; j'ai envie d'en arracher les dernières pages et de les brûler, je l'enferme au fond d'un tiroir. Que penseraient de ma témérité, de ma folie, mes chers parents, les seuls êtres qui ne m'aient encore donné que du bonheur, s'ils lisaient ces aveux, s'ils apprenaient combien j'ai été ingrate et méfiante envers eux, et que je me suis presque engagée, sans leur parler de rien, sans leur demander aucun conseil, qu'une amie de la veille en sait plus qu'eux sur mes projets d'avenir et sur mes rêves !

Et ses anxiétés se prolongeaient jusqu'aux derniers jours de février, se révélaient en ces plaintes :

J'ai hâte que l'on soit en carême.

Et si maman n'était pas impressionnable, ne se frappait pas dès que je suis seulement enrhumée, si je ne craignais pas de la sevrer du plaisir qu'elle éprouve à m'accompagner dans le monde, de la rendre trop inquiète, je simulerais quelque maladie, quelque fatigue afin que l'on me laisse en repos dans ma chambre bien close.

C'est la première fois que je m'ennuie, que je trouve le temps long, que j'ai un pareil chagrin.

Il me semble que je ne sais plus rire, que je me dédouble.

Une partie de moi-même danse, s'asseoit à des petites tables de souper, assiste à des comédies, écoute des concerts, et l'autre, la meilleure, le côté âme, demeure en retraite, s'isole, se recueille, se garde pour celui qu'elle attend et qu'elle aime.

Je voudrais dormir jusqu'à ce qu'il soit de retour, arrêter complètement ma vie comme une horloge dont le bruit vous obsède, et que sa chère voix me réveillât, me ressuscitât.

Il y avait au cinq à sept de mistress Dawson une jeune comédienne blonde et pâle, avec de larges yeux comme pleins d'une eau glauque, et qui s'appelle Mlle Delphine Mirage.

Il parait que cette artiste est phtisique et que les médecins l'ont envoyée mourir dans ce doux pays de lumière et de fleurs. Et l'histoire de sa maladie est navrante, m'a glacée.

Elle aimait passionnément, jalousement, comme je comprends qu'on aime. Un soir, la malheureuse apprit qu'elle était une dupe, qu'elle partageait avec une rivale le cœur dont elle croyait être l'unique gardienne. La neige tombait sans trêve. Et, enveloppée d'un peignoir comme pour quelque promenade sous les étoiles d'une tiède nuit d'été, folle de douleur, résolue à ne pas survivre au désastre qui l'accablait, elle se coucha sur son balcon, s'enfonça dans le blanc linceul qui la recouvrait, y attendit la mort.

La pauvre victime d'amour nous a dit d'une voix lente et triste, pendant qu'un violon, auquel on avait mis la sourdine, l'accompagnait de vagues mélopées, des chansons de jadis, des poèmes sur les Yeux et sur la Mer, et elle a terminé son « recital » par la fable des *Deux Pigeons*.

Cela me broyait tout l'être, me délectait et me torturait. J'eus l'illusion qu'elle avait par quelque secrète correspondance de nos âmes deviné ma détresse, qu'elle modulait pour moi seule ces vers délicieux, et je me cachai derrière mon éventail pour qu'on ne s'aperçût pas que je pleurais.

Oh! oui, l'absence est le plus grand des maux!

Mais ces nuages sombres se dissipaient et le 28 février elle avait griffonné, en une hâte de pensionnaire que réjouit quelque carillon de fête, ces lignes brèves :

Je suis une grande sotte de m'être fait toute cette peine inutile et je mériterais que M. de Vareilhes ne m'aime plus pour avoir pu douter une seule seconde de sa tendresse. Il est revenu, il compte bien ne

plus repartir qu'avec moi, ne plus faire d'autres voyages que notre voyage de noces; — c'est ma gentille Claire qui me l'affirmait tout à l'heure et que ces derniers jours lui avaient paru interminables, qu'il se désespérait de ne pouvoir m'écrire et abréger plus vite cette odieuse séparation.

Et elle a ajouté d'un ton de moquerie :

— Demandez le programme des fêtes : mardi, bataille de fleurs à Nice, retour par mer sur le *White Girl*, causeries faciles, flirt à volonté; jeudi, bal chez Mme Vandervelde, cotillon extravagant conduit par Mlle Laurette d'Auberton et M. André de Vareilhes, deux qui ne s'ennuient pas; samedi, pique-nique à l'auberge des Adrets, etc., etc. Si après cela, cousinette, nous ne sommes pas tous fourbus, je consens bien à me marier le même jour que toi!

Et elle reprenait, au 3 mars :

Quand la bataille des fleurs toucha à sa fin, tandis que les dernières voitures s'en allaient pareilles à de grands bouquets fanés et que le soleil déclinait peu à peu dans le vaste ciel nacré comme une coquille, — ce fut exquis de remonter à bord, de gagner le large.

Cette fraîcheur qui montait de l'eau nous reposait. Nos nerfs se détendaient ainsi qu'en une halte après quelque combat acharné.

Nous n'avions même pas le courage de prononcer une parole, de faire un geste, de tourner la tête.

Le pont du yacht était jonché de roses, d'œillets, d'anémones, de lilas, comme pour une Fête-Dieu.

Je ne pensais plus à rien.

Je m'engourdissais délicieusement dans cette paix des choses, dans le va-et-vient berceur du rocking-chair où je m'étais réfugiée à bout de forces.

De la promenade des Anglais, au loin, s'évaporaient de persistantes et subtiles odeurs, des aromes de miel, de poivre, de musc, toute l'âme embaumante des si nombreuses fleurs prodiguées, jetées à pleines mains, écrasées sous les roues des voitures. Elle montait, se dispersait dans l'air, coulait sur cette nappe de beau lac.

Et l'on aurait dit que d'invisibles mains avaient étendu un rideau de gaze dorée, impalpable, devant la ville.

Elle n'était plus qu'une vague silhouette blanche et rose encadrée dans les montagnes mauves.

Elle se cachait comme pour changer de costume et de décor, pour reparaître bientôt en scène plus tentatrice.

Le crépuscule tombait, merveilleux, coloré de lointains reflets de ferreries, les pavillons claquaient dans l'air léger.

L'eau bleuâtre, transpararente comme des prunelles d'enfant, n'avait que d'imperceptibles rides.

Et, tels que d'étranges chaînes d'or et d'opales, des chapelets de méduses la sillonnaient, l'éclairaient d'hallucinantes phosphorescences, l'emplissaient de remous mystérieux...

Je me sentais revivre.

J'étais heureuse d'être au monde, de savourer près de « lui » cette idéale fin de journée. Et je crus que j'allais défaillir quand, accoudé sur le bastingage, trouvant enfin l'occasion de me parler qu'il cherchait depuis le commencement de la fête, M. de Vareilhes me dit tout bas :

— Je n'ai jamais autant souffert dans toute ma vie qu'en cette semaine où j'étais loin de vous, Mademoiselle, et j'ai compris alors combien je vous aime et que je ne dois pas aller plus loin chercher le bonheur... Me permettez-vous de demander votre main à vos parents et répondrez-vous : « Oui, » quand ils vous interrogeront?

Et Maud m'épargna heureusement d'ajouter quelque phrase bête aux tendres choses que lui répétaient mes yeux, en s'approchant de nous et en nous taquinant :

— Vous savez, Monsieur, s'exclama-t-elle, que c'est défendu de parler comme ça aux jeunes filles dans les petits coins.

Puis, au 6 mars :

Quelle existence de folie nous menons depuis quelques jours, mais que je m'amuse, que je bénis ma destinée!

Et ces longues nuits de bal, ces sommeils fiévreux où l'on a à peine le temps d'achever trois ou quatre rêves, ces croisières au delà des îles, ces promenades en landau dans la campagne fleurie qui ressemble à un immense jardin, dans les solitudes de l'Esterel qu'emplit une éternelle plainte, ne m'épuisent pas, ne me lassent pas comme si j'y buvais quelque filtre qui dissipe toute fatigue.

Je n'ai jamais été plus rose, plus fraîche, plus gaie.

Et lorsque papa se désole de nous voir si en l'air, bougonne, me conjure de prendre un peu de repos, je le mène par la main devant la psyché, je lui dis avec un sourire qui raille ses inquiétudes :

— Regardez-moi, suis-je donc bien changée?

Le cotillon que M. de Vareilhes conduisait avec moi a été une suite de surprises, s'est terminé par une farandole à travers toute la villa que nous avait livrée notre indulgente hôtesse.

Nous envahissions les chambres, nous dégringolions dans les escaliers en un tumulte de tambourins et de joyeux appels, nous nous étions couronnés de roses et d'orchidées, nous valsions à travers les corridors, nous ne savions plus trop ce que nous faisions.

Et comme au dehors les feuilles des arbres n'avaient pas un frisson, le ciel était illuminé par des astres sans nombre, semblait tendu de velours, j'eus la fantaisie d'entraîner la mascarade en ce beau parc endormi, d'y éveiller les oiseaux, d'en troubler la paix solennelle par nos rires et notre musique démente.

Nous courûmes — les plus braves et les plus jeunes — nous envelopper dans nos sorties de bal, tandis que M. de Vareilhes et les autres danseurs accrochaient à leurs cannes des lanternes japonaises, et la longue chaîne se déroula, ondula au milieu des ténèbres.

Elle se brisait par instants en plusieurs tronçons, se dispersait par

es allées, disparaissait sous quelque charmille de roses, se reformait pour se rompre de nouveau, pour s'égailler comme au jeu de cache-cache.

C'étaient des clameurs aiguës, de brusques flambées de papier, de arouches palpitations d'ailes dans les branches, d'invisibles déroutes qui semaient sur nos têtes une neige de pétales blancs, une pluie d'or, qui nous embaumaient d'un brusque arome de mimosa et de fleurs de citronnier, des envolements de lueurs qui dansaient comme des feux follets, qui trouaient l'obscurité, qui me rappelaient les folles nuits ereines, chaudes, où mon cher paradis de Lugano s'irradiait de vagabondes lucioles.

Et voici que toujours sautant, toujours riant, je perdis au détour d'une allée un de mes petits souliers de satin, que nous dûmes abandonner la farandole, revenir sur nos pas, moi à cloche-pied et la main ppuyée à l'épaule de M. de Vareilhes, lui le cou allongé, les yeux ureteurs, attentifs, fixés sur la traînée de lumière que projetait sa anterne.

Quelqu'un, sans le vouloir, avait dû lancer d'un coup brusque la rêle chaussure dans les fleurs d'un massif. Et quand nous l'eûmes nfin retrouvée, les tambourins et les voix bruissaient déjà à l'autre out du parc.

Nous étions seuls, comme loin de tout, dans cette nuit divine, et lependant je n'étais ni troublée ni épouvantée.

Il suspendit le globe rose à une ramille de jasmin, me guida, me orta presque jusqu'à un banc dont la tache claire luisait vaguement quelques pas de nous, sous un dôme de lianes enchevêtrées, murmura :

— Voulez-vous que je vous serve de femme de chambre, Mademoiselle?

Je lui répondis :

— Volontiers, Monsieur, mais je suis confuse de vous donner cette peine...

Et il s'agenouilla, prit mon pied dans ses doigts qui tremblaient, ui m'imprégnaient d'une douce chaleur, l'y garda une minute comme ne chose précieuse et fragile qu'on ose à peine frôler, qu'on voudrait érober, qu'on regrette de rendre, puis — en suis-je bien certaine, ne ai-je pas rêvé — l'effleura respectueusement, dévotement, de ses èvres, le rechaussa sans prononcer une parole.

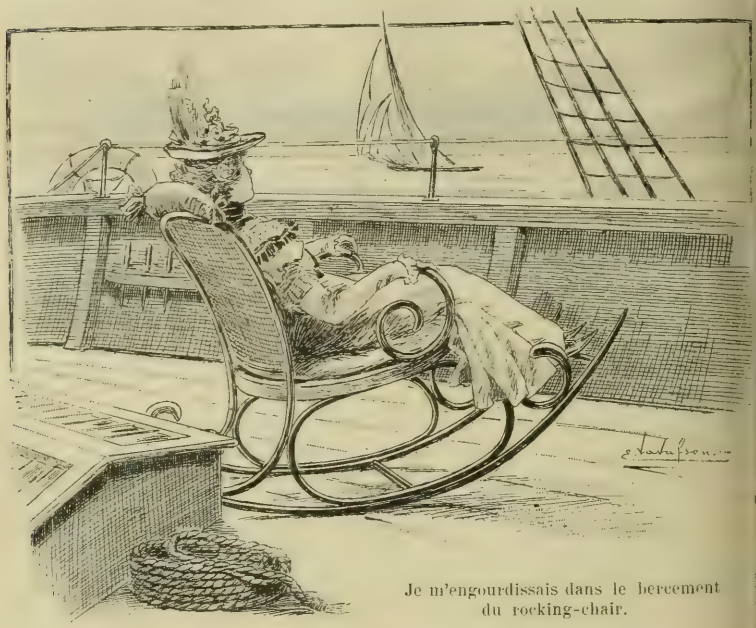
Nous courûmes pour rejoindre plus vite les autres.

Ils avaient ouvert la grille du pont qui relie le parc au rivage, hantaient des fredons de couvent, tournaient à fond de train sur le able épais de la grève, et je me jetai au hasard dans la ronde, je aisis les premières mains qui se tendirent aux miennes, je me laissai mporter dans ce tourbillon.

L'aube naissait, les étoiles s'éteignaient une à une, les méandres de a côte, les montagnes, la mer avaient des teintes de mirage, les voiles nguleuses des tartanes dentelaient l'horizon, et nous fîmes alors un rand feu de joie avec nos dernières lanternes.

Oh! ce baiser à travers le bas de soie, ce baiser dont j'aurais dû

m'irriter comme d'une offense et dont je n'ai pas eu le courage d'en vouloir à mon ami bien-aimé, ce baiser qui m'a brûlée, qui m'a ravie et qui me pèse sur la conscience, ce baiser dont il faudra que je me confesse, et dont peut-être le prêtre se refusera à m'absoudre, car il me serait impossible, quoi que j'en aie, il est au-dessus de mes forces de m'en repentir, de le regretter, ce baiser coupable qui a jailli de son



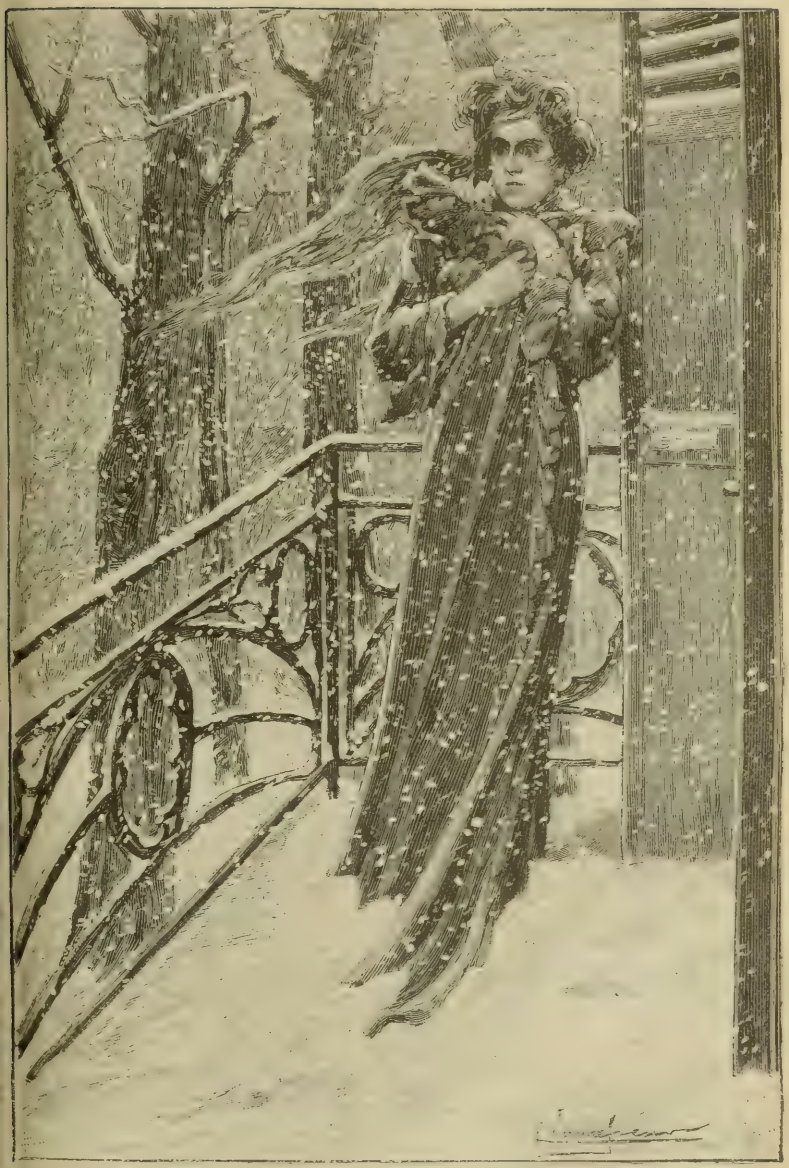
Je m'engourdissais dans le bercement du rocking-chair.

cœur trop plein de moi, trop impatient, trop énamouré, ce baiser ne nous portera-t-il pas malheur?

Ce malaise, cet épeurement instinctif d'une âme chaste et pieuse persistaient à la page suivante :

A quoi ai-je songé en lui imposant une pareille épreuve, puisque nous sommes sûrs l'un de l'autre, puisque nous ne pouvons plus douter de l'amour qui fait battre nos deux cœurs à l'unisson, en lui disant de réfléchir au moins pendant la quarantaine du carême, en lui fixant la date de Pâques pour la demande qu'il eût tenu à adresser aussitôt à mes parents?

Je suis certaine que ni mon père qui est la bonté incarnée, ni maman qui n'a jamais eu la force de me refuser quelque chose, ne la repousseront, qu'ils n'hésiteront même pas, lorsque je leur aurai



Folle de douleur, elle se coucha sur son balcon, dans le blanc linceul, y attendant la mort.

avoué que j'aime M. de Vareilhes, que mon unique rêve est de devenir sa femme.

Certes, ils ont l'air de me considérer comme une pensionnaire, d'ignorer mon âge, ils ne se préoccupent aucunement de me marier et de ce que je pense du mariage.

Je ne crois pas qu'ils m'en aient encore parlé une seule fois sérieusement ou pour me sonder, ou pour s'amuser de mes réponses. Et c'est ce qui m'épouvante un peu, ce qui me rend par instants perplexe, soucieuse.

Accepteront-ils de se séparer de moi avec une telle brusquerie, ne feront-ils pas traîner les choses en longueur ?

Maman, qui est devenue si coquette, qui a, depuis que nous sommes à Cannes, comme un retour de jeunesse, s'accommodera-t-elle sans résistance d'abord de me perdre, puis d'abdiquer toute prétention, d'avoir à apprendre, comme le conseillait ironiquement le docteur Carmutelle à une de ses malades, l'art difficile d'être grand'mère?

J'ai tout le temps envie de mettre la conversation sur ce sujet, de tâter le terrain, et je recule, je n'ose pas, comme devant une porte mystérieuse qui cache on ne sait quoi.

Décidément non, je ne demeurerai pas aussi longtemps dans une pareille incertitude, je ne me condamnerai pas sottement à souffrir, je n'attendrai pas la fin du carême.

Et je me réjouis du bonheur qu'aura M. de Vareilhes quand je vais lui annoncer cette bonne nouvelle, lui dire qu'il peut envoyer sa lettre et que le plus tôt sera le mieux et que je l'en prie de tout mon cœur.

Et, c'était au 8 mars, un suprême chapitre d'idylle :

Au dernier moment, le programme a été changé.

Il eût fallu se lever à pointe d'aube pour atteindre vers midi cette auberge des Adrets et nous avons toutes préféré un tranquille déjeuner dans une guinguette pimpante qui domine la mer, au Trayas.

Je ne saurais dire comme ce décor farouche qu'égayaient nos robes claires m'a impressionnée.

C'est tellement beau qu'on en devient silencieuse, pensive, qu'on voudrait, durant des heures, n'y vivre que par les yeux, ne plus prononcer une parole, s'anéantir dans la contemplation de la nature, s'isoler, s'accouder, rêver jusqu'à ce que la nuit tombe du ciel, sur un de ces rouges promontoires qui s'allongent au loin en l'immensité bleue.

La vague rumeur des forêts de pins se mêle à la plainte douce des flots. Les montagnes sommeillent dans une brume de chaleur. Les rochers ensanglantent de leurs reflets l'eau assoupie, déserte, féerique, qui change à chaque instant de teinte, qui a des moirures de soie. Les chemins étroits disparaissent au milieu de hautes bruyères blanches dont l'arome subtil ne peut se comparer à aucune odeur.

Et les îles, les Alpes parsemées de villages, les alignées d'hôtels, de

villas, les jardins sont des taches imprécises de pastel qui s'efface.

J'aimerais, quand nous serons mariés, que notre amour s'abritât, se cachât, se recueillît durant une ou deux semaines dans cette idéale solitude, qu'André louât ce petit restaurant avec sa terrasse inondée de lumière, ses chambres modestes où l'on a l'illusion d'être entre le ciel et l'eau, de voguer vers quelque lointaine Icarie, que ces sentiers qui mènent on ne sait où, qui s'arrêtent brusquement au fond d'une ravine, qui se perdent au milieu de la brousse, ces bois pareils à d'obscures cathédrales où, après l'office, traînent encore l'âme mourante des encensoirs, les vibrations plaintives des orgues, ces baies paisibles, étroites, où les pieds s'enfoncent comme en une poussière d'or et de coquilles nacrées, ces falaises, toute cette nature admirable et suggestive fussent le jardin secret de nos rêves, le domaine fermé où l'on est seul le maître, où l'on ne se heurte pas aux joies vulgaires du commun, aux curiosités importunes.

Il prit mon pied dans ses doigts tremblants.

N'y avons-nous pas vécu d'inoubliables, de paradisiaques instants, et ces pèlerinages que font les couples heureux aux douces haltes anciennes ne doivent-ils pas être quelque suprême délice ?

J'imagine que l'on aurait continué à déboucher des bouteilles de champagne, et à dire des folies jusqu'au crépuscule, si Maud, qui déteste l'inaction et ne saurait demeurer immobile à la même place plus d'un quart d'heure, n'avait cavalièrement, en enfant de luxe qui se croit tout permis, jeté sa serviette sur la nappe et ébauché une ironique révérence à ceux qui s'attardaient à table.

Je m'empressai de l'imiter, le prince Stroïnoff, M. de Vareilhes, le gros Bob Hardanger, Fancy Harweys, Claire d'Artigues, et cette petite Wanoska qui est si effrontée et que nous avons surnommée « Miochine », ont complété la procession.

Et nous voilà partis à l'aventure, les yeux brillants, la tête un peu lourde, sur les pentes de je ne sais plus quelle montagne.

Le sol était couvert d'aiguilles luisantes tombées des pins et nous glissions à chaque pas, nous avions l'air d'être gris, de revenir d'une kermesse.

Aussi, lady Hastings et maman, qui nous chaperonnaient, renoncèrent-elles bientôt au voyage, rebroussèrent-elles chemin vers la guinguette.

A mi-côte, Bob Hardanger, qui ruisselait de sueur, demanda grâce, proposa de s'arrêter, nous montra d'un geste obsesseur et navré l'herbe épaisse, parsemée de fleurs, l'ombre attirante qu'épandaient quelques chênes verts.

Il y eut une débandade, et ce pendant que la plupart s'asseyaient, que Miochine et Claire s'en allaient prendre des instantanés, je me trouvai de nouveau seule avec M. de Vareilhes.

Et il se mit à cueillir des branches de bruyères, en joncha le chemin devant moi, comme si j'eusse été le bon Dieu ou une reine triomphante, le fit tout neigeux, tout embaumé, tout joli sous mes pieds, me salua de ce cantique d'amour qu'en Languedoc l'on répète tendrement à l'épousée :

Là-bas habite celle que j'aime à la folie.

Les chemins devraient fleurir,
Les chemins devraient graner,
Tant belle mariée va venir,
Tant belle mariée va passer.

Et comme je demeurais interdite de cette surprise, de cette flatterie, de cette preuve d'adoration, comme je défaillais de béatitude, il étendit le bras vers l'horizon, vers la ville qui s'estompait au loin qui

barrait d'une ligne vague, blanche et rose, la nappe étincelante du golfe, s'écria :

— Là-bas, je connais une maison où habite celle que j'aime à la folie, celle qui peut, comme il lui plaît, me rendre triste ou bien heureux, celle qui possède tout mon être et à qui je veux confier ma vie, celle qui a les plus beaux yeux, les plus beaux cheveux qui soient au monde, celle qui me charme, qui m'éblouit, qui m'agenouille, celle qui sera bientôt ma femme! M'aime-t-elle autant que je l'aime, pense-t-elle à moi aussi souvent que je pense à elle, compte-t-elle maintenant les jours et les heures comme je les compte et n'en abrégera-t-elle pas le tourment, ne le savez-vous pas, Mademoiselle Laurette?

Je murmurai :

— Elle vous aime autant que vous l'aimez, elle pense à vous sans cesse, elle veut que vous n'ayez plus de peine, plus d'angoisses, elle a oublié la date qu'elle vous avait fixée, elle vous laisse libre d'agir comme et quand il vous conviendra. Est-ce tout ce que vous désirez apprendre, Monsieur André?

Et il appuya sa bouche sur les doigts que je lui avais tendus.

Qu'il me tarde d'être à demain, que c'est bon de se dire que l'on est adorée, et dussé-je réveiller toute la villa, je veux chanter avant de m'endormir l'aubade câline :

Les chemins devraient fleurir,
Devraient fleurir, devraient graner,
Tant belle mariée va venir.
Tant belle mariée va passer!

Enfin, elle approchait du but, s'enfiévrait, notait le 9 et le 10 les sensations, l'oppressement douloureux de ses deux dernières journées d'attente :

Cette bonne Claire qui se conduit vraiment envers moi comme une sœur et à qui je souhaite de toute mon âme d'être heureuse, d'être aimée, nous a entraînés dans l'atelier où elle développe soi-même ses photographies, et M. de Vareilhes a pu nous lire le brouillon de la lettre qu'il va adresser à mon père.

J'étais tellement émue que j'ai dû lui demander de recommencer cette lecture.

Et ni Claire ni moi n'avons trouvé qu'il fallût la retoucher, en retoucher un mot.

Je gagerais que papa et maman en auront les larmes aux yeux, ne parviendront pas à l'achever d'un seul coup.

Elle est parfaite, imprégnée de sentiments exquis, de profonde affection, et il me semble que personne n'en a écrit de pareille.

La tendre et loyale nature d'André y transparaît et mes espérances sont encore dépassées.

Quand il a eu fini, je lui ai dit :

— Vous venez de me faire bien plaisir et je vous en remercie!

Et je suis redescendue très vite dans la serre, où Mme d'Artigues coupait un à un, en bâillant, les feuillets d'une revue, semblait ne pas se douter que nous ne l'avons pas conviée à arranger nos petites affaires de cœur.

Je suis contente d'avoir passé cette nuit au bal, car il m'aurait été impossible de dormir, et puis cela m'a permis de voir un peu plus mon cher André, de lui donner du courage, de lui répéter que je l'aime.

J'ai défait mon lit au retour, afin que la femme de chambre ne s'aperçût pas que je ne m'étais point couchée, et à neuf heures, je suis allée entendre la messe à Notre-Dame de Bon-Voyage.

J'ai fait mettre deux gros cierges — un pour André, un pour moi — sous la statue de la madone, et je lui ai promis que si elle exauce ma prière, je vouerai tous mes enfants au bleu et au blanc.

Ah ! qu'elle arrive vite, qu'elle ne s'égare pas en route, la chère petite lettre d'où dépend maintenant notre destinée, qu'elle soit tendrement accueillie !

Nous avons convenu qu'il ne l'enverrait que vers trois heures, lorsque maman, qui doit être fatiguée, songera à ouvrir les yeux, à se réveiller.

Je ne me montrerai pas jusque-là, je vais dire des prières pour ne penser à rien, et avant de répéter chez lady Sheffield cette ennuyeuse pantomine biblique qu'on m'a presque imposée, j'entrerai tout doucement, sans faire de bruit, dans le petit salon, je les surprendrai, — à moins qu'ils ne m'aient très vite appelée comme je le pense...

Et elle avait ajouté :

Je laisse toute une grande page blanche pour y écrire tout à l'heure : Fin de mon journal de jeune fille.

(A suivre.) René Maizeroy.

MON ONC' JEAN! [1]

(Suite).

IV

Lorsque Jacques pénétra dans la cour des Muriaux, le soleil, jusque là étincelant, s'était voilé d'une sorte de brume; la nuée avançait rapide, menaçante, grise avec des reflets fauves, et dans l'air calme encore passait un vague et inquiétant murmure. Comme il sautait à bas de sa charrette, un éclair jaillit semblable à la flamme d'un canon; en même temps, Fly fit un écart et se serait emballée si le groom ne s'était élancé à la bride; puis un coup de tonnerre violent remplit le ciel.

— Conduis la voiture sous la charreterie, commanda Jacques; dételle la jument et mets-la dans une bergerie. Ah! vous voilà, Chantavoine! Comment va?

De son pas lourd et trainant, Jean Chantavoine s'approchait du vicomte.

— Vous êtes ben honnête. M'sieu le vicomte. Et tant qu'à vous, ça va-t-il comme vous voulez? Et le papa? la maman?

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 21 mai.

— Je crois que nous allons avoir mauvais temps.

— Je veux bien vous croire. Ça monte droit sur nous.

Et le bonhomme, mettant sa main au-dessus de ses yeux, consi-
ra attentivement l'orage.

— Ce qui m'éluge, dit il, c'est qu'elle a l'pied blanc.

— Quoi? fit Jacques.

— L'orage, M'sieu l'vicomte. Quand une orage a l'pied blanc,
st mauvais si
e.

— Bah! vous
s assuré contre
grêle.

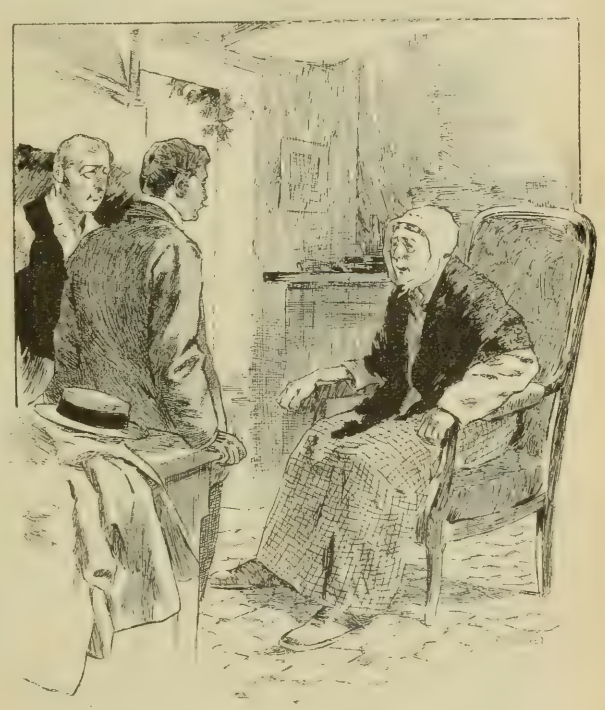
— Hé! non, j'y
is pas. Mon
ndre voulait,
ais tout ça c'est
s dépenses.

— Diable!
st que vous
ez de beaux
is.

— J'en ai eu de
us mauvais.

Et il reprit sa
ntemplation.

— Ça sera peut-
e rien, reprit-
On dirait que
nauvais nuage
vale sur les
ières. Eux,
ur sûr qu'ils
auront, d'la grêle. Nous, si je n'avons que de l'eau, ça ira bien.



Attends un peu, c'est moi qui vas finir l'histoire!

En ce moment, un nouveau coup de tonnerre éclata et quelques
ges gouttes s'aplatirent sur les cailloux de la cour. Instinctive-
nt le vicomte et Chantavoine entrèrent dans la maison.

Au coin du feu, dans un grand fauteuil, Mme Chantavoine était
sise. Ses traits étaient amaigris, ses yeux luisaient de fièvre, et
ute sa figure exprimait l'angoisse. C'est à peine si elle parut s'aper
voir de la présence de Jacques qui lui serrait la main; visible-

ment sa pensée était ailleurs. D'une voix que la faiblesse faisa trembler, mais qui avait gardé son ton rauque de commandemen

— Comment qu'elle a l'pied? demanda-t-elle à son mari?

Chantavoine fit baller ses bras.

— Alle a l'pied blanc, dit-il.

Alors tous deux jetèrent les yeux vers la fenêtre qui faisait fa à l'entrée et qui donnait sur la campagne. Jacques suivit la dire tion de ces regards et il vit, se balançant sous les premières rafal de l'orage, les épis d'une grande pièce de blé.

Cependant le jour s'était entièrement obscurci et les éclairs succédaient sans interruption, illuminant fantastiquement cet nuit subite.

D'un bout à l'autre du ciel le tonnerre grondait, tantôt sec déchirant, tantôt se traînant dans la nue en interminables rebo dissements.

La grande voix de la tempête hurlait dans la cheminée, et fumée chassée par les tourbillons du vent emplissait la salle.

— J'espère que votre nièce va rentrer, dit le vicomte. Je l' rencontrée avec ses vaches dans la plaine.

— Ah! les vaques, répondit Chantavoine, c'est pas comme blé; ça ne craint pas la grêle, ça a la peau dure.

Cependant le jour affaibli s'éclaira d'une lueur lugubre; u nuage bas, d'un blanc roux, montait avec une rapidité terribl dans un redoublement d'éclairs et de tonnerre.

— La grêle, v'là la grêle! cria la mère Chantavoine en se dre sant sur son fauteuil.

— Ah! bon Dieu, qué malheur! gémit Chantavoine en s'effo drant sur un banc.

Mais d'un bond il se releva; sur les tuiles du toit les premie grêlons commençaient leur tic tac sinistre. Il courut vers la fenêt et resta là immobile de chagrin, regardant son blé. La bon femme, retombée sur son fauteuil, répétait d'un accent farouch

— La v'là! la v'là!

Jacques se dirigea, lui aussi, vers la fenêtre et regarda. Sous trombe qui le roulait, le blé ondulait et se creusait comme la me et les grêlons, chassés presque horizontalement par la violence vent, fouaillaient de biais cette masse tourmentée; puis la gré prit le dessus, le vent s'arrêta comme vaincu. Alors la pluie projectiles glacés tomba verticale et drue, hachant les tiges, co pant les épis, faisant de cette belle récolte mûrissante un enc

rement informe plaqué contre terre, battu sans trêve, où çà et là redressaient quelques plants décapités, et où la grêle s'entassait mant de larges taches, des îlots blancs sur l'étendue verte. Sur tuiles de la maison l'orage résonnait comme un tambour, avec roulement continu, et les éclairs se multipliaient larges et blancs ec des éclats de tonnerre épouvantables.

Toujours immobile près de la fenêtre, Chantavoine ne disait n; il regardait son blé. Sa figure, d'ordinaire futée et un peu rnoise, avait pris un aspect presque noble, une angoisse véri- le l'étreignait et lentement, sur sa joue hâlée, une larme se mit ouler. Oubliant son mal, Mme Chantavoine s'agitait sur son teuil, tendant les poings vers le plafond et poussant des plaintes uës, des imprécations pleurardes qui bientôt se fondirent en une te de hululement.

acques de Berneville était étrangement ému.

Pour la première fois venait de lui apparaître le côté grandiose ragique de ces vies de paysans dépensées sans trêve ni repos ns l'âpre labeur qui fait violence à la terre, et si souvent déçues les caprices brutaux de l'ingouvernable atmosphère. Et pour première fois il les comprenait, ces rudes fils du sol de France, t il n'avait su jusqu'à présent que railler les travers, les mœurs tiques et la dure économie.

Économes ? oui certes, ils le sont souvent jusqu'à l'avarice ; mais de sueurs pour gagner cet argent que tant de tripoteurs des es ramassent et dépensent si vite ! Quel métier que le leur, le froid, par le chaud, dans la pluie qui noie tout, dans la sé- resse qui fait tout mourir, dans les orages qui, comme aujour- ui, ruinent en quelques minutes le travail de toute une année ! Et pensif, attristé, le vicomte considérait le blé haché par la le, et écoutait la mère Chantavoine dont la plainte ne cessait nt et qui répétait, pleurante, dans le formidable accompagne- nt de la tempête :

— En v'là un malheur ! Faut-y, non, mais là faut-y ! Des blés étaient si beaux ! quèque j'allons d'veni, mon Dieu, quèque lons d'veni !

Tout à coup la porte s'ouvrit et Jeannette entra ruisselante, son peau de paille, imbibé comme une éponge, dégouttait sur sa , ses vêtements détrempés lui plaquaient sur le corps, et l'eau coulait de ses jupes laissait après elle une longue traînée.

En la voyant entrer, Chantavoine eut un sursaut.

— Les vaques ? dit-il.

— Je les ons rentrées, à part la Moutonne qui s'est ensauv

La mère Chantavoine avait cessé de gémir.

— Fallait courir après, fit-elle durement.

— J'ai bien couru, la maîtresse. Mais si les hommes m'avaient pas prêté la main, je serais jamais venue à bout de m bétail. Fallait voir comme tout ça galopait sous la grêle! C'ét dur à recevoir, allez; j'crois ben que les épaules m'en saign sous mon caraco. Regardez plutôt dans la cour : y a des grêl gros comme des noix.

— Alors, reprit Chantavoine après un silence, mon blé de bas est pareil à celui-là?

Et il montrait la fenêtre.

— Ah! mon onc' Jean! dit Jeannette.

Ils se turent de nouveau; Jeannette pleurait. La mère Chan voine, les mains crispées sur les bras de son fauteuil, halet péniblement. Jacques se rapprocha du fermier.

— Voyons, dit il, il ne faut pas vous désespérer. Vous n'ê pas ruiné pour une récolte compromise. Vous vous relèverez de coup-là; nous vous y aiderons...

— Et l'autre, qu'est ce qu'il va dire? gémit alors la malade.

— Qui donc, l'autre?

— Notre gendre, pardi! grogna Chantavoine. Je sais bien qu'elle veut dire, allez. Ah! si c'était à refaire...

Qu'est-ce que votre gendre a à voir là dedans? Ce n'est p votre faute si vous avez reçu un orage de grêle.

— Bien sûr que non. Mais y a des choses... Va-t'en voir, toi la Moutonne rentre.

Le crépitement de la grêle avait cessé; la pluie mainten tombait à seaux, charriant à gros bouillons les grêlons vers mare. Jeannette docilement ressortit sous l'ondée.

V

— Vous allez rendre votre nièce malade, s'écria Jacques. F est trempée jusqu'aux os.

Ah! ouah! souffla la bonne femme. L'ouvrage d'abord; a séchera après.

— Malade? continua Chantavoine, y a pas de danger. C'est pas
ur dire; son père était un galvaudeux, mais c'est une Chan-
voine tout de même. C'est dur à l'ouvrage, c'est d'aplomb, et
is ça tient à la maison. Ainsi, M'sieu Jacques, un malheur
mme ça, j'suis sûr que ça lui fait aussi deul qu'à nous.
arce qu'elle sait bien... c'est la misère, quoi!

— La misère? Vous plaisantez, Chantavoine. Vous faites une
osse perte d'argent, mais la misère...

— C'est la misère, qu'on vous dit!... Ah! vot' papa peut attendre
n terme... Et moi, je ne sais plus ce que j' vais pouvoir faire à
' heure.

— Voyons, calmez-vous. Vous vous exagérez les choses. Vous
es riche.

— Riche, moi? On le disait dans le temps; mais aujourd'hui j'ai
us un sou, vous m'entendez, plus un sou...

Et Mme Chantavoine reprit comme un écho :

— Pus un sou! pus un sou!

— Allons donc! dit le vicomte impatienté. L'orage vous a porté
cerveau, mon brave homme. Vous avez des économies, que diable!

— J'ai plus d'économies.

— Des terres au soleil.

— J'ai plus de terres.

— Mais enfin votre bien, qu'est-ce qu'il est devenu?

— Ah! bien sûr qu'il ne s'est point en allé dans les nuages, allez.
n'est point perdu pour tout le monde... Mais voilà... on devient
ête quand on est vieux.

— Vous avez fait de mauvaises spéculations?

— Des espéculations? Ah! oui, vous pouvez dire que j'en ai
it une mauvaise!

La mère Chantavoine sursauta sur son fauteuil.

— Tais-toi, mon homme, dit-elle; tais-toi!

— Eh! bon sang, ça m'avancera bien de me taire! j'ai fait une
tise, je la récolte à ct' heure. M'sieu l'vicomte, quand vous serez
our marier vot' fille, méfiez-vous; je ne vous dis que ça.

— Merci du conseil, mais je n'en suis pas encore là...

— Voyez-vous, les père et mère, quand ça n'a qu'une fille, c'est
s assez. On trouve qu'elle n'est jamais placée assez haut; on se
ausse, on se hausse...

— Voyons! ce n'a pas été votre cas. Vous valez bien Muterel, je
ense.

— Ah ! pour sûr que oui ! appuya Mme Chantavoine.

— Vous êtes bien honnête... Mais moi je ne suis qu'un paysan lui c'est un bourgeois qui sait étudier dans les livres. Il reçoit de messieurs chez lui ; il connaît le gouvernement ; le préfet y écrit des fois. Même qu'un jour il est venu déjeuner. Et puis c'est pa un maladroit, vous savez.

— Alors, si vous le trouvez si bien, qu'est-ce que ce mariage..

— J' vas vous dire...

— Tais-toi, mon homme ! supplia à nouveau Mme Chantavoine tais-toi !

— J' veux causer, moi ! Je l'ai pas mariée pour rien, ma fille vous savez. Ça m'a coûté cher. Quand on n'en a qu'une, voyez vous...

Enfin, dire que les parents, par chez nous, ça se laisse toujour prendre comme ça !...

On vous dit : Laissez-moi ces terres-là tranquilles, mon pé Chan tavoine ; à vot' âge elles vous élugent trop à cultiver ; vous ave bien assez de la ferme pour vous faire du mauvais sang. Je saura bien les travailler, moi ; je suis jeune, j'ai meilleur cœur à l'ou vrage que vous ; et puis, c'est-y pas moi qui doit les avoir un jour Cela étant, un peu plus tôt, un peu plus tard... Oh ! vous savez j'vous en servirai la rente ; c'est pas un cadeau que j' demande C'est pas la peine de passer un bail, ça ferait des frais ; sans compte qu'entre nous y a pas besoin de signatures, pas vrai ?

Seulement, pour constater que vous m'abandonnez vot'bie d'vot' vivant il en faudra une tout de même, rapport à ce que, vou entendez bien, le pays dirait : Tiens ! le v'là qui laboure les terre au pé Chantavoine, comment que ça se fait ? Faut toujours ferme la bouche au monde quand on le peut ; et quand le monde saur que Muterel est propriétaire du bien que son beau-père y a donné et que, s'il ne veut point l'croire, il n'a qu'à aller voir l'acte che M. Griffon, notaire, le monde dira : Tiens ! ça ne m'étonne plus ct'heure ! Oh ! c'est y bien d' s'aimer comme ça d'gendre à beau père !... — Alors vous comprenez, M'sieu Jacques, on est vieux on est bête ; on aime sa fille qu'on s'est défoncé l'tempérament faire élever à la ville dans un pensionnat coûtif et qu'on a marié soi-disant au coq du pays. On s'dit : Ma fi ! c'est vrai ; j'ai ben asse de la ferme ; elle paiera toujours le propriétaire et me fera vivre l'aise ; not'gendre qu'a déjà une position, conséquente, va deveni du coup l'premier après M'sieu le comte, si j'y donne mes terres

u reste, a-t-il pas dit qu'il me paierait un fermage ? On consulte
ı femme, a crie...

— Oui, que j'ai crié, interrompit Mme Chantavoine. Et j'avais pas
ıison, peut-être ?

— A crie, mais on ne l'écoute pas ; c'est les belles paroles qui
nt marcher les hommes, chacun sait ça. Un beau midi, on s'en
ı chez M. Griffon, notaire ; y a une feuille de papier marqué sur
table. M. Griffon dit : Signez là. Et on signe.

— Comment ? vous avez fait, de votre vivant, donation de tous
ɔs biens à votre gendre ?

— Hé ! là ! c'est vous qui le dites, M'sieu l'vicomte !

— Quel beau-père vous faites ! Il a de la chance, M. Muterel !...
nfin... heureusement que c'est un homme d'honneur... et puis-
ı'il vous paie le loyer de vos terres, vous voyez bien...

Jacques s'arrêta, attendant la réplique ; mais Chantavoine se
isait comme honteux. Il fit quelques pas vers la porte et regarda
ers la cour avec embarras ; l'orage s'éloignait, un mince rayon de
leil filtrait à travers les nuages et faisait scintiller comme des
amants les fines gouttes de pluie qui tombaient encore.

De son fauteuil la malade le suivait, attachant sur lui un regard
ıargé de rancune et de colère ; il se retourna bientôt comme s'il
ı avait senti la morsure.

— As-tu déjà fini d'causer ? dit-elle d'une voix que la fièvre
ndait sifflante. Fallait te taire tout à l'heure, mais maintenant
en as trop dit. Finis de te confesser, vieux gobemouche !... Hein ?
n'dis rien ? ça te paraît dur maintenant. C'est comme les bourris
ıand ils labourent ; ça va bien au commencement, et puis si on
ɔpuie sur les mancherons ils ont froid aux épaules, ils ne tirent
us... Ah ! tu trouves que t'en as assez dit ! Eh bien, attends un
ɔu, c'est moi qui vas finir l'histoire !

— Calmez-vous, Madame Chantavoine, dit Jacques. Vous allez
ɔus rendre tout à fait malade à me raconter vos affaires qui, en
ɛfinitive, ne me regardent pas.

— Non, non, laissez-moi causer. Fallait pas qu'il commence,
ors !... Alors voilà : mon Chantavoine s'en va après avoir signé
n papier comme quoi il donnait tout son bien à not'fille ; mais
ɔt'gendre, lui, vous comprenez, n'avait point voulu qu'on signe de
il. Il avait dit seulement comme ça, en bâillant : Oui mon pé
nantavoine ; je vous paierai un loyer tous les ans, à la Saint
an, vous pouvez y compter. — Et il a cru ça, lui, l'imbécile ! il

a cru qu'on pouvait donner de l'argent sans y être forcé ! Ah malheur de malheur ! Faut-il qu'un homme soit bête ! faut y ! faut y

. . . . . .

Il l'a ben vu, à la Saint-Jean, comme Muterel y a payé so loyer. Il y a dit : J'vous dois rien. Y a rien d'écrit. J'dis pas qu j'vous ferai pas quéque chose, mais j'vous dois rien. — Alors Char tavoine s'a fâché ; mais à quoi que ça servait, j'vous l'demande Alors il s'a raccommodé. Aurait mieux valu ne pas s'fâcher ; mai quand y a une bêtise à faire, allez, marchez, c'est pas lui qui l manque. — Et c'est pour ça que j'n'avons pus rien. M'sie Jacques, pus rien que notre monture de ferme ; c'est à lui no dix acres de la Brosse ; c'est à lui nos prés du moulin d Berneville, et les quarante arpents sur la Grosse-Épine qu j'avais hérités de défunt mon père, et not' bois de la Souche, not' maison dans le bourg. Tout, j'vous dis, tout... Et l'année der nière quand a fallu payer l'propriétaire, vot'papa, comme l récolte avait été mauvaise, mon bailleux est allé trouver son voleu d'gendre pour y demander d'laider. Ah ! ben oui ! Il y a dit : C'e la faute à vous ; vous cultivez trop à l'ancienne. Regardez-moi vo un peu mes terres, si elles n'ont pas récolté. Oui, mais voilà, j'sa la manière, moi. Faut du nitrade, d'la corne *terrifiée*, des super phosphades *salubres* dans l'eau ; et puis j'sais pas encore combie d'guanos qu'il y a dit pour s'ficher de lui. Et comme après ça l'gr bête y demandait toujours de l'argent : J'peux pas qu'il dit ; j'vie d'placer mes économies d'l'année. J'dis pas que j'ferai pas quéqu chose pour vous l'année qui vient ; tant qu'à l'heure d'anuy voy à vot'affaire. Alors n'avons vendu une partie d'not troupeau po vous payer. Mais à présent, v'là la grêle qu'a tout détruit ; qu que j'allons d'veni ? J'allons tomber à rien ! Et dire que c'est c bêtise ! cte bêtise ! cte bêtise !

Haletante, suffocante, la mère Chantavoine s'était renvers dans son fauteuil ; puis ses bras battirent l'air ; puis elle res immobile, la bouche tordue, les yeux chavirés. Chantavoine s'éta laissé tomber sur un banc, accablé ; comme Jacques lui montrait bonne femme évanouie.

— Ah ! oui, fit-il d'un air las, c'est s' n'accès qui la reprend. I Jeannette qu'est pas là !

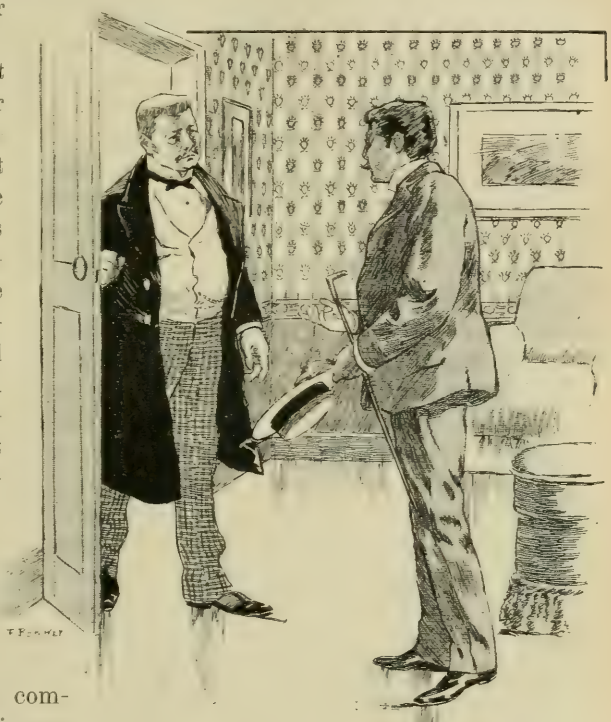
— Voulez-vous que je la cherche ?

— Vous êtes ben honnête ; pardon excuse de la peine. Mais fa qu'j'y mette d'quoi sous le nez.

Et pendant que le vicomte s'élançait dans la cour, Chantavoine ›rit dans un placard une fiole de vinaigre et, s'asseyant auprès de a femme, il la lui approcha des narines.

Jacques trouva Jeannette à l'étable, en train de panser la Mou-onne heureusement retrouvée. Elle courut à la maison : il héla on groom, lui ordonna d'atteler et, allumant une cigarette, se mit se promener ans la cour.

La pluie avait essé ; une odeur raiche et balsa nique montait e la campagne nouillée ; dans air, d'une pu-eté et d'une ransparence ex-uises, le soleil ayonnait, et au oin la nuée ora-euse, s'enfuyait omme un mau-ais rêve avec es roulements e plus en plus ointains de on tonnerre.



Jacques de Berneville se leva et tendit sa main finement gantée.

Jacques de erneville était, com-ne beaucoup de jeunes ens, superficiel, léger, assablement égoïste, ais point méchant au nd. La douleur de ces braves gens en présence de leurs récoltes évastées l'avait ému, et leurs confidences bouleversé ; et il se rap-elait certaines histoires qui déjà, à plusieurs reprises, avaient ouru le pays et que son père lui avait contées, de vieux parents épouillés de leur vivant et réduits à un état misérable par leur veugle amour pour des enfants ingrats.

— Je comprends maintenant, se disait-il, le désespoir de Chan-

tavoine et la fureur de sa vieille. Ils se sont livrés pieds et poing liés à Muterel, et lui, il va leur faire payer cher la confiance qu'il lui ont témoignée ; voilà pourquoi Chantavoine a tressailli lorsqu je lui ai demandé s'il était assuré contre la grêle. Assuré ? pauv bonhomme, il a espéré qu'il ne grêlerait pas. Il s'est dit : je m'e suis tiré l'année dernière, mais je n'ai plus d'argent devant mo Une bonne récolte va peut être me sauver... pourquoi grêlerait-il La grêle est venue, il n'est pas assuré ; sa dernière chance de s sauver à lui tout seul lui échappe. Il va falloir qu'il aille trouv son gendre qui le rudoiera, lui fera la leçon, lui reprochera d n'avoir point prévu le sinistre et, s'il ne le laisse pas se débatt dans sa ruine, lui posera je ne sais quelles conditions atroces. Vraiment la vie n'est pas gaie pour tout le monde.

Cette dernière réflexion, éveillée par un sentiment de pitié sin cère, amena tout naturellement dans l'esprit du vicomte une com paraison entre son existence et celle des Chantavoine, et lui rend un peu de sérénité.

— Bah! fit-il, il faudra bien que mon père tire d'affaire ce pauvres vieux... surtout si Chantavoine vote bien...

La jument était attelée ; le groom attendait immobile devant porte. Jacques rentra pour faire ses adieux et prendre des nouvell de la malade. La salle était vide, mais la porte communiquant à chambre voisine était entr'ouverte : il s'approcha et la frappa lég rement ; comme on ne répondait pas il entra.

La mère Chantavoine avait été portée sur son lit par son mari Jeannette. La paralysie avait cessé partiellement, mais pour fai place au délire ; la langue s'était déliée, mais le cerveau était res figé. Elle divaguait et geignait, prononçant avec une volubili pâteuse une série de mots inintelligibles ; puis c'étaient de gran frissons, des sursauts convulsifs et des cris...

Au bruit que fit Jacques en poussant la porte, Chantavoine tour la tête et vint à lui, tandis que Jeannette restait auprès de sa tant

— J' lai encore jamais vue comme ça, fit-il d'une voix trist D'habitude elle revenait plus vite. Et puis, m'est avis qu'a change.

— Voulez-vous que je demande le médecin ? Je vais à Vare cières...

Jeannette tressaillit.

— C'est que, dit-elle...

— Quoi ?

— C'est le docteur Tranchebize.

— C'est vrai, dit Chantavoine. Moi, je ne tenais pas plus à lui u'à un autre; seulement vous savez, Muterel et lui c'est des grands mis; alors...

— Il ne s'agit pas de ça, dit Jacques; dans moins d'une heure M. Tranchebize sera prévenu.

Et il sortit. Jeannette le suivit dans la cour.

— Monsieur Jacques, dit-elle, c'est une femme qui s'en va.

— Je le crains fort, ma pauvre Jeannette.

— J' voudrais tout de même pas qu'a s'en aille comme ça... Si a ne vous détournait pas trop... du moment que vous allez queri e médecin... ça serait que vous disiez aussi à M'sieu le curé d' eni...

— Qu'à cela ne tienne; vous avez bien raison. Je vais repasser ar Berneville et avertir le curé.

En ce moment une idée lui traversa l'esprit et le fit sourire.

— Diable! qu'est-ce qui va arriver si Tranchebize et le curé se encontrent à la ferme ?

— Oh ! ne vous tourmentez point de ça, M'sieu Jacques, reprit ivement Jeannette. D'abord on s'arrangera pour qu'ils ne se oient point; et puis ça n'le regarde point, l'médecin.

Mon onc' Jean n'est pas plus mal que ça avec le curé. Il y pense oint, ma tante non plus, mais ils seront contents qu'il vienne. L'médecin, on y dira de s'méler de ses affaires, si il cause contre. l n'y aurait que si d'hasard quelquefois M. Muterel...

— C'est vrai, il y a ceux-là encore. Faut-il les prévenir aussi ? Et comme Jeannette hésitait à répondre.

— Il me semble que je ne peux guère faire autrement. Ils ne ourraient pas manquer de savoir qu'on a demandé leur ami 'ranchebize.,. Et puis quand même, il faut que je leur fasse une isite; comment ne pas leur dire ?

— Ah ! ben, interrompit Jeannette, dites-leur ce que vous vourez. Il fait bien trop mouillé anuy pour qu'ils se dérangent; ils ne iendront pas avant demain. Il n'y aurait que si vous parliez à l'sieu Muterel du curé; alors il serait capable de rappliquer et il ous ferait une vie...

— Soyez tranquille. Je serai discret sur ce chapitre-là. Adieu, Iademoiselle Jeannette.

Le vicomte avait déjà le pied sur le marchepied de sa voiture. Il e ravisa.

— A propos, deux mots encore. L'orage, la grêle, enfin l'état de

votre tante m'ont empêché de parler à Chantavoine du véritable but de ma visite, c'est-à-dire de mon élection. Je peux compter sur lui, n'est-ce pas ?

Jeannette s'arrêta sur le seuil de la porte, rougit et se mit à chiffonner son tablier avec embarras.

— Comment, dit le vicomte étonné, vous ne me répondez pas ?

— Ah ! M'sieu Jacques, qui est-ce qui sait comment tout ça s'adonnera ? j'voudrais bien vous dire que oui ; ça me fait deul de ne pas être sûre... J'sais bien qu'mon onc'Jean... vous y allez bien mieux que l'médecin ; mais y a l'autre...

— Quel autre ? demanda Jacques sans pouvoir dissimuler son irritation.

— Eh ! là, M'sieu Muterel, donc... Si il est contre vous, quoi qu'vous voulez que mon onc'Jean fasse ? Faudrait pas lui en vouloir, dites, M'sieu Jacques. Vous savez que nous ne sommes pas nos maîtres au jour d'aujourd'hui.

Le vicomte regarda la jeune fille et fut frappé de l'angoisse répandue sur son visage ; il comprit qu'elle était au courant de tout.

En un éclair de réflexion, le drame qui depuis deux ans pesait sur cette famille lui apparut : la fille gâtée, adulée, comblée et ingrate ; le gendre louche, finaud, extorqueur de signatures, puis bientôt insolent et despote, et elle, la petite Jeannette, si longtemps méprisée, devenue le seul appui de cet oncle qui l'avait élevée durement, et répondant aux injustices, aux humiliations dont on l'avait abreuvée, par un dévouement absolu, une tendresse presque passionnée. Il éprouva aussitôt pour elle un sentiment d'admiration sincère et de sympathie attendrie, et ne fut pas capable d'en atténuer l'expression. Il alla jusqu'à Jeannette et lui prit les mains puis d'une voix toute vibrante d'émotion, il prononça ces paroles qui tombèrent toutes brûlantes sur son cœur et qui devaient faire pour toujours ses délices et son tourment.

— Mademoiselle Jeannette, rassurez-vous. Je n'en veux plus à votre oncle Jean. Qu'il vote comme il voudra, ou plutôt comme il pourra. Je lui serai à jamais, quoi qu'il fasse, plus reconnaissant que je ne puis le dire d'avoir élevé une nièce aussi charmante et aussi bonne que vous, et de m'avoir mis à même de la comprendre.

Jeannette était devenue très pâle ; elle s'appuyait contre la muraille, cherchant à maîtriser une émotion poignante et enivrante.

— M'sieu Jacques, dit-elle enfin toute tremblante, faut pas m'

parler comme ça... Ça me fait mal... et puis trop de plaisir. C'est des mots de Paris qu'une pauv'fille comme moi n'entend point. Adieu, M'sieu Jacques.

Et elle rentra dans la maison avec une précipitation qui décelait un trouble profond.

Le vicomte, pensif, monta dans sa voiture et partit.

VI

Lorsqu'il eut franchi la porte de la cour, il reprit le chemin de Berneville ; mais il n'eut point un regard pour la campagne mutilée dont les récoltes se relevaient péniblement, et il laissa sa jument trotter comme elle voulait, les rênes flottantes, insoucieux des cahots qui faisaient rebondir sa charrette sur les pierres et dans les ornières remplies d'eau. Il songeait, et il s'irritait contre lui-même. Cette journée s'annonçait mal. L'orage, le désespoir de ces braves gens, cette femme frappée brutalement par le mal et maintenant aux prises avec l'agonie, et cette jeune fille... Ah ! cette jeune fille surtout, il ne pouvait détacher d'elle sa pensée. Il se disait qu'elle était intéressante au possible, et combien différente des laiderons hommasses qui peuplent d'ordinaire la campagne ! C'était une paysanne, mais non point une paysanne comme les autres. Il s'en était bien aperçu, il y a deux ans, dès leur première rencontre, le jour de cette chasse... et s'il l'avait oubliée depuis, le souvenir assoupi qu'il avait conservé d'elle venait de se réveiller très vivant. Trop vivant même ! puisqu'il s'était traduit en compliment niais et en galanterie de mauvais goût. — Car enfin, murmurait-il avec une irritation croissante contre lui-même, je ne vais pas me mettre à flirter avec Mlle Chantavoine, n'est-ce pas ? Je suis venu ici pour préparer mon élection, et non pour me couvrir de ridicule. Pourquoi diable ai-je été parler ainsi à cette petite ? Et quelle singulière figure elle a faite !... cet embarras, cette réponse ressemblante, cette fuite... Allons, allons, ce serait trop bête ; il faut mettre ordre à ça.

Mettre ordre à ça c'était, dans la pensée du vicomte, arrêter l'incendie qu'il ne doutait plus maintenant d'avoir allumé dans le cœur de Jeannette ; et sa fatuité de Parisien aidant, il se prenait à

mépriser cette victoire qu'il jugeait trop facile. Malheureusement pour la pauvre fille, il ne se trompait pas ; ce qui n'était chez lui que penchant de caprice, qu'étonnement sympathique, était déjà devenu pour elle passion, et passion sans espoir...

En arrivant aux premières maisons de Berneville, Jacques se rappela qu'il avait promis de prévenir le curé ; il fit donc un détour pour passer au presbytère, puis se lança au plein trot sur la route de Varencières. A mesure qu'il s'en approchait, ses pensées prenaient un autre cours ; la visite qu'il allait faire à Muterel le préoccupait. Elle lui coûtait beaucoup, car il sentait que cet homme était un ennemi dont il ne pouvait se dissimuler l'influence ; elle était inévitable, cependant, et il s'était résolu à la faire tout de suite, la comparant mentalement à une mauvaise médecine qui dégoûte, mais qu'il faut avaler quand même lorsqu'on est malade. Or il était malade du tracassin électoral, et il n'ignorait pas que pour soigner cette affection il ne faut pas plus hésiter à visiter des adversaires qu'à soigner des imbéciles.

Il descendit donc bravement devant la porte de Muterel, et après avoir chargé son groom de courir chez le médecin il tira résolument la sonnette.

Un gros chien lui répondit de la cour en aboyant furieusement, puis il entendit des sabots claquer sur les cailloux, et une servante joufflue à l'air grognon entr'ouvrit la petite entrée à côté du portail.

— M. Muterel est-il chez lui ? demanda Jacques.

En reconnaissant le vicomte, la servante prit un air ahuri et empêtré qui le fit sourire.

— Il paraît qu'on ne m'attendait pas, pensa-t-il.

— J'sais pas ; j'vas voir, dit la servante.

Et, faisant demi-tour, elle partit en courant. Le chien, pendu à bout de chaîne, continua à hurler et à montrer les dents. Jacques resta un instant sur la porte, puis, perdant patience, il se dirigea à son tour vers la maison. Comme il y arrivait, la servante reparut avec la nouvelle que « Monsieur était chez lui et qu'il allait venir tout de suite ».

— Si seulement M'sieu l'vicomte veut se donner la peine d'entrer...

En pénétrant dans la cuisine, Jacques se rappela la noce, les trois dindes qui tournaient devant la cheminée, les rangées de casseroles qui bouillottaient le long des murs, l'appareil du photo-

graphe en batterie dans l'angle là bas, et en même temps le froid glacial qu'il faisait dehors ce jour-là; en sorte qu'involontairement ses narines frémirent comme pour aspirer à nouveau l'odeur des victuailles, tandis qu'un frisson lui courait dans le dos comme s'il y avait encore de la neige dans la cour.

En même temps, son regard s'arrêta sur la porte de la salle où avait eu lieu le festin, et derrière cette porte fermée il perçut une vague rumeur, comme des gens réunis et causant avec animation. Mais la servante ne lui permit pas de s'attarder.

— Si M'sieu l'vicomte veut passer au salon...

C'était bien le salon du parfait dentiste. Au beau milieu, sur l'étoile centrale du parquet en marqueterie, se carrait une table en palissandre recouverte de peluche rouge. Les rideaux de soie jaune des deux fenêtres étaient relevés sur des stores qui tombaient avec une majesté triste; les quatre fauteuils de velours d'Utrecht tourterelle, placés en sentinelles devant la table, se faisaient vis-à-vis dans une symétrie glaciale; sur le mur face aux fenêtres, entre deux fausses portes peintes en couleur saumon, un miroir carré encadré d'or se détachait sur le fond grisâtre du papier, et dominait un canapé où trônaient deux coussins parallèles. Sur la pendule, un Marius en zinc était assis, se croyant sur les ruines de Carthage, pleurant d'ennui entre deux vases d'albâtre et une paire de candélabres de bronze autour desquels s'enroulait perfidement un serpent d'or. Mais le triomphe, le clou de l'ameublement, c'étaient les deux voltaires et le pouf, chefs-d'œuvre de la maîtresse de la maison, en tapisserie à fond épinard avec grosses gerbes de fleurs rouges. Cela attirait le regard, le fascinait, et quand, par un effort de volonté, on s'arrachait à cette attraction du vert et du rouge, on conservait longtemps dans les yeux un douloureux papillotement.

— Fichtre! se dit le vicomte en reprenant pied après une glissade sur le parquet ciré à outrance, voilà une pièce hospitalière! On frémit en pensant qu'on pourrait déranger quelque chose; ça donne envie de parler bas... pour ne pas réveiller Marius. Je voudrais bien m'asseoir, mais je n'ose pas; ces fauteuils en rang d'oignons m'intimident... Mâtin! quelles couleurs!... Ah! une idée... Je vais me mettre sur le pouf et tourner le dos aux deux voltaires; comme cela je ne les verrai pas.

Il s'assit et demeura pensif, bercé par le tic tac monotone de la pendule dans le silence froid du salon, les narines chatouillées par l'odeur de cire qui montait du parquet.

Et il commençait à s'assoupir lorsque la porte s'ouvrit et Muterel parut. Il avait engraissé; sous son gilet croisé que barrait une large chaîne de montre en argent, son ventre faisait saillie, et sa redingote à collet de velours semblait comprimer avec peine la poussée de ses puissantes épaules. Sur son cou large et court trônait sa grosse tête blondasse aux favoris ras, encadrant un visage blafard élargi par des bajoues tombantes, qui aurait paru insignifiant sans l'éclair inquiétant de deux yeux louches; sur sa bouche aux lèvres grasses, toute béante de vanité, planait un fade sourire.

Devant ce géant sournois et vulgaire, Jacques de Berneville se leva, dressant sa taille souple, et il tendit sa petite main finement gantée vers la grosse patte aux doigts courts qui subit l'étreinte mollement, et sans y répondre.

Et les deux hommes se regardèrent un instant, comme étonnés de se trouver l'un en face de l'autre, dans un silence hostile.

— Et comme ça, dit enfin Muterel, vous voilà venu faire un tour chez nous, Monsieur le vicomte.

— Mon Dieu! oui, répondit Jacques; et comme mon voyage, vous ne l'ignorez pas, a un but électoral, j'ai voulu que ma première visite à Varencières fût pour vous, Monsieur le maire.

Muterel jeta un coup d'œil vers la porte, comme pour s'assurer qu'elle était bien fermée, et que du dehors on ne pouvait rien entendre : alors le vicomte se rappela la rumeur de conversations qu'il avait surprise du côté de la salle à manger lorsqu'il était entré dans la maison.

— Et la famille va bien ?

— Ma famille? assez bien, je vous remercie. Je voudrais pouvoir vous en dire autant de la vôtre...

— Vous êtes bien honnête : ça va à peu près comme nous voulons.

— J'arrive des Muriaux. Votre belle mère est plus malade aujourd'hui ; j'ai envoyé mon domestique prévenir le médecin.

Muterel tressaillit.

— Il ne va pas le trouver, le médecin. Il n'est pas chez lui.

— Alors dites-moi où il est...

— Oh! ça ne fait rien; on le préviendra quand il rentrera.

— C'est que, je vous assure, Mme Chantavoine m'a paru bien mal...

— Ça la prend comme ça des fois, et puis ça passe. Il n'y aurait que si d'hasard... Excusez une minute.

Et Muterel sortit.

— Je le sais bien où il est, le médecin, pensa Jacques. Il est là, dans la salle à côté de la cuisine; je suis tombé au milieu d'une conférence organisée contre moi. Je les dérange... Tiens, parbleu! Le voilà qui traverse la cour.

En effet, Muterel accompagnait vers la porte un petit homme

Muterel, atterré et furieux, et Coralie imitant son silence, autour de lui rangée.

qu'il cherchait à cacher avec sa haute taille : deux ou trois fois, il se retourna avec inquiétude du côté du salon comme s'il craignait d'être épié. Mais Jacques le voyait à travers les stores transparents tirés derrière les fenêtres et, malgré les précautions du maître du logis, il n'eut point de peine à reconnaître la silhouette du docteur Tranchebize.

— Enfin, se dit-il, je n'aurais pas entièrement perdu ma journée. J'ai dérangé une parlotte de mon concurrent, et grâce à moi la pauvre mère Chantavoine va peut-être voir son médecin un peu plus tôt...

— Pardon excuse, Monsieur le vicomte, dit Muterel en rentrant, mais j'ai dit tout de même qu'on prévienne le médecin.

— Êtes-vous sûr qu'on va le trouver? demanda Jacques en prenant l'air le plus bête qu'il put.

— Dame! j'en ai la doutance.

— Allons, tant mieux! Causons, maintenant, Monsieur le maire, si vous le voulez bien; après quoi je vous demanderai à présenter mes hommages à Mme Muterel.

— Ça sera bien de l'honneur pour nous.

— Comment donc? croyez-vous que j'aie oublié votre mariage, et que c'est moi qui ai conduit votre fiancée à l'autel? Il y a déjà trois ans de cela. Comme le temps passe vite!

— Je veux bien vous croire.

— Mais à présent, parlons de choses sérieuses. Les journaux et les affiches vous ont certainement appris ma candidature. Vous savez que je me présente à la députation.

— Je me le suis laissé dire.

— En le faisant, je crois accomplir un devoir.

Mon grand-père a représenté le canton de Varencières jusqu'à sa mort, et mon père, qui lui a succédé, a été lui-même conseiller général ici pendant de longues années.

— Je ne viens pas vous dire que non. La place a été longtemps dans votre famille, ça, c'est certain.

— Avons-nous démérité? Le bien que notre situation nous permet de faire au pays, avons-nous cessé de le faire? Nous a-t-on trouvés jamais mal disposés lorsqu'on a eu recours à nous pour un appui, pour un service quelconque?

— Ça serait une menterie que de le dire.

— Ah! je sais bien que nous n'avons pas l'étiquette républicaine, et sans doute c'est ce qu'on nous reproche. Mon père a toujours été nettement antirépublicain, je le reconnais; et j'ajoute qu'il ne veut ni ne peut changer d'opinion; vous comprenez, à son âge...

— Bien sûr! c'est son drapeau.

— Voilà pourquoi, après son échec au conseil général, il ne songe pas à solliciter le mandat législatif. Mais moi qui suis si jeune, je n'ai pas les mêmes raisons de ne pas accepter la Répu-

blique. Sans doute, je ne l'aurais pas faite ; mais enfin elle existe et je ne vois pas ce qu'on pourrait mettre à sa place à l'heure actuelle...

— Ça, c'est certain.

— Seulement, je ne veux pas de la République des radicaux. Je veux une République qui permette à ceux qui ont des souvenirs, des traditions, des croyances, de n'en faire point litière ; une République large, ouverte, tolérante, libérale...

— C'est votre drapeau.

— Cette République-là, n'est-ce pas le bon sens qui l'impose?

— D'aucuns disent que oui.

— D'ailleurs, Monsieur le maire, à mon avis, un député doit avant tout s'occuper des affaires de son département, y consacrer sa bonne volonté et son travail, et être prêt à rendre service à tous ses concitoyens sans s'inquiéter de leurs opinions. Ne suis-je pas dans le vrai, et ne trouvez-vous pas que j'ai raison ?

— On ne peut pas dire que vous avez tort, du moment que c'est votre drapeau.

— Je voudrais prendre sérieusement en main les intérêts de l'arrondissement qui, à mon avis, ont été un peu négligés pour la politique de combat pendant ces dernières années. Ainsi, par exemple, le chemin de fer de Varencières devrait être fait ; je le réclamerais avec la dernière énergie.

— Bien sûr que vous n'auriez pas tort.

— Je sais bien qu'il y en a qui me jettent à la tête l'épithète de clérical. Mais vous êtes trop éclairé, Monsieur le maire, pour donner à ce mot les interprétations stupides qui ont cours chez certains sectaires. Vous savez fort bien que je n'ai l'intention d'imposer la religion à personne, et vous ne pouvez trouver mauvais que je demande pour elle le respect et la liberté. C'est la moindre des choses, ce me semble ; et vous me mépriseriez si j'abandonnais mes idées libérales, si, dans un but d'ambition, je foulais aux pieds mes convictions chrétiennes.

— Ça serait aller contre votre drapeau.

— Mon drapeau, mon drapeau, murmura Jacques interdit et impatienté ; est-ce que cet animal-là ne va pas trouver autre chose à me dire? — Enfin, Monsieur le maire, reprit-il en élevant la voix, je n'ai pas de profession de foi à vous faire. Vous avez lu celle que j'ai fait afficher dans votre commune ; mais surtout vous me connaissez. Je suis du pays comme vous ; nous sommes

vieux Normands tous les deux, et je n'ose me réclamer auprès de vous de relations séculaires entre nos deux familles. Ces souvenirs du passé sont bien quelque chose, et je puis, ce me semble, sans l'attaquer déloyalement, dire que mon concurrent, importé dans le pays il y a à peine vingt ans, n'y a pas les mêmes attaches et ne peut pas, comme moi, invoquer les services rendus par plusieurs générations de braves gens.

— Ah! dame, ça, pour être plus ancien que Tranchebize par chez nous, vous êtes plus ancien.

— Et encore une fois, je ne sache pas que jamais on ait eu à se plaindre de ma famille.

— Pas à ma connaissance, à ce que je puis vous dire.

— Eh bien, voyons Muterel, jouons cartes sur table! Puis-je compter sur votre concours pour mon élection?

Muterel sursauta, désarçonné par cette question à brûle-pourpoint; et une grimace de mécontentement dont il ne fut pas maître contracta une seconde son visage. Il éprouvait le vif sentiment de contrariété de beaucoup de Normands quand on les met au pied du mur et qu'ils se voient obligés de parler clairement; sentiment qui peut être comparé à l'étonnement indigné d'une jolie femme en présence d'un monsieur inconvenant et mal élevé.

Il se remit bientôt cependant et reprit son masque placide et louche. Il laissa tomber ses bras d'un air découragé et dit d'une voix terne :

— Je ne peux point vous promettre ça, Monsieur le vicomte. Ça me déplait, ça m'éluge. Mais je ne peux point vous promettre ça.

— Oh! je ne vous demande pas un engagement formel; mais il me semble...

— Je ne peux pas!... Voyez-vous, vous ne savez pas ce que c'est que d'être maire... Si vous saviez ce que c'est... ah! malheur!

— Eh bien, dites-le-moi donc un peu.

— Un maire, Monsieur le vicomte, un maire... c'est le domestique de tout le monde, voilà!

— Tiens, c'est singulier. Je croyais que c'était le contraire.

— Alors vous comprenez... faut pas se mettre mal ni avec l'un ni avec l'autre; faut pas dire à celui là : Toi t'es un ami, et puis avoir l'air de mépriser le voisin; sans ça, c'est qu'il vous en coule, du plomb!

— Mais permettez! je ne vous demande pas de mépriser...

— Voyez-vous, Monsieur le vicomte, je suis maire; c'est un malheur, mais j'y suis. Alors faut que je plane...

— Que vous planiez ?

— Dame oui! que je plane au-dessus de tout le monde, comme si que les choses des élections me passaient si tellement en dessous que je les ignorerais.

— Je comprends : vous voulez rester dans les hauteurs, comme l'aigle. C'est très beau.

— C'est la place qui le veut.

— Je le regrette pour moi. Mais au moins si vous ne m'êtes pas favorable, vous ne pouvez pas l'être davantage à mon concurrent; cela me console.

Muterel, feignant l'embarras, se gratta la tête d'un air préoccupé; mais en même temps il coula vers le vicomte un regard dont celui-ci surprit l'éclair goguenard et méchant.

— C'est que, dit-il, M. Tranchebize est conseiller général, vous savez !

— Sans doute...

— Et c'est qu'il a le bras long, M. Tranchebize !

— Je ne comprends pas.

— Il n'est pas plus mal que ça avec M. le préfet. Et pour la commune, c'est quelque chose, voyez-vous !

— Prenez garde, Muterel. Vous oubliez de planer.

— Mais non, Monsieur le vicomte, mais non. Si j'étais mon maître, je verrais ce que j'aurais à faire, mais je ne suis point mon maître...

— Enfin dites tout de suite que vous êtes pour Tranchebize !

— J'y suis, et puis j'y suis pas, et puis j'y suis tout de même. Faut pas que je me mette mal avec lui.

— Vous allez me combattre. Je le savais, mais j'ai tenu à en avoir le cœur net.

— Vous combattre, Monsieur le vicomte ? Pour sûr que non. Quand on est maire, voyez-vous, on ne combat personne.

— Alors ne laissez pas dire par tout le monde que le docteur est votre grand ami, que vous êtes son agent le plus actif.

— Eh ! là ! c'est-il possible d'empêcher le monde de causer ?

— Enfin, vous ne pouvez pas nier que vous ne soyez au mieux avec Tranchebize !

— Je ne viens pas dire que j'y sois mal.

— Il est tout le temps chez vous.

— J'peux pas le mettre à la porte, cet homme.

— On ne voit que lui dans votre maison.

— On en voit d'autres aussi, des fois.

— C'est la guerre ? Soit, je lutterai.

— Qui vous dit que je vas vous faire la guerre ?

— Tout me le dit : votre attitude, votre silence, vos réponses...

— Ah ! ben, j'ai pas de chance ! Quand je parle et puis quand je ne dis rien, ça ne vous plaît pas plus d'une façon que de l'autre.

Le vicomte se leva, très pâle.

— En vérité, Muterel, je crois que vous vous moquez de moi !

Muterel ne bougea pas, mais un pli ironique contracta sa lèvre ; et du même œil haineux, il suivit le jeune homme qui marchait à grands pas dans le salon.

Bientôt Jacques se rendit compte que témoigner de la mauvaise humeur à ce paysan madré était une maladresse, et il eut honte du mouvement d'impatience auquel il venait de céder. Il se calma donc et revenant à Muterel :

— Allons, dit-il, je vois que nous ne nous entendons pas bien. Je le regrette, et j'espère encore que nous y arriverons : je ne puis croire que vous soyez mon adversaire. En tous cas, si la politique nous divise, il est bien entendu, n'est-ce pas, qu'en dehors d'elle nous restons toujours bons amis ?

— Pour ça, Monsieur le vicomte, je ne dis point non.

— Mais vous ne dites point oui, farceur de Normand. Allons, une poignée de main : je vous quitte.

Il rencontra la même grosse main, inerte et molle, et se dirigea vers la porte.

Comme il se préparait à traverser la cour, salué par les aboiements furieux du chien qui, avec sa franchise de bête, n'hésitait pas à lui témoigner clairement son hostilité, une dame corpulente et haute en couleurs, vêtue d'une robe de soie noire, coiffée d'un chapeau de dentelle sur lequel se retroussait un nœud feu et balançant une ombrelle Loïe Fuller, parut dans l'entre-bâillement de la grand'porte ; et le vicomte reconnut Coralie. Elle rentrait, ses visites faites, toute bouffie des potins qu'elle avait récoltés chez Mme la notairesse, Mme la perceptrice et Mme la juge de paix, et se dirigeait vers son logis avec la nonchalance avachie qui convient aux femmes paresseuses, coquettes, grasses et mal tenues.

En apercevant Jacques reconduit par son mari, elle s'arrêta comme saisie ; puis, devant l'attitude pacifique des deux hommes,

elle se redressa, très fière de voir un candidat chez elle, et femme de M. le maire de la tête aux pieds. Elle arrondit en cul-de-poule ses grosses lèvres, fit quelques petits pas en minaudant, et, rencontrant le vicomte au milieu de la cour, elle lui servit sa révérence numéro un, celle qui, selon les préceptes de Mlle Pompadoux, alliait la dignité du rang à la courtoisie de l'hospitalité.

— Comment! s'exclama-t-elle en grassayant, Monsieur le vicomte revenu chez nous! quelle bonne fortune! quel heureux hasard!

Jacques la regarda quelques instants sans lui répondre, tout interdit. Il la trouvait horrible. Enfin il sourit le plus aimablement du monde et s'informa avec empressement de la précieuse santé de Mme Muterel.

— Comme vous voyez, Monsieur le vicomte, cela va tout en paix, fit-elle avec un redoublement de grimaces. N'était cette atroce chaleur... j'en suis suffoquée. L'orage me fait si mal aux nerfs! Lorsqu'il tonne, je suis comme qui dirait une sensitive...

— Et puis, dit le vicomte, vous êtes si tourmentée de l'état de Mme votre mère!

Coralie prit une pose attendrie.

— C'est vrai, Monsieur le vicomte, maman Chantavoine est bien flagellée en ce moment!

— Je disais tout à l'heure à votre mari que je l'avais vue tantôt et trouvée fort mal.

— Vous êtes allée aux Muriaux aujourd'hui?

— J'en arrive. Et elle était si souffrante quand je suis parti, que j'ai fait prévenir le médecin.

— C'est bien aimable de votre part. J'irai demain voir comment ça va. C'est peut-être, comme pour moi, un effet de l'orage... Malgré qu'il n'ait point plu...

— Il n'a pas plu à Varencières, mais là-bas...

Jusqu'alors Muterel avait gardé le silence. Il tressaillit au mot de là-bas.

— A-t-il donc plu aux Muriaux? demanda-t-il vivement.

— Ah! mon cher Monsieur le maire, s'il n'avait fait que pleuvoir! Mais la grêle a précédé la pluie...

— La grêle! rugit Muterel, la grêle? Il a grêlé aux Muriaux?

Jacques sursauta et regarda Muterel avec stupéfaction. Sa figure était livide, ses lèvres frémissaient.

— Oh! oh! pensa-t-il, j'ai touché la corde sensible.

— Le vieux chameau! cria l'autre, ne se possédant plus. Il ne s'a pas assuré! Ah! ben, en v'là du nouveau, et du chenu!

Et se tournant vers le vicomte :

— C'est grêlé, vous dites? C'est y beaucoup grêlé?

— Complètement, répondit Jacques en distillant ses paroles. Tout est coupé, haché; la récolte est perdue.

— Hélas! quel malheur! glapit Coralie.

— Pourquoi que vous ne me disiez pas ça? reprit son mari d'un ton menaçant.

— Mon Dieu, cher Monsieur, parce que je n'en voyais pas la nécessité. Les mauvaises nouvelles s'apprennent toujours assez tôt. Et vos beaux parents ne m'avaient pas chargé de cette commission désagréable. Je regrette même d'en avoir parlé, puisque vous paraissez si affligé de ce fâcheux orage. Ce désastre matériel, joint au chagrin touchant que vous cause la maladie de Mme Chantavoine, va vous porter un nouveau coup, et j'étais déjà trop malheureux d'être obligé de vous parler de la maladie de celle que vous aimez tant, pour vouloir encore vous attrister par le récit de cette terrible grêle. Enfin, contre l'irréparable, la résignation est le seul remède; je ne crois pouvoir mieux faire que de vous quitter sur ces consolantes paroles. Au revoir, Monsieur le maire Madame, je suis votre humble serviteur

Il avait débité cette tirade très vite, avec une sorte de chantonnement goguenard, incapable de comprimer la satisfaction que lui causait la colère de ce gros rustre tout à l'heure si maître de lui et si insolent. Il gagna la porte d'un pas leste, laissant Muterel au milieu de la cour, atterré et furieux, et Coralie imitant son silence autour de lui rangée.

— Ah! mon gaillard, dit il en rassemblant ses rênes, j'ai eu mon tour, à la fin. Ce n'est pas ma faute si les Muriaux sont grêlés; ma foi! puisque cela te vexe à ce point-là, je n'en suis pas fâché.

Et sans vouloir continuer sa tournée, bien que le soleil fût encore haut sur l'horizon, le vicomte rentra tout guilleret à Berneville. Il ne pensait plus ni à son élection, ni à la tristesse qu'il avait éprouvée là-bas dans la ferme grêlée, ni à Jeannette : seuls la grosse Coralie et son époux posaient devant son esprit amusé; et il riait tout seul comme un gamin en pensant à la dégaine qu'ils avaient tous deux, plantés au milieu de la cour, ahuris par cette nouvelle dont il les avait assommés, sans se soucier du surcroît de haine contre lui qu'avait dû leur inspirer son adieu moqueur.

Mais lorsqu'il se retrouva, le soir, dans la petite salle à manger, eul à table avec M. Fineuil, son entrepreneur électoral, sa gaieté passa vite. Il dut s'occuper de choses sérieuses, entendre le rapport le son agent, lui raconter sa journée et préparer de concert avec lu elle du lendemain. M. Fineuil avait battu le pays et, comme tou- ours, il était confiant et content de lui. Mais lorsque Jacques lui eut fait le récit de son entrevue avec Muterel, il déclara solennel- ement que c'était grave, très grave.

— Monsieur e vicomte, dit-il, permettez à un ieux routier omme moi e vous faire bserver que ous avez nanqué de ang-froid. En matière 'élection le ang-froid est ab- olument néces- aire. Or, les ré- onses à la nor- nande et les fins e non recevoir e M. le maire e Varencières vous ont impatienté, et vous vous êtes laissé aller un mouvement d'irritation regrettable ; et ce mouvement d'ir- itation vous a porté à vous venger, en vous faisant souvenir out à coup de cette grêle que vos préoccupations personnelles ous avaient d'abord fait oublier. Encore une fois, permettez-moi e vous le dire, vous avez fait preuve d'un peu d'inexpérience, et je egrette de ne vous avoir point accompagné chez M. Muterel. Ne connaissez-vous pas l'esprit de certains paysans? Et ne avez-vous pas que chez eux les questions d'intérêt priment outes les autres ? Il fallait, au lieu de garder la grêle pour la n, commencer par la grêle, paraître bouleversé par ce désastre, laindre énormément les victimes et même, ce qui eût été habile,

Il déclara solennellement que c'était grave, très grave.

vous indigner avec le gendre contre le beau-père qui ne s'est pa assuré ! La bonne femme, sa maladie, le médecin, tout cela sera venu après ; c'était absolument secondaire. Mais surtout, Monsieu le vicomte, surtout il ne fallait pas, pour prendre une revanch inutile, les quitter à la blague en ayant l'air de vous moquer d cette grêle dont vous veniez de les doucher. A quoi bon vous venge d'un Muterel ? Lorsque vous vous serez convaincu que vous ave plus d'esprit que lui, vous aurez fait une belle découverte ! Et cel vous avancera à grand'chose ! Voilà un homme qui ne vous aimai déjà pas ; maintenant il vous déteste !

— Vous avez raison, Fineuil, dit le vicomte d'un ton contrit j'ai agi comme un sot.

— Allons, bon ! ai-je dit cela ? Vous n'avez été qu'imprudent Tout peut se réparer. Après tout, ce maire s'est démasqué ; cel peut avoir de bons côtés. Mais du sang-froid, Monsieur le vicomte du sang-froid ! Un candidat doit ne s'étonner de rien, ne se fâche de rien, flatter un chacun et sourire à tout le monde.

— Voilà un joli métier ! gronda le vicomte désenchanté.

— C'est à prendre ou à laisser. Voulez-vous échouer ou réussir

— C'est bon, Fineuil, je suis de votre avis.

Et Jacques étudia docilement les plans de campagne de Fineuil Mais son enthousiasme de la première heure était singulièremen refroidi. Lorsqu'il eut écrit à sa fiancée douze pages de combi naisons électorales, il éprouva un vague sentiment d'affadissemen et de découragement qu'il traduisit sans s'en rendre compte sur l treizième page, et qui servit insensiblement de transition à l'ex pression, sur la quatorzième, de sentiments plus tendres. Il cessa de penser à la Chambre des députés pour se rappeler qu'il allai épouser quelqu'un dont il était fort épris... et c'est ainsi que s lettre, commencée dans la politique, se termina dans l'amour.

(A suivre.) Joseph L'Hopital.

POUM[1]

(Suite et fin.)

— Mais, Stép, à quoi ressemble-t-il ?

— A rien, Poum, et voilà le curieux. Figure-toi bien qu'il a ne tête de cheval, un cou de cigogne, un renflement assez extra-rdinaire sur le dos ; imagine d'abord une montagne. Il a des pieds e bœuf et une queue d'éléphant. Enfin, il y a en lui du chat, au oins dans la première syllabe de son nom... Mais admire ce éron. Je le crois empaillé. Non ! car il s'administre un clystère vec son bec... Singulier usage de ce peuple. N'est-ce pas, Poum ? e n'est pas toi qui resterais ainsi immobile, sur une seule patte. Poum se tient à cloche-pied et avoue qu'il ne saurait, sans tigue, prolonger cette épreuve.

— Voici les singes !... Ne trouves-tu pas... oui... je me convainc la réflexion qu'il y a entre eux et toi un certain air de famille... s-tu bien sûr de ne pas avoir des cousins égarés dans ce pavillon ? iens, ce gris, qui a une calvitie déplacée et qui te fait des gri-aces, comme s'il te reconnaissait ? Donne-lui du pain. Vois omme il t'implore, en se grattant à un endroit que les convenances interdisent de nommer... Et ce gros vilain qui a les yeux rouges ! t cet autre qui se balance au trapèze la tête en bas !... Je pense ue tu aurais fait preuve de tact et d'amabilité en leur offrant un acon d'eau de Lubin ou d'essence de roses. Ils s'en seraient par-umés, ce n'eût pas été un mal... Comment ! petit malheureux, tu eur as donné *tout* ton pain, *tout*, sans garder une miette pour le...

— Oh ! rachetons-en vite, Stép, rachetons-en !

— Voyons, faisons mieux !... *Il* adore le chocolat... Non ! il réfère un beau sucre d'orge... Ah ! miséricorde, il est trop tard ! e voilà, Poum, le voilà qui vient !... Comme il balance la tête, omme il ouvre la bouche ! Il va crier ! Il roule les yeux !... Le oilà, Poum, c'est lui, le plus cruel des...

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 7 mai.

Mais Poum affolé s'enfuyait à toutes jambes, en poussant des cris qui émurent les nourrices et surprirent le zèbre, — des cris d'égorgé qui fondirent en affreux sanglots, quand il vint, aveugle de terreur, tomber dans les jambes d'un garde.

Celui-ci, grosse figure rouge, le secoua :

— Qu'est-ce que vous avez, mon petit ami ?

Un cercle se formait. Stép accourait haletant :

— Il a peur du chameau, fit-il.

Et Poum, dont les cheveux se dressaient sur la tête, entendit un éclat de rire universel qui le rassura en l'humiliant. Mais il n'en voulut pas à Stép pour cela, tant était grand l'ascendant qu'exerçait sur lui son protecteur et son bourreau.

PAQUES FLEURIES

Poum vient d'avoir neuf ans. C'est un personnage.

Bertha, sa bonne, dit maintenant, en parlant de lui : monsieur Boum ! Et tout à l'heure, en entrant dans la petite chambre tendue de perse claire — tiens ! il y a du soleil aujourd'hui ! On voit le matin par la fente des rideaux ! — elle va s'informer (Poum y songe avec orgueil) : « Monsieur Boum a-d-il bien dormi ? » et, parce que c'est dimanche, elle ajoutera (la langue de Poum, à cette idée se promène sur ses lèvres) : « Monsieur Boum veut-il brendre son chocolat ? »

Oui, monsieur Poum y consent... On a beau être une grande personne, le chocolat, c'est une très bonne chose. « Vous en mettrez trois barres, a-t-il été dire à la cuisinière, hier, avant de se coucher... vous entendez, Marianne, trois barres !... » Et Marianne a promis. Poum renifle déjà l'exquise odeur... Justement, voilà Bertha... La porte s'entre-bâille tout doucement. La tasse mirifique apparaît. Il en monte une fumée légère, Poum distingue, rangées en pile sur le plateau, de belles rôties dorées, beurrées... Décidément, rien ne vaut le chocolat de Marianne, épais, chaud, crémeux... Quel parfum ! Poum dilate ses narines.

— Donnez vite, Bertha, donnez vite !

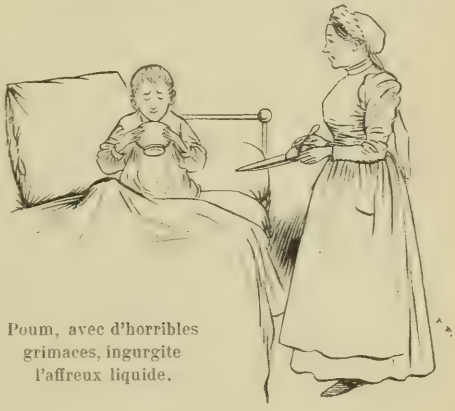
Horreur ! c'est du bouillon aux herbes... Qui a dit d'apporter à Poum du bouillon aux herbes.

— Fotre maman donc !... Ce n'est bas la beine de me regarder

avec des yeux de merlan frit. Monsieur Boum a bien tort. Il baraît gue le chocolat ne convient bas au betit ventre de monsieur Boum... Le chocolat échauffe. Or fous avez le teint brouillé, ces jours-ci, la langue chargée... (la victime tire avec mélancolie une langue de protestation)... au bout du nez même, gue vois je ? un énorme pouton!.. c'est le brintemps! Monsieur Boum, c'est le brintemps! Buvez vite fotre pouillon, fous m'en direz des nouvelles!

Et Poum, avec d'horribles grimaces, ingurgite l'affreux liquide. Il n'y a pas de justice! Les pauvres fils sont toujours martyrisés!... Du moins, Poum montrera quelle est l'énergie de son âme, stoïque, en silence, il achève de boire ; il est plus grand que ses bourreaux... La tasse est vide. Pouah!

— Allons, Monsieur Boum, debout! C'est fête aujourd'hui. Fous allez mettre fos beaux habits bour aller à la messe.



Poum, avec d'horribles grimaces, ingurgite l'affreux liquide.

Poum hoche la tête, d'un air pénétré. Oui, il est au courant. C'est la fête des Rameaux. Sa maman, l'autre jour, lui a expliqué. Et prolixe, à son tour, il raconte :

—Vous savez bien, Bertha?... la fête de Jésus, le roi des Hébreux, il y a longtemps, longtemps, quand il est entré dans une ville qui s'appelle... vous savez bien... Mathusalem?

— Chérusalem, fous voulez dire!...

— C'est la même chose!... Il était sur son âne, un petit âne gris, à raies, bien propre, tout pareil à Mustapha, quand on vient de lui faire son pansage et qu'il a les sabots cirés. Et tout le monde de ce temps-là, les beaux messieurs, les belles dames, les capitaines, ils avaient tous cueilli des palmes, c'est des grandes feuilles! avec des rameaux, et ils criaient : Oh! là! là! Oh! là! là!...

— Hosannah ! fous foulez dire.

— Oui... alors, depuis, on a nommé ça la fête des Rameaux...

Poum s'arrête et, modeste, attend un compliment.

— Si fous gigotez de la sorte, fos bottines ne seront chamais boutonnées !

Poum sourit avec condescendance. Bertha n'a rien compris du tout !... C'est trop savant; elle est stupéfaite. Fier, il se tait; un doute, pourtant, lui travaille l'esprit.

— Dites, Bertha... Est-ce que c'est le même Jésus qui vient mettre de bonnes choses dans les souliers, à Noël ?... Est-ce que c'est le petit Jésus ?

— Bien sûr, Monsieur Boum !

— Je le savais... Dites, Bertha, est-ce que c'est aussi le même qui va mourir à la fin de la semaine, et pour qui on chante à l'église quand elle est toute tendue en violet ?

— Oui, Monsieur Boum, c'est le bon Dieu qui est mort pour nous sur la croix et qui est ressuscité.

— Je le savais... (Poum s'agite. Ça ne finira donc jamais, cette bottine !)

— Aujourd'hui, Bâques fleuries. Restez tranguille !... Demain, lundi saint. Cheudi, les cloches s'en vont. Samedi, elles reviennent, et dimanche, dimanche brochain, Monsieur Boum...

— J'aurai un bel œuf de Pâques !

Et Poum, enfin chaussé, steppe par la chambre, en claquant des mains. Bertha le rattrape au milieu d'un saut de cabri.

— Bravo, Monsieur Boum ! Foilà de la religion... Fous oubliez gue Jésus, Nodre-Seigneur, ne fait des cadeaux gu'aux enfants sages.

Mais Poum, incrédule, ricane.

Et tandis que Bertha lui passe le peigne fin dans les cheveux, il déclare d'un ton touchant :

— Le bon Dieu ne peut pas faire tous les cadeaux lui-même. Alors il donne ses commissions aux parents. Grand-papa Vernobre, par exemple, sait qu'il doit m'acheter un cheval mécanique.

— Comment, Monsieur Boum ! Mais vous n'y bensez pas ! Dire des choses bareilles ! Fous mérideriez de ne jamais plus drouver, à Noël, de chocolats dans la cheminée. Et fous bouvez être sûr qu'en fait d'œuf de Bâques, les cloches, si elles fous ont entendu, ne fous rabborteront rien, rien, rien.

Qu'est-ce que Bertha raconte donc ? Poum glisse de son côté un regard qui interroge. Vraiment, pour qui le prend-elle ?... Les cloches, c'est de l'histoire ancienne ! C'était bon l'an dernier, quand il était petit... Mais il a neuf ans depuis six jours. Il sait bien ce qui en est.

Pourtant Poum n'est pas aussi rassuré qu'il en a l'air. On a vu des choses plus étranges, après tout...

Bertha reprend :

— Allons, enfilez fotre betite culotte. Là ! dans quelgue temps, lorsque fous aurez avalé trois mille six cent cinguante bouillons aux herbes, fous aurez le droit de barler.

— C'est-il bien vrai, Bertha? Est ce que les cloches s'en vont?

— Si elles s'en vont, Monsieur Boum ! Cheudi, dans la matinée, faites attention. Fous n'avez qu'à lever le nez en l'air ! fous les verrez se mettre en route bar longues bandes, toutes, les betites, les moyennes, les crandes, dans leurs ropes vertes, dans leurs ropes chaunes, dans leurs ropes noires. Elles s'en vont à Rome, à trafers le ciel. Mais il faut choliment regarder, car elles s'envolent en silence et courent si vite, gu'on les cherche à beine ; crac ! elles sont déjà loin !

Oui, c'est bien possible !... Poum se rappelle sa stupeur, l'an dernier. Sans doute, il est un esprit supérieur maintenant ; on ne l'attrape plus... il se méfie !... N'importe, il y a tant de faits qu'on ne s'explique pas... Et puis, il a beau faire, dans son âme enfantine règnent tant de craintes superstitieuses ! Tant de mystères l'enveloppent !... Il paraît que les couteaux en croix, une salière qui se renverse sur la nappe, cela présage des aventures fatales. Une glace cassée, grand-papa l'a dit assez souvent, rien de plus terrible ! La nuit enfin, dans les pièces désertes, est-ce qu'on peut savoir ce qui se passe?...

Poum réfléchit.

— Fous fous êtes encore rongé les ongles, Monsieur Boum, dit Bertha qui profite de son silence pour les lui curer soigneusement avec la petite lime pointue que Poum déteste... Cerdainement, au lieu d'un chefal mécanique, les cloches vous rabborteront cette fois un bot de moutarde dans lequel fotre maman fous trembera le bout des doigts pour vous abbrendre !

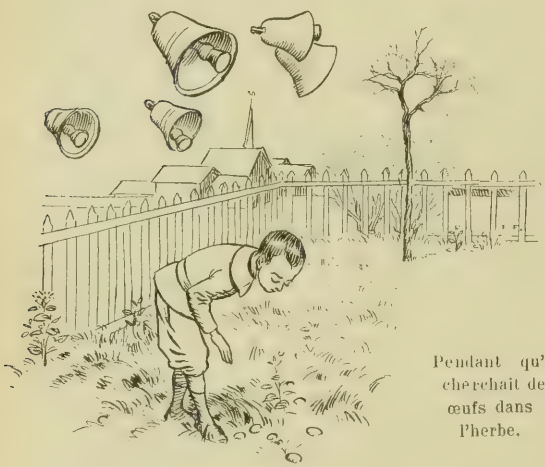
— Et pourquoi s'en vont-elles, dites, les cloches?

— Parce qu'elles sont tristes, à cause de la mort de Notre-Seigneur. A Rome, brès du Bape, elles s'agenouillent, elles brient... Mais le samedi, quand elles safent que le bon Dieu va ressuscider, elles s'en reviennent en chandant : Bing ! Bang ! Elles draversent l'air bar milliers... Chacune reconnait son clocher. Doutes, les betites, les moyennes, les crandes, dans leurs ropes vertes, dans leurs ropes chaunes, dans leurs ropes noires, elles rabbortent aussi des œufs, des betits, des moyens, des crands ; et quand elles passent au-dessus des chardins, elles secouent leurs ropes, en

chandant toutes ensemble : Bing! Bang! Bing! Bang!... Et les blates-pandes sont jonchées d'œufs, d'œufs chaunes, rouges, verts, bleus, lilas. Il y en a dans les pordures. Il y en a dans les massifs... Fous en afez assez ramassé l'an dernier, Monsieur Boum! Blein le defant de votre blouse!...

C'est vrai! Elle a raison, Bertha... Seulement, Poum n'a jamais pu les voir, ces fameuses cloches... Pendant qu'il cherchait les œufs dans l'herbe, entre les branches, parmi les feuilles, toujours elles en profitaient pour fuir... Elles volent si vite!

— Fous souvenez-fous, Monsieur Boum? Fous afez même reçu, juste sous la fenêtre du grenier à foin, dans le botager, une volée de tout betits œufs en sucre qui fous ont fait des rouges à la joue. Ils dombaient du ciel, évidemment. Mais le temps de fous relever, ah! ouiche! plus bersonne...



Pendant qu'il cherchait des œufs dans l'herbe.

— C'est vrai, concéda Poum, rêveur... Et sait-on pourquoi elles se dépêchent tant?

— Bour ça, dit Bertha, les avis sont bartagés. Les uns brétendent qu'elles ont beur de s'enrhumer en route, d'autres qu'elles ne veulent bas mondrer leurs chambes.

Leurs jambes!... Poum, cette fois, prit l'air grave d'un homme à qui l'on n'en compte pas. Était-ce croyable, voyons?... Mais, visiblement, il demeurait perplexe.

— Là! fous foilà brêt! Regardez-vous dans la glace.

Et tandis que Bertha, d'un tour de main, ouvrait les croisées toutes grandes, M. Poum jeta un coup d'œil satisfait à son col blanc, à son costume de velours, à sa mine imposante. Puis il courut à la fenêtre et, penché sur la rue pleine de monde, sans plus penser à rien, il salua gaiement le clair soleil de Pâques fleuries.

Un carillon joyeux sonnait là-bas, du côté de l'église, au-dessus des arbres dentelés de feuilles fraîches et des trottoirs avec leurs étalages de buis, dont l'odeur amère flottait dans le ciel bleu.

POUM AMOUREUX

Poum, depuis quelques jours, languit.

Bertha, sa bonne, le lui a dit tout à l'heure en l'habillant : « Monsieur Boum, fous êtes amoureux. » Et de fait, Poum ne mange plus avec la même voracité les bonnes galettes croquantes que la cuisinière confectionne ; il se laisse curer les ongles avec patience ; il ne frappe plus du pied quand Bertha veut démêler sa tignasse, même il exige que sa raie soit droite ; il se fait, plusieurs fois par heure, de généreuses applications de pommade. En un mot, il veut plaire.

Elles l'embrassent avec des nez coupants.

Zette est l'enchanteresse. Poum, l'autre semaine, a découvert, pour la première fois, combien sa petite amie lui était chère. Jusqu'ici elle n'avait été que la compagne de jeux, un camarade avec qui on ne se gêne pas, un ami en jupons, un peu plus enfant, un peu plus fantasque, un peu moins intelligent, — les filles ! — mais bien gentil tout de même... Voilà si longtemps que Poum la connaît, la petite de Falcord ! Jamais, même obscurément, il ne s'était avisé encore de s'apercevoir que Zette est, avec ses neuf ans, devenue une vraie demoiselle, qu'elle a la peau douce, les cheveux couleur de miel, si fins, si fins, et des yeux marrons, luisants, dont le regard vous rend tout drôle.

C'est à une matinée chez grand'mère Ambroise que Poum a été frappé de cette révélation. Et la cause ? Très simple. Une espèce

de grande asperge, qui a certainement du sang de navet dans le corps! Le jeune du Traçoir, que Poum déteste. En voilà un poseur, parce qu'il s'appelle *du* et que ses parents gagnent trois millions par an en vendant des gilets de flanelle!... Zette lui a parlé tout le temps, a fait semblant de ne pas connaitre Poum, lui a même tourné le dos quand il offrait l'assiette de petits fours, au goûter. Tout ça parce que Poum a refusé d'abord de jouer « au mari ». Un jeu inventé par Zette, qui consiste à faire les commissions, à porter la queue de sa robe, à payer les fournisseurs quand ils viennent apporter du linge ou un chapeau pour les poupées.

Depuis ce jour-là, Poum est triste. Tout l'ennuie. Il a beau faire dehors un soleil magnifique, l'azur lui parait gris; gris, les arbres avec leur frissonnant feuillage nouveau; gris, le soleil!... Son petit cœur lui pèse, gros de rancœur, et de langueur et d'amertume. Mélancoliques, les jouets s'entassent dans un coin. A une panoplie, un costume de sous lieutenant de cuirassiers pend lamentablement; et les livres même où Poum d'habitude, penché sur la table, la tête dans ses poings, s'enivre avec frénésie d'aventures lointaines, — les livres poussiéreux ne le tentent plus.

Jamais Poum n'a éprouvé cela. Jamais, même au temps où, dans le grand jardin de son enfance, petit enfant émerveillé, il allait se blottir dans les jupes de Mad!... Ah! cousine Mad! la bonne fée qui le consolait quand il avait eu de la peine, l'amie un peu maman qui d'un mot changeait en rires ses chagrins, avait la voix si tendre, séchait les larmes d'un baiser!... Elle avait aussi la peau douce et des cheveux dorés si fins, si fins, avec des yeux bleus, dont le regard vous enveloppait comme une caresse... Cousine Mad! la première femme de Poum, celle qu'il devait épouser, quand il serait grand. Mais voilà! Poum n'a pas grandi assez vite. Alors, elle s'est mariée avec un autre. Elle est partie loin, bien loin... Zette ne lui ressemble guère! C'est une méchante... Mais elle a, quand elle veut, une manière si gentille de vous regarder aussi en souriant, on a envie de pleurer. Poum l'adore et Poum la déteste.

*
* *

Quatre heures. Elle va arriver. C'est le jour de maman. Mme de Falcord doit amener Zette pour goûter, et on attend aussi — Poum rêve de meurtres! — le jeune du Traçoir: le choléra l'emporte. Tout est prêt. Le personnel du théâtre des marionnettes, habillé de neuf, est aligné contre un portant. Colombine minaude avec le

endarme. Pierrot regarde le juge d'un air narquois. Il y a en éserve un jeu de l'oie et de belles guides en cuir jaune, ornées de relots.

Un coup de sonnette!... Ah! voilà Zette. Poum se précipite au alon. Sapristi! Il y a les trois vieilles demoiselles Hermenet. Elles ont la terreur de Poum parce qu'elles l'embrassent toutes les trois uccessivement, avec des nez coupants, des lèvres minces et froides. l salue Mme de Falcord; qu'elle est rouge!... c'est sûr, elle va clater comme un ballon du Louvre... Poum a pris Zette par la ıain, et tous deux s'en vont, sans rien se dire, en se contemplant la dérobée.

Zette a sa jolie robe de soie lilas. Elle a un chapeau et des bas iolets, de fins souliers vernis. Qui est-ce qui sent bon comme ça? s habits, ou bien le savon avec lequel elle se lave?... Ah! mon ieu! la bonne odeur! C'est parfumé comme, dans les champs, le in coupé, — si doux, si pénétrant que le cœur vous tourne. Zette st bien disposée aujourd'hui. Elle enlève son chapeau, elle con- ent à jouer au jeu que Poum voudra. Oui, pourvu qu'elle ne fripe as sa robe, pourvu qu'il ne faille ni courir, ni rester assise, ni ider Poum, elle consent à tout.

C'est bien. Poum a compris. Il va avoir l'honneur de représenter evant elle une comédie, une de ces pièces comme son génie fertile uit en inventer. Attention! Le rideau se lève. Que Zette se tienne anquille; elle n'a qu'à écouter.

Zette proteste. Non! elle ne veut pas jouer aux marionnettes. lle connaît toutes les pièces. Elle les trouve idiotes. Poum est un ıteur médiocre, un interprète sans génie. Non, non, pas de théâtre. utre chose!

Autre chose? A son gré... Quoique horriblement vexé, Poum fecte un détachement suprême. Mais il est chez lui. Il sait ce ı'il doit aux convenances. On a beau le méconnaître, il fera les onneurs avec grâce... Il n'y a qu'à jouer au cheval : les guides nt toutes prêtes. Zette va passer ses bras dans le harnais, comme ı! Poum prend les rênes d'une main, le fouet de l'autre. Il l'agite, ac, clac! On se figure qu'on est au Bois, on tourne autour de la ıambre; c'est très amusant. En route!... Hue, cocotte!

Cette fois, Zette se fâche. Poum est stupide! A-t-on idée d'un u pareil, qui vous met en nage, qui abîme les robes! Que Poum sse le cheval tout seul, s'il en a envie... Autre chose! déclare-t- le d'un ton sec. C'est bon pour les garçons, ce jeu-là.

Autre chose?... Zette est bien difficile! En vain Poum, de plus en plus ulcéré, s'affirme qu'il faut être gentil avec les petites filles, et pour se convaincre, il se répète une phrase qu'il a entendu dire hier par Bertha : « Un amoureux doit être galant. » Est-ce absolument nécessaire?... Bertha doit se tromper. Ce n'est pas la peine d'être un homme, s'il faut céder toujours aux caprices des petites filles.

Et tous les deux se mettent à bouder. Zette, avec dignité, prend un livre. Poum, d'un air supérieur, range dans leur boîte les marionnettes. Chacun semble ignorer la présence de l'autre. Zette se plonge dans sa lecture, Poum sifflote. De temps à autre, la gamine jette à sa victime un bref regard malicieux; elle est prête à éclater de rire pour peu que Poum la regarde aussi, mais il fait mine de ranger toujours les pantins. Il souffre, il est très malheureux. Elle ne lui en veut pas...

Dzing!... la sonnette. Ce doit être le jeune du Traçoir. Justement. Il entre. Poum et Zette tournent la tête de son côté. Zette, visiblement, est impressionnée; sur le seuil, le jeune du Traçoir fait un grand salut très correct, les pieds joints, le buste en avant. Il est habillé de velours bleu... A-t il l'air assez content de lui! Mais voyez-vous ça, l'Asperge! Avec cette figure de papier mâché où il a grêlé des taches de rousseur! cette huppe de chanvre sur la tête!.. On dirait une autruche. Poum suffoque.

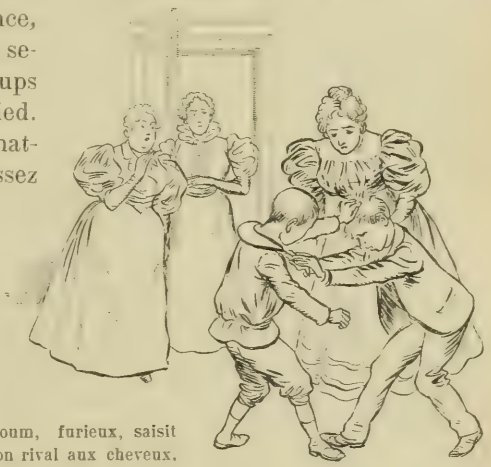
* * *

Zette s'en est-elle aperçue, ou bien éprouve-t-elle pour l'autruche une sympathie brusque et irrésistible?... Toujours est il qu'elle se lève en courant, bat des mains, et se répand en sauts de joie, en accueil de fête. Poum fait la plus drôle figure du monde; il ne veut pas paraître en reste. Il s'incline, il profère avec volubilité de paroles aimables, mais c'est du miel au vinaigre.

D'ailleurs, il a beau se mettre en frais, du Traçoir l'écoute avec une condescendance marquée ; la rage de Poum est à son comble. Et voilà que Zette pousse la cruauté jusqu'à faire semblant d'ignorer toujours que Poum est là. Elle ne s'adresse qu'au jeune du Traçoir. Elle n'a d'yeux que pour lui. La coquette ! elle lui lance de ces petits regards tendres et admiratifs, réservés jusqu'alors à Poum, dont le cœur soudain se fend. Son désespoir est sans bornes. C'est fini. Zette le trahit. Du Traçoir l'égorge... Ah ! la vie ! son affreux, révoltant !... Mais il faut se contenir. Et, plein d'amère

pensées, Poum arbore un sourire noir... Mais que se passe-t-il ? Est-ce que Poum rêve ? Voilà maintenant Zette qui entraine cette vilaine Asperge vers la fenêtre ! Ils s'asseyent côte à côte. Ils prennent un livre à images. Ils font tourner les pages ensemble, et Poum aperçoit l'odieux visage de son rival penché tout contre celui de Zette. La huppe de chanvre se mêle aux fins cheveux.

C'en est trop ! Poum voit rouge. On lui prend son bien ! on le vole ! on l'assassine ! Et, d'un élan furieux, il fond sur le groupe stupéfait, arrache le livre à images, — vlan, par la chambre ! et tombe à bras raccourcis sur le jeune du Traçoir, blanc de stupeur. Écarlate, les dents serrées de rage, les lèvres rentrées, Poum, en silence, s'accroche à lui. Il le secoue. Il le cogne. A coups de poing, à coups de pied. Sous cette trompe inattendue l'Asperge fait assez bonne contenance. Zette les regarde, épouvantée, muette.



Poum, furieux, saisit son rival aux cheveux.

La lutte est dans son plein. Une frénésie sanguinaire s'empare des combattants. Étroitement mêlés, ils avancent, reculent, se heurtent aux murs. Et Poum se démène. Tiens ! dans le nez !... Tiens ! dans l'estomac !... Tiens ! Tiens !... Il tape de tout son cœur. Du Traçoir riposte. Les petits poings se lèvent, retombent. A coups de pied maintenant... Tiens ! dans le ventre !... L'Asperge faiblit. Poum, au paroxysme de l'enivrement, saisit son rival aux cheveux. Ah ! ah ! la huppe !... Tiens ! Tiens !... Mais du Traçoir s'avoue vaincu. Il se met à pousser des cris perçants, auxquels le bruit des sanglots de Zette répond.

Les mamans arrivent. Mme de Falcord, obèse, glousse comme une poule inquiète. Mme du Traçoir a un grand air offensé. Et la maman de Poum ? Naturellement, elle est furieuse... Enfin, à travers larmes, silences, paroles entrecoupées, tout s'explique : c'est

Poum qui n'a pas voulu jouer avec ses amis... Ah ! bien ! c'est du joli ! Il sera privé de dessert pendant huit jours !... Mais on intercède pour lui : « Oh ! chère Madame, je vous en prie... — Chère Madame, vraiment... » Au moins, qu'il fasse des excuses ! Là. Qu'on essuie ces frimousses, à présent, et qu'on soit sage !... Les mamans sortent.

Et dans la chambre mise au pillage, un quart d'heure après, on assiste au plus édifiant spectacle. Au milieu des chaises renversées, le jeune du Traçoir et Poum, réconciliés, simulent à quatre pattes des chevaux en train de piaffer et de hennir, les harnais de cuir jaune ornés de grelots autour du cou. Des cordes à sauter attachées à leurs ceintures permettent à ce fringant attelage de trainer, en guise de carrosse, un fauteuil à roulettes, où Zette en triomphe est assise. Elle tient d'une main les guides et le fouet, de l'autre son ombrelle ouverte, et rit comme une petite folle, d'un rire argentin, plein de joie enfantine et d'inconsciente cruauté.

LE CHOIX D'UNE CARRIÈRE

Poum est triste.

Depuis que son père lui a dit : « Mon garçon, tu vas entrer au lycée ; il est temps que tu travailles sérieusement et que tu penses déjà à la carrière que tu embrasseras plus tard ! » Poum rêve de choses maussades. Il a envie de pleurer. La pluie aux vitres pleure pour lui toutes les larmes de septembre ; elle coule en sillons, en grosses perles sur les joues du verre.

Pourquoi lui faut-il, d'abord, embrasser une carrière ? Il embrasse sa mère, le soir, avant de se coucher ; il embrasse son petit frère ; il a embrassé sa petite amie Zette plus d'une fois. Mais une carrière ?... On lui en a montré une, de carrière. Des hommes blancs comme des pierrots emportaient des tombereaux de sable ; d'autres taillaient à coups de marteau de gros blocs ; ceux-là sciaient la pierre en deux. Ah ! là là ! C'est ça qui fait mal aux dents !... Comment Poum pourrait-il embrasser une carrière pareille ? Il a les bras trop courts.

Mais on lui a expliqué : c'est une image ! Il faudra qu'il se crée, quand il sera grand, une position. Il entre au lycée pour y faire ses études. Quand elles seront achevées, on verra ce qu'il pourra

devenir : militaire, ingénieur, avocat, médecin ?... C'est bien drôle qu'il faille entrer dans un lycée pour cela !

Poum le connaît, le lycée. Ça ressemble à une prison. De grands murs, des couloirs clairs, des cours nues, des classes où des pupitres noirs ont l'air de s'ennuyer terriblement. Le père de Poum l'a emmené rendre visite au proviseur. Quand on est entré dans le grand cabinet d'acajou et de reps vert (ça sentait l'épinard !), le proviseur debout, les yeux hors de la tête, grinçant des dents, saboulait de la belle manière un petit monsieur aigre comme une pomme verte, qui lui tenait tête, ma foi ! (L'économe, paraît-il.)

A la vue des intrus et en reconnaissant le père de Poum, le proviseur (on aurait dit un singe chauve) s'était transformé de la plus inquiétante manière : souriant comme si une brise délicieuse fût entrée, douceâtre comme si un bâton de guimauve lui eût fondu dans la bouche. Il avait fait asseoir Poum en pressant sur ses épaules, il l'avait dévisagé avec une tendresse à faire croire que Poum lui apportait un héritage de cent millions. Tout de suite, il avait envoyé chercher M. le censeur et lui avait intimé l'ordre de faire visiter le lycée au père de Poum et à Poum lui-même.

Poum, touché de tant de prévenances, se retourne au moment où le proviseur referme la porte, et il reçoit de celui-ci un regard, oh ! mais... un regard de tigre dérangé. Toute la figure du proviseur est convulsée en grimace ; puis, saisie par le saisissement même de Poum, elle se pétrifie en un horrible sourire. La porte s'est refermée doucement, doucement... On suit M. le censeur. Ça sent l'épinard de plus en plus... Les dortoirs, les réfectoires, la lingerie, rien n'a de secret pour Poum. On lui ouvre tout, jusqu'aux petites armoires où chaque élève plie ses effets, jusqu'à une table de nuit. Mais M. le censeur la referme bien vite et devient pâle, en cherchant des yeux le garçon oublieux qui a négligé de... Il ressemble à un navet sculpté, M. le censeur ! Livide, avec deux pépins de poire en guise d'yeux. On visite l'infirmerie : toujours l'épinard !... Pas étonnant ! On arrive aux cuisines, et là, dans un chaudron monumental, deux hommes gras et sales broient et tournent une effroyable purée verte.

— Hein ! Poum ? s'il te fallait manger tout cela ! dit papa.

Il se retourne vers le censeur et explique :

— Il n'aime pas les épinards...

M. le censeur lève les yeux au ciel avec un sourire incrédule : « Comment peut-on ne pas aimer les épinards !... Il les aimera.

On aime les épinards du lycée. » Poum, sombre, serre les dents d'avance, clôt hermétiquement la bouche. Ça, des épinards! On en trouve sur les routes, quand les vaches ont passé!

Alors il faudra qu'il grandisse enfermé dans ces murs, qu'il vive avec des camarades! Seront-ils gentils?... On en a rencontré une escouade, sous la conduite d'un maître répétiteur, dans un des grands couloirs. A la vue de Poum, un gros a ricané, un petit s'est retourné les yeux, et un moyen s'est tordu la bouche. Les autres n'avaient pas l'air bon, et même un, le dernier, le considéra, au passage, comme s'il voulait positivement lui mordre le nez.

Tout ça pour se faire une position? Quelle position? Debout ou couchée? On dit bien : la magistrature assise. Les contrôleurs d'omnibus, eux, sont toujours debout, les facteurs aussi... Qu'est-ce que Poum pourrait bien devenir? Commerçant? épicier? tailleur? fabricant d'orgues? peintre? Voilà qui doit être amusant, de barbouiller avec des couleurs... Et, dame! colonel, comme était son père, avant qu'il prît sa retraite, ça ne manque pas de chic non plus. On commande à beaucoup, beaucoup de soldats. Et tout le monde vous parle avec respect :

— Oui, mon colonel! Certainement, mon colonel!

Poum se rappelle d'anciennes ambitions, du temps risible où il était petit. Il avait voulu être empereur, comme ça, tout de suite. Pourquoi pas? Est ce que le prince impérial n'était pas appelé à devenir empereur à son tour? Poum s'était même confié à lui, dans une lettre qui se composait, d'ailleurs, d'un gribouillis informe de lignes et de bâtons, lettre que grand-père Vernobre avait promis — mais le tint-il? — de mettre à la poste pour Son Altesse Impériale... Après l'empereur, pâtissier! A quoi bon chercher des transitions?... Confectionner de délicieux gâteaux et les manger, du soir au matin, du matin au soir, y avait-il un idéal comparable?

Mais aujourd'hui, Poum ne peut, ne doit songer qu'à des choses possibles.

Poum, aimerais-tu être professeur?

Ah! non! pour ça, non! Anonner *rosa,* la rose, faire repéter la table de multiplication, — comment n'est-ce pas un supplice pour le père Moinot lui-même? — Le père Moinot! en voilà encore un, avec son foulard rouge, sa tabatière et son nez en gouttière! Lentement, une perle d'eau s'y forme. Quand Poum dit une perle, il est poli. Tombera, tombera pas! Elle tombe, elle est tombée... Poum

ne se voit pas en père Moinot, et il ne peut se représenter autrement le métier de professeur.

— Poum, que dirais-tu si tu devenais médecin ?

Pour avoir un tas de petits couteaux bien propres et tailler dans la chair des gens, pour distribuer des pilules et tâter le pouls d'un air doctoral, en disant : « Tirez la langue ! » comme le faisait si bien le rose et grave petit M. Ripert ! Oui, c'est bon pour jouer, pendant dix minutes ; et c'est même drôle, parce qu'on ordonne de l'arsenic et des crapauds pilés au petit du Traçoir, son ennemi, son rival... L'Asperge alors tape du pied et rage, en disant qu'il préfère jouer à saut de mouton, parce qu'il ne rate pas de botter, en sautant, le fond d'assiette de Poum... Oui, médecin pour rire. Mais pour de bon, toute la vie, pouâcrrr !

Aller s'échouer chez de vilains nègres qui vous embrochent.

— Pourquoi ne serais-tu pas ingénieur, Poum ?

Ça, oui, peut-être !... C'est plus en rapport avec son goût inventif pour construire des jardins en terre, des fortifications, des ponts de bois, pour déchaîner un chemin de fer qu'on remonte avec une clef. Percer des montagnes, lancer des viaducs dans les vallées, construire des navires... Mais, là, ne pensez-vous pas que ce soit un peu fatigant de faire cela tout seul ? Poum en a chaud.

— Marin, Poum ?... amiral ?

Certainement, marin d'eau douce, sur les rivières. Et encore, là où on voit le fond. L'eau de mer est trop salée, elle est opaque. Ça n'a l'air de rien, aller sur l'eau, mais encore faut-il savoir nager. D'ailleurs, Poum a le mal de mer. Et puis, aller s'échouer chez de vilains nègres qui vous embrochent et vous mangent rôti, risquer

d'être happé par un requin, de flotter sans biscuit sur le radeau de la *Méduse* (Poum le connaît, il l'a vu au musée), tout cela manque de drôlerie, sinon d'imprévu.

Poum serait bien trappeur canadien, chasseur de bisons, mais il a peur d'être scalpé par un Sioux ou un Pied-Noir. Il ne détesterait pas être militaire comme son père, mais à condition qu'il tuera des ennemis et ne sera jamais tué. Ce qui l'étonne, c'est qu'on soit banquier. Il n'y tient pas. Qu'est-ce qu'on peut faire de tant d'or ? Ça ne sert à rien, l'or ; ça brille, voilà tout.

Que sera-t-il donc ? Mystère. Il est encore dans l'œuf, il peut devenir tout ou rien ; éclore aigle ou canard. En vain il se regarde au miroir, interroge, sur son enfantin visage, l'inconnu du monsieur qu'il sera, grandi, avec des moustaches, un chapeau-poêle et une canne à pomme d'or. Il cligne un œil, et s'incruste dans l'autre, qui bée inerte, un monocle imaginaire. Il aura des chevaux et il fumera des cigares. Sera-t-il marié ? Avec qui ? Avec Zette ? Ce serait drôle...

Et tandis que Poum s'absorbe dans l'infini des horizons, sa mère entre, suivie d'un vieil homme laid qui porte des effets neufs dans une enveloppe de serge.

— Ton uniforme du lycée, Poum !

On l'essaye. Poum est fier ; les boutons luisent, le drap est moelleux ; il y a un passepoil rouge au pantalon ; la tunique a un air militaire ; rien que le képi, on dirait un képi d'artilleur ! Mais un pli pince sous les bras, le collet étrangle, le pantalon gêne. Poum se sent oppressé, opprimé par le bel habit neuf.

— Marche un peu.

Il marche et voudrait avoir des yeux dans le dos pour se contempler mieux...

L'essayage est terminé. Poum remet ses vieux habits. Comme on y est bien ! comme ils s'adaptent à lui ! Une tristesse inconnue, pénétrante, l'envahit. Tout ce qu'il quitte, tout ce qu'il perd, tout ce qu'il ne verra plus, maman, Zette, Bertha, le guignol, les jouets... Son cœur se gonfle, crève, il sanglote :

— Oh ! maman, pourquoi faut-il que j'aille au lycée ?

Elle le serre dans ses bras, émue :

— Pour que tu deviennes un homme, Poum ! Ton enfance est finie.

Paul et Victor MARGUERITTE.

LE PLAISIR DE ROMPRE[1]

(Suite et Fin.)

MAURICE

Bon signe! c'est un homme périodique et rangé. Comment s'appelle-t-il?

BLANCHE

Guireau.

MAURICE

Son petit nom?

BLANCHE

A son âge, on n'a plus de petit nom. Moi je l'appelle monsieur Guireau.

MAURICE

Toujours?

BLANCHE

Mais oui, toujours. Avez-vous fini de jouer au juge d'instruction?

MAURICE

Ça me divertit. Vous pouvez me laisser me divertir un brin. Et que faites-vous?

BLANCHE

Que voulez-vous qu'on fasse?

MAURICE

Il ne vous baise que le bout des doigts?

BLANCHE

A peine. Nous bavardons. Il parle bien. Il me donne des conseils; il me met en garde contre les mauvaises relations. De plus, c'est un musicien de premier ordre, et, quelquefois, il apporte son violon.

MAURICE

Et après, quand la conversation tombe et que la musique se tait?

(1) Voir le numéro de *La Lecture* du 4 juin.

BLANCHE

Vous allez trop loin. (Elle se lève.) J'ai le droit de ne plus répondre.

MAURICE

Vous préférez que je devine ?

BLANCHE

Deviner quoi ? Vous pensez tout de suite aux sottises. Il y a autre chose dans la vie, et, dès aujourd'hui, je veux être sérieuse et pratique. Oh ! il ne m'en coûtera guère. J'ai aimé ma part, je peux renoncer à l'amour. D'ailleurs, M. Guireau sait se tenir. C'est un ami paternel, qui m'aime pour moi, non pour lui, et, sachez-le, il m'inspire une durable sympathie dont il se contente. (Elle s'est assise sur le pouf.)

MAURICE

C'est un adorateur frugal.

BLANCHE

J'ai de la chance. Les hommes bien élevés se font rares. M. Guireau conserve les manières du siècle dernier. Il me prévient de ses visites deux jours d'avance.

MAURICE

Et il ne vous adresse pas un seul mot plus enflammé que les autres ?

BLANCHE

Cela vous étonne qu'il me respecte ? Sûr de vivre en compagnie d'une femme point désagréable, qui lui montrera gai visage, l'écoutera avec complaisance, tiendra sa maison, recevra ses amis, le soignera et ne l'ennuiera jamais, M. Guireau ne demande pas que je lui promette davantage.

MAURICE (soupesant le petit paquet)

Et s'il apprenait notre passé ?

BLANCHE

Il n'en laisserait rien voir...

MAURICE (se lève)

Le brave homme ! Il fait une fin. Moi aussi, je fais une fin, et vous aussi, vous faites une fin. Trois personnes finissent d'un seul coup. C'est une catastrophe. Encore une question. Mais je la pose pour rire, comme on dit à un bébé : lequel aimes-tu mieux, ton papa ou ta maman ? (Avec gravité.) Si je vous priais, vous suppliais, renonceriez-vous à M. Guireau ?

BLANCHE

Je trouve qu'au point où nous en sommes cette question n'a aucun sens.

MAURICE (s'assied en face de Blanche)

Puisque je la pose pour rire, répondez en riant.

BLANCHE

Rappelez-vous qu'un soir, très excité, vous m'offriez de m'épouser, de partir avec moi, de vivre dans une cabane de cantonnier, avec le pain quotidien, d'aller en Algérie où la vie est si bon marché ! Que vous ai-je répondu ?

MAURICE (très lentement)

Que la misère vous épouvantait, que le pain sec vous répugnait, que vous aviez horreur des déplacements, que vous manquiez de génie colonisateur et ne saviez rien faire de vos dix doigts, que les caresses : voilà ce que vous m'avez répondu.

BLANCHE

Vous êtes donc fixé depuis longtemps. Est-ce tout ?

MAURICE

C'est tout. (Blanche se lève et va vers la cheminée.) A quand le mariage ?

BLANCHE

Nous ne sommes pas pressés.

MAURICE

A votre place, je retiendrais une date, par prudence.

BLANCHE

C'est remis à l'année prochaine.

MAURICE

Vous faut-il un hiver pour aérer votre cœur ? Vous avez tort. (Il se lève et va vers la cheminée, en faisant le tour de la table.) Une fois décidé au mariage, on doit sauter dedans la tête la première, comme moi.

BLANCHE

Tous deux sont adossés à la cheminée, Blanche à gauche, Maurice à droite.

Le rêve, ce serait peut-être de nous marier tous les deux le même jour.

MAURICE

Pourquoi pas? Il résulte de mon enquête que j'estime beaucoup M. Guireau.

BLANCHE

De son côté, il vous apprécierait.

MAURICE

C'eût été piquant de nous présenter, de nous confronter.

BLANCHE

Je n'en chercherai pas l'occasion, mais je ne l'éviterai pas. M. Guireau connaît la vie.

MAURICE

Vous aussi, chère amie, et vous ferez une excellente épouse. Vous avez les qualités nécessaires.

BLANCHE

Mais, mon cher ami, je suis persuadée que vous ferez un mari modèle.

MAURICE

La mère de ma fiancée partage votre avis. Quand elle regarde ma photographie, elle dit : « C'est impossible que ce garçon soit un malhonnête homme, ou je ne suis pas physionomiste, ou il rendra ma fille heureuse. »

BLANCHE

Vous l'avez conquise. Pourvu que ça dure!

MAURICE

Oh! si je ne réponds pas de la fille, je suis sûr de la mère. Elle aussi, elle sait la vie, comme M. Guireau. Elle ne sait que ça, mais elle le sait bien. Elle comprend que j'ai eu des maîtresses. Elle dit qu'un garçon doit jeter sa gourme. Elle trouverait ridicule un mari vierge. Elle aime mieux que j'aie servi, que je sois éprouvé au feu, et il lui suffit que je rompe au moins la veille de mon mariage.

BLANCHE

Tant pis si sa fille est jalouse du passé?

MAURICE

Sa mère lui expliquerait que ça ne peut pas se comparer (il s'éloigne de Blanche et va à droite de la table) et peut-être qu'elle vous remercierait naïvement, si je disais : « Chère belle maman (désignant Blanche), permettez-moi de vous présenter celle de mes amies qui m'a le plus adouci mes devoirs de noceur. »

BLANCHE

C'est une femme supérieure.

MAURICE

C'est une femme de bon sens, simple et gaie. Elle marierait sa ille tous les jours. (Il s'assied à la place qu'occupait Blanche au lever lu rideau.)

BLANCHE

Pauvre petite!... (Un long temps. Puis Blanche se rapproche de Mau-ice. Et ils se trouvent assis face à face, séparés par la table.) Je voudrais vous voir lui faire votre cour.

MAURICE

Je ne suis pas trop emprunté.

BLANCHE

Et vous avancez ?

MAURICE

J'ai lieu d'espérer que ça marche. Car je m'y prends avec elle exactement comme je m'y prenais avec vous. Il me semble même que je me donne moins de peine et que vous m'avez mieux résisté.

BLANCHE

Ce n'était pas coquetterie. Je croyais ma vie de femme finie et 'hésitais à me lancer dans une nouvelle aventure de cœur. Les précédentes ne m'avaient pas enrichie. Sans le faire exprès, je n'avais aimé que des pauvres...

MAURICE

Et ce n'était pas avec mes deux mille quatre...

BLANCHE

Aussi, je pensais déjà à quelque mariage raisonnable, et il ne me manquait, je l'avoue, que l'occasion. Voilà pourquoi je vous résis-ais. Et puis, vous paraissiez si jeune! Vous aviez encore l'air gauche d'un petit soldat. Et vous étiez mal peigné. Et maigre! naigre!

MAURICE

J'ai gagné dans ce sens.

BLANCHE

Je m'en flatte. Vous avez engraissé sous mon règne, et je vous passe à une autre en bon état.

MAURICE

En bon état de réparations locatives!

BLANCHE

Oh !

MAURICE

Moi, je signerais bien un second bail.

BLANCHE

Moi pas. Vous n'êtes plus le même. J'ai accueilli presque un enfant, et c'est un homme qui s'en va. J'aimais mieux l'enfant. Vous étiez plutôt laid et l'âge vous...

MAURICE

L'âge m'embellit?

BLANCHE

Non, vous affadit. Vous disiez poétiquement des choses de l'autre monde. Je vous affirme qu'on aurait cru quelquefois que vous parliez en vers.

MAURICE

Et quelquefois c'en était, mais d'un autre que moi ; je ne faisais que citer, par précaution. Il y en avait, je me souviens, de Victor Hugo, dans la déclaration d'amour que je vous ai écrite et que vous avez lue à mon prédécesseur.

BLANCHE

Comment, vous me croyez capable de cette indélicatesse?

MAURICE

Je le crois, parce que vous me l'avez dit, plus tard, dans un aveu à l'oreille. Il paraît qu'il riait, mon prédécesseur, et vous aussi vous riiez. Comme c'était mal !

BLANCHE

Très mal. J'ai commencé par me moquer de vous : c'est la règle. Et vous auriez fini par vous moquer de moi, si je n'avais pris les devants.

MAURICE

C'est la règle.

BLANCHE

D'ailleurs, il est toujours resté un peu de gaieté dans mes sentiments pour vous. Je m'amusais à vous façonner. Sans me vanter, si vous étiez intelligent, vous êtes devenu, grâce à moi, distingué. Vous avez de la tournure. Vous ne jurez jamais. Vous parlez poliment aux femmes et vous ne gardez plus votre cigarette à la

bouche. Vous mettez des gants. Vous soignez vos mains. Vous rangez vos affaires. C'est moi qui vous ai enseigné l'usage des jarretelles et vos chaussettes ne tombent plus sur le soulier.

MAURICE

En échange de ces menus profits, moi je vous ai appris à mettre les adresses, à mouler un chiffre. Vos trois ressemblaient à des dromadaires.

BLANCHE

Et moi, j'ai changé votre coupe de cheveux, supprimé la raie, et je vous ai appris à faire votre nœud de cravate.

MAURICE

Et vous m'avez appris bien d'autres choses encore.

BLANCHE

Oh! vous n'aviez pas la tête dure et vous n'étiez pas un ingrat. J'en garde une preuve qui m'est chère. Vous savez que chaque fois que je recevais une lettre de vous, car il m'a été impossible de vous faire passer cette dangereuse manie d'écrire, je la brûlais.

MAURICE

Sans la lire?

BLANCHE

Je la lisais, mais je la brûlais aussitôt.

MAURICE

La postérité vous jugera.

BLANCHE

Eh bien, je ne conserve qu'une de ces lettres. Je n'ai pu m'en séparer. J'y tiens trop. Elle me touche à fond. C'est le témoignage du bonheur que vous me devez, quelque chose comme le brevet de notre amour et de votre reconnaissance. Elle a quatre pages serrées.

MAURICE

Les grandes lettres viennent du cœur.

BLANCHE

Oh! celle-là vient de votre cœur. Je la relisais quand vous êtes entré, et je ne pouvais m'empêcher de la lire.

MAURICE

Où est-elle? Montrez-la...

BLANCHE

Je ne montre jamais mes lettres.

MAURICE

Puisque c'est moi qui l'ai écrite.

BLANCHE

Je veux bien. (Elle se lève, fait signe à Maurice de s'ôter, se met à sa place, ouvre le tiroir et y prend la boîte qu'elle montre à Maurice qui reste debout.)

MAURICE

Nougatines de Nevers !

BLANCHE

Je vous défends de rire.

MAURICE

C'est dans cette boîte que vous cachez vos lettres ?

BLANCHE

Je n'y cache que votre lettre, avec deux ou trois bijoux de famille.

MAURICE

Je la reconnais à cette enveloppe jaune, à ce papier gratuit. Je sortais de chez vous, de vos bras. J'avais aux doigts, qui venaient de courir le long de votre beauté, un reste de frémissement. Je n'ai pas dû l'écrire comme un notaire.

BLANCHE

Le meilleur de vous est là.

MAURICE

Oui, je me rappelle que j'ai éprouvé sur cette table de marbre froid, où mes mains achevaient de s'éteindre, le besoin de vous rendre des actions de grâces, de vous les chanter.

BLANCHE

Il n'y a ni date, ni nom, ni petit nom.

MAURICE

Je me rappelle, je me rappelle. Ça commence tout de suite, comme un hymne.

BLANCHE (elle lit)

« Vous êtes belle et vous êtes bonne. Je vous adore tout entière, « le corps, le cœur et l'âme avec les dépendances... » (Elle rit.)

MAURICE (il interrompt)

Quel beau livre on écrirait sur nos amours !

BLANCHE (désignant la lettre)

Il n'y aurait qu'à copier. (Elle lit en ayant l'air de ne détacher que des passages de la lettre.) « Vous êtes si indulgente pour les défauts « d'autrui, qu'on aime les vôtres... ; vous ne vantez point votre « esprit. Vous souhaitez qu'on dise de vous : c'est une femme « exquise, et non : c'est une femme de mérite... Vous ne médisez « des autres que s'ils ont commencé les premiers... Il vous arrive « quelquefois de mentir... » Cela m'arrive ?

MAURICE

Oh ! très peu, et innocemment, comme on se teint les cheveux, parce que vous croyez que c'est une grâce de plus.

BLANCHE (lit)

« Vous aimez la toilette parce que vous lui allez, le théâtre lors- « qu'on y rit, et le monde, car une femme de votre âge ne peut pas « vivre comme un loup... Vous êtes paresseuse, en toute justice, « parce qu'il vous semble que le rôle d'une belle femme consiste à « rester belle et qu'on lui doit, sans même qu'elle le demande, les « habits, l'argent de poche, la nourriture et le logement... (Elle rit.)

MAURICE

Il y a ça ?

BLANCHE (elle lui passe la lettre)

Tenez.

MAURICE

C'est vrai... (Il continue de lire la lettre, appuyé au fauteuil de Blanche) « et vous aimez qu'on vous aime finement, qu'on vous offre par- « fois deux sous de violettes, un baba au rhum, un bout de « ruban, une promenade en voiture et qu'on ait pour vous « ces petites attentions sans prix qui font plus chaud au cœur « des femmes que le duvet à leur cou... Vous ne dramatisez pas « la vie... Vous ne vous mettez jamais en colère ; vous craignez « comme la foudre les explosions d'amour, et vous céderiez tout de

« suite, sans discussion, pour avoir la paix, à l'homme qui s'avan-
« cerait sur vous, les yeux injectés de sang, tandis que son visage
« émettrait une lumière verte... » (Ils rient tous les deux.)

BLANCHE

Ça, c'est exagéré. Je prierais poliment le monsieur de prendre la porte. Mais c'était aimable de me l'écrire. Après ?

MAURICE

(Il lit avec une émotion croissante, et Blanche peu à peu se détourne.)

« A peine ai-je eu le temps, cette nuit, de vous embrasser. Je n'ai
« pas assez pris possession de vous. Comme un visiteur timide re-
« passe, une fois dehors, ce qu'il devait dire, je vous parcours des
« cheveux aux pieds, et je me dis : c'est là spécialement que j'au-
« rais dû poser mes lèvres, là aussi, là encore, partout... et je n'au-
« rais pas dû, belle et bonne amie, relever un seul instant la
« tête... » (Il laisse tomber la lettre.) Vous êtes la femme que je rêvais... Et je vous quitte !

BLANCHE (se lève)

Maurice. Maurice, vous vous écartez du texte de la lettre.

MAURICE (prenant les mains de Blanche)

Blanche, Blanche, je vous ai aimée de toute mon ardeur, et je crois qu'en ce moment même, vous êtes ma seule, ma vraie femme.

BLANCHE

Là! là! Je vous en prie, mon ami, vous vous échauffez. Vous allez dire des bêtises, et comme je ne vous permettrai pas d'en faire, à quoi bon?

MAURICE

Blanche, un mot, et j'envoie promener la petite et sa fortune, les convenances et mon avenir : je lâche tout.

BLANCHE

Vous feriez ça, vous?

MAURICE

Tout de suite. Essayez...

BLANCHE (met ses deux mains sur les épaules de Maurice)

Merci. Ça fait toujours plaisir. Mais je ne veux pas dire le mot Je me tais. Je me tais obstinément.

MAURICE

Tes lèvres.

BLANCHE

Pas même mon front.

MAURICE

Ta bouche, vite.

BLANCHE

Rien.

MAURICE

Alors, j'aurai tout.

BLANCHE

Faut-il sonner?

MAURICE

Sonner qui? Tes domestiques sont absents, ta femme de ménage ne vient que le matin.

BLANCHE

Je me défendrai bien toute seule.

MAURICE

J'ai soif de toi.

BLANCHE

Je vous jure que vous vous en irez avec la soif.

MAURICE

Blanche, je te désire.

BLANCHE

C'est comme si vous chantiez.

MAURICE

Blanche. Je te veux une dernière fois. Ce serait délicieux. Écoute? ce serait original, ce serait comique.

BLANCHE

Ce serait tordant.

MAURICE

Viens, viens donc.

BLANCHE

Oui, j'entends, ça aurait une saveur fine, un petit goût d'adultère avant la lettre, avant la lettre de faire part de nos mariages. Vous m'offrez bonnement la belle en amour, puis nous nous donnerions la main, et d'un bon vous passeriez d'une femme à l'autre. C'est une trouvaille, cette idée-là. Ah! tenez, vous êtes ridicule... vous êtes malpropre.

MAURICE

Ah! flûte! c'est vous qui êtes ridicule! En voilà des façons! Je vous demande à qui nous ferions du mal et qui s'en douterait? Oui, ridicule et mauvaise! Vous reculez par orgueil puéril, pour avoir l'air digne et parce que vous êtes vexée (Blanche hausse les épaules), certainement, vexée de mon mariage... comme s'il n'était pas votre œuvre! Car vous m'y avez poussé, malgré moi. Ainsi vous excusiez le vôtre préparé sournoisement. Il fallait m'éloigner, M. Guireau attendait à la porte. La preuve que je dis la vérité, c'est que moi je vous sacrifierais sur l'heure, sans regret, une fortune dont je me moque et que vous!...

BLANCHE

Cela prouve seulement que vous vous égarez, Maurice, et que j'ai de la raison pour nous deux.

MAURICE

Oh! bien, bien, cessez de vous tordre les bras; puisque je vous choque, je me retire. Après tout, j'y tenais, parce que je croyais que vous ne demandiez pas mieux. Mais je n'y tenais pas tant que ça. Enfin, je n'y tiens plus. Bonjour, au revoir, bonne nuit, adieu. Bien des choses à M. Guireau! (Il fait ses préparatifs de faux départ qui consistent à prendre son chapeau et sa canne et à les poser pour les reprendre encore et les reposer.)

BLANCHE

(Avec une mélancolie douloureuse, sans regarder Maurice.)

Fallait-il finir si misérablement! c'est avec des insultes que vous me quittez, quand vous êtes venu, ce soir que rien ne vous y forçait, en bon garçon désireux d'être loyal et tendre jusqu'au bout. Nous étions fiers l'un de l'autre. Les amants ne valent que par les souvenirs qu'ils se laissent et nous tâchions de nous laisser des souvenirs précieux. Ah! maladroit!

MAURICE (revient lentement)

Oui, maladroit. Je gâte tout. Vous ne cessez pas d'être une adorable amie et moi je ne réussis qu'à vous révolter. Je me reconnais bien là. Je me fais toujours de grandes promesses que je ne peux jamais tenir. Rien ne me changera. Je prévois que je ne tourmenterai pas qu'une femme dans ma vie, et pour continuer, dès que je vous aurai quittée, j'irai, comme vous le disiez tout à

'heure, retrouver l'autre, celle qui m'attend là-bas, et si elle n'est pas un ange de docilité, sincèrement je la plains.

BLANCHE

Voilà que vous vous noircissez. Au fond, vous n'êtes pas méchant, mais quelquefois vous éprouvez du plaisir à dire des choses dures.

MAURICE

Si vous croyez que ça m'amuse toujours!

BLANCHE

Je sais que vous ne les pensez pas.

MAURICE

Non. Malgré moi, elles me passent toutes seules par la tête.

BLANCHE

Jusqu'à présent votre conduite était irréprochable. Tout allait si bien! Qu'est-ce qui vous a pris?

MAURICE

Je ne sais pas.

BLANCHE

Allons, vous n'avez eu que ce petit instant d'erreur, et je vous pardonne. (Elle lui tend la main.)

MAURICE

Vous pardonnez toujours! mais votre pardon ne m'excuse pas. (Lui tenant les mains.) Manquée à cause de moi; ratée notre rupture!... Malin, va! Il ne me reste qu'à vous débarrasser de ma piteuse personne. Pourvu que je ne revienne pas machinalement demain!.. Où en étions-nous? Tout est réglé? Vous ne me devez rien, je ne vous dois rien?

BLANCHE

Oh! voulez-vous un reçu?

MAURICE

Ah! un reçu daté et signé que je jetterais galamment le jour de mon mariage dans la corbeille de noce!... Oui, je sens que chaque parole que je prononce maintenant ne peut être qu'une maladresse de plus. Tantôt j'ai l'air de quitter une compagne de voyage : moi, je suis arrivé, je descends, correct et banal; et tantôt je voudrais

dire quelque chose de très profond, de très doux, de décisif, le mot de la fin. Je ne peux pourtant pas sortir à l'anglaise, sans saluer. Mon Dieu, inspirez un pauvre homme stupide, et vous-même, ma triste et généreuse amie, aidez-moi.

BLANCHE

Vous me faites peine et pitié! Ne vous torturez pas. Ne cherchez pas. Ne dites rien et allez-vous-en.

MAURICE

Si au moins j'avais la certitude que vous êtes calmée.

BLANCHE

Je suis calme. Allez et soyez heureux... Et votre petit paquet sur la table?

MAURICE (qui s'en allait, revient)

Oui, j'y pense... Si vous pouviez reposer vos nerfs fatigués, dormir.

BLANCHE

J'essaierai. Je suis lasse. Laissez-moi, je voudrais être seule.

MAURICE

Appuyez-vous sur ce coussin. Voulez-vous que je baisse la lampe?

BLANCHE

Non. Ce serait lugubre. Arrangez le feu; je frissonne. (Maurice se précipite pour arrânger le feu, puis il va, sur la pointe du pied, baiser la main de Blanche.) Vous êtes encore là?

MAURICE

Chut! ne vous occupez pas de moi, je suis parti. Il n'y a plus personne près de vous.

BLANCHE

Quel vide! Que de choses vous emportez!

MAURICE (soulevant la tenture)

Il vous reste le beau rôle. (Il sort.) — La tenture se referme. Blanche regarde.)

Jules RENARD

RIDEAU

Le Gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir., 152, r. de Vaugirard, Paris.

FÉLIX FAURE INTIME

SILHOUETTES

La première fois que M. Félix Faure prit contact avec la Presse, qui devait l'accompagner bien souvent dans la suite, ce fut au cours d'un voyage présidentiel de M. Carnot.

M. Carnot effectuait alors ce vogage de Corse qui fut l'un des plus étonnants et des plus gais. Par exemple, nous sommes quelques-uns à nous demander encore pourquoi on l'a fait, celui-là? Ou tout au moins, il nous a rendus fort sceptiques touchant l'utilité des tournées officielles, la fermeté et la fécondité des promesses présidentielles et ministérielles. Ainsi, il était entendu, à l'avance, que le Président visiterait la Corse pour se rendre compte, par lui-même, des moyens de défense de l'île qui est considérée, dans le monde militaire, comme un point stratégique important et dont nous ne tirons pas assez parti. On devait s'y appuyer très solide-

ment; cette île serait un centre de ravitaillement précieux, mais, dans l'état présent, elle est à la merci d'un coup de main. Et on pensait qu'à cet égard un coup d'œil du Président lui ferait du bien. Depuis lors, nous n'avons pas entendu dire que les choses aient changé et que la Corse soit défendue autrement que par sa faible garnison et le courage légendaire de ses habitants. De même, au point de vue industriel et commercial, on espérait quelques bienfaits du passage à travers le pays, d'une véritable colonne de journalistes, de ministres et de députés qui, au retour, demanderaient routes, chemins de fer, travaux d'assèchement, etc. Ce n'était pas pour rien que tous ces gens éminents avaient hoché la tête à vingt reprises par jour, en disant d'un air entendu : « Ce qu'il vous faudrait ici, c'est une bonne voie... » Autant en emporte le vent qui balaye le dernier couac de la dernière fanfare. La Corse est toujours un pays charmant, mais on y voyage peu en chemin de fer et davantage à cheval, à la « va comme je te pousse », en zig-zags!...

Pour ma part, au fond, j'ai toujours cru que ce voyage de Corse avait été entrepris pour donner à la Presse l'impression — très justifiée — que si Emmanuel Arène n'est pas empereur de son île, c'est parce que le chapeau haut de forme à huit reflets convient mieux que la couronne à son élégance parisienne. S'il voulait monter sur un trône restauré pour lui, là bas, certes, il le pourrait, sans révolution. Pendant cette tournée, il « n'y en eut » que pour lui, — et s'il laissa quelques ovations aux autres, — aux continentaux, au Président, — c'est encore parce qu'il est bon prince. Il a assez de pouvoir personnel pour m'avoir procuré l'honneur, durant un exquis séjour dans sa maison familiale, de déjeuner en tête à tête avec un bandit. Celui-ci avait, à vrai dire, l'air d'un ouvrier terrassier de la plaine Saint-Denis qui, à table, tortille entre ses doigts sa casquette en poils de lapins et cherche instinctivement où il crachera, mais c'était un vrai bandit tout de même : il avait abattu quelques gendarmes — et pourtant il avait passé inaperçu entre deux représentants de la force armée qui montaient une sorte de garde non loin de la porte du député! — C'est qu'il allait chez M. Emmanuel.

Que faire contre lui?

Et, sous la conduite d'Emmanuel, ces jours-là, j'ai également assisté à d'autres spectacles qui n'étaient pas moins suggestifs : j'ai vu de braves femmes, tout de noir vêtues, comme elles le sont

presque toutes, de ce noir qui leur donne un aspect uniforme de veuves et qui éloigne la moindre idée de galanterie ; je les ai vues se jeter à genoux devant notre groupe, et, après le signe de la croix, tendre au député un placet. Elles étaient relevées aussitôt avec beaucoup de cordialité, et recevaient l'assurance que leurs vœux identiques — l'obtention d'une place quelconque — seraient exaucés. Mais c'est égal, si l'on veut avoir une crâne idée de l'homme qui a l'habitude de s'agenouiller devant la femme, c'est là qu'il convient d'aller la prendre, à condition, sans doute, d'avoir Emmanuel Arène pour cicerone.

M. Carnot qui avait cette bonne fortune, connut ces joies et toute la Presse également. Je dis bien la Presse, avec une majuscule, parce qu'une autre caractéristique de ce voyage, fut qu'il n'y avait pas, derrière le Président, une simple troupe de journalistes en promenade : il y avait un corps d'état, un corps expéditionnaire, la Presse enfin, avec toute sa majesté et son indiscrète agitation.

Dieu me garde d'égratigner, même du bec de la plume, d'excellents confrères qui furent mes compagnons de route très aimables, et qui n'auraient pas demandé mieux que de travailler assidûment à transmettre, par télégraphe, les louanges du Président et de sa suite. Mais il se trouva que dès que la Presse eut mis le pied dans l'île, elle s'aperçut que ce pays béni ne possédait pour ainsi dire pas de relations télégraphiques avec le continent ! Il existait un seul fil sous-méditerranéen ; on y avait tant bien que mal rattaché d'autres fils, mais à partir du point d'immersion, les dépêches s'accumulaient et étaient transmises avec un retard de quarante-huit heures ! Ce que voyant, la Presse prit gaiement son parti d'un tel contre temps, et, laissant la parole au représentant de l'Agence Havas, M. Pognon, qui est le seul homme au monde sachant remettre sur pied l'improvisation d'un chef d'État, ladite Presse rentra ses crayons en poche, et affecta des allures de touriste officiel, dégagé des soucis professionnels de ce bas monde. Elle fut, dès lors, parfaitement heureuse ; elle n'eut pas d'autres soucis que de conserver à peu près intacts le plastron de sa chemise et les revers de l'habit noir qu'Elle avait endossé à Marseille (les valises de rechange étaient on ne savait où !) Puis, Elle but, mangea, étudia le pays, le goûta en artiste, donna son avis sur l'avenir économique de l'île ; bref, Elle devint aux yeux de tous les habitants, un personnage des plus considérables, que l'on fêta d'une façon inconnue même dans l'ancienne Écosse...

C'est dans ces conditions que la Presse fit connaissance de M. Félix Faure.

Elle était devenue, visiblement, si importante, qu'on pouvait se demander, à certains instants, si ce n'était pas Elle qui visitait l'île, au lieu d'un simple Président. Elle faisait, à toutes les heures, des recrues! Les représentants de journaux étaient partis de Paris au nombre de trente-cinq environ; ils étaient cinquante à Marseille. A Ajaccio, un matin, on remarqua, sur le quai de la gare, qu'ils formaient une colonne de cent habits noirs! Précisément, comme d'habitude, M. Carnot les passait en revue. Il y manquait rarement; il avait l'affabilité simplette et le sourire réellement doux; il s'approchait toujours, à chaque départ, de ses compagnons de voyage et demandait de leurs nouvelles, des nouvelles du temps. S'il pleuvait ?... Ne l'avait-on pas surnommé méchamment La-Pluie-qui-préside?...

Il s'acquittait donc de ce devoir présidentiel, non des moindres, tout de bonne humeur, quand le bruit d'une altercation lointaine parvint jusqu'à lui. Il détacha un officier d'ordonnance qui, flanqué du syndic de la Presse (c'était M. Bertol Graivil, aussi jovial que grave... et juste à l'occasion) se dirigea vers le théâtre de l'incident. Une rapide enquête fut faite : dans un groupe, un prêtre, paysan d'aspect, s'exprimait avec une volubilité tout italienne. Il avait voulu prendre place dans le wagon de la Presse, et celle-ci, tout d'un bloc, s'était révoltée. On interrogea le prêtre. « Qui êtes-vous, Monsieur l'abbé? — Je suis journaliste! — Ah! mais quel journal représentez-vous? reprit sévèrement M. Bertol-Graivil. Le *prettrino* cligna de l'œil et, malicieusement, répondit : « Le *Siècle!* » Un hourvari accueillit cette réplique trop audacieuse (si encore il avait représenté la *Croix!*) et on expulsa l'abbé qui se réfugia dans le fourgon à bagages : il était le cousin du garde-frein.

Et la Presse reprit sa sérénité quotidienne. Or, quand l'officier d'ordonnance retourna auprès du Président pour lui exposer cette petite aventure comique, il passa tout auprès d'un gentleman et d'une dame, qu'il salua avec une grande déférence. Ceux-là n'étaient pas de la Presse et n'en voulaient pas être, mais qui ?... On s'informa.

Le gentleman, qui riait de l'incident que lui contait alors l'officier d'ordonnance, était très grand, large d'épaules; il était vêtu d'un complet anglais de couleur; il portait un feutre tyrolien sur

l'oreille ; un monocle à cordon s'encastrait dans son orbite, ou se balançait sur son gilet ; il avait enfin des guêtres blanches ! La dame était également de haute stature, la taille bien prise dans une redingote également anglaise, le feutre également tyrolien un peu incliné, la chevelure enveloppée d'une gaze bleue qui cachait ses traits.

Des globe-trotters ?... Un « parlementaire » renseigna tout le monde : « C'est M. Félix Faure et Mlle Félix Faure. » Et après ? Cela n'en disait pas tout à fait assez. On compléta. M. Félix Faure, député du Havre, ancien sous-secrétaire d'État aux Colonies. De son métier « armateur ». Notez que l'on disait *armateur*, ce qui marque bien une nuance. « Tanneur » ou négociant en cuirs » ne sonne pas mal, dans ce pays où l'épicerie aspire justement à la Légion-d'honneur, autant que l'ébénisterie, mais « armateur » a quelque chose de plus cossu, qu'il doit peut être au temps lointain où ce personnage entreprenant était frotté d'exotisme, cultivait les lettres et collectionnait les bibelots, les curiosités des *sauvaiges*.

Phot. Boyer.

Mme Félix Faure.

Donc, l'armateur Félix Faure et sa fille, Mlle Lucie, voyageaient, comme la Presse, avec elle, et ils avaient cette chance d'apprendre (leçon pour l'avenir), quel rôle elle tenait dans les

préoccupations d'un chef d'État. Je crois qu'ils ne poussèrent pas plus loin cette expérience ce matin-là et qu'ils laissèrent la caravane auguste achever son excursion quotidienne ; ils allèrent au gré de leur fantaisie, en dilettanti, avec quelques amis. Ils faisaient partie, en effet, d'un groupe de Parisiens qui prenaient, du voyage, seulement ce qu'il offrait d'amusant. Ils étaient embarqués au nombre d'une cinquantaine sur le *Duc-de-Bragance*, où le directeur de la Compagnie transatlantique les avait invités, et ils descendaient à terre à leur convenance, selon l'attrait des cérémonies, puis ils se réfugiaient à bord mais, là encore, ils retrouvaient la Presse et c'était, de nouveau, l'occasion d'incidents parfois comiques. La Presse avait pris passage sur le *Duc-de-Bragance* sans bien savoir chez qui elle était : l'invitée du Président ou de M. Pereire ? A sa louange, il faut dire qu'elle se montre, sur ce chapitre, très susceptible et si ses promenades en corps ont un aspect trop majestueux parfois, elle témoigne aussi fréquemment un juste désir de conserver son indépendance et d'être traitée avec des égards parfaitement mesurés. Or, sur le *Bragance*, on avait eu la fâcheuse idée de lui réserver tout l'arrière du bateau et de lui donner table à part ; l'avant était occupé par les autres Parisiens, qui semblaient ainsi des privilégiés, des voyageurs d'une caste supérieure.

Cela, les journalistes le supportèrent très mal et, au lever de l'ancre, au premier déjeuner, ils le donnèrent à entendre assez haut. Les « gens » de la proue, leur semblait il, regardaient de travers ceux de la poupe ! On discuta, on parlementa, bref, l'animation croissant, il fallut qu'à la fin du repas, M. Pereire parût, en personne, à la table de la Presse et l'assurât de sa sympathie et de ses regrets de ne l'avoir pas tout entière logée sur l'avant. Les relations n'en restèrent pas moins un peu froides entre les deux camps. Et, un peu plus tard, en vue de Monaco, le différend renaquit : le prince avait envoyé un aide de camp à bord pour transmettre ses invitations. « Toutes pour l'avant », naturellement ! Les journalistes étaient simplement admis à présenter leurs respects à Leurs Altesses et à perdre un louis à la noire et la rouge, sans plus. Ce fut un beau tapage ! Et non sans raison, après tout. La Presse bouda l'Altesse avec un ensemble complet et si elle joua et perdit, ce fut « individuellement ». Toujours les nuances.

M. Félix Faure et Mlle Lucie Faure virent ceci et cela, assistèrent, de leurs cabines de luxe, à ces pourparlers et à ces révoltes.

Ils durent penser, dès lors, que ces gaillards-là étaient insupportables. Dix ans plus tard, ils avaient à compter avec eux...

Nous les vîmes à terre, pendant les quatre ou cinq jours du voyage, à plusieurs reprises encore. Ils déambulaient rapidement, d'un pas léger de personnages parfaitement heureux de leurs loisirs, sans autre préoccupation que de regarder le bleu turquoise de la promenade des Sanguinaires, et de rechercher les innombrables souvenirs napoléoniens. Une après-midi, sur le Cours, leur incognito fut troublé par une de ces manifestations si originales dont la Corse est coutumière : ils virent, avec nous, en quoi consiste une ovation de « clients ». Emmanuel Arène parcourait à pied sa bonne ville ; quand il rencontrait un ami, après une poignée de main échangée — ou une embrassade, car on s'embrasse à tout instant — l'ami se rangeait derrière son député, et bientôt s'allongeait une interminable file de partisans qui faisaient cortège durant toute la promenade. De loin en loin, la cohorte s'arrêtait : le député adressait la parole à un personnage important, à M. Félix Faure, par exemple, qui cherchait vainement à s'effacer, et aussitôt les cris de « Vive Arène ! vive Faure ! » éclataient. Les premiers cris, peut-être, après ceux du Havre, les cris « familiers » ceux-ci... Encore un apprentissage ! Ma foi, M. Félix Faure saluait déjà fort bien et il avait sur les lèvres le sourire de circonstance, avec un peu plus de liberté et de fantaisie qu'aujourd'hui, un sourire d'homme politique et de voyageur très « chic », de *dandy*, pas de « gommeux »... C'est ainsi qu'en somme il apparaissait.

Quelques mois après ce voyage de Corse, le directeur de la *République Française* me manda à son cabinet ; c'était M. Joseph Reinach ; grâce à une bienveillance dont tous ses collaborateurs ont conservé un reconnaissant souvenir, j'occupais alors dans son journal un peu les fonctions de maître Jacques ; j'étais apprenti rédacteur politique, sous-secrétaire de rédaction, chroniqueur et critique d'art, c'est-à-dire que, nul de mes collaborateurs ne s'en souciant, nul étant moins occupé que moi, je visitais gravement les Salonets et Salons ; avec la tranquille audace du jeune âge, je disais mon sentiment sur la peinture, la sculpture, la gravure ; j'attribuais à l'un un « faire » délicat, à l'autre, une patte étonnamment vigoureuse, et je concédais que le troisième enveloppait de tonalités chaudes les nacres éblouissantes des chairs féminines. C'est, malheureusement, ce que, dans la plupart des cas, on appelle « faire de la critique d'art ». Puisque « j'en faisais » et

qu'après tout, mes épithètes et mes formules en valaient bien d'autres, mon directeur me confiait avec bonté l'éloge de tous ceux de ses amis qui lui avaient demandé quelques lignes dans la *République*. Cette fois, il me tendit, non pas une carte d'exposition, mais un petit livre, et me dit : « Voici une très gentille œuvre d'un de vos confrères. Rendez-en compte aimablement ; ce confrère est une jeune fille qui vous en saura gré. »

Phot. Pirou.

M. Félix Faure,
Sous-secrétaire d'État au ministère des Colonies.

Je pris le livre; c'était une brochure assez luxueusement imprimée, tirée à tout petit nombre chez un imprimeur du Havre ; elle ne portait comme signature que ces trois lettres L. F. F. Cent pages en tout : elle contenait des impressions de voyage, en Italie, et notamment à Florence. Je suis certain que « l'ouvrage », si le mot n'est pas trop gros, n'a pas été réimprimé ; il n'était d'ailleurs destiné qu'à des intimes. J'en fis l'éloge en trois cents lignes ; il le méritait vraiment ; il donnait notamment sur « Santa Maria dei Fiori », des aperçus doctes et originaux, dénotant des lectures variées et un goût artistique personnel. Le tout écrit en français clair, juste assez maniéré pour se distinguer nettement des impressions banales de jeune fille qui écrit à ses amies.

Quand je remis ma prose à mon directeur, il la trouva peut-être,

à part soi, un peu longue et lourde, mais, avec un aimable sourire,

Habitation de M. Félix Faure, rue de Madrid

il dit : « Faites composer; vous allez ravir un excellent père de famille », et il me nomma M. Félix Faure; l'auteur était Mlle Lucie

Félix-Faure, notre compagne de voyage en Corse, qui, du maquis, avait passé en Italie, avec son père, et avait achevé cette excursion en donnant l'attention la plus intelligente aux choses d'art qui se présentaient devant ses yeux.

Après la publication de l'article, je ne reçus pas le petit mot auquel les critiques sont habitués et qui n'a plus guère de prix à leurs yeux, sauf quand il est tracé, par exemple, par Mme de Martel, une amie de la famille Félix Faure, laquelle n'a garde de laisser passer l'impression d'un éloge pour Gyp, sans envoyer à l'écrivain une feuille de papier aristocratique, cachetée de cire blanche armoriée et où elle a tracé ses compliments en caractères cunéiformes, hauts d'un centimètre... Au lieu du petit mot traditionnel, je reçus une invitation à dîner.

Rue de Madrid... M. Félix Faure habitait là un petit hôtel décoré d'une façon peu ordinaire; dans le salon et le fumoir surtout, qui étaient au rez-de chaussée, on trouvait quantité d'objets indo-chinois et indiens : bouddhas, soieries, statuettes dorées et multicolores, bronzes et laques nacrées qui rappelaient, soit le passage de M. Félix Faure au sous-secrétariat d'État aux Colonies, soit ses voyages en Perse, en Asie-Mineure, en Égypte. Dans ce milieu d'aspect exotique et qui contrastait heureusement avec les faux Tanagra ou les faux bibelots Empire à la mode, l'accueil était tout à fait cordial, en même temps que le choix des invités semblait, selon un cliché connu, « bien parisien ». Il y avait là des peintres, peintres élégants surtout, des littérateurs, pas trop de politiciens, ni de conseillers d'État. Au dîner, j'eus l'extrême satisfaction de me voir placé à côté de l'auteur de la brochure sur Florence.

Ici, si j'étais un bon Dangeau, je ferais un portrait de mon aimable voisine et je cueillerais à son intention dans mes souvenirs de critique d'art un bouquet d'adjectifs point trop fanés. Mais ce ne serait pas digne de l'intelligence de Mlle Lucie Félix-Faure, qui n'éprouverait aucun plaisir à voir écrire qu'elle est exquise, ou qu'elle est toute gracieuse, ou qu'elle est quelque « chose de mieux ». Je me bornerai à me rappeler que son regard me parut extrêmement mobile, inquisiteur, habile, semblait-il, à démêler la vraie physionomie des hommes et des faits; elle donnait l'impression d'une personne qui observe, qui réfléchit et qui a son franc parler, sans pruderie, comme sans pédantisme. Et à cet égard, notre conversation à bâtons rompus fut très curieuse. De la brochure sur Florence, pas un mot, comme il convenait, — séuls, les bas-bleus

remercient avec effusion. — mais après un très petit nombre de banalités obligatoires sur les voyages, s'engagea bientôt un entretien très amusant sur le monde de la peinture et de la littérature. A cet endroit, le malheureux critique d'art faillit bientôt perdre pied et ne s'avança plus qu'avec une prudence extrême. Mlle Lucie Faure n'avait pas seulement, comme on dit, des « clartés » de tout, faites de bribes des journaux du matin; elle montrait, par ses propos, qu'elle avait énormément lu, connu et retenu, et cela en tous les genres. Son admiration était prodigieusement éclectique; elle allait des poètes et des peintres symbolistes aux dernières pièces de la Comédie Française, du Sâr Péladan et de M. de Larmandie, un ami de la maison, à MM. Coquelin et Mounet-Sully. C'était une admiration bien nuancée, démêlant les originalités d'avec les pitreries et riant en toute franchise du bric-à-brac de la Rose + Croix, tout en s'efforçant d'y signaler un effort « d'âme inquiète » vers l'idéal. Puis, je ne sais comment, l'entretien s'étant égaré vers les questions religieuses, Mlle Lucie Faure avoua très simplement que de tous les Pères de l'Église, elle préférait saint Augustin dans ses *Confessions;* elle reconnaissait, en outre, un grand attrait à la lecture de la *Somme* de saint Thomas-d'Aquin.

. . . . . .

Quinze jours s'étaient écoulés depuis cette controverse sur les Pères de l'Église. Après un déjeuner sur les boulevards, il faisait beau, les fiacres découverts étaient tentants ; j'en hélai un au hasard et, m'étalant sur les coussins, je me fis conduire vers le petit hôtel de la rue de Madrid, où je déposerais une carte. Je roulai une cigarette et, l'adresse donnée, je sonnai bientôt à la porte de M. Félix Faure; j'avais encorem a cigarette, avec ma canne, dans la main gauche; dans la droite, un carton corné que j'avais préparé en pensant qu'à cette époque de l'année Mme Félix Faure ne recevait plus. La porte s'ouvrit brusquement toute grande et je me trouvai en face de Mlle Lucie Faure qui descendait un escalier et allait entrer au salon. Je demeurai dix secondes abasourdi, tendant machinalement mon carton, et ne sachant que dire; un éclair moqueur passa dans les yeux gris-bleu de Mlle Lucie Faure, qui m'avait toisé des pieds à la tête et qui ne pouvait s'empêcher de trouver plaisante la mésaventure de ce bon journaliste pris au piège mondain. Avec bonhomie elle me tira vite d'embarras : « Ma mère ne reçoit pas, Monsieur, mais elle est, par hasard, au salon. » Et je dus, dissimulant mon carton, toujours embarrassé de ma canne

et de mon canotier, entrer dans la pièce voisine où je trouvai Mme Félix Faure avec deux personnes. Ce furent quelques minutes embarrassantes, mais heureusement, Mme Félix Faure et sa fille s'ingénièrent à dissimuler mon suplice. Mme Félix Faure, assez forte, au visage calme, aux gestes rares, avec des airs de bourgeoise très cossue, parla sur un ton très doux, avec une voix presque maternelle, des Parisiens qui s'en vont à la campagne, des obligations mondaines que les beaux jours suspendent, des théâtres qui ferment et des vacances toutes prochaines. Sa fille la seconda dans cette œuvre de charité, et quand le singulier visiteur que j'étais se retira, toujours empêtré de son carton et de sa canne, il murmura : « Ce sont tout de même de braves gens. »

Mlle Lucie Faure. Phot. Boyer.

Paul Bluysen (1).

(1) Ce chapitre est le premier du très beau volume : **Félix Faure intime**, que vient de publier M. Paul Bluysen, chez l'éditeur Juven.

L'AFFAIRE NAYL

PREMIÈRE PARTIE

I

Auray, que nous appelons une ville en Bretagne, ne serait qu'un hameau si on la transportait dans les environs de Paris. Elle a de trois à quatre mille habitants. Elle baigne le pied de ses vieilles murailles dans une petite rivière dont les eaux se confondent un peu plus loin avec celles de la mer. Une grande rue mal pavée et bordée de maisons en bois et en terre commence au pont, et grimpe par une côte escarpée jusqu'à une place oblongue, sur laquelle s'élève la mairie, bâtiment assez maussade et presque moderne, car il ne remonte pas au delà de la première moitié du XVIIe siècle. Quelques ruelles étroites partent de cette artère principale, et vont se perdre dans la campagne. Les architectes qui les ont bâties ne connaissaient pas les règles de la symétrie, ce qui n'est pas un très grand malheur. Chaque maison s'en va capricieusement sans se soucier de sa voisine, avançant, reculant, montrant son pignon ou sa façade, selon les accidents du terrain et les limites des propriétés. Le rez-de-chaussée est le plus souvent en pierres de taille; mais le premier étage, qui se prolonge en

La vieille Annah, servante ou maîtresse du logis.

saillie sur la rue, se compose de vieilles poutres à peine équarries peintes d'un rouge sombre, et servant de supports à des barasseau de paille et de torchis. Des fenêtres irrégulières, garnies de car reaux larges comme la main, des niches avec des statues de plâtr grossièrement enluminées, de naïves enseignes grinçant sur un verge de fer, de longs toits en ardoises surmontés d'une calotte d plomb ou de quelque animal fantastique en fer-blanc, donnent à l'ensemble l'aspect d'une ville du moyen âge qui serait restée sou cloche pendant trois ou quatre siècles. Les habitants ne font rie pour détruire cette illusion. Les paysans qu'on rencontre dans le rues les jours de marché portent de lourds sabots de bois blanc des guêtres blanches montant jusqu'aux genoux, des culotte courtes à mille plis, une ceinture de cuir, un habit brun ou bleu : larges basques et un chapeau plat dont les immenses bords laissen à peine apercevoir dans l'ombre leurs traits accentués et quelqu peu sauvages. Jeunes et vieux ne parlent entre eux que bas breton le français étant considéré comme une langue savante à l'usage de *messieurs* qui ont été à Vannes. Les marchands étalent les objet de leur commerce jusque dans le milieu de la rue : une pile d drap sur une table, un baril de lard, une montagne de savon roug et noir, de la mélasse, des chandelles, confondus dans un pêle mêle des plus pittoresques, servent d'appeaux pour affriander le chalands. Si vous entrez dans la boutique, espèce d'antre qui n reçoit de jour que par la porte, et où l'on arrive en descendan quatre ou cinq marches de pierre, la maitresse du logis vou vendra sur la même table un quarteron de beurre et deux aune de ruban : la *spécialité* n'a pas encore pénétré dans la bonne vill d'Auray. On y compte par livres, sous et deniers, à la mode d vieux temps; il n'y a de centimes que pour le percepteur. J'y achetai étourdiment, en 1833, un almanach qui se trouva être d l'année du sacre de Charles X. Je voulus plus tard en faire l'obser vation au vendeur; mais il me répondit avec beaucoup de sang froid que j'y trouverais toujours les foires, les marchés et les par dons. Des almanachs, de cette nouveauté, avec quelques alpha bets, des Eucologes et force livres de prières en bas breton, for maient à cette époque l'assortiment de l'unique libraire de la ville C'est pourtant là que je me suis procuré un livre, presque introu vable aujourd'hui, le *Supplément à l'histoire de France*, publi par le P. Loriquet en 1816.

Auray est un petit port et fait un commerce de cabotage asse

·tif avec Vannes, Lorient et Belle Ile. Quelques maisons se sont ìties successivement tout le long du quai, de manière à former ne ville basse assez peu considérée des gens de la ville haute, ıais plus active et plus au courant des affaires de ce monde. Entre ·s deux villes se dresse encore menaçante une cuirasse de pierre, ɔut armée de ses tours et de ses créneaux, derrière laquelle s'est brité Duguesclin. Ce reste de la puissance de nos ducs a une ɔlidité et une grandeur qui contrastent fortement avec les ché-ves maisons qui se pressent alentour comme un timide troupeau. ,e temps n'a pas eu de prise sur ces larges pierres, d'un grain ɔuge et puissant, qui défieraient les efforts de l'artillerie. Sur le aut des tours, à la place des toits en pointe dont il ne reste plus de estiges, d'honnêtes Alrésiens ont bâti de petites maisons toutes lanches, aux joyeux contrevents verts. Ils y ont ménagé des jar-inets, où s'élèvent des berceaux couverts de sureaux et d'aubé-ines. Ces frêles plantes couronnent les créneaux, s'échappent ar les portes béantes et à demi ruinées, et pendillent sur les ɔmbres flancs du géant de granit. C'est le soir qu'il fait bon emonter la mer jusqu'à l'embouchure de la petite rivière qui orte le même nom que la ville. Tout est silencieux comme en ase campagne; les grands pans de muraille se détachent crû-ıent sur le ciel, entourés d'un inextricable fouillis de petites ıaisons, d'arbres et de clochers pointus. Les chasse-marée, immo-iles, projettent sur l'eau leurs ombres noires, et l'on entend les ıille ruisseaux de la rivière bruire doucement sur les galets de la rève en se déchargeant dans le golfe.

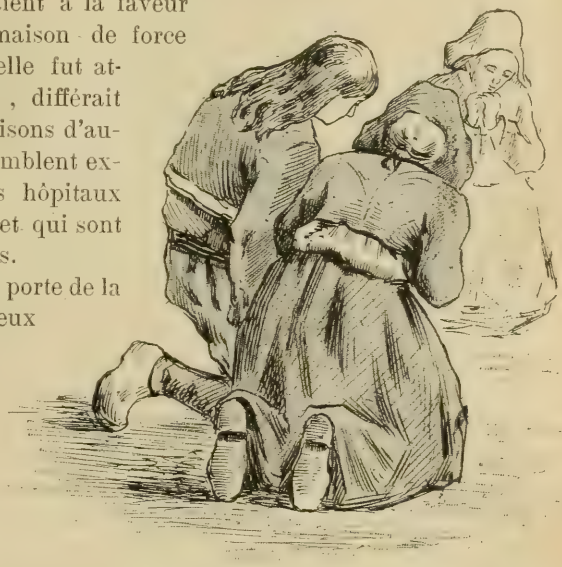
II

Je m'étais retiré là vers la fin de 1833, à une époque où je cher-hais encore ma voie à travers le vaste monde, attiré vers Paris ıar la passion de l'étude, retenu dans ce coin par l'amour du sol ıatal et les chers souvenirs de l'enfance. Si j'ajoute que j'y vivais hez le recteur de Notre-Dame, et dans l'intimité des chouans les ɔlus déterminés, il ne faudra pas qu'on me prenne pour un dévot ıi pour un légitimiste : quoique je ne fusse alors qu'un enfant, je ı'avais presque plus de droits au premier de ces titres et je n'en ai amais eu au second. L'abbé Moisan avait pour mon père une

amitié passionnée ; je crois même qu'il lui avait dû la vie sous la première République. J'avais pris l'habitude, pendant que je faisais mes études au collège de Vannes, de passer une partie de mes vacances au presbytère d'Auray, et je m'y regardais comme chez moi. J'y avais ma chambre, qu'on ne donnait jamais aux vicaires des environs, quand ils venaient par bandes de cinq ou six, selon la coutume du clergé breton, demander l'hospitalité au recteur. La vieille Annah, servante ou maîtresse du logis, qui passait pour assez revêche, m'avait pris en gré à l'exemple de son maître, et me traitait comme l'enfant de la maison.

L'abbé Moisan avait alors soixante-dix ans. C'était un grand homme d'une maigreur surprenante, avec une grosse tête et de grosses mains, droit comme un I malgré son âge, et marchant comme un grenadier. Quand il se promenait le soir avec moi dans son jardin, nu-tête, en manches de chemise, et fumant gaillardement sa pipe, vous l'auriez plutôt pris pour un soldat que pour un prêtre. Il avait pourtant été ordonné diacre à vingt et un ans; mais sa vie ne s'était pas passée uniquement à confesser et à dire la messe. Il était resté en France sous la Terreur, déguisé en garçon de ferme, conduisant la charrue, fauchant les foins, pansant les chevaux, et passant à juste titre pour un valet de premier ordre. Le soir venu, il sortait par la fenêtre du grenier à foin, et courait toute la nuit pour exhorter et confesser les paysans. Dès qu'il y eut des bandes de chouans, il en fit partie, comme aumônier, bien entendu. Les bleus disaient qu'il avait fait le coup de fusil avec Cadoudal et Guillemot, ce qui était de la dernière fausseté; mais je jurerais bien qu'il en fut tenté plus d'une fois. C'est lui qui portait les messages d'une troupe à l'autre, en prenant mille déguisements et en courant mille dangers. Tout enfant, j'ai été bercé avec le récit des aventures de l'abbé Moisan, aventures vraiment merveilleuses, si le quart de ce qu'on en disait était vrai. Quand Bonaparte rétablit officiellement le culte, en donnant à plusieurs évêques constitutionnels, avec l'assentiment du pape, les diocèses qu'ils avaient usurpés et dont les titulaires étaient encore vivants, il se forma en divers pays, sous le nom de *petite Église*, une congrégation de fidèles, qui voulait être, et était probablement plus catholique que le pape, puisqu'elle refusa de se soumettre à des évêque élus par la Révolution et réhabilités par l'Empire. L'abbé Moisan fut de cette petite Église, et continua, à ce titre, d'être persécuté quand le clergé catholique ne l'était plus. Il y

avait vingt-deux ans qu'il vivait de la vie d'un proscrit, quand arriva la Restauration. Le comte d'Artois lui fit donner la croix de Saint-Louis, qu'il reçut respectueusement et ne porta jamais. Il pouvait choisir entre les plus riches paroisses. Il ne voulut que la place d'aumônier des prisons, qui ne lui fut pas disputée. C'était moins que jamais une sinécure. La guerre civile et ses suites qui se prolongèrent plusieurs années dans les campagnes de l'Ouest, encombraient les prisons de détenus politiques, et les crimes communs se multipliaient à la faveur des troubles. La maison de force de Vannes, à laquelle fut attaché M. Moisan, différait beaucoup de nos prisons d'aujourd'hui, qui ressemblent extérieurement à des hôpitaux ou à des casernes, et qui sont presque confortables.



Les jours d'exécution, tout le monde, dans les rues, priait.

C'était une vieille porte de la ville, flanquée de deux tours à longs toits en poivrières. Elle n'avait ni cours ni préau. Les prisonniers respiraient un peu d'air dans une étroite galerie de pierre, qui allait d'une tour à l'autre en passant par-dessus la porte, et qui avait servi de chemin de ronde. On les apercevait de la rue des Chanoines, et on se montrait de loin les condamnés à mort quand il y en avait, ce qui arrivait assez souvent. L'abbé Moisan qui, en temps ordinaire, ne sortait guère de la prison, si ce n'est pour aller dîner à sa pension chez Mme Normand et pour dire sa messe à la chapelle de Saint-Vincent-Ferrier, se renfermait complètement quand il avait des condamnés à mort ou aux travaux forcés, et ne les quittait plus que sur l'échafaud ou après le transférement. Il ne passait pas le temps, comme les autres prêtres, à les exhorter ou à leur réciter des prières. Il

causait avec eux comme un ami; si c'étaient d'anciens chouans, ils en avaient long à se raconter de leurs anciennes campagnes. Il se mettait à leur service pour les moindres bagatelles, jusqu'à faire leurs commissions par la ville. On le voyait passer tout courant devant nos fenêtres, car nous logions chez Mme Normand, tout près de la cathédrale, et de la prison par conséquent. L'abbé Le Ber lui criait de loin : « S'est-il confessé? » — « Pas encore, » répondait-il. Il attendait le moment de la grâce. Il l'attendait jour et nuit, couchant dans le cachot sur une botte de paille. Les jours d'exécution, tout le monde était dans les rues aussitôt après l'*Angelus* du matin. On priait pour le condamné et pour l'abbé Moisan. Quand on entendait sonner le glas de l'agonie à Saint-Paterne, au collège et au séminaire, c'était le signal que le cortège était sorti de la prison, les gendarmes d'escorte à cheval, puis le condamné, les cheveux coupés, le cou nu, les mains liées derrière le dos, les jambes entravées, marchant à pied entre son confesseur et le bourreau, et derrière lui, sur ses pas, la charrette portant sa bière. Mes camarades couraient alors en foule le long de la rue du Mené qui traverse la ville; ils s'entassaient sur les marches du calvaire qui est à la porte du collège, parce que le condamné s'y agenouillait ordinairement, et disait à haute voix une prière, à laquelle répondaient tous les assistants. Je n'ai jamais eu le cœur d'y aller; mais ce que j'ai vu bien des fois, c'est la chaîne.

On ne connaît plus cela à présent. Dans ce temps-là, les condamnés au bagne se rendaient à pied, enchaînés les uns aux autres par le cou, depuis Bicêtre jusqu'à Brest ou à Toulon. La chaîne s'arrêtait à Vannes, pour y prendre le contingent de notre cour d'assises ; et alors l'abbé Moisan ne manquait jamais d'accompagner ses prisonniers, en les embrassant, en leur tenant les mains, en les pansant quand ils étaient écorchés par le carcan de fer, ou quand la blessure de la marque était mal guérie. Il allait ainsi à pied jusqu'à Auray, avec tous ces hommes exaspérés par la fatigue et par la honte, écoutant sans sourciller leurs injures et leurs blasphèmes. Il mangeait à la même pension que moi, avec l'abbé Le Ber, un prêtre janséniste et républicain, que mon ami le Dr Guépin a bien connu, et trois ou quatre écoliers, dont un, par parenthèse, est devenu sénateur. Il ne venait pas les jours d'exécution; il ne songeait pas à dîner ces jours-là, mais on le voyait arriver le lendemain, pâle comme un linge. Personne n'osait lui parler, et même

nous ne parlions pas entre nous. Il dépliait sa serviette, regardait à droite et à gauche en essayant de sourire, rencognait à grand'peine des larmes qui lui montaient aux yeux, puis avalait un grand verre d'eau, et s'en allait en emportant un morceau de pain sec. Il fut sérieusement malade en 1827 à la suite de l'exécution des deux Lebras, qu'il a toujours persévéré à proclamer innocents. C'est alors que Mgr de Lamothe le contraignit à accepter la cure d'Auray.

Les dévotes de sa nouvelle paroisse en furent aussi désolées que lui. Elles entourèrent les premiers jours son confessionnal; mais il avait entendu d'autres aveux! Elles le trouvèrent à la fois trop brusque et trop indulgent, et le quittèrent en masse pour ses vicaires. L'un d'eux était cet abbé Martin, qui a prêché à Paris avec succès. M. Moisan ne demandait pas mieux que d'être ainsi délaissé. Son succès dans la chaire fut le même qu'au confessionnal. Il essaya une fois de réciter un sermon de l'abbé Poule, resta court au milieu du second point, et ne prêcha plus qu'en bas breton, le dimanche, à la première messe. Il faisait beaucoup de bien, ce qui ne le distinguait pas de ses confrères, car nos prêtres bretons, depuis le curé de la cathédrale jusqu'au dernier succursaliste, passent leur vie à donner, et à demander pour donner. Quand, vers la fin de la Restauration, j'allais m'installer pour une ou deux semaines au mois de septembre, chez l'abbé Moisan, je le voyais abattu, découragé, malade. Il souffrait de se sentir inutile. Il ne reprenait un peu de vie qu'en me racontant ses batailles, comme il les appelait, ou en parlant des condamnés qu'il avait conduits à la mort. Il en parlait comme de ses enfants ; il n'y en avait pas un qu'il n'aimât et dont il ne fit l'éloge. La vieille Annah me disait qu'il retombait quand j'étais parti, et « qu'il n'avait pas assez à faire ».

Chose étrange, il sembla renaître après 1830. Tout changea aussi autour de lui ; il devint l'homme important, ou plutôt l'idole de la ville. Je ne fus pas longtemps à savoir pourquoi. Il y eut, en Bretagne, après *les glorieuses*, un essai impuissant de chouannerie. Les prêtres, pour la plupart, s'y jetèrent à corps perdu. Ils commencèrent par refuser obstinément de chanter le *Domine salvum*. Je me souviens que l'évêque, qui était un Lamothe-Broons, d'une vieille famille légitimiste, fut obligé d'aller le faire chanter devant lui à Saint-Paterne, sans quoi l'abbé Couëffic aurait résisté jusqu'à la fin. De cette première manifestation, ils passèrent à une autre, plus dangereuse : ils conseillèrent aux conscrits de ne pas

partir. Un conseil donné à un paysan breton par son confesseur est un ordre. Il y eut, aussitôt, depuis Auray jusqu'à Ploërmel, des bandes de réfractaires, dont quelques-unes tinrent la campagne contre les gardes nationaux et la troupe de ligne. Plusiers nobles offrirent leurs châteaux pour lieu de rendez-vous. Le roi Charles X, réfugié à Holy-Rood, donna à un ancien commandant de cavalerie un brevet de lieutenant général, pareil à celui qu'avait eu autrefois M. de Puisaye. Le même mouvement se produisait vers la marche de Bretagne, notamment à Vitré, où les troubles prirent une certaine gravité. L'abbé Moisan se retrouva alors dans son élément. Il ne me fit pas de confidences ; j'étais trop jeune et trop peu initié ; mais je devinais à son air, à certains propos mystérieux, à l'affluence inaccoutumée des visiteurs au presbytère, au respect tout nouveau avec lequel on le saluait dans la rue, que le recteur était en guerre. Hélas ! le mouvement ne fut pas de longue durée, deux compagnies de gendarmerie mobile en vinrent à bout ; mais dans le court espace de dix huit mois, il coûta la vie à plusieurs personnes. Quelques-unes périrent, en soldats, d'un coup de fusil. D'autres portèrent leur tête sur l'échafaud ; d'autres, plus misérables, allèrent mourir au bagne de Brest, car on affecta de les traiter en voleurs de grand chemin, non en accusés politiques. Je puis dire au sujet de cette agitation impuissante, qui n'aura pas d'historien, et à laquelle je n'attachais aucune de mes espérances, qu'elle fut l'agonie d'un grand sentiment.

Tout était irrévocablement fini quand je devins, en 1833, le commensal de l'abbé Moisan. Je venais d'achever mes études, que j'avais faites littéralement à mes frais, donnant matin et soir des leçons d'écriture et d'orthographe pour payer ma pension et mes mois de collège. L'abbé, qui avait de l'ambition pour ses amis, voulait me voir un jour professeur au collège de Vannes, et me pressait d'aller à Rennes pour passer l'examen de bachelier. Il prétendait qu'il payerait mes frais de route : Dieu sait où il aurait pris de l'argent pour cela. Je finis par y aller à pied, et par me faire recevoir à l'école normale. Mes camarades ne se sont jamais douté que je me passais de dîner tous les jours de sortie ; mais je ne me plains pas d'avoir eu une enfance et une jeunesse un peu rudes, ni d'avoir passé mes premières années, moi libre penseur et républicain, parmi des catholiques et des carlistes. L'abbé Moisan, qui ne savait pas dire quatre paroles de suite, et qui n'avait jamais lu que son bréviaire et les ordres du jour de M. de la Houssaye, a exercé

sur mon esprit une influence que je crois heureuse. Je me rappelle encore, tout lettré que je suis devenu, nos interminables discussions, dans lesquelles il était infailliblement battu, et après lesquelles je passais toutes mes nuits à discuter avec moi-même ses arguments et à croire qu'il avait raison.

III

La peine de mort était un de nos grands sujets de controverse ; car il avait renoncé de bonne grâce à ma conversion, et il me disait souvent avec un gros soupir, en me mettant ses mains sur les épaules : « Tu es perdu ! » Je ne me lassais pas de l'interroger sur les condamnés qu'il avait assistés à la mort, et surtout sur ceux que j'avais connus avant leur condamnation ; il y en avait plus d'un. Il avait une singulière maladie d'esprit : il les croyait tous innocents, et cela, du fond de son âme. Je crois bien qu'il n'excluait pas de cette absolution universelle ceux qui lui avaient avoué leur crime. Il trouvait quelque moyen de les transformer en martyrs ; ils étaient au moins victimes de leur éducation, ou des circonstances, ou de l'organisation sociale ; car l'abbé Moisan, qui tonnait tous les matins contre les saints-simoniens, après avoir lu la *Gazette de France*, était, sans s'en douter, un socialiste radical. Je parle ici, bien entendu, des condamnés pour crimes ordinaires ; quant aux condamnés politiques, il ne les croyait pas seulement innocents, il les tenait pour des héros ; et moi qui ne partage aucune de ses idées politiques, je ne suis pas éloigné de croire qu'il n'avait pas tort. On comprend qu'il était ennemi déclaré de la guillotine ; il l'était aussi du carcan, de la marque, des galères, et même des longues détentions. Il aurait maudit la prison cellulaire, si l'administration avait exercé dès ce temps-là son prétendu droit de tuer l'homme intellectuel et moral en laissant subsister l'homme physique. Il rêvait un système de détention courte, plus ou moins sévère suivant les cas, toujours dirigée vers un but de régénération morale, et après laquelle les condamnés les plus redoutables pourraient être transportés dans une colonie, où l'État les laisserait libres sous certaines conditions. Il ne refusait pas à la société le droit de tuer lorsqu'elle était dans le cas de légitime défense ; et par exemple, exception singulière chez un homme de parti qui avait encouru cent fois des condam-

nations capitales, il admettait sans difficulté la peine de mort pour les crimes politiques. Elle n'était alors, suivant lui, qu'un des incidents de la bataille. Mais ce qu'il contestait pour les crimes ordinaires, c'était le cas de légitime défense. Il pensait que, pour maintenir l'ordre et garantir la sécurité de tous, la société n'avait pas besoin de verser le sang. A ses yeux, la peine de mort était barbare, parce qu'elle était inutile. Elle n'était pas seulement inutile. Il traitait d'ignorants et de sophistes ceux qui parlaient de l'exemple, et qui regardaient les exhibitions d'échafauds comme une salutaire leçon de morale. Il soutenait tout au contraire que la cruauté des peines engendre la férocité des mœurs. « Croyez-en mon expérience, disait-il en ces occasions; le sang appelle le sang. Ceux qui assistent à une exécution avec de mauvais instincts n'en reviennent pas terrifiés, ils en reviennent démoralisés. » Son grand argument était l'incertitude des jugements humains ; il était intarissable sur cet article ; il entassait les exemples, quelques-uns d'une force accablante, et tous puisés dans ses souvenirs personnels. Ses récits étaient de longs procès faits aux juges. Il ne voyait en eux que des hommes de parti, qui avaient la guillotine pour argument. Il faut dire qu'il avait vu les cours prévôtales. Il disait, entre autres choses, que la justice politique rendait ses arrêts comme on obéit à une consigne; mais, fidèle à ses principes, il ajoutait qu'elle était instituée pour cela, qu'elle était dans son rôle en frappant les ennemis et même les suspects. « Que voulez-vous que fasse un juge, qui est lui-même une partie du gouvernement, qui lui doit sa place, qui lui demande de l'avancement, qui pense comme lui puisqu'il le sert, quand le gouvernement lui dit, en lui montrant un accusé politique : Je suis en danger, défends-moi ».

J'étais, sur ce dernier point, complètement d'accord avec M. Moisan. Ce n'est pas moi assurément qui aurais pensé à supprimer la peine de mort en matière politique, tout en la laissant subsister pour les crimes ordinaires. Quand je lisais l'histoire de la Révolution, si j'étais indigné, comme tous les hommes de cœur, des exécutions par masses, sans jugement et sans culpabilité, il y avait des conditions que je trouvais justes, et auxquelles je sentais bien que j'aurais souscrit. Je sais à présent pourquoi nous pensions ainsi, M. Moisan et moi, sur la justice politique. Il avait vécu sous la Terreur rouge, l'Empire et la Terreur blanche; moi-même j'étais entouré de gens qui avaient perdu leurs amis sur l'échafaud,

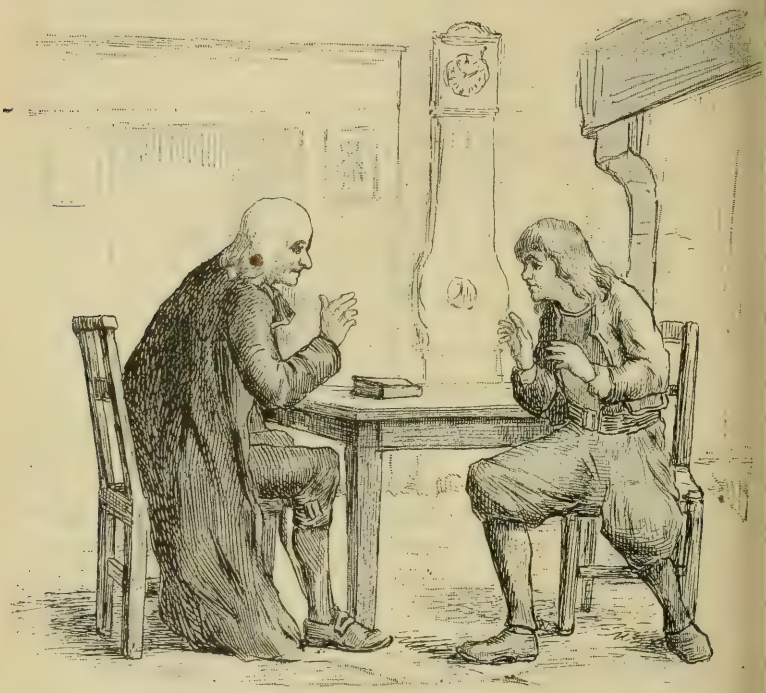
ou qui avaient été condamnés et avaient échappé à la mort par miracle. Toute répression sanglante engendre des représailles; il est contre nature d'en attendre la paix. L'échafaud politique ne fait pas seulement des assassins comme l'autre échafaud : il fait des juges politiques.

Je voudrais dire au moins que je partageais les idées de l'ancien aumônier des prisons en matière de crimes communs; mais né en 1815, entre la terreur maudite et la terreur bénite, j'étais trop près des âges de sang. On ne parlait autour de moi que de répondre à la mort par la mort. J'étais d'ailleurs retenu par la fameuse phrase dans laquelle M. Alphonse Karr, qui a été depuis un de mes amis, a résumé tous les arguments par lesquels la peine de mort peut être défendue : « Que messieurs les assassins commencent. » Nous répétions de part et d'autre les mêmes discours, avec la même passion et le même succès, dans nos promenades à Sainte-Anne et à Quiberon et dans nos excursions à Vannes ou à la pointe de Saint-Gildas. Quand l'abbé ne savait plus que dire, il me fermait la bouche avec le procès des frères Nayl, dont vous allez lire le récit tout à l'heure; ce souvenir encore tout récent nous troublait l'un et l'autre, et nous laissions filer notre canot le long des rochers de la côte, en gardant le silence, et en pensant aux terribles événements que nous venions de traverser. C'est au retour d'une de ces courses qu'il me demanda d'écrire l'histoire de nos trois amis. Je l'écrivis tout d'un trait le lendemain matin, non pour prouver, comme on peut le voir par ce qui précède, mais pour raconter et pour fixer nos communs souvenirs.

Le pauvre abbé Moisan me fit promettre de la publier un jour, « si jamais tu deviens auteur, » ajoutait-il. La voici. Elle a dormi tout un quart de siècle sous mes livres de ce temps-là, avec les manuscrits que j'accumulais alors en véritable échappé de collège. Quand j'ai relu, au bout de vingt ans, ces récits très naïfs mais très véridiques, avec un sentiment qui doit ressembler à celui d'une femme arrivée au seuil de la vieillesse et qui retrouve inopinément au fond d'un tiroir une fleur desséchée, une parure flétrie, je n'ai pu résister au désir d'en publier un ou deux, en me cachant avec soin sous un nom que prenaient tour à tour tous ceux qui ne voulaient pas être reconnus. Je laisse paraître aujourd'hui, en le signant, celui que j'ai appelé *la Peine de mort*, parce qu'un récit vaut quelquefois autant qu'une raison.

Je ne puis terminer ce préambule sans dire que mes idées sur le

point principal ont été entièrement modifiées par l'étude. Je pense à présent que la peine de mort et toutes les peines perpétuelles peuvent et par conséquent doivent être retranchées de nos codes; en un mot, je refuse à l'homme, soit en matière politique, soit en matière ordinaire, le droit d'infliger à l'homme ou une souffrance ou une flétrissure irrévocables. Je n'admets ni l'infaillibilité dans



Il en parlait comme de ses enfants.

le juge, ni l'éternité de la perversité dans le coupable. J'ai été quelque temps mêlé, après la fondation de la République, à l'administration de la justice criminelle; j'ai visité un grand nombre de prisons dans toute l'Europe, depuis Mazas jusqu'à Millbanks; je suis allé à Portland, pour me rendre compte de la manière dont les Anglais remplaceront la peine de mort quand ils y auront renoncé. Ce que j'ai surtout rapporté de ces longues études, c'est la peur de l'irréparable. Il y a une maison, en Bretagne, qui m'au-

rait suffi, sans aller si loin, si je ne m'étais pas obstiné à lutter contre moi-même dans mon désir de ne pas remplacer la raison par le sentiment. Ce n'est plus aujourd'hui pour moi une question d'humanité. En demandant qu'on laisse toujours à la société le moyen de réparer une erreur, si je pense beaucoup à la victime, je pense encore plus à la société elle-même ; et j'ai moins peur du tort qu'une erreur judiciaire fait à un homme, que de celui qu'elle fait à la justice.

Quelques-uns périrent en soldats, d'un coup de fusil.

Je ne suis pas aussi farouche que nous l'étions, l'abbé Moisan et moi, en 1833, et je ne sais pas, quoiqu'il fût tout d'une pièce et Breton jusque dans les moelles, s'il commettrait encore l'effroyable contre-sens de laisser subsister la peine de mort pour les vaincus en la supprimant pour les assassins. Pour moi, je suis converti sur les deux points. J'ai vu à Nuremberg un musée de sabres à décapiter, de couperets, de machines à faire sauter la main ou le pouce, à essoreiller, à aveugler. La mort ne s'y montre pas seulement atroce ; elle y est, dans certains supplices, par un raffinement du génie des tortureurs, ridicule. C'est là, pour le dire en

passant, qu'a été inventée, longtemps avant la Révolution française, notre sinistre guillotine, avec ses poteaux à rainures, ses ceps pour enfermer le cou, son couteau lâché par un ressort et opérant la décapitation par le seul poids de sa masse, sans intervention de la main de l'homme. Je voudrais que de tous les coins de la terre *civilisée*, on y portât les dernières guillotines, les derniers garrots, les dernières potences ; et je crois fermement que, dès le lendemain, la race de MM. les assassins, comme dit Alphonse Karr, irait en s'éteignant. La politique y gagnerait comme la morale. Les guerres civiles n'en seraient peut-être pas moins fréquentes, mais à coup sûr elles deviendraient moins atroces.

Ce que j'ai retenu, sur ce dernier point, des opinions de M. Moisan, c'est un désir ardent de voir la justice politique, puisque c'est le nom qu'il faut lui donner, entièrement séparée de la justice ordinaire. Ni les mêmes juges, ni les mêmes lieux de détention. Assurément je suis convaincu qu'il y a en politique une cause juste et des partis haïssables ; mais dans tout jugement politique, c'est le vainqueur qui décide, à titre de vainqueur, soit qu'il représente la justice ou la violation de la justice. Quand la chance tourne, l'accusé change de place avec le juge. Le même code se trouve bon. Il est donc vrai que la justice politique est une bataille, et la justice ordinaire une doctrine. Là, une question de victoire et de défaite ; ici, une question de bien et de mal. La preuve qu'une condamnation politique ne fait de tort qu'à la victime et n'en fait pas à la morale, c'est qu'en dépit de la violence des partis, la proscription n'a jamais déshonoré personne.

Je visitais un jour, en compagnie de quelques amis, la maison de force de Gand. Je crois que c'était en 1853. Le directeur me demanda, au moment où je me retirais, combien de temps j'avais été moi-même prisonnier. Je fus obligé de répondre que je n'avais pas été prisonnier du tout. Je me rappelle que je fus un peu humilié d'avoir à faire cette réponse, et qu'elle ne me fit pas honneur dans l'esprit de ceux qui m'entouraient ; — de ceux surtout qui, n'étant pas mes amis personnels, ne connaissaient pas les événements de mon humble vie. Il faut toujours que la justice humaine puisse rendre sa proie. Qu'elle rende le coupable guéri, quand c'est un coupable ; qu'elle rende le vaincu vivant, quand ce n'est qu'un vaincu. Mais surtout, si elle s'est trompée, qu'elle puisse rendre sa victime.

(*A suivre.*) Jules Simon.

MON ONC' JEAN [1]

(Suite)

VI

En quittant Muterel, le docteur Tranchebize avait attelé sa jument blanche à son panier et s'en était allé cahin-caha vers les Muriaux, maudissant à part lui la mère Chantavoine et sa paralysie. Il avait vu le vicomte entrer, et cette apparition subite de son adversaire dans la maison où il pérorait en maître avait arrêté net une période qu'il déroulait complaisamment. Et maintenant il partait, esclave de sa profession, tandis que l'autre dressait tranquillement ses batteries ; en vérité, c'était jouer de malheur!

Arrivé à la ferme, il attacha sa bique à un anneau près de la grand'porte et il entra. Jeannette et Chantavoine se précipitèrent à sa rencontre.

— Qu'est-ce qu'il y a encore? demanda-t-il d'une voix maussade.

— Y a, répondit Chantavoine... y a que ma pauv' femme s'en va. Si vous ne pouvez pas y donner d'quoi, j' crois bien qu'a ne sera plus en vie à ce soir.

(1) Voir les numéros de *La Lecture* depuis le 21 mai.

Le docteur pénétra dans la chambre de la vieille; elle râlait. Il l'examina un instant, haussa les épaules et ressortit.

— Qu'est ce qu'alle a? interrogea timidement Jeannette.

— Elle a qu'elle est perdue, parbleu. Donnez-moi de quoi écrire.

— Pensez-vous qu'a s'en tire? fit Chantavoine qui était resté en arrière.

— Tant qu'il y a de la vie il y a de l'espoir. Je vais faire une ordonnance.

Et il se mit à griffonner.

— Tenez, faites faire ça tout de suite chez le pharmacien.

— C'est-y une bouteille pour boire ou bien pour la frotter ?

— C'est pour boire; mais allez vite.

Chantavoine sortit, remit l'ordonnance au charretier qui partit pour Varencières et rentra les bras ballants, l'air las, découragé par tout ce malheur qui l'accablait depuis le matin. Le docteur donnait ses instructions à Jeannette à voix basse; dans la pièce à côté, le râle de la vieille bruissait lugubrement.

— Allons, je m'en vais, dit tout à coup Tranchebize.

— Il n'y a pas autre chose à lui faire?

— Rien du tout. Je suis très pressé; au revoir.

Il se dirigea à pas rapides vers sa jument qui l'attendait, somnolente. Comme il approchait de la porte, un homme la franchit tout à coup : c'était le curé de Berneville. Le docteur s'arrêta net, comme fasciné par cette apparition inattendue; le prêtre passa très vite, sans avoir l'air de le voir, et gagna la maison sur le seuil de laquelle Jeannette était debout, la main sur ses yeux, dans une attitude inquiète. Sans bouger de place, Tranchebize avait fait demi-tour et il suivait le curé d'un regard fauve. Lorsqu'il l'eut vu saluer Jeannette et pénétrer dans la maison, il haussa les épaules et ricana, puis la colère l'emporta et il bondit vers sa voiture en levant les deux bras au ciel et en brandissant sa canne comme pour se défendre contre un bataillon de soutanes. En route, il rencontra Muterel qui dévalait dans sa carriole au petit pas vers la ferme, s'arrêtant à chaque instant pour examiner et évaluer les dégâts causés par la grêle, songeant à tirer le meilleur parti du désastre, et calculant jusqu'à quel point il lui serait possible d'utiliser à son profit le malheur de ses beaux-parents.

En l'apercevant, le docteur, au comble de l'excitation, fouailla à tour de bras sa rosse, et la malheureuse bête, ahurie par cette

valanche de coups, tenta un essai de galop. Au bruit de ferrailles disloquées que rendait le panier de Tranchebize, Muterel s'arracha la contemplation d'un champ de betteraves dont les feuilles échiquetées jonchaient le sol et contint son bidet, qui, à la vue de la jument blanche, avait bondi et maintenant se tourmentait dans ses brancards, hennissant à cette vieille amie. En même temps, la bagnole médicale cahotant vers le bourg lui rappela sa belle-mère à laquelle il ne pensait plus ; et dès que l'équipage du docteur fut à portée de la voix, il cria :

— Alle est-y donc morte ?

Tranchebize songeait bien à la bonne femme ! D'une main nerveuse, il arrêta sa bête et ouvrit la bouche avec une grimace tragique. Mais le bidet de Muterel, tout à fait enthousiasmé par la présence du beau sexe, se mit à souffler et à hennir de plus belle, et commença à danser en faisant le joli cœur ; la vieille jument prit un air pimbêche et dessina quelques ruades pudiques ; bref les deux hommes durent descendre et prendre leurs animaux par la bride. Alors Tranchebize put parler.

— Vous ne savez pas ce qui se passe aux Muriaux ? Eh bien, le curé y est.

— Le curé ? dit Muterel. Qu'est-ce qu'il vient y faire ?

— C'est ce que je vous demande. Il entrait comme je quittais la ferme. Or, vous m'avez dit que le vicomte, mon concurrent réactionnaire, a fait visite aujourd'hui aux Chantavoine. Et le curé et le vicomte, c'est la même chose, n'est-ce pas ? Ils ne quittent plus la maison de votre beau-père, voilà la vérité. Vous pouvez maintenant tirer les conclusions.

— Bon sang ! s'écria Muterel.

— Évidemment, continua le médecin, il y a un coup monté. Le vicomte est venu ce matin sonder le terrain ; il aura ébranlé votre bonhomme avec de belles paroles ; vous savez comme moi qu'au fond Chantavoine est toujours resté réactionnaire... Enfin, le voyant entamé, le vicomte aura voulu faire donner tout de suite sa réserve, c'est-à-dire le cléricalisme ! Et le curé est là qui profite de la maladie de la vieille pour s'insinuer comme un serpent dans la conscience du vieux ; avec l'habileté machiavélique des hommes de sa robe, il va le terrifier en lui contant une série de sornettes sinistres, et alors...

— Bon sang de bon sang ! rugit à nouveau Muterel.

— Alors, poursuivit Tranchebize, le résultat ne se fera pas

attendre. Chantavoine votera pour le vicomte, et moi je serai joué.

— Non ! qu'il n'y votera pas ! C'est moi qui vous le dis.

— Bah ! qu'en savez-vous ? Êtes-vous son maître ? N'avez-vous pas échoué déjà auprès de lui ? N'a-t-il pas toujours refusé de donner sa signature au projet que vous aviez formé de l'enterrer civilement, lui et sa femme, en sorte que son adhésion à notre société de libre pensée est purement platonique ?

— C'est vrai ! je n'ai pas pu le gagner là-dessus, à cause qu'il a servi dans la charité et qu'il tient à être enterré en chef.

— Vous voyez bien. Le cléricalisme a toujours de l'empire sur lui ; et il en aura plus que jamais dans les circonstances actuelles. Elle est perdue, la bonne femme, vous savez.

— Vous croyez qu'elle va mourir ?

— Indubitablement. Elle ne passera point la nuit. Qui vous dit que le curé ne va pas profiter de votre absence, de sa faiblesse...

— Pensez-vous qu'elle soit encore capable de signer un papier ?

— Eh ! eh ! on ne peut pas savoir...

— Elle ne peut point manquer à sa fille, toujours !...

— Sans doute ; mais il faut si peu de temps pour manifester une volonté... pour faire un gros cadeau... Enfin c'est à vous de voir. Moi, à votre place, j'y regarderais de près.

— Pour sûr que je vas y regarder ! Merci de l'avis. Et comptez que le père Chantavoine marchera avec nous, et que M. le curé va s'en retourner chez lui, et bon train encore. A vous revoir, citoyen Tranchebize.

— Citoyen Muterel, à vous revoir.

Le docteur remonta dans son panier et repartit tout gaillard, enchanté de la rencontre. M. le maire, après quelques secondes de lutte avec son bidet qui continuait ses galanteries, sauta dans sa carriole, fit claquer son fouet et roula comme un ouragan vers la ferme des Muriaux.

VII

Cependant Mme Chantavoine s'éteignait rapidement. A son agitation avait succédé le coma, et c'est sans être connu d'elle que le curé de Berneville avait fait les onctions saintes sur ses membres déjà froids. Maintenant Chantavoine et Jeannette la regardaient

nourir, sentant bien que l'ordonnance du docteur était inutile et u'elle arriverait trop tard; et pendant que le prêtre, à genoux au pied du lit, récitait les dernières prières, tous deux restaient debout, immobiles, avec de grosses larmes au bord des yeux.

Chantavoine était bouleversé : sa bourgeoise allait le quitter, elle ui depuis près de trente ans menait sa maison ! Cette mort l'atteignait dans son affection, dans ses intérêts, au plus profond de on être; à cet instant suprême, le passé le hantait douloureusement, ui rappelant les travaux, les fatigues, l'épargne lentement amassée, les bonnes années et les années dures, toute cette vie enfin upportée en commun avec la pauvre vieille qui gisait là, et dont es traits tirés se marquaient de l'empreinte sinistre de la mort; et es travers, son caractère dominateur et jaloux, son avidité têtue le paysanne, tout ce qui maintes fois l'avait fait souffrir disparaissait devant la douleur de la voir s'en aller ainsi, terrassée tout d'un coup, le laissant isolé en face du malheur.

Jeannette pleurait sans plus réfléchir, obéissant naturellement à on cœur de bonne fille, très soumis et très tendre. La maitresse, comme elle appelait sa tante, avait toujours été dure pour elle; elle ui avait fait payer son pain bien cher... mais Jeannette n'avait amais pensé à tout cela. Orpheline et sans ressources, elle avait rouvé tout simple d'être rudoyée; elle ne se comparait point à Coralie, la fille de la maison, la demoiselle élevée à grands frais lans un pensionnat cher. Sans avoir pour sa tante la même affection que pour l'oncle Jean, elle lui savait gré de l'avoir supportée, et elle s'affligeait sincèrement d'une mort qui rendait son oncle malheureux.

Tout à coup le bruit d'une carriole roulant rapidement sur les cailloux de la cour les fit tressaillir. La porte de la salle s'ouvrit, un pas lourd résonna, et sur le seuil Muterel parut. Il feignit de ne pas voir le curé, regarda un instant vers le lit; puis, revenant vers Chantavoine :

— Eh bien, dit-il tout haut, vous vlà grêlé à ct'heure !

Chantavoine baissa la tête comme un coupable.

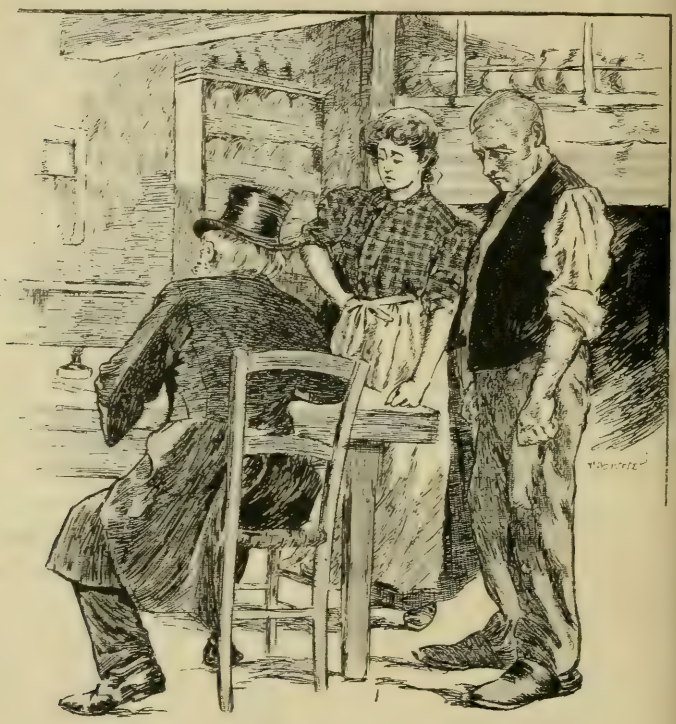
— C'est vrai, répondit-il; je suis grêlé.

— Je vous avais dit de vous assurer; vous n'avez pas voulu, vieil entêté. Et à présent, quoi que vous allez faire ?

Chantavoine, ne sachant que dire, regarda son gendre d'un air suppliant; Muterel haussa les épaules. En ce moment la moribonde poussa une sorte de gémissement, et du bras qu'elle avait conservé

libre elle se mit à ramener par saccades son drap vers sa figure. Jeannette se précipita à genoux près du lit; le curé, d'une voix plus forte, continua ses prières.

— Tout ça, reprit Muterel, parce que vous ne m'avez pas écouté. Ma foi, tant pis pour vous! On est las, à la fin, de vous aider. Puisque vous êtes si bien avec M. le vicomte, vous y direz qu'il



Et il se mit à griffonner une ordonnance.

peut bien payer pour vous votre terme à son papa.

— Mon onc' Jean! mon onc' Jean! cria Jeannette, not' pauvre maîtresse va passer...

— Ah! bon Dieu! ma pauv' femme! deul et misère, tout qui me rapplique!

Et avec de gros sanglots, il s'agenouilla près de Jeannette.

Muterel resta un moment interdit au milieu de la chambre; puis

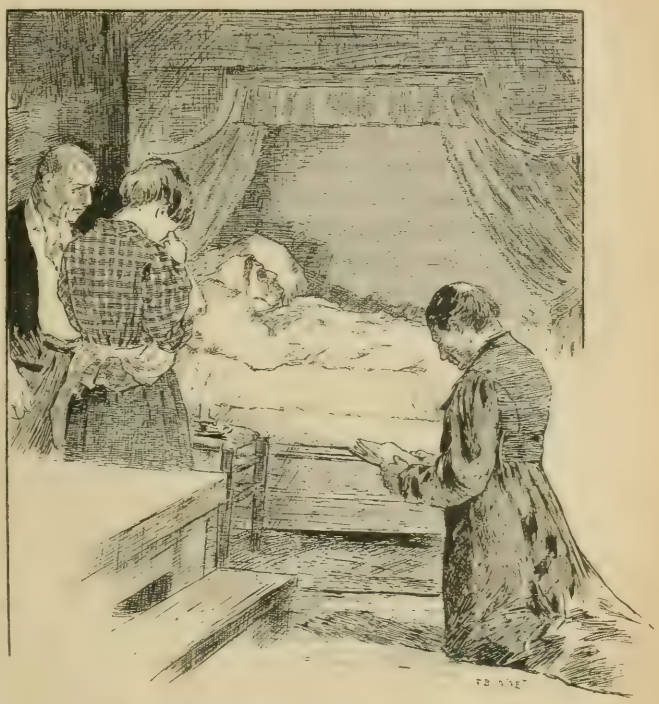
il se rapprocha à son tour machinalement et regarda. Les mouvements d'agonie s'étaient arrêtés dans un spasme suprême; la mère Chantavoine était couchée immobile, les yeux grands ouverts.

— Alle est finie, dit-il.

Chantavoine et Jeannette se levèrent, gémissant; Muterel se recula tout terrifié : les yeux fixes de la morte l'impressionnaient. Il se trouva nez à nez avec le curé qui fermait son bréviaire.

— Monsieur le curé, dit-il, pourrait-on vous causer?

— A votre service, Monsieur le maire. Passons dans la salle, si vous voulez bien, ce sera plus convenable.



Pendant que le prêtre, à genoux, au pied du lit.

Quand ils eurent quitté la chambre, Muterel reprit :

— Monsieur le curé, dans quel état qu'elle était quand vous êtes arrivé!

— Hélas! Monsieur le maire, elle ne m'a pas reconnu.

La figure de Muterel s'éclaira.

— Alors elle n'a rien pu vous dire!

— Évidemment non.

— Vous êtes sûr qu'on ne lui a pas fait signer de papier?

— Quels papiers?

— Je ne sais pas, moi. Des papiers comme ceux qu'on fait signer pour des volontés... des cadeaux?

— Je vous répète, Monsieur le maire, que Mme Chantavoine n'avait plus sa connaissance lorsque je suis arrivé ici. Qu'a-t-elle fait auparavant? Je n'en sais rien et cela ne me regarde pas. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Mutered laissa le curé rentrer un instant dans la chambre, puis en ressortir en lui faisant un salut cérémonieux, sans plus paraître faire attention à lui. Mais comme Jeannette traversait la salle, il l'arrêta.

— Dites donc, la Jeannette, quoi qu'elle a fait avec le curé?

Jeannette tourna vers lui son visage bouffi de pleurs.

— Quoi que vous voulez qu'elle ait fait? A ne se connaissait plus.

— Alors elle n'y a rien signé?

— Oh! bien sûr que non.

— Pourquoi que vous l'avez fait venir le curé?

— Parce que nous savions que c'était l'idée de la maîtresse de le voir.

— Possible; mais c'était pas la mienne. Le père Chantavoine y gagnera point, vous savez, à toujours me contrarier comme ça.

— Mon cousin, c'est pas mon onc' Jean qu'a demandé le curé. C'est moi qui l'ai fait. Si c'est péché, c'est moi qu'en est cause.

— Vous devriez bien, vous, la Jeannette, vous occuper de vos poules et de vos lapins, et pas d'autre chose.

— Ne vous fâchez pas, mon cousin!

— On sait pourtant bien que je n'aime pas les curés.

— Mais vous savez bien aussi que la maîtresse n'était pas du côté de la libre pensée, comme vous dites...

— Oui, oui; parce qu'elle voulait être enterrée par les frères de charité en beaux chaperons. C'est bon; fallait lui passer ses manies. Mais elle n'avait pas besoin d'un curé dans sa chambre pour mourir.

— Oh! mon cousin.

— Voyez vous, les femmes, ce qui vous perd, c'est la bigoterie. Mais il y a des bords à tout. Que je ne revoie plus de soutane ici, ou bien ça ira mal.

— Je croyais comme ça que vous étiez pour la liberté du monde?

— Allons, c'est bon. Qu'est-ce qu'il fait, l'pé Chantavoine?

— Ce qu'il fait? Il prie auprès de sa pauv' femme. Avez-vous point de cœur, pour me demander ça?

— C'est que... je voudrais lui causer... et faut que je retourne à Varencières prévenir Coralie. Dites y donc qu'il vienne.

— Vous ne pouvez pas attendre un peu? J'ai du linge à queri. Dans deux minutes, je reviendrai veiller la maîtresse et vous pourrez causer.

Jeannette sortit; Muterel resté seul se mit à marcher à grands pas. Un instant il s'approcha de la chambre mortuaire, mais au moment d'en pousser la porte il recula, en pensant aux yeux de la morte, qui lui faisaient peur. Il revint s'asseoir près de la cheminée; il rapprocha deux tisons qui charbonnaient sous la marmite pendue à la crémaillère, et parut s'absorber dans la contemplation de la légère colonne de fumée qui se mit à monter dans l'âtre; en face de lui, assis sur son derrière, le chat de la mère Chantavoine suivait également avec intérêt les progrès du feu qui se rallumait lentement. Tout à coup une petite flamme parut et dansa doucement sur les pointes rapprochées des tisons; en même temps s'éleva la plainte de Chantavoine sanglotant dans la chambre. Et Jeannette rentra, portant une pile de linge.

— J'vas dire à mon onc' Jean de venir, dit-elle en s'arrêtant un instant devant Muterel, mais vous ferez aussi bien de ne pas trop y casser la tête avec vos affaires au jour d'aujourd'hui. Il en a son content, de misères.

Muterel ne répondit que par un haussement d'épaules. Et il attendit, bien décidé à brusquer la situation et à avoir avec son beau-père un décisif entretien.

Au bout d'un instant Chantavoine parut, défiguré par les larmes, se soutenant à peine; il se laissa lourdement tomber à sa place habituelle, au haut bout de la table de hêtre, devant la grande horloge normande qu'il avait achetée en se mettant en ménage et qui depuis avait sonné toutes les heures de vie de celle qui n'était plus.

VIII

Muterel le regarda quelque temps sans parler, et malgré l'extrême dureté de son cœur, fermé depuis longtemps à tout ce qui n'était pas calculs d'intérêt ou de politique, il ne put se défendre d'un peu de pitié.

— Je comprends, dit-il, que ça vous fasse quelque chose.

Chantavoine recommença à se lamenter.

— Ah! oui, Désir, que ça me fait quéque chose! Qui qu'aurait dit ça à c' matin, bon Dieu! mais qui qu'aurait dit ça?

— Ça, voyez-vous, c'est des choses qui passent les forces de l'homme. Quand on est mort, on est mort, voilà. Vous pouvez pas la faire r'venir, pas vrai? Alors vaut mieux pas tant vous éluger.

— Ben oui; une femme qui avait toujours été si d'aplomb jusqu'à cette maladie qui l'a troublée!

— Ben oui; on n'aurait pas pensé ça. N'empêche que c'était une femme usée tout de même.

— Eh ben! et moi? j'suis t'y pas un homme usé itou?

— Oh! pour ça, oui, vous êtes un homme usé : je ne viens pas dire le contraire. Faut d'abord que vous le soyez pour vous être laissé grêler comme ça.

— Ah! oui, la grêle. C'est vrai : j' perds pas seulement ma femme anui. J' perds mes blés, mes avoines, mes mangers, mes betteraves. Faut-il être malheureux!

— Vous n'êtes pas seulement malheureux. Y a aussi de votre faute.

— De ma faute?

— C'est pas votre faute si la mère est défunte; mais si vous n'avez point été assuré, c'est de votre faute.

— Est-ce que je pouvais savoir, moi?

— Vous pouviez m'écouter, toujours, Mais vous vous êtes méfié de moi, comme d'habitude.

— Si on peut dire! Quand je t'ai laissé tout notre bien, je me suis méfié, peut-être?

— C'est pas de ça que je parle.

— Je le crois bien que tu n'en parles point! Mais t'en jouis, ça vaut mieux... Ah! ma pauv' femme! c'est ça qui l'a tuée, de voir que nous n'avions plus rien, que tu nous avais tout pris.

— C'est y ça votre manière de causer? Moi, quand je fais un cadeau, j'appelle pas celui à qui je donne un voleur.

— Oui; mais t'en fais point de cadeaux.

— Tout ça ne fait rien pour votre grêle. Fallait vous assurer.

— J'avais point d'argent.

— C'te bêtise! Puisqu'on paye l'année ensuivante! Vous avez perdu toute votre récolte : comment que vous ferez maintenant?

— Dame! si tu ne m'aides point...

— Et avec quoi que je vous aiderais? Croyez-vous que j'aie assez de quoi pour payer vos fermages?

— Si j'avais encore mon bien je ne serais pas embarrassé, marche toujours.

— Et puis c'est pas tout ça. Vous cherchez tout le temps à me faire des disgrâces.

— Qué disgrâces que je t'ai faites?

— Av' vous point vu le vicomte anui?

— Je pouvais t'y le mettre à la porte?

— Vous êtes son ami, d'abord.

— C'est vrai que la famille à M. le comte, c'est des bonnes gens. Mais je ne suis pas son ami plus que ça, tu le sais bien.

— Faut pas dire que vous n'êtes point son ami. Il est venu ici rapport à son élection et vous l'avez écouté. La preuve, c'est ce curé qu'était ici tout à l'heure.

— Des bêtises! j' l'ai pas demandé, le curé, d'abord. Mais j'pouvais pas le mettre à la porte non plus. Et puis quel mal qu'il a fait, le curé?

— Il n'avait que faire d'être là pour vous chanter ses évangiles. Je vous demande un peu à quoi ça sert!

— Si ça ne fait point de bien, ça ne peut point faire du mal, toujours!

— Vous croyez à ça, vous?

— J'sais pas, moi. Peut-être ben que oui, peut-être ben que non. La bourgeoise y croyait, à des moments; et puis Jeannette y croit tout plein.

— Jeannette, en vlà une encore que vous devriez dresser à se mêler de ses affaires!

— Ah! mais dis-donc, oi, laisse Jeannette tranquille. Elle est chez moi, peut-être? et pas chez toi. C'est la fille à mon frère. Mon frère était un galvaudeux, mais c'était mon frère. Et elle est une Chantavoine. J'te défends d'y toucher, et puis c'est prêt.

— C'est bon; on connaît votre refrain, mais ne faites pas tant le fier; ça ne vous va point à ct' heure. Causons plutôt de votre affaire.

— J'veux bien, moi.

— Vous vlà veuf; mais c'est pas ça qui vous empêche d'être fermier. Faudra payer votre terme de Noël, sans compter ce qui reste de la Saint-Jean; le comte ne vous en fera pas grâce. Et avec quelle monnaie? Votre récolte est fauchée, c'est l'orage qui

s'en est chargé. Vos mangers sont roulés, emmêlés si tellement que le meilleur ouvrier y fera bourrer sa faux; vos betteraves n'ont plus de feuilles. Y a pas jusqu'aux pommes de terre dont les flaunes sont coupées.

— Y a-t-il tant de délit que ça ?

— Allez-y voir demain matin; moi j'y ai regardé en venant, il faisait encore assez clair pour contempler ce beau spectacle-là.

— Alors, s'il le faut, je vendrai mon béta.

— Et comment que vous fumerez vos terres, sans béta ?

— J'achèterai de l'engrais.

— Et comment que vous le payerez, ct'engrais ? Et après, comment ferez-vous pour en racheter, du béta ?

— Je mettrai le temps qu'il faudra pour m'en remonter.

— Et votre bail ? L'av'-vous regardé, votre bail ? Il dit que votre ferme doit toujours avoir des animaux en suffisance.

— Je verrai M. le comte. Il comprendra la chose. C'est pas un homme à vouloir la misère du monde. Il me donnera du temps.

— C'est ça ! Demandez la charité au comte ! Oh ! il vous la fera, mais pas pour rien. Faudra d'abord marcher pour le vicomte, le faire nommer, travailler pour que je redevienne rien de rien. Je vous ai connu dans un temps où vous vouliez que Coralie soit la première à Varencières, mais il paraît que c'est changé. Ils vous feront voter contre Tranchebize; quand on verra ça dans le pays, ça assurera la place de député au vicomte. Et alors, moi, je suis fini. Car vous savez bien que Tranchebize est malade, qu'il n'en a pas pour longtemps à vivre; que c'est pour ça que je le pousse en avant, parce que, quand il aura fait la dépense de la place il n'en profitera point, et alors je la prendrai, moi; l'ouvrage sera fait et c'est moi qui récolterai; j'arriverai député tout droit comme l'eau arrive dans notre mare; et votre fille sera la première des premières. Mais si c'est vous qui nous faites la guerre, à présent !

Muterel s'était exalté en parlant; un flot de bile verdissait ses bajoues pâles; dans ses yeux sournois s'allumait une flamme de malice ambitieuse, et ses favoris d'un blond sale se hérissaient autour de sa figure. Chantavoine fut épouvanté; devant cet homme terrible et méchant, il se sentit impuissant, désarmé; ses pauvres ruses de vieux paysan défaillirent; ses idées se brouillèrent, et dans son cerveau martelé par le malheur, le désespoir monta avec la conscience de l'irrémédiable, de l'impossible. Il se prit la tête à deux mains comme pour l'empêcher d'éclater. L'autre continua :

— Le vicomte sera nommé député, grâce à vous. Il retournera le pays, et quand Tranchebize mourra je ne pourrai même pas être conseiller général à sa place. Il y en a, à Varencières, qui me veulent du mal, ceux du parti du curé, tous les réactionnaires; j'en ai cinq au conseil qui me cherchent partout des misères. Aux prochaines élections municipales tout ce monde-là marchera avec le vicomte et je serai renvoyé de la mairerie. Nous ne commanderons plus rien; on se moquera de Coralie. Alors, comme on n'aura plus besoin de vous, le comte vous dira un beau jour : Pé Chantavoine, vous êtes bien en retard pour vos fermages; faudrait voir à payer ça; et puis je ne vois point grand mouton dans vos bergeries; m'est avis que vos écuries manquent de vaches; faudrait voir à remplir les conditions de votre bail et à ne pas laisser mes terres maigres comme ça faute de béta! — Et comme l'argent ne vous sera pas encore revenu, à moins que vous n'ayez trouvé le moyen de faire pousser des pièces de cent sous, on vous vendra, vieux malin. Allez, marchez, je vous promets de venir à votre vente.

— Mais mon Dieu! mais mon Dieu! gémit Chantavoine, quoi que vous voulez que je devienne? Vous ne voulez pas me faire rien, vous ne voulez point que M. le comte me fasse quelque chose... Faut-il que j'aille me jeter dans ma citerne, alors?

Muterel se promena quelque temps dans la salle sans répondre. Sa colère, feinte ou vraie, était brusquement tombée; sa physionomie avait repris la placidité louche qui lui était habituelle. Il mit ses deux mains dans ses poches, s'arrêta devant Chantavoine, et faisant bomber son ventre que traversait une grosse chaîne d'argent, il dit d'un air bonasse :

— Y aurait peut-être tout de même quelque chose à faire.

Le vieux redressa la tête et le regarda d'un air effaré, sans oser rien dire.

— Voilà ce que c'est, poursuivit Muterel. Vous ne pouvez point vous en tirer tout seul, c'est clair. Faut qu'on arrive à vous aider; mais comment faire?

— Oui, c'est bien ça, hasarda Chantavoine en reprenant un peu d'espoir.

— Qu'est-ce que vous avez encore au monde, au jour d'aujourd'hui? Vous n'avez plus que Coralie, c'est pour elle que vous travaillez, pas vrai?

— Bien sûr...

— Vous ne tenez point plus que ça à gagner de l'argent pour

vous; qu'est-ce que vous en feriez maintenant, à votre âge? Ce qu'il vous faut, c'est d'être tranquille. Du moment que vous auriez votre vivature assurée, je crois bien que vous n'en demanderiez pas plus. Pas?

— Cause toujours pour voir.

— Seulement. vous comprenez, on ne peut point vous garantir ça sans risquer de perdre. Une supposition que nous voulions vous tirer d'affaire, ça peut nous coûter gros; et même pour sûr que ça nous coûtera beaucoup, et plus peut-être que nous ne pourrons faire, parce que vous savez... on ne sait pas. Enfin, pour nous définir de la chose, faudrait ou moins que nous ayons un brin à gagner plus tard.

Il se tut, fixant le bonhomme. Chantavoine restait muet, se méfiant visiblement; mais son attitude était si découragée et si triste, que son gendre jugea qu'il pouvait tout dire.

— Voilà, reprit-il, ce que j'ai dans l'idée. Vous resteriez fermier de M. le comte pour tout le monde; seulement, entre nous, nous signerions un papier.

— Oui, oui, c'est autour de ça que tu tournais, mon gars. J'ai vu venir la chose de loin.

Muterel prit un air offensé.

— C'est bon. Du moment que vous le prenez comme ça n'en parlons plus. Seulement, c'est fort tout de même que vous ne vouliez jamais croire vos enfants. Vous ne savez seulement pas ce qu'il y aurait sur ce papier.

— Eh bien! dis-le-moi un peu, que je voie.

— Il y aurait que nous vous garantirions tous vos frais et dépenses, logement, nourriture et tout le tremblement.

— Et à Jeannette?

— A Jeannette aussi si vous y tenez. Vous resteriez le maître ici pour commander les domestiques, mener la ferme comme avant, seulement...

— Seulement?

— Vous ne travailleriez plus pour vous, mais pour moi. Comme c'est nous qui fournirions l'argent, c'est nous qui le gagnerions; et, sans vous commander, c'est moi qui dirigerais votre culture à mon idée.

— Je serais ton premier charretier, quoi!

— Moyennant ça, je payerai au comte l'arriéré et prendrai sur mon bien pour acquitter le terme prochain; mais sur le papier vous

C'était le convoi de la mère Chantavoine. (Chap. IX.)

me donneriez la propriété de vos bestiaux, équipages, monture, de tout en général.

— Ça veut dire qu'il ne me resterait à moi plus rien de rien.

— Puisqu'on vous assurerait votre existence !

— Et M. le comte, qu'est-ce qu'il dirait de tout ça ?

— Le comte ! est-ce que ça le regarde ? Du moment qu'on le paye...

— Mais il pourrait dire que le bail a été changé sans son avis.

— Il ne s'agit pas de changer le bail. C'est toujours vous qui serez engagé vis-à-vis de lui. Il ne saura rien de notre convention, d'abord !

— Et le papier, comment que nous le signerons ?

— M. Griffon, notaire, nous préparera ça.

Chantavoine se mit à songer, la tête dans ses mains. Muterel attendit un peu en jouant avec ses breloques, puis voyant que son beau-père ne répondait pas :

— Vous savez, dit-il d'un ton dur, rien ne vous oblige. Si vous ne voulez pas vous entendre avec moi, vous êtes bien votre maître. Mais il ne faudra pas venir me retrouver et me demander de l'argent. Je vous offre le moyen, à vous qui êtes ancien, de ne manquer de rien et de mourir tranquille, mais si une fois vous m'avez refusé, bonsoir !.....

« Vous ne dites rien ? c'est malheureux tout de même. Faut il qu'on soit bête quand on est vieux ! Moi, on me proposerait ça, je serais trop heureux de l'accepter... Mais voilà ! on croit qu'on est malin, qu'on pourra se rattraper, qu'on fera venir de l'argent comme du blé... Comme si vous ne la connaissiez pas, la culture ! Elle est heureuse, la culture, hein ? On y gagne gros, pas vrai ? Vous ne voyez donc pas que si ça n'était pas pour vous, jamais je ne penserais à faire une chose pareille ! Sortir de l'argent sans savoir s'il rentrera, me mettre dans des frais à ne pas savoir où ça s'adonnera... Car c'est pas pour dire, mais elle est maigre, très maigre votre ferme ; froide de marne... et puis du fumier, depuis des années, vous n'y en montrez que juste assez pour qu'elle se rappelle qu'elle en a eu dans le temps ; et il en faudrait beaucoup dans des terres qu'ont si peu de cervelle !...

« Ah ! bien merci, si vous vendez vos bestiaux pour payer le comte, quoi que vous récolterez l'année qui vient ? des chardons, du pied-bot, du chiendent à bosse... Allez, marchez, c'est vos chemises que le comte fera vendre, et il n'aura pas tort. Moi, ça ne

me regardera plus ; et tant qu'à Coralie, j'y défendrai de vous aider, vous m'entendez, j'y défendrai ! »

Chantavoine était à bout de forces ; le chagrin, la défiance, la peur l'avaient terrassé. Solide ouvrier, laboureur dur à la peine, il avait toujours eu l'esprit faible, la tête mal organisée pour calculer et prévoir. Sa femme l'avait mené, commandé ; elle seule aurait pu lui rendre espoir et courage, tenir tête à son gendre, trouver peut être à lui répondre... et elle était là, couchée dans son lit morte ! Que faire ? que devenir ? Sa pauvre intelligence demandait grâce ; ses oreilles bourdonnaient et son crâne, où frappaient des grands coups sourds, lui semblait une cloche lancée à toute volée. Il se mit à pleurer comme un vieil enfant.

Debout devant lui, son gendre l'écrasait d'un regard de triomphe et de méprisante pitié. Il le sentait vaincu ; mais il ne voulut point de crainte de la compromettre, pousser plus loin la victoire.

— Écoutez, pé Chantavoine, dit-il ; faut vous donner le temps de réfléchir à la chose. On ne vous met point le couteau sur la gorge. Des malheurs comme ça, on sait bien que ça retourne un homme... Je m'en vas ; il faut que je parle à Coralie qui ne croit pas sa mère dans la position qu'elle est ; vous pensez si ça va lui faire deul ! Nous viendrons demain matin. Alors on verra si vous êtes devenu raisonnable.

Il prit la main de son beau-père et la secoua avec une rondeur affectée ; Chantavoine se laissa faire. Puis comme Muterel gagnait la porte :

— Vous n'y jetez point de l'eau bénite ? dit le bonhomme.

Il hésita une seconde, puis répondit :

— Tout de même.

Et il entra dans la chambre de la morte. Jeannette, qui priait, se leva et lui tendit un rameau de buis. Il en aspergea le cadavre ; après avoir jeté autour de lui un coup d'œil méfiant, il se signa rapidement et sortit à grands pas, comme honteux de ce qu'il avait fait.

Tout à coup, en traversant la salle, il s'arrêta, soupçonneux, et revenant à son beau-père :

— Dites-moi un peu, pé Chantavoine. Le curé... la mère y a rien pu dire ?

— Ah ! bien sûr que non ! la pauv' femme, quand il est arrivé, elle ne se connaissait plus.

Muterel sourit sans chercher à dissimuler sa satisfaction : le troisième renseignement confirmait les deux premiers.

— Allons, à demain, mon beau-père. Et ne vous élugez point. La mort, c'est la mort.

Un instant après, le bruit de la carriole roulant dans la cour lui apprit le départ de son terrible gendre. Il se leva péniblement et aperçut, à la porte de la chambre, Jeannette qui le regardait, les yeux pleins de larmes. Il leva les bras en l'air et s'écria.

— Ah ! la fille, qué journée !

Sans bouger de place, Jeannette fit le même geste et répondi comme un écho :

— Ah ! mon onc' Jean !

— T'as pas entendu ce qu'il a dit !

— Aurait fallu que je sois sourde pour ne point entendre. Il riait si tellement fort, et vous, vous pleuriez tant !

— Alors quoi que tu penses de tout ça ?

— Faut pas signer le papier, mon onc' Jean.

— Mais si je ne le signe pas ils me laisseront...

— Savoir...

— Et mon terme... la grêle...

— On travaillera.

— Faudra payer tout de même, cette année.

— Je parlerai à M. le vicomte.

— Tu crois que le comte patientera ?

— Et s'ils ne tiennent pas leurs promesses, eux autres ?

— Puisque ça serait sur le papier...

— Ah ! mon onc' Jean, les papiers, ça donne toujours raison à eux qui peuvent payer le monde.

— Tu veux donc que je me fâche avec Désir ?

— Je ne veux rien ; c'est à vous de voir. Mais à vot' place je me méfierais.

— Faudrait voter pour le vicomte...

— Dame !...

— Alors ça serait tout le temps des misères !

Ils se turent. La nuit était venue ; par la fenêtre des champs entrait dans la salle la lueur blafarde du crépuscule mourant ; au plus obscur de la pièce, les tisons de l'âtre jetaient une tache rouge. Chantavoine et Jeannette ne se voyaient plus qu'à peine. Tout à coup le bonhomme se leva et se dirigeant vers sa nièce il lui mit les deux mains sur les épaules.

— Écoute un peu voir, Jeannette, dit-il d'une voix altérée, je ne sais point ce que je vas faire : pour nébuleux c'est nébuleux. Mais

je voudrais bien pourtant avoir quelqu'un sur qui compter... N'importe ce qui arrivera, tu resteras acanté moi, pas vrai; jusqu'à temps que je sois comme l'autre qu'est là à côté ?

Jeannette répondit d'une voix claire qui retentit étrangement au milieu du grand silence :

— Jamais je ne vous quitterai, mon onc' Jean; je vous le promets sur ma part de bon Dieu!

D'un mouvement convulsif les bras de Chantavoine se serrèrent et la jeune fille s'abattit sur sa poitrine. Et à travers leurs sanglots la même phrase revenait sans cesse, répétée avec un indicible accent de fierté et de reconnaissance :

— T'es une Chantavoine! t'es une Chantavoine!

IX

Deux jours plus tard, à Varencières, vers midi, le docteur Tranchebize, suivi des membres les plus importants de son comité, pénétrait dans l'hôtel du Soleil d'or et se dirigeait d'un air solennel vers une salle dont les murs portaient, imprimés en gros caractères, les mentions suivantes : Salle de bal, de théâtre, salons pour noces et banquets; 100 couverts. Derrière lui, emboitant le pas au comité, les électeurs se pressaient.

Au fond, une table était dressée, recouverte du classique tapis vert, derrière laquelle se carrait un fauteuil de bureau prêté par le patron de l'établissement et qui attendait patiemment un président quelconque, correctement flanqué de deux chaises pour les assesseurs. Au bout de la table, à droite, une troisième chaise, celle de l'orateur, faisant face à un plateau surmonté du verre d'eau traditionnel.

Tranchebize s'y assit et promena ses regards sur la foule houleuse qui déjà emplissait la salle.

Cette salle à tout faire, où l'on banquetait, où l'on ballait, où l'on pérorait tour à tour, était longue, mais assez étroite, et au premier abord semblait ne pas devoir contenir beaucoup de monde; mais l'architecte, fort expert dans l'art d'empiler ses semblables, ne pouvant, malgré le peu de population de ce très petit chef-lieu d'arrondissement, faire tenir tout Varencières au rez-de-chaussée l'avait superposé par couches jusqu'au plafond.

Une immense tribune en amphithéâtre faisait face à la table à tapis vert; ses gradins larges et bas, couverts de tables de café, montaient insensiblement jusqu'à un comptoir dont les litres et les fioles se reflétaient glorieusement dans une glace de fond. En avant une petite estrade carrée, dans laquelle dormait une contrebasse, surplombait la salle, et une lyre en fer plantée sur la balustrade tenait prisonnier un écriteau sur lequel on lisait : Mazurka. Le long des murs, de chaque côté, la tribune se prolongeait en deux longues galeries pouvant contenir une double rangée de bancs et se rejoignant dans le fond opposé sous un buste de plâtre représentant une République à galbe de cuisinière. Aux quatre angles du carré long formé par les balustrades, quatre escaliers de bois donnaient accès à la tribune et aux galeries, et le problème se trouvait ainsi résolu : tout Varencières pouvait tenir là, soit en bas, soit en l'air.

Les jours de noce on dînait au rez-de-chaussée; puis, pendant qu'on prenait le café dans la tribune, les garçons desservaient et enlevaient la table; les musiciens s'installaient sur leur estrade; le cornet à pistons préludait par des agaceries à la contrebasse réveillée ; et les convives redescendaient tout frétillants dans la salle de festin transformée en salle de bal.

Ce jour-là personne ne songeait à danser, car le beau sexe faisait totalement défaut à la réunion convoquée par Tranchebize; mais la salle se remplissait de personnages bruyants, déjà allumés par des conversations politiques commencées au dehors. Les escaliers de bois gémissaient sous un assaut continu de gros souliers, et en haut de la tribune M. Claquepont, patron de l'établissement, voltigeait derrière son comptoir, versant des cafés et des fines, emplissant à grands coups de pompe des bocks que deux garçons affolés ne suffisaient pas à porter aux consommateurs impatients.

Bientôt il n'y eut plus de place en haut et la foule, s'entassant au rez-de-chaussée, occupa très vite tout l'espace jusqu'aux derniers rangs sous la tribune. Alors le vacarme devint assourdissant : les premiers arrivés gobelotaient dans la tribune et sur les galeries et gouaillaient les retardataires qui, n'ayant pu monter, ne pouvaient boire; ceux-ci riaient ou se fâchaient, et les quolibets s'échangeaient ainsi que les gros mots. Un loustic, attachant une ficelle autour d'un bock, le tint suspendu au-dessus de l'assistance; ce fut une explosion folle de plaisanteries et de rires; cent bras se levèrent pour attraper le bock qui descendait lentement. Lorsqu'il arriva à hauteur des mains une poussée eut lieu, chacun voulant le saisir;

il bascula et la bière coula dans le cou d'un gros citoyen qui se mit à jurer épouvantablement, tandis que les applaudissements frénétiques éclataient de toutes parts et que les spectateurs empilés dans la tribune et les galeries trépignaient, au risque de les faire effondrer; électrisé par ce spectacle, un électeur qui se trouvait près de la contrebasse saisit l'archet et le frotta violemment contre l'instrument qui rendit des sons lugubres; en même temps d'autres bocks commençaient à descendre comme le premier, au grand désespoir de M. Claquepont et de ses garçons impuissants à empêcher le pillage de leur buffet. Cependant l'atmosphère devenait étouffante; la sueur de tous ces hommes grisés de paroles et de boisson, combinée avec la fumée des pipes, la rendait irrespirable, et le soleil d'une belle journée d'été, entrant en maître par les fenêtres sans rideaux, chauffait impitoyablement la foule grouillante.

Assis devant son verre d'eau, Tranchebize attendait, contemplant avec satisfaction tous ces braillards, et se disant à part lui que son comité avait bien travaillé, qu'il allait avoir une belle réunion. Ce tohu-bohu lui plaisait; il se sentait dans son élément; c'était bien là l'auditoire qui lui convenait; il le sentait incapable de raisonnement, énervé d'avance, impressionnable comme un enfant, tout disposé à hurler d'enthousiasme au premier coup de gueule qu'il lui décocherait. Et tout à coup il se leva, commandant l'attention par un geste large, et comme on ne se taisait pas assez vite il frappa sur la table avec sa canne et cria d'une voix profonde : Citoyens!

L'effet fut immédiat, un grand silence se fit; puis un mouvement général d'attention poussa comme une vague toutes les têtes du côté de Tranchebize; quelques bocks qui dansaient encore au bout de leurs ficelles remontèrent prestement. Tranchebize sourit; il se croyait le maître.

— Citoyens, reprit-il, vous avez un président et deux assesseurs à élire; c'est, vous le savez, absolument nécessaire pour que la réunion puisse avoir lieu. Lorsque vous aurez choisi les trois honorables citoyens qui auront pour mission de diriger nos débats, je demanderai la parole pour défendre ma candidature; et si M. le vicomte de Berneville, que je suis, je l'avoue, un peu surpris de ne pas voir dans cette enceinte, daigne discuter avec moi, j'espère pouvoir aisément triompher de la réaction cléricale incarnée en sa personne.

A ce moment quelqu'un cria : C'est ce qui n'est pas sûr! Et

ranchebize parut extrêmement contrarié. L'interrupteur avait noisi la seconde de silence qui s'écoule presque toujours entre le noment où un orateur cesse de parler et celui où l'on se met à le ffler ou à l'applaudir ; et il avait lancé sa phrase si à propos que out le monde avait pu l'entendre distinctement. Le brouhaha ne en éleva d'ailleurs que plus violent ; des cris de : A la porte! etentirent mêlés à ceux e : Vive Tranchebize ! et enthousiasme pour le octeur ne connut bientôt lus de bornes. Malgré ela, il demeurait songeur t mécontent : il venait 'apercevoir Fineuil acoté contre un des supports de la galerie, et uprès de lui il reconnaissait quelques partisans du icomte.

— Citoyens, s'écria-t-il 'un ton indigné, toutes es opinions sont libres ici; nais il me semble qu'on ourrait attendre pour les xprimer la nomination 'un président !

— Alors pourquoi ne l'avez-ous pas attendue vous-même ?

Et la jeune fille s'abattit sur sa poitrine.

De grands cris s'élevèrent : A la porte ! A la porte ! Mais des protestations énergiques leur répondirent ; évidemment Fineuil n'était pas seul ; une douzaine au moins de solides gaillards, paraissant avoir des biceps et des poumons, l'entouraient. Comment les avait-on laissés entrer ? D'ordinaire les réunions préparées par le comité radical ne comportaient pas de pareilles surprises... Tranchebize n'aimait pas la contradiction; la présence d'un adversaire résolu et bien accompagné lui déplut fort. Il voulut en finir tout de suite et poursuivit au milieu du bruit :

— Je vois là un citoyen que je ne connais pas, mais qui m'
tout l'air de n'être point électeur dans cet arrondissement. Toute
fois qu'il s'explique ! Que veut-il dire en prétendant que je n'ai pa
attendu la nomination du président?

Fineuil bondit vers la table, s'ouvrant passage à la force d
poignet, et en un clin d'œil il fut à côté de Tranchebize. Il étai
vraiment beau, l'entrepreneur d'élections; lui aussi se sentait dan
son élément; sa figure finaude de voyou parisien s'éclairait d'u
sourire provocateur.

En face de lui, Tranchebize se dressait rageur, comme un co
en colère, et devant eux l'auditoire hurlait.

— Ce que j'ai voulu dire, cria Fineuil d'une voix pointue qu
domina le tapage, ce que j'ai voulu dire, c'est que M. le docteu
Tranchebize s'est permis tout à l'heure, à l'égard de son adversair
absent, des insinuations déloyales!

Le tumulte reprit, assourdissant; mais les amis de Fineuil voci
féraient comme les autres, et le docteur constata avec une surpris
et un mécontentement croissants qu'ils étaient nombreux. Il n'e
glapit que plus fort, en se démenant comme un possédé :

— Lesquelles, Mossieu, lesquelles?

— Vous vous êtes étonné, repartit Fineuil d'une voix de plus e
plus aiguë, que M. le vicomte de Berneville ne soit pas là pou
discuter avec vous; vous avez voulu insinuer qu'il avait peur. Vous
vous croyez donc bien effrayant!

Et Fineuil montra du doigt, en ricanant, le docteur tout maigre
tout gringalet dans sa redingote qui ballait autour de lui et que sur
montait une figure osseuse, toute verte de colère.

On se mit à rire; quelqu'un cria : C'est rigolo! pendant que les
partisans de Tranchebize reprenaient en chœur : A la porte!

Fineuil, sans s'émouvoir, continua :

— Savez-vous où il est en ce moment, le vicomte? Il est avec le
maire!... oui, citoyens, avec le citoyen Muterel!... J'avoue que vos
interruptions et que la surprise que vous me témoignez m'éton-
nent... Adversaire politique du citoyen Muterel, le vicomte n'en
est pas moins resté l'ami de sa famille, et vous n'ignorez pas le
malheur qui vient de la frapper.

« En accompagnant Mme Chantavoine, belle-mère du citoyen
Muterel, à sa dernière demeure, le vicomte a tenu à prouver qu'en
face de la mort la divergence des opinions doit faire place à la
communauté des regrets, et que, résolu à combattre votre maire

ur le terrain électoral, il reste son ami sur le terrain conciliateur e la famille et des souvenirs! »

Ayant épuisé cette tirade, Fineuil souffla et tira ses manchettes n jetant sur Tranchebize des regards vertueusement indignés. Beaucoup applaudirent, ahuris par ce pathos; mais un partisan du octeur s'étant écrié : En v'là des blagues! Tranchebize sourit en aussant les épaules; aussitôt un revirement s'opéra en sa faveur; es cris de : A la porte! à l'eau le réactionnaire! à bas le vicomte t son mouchard! reprirent avec une violence inquiétante.

Mais Fineuil n'était pas homme à se laisser intimider. Voyant que la réunion tournait contre lui, il comprit qu'il n'avait plus qu'une chose à faire : la rendre impossible.

Il avait amené avec lui une vingtaine d'individus bien stylés; c'était plus qu'il n'en fallait pour empêcher de parler qui que ce ût. Il leur donna le signal du tapage en criant :

— Celui qui a dit : En vlà des blagues! est un insolent! Si je savais qui c'est, je lui tirerais les oreilles!

Tranchebize voulut parler, mais ses paroles se perdirent dans le bruit; tout l'auditoire était debout, hurlant et trépignant. Les uns s'injuriaient, les autres se colletaient; beaucoup se tordaient de rire et faisaient du boucan pour le plaisir d'en faire. En haut le pillage des bocks recommençait en dépit des efforts de M. Claquebont qui s'arrachait les cheveux dans son comptoir; et en face l'un de l'autre, derrière la table, Fineuil et Tranchebize s'engueulaient à l'envi, l'un hors de lui de fureur, l'autre plus railleur que jamais et s'amusant comme un roi.

Le docteur voulut tenir bon quand même et faire nommer un président; mais les amis de Fineuil poussèrent de tels hurlements, qu'il n'y eut pas moyen de l'entendre; la colère des amis de Tranchebize s'en accrut et les coups commencèrent à pleuvoir; en même temps, les prudents des deux camps s'esquivèrent; lentement la salle se vida au milieu des vociférations.

Alors le docteur, comprenant qu'il n'y avait plus rien à faire, se rassit rageusement et Fineuil, après lui avoir fait un grand salut, se perdit dans la foule qui maintenant se pressait vers la sortie dans une cohue moutonnière. Dehors, des groupes se reformèrent, discutant et pérorant. Fineuil, très entouré, monta sur une borne et commença un abattage en règle de Tranchebize; mais un remous eut lieu dans la foule, il perdit l'équilibre et sauta à terre. Un partisan du docteur lui succéda et eut le même sort.

Cependant Tranchebize, sorti le dernier du Soleil d'or, vit la foule encore amassée et excitée. Il s'avança jusqu'au milieu de la place; là se trouvait un puits. Il se hissa sur la margelle, se retenant d'une main à l'armature de fer du moulinet. En le voyant dans cette position dominante, ses partisans affluèrent vers lui. Fineuil et ses complices tentèrent en vain de s'approcher; reconnus et houspillés, ils furent mis en fuite; enfin le docteur tenait sa réunion!

Il promena autour de lui un regard de triomphe; personne ne bougeait; il n'y avait là que des amis, l'ennemi était en pleine déroute et n'avait pas encore eu le temps de se reformer.

Il toussa, cracha dans son mouchoir et commença :

— Citoyens...

Au même moment un bruit argentin de sonnettes agitées en mesure se fit entendre; tous les auditeurs de Tranchebize se retournèrent brusquement, et il resta bouche bée pendant qu'une procession débouchait sur la place. C'était le convoi de la mère Chantavoine que la Charité de Berneville, en grands chaperons, portait au cimetière de Varencières dans la sépulture de la famille. Revêtu de sa cotte de héraut, en velours noir couvert de riches broderies d'or, coiffé de sa barrette semée d'étoiles d'argent, le tintenellier s'avançait d'un pas solennel, agitant ses tintenelles qu'il sonnait tour à tour, en tenant une dans chaque main; puis venaient la bannière de la confrérie, en velours rouge, portée par un frère qui la maintenait à grand'peine contre le vent, et faisant reluire glorieusement au soleil l'image de Notre-Dame et celle de saint Sébastien percé de flèches; le petit clerc en surplis et chaperon, appuyant sur sa poitrine la croix d'argent auréolée d'or; le cercueil recouvert d'un drap tout étincelant de broderies, d'inscriptions et de larmes d'argent, porté par quatre frères qui marchaient lourdement, tandis qu'un cinquième, l'antique, au chaperon resplendissant, soutenait la tête, escorté de chaque côté par les quatre porte-torches; l'échevin, le prévôt, les frères destinés à relayer les porteurs du corps, les chantres dont les chaperons rouges tranchaient sur le blanc des surplis; enfin le curé escorté de deux enfants de chœur et précédant la famille.

Tout le monde avait abandonné Tranchebize, et maintenant on formait la haie sur le passage du cortège. Les têtes se découvraient; un grand silence respectueux régnait dans la foule tout à l'heure si bruyante, et seuls les chants religieux s'élevaient, accompagnés

par le son cadencé des tintenelles et le bruit sourd des gros souliers ferrés frappant pesamment le pavé.

Immédiatement derrière le curé marchait Chantavoine, vêtu de sa redingote de cérémonie à collet de velours, tenant d'une main un chapeau à haute forme d'un autre âge, et de l'autre s'essuyant les yeux avec son mouchoir à carreaux; près de lui, on se montrait Muterel qui suivait sa belle-mère les yeux secs, avec un air ennuyé et gêné, visiblement froissé dans son amour-propre de libre penseur par le curé et les chantres. Tout à coup un cri partit de la foule : Tiens ! mais il y est, le vicomte !

En effet, Jacques passait au milieu des amis de la famille. En un clin d'œil tout le monde répéta : Le vicomte y est ! et plus de vingt citoyens se précipitèrent vers le centre de la place où Tranchebize était resté pestant et rageant sur sa borne, et lui crièrent :

— Vous savez qu'il y est tout de même, l' vicomte : c'était pas des blagues.

Bientôt une cohue se forma; c'était à qui se montrerait Jacques; le cortège faillit être coupé, et c'est à grand'peine que le groupe des femmes précédées de Coralie larmoyante et de Jeannette, put suivre.

Fineuil qui, réfugié dans une rue voisine, guettait les événements, revint alors sur la place et remonta sur sa borne.

— Avais-je dit vrai, citoyens? cria-t-il; les avez-vous vus passer, ces ennemis politiques redevenus momentanément amis devant la mort? Était-il convenable de profiter d'une absence aussi naturelle, que dis-je? aussi honorable, pour organiser une réunion où l'on savait qu'un adversaire justement redouté ne pourrait venir? Que vient-on nous parler de surprise? Le citoyen Tranchebize ne pouvait être surpris : c'est lui qui voulait surprendre votre bonne foi en s'arrangeant pour être seul, et en feignant de regretter de n'avoir personne devant lui !

C'est à peine si quelques protestations s'élevèrent contre ce flot d'éloquence; les applaudissements les couvrirent, la foule qui acclamait une minute auparavant le docteur revint sur lui hostile, presque menaçante. Et il entendait répéter de tous côtés : Mais il y est, l' vicomte, il y est! — Il voulut s'expliquer et se mit à gesticuler en hurlant qu'il n'avait jamais dit le contraire, qu'il ignorait la présence de son concurrent à l'enterrement... Mais on ne l'écoutait plus, Fineuil et sa bande se faufilaient dans les groupes en criant à tue-tête :

— C'est un malin; il a voulu faire sa réunion en l'absence de l'autre.

Et bientôt apostrophes désobligeantes et lazzis accablèrent l'infortuné Tranchebize qui se décida à quitter la place à moitié fou de colère, poursuivi par la voix de Fineuil qui disait :

— Le vicomte en fera une autre, de réunion, et il prendra votre jour, soyez tranquille!

X

Resté maître du champ de bataille, Fineuil ne s'y attarda point et courut vers le cimetière pour raconter son triomphe au vicomte. En route, il rencontra l'assistance qui revenait, l'enterrement terminé; il croisa Chantavoine qui s'en allait, coiffé de son tuyau de poêle, assommé de douleur, et Muterel qui marchait maintenant la tête haute, heureux d'avoir achevé sa corvée, et qui hâtait le pas vers la place pour avoir des nouvelles de la réunion. Plus loin, il salua Coralie, escortée d'une garde de matrones, suant et soufflant sous ses voiles noirs à côté de Jeannette, puis un groupe de cultivateurs des environs pérorant avec volubilité; enfin il aperçut le vicomte isolé, soucieux, paraissant excédé.

— Ah! vous voilà, Fineuil, dit Jacques d'un air las. Eh ! bien où est cette réunion ? Faut-il y aller ?

— Inutile, Monsieur le vicomte. Elle est dissoute.

— Dissoute, et par qui ?

— Par moi ! J'ai éteint Tranchebize! Je l'ai soufflé comme une chandelle ! J'ai montré qu'il avait voulu profiter de votre absence pour parler tout seul, et il n'a pas pu dire un mot.

— Ah! fit Jacques avec indifférence.

— Nous avons gagné la journée. Maintenant il faut battre le fer pendant qu'il est chaud, et organiser une autre réunion vite, vite.

— J'ai de mauvaises nouvelles à vous apprendre, Fineuil. Griffon me trahit.

Et il tendit à Fineuil une lettre que celui-ci parcourut rapidement en haussant les épaules.

— Eh ! bien après? dit-il après avoir achevé sa lecture, qu'est-ce

que cela prouve? M. Duval, qui vous écrit, est un de vos zélés partisans, je n'en doute pas, mais c'est un fier naïf.

— Comment cela ?

— Ah ! laissez-moi rire, Monsieur le vicomte ! Il s'indigne des avances que M. Griffon vient de faire, à ce qu'il prétend, à Tranchebize. Mais cela va sans dire ! Il suffit de l'avoir vu une fois pour connaitre son Griffon sur le bout du doigt. Griffon, lorsqu'il est devant vous ou vos amis, s'extasie sur vos mérites et déclare que vous êtes le seul, le vrai candidat ; puis une seconde après, s'il rencontre Tranchebize, il lui fait des salamalecs. Que voulez-vous ? c'est dans l'ordre : vous êtes tous deux ses clients ; et comme il estime que vos chances sont à peu près égales, il se tient en équilibre entre vous comme Blondin sur la corde raide, inclinant son balancier tantôt de votre côté, tantôt du côté du docteur. Cela ne s'appelle pas trahir, que diable ! Il se méfie, voilà tout.

— Il n'en est pas moins vrai que je ne me serais pas présenté sans lui. C'est lui qui est venu supplier mon père et qui m'a décidé à son défaut. Et depuis que je suis dans le pays il me glisse entre les doigts, il est insaisissable ; et voilà qu'on dit qu'il travaille contre moi !

— Mais non, mais non. Pas tant que ça. Il se ménage tout simplement pour acclamer celui qui sera élu ; mais au fond, Tranchebize ou vous, cela lui est parfaitement égal. Que vous réussissiez ou non, sa démarche de Paris lui servira pour se recommander auprès de vous, ce qui ne l'empêchera pas de cajoler votre adversaire auprès duquel je le soupçonne fort d'avoir fait une démarche semblable.

— C'est bien ce que mon père avait deviné...

— Alors pourquoi vous en étonnez-vous? Il est très fort, ce Griffon, très fort !

— Vous appelez ça très fort, vous ? Si c'est vrai, je dis, moi, que c'est très canaille !

— Oh ! Monsieur le vicomte, que voilà de gros mots ! L'importance que vous attribuez à maître Griffon vous rend vraiment trop dur à son endroit.

— Ne vous y trompez pas ; il est très influent.

— Soit. Alors Griffon est un outil dont il faut vous servir. Empoignez-le, soufflez-le à votre adversaire !

— Mon adversaire le tient trop bien...

— C'est ce qui n'est pas prouvé. Ou je me trompe fort, ou la réu-

nion d'aujourd'hui, manquée grâce à moi, va singulièrement refroidir les sentiments de votre commun notaire pour Tranchebize.

— Jolie girouette alors, que ce Griffon! S'il tourne ainsi à tous les vents, comment m'assurer de lui?

— En réagissant contre l'inexplicable découragement que vous semblez subir et qui vraiment m'afflige. Croyez-moi, Monsieur le vicomte, en mettant tout à l'heure Tranchebize en fuite, je vous ai donné un bel atout. Jouez-le hardiment. En avant la réunion publique! Organisez-moi ça pour après-demain, au Soleil d'or, à la place même où l'autre vient d'échouer. Il n'osera pas ne pas venir; alors éreintez-le; allez-y carrément! De l'audace! encore de l'audace, comme disait Danton.

— C'était un triste sire, votre Danton, Monsieur Fineuil.

— C'est possible, mais il avait du toupet, il ne se démontait pas; et ce n'est pas lui qui se serait tourmenté d'un Griffon.

— Vous avez peut-être raison, mais il faut que je réfléchisse; j'ai des raisons de croire que vous vous exagérez beaucoup l'effet de cette réunion manquée. J'ai de mauvais renseignements; ma situation électorale se complique.

— Où avez-vous été prendre cela, Monsieur le vicomte? Je ne sais pas quels renseignements on a pu vous donner, mais les miens sont excellents. Je vous vois partout très sympathique; personnellement, en dehors de la politique, vous n'avez pas d'ennemis; et les campagnes sont pour vous! Que désirez-vous de plus pour avoir confiance?

— Les campagnes? je m'en défie extrêmement!

— Allons donc!

— Tenez, Chantavoine lui-même, à qui je viens pourtant de témoigner publiquement ma sympathie, Chantavoine m'est hostile, j'ai tout lieu de le croire.

— Cela se pourrait bien : Chantavoine est le beau-père de Muterel.

— Ce n'est pas une raison...

— Pardonnez-moi, c'en est une. Je vous l'ai dit : il fallait amadouer Muterel. Au lieu de cela, vous l'avez irrité en vous moquant de lui; et dame! il doit monter contre vous de toutes ses forces son beau-père, sur lequel il me fait l'effet d'avoir mis le grappin. Mais après tout, le malheur n'est pas irréparable; Chantavoine n'est pas le maître du scrutin.

— Et je vous dis, moi, que s'il marche contre moi, l'effet pro-

duit sera déplorable. Je vous dis que, combattu par mon fermier, rahi par mon notaire, je vais droit à un échec. Et je vous dis que si j'avais pu prévoir tous ces lâchetés, tous ces calculs malpropres, e ne serais pas venu dans cette galère!

Fineuil regarda Jacques avec une expression d'extrême pitié.

— Voyons, Monsieur le vicomte, reprit-il sur un ton de moquerie paternelle, calmez-vous un peu. Allez-vous jeter le manche après la cognée alors que quelques efforts vous suffisent pour réussir? Je vous ai préparé partout le terrain; vous n'avez plus qu'à semer un peu l'éloquence pour récolter une élection magnifique; il serait vraiment déplorable de rester en si bon chemin...

Et comme Jacques ne répondait pas :

— Je cours à l'imprimerie. Les affiches annonçant la réunion seront posées partout demain matin; dès ce soir, Tranchebize recevra une invitation personnelle pour y assister; tous nos amis seront prévenus, pas un ne manquera; vous aurez un auditoire parfait; je vous promets un succès monstre...

Une lettre que celui-ci parcourut rapidement.

— Encore une fois laissez-moi réfléchir, interrompit Jacques. Je veux voir dès aujourd'hui moi-même Chantavoine et Griffon; je ne déciderai ensuite. Quand cette réunion n'aurait lieu que dans trois jours le mal ne serait pas grand. Nous avons encore toute une semaine...

— A votre aise, Monsieur le vicomte, dit Fineuil vexé. S'il

en est ainsi, je vais tout au moins écrire pour l'*Indépendant* de demain le compte rendu de la réunion de tantôt afin de constater l'échec que j'ai infligé à votre adversaire.

— Faites-moi le plaisir de ne rien écrire avant de m'avoir revu. Dans deux heures, je serai à Berneville, veuillez m'y attendre et je vous ferai part de mes intentions définitives.

Tout en causant, ils étaient parvenus sur la place. Fineuil s'éloigna à grands pas sans rien répliquer, en proie à un dépit qu'il trahit en haussant plusieurs fois les épaules. Jacques, pensif et mécontent de lui même, renvoya la voiture qui l'attendait et se promena au hasard dans les rues de la ville qui, le tumulte apaisé, avaient repris l'aspect morne et endormi qui leur était habituel.

(A suivre.) Joseph L'Hopital.

L'ANGE[1]

(Suite)

II

M. d'Astérille avait porté la main à son front en un geste le blessé et, brusquement vieilli par les rides plus nombreuses, plus profondes, qui crevassaient la pâleur de sa face, marmonnait out bas avec ce frisson d'angoisse qui secoue le cœur quand on se ent perdre pied dans la vie :

— Mon Dieu! mon Dieu! qu'allons-nous devenir?

La lettre glissa de ses doigts tremblants.

Micheline ne s'était aperçue de rien.

Le corps perdu dans un déshabillé de guipures et de crêpe nauve, inerte parmi les piles de coussins, ayant à côté de sa chaise ongue une table de laque qu'encombraient des flacons de sels, des onbonnières et un miroir, elle gardait de cette nuit de bal, où elle avait dansé autant que sa fille, quelque chose de fané.

(1) Voir le numéro de *La Lecture* du 11 juin.

L'abandon étudié de ses poses, le pied qu'elle montrait à dessein, l'indolence de ses yeux meurtris, brumeux, qui dérivaient sans cesse vers la petite glace, les détails charmants de ce négligé, les retouches qui atténuaient ces marques de fatigue et de déclin, qui cherchaient à dissimuler l'automnale mélancolie d'un menton qui s'empâte, des paupières qui se plissent, d'une bouche qui se décolore, révélaient une âme assoupie dans le bien-être et qui redoute les secousses, les violences, qui, au contact d'une fervente et immuable adoration, s'illusionne, se leurre de mirages, se croit toujours jeune. Et cependant que Robert chancelait comme un homme ivre, les prunelles fixes, dardées douloureusement sur ce chiffon de papier qui piquait d'une tache claire les rosaces du tapis, Micheline se lamenta dans un bâillement de migraine :

— M'ami, on ne me reprendra plus à faire la folle, comme tu dis... Je ne sens plus ma tête... Voudrais-tu baisser le store et me donner mes cachets d'antipyrine ?

Comme il ne lui répondait pas, elle tourna languissamment la tête de son côté, plutôt surprise qu'épouvantée par ce silence, et le voyant si atterré, si changé, poussa un cri aigu, l'interrogea d'une voix qui haletait, qui semblait ne pouvoir sortir de sa gorge serrée :

— M'ami, qu'as-tu... parle vite... tu me fais peur...

Elle avait sauté d'un bond hors de la chaise longue, se raidissait, prête à fuir, à renverser les meubles, cherchait des yeux le bouton de sonnette.

Robert devenait-il fou ? Allait-il la poursuivre, la broyer dans ses bras musculeux ?

Était-ce une de ces attaques qui idiotisent à jamais l'homme le plus robuste ou qui le jettent bas comme une masse, l'achèvent en cinq minutes ?

Elle continua, les mains jointes :

— Je t'en supplie... Parle-moi, parle-moi...

Au choc de cette prière, il parut s'évader du cauchemar où son cerveau se désorientait, enveloppa Micheline d'un long regard à la fois tellement tendre et tellement douloureux qu'elle en tressailli jusqu'au fond du cœur, puis les sourcils froncés, les tempes vibrantes de fièvre, ramassa les feuilles froissées, les lui tendit sans une parole.

Tout émue, elle chercha d'abord la signature et s'exclama étourdiment :

— Mais, Robert, c'est du flirt de Laurette, de M. de Vareilhes, le jeune officier qui conduisait hier le cotillon avec elle chez les Hastings.

— Du flirt de Laurette, répéta M. d'Astérille avec amertume.

Micheline s'était assise auprès de lui.

Elle parcourut les premières lignes et s'arrêta accablée, hébétée comme si, au retour de quelque joyeuse promenade, elle eût, à la place où souriait sa blanche villa fleurie de tant de roses, vu surgir un amas de ruines fumantes.

— Et tu crois que Laurette l'aime, fit-elle à mi-voix, espérant que Robert la rassurerait par une ironique boutade, hausserait les épaules.

— Si elle ne l'aimait pas, s'ils n'avaient échangé encore aucune de ces confidences qui enhardissent, qui exaltent, dans les bals, dans les parties où nous leur laissions la bride sur le cou, M. de Vareilhes eût-il osé m'écrire des choses comme celles-ci ?

Et lui reprenant la lettre des mains, il lut ces phrases :

Je connais trop votre cœur par tout ce qu'a bien voulu me raconter Mademoiselle votre fille, je sais trop à quel point vous l'adorez, comme vous lui avez sans cesse épargné la plus légère peine, comme vous souhaitez qu'elle soit heureuse, pour croire que vous vous refuserez à mettre dans la mienne cette douce petite main.

Interrogez Mlle d'Auberton, je me soumets avec une humble dévotion à son arrêt.

Et si vous pensez, Monsieur, après cette épreuve, que je ne lui suis pas tout à fait indifférent, qu'elle a confiance en la tendresse de ce cœur qui s'offre tout entier et pour toujours, si vous me jugez digne de devenir votre fils, j'aurai atteint le but de ma vie, réalisé le plus beau des rêves.

— Elle ou nous, interrompit Micheline, et dans un flot de larmes qui striaient de sillons inégaux la poudre de riz de ses joues, elle exhala ces hoquets : « Oh ! la vie, la vie !... On a été épargné, on se croit sauvé, on s'habitue au repos, au bonheur... On est bien tranquille et soudain tout s'écroule... »

M. d'Astérille s'était jeté à ses genoux, l'attirait d'une étreinte perdue, lui parlait comme à un enfant qui souffre et se plaint.

Cette crise de désolation l'affolait, lui enlevait toute son énergie.

Et il tentait vainement de l'apaiser, de la rassurer par de vagues mensonges.

— Mais ça peut s'arranger, Liline...

— Pour retomber plus bas, dit-elle âprement, certes j'aime mieux

en finir tout de suite... Ma fille ou nous... Et tu n'y pensais pas plus que moi, tu ne la prévoyais pas cette échéance cependant fatale... Au bout de vingt ans payer sa dette, expier sa faute... Ah! Dieu est parfois implacable et aurait pu nous oublier ! »

Robert la couvrait de baisers, l'implorait :

— Ne dis pas cela, mon amour, aie pitié de moi... Je souffre tant... Pense un peu combien je t'ai aimée, combien je t'aime ! »

Et les nerfs détendus à bout de forces, elle s'abattit contre sa poitrine, soupira :

— Pauvre chéri, nous étions trop heureux !

Cette émotion avait été trop rude pour sa fragilité. Elle défaillait. Elle pleurait, les pensées en déroute.

Elle sombrait en une immense lassitude, résignée à tout subir, incapable de se redresser à nouveau en quelque révolte.

Elle eût voulu qu'un sommeil léthargique l'isolât du monde, l'annihilât, fuir les orages qui menaçaient son repos, échapper aux luttes imminentes, aux confessions odieuses, pénibles, qui ressuscitent le passé, qui brisent, qui vieillissent.

Ils se taisaient, noués l'un à l'autre, touchants et ridicules en cet enlacement d'amour avec leurs visages flétris, leurs yeux gonflés.

Au dehors, le mistral avivait la plainte monotone des pins, déroulait à travers le ciel de longues banderoles de poussière.

Une odeur d'azalées s'évaporait de la serre, imprégnait ce boudoir comme préparé avec ses soies éteintes, ses meubles blancs, ses pastels anciens, pour de délicieuses idylles, d'inoubliables causeries, d'initiales tendresses.

Tout à coup, comme au milieu d'un cadre, Laurette apparut dans le rectangle de la porte-fenêtre. Pour qu'on ne l'entendit pas arriver, elle avait marché sur la pointe des pieds.

Elle se détachait radieuse, criblée de soleil, pareille à une fleur rare sur ce fond de jardin où les grappes de mimosas, les roses safranées voilaient comme d'une résille d'or la mer lointaine aux nuances d'hyacinthe.

La joie de vivre, d'être aimée, éclatait au creux de ses fossettes, illuminait la nacre de son teint, l'arc délicieux de ses lèvres, mettait des visions de paradis dans les pâles émeraudes qu'étaient ses prunelles.

Elle oscilla interdite, eut un mouvement de recul devant le spectacle imprévu que lui donnaient Micheline et Robert et repri

bientôt son assurance d'enfant gâtée et trop libre, ballonna sa robe de serge blanche, ébaucha une cérémonieuse révérence.

Puis, retenant à peine son sourire :

— Bonjour, Madame, bonjour, Monsieur, dit-elle ; excusez-moi de vous déranger ; je ne savais pas que c'était aujourd'hui votre anniversaire de mariage !

Micheline rougit, se dégagea avec un sursaut de honte des bras de M. d'Astérille.

Gênés, ils ne trouvaient pas une parole à répondre à ces espiègleries irrespectueuses, semblaient des coupables qui viennent de se laisser surprendre en flagrant délit, de tomber dans un mauvais piège.

Laurette, démontée malgré elle par leur trouble, essaya encore de plaisanter.

— Au fait, serait ce la lettre d'André, — elle se reprit bien vite, — de M. de Vareilhes qui vous a rappelé votre lune de miel ?

— Comment peux-tu savoir que nous avons reçu une lettre de ce monsieur ? demanda violemment M. d'Astérille qui s'était ressaisi et que suppliciait cette triomphante gaieté.

Elle répliqua à cœur ouvert.

— Dame, mon cher papa, une histoire où l'on joue le grand rôle vous intéresse toujours un peu, et c'est moi, je l'avoue, qui ai conseillé à M. de Vareilhes de tenter la partie, de vous écrire...

— Je t'en félicite, et tu te figures peut-être que sans renseignements...

— Des renseignements, je ne vous ai pas attendu pour en prendre, fit-elle dépitée. M. de Vareilhes est le cousin d'une de mes meilleures amies, Claire d'Artigues, qui vous plait tant, petite mère, et vous comprenez qu'elle m'a tout dit, le présent et le passé... Vingt-sept ans... quatre-vingt mille livres de rente comme nous, mais par exemple pas d'espérances... Plus de parents, la mère morte toute jeune... Éducation sévère chez les jésuites... Capitaine de cuirassiers, breveté... Le cœur tout à fait libre... Ne touche jamais une carte... Enfin, si vous voulez tout savoir, une perfection que j'aime et qui m'aime...

Et ayant dévidé d'un trait cet écheveau de paroles, elle sauta au cou de M. d'Astérille, cajoleuse, redevenue petite fille, implorante, timide, lui ferma la bouche de la main, murmura avec des inflexions de prière :

— Et je suis sûre que vous ne direz pas non, père chéri, vous qui

m'aimez tant, vous qui m'avez épargné jusqu'ici toute peine, vous qui êtes si bon!

Robert se raidit, la repoussa doucement, balbutia, du vertige dans les yeux :

— Tu comprends... nous ne nous attendions pas à cette brusque demande... C'est une chose si grave que le mariage, tu es si jeune... On ne s'habitue pas en cinq minutes à l'idée que l'on va se séparer de son unique enfant, qu'un étranger veut vous l'enlever... N'est-ce pas, tu nous comprends, ma chère petite... Tu le vois, ta mère en est bouleversée, malade... Laisse-nous réfléchir un peu...

Laurette le dévisageait, anxieuse.

— Mon père, lui reprocha-t-elle, vous ne me dites pas tout, vous me cachez quelque chose!

Il eut la force de sourire, de l'embrasser, s'écria en hochant la tête :

— Grande toquée! — Et il ajouta : — Tu bavarderais jusqu'à demain et tu oublies que lady Sheffield t'attend pour cette répétition de pantomime.

Et tandis que, toute son insouciance évanouie, le cœur gros, entouré de ténèbres, Laurette, en une fuite de bouderie, redescendait dans le jardin, Micheline sanglota d'un ton farouche :

— Oh! j'aimerais mieux la mort que d'affronter cette honte!

III

Micheline semblait enfin s'être assoupie, respirait avec moins d'oppression ; mais au premier pas que fit M. d'Astérille vers sa chambre, elle ouvrit les yeux, le rappela d'une voix dolente :

— Ne me quitte pas encore, je t'en conjure... Je deviendrais folle dans ce grand silence, si je ne te sentais pas à côté de moi.

Il baissa la lampe dont les clartés trop vives éclaboussaient le lit et, étreignant les doigts de la malade comme pour lui prendre cette fièvre qui la brûlait, dissipa ses alarmes :

— Je ne m'en vais pas, ma chérie; sommeille en paix et ne pense plus à rien!

La nuit s'écoula heure à heure.

Micheline avait de longs anéantissement torpides, puis tanguait

sur l'oreiller, bégayait d'inintelligibles mots d'obsession et de délire, s'éveillait haletante, le cou tendu, les traits contractés, râlait :

— Je t'assure qu'il y a quelqu'un dans l'antichambre, quelqu'un qui a frôlé la porte, qui écoute... Es-tu bien certain que Laurette soit couchée, qu'elle ne rôde pas autour de nous ?

Robert lui répondait :

— Tu rêves, Liline, dors, dors donc, je t'en prie.

Ainsi qu'un homme trop chanceux que quelque émeute soudaine a pris comme otage et qui attend en un trou obscur de corps-de-garde l'aube où on le traînera devant les fusilleurs, veille, médite, examine tout ce que son cœur enferme de tendresses et de souvenirs, il revivait les années d'amour où ils avaient eu, elle et lui, si peu à lutter, si peu à souffrir.

Il baissa la lampe.

C'était d'abord leur première rencontre, des mois et des mois — un morceau d'existence navrée — après l'odieux mariage auquel avait été condamnée Micheline en sortant du couvent par un père qu'elle gênait, qui la sacrifiait à d'anciennes rancunes.

Au parc Monceau, un après-midi de mai, devant une plate-bande où des tulipes pâles érigeaient leurs calices hiératiques.

Mme de Rouvières — ô ce nom que le Destin à présent le contraignait à se rappeler, qui lui sonnait le glas de son bonheur — s'embarrassait en de confuses phrases, ne parvenait pas à dissimuler son émoi, sentait que, malgré leur séparation, l'ami de son

enfance, de sa jeunesse, n'avait pu l'oublier, se déprendre d'elle en un volontaire exil.

A peine revenu des Indes, il avait dû questionner des camarades, s'enquérir obstinément d'elle et de son mari, scruter ce qu'était leur vie à l'un et à l'autre.

Elle le devinait assez dans la pitié profonde qui émanait de ses regards, dans la violente poignée de main où il lui avait fait presque mal, dans la voix toute changée où elle ne retrouvait plus les chères inflexions des lointaines causeries de vacances.

Elle attendait passive qu'il l'interrogeât et eût cependant voulu avoir la force de mentir, de n'exhaler aucun aveu, aucune confidence, s'épouvantait en son honnêteté de la joie folle, instinctive qui lui avait brûlé tout l'être comme un jet de flamme, quand il lui était apparu si brusquement au bout de l'allée, qu'en tournant la tête, de derniers bonjours jetés du bout des doigts à la nourrice enrubannée et au baby qui riaient là-bas sur une chaise, elle traversait pour regagner son coupé.

— Si j'avais appris que vous étiez heureuse, heureuse comme vous méritez de l'être, avait-il murmuré avec une tristesse infinie, je n'eusse pas cherché l'occasion de vous revoir, je serais parti à nouveau loin, bien loin, pour ne plus jamais revenir: mais votre infortune n'est-elle pas presque publique ?

Elle avait essayé de lui échapper, de feindre une froideur hautaine, de l'arrêter aussitôt sur la pente où il l'entraînait, et en dépit de cette suprême rébellion, de son cœur gonflé à ses lèvres tremblantes, décolorées, avaient jailli ces mots de prière, de souvenir, d'espoir :

— Je vous en supplie, Robert, ne me dites plus rien, laissez-moi partir... un autre jour, bientôt, je vous le promets...

Et, tandis qu'elle s'enfuyait troublée, épuisée, qu'elle refermait en hâte la portière du coupé, il avait, avec de grosses larmes dans les yeux, contemplé le baby, délicieux sous son béguin de dentelles et qui de ses petites mains émiettait autour de lui comme des parcelles de joie, qui rayonnait tout rose dans la douceur du printemps, qui gazouillait d'une voix incertaine, au milieu des roucoulements de ramiers, des frissons de feuilles, du pépiage des moineaux, il avait eu la vision du Bonheur entre la femme et l'enfant qu'on adore, qui mettent du ciel dans le plus pauvre logis, il avait douloureusement songé à sa solitude et que cette femme, cet enfant, qui auraient dû lui appartenir, qu'il eût chéris, lui, de toute son

âme, appartenaient à un autre, à un misérable qui les dédaignait, qui ne les aimait pas.

Des semaines d'amère et lourde attente s'étaient écoulées sans que Mme de Rouvières parût se souvenir qu'il lui avait promis de la revoir, qu'il comptait impatiemment les jours, qu'il se mourait de cette apparente oubliance.

Et un soir, il avait reçu une lettre brève, coléreusement griffonnée au crayon, qui lui assignait un rendez-vous dans une église, qui l'appelait enfin au secours de ce pauvre cœur en agonie.

Alors, découragée, en un besoin de protection, de tendresse, Micheline s'était confessée à lui, abattue dans ses bras, lui avait avoué le désastre, le supplice de son existence, l'ignominie d'un père qui, plutôt par crainte d'avoir à modifier ses habitudes de fête, d'avoir à rendre des comptes à un homme probe et scrupuleux, que par la ridicule histoire du procès perdu naguère, de haine familiale donnée comme prétexte pour ne pas les fiancer, eux qui s'aimaient depuis leurs premiers jeux d'enfants, l'avait livrée ainsi qu'une proie opime à ce comte de Rouvières dont il connaissait cependant la vieille maîtresse.

Ah! l'odieuse complicité de ces deux hommes avilis, la honte indéniable, à peine dissimulée, qui l'écœurait, cette liaison que n'avait même pas interrompue le voyage de noces, cette pestilence de vice qui emplissait son intérieur, qui l'étouffait, la malheureuse délaissée, comme une montante marée de fange, ces parties du beau-père et du gendre dont sa dot payait les frais, la dot si longtemps défendue par une mère qu'épouvantait l'avenir!

Et dans l'ombre vague de la chapelle où frissonnaient des reflets de vitrail, où se figeait la défaillante odeur d'un bouquet presque fané, Mme de Rouvières s'était écriée :

— Robert, je ne crois qu'en vous, je n'aime que vous au monde... j'ai assez souffert, je voudrais être heureuse... M'aimez-vous ?

Il lui avait répondu :

— Je vous ai toujours aimée, Liline, et maintenant que vous avez de la peine, je vous aime plus que je ne vous ai encore aimée !

Puis, comme elle ajoutait d'une voix grave, solennisée, ainsi qu'au moment de prononcer quelque indissoluble vœu : « M'aimez-vous assez pour nous donner désormais votre vie, à moi et à ma fille, pour nous sauver de ces vilaines gens, pour aliéner votre liberté, pour renoncer à tout espoir de retour ? » il avait fait ce serment :

— Je vous appartiens, je n'aurai d'autre but, jusqu'à mon dernier jour, que de vous faire oublier les tristesses anciennes, que de vous rendre la vie infiniment douce, infiniment heureuse. J'aimerai votre fille autant que si elle était mon propre enfant. J'irai où vous le souhaiterez. Et la solitude la plus lointaine, le pays le plus perdu me paraitront un paradis de délices, puisque vous serez auprès de moi, mon amie adorée !

Et émue, elle lui avait tendu le front comme afin qu'il y consacrât leur pacte par l'initial et chaste baiser des fiançailles.

En un mois il avait préparé cet exode hasardeux, placé dans une banque anglaise tout ce qu'il possédait, la fortune solidement établie qui lui permettait de disparaitre sans se préoccuper des lendemains, de ne dépendre de personne, de se transformer à sa volonté, d'affronter avec une femme et un enfant les aventures probables, les secousses brusques, les errances inquiètes d'une vie de réfractaires.

Mais épouvantée par l'irrémédiable d'une telle révolte, trop honnête pour ne pas éprouver quelque trouble de conscience, pour ne pas avoir quelque souci du scandale, trop puérile pour prendre d'un coup une résolution audacieuse, Mme de Rouvières, comme éteinte, ne se décidait pas à fixer la date de leur fuite, regrettait ses aveux, les minutes d'affolement où elle s'était promise, où loin de la repousser, de se dérober ainsi que tant d'autres hommes l'eussent fait à sa place, il avait accepté tout ce qu'elle exigeait.

Quelque peine qu'il en eût, dans les contacts furtifs qui leur donnaient presque chaque jour l'illusion d'un peu de joie, il respectait pieusement les suprêmes scrupules de son amie, ne l'entretenait plus de ses projets de départ, paraissait croire qu'elle avait recouvré la paix, renoncé à cette violente rupture, qu'elle supportait avec moins d'amertume la lourdeur de sa croix.

Et mieux que s'il se fût emporté contre l'âme ballottante qui défaillait ainsi au moment d'agir, mieux que s'il eût essayé de la dominer quand même, de couper avec une rudesse de maître nouveau les liens usés où elle se débattait, cette patience, cette soumission, cette inaltérable mansuétude la rendaient confiante, amoureuse comme elle ne l'avait pas encore été, la détachaient insensiblement du monde, de la vie ancienne, éclaircissaient les brumes qui avaient glacé son cœur, la ramenaient tout entière vers le seul être dont elle fût sûre, dont elle eût mis la dévotion à l'épreuve. C'était la fin.

Les événements se précipitaient comme en un crépuscule de longue bataille.

Micheline, qui avait conjuré son père de l'accueillir, de la reprendre auprès de lui, d'éconduire l'époux indigne dont elle ne voulait plus ni porter le nom, ni partager la vie, s'attirait cette réponse gouaillée dans un haussement d'épaules :

— Le plus souvent, ma chère, que je me mêlerais de votre ménage... Prends un amant, cela te fera paraître le temps moins long et ton mari moins fâcheux !

Et M. de Rouvières se moquait aussi de ses sanglots, de ses menaces, le jour où elle avait eu avec lui une dernière explication, où elle l'acculait au berceau de Laurette, où elle le suppliait de leur témoigner, ne fût-ce que des apparences affectueuses, ricanait en effilant ses moustaches rousses devant une glace :

— Soit, tâtez de la fête, lancez-vous, Madame la Vertu... Mais je suis très tranquille, vous n'irez pas loin, vous n'abuserez pas de la permission !

Le lendemain, un dimanche de novembre, à l'heure où M. de Rouvières était aux courses et la nourrice aux vêpres, Micheline ayant empli les poches de ses vêtements des bijoux qu'elle préférait, et serrant Laurette contre sa poitrine comme un trésor précieux que l'on craint de perdre, s'échappait de l'hôtel où elle avait trop maudit la vie, se jetait tête baissée au fond d'un fiacre.

A mesure qu'elle s'éloignait de l'intérieur abhorré, du souffroir, — comme, en ses lettres, elle appelait sa maison, — qu'elle se rapprochait de l'ami dont elle se savait si passionnément aimée, la fugitive s'exaltait, embrassait à chaque instant sa fille, riait, pleurait, récitait des bouts d'oraison reconnaissante à Notre-Dame des Victoires, y mêlait le nom de Robert.

Et quand elle avait enfin été chez lui, quand elle s'était sentie sous sa protection, elle avait eu à peine la force de soupirer :

— Nous voilà toutes les deux, nous voulez-vous encore ?

M. d'Astérille se la rappelait entre toutes ses lointaines sensations, cette émouvante arrivée de celles qui se confiaient à lui, qui allaient devenir comme sa femme et son enfant, la longue crise qu'avait eue Micheline et sa joie, lorsque, entr'ouvant les paupières, promenant son regard brumeux sur tout ce qui l'entourait, se ranimant, elle l'avait vu à ses genoux, ému, inquiet, les yeux pleins d'une adoration infinie, et dans son ombre, Laurette qui, assise au

milieu d'un coussin, jouait, jasait, ravie, avec une poupée qu'on eût prise pour sa sœur jumelle.

Avec quel accent pénétrant, quelle douceur, elle lui avait dit :

— Je vous aime bien, croyez-le, je vous aime de tout mon cœur et je veux vous aimer encore plus de jour en jour ; je ne vous aimerai jamais assez, parce qu'il n'y a rien de meilleur au monde que vous !

Avec quel abandon absolu de soi-même, avec quelle tendresse démente elle lui avait pris les doigts pour y appuyer longtemps ses lèvres !

Et sans perdre de temps le soir même, n'emportant qu'un bagage sommaire, ne donnant aucun ordre, aucune indication d'adresse à son valet de chambre, comme s'il se fût agi d'une brève promenade à Versailles ou d'un déplacement de chasse, il était parti pour la Suisse avec Micheline et Laurette.

Ah ! les moindres détails de ce départ étaient encore gravés dans sa mémoire !

La course vers l'embarcadère lointain où le train semblait échoué, les flocons de neige qui voletaient dans une brume glacée, l'enfant qui pleurait et se débattait dans le plaid dont il l'avait enveloppée.

Et l'attente qui les déprimait, qui les torturait en ce compartiment de coupé-lit où les stores tirés sous les lampes ne filtraient que d'incertaines lueurs ; les minutes atrocement longues où chaque silhouette qui se profilait sur les fenêtres embuées, chaque voix qui se rapprochait, chaque main qui ébranlait la poignée de la portière les secouaient d'un grand frisson d'épouvante, leur arrêtaient le cœur, où ils s'étreignaient les doigts, où ils ne trouvaient pas une parole à chuchoter pour rompre ce pénible silence, pour endormir Laurette, qui s'était tue, qui, en hébétude, écoutait les sanglots stridents des locomotives, le roulement des chariots, le tumulte formidable de la gare, fixait ses prunelles dilatées sur les brusques jets de lumière changeante dont les vitres étaient éclaboussées.

Et lorsque le train s'était mis en marche, ils avaient eu, Micheline et lui, pendant quelques secondes, l'hallucination qu'ils rêvaient, douté que tout cela fût réel et qu'ils eussent atteint le but, qu'ils fussent délivrés, que leur amour eût surmonté de tels obstacles.

Ils se souriaient à travers leurs larmes de béatitude. Ils se transfiguraient. Ils étaient heureux de vivre. Ils oubliaient.

Et en un élan instinctif, dévotieux, triomphant, pour la première fois, leurs bouches frémissantes s'étaient cherchées, unies, confondues dans un divin baiser nuptial.

Laurette sommeillait lourdement comme après de folles joueries ; mais bientôt elle avait agité ses petits bras, réclamé sa nourrice, vagi de monotones plaintes.

Et afin qu'elle ne réveillât pas Micheline que toutes ces émotions, toutes ces fatigues avaient enfin annihilée, jetée bas comme une masse sur sa couchette, il s'était dévoué, toute la nuit, pour la bercer, pour l'amuser, pour la câliner, pour la promener dans ses bras d'un bout à l'autre du coupé.

Et comme elle l'avait aussitôt adopté et conquis, comme il s'était facilement accoutumé au mensonge de cette paternité hasardeuse, comme il avait eu peu de peine à tenir sa promesse, à aimer Laurette !

Il ne retrouvait dans la fille que des reflets de la mère.

Elle était toute de Micheline.

La désespérante souffrance qu'elle devint, ayant grandi, le portrait vivant, l'ironique décalque de son père, qu'elle leur rappelât ce qui était enseveli dans le passé, qu'elle fût l'obstacle qui lasse, qui attriste, qui sépare, qu'elle troublât le repos de leurs âmes, la douceur de leurs tendresses, qu'elle leur apparût sans trêve comme une annonciatrice de désastres, une semeuse d'angoisses dont on s'écarte malgré soi et qu'on n'ose pas, qu'on ne peut pas chérir, lui avait été épargnée.

Les droits sentimentaux qu'il avait acquis sur Laurette, en la défendant contre la mort lorsque, dans des maladies déconcertantes, soudaines, qui assaillent la faiblesse d'un petit corps d'enfant, chacun la condamnait, en faisant éclore son âme, son intelligence, en l'élevant avec une sagesse vigilante, une prudence affectueuse qui libéraient Micheline de sa tâche d'éducatrice, ne valaient-ils pas les droits naturels qu'aurait pu revendiquer M. de Rouvières ?

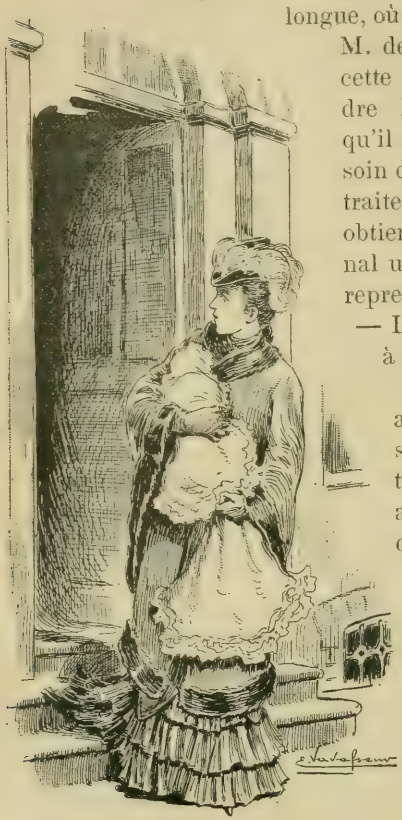
Jusqu'au jour où il s'échappe des mains qui l'étayaient, qui le soutenaient dans l'aventure des premiers pas, où il balbutie d'intelligibles paroles ou des idées confuses, des souvenances de visages, de gestes, de bruits, se heurtent dans son cerveau, l'ébranlent de vibrations, l'enfant n'appartient-il pas absolument à la mère ?

Les mois de limbes que Laurette avait vécus auprès mais si loin de son père, devaient-ils compter pour quelque chose dans sa vie ?

Et lui qui eût préféré mourir que de commettre une mauvaise action, s'était-il jamais reproché ce rapt?

Avait-il, une seule fois, senti sourdre au fond de sa conscience comme un vague remords des faits accomplis, comme un impérieux besoin de démentir Micheline, les soirs d'orage elle s'effrayait d'être aussi heureuse et que la trêve fût si longue, où elle s'affolait à la pensée que M. de Rouvières ne leur accordait cette paix qu'afin de leur en rendre les lendemains plus amers qu'il confierait à une agence le soin de les atteindre dans leur retraite, de retrouver leur piste, qu'il obtiendrait de n'importe quel tribunal un jugement contre elle et lui reprendrait sa fille, où elle s'écriait:

— Laurette n'est qu'à nous deux, à moi et à toi!



Elle s'échappait de l'hôtel.

Dans l'exaltation de son amour, il était insensiblement sorti de la vie réelle pour se terrer comme en une chartreuse aux étroits horizons, aux enchantements torpides.

Ses jours coulaient un à un pareillement doux et tranquilles, telles les gouttes d'un gâteau de miel.

Il ne les comptait pas. Il ne les regrettait pas. Il n'en altérait pas les délices par quelque rappel de l'Autrefois, par quelque souci de l'avenir.

C'était le plus beau rêve qu'une âme passionnée pût concevoir et souhaiter, un rêve qui se prolongeait sous des baisers de femme et des caresses d'enfant.

O ces premières années de béatitude infinie, cette vieille villa de comtessine italienne qu'il avait louée aux environs de Lugano, ce refuge où s'était d'abord caché leur amour!

Elle lui apparaissait à mi-côte avec sa longue façade lavée de fresques ingénues, ses toits de tuiles qu'envahissaient les vols roucoulleurs de pigeons, les bois de châtaigniers qui l'enveloppaient d'une houle ténébreuse et odorante, sa chapelle délabrée au faite d'une colline entre deux énormes cyprès qui semblaient de noirs obélisques.

Il voyait le jardin paradisiaque où l'on écrasait des touffes de fleurs dans les allées, où, aux approches du soir, quand le soleil s'était rué en ce fouillis de calices, de haies, de buissons, d'herbes, l'on avait comme le vertige, les frais bosquets de lauriers et de myrtes qui couvraient de leur ombre la grotte de rocaille ornée de distiques latins où parmi les dentelles des capillaires, pleurait une source.

Il voyait la terrasse baignée de blonde lumière d'où, entre les piliers des treilles, l'on apercevait comme au fond d'un gouffre le divin lac aux changeantes nuances, aux reflets de miroir magique que les hautes montagnes enchâssaient ainsi qu'une pierre précieuse, que les voiles des batelets et les ailes des mouettes striaient de taches blanches, puis au loin les hameaux de vignerons dispersés sur la rive sinueuse, les caves creusées dans les flancs du Caprino et la silhouette mauve de la ville dont les nombreux campaniles s'érigeaient, délicats et frêles, dans une buée de pourpre et d'or. Ils s'appelaient M. et Mme d'Auberton et racontaient qu'ils avaient émigré passagèrement dans ce pays de soleil pour affermir la santé de Laurette.

Lui seul admirait l'éclatante floraison de ses épaules.

Ce qui eût paru bientôt un exil à des âmes moins fidèles, moins passionnées, cette claustration volontaire sans épisodes, sans plaisirs, cet isolement où ils se confinaient, cette existence stagnante dans la monotonie des mêmes décors comblaient leurs vœux.

Ils ne recevaient que des journaux de mode.

Ils se désintéressaient complètement de ce qu'ils avaient laissé derrière eux. Ils ne trouvaient jamais que les soirées fussent trop longues et les journées trop pareilles.

Ils n'avaient pas ces crises de nostalgie où l'on étouffe à la dérobée dans les doigts de mornes bâillements, où l'on contemple fixement quelque meuble, quelque reflet de lampe ou de soleil sur un rideau, où l'on se retient de pleurer, où une parole maladroite engendre une scène de reproches, des bouderies sans fin.

Ni Micheline, ni lui, dans le grand silence des ténèbres solitaires, quand les domestiques s'étaient retirés après avoir servi le thé, ne s'attristaient, ne se disaient qu'à la même heure, des couples de leur âge, de leur monde, montaient en coupé pour aller au théâtre ou au bal, commençaient la nuit de Paris, la nuit éveillée, lumineuse, qui chante et qui tente, la nuit des folles paroles d'orgueil, des rires, des promesses d'amour, des coquetteries décevantes, des chutes d'âmes, des irréparables péchés.

Qu'étaient, en effet, de tels plaisirs auprès de l'adoration qui idéalisait, qui embellissait toutes les minutes de cette idylle?

Et il bénissait presque le destin, qui ne leur avait accordé le Bonheur que dans la révolte, dans le péché, qui les transformait en outlaws, qui les contraignait à se cacher, à s'emprisonner dans leur amour.

Aurait il possédé aussi complètement sa chère Liline qu'il la possédait dans cette retraite, dans ce mystère, s'ils eussent été mariés, assujettis aux inévitables obligations d'un ménage parisien qui a quelque entregent, quelques alliances, quelque fortune?

Elle était pour lui comme un jardin de harem dont aucun regard téméraire ne profane les secrètes délices, et où personne ne pénètre.

Il ne perdait pas une parcelle de sa jeunesse, de sa beauté, en concentrait sur lui tout le rayonnement, toute la chaleur, toutes les vibrations.

Lui seul éprouvait, initiait, ensemençait ce cœur ingénu, craintif, à peine entr'ouvert, apaisait ses alarmes, écoutait ses confidences, participait à ses folles gaietés et à ses petits chagrins.

Lui seul avait la surprise des coups de beauté qu'a une femme amoureuse, des changements de toilettes qui rénovent sa grâce.

Lui seul admirait l'éclatante floraison de ses épaules, les soirs où elle avait le caprice de se décolleter, où, disait elle avec un rire de pensionnaire, ils se recevaient.

Lui seul respirait l'odeur de Fête Dieu dont elle était comme saturée, dont ses caresses, son linge, ses robes, le lit, les meubles, les choses qu'elle touchait demeuraient imprégnées et qui révélaient sa présence, qui se prolongeaient dans l'air, même au milieu des bois.

Lui seul jouissait de l'harmonie de ses gestes, du charme langoureux de sa voix.

N'était ce pas plus enviable que la vie agitée, détraquante, qu'ils eussent menée à Paris, que les réceptions, les bals, les soirées d'opéra ou de comédie, les five o'clock, les promenades au Bois, les parties de toute sorte où une femme du monde se prodigue, s'émiette, devient la divertisseuse accoutumée des autres, déserte son chez soi, n'appartient à son mari que par hasard quand un brusque changement de programme la condamne à quelques heures d'intimité et de repos, aussi brèves que ces haltes accidentelles où l'on attendait de compagnie en bâillant au tourne bride que le coche fût réparé?

S'ils s'entretenaient quelquefois de Paris, c'était seulement pour ce que Micheline appelait ses histoires de chiffons. Il avait voulu, en effet, qu'elle ne modifiât aucune de ses habitudes d'élégance, qu'elle continuât à commander ses chapeaux, ses dessous, ses toilettes dans la rue de la Paix, qu'elle n'eût pas en leur réclusion la tristesse de se sentir mal habillée et déplaisante, de ne plus pouvoir sourire aux glaces où se reflétait sa svelte silhouette, son délicieux visage, qu'en un tête à-tête invariable, à ce contact perpétuel de la nature et des solitudes, elle ne perdît pas le respect, la dévotion de l'amour, ne devînt pas à la longue, au lieu de l'idole attirante qu'elle était, la compagne de devoir, la femme aveulie qui n'a plus de ressort, se laisse aller, se néglige, se dégoûte de tout, semble vieille bien que son front n'ait pas une ride.

Et à ces deux questions que, si souvent, se posent l'un à l'autre les amants les plus épris, les plus sûrs de leur cœur, à ces phrases alternées : « M'aimes-tu? Es tu heureux? » ils ne s'illusionnaient ni ne se mentaient en répondant chaque fois :

— Oui, je t'aime, oui, je suis heureux, et aujourd'hui plus encore qu'hier!

O ces années à Lugano, la jeunesse de Micheline, l'enfance de Laurette, le printemps de leur amour!

O toute la félicité qu'il avait eue dans ce bon gîte!

O les sensations attendrissantes, sereines, mémorables qu'avaient encadrées ce paradis de roses, ces treilles d'héliotropes et de muscat, ces bosquets virgiliens, ce beau lac paisible, ces grands monts chevelus!

C'était là que s'embarrassant dans sa robe, riant aux éclats à chaque chute qu'elle faisait sur la bordure du buis, tendant ses frêles bras nus vers sa mère qui l'appelait au fond d'une allée, Laurette avait enfin osé s'aventurer, droit devant elle, marcher toute seule.

Plus tard, c'était là aussi qu'elle l'entrainait après les repas, qu'elle le conviait à des jeux désordonnés, qu'assise sur ses genoux, câline, elle l'amusait en d'interminables causeries de son babil, de ses réflexions soudaines, lui récitait des bouts de fables et de brèves prières, lui chantait les chansons italiennes qu'elle avait entendu fredonner par les domestiques, se faisait expliquer tout ce qui déroutait, tout ce qui intriguait son cerveau de petite fille curieuse et précoce.

Elle grandissait trop vite, s'anémiait, s'effilait comme un cierge pascal, devenait tellement frêle, tellement diaphane, si peu de chose, que le médecin la croyait perdue, fuyait leur terrifiante douleur.

Micheline en était comme folle, croyait à quelque châtiment céleste, se heurtait la poitrine, s'accusait, se maudissait, promettait des aumônes, des ex-voto, des oraisons de pénitence aux Saintes Images.

Et lui qui ne croyait à rien, qui ne pratiquait plus, qui n'allait le dimanche à la messe que pour accompagner son amie et se soumettre à un de ses plus chers désirs, avait, au fond de l'alcôve où malgré les amas de couvertures grelottait ce faible corps de moribonde, joint les deux mains, humblement, religieusement, retrouvé ses prières, ses litanies de collégien, imploré un miracle, offert sa vie en holocauste, à la place de celle sur qui planaient déjà comme les invisibles ailes d'un oiseau de proie.

Mais cette affliction leur avait été épargnée.

Et durant sa lente convalescence, chaque après-midi, l'on avait

pporté Laurette sur la terrasse, afin qu'elle bût comme un vin ›urifiant les souffles doux et frais qui montaient de la nappe paible du lac, qui coulaient des hautes cimes, afin qu'elle aspirât l'air ›ur, balsamique, qui, mieux que les médicaments, la ressuscitaient, ui rendaient des couleurs, de l'appétit, des forces, de la gaieté.

Elle était étendue sur une haise longue avec, derrière sa tête languie, des oreillers qui la souenaient et la relevaient, et dans es yeux vagues, l'éblouissement le l'eau et du ciel bleus, des nontagnes dorées qu'ils distinguaient au milieu des feuilles.

Il la gardait jusqu'au déclin du our, lui servait le goûter, avait a patience angélique d'une sœur nfirmière.

En improvisant des parlotes ›ouffonnes de marionnettes, en 'intéressant par des récits de voyages, des contes berceurs, il 'ingéniait à lui faire paraître le emps moins long, à lui faire oublier l'ennui d'être toujours couhée, de ne pouvoir courir, s'amuser dans ces allées tentatrices, ui, par instants, l'assombrissait.

Le front dans les doigts.

Et il n'essayait pas de retirer es doigts lorsque la convalescente avait appuyé sa joue fiévreuse, 'y était assoupie comme au reux d'un coussin, il attendait, immobile, qu'elle se réveillât u qu'elle changeât de place.

Combien de fois, ensuite, avec de tendres mots obsesseurs et es baisers où une jeune fille met tout son être, Laurette les ui avait rappelés, ces jours de détresse et d'espoir, ces bons somneils, ces entretiens affectueux, comme si ce passage de son nfance l'eût frappée plus que d'autres, comme si elle avait prouvé alors un sentiment qui n'était qu'instinct dans sa

petite âme, compris à quel point les siens la chérissaient!

Les siens!

Robert, malgré lui, avait murmuré tout haut cet ironique écho de ses pensées. Et le front dans les doigs, il continua ce douloureux cheminement comme en les décombres d'un palais hanté.

N'avait-il pas été pour Laurette le père le meilleur, et avec l'air de plaisanter, mais peut-être au fond du cœur des germes obscurs de jalousie, Micheline ne lui reprochait-elle pas la violence croissante de cette tendresse?

Ne lui répétait-elle pas :

— Avoue donc que tu l'aimes maintenant plus que moi?

Tout ce que savait cette enfant, ne l'avait elle pas appris auprès de lui?

Il ne se lassait pas des distractions, des bouderies, des révoltes de son élève.

Il s'asseyait en face de la petite table où gisaient les cahiers et les livres, l'y retenait à force de douceur.

Et soudain, il croyait entendre des cloches lointaines, des cloches allègres de fête, des frissons de mousseline, des chuchotements de voix émues.

Il reconnaissait leur petite église de Castagnola, le cimetière tranquille, lumineux, qui l'entoure de ses tombes blanches noyées dans les folles avoines et les marjolaines, les venelles pénibles à gravir que resserrent des murs bas de cailloux, que couvre comme des charmilles un dôme mouvant de grappes et de pampres, le campanile de briques, le porche aux peintures effacées qui dominent la coupe verte et rose où sommeille le lac.

Ils étaient pavoisés de claires banderoles, enguirlandés de longues chaînes de buis.

Et tenant de sa main gantée le cierge symbolique, enveloppée dans les transparences du voile que le vent gonflait, les paupières dévotement baissées, Laurette s'agenouillait au banc fleuri des premières communiantes, recevait l'hostie.

Elle prononçait l'acte de consécration. Elle guidait au sortir de la messe la blanche théorie de ses compagnes, s'arrêtait sur les marches effritées du parvis comme si les flots de lumière qui ruisselaient du ciel l'eussent aveuglée, les cherchait dans la cohue de vignerons endimanchés, Micheline et lui, impatiente de les embrasser, de les associer à sa joie, de leur révéler tout ce que son cœur virginal venait de ressentir.

Elle différait tellement des filles brunes, rieuses, colorées, qui la suivaient, elle avait une grâce si émerveillante dans ce costume virginal, avec sa couronne de roses immaculées autour du front, sa robe longue, ses souliers de satin, avec ses prunelles humides, alanguies par la ferveur des oraisons, et pâle autant que les gemmes d'un antique ciboire, ses bouclettes blondes qui illuminaient comme une auréole les plis légers du tulle, son joli et fin visage aux liliales blancheurs à peine rosées, que de jeune hommes la saluaient ainsi qu'une princesse qui passe, lui offraient les odorants bouquets de cyclamens qu'ils avaient cueillis dans la montagne pour leurs fiancées, que des vieillards lui baisaient les mains, frôlaient les grains de son rosaire, la suppliaient de prier pour elles, ne fût-ce qu'une fois, l'appelaient la « Madonetta ».

Et ils avaient voué superstitieusement Laurette à ce diminutif dévotieux, conservé l'habitude touchante jusqu'au delà des années de poupée de ne pas lui donner dans la vie intime d'autre nom.

O la chère petite madone qui protégeait le logis, comme ces frêles statuettes que dore la tremblante lueur d'une veilleuse au seuil des vieux palais italiens !

O ce cœur incomparable, ce vase d'élection, comme il est dit dans les litanies de la Vierge, qui ne songeait qu'à leur prouver sa piété filiale, son tendre attachement, qui les épeurait par ses vibrations excessives, ses élans impétueux, qui s'affligeait de l'infortune des autres et que brisaient les trop rudes reproches !

Elle l'aurait forcé à la chérir quand bien même il n'eût supporté sa présence qu'à regret dans cette aventure d'amour, il se fût entêté à demeurer égoïste et indifférent, à ne voir en elle que l'enfant d'un autre, la fille d'un ennemi.

Elle eût passé des heures sur ses genoux à se faire câliner comme une chatte familière. Elle l'embrassait à tout propos.

Elle semblait avoir la divination de ces vagues mélancolies qui obsèdent tout à coup l'être le plus heureux, qui l'enveloppent d'une brume sombre, redoublait alors de tendresse, d'espièglerie, l'entraînait impérieusement vers la ville.

Et bientôt il y dispersait le noir de son âme, s'amusait autant que sa Madonette à épier les barques lourdes, couvertes comme des berceaux, qui accostaient la rive avec parfois une noce et à savant un joueur d'accordéon dont la chevrotante musique glissait sur l'eau huileuse, à flâner sous les fraiches arcades des rues où retentissait le martèlement rythmique des socques de bois dont les

femmes sont chaussées, où des cordeaux chargés de loques humides étaient tendus entre les façades des maisons, pavoisaient le ciel, où stridaient en d'incessantes clocheries d'églises les sifflets aigus des martinets, à entrer dans les boutiques, à halter dans les cafés où une bande de harpistes avivait d'une chanson bouffonne, d'un air langoureux d'opéra, le plaisir de savourer lentement quelque sucrerie, quelque sorbet de neige parfumée.

S'il se blessait, s'il souffrait, elle avait des désespoirs fous, inapaisables, ne mangeait plus, ne dormait plus, s'enfiévrait, s'imaginait toujours qu'on lui cachait la vérité, s'enfonçait dans la charmille, se verrouillait dans une des nombreuses chambres inhabitées afin de pleurer à l'aise, d'égrener des dizaines de chapelet.

Et les paroles, les cajoleries, les baisers ne lui suffisaient pas pour leur témoigner, pour leur affirmer cette affection éperdue.

Elle leur écrivait tantôt à l'un, tantôt à l'autre, tantôt à tous les deux en même temps, sur des bouts de papier, sur la feuille de garde d'un livre, sur d'anciennes enveloppes, sur ses cahiers d'écolière, d'exquises lettres pleines de souhaits, d'impressions brusques, d'innocentes puérilités, de francs aveux, des billets où se prolongeait comme l'écho de ces prières qu'on récite avant et après la communion et où elle les remerciait étrangement d'être bons, d'être doux, d'être tendres, où elle leur jurait de ne jamais les méconnaître, de ne jamais l'oublier, cependant qu'elle serait grande et qu'ils seraient âgés.

Il les lisait lui-même à Micheline, ces billets de leur Madonette le soir, tandis que sommeillait la maison. Et des fois, son émotion était si intense qu'il s'interrompait, qu'il ne pouvait achever les dernières phrases.

Il les avait ramassés un à un comme de précieux autographes, les conservait tous, avec des mèches de ses cheveux de baby, un des petits bonnets à trois pièces qu'elle avait portés pendant sa grave maladie, et sa couronne de première communiante, dans le tiroir où reposaient aussi les lettres, les dépêches, les souvenirs de l'Adorée.

(A suivre.) René MAIZEROY.

Le gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir. 152, r. de Vaugirard, Paris

MÉMOIRES

D'UN VIEUX DÉSERTEUR

I

J'avais vingt-neuf ans; j'étais depuis douze ans soldat et j'en avais vu de toutes les couleurs. En ne comptant pas ma première désertion, celle dont je m'étais rendu coupable dans ma première jeunesse et à une époque où je n'avais pas encore juré fidélité au drapeau, j'avais déserté quatorze fois et j'avais servi, souvent pendant quelques heures seulement, dans presque toutes les armées européennes.

Jourdan.

A différentes reprises j'avais vu la mort de très près. Il fallait en finir, une fois pour toutes, avec mon détestable genre de vie et avec ma rage de déserter. D'ailleurs, ce qui facilitait singulièrement la mise à exécution de mes bonnes résolutions, c'est que, depuis longtemps, je me sentais attiré vers la France.

Tout enfant, j'en avais appris la langue et, au surplus, il y avait dans mon sang une portion notable d'ardeur et de vivacité toutes françaises.

Je me promis donc solennellement de rester fidèle à mon nouveau drapeau, et la suite de ce récit fera voir que j'ai religieusement observé ma parole.

Après que nous eûmes été enrôlés à l'auberge, nous nous mîmes à boire consciencieusement, puis je rentrai au quartier. Au lieu d'aller me coucher, j'allai encore faire une station à la cantine, qui était tenue par le tambour-major.

J'étais un peu éméché.

Voyant des baguettes accrochées au mur de la salle de consommation, je les saisis et commençai à tambouriner sur la table.

Le tambour-major, qui avait observé tous mes faits et gestes, me demanda aussitôt, si je savais battre la caisse et si j'avais été tambour. Je lui répondis :

— Oui, en Italie et en Wurtemberg.

Là-dessus il fit chercher un instrument et je dus, séance tenante, faire preuve de mon savoir. Mais je n'avais aucune envie de redevenir tapin. Du moment que je devenais sérieux, j'aimais autant m'instruire et tâcher d'avancer en grade. En conséquence, je proposai au tambour-major de me laisser dans le rang et de prendre, à ma place, un autre Allemand, un nommé Müller, qui avait déserté de Naples en même temps que moi.

Nous restâmes pendant quatre mois environ à Bonifacio, puis le régiment s'embarqua pour Toulon, où nous arrivâmes six jours plus tard. Après y avoir fait un séjour de quarante-huit heures, nous partîmes pour Aix-en-Provence. Comme l'avancement n'était pas fameux, je demandai à redevenir tambour. Nous restâmes six mois à Aix.

Jourdan, le monstre qui a reçu pendant la Révolution le surnom bien mérité de *coup-têtes* (sic), commettait alors mille horreurs à Avignon. Avec son parti et sa garde (qu'il appelait ses *braves brigands*), il tuait, il pillait, il ravageait la ville et ses environs. Les choses en étaient arrivées à un point tel que le gouvernement donna l'ordre de l'arrêter. Huit régiments, dont le mien, furent concentrés pour faire cesser cet état de choses et pour s'emparer de cette brute.

Dès le premier jour, la ville fut emportée d'assaut. Lorsque nous y pénétrâmes, Jourdan enfourcha un cheval et chercha à se sauver. Deux de nos chasseurs le poursuivirent,

Arrivé sur la rive gauche du Rhône, il déchargea un pistolet sur les deux cavaliers. Mais sa monture, effrayée par la détonation, ne voulut plus avancer.

Ceci permit aux chasseurs de le faire prisonnier.

Quand ils le ramenèrent en ville, les enfants lui jetèrent des pierres et de la boue, et les gens lui crachèrent au visage.

On l'enferma dans ce même château où il avait fait périr soixante et une personnes (1). Celles-ci avaient été précipitées sur ses ordres dans une profonde oubliette.

Nous dûmes percer une ouverture pour atteindre le fond de cette dernière, et nous en retirâmes un à un les cadavres qui répandaient une odeur pestilentielle.

Toute la ville assista le lendemain à leur enterrement.

Mon régiment demeura quinze jours encore à Avignon. Pendant que nous étions dans cette ville, nous apprîmes que l'on enrôlait des volontaires à Lyon. Je partis aussitôt avec sept de mes camarades pour me faire incorporer dans ce nouveau corps.

Nous arrivâmes jusqu'à Valence, à cinq ou six lieues de Grenoble ; mais, là, nous fûmes arrêtés par les gendarmes, conduits à la municipalité, et de là, ramenés à notre régiment, où nous fûmes punis de deux jours de salle de police.

Lorsque l'ordre fut rétabli à Avignon, l'on renvoya les régiments qui y avaient été appelés.

Deux d'entre eux, le mien et un autre, furent dirigés sur Brest en Bretagne.

Nous traversâmes, pour nous y rendre, Lyon, Clermont, Limoges, Angoulême, Saintes, Rochefort, La Rochelle et Nantes.

A Lyon, nous fîmes séjour.

Notre colonel, un aristocrate, ne remplissait pas ses devoirs envers le régiment, qu'il aurait dû, entre autres, faire habiller à neuf depuis longtemps. A la suite de cela, un adjudant sous-officier nommé Klingler (de Landau) se mit à la tête d'un complot qui éclata précisément à Lyon.

Nous nous emparâmes du drapeau et de la caisse du régiment, que nous confiâmes au lieutenant colonel, et nous déclarâmes au colonel que nous ne voulions plus rien savoir de lui.

(1) Steininger fait une erreur de chiffres. Soixante-treize et non soixante et une personnes trouvèrent la mort au massacre de la glacière. (Nuit du 16 au 17 octobre 1791.)

En arrivant à Limoges, nous trouvâmes un nouveau chef de corps, qui nous était envoyé de Paris.

Aussitôt Klingler fut nommé officier. Il devint général par la suite. (*Le narrateur se trompe. Klingler termina sa carrière comme major de place à Neuf-Brisach.*)

J'avais joué dans ce complot un rôle très important, car c'était moi qui avais battu la générale pour faire prendre les armes aux camarades. Mais je n'en fus aucunement récompensé.

Le jour où nous entrâmes à Landernau, je fus nommé tambour-maître, et, en même temps, je fus évacué sur l'hôpital de Morlaix, à six lieues de là.

J'avais eu le malheur de gagner, pendant que nous étions à Nantes, une maladie que je n'avais d'abord pas soignée, et qui m'obligea à rester pendant six mois à l'hôpital.

Pendant que j'étais malade, éclata la terrible insurrection de la Vendée, aux horreurs de laquelle j'ai assisté pendant trois années consécutives.

Il est impossible de raconter les atrocités qui ont été commises dans ce laps de temps aussi bien par l'un des partis que par l'autre. Cependant, il faut constater d'une manière générale que les républicains au moins expédiaient vivement leurs prisonniers, tandis que les Vendéens (que nous appelions entre nous *les brigands*; eux nous avaient surnommés *les bleus*) martyrisaient horriblement ceux des nôtres qui tombaient en leurs mains.

A peine installé à Brest, mon régiment fut rappelé à Nantes et passa par Morlaix. Deux de mes tambours, qui vinrent me voir à l'hôpital, me racontèrent ce qui avait lieu. J'allai immédiatement voir le médecin en chef de l'hôpital et je lui demandai de partir avec mes camarades. Il voulut bien me laisser sortir et me donna une potion et des médicaments que je devais prendre pendant la route. Il me prescrivit aussi un régime, que je me gardai bien de suivre.

C'est ainsi que je quittai l'hôpital, bien content de respirer de nouveau le grand air, malgré que nous fussions encore en plein hiver, c'est-à-dire au commencement de l'année 1793.

Nous restâmes à Nantes jusqu'à ce que le temps se fût mis au beau.

Dans les premiers jours d'avril, nous reçûmes l'ordre de partir pour Sourrinières (1) et le camp de Dragons (2). Nous restâmes

(1) ?

(2) Les Landes de Ragon

plusieurs jours dans ces localités et nous nous y construisîmes des baraques. Le colonnel Beysser (1), qui devint plus tard général, commandait notre aile gauche, et le général Haxo notre droite.

Nous ne tardâmes pas à être attaqués sur notre gauche par les brigands, qui se portèrent en grand nombre au-devant de nous. Nous les repoussâmes néanmoins sans grandes pertes de part ni l'autre. Ils avaient seulement eu l'intention de nous attirer hors de nos positions, mais nous les réoccupâmes aussitôt et nous étions entrés aux Landes de Ragon bien avant que l'aide de camp chargé de prévenir notre aile droite, qui se trouvait à Port-Saint-Père, eût pu s'acquitter de sa mission. Nous dûmes reprendre les armes une seconde fois, parce que les brigands, qui débouchaient toujours de plusieurs côtés à la fois, avaient attaqué notre droite et l'avaient rejetée sur nous.

Cependant nous avions établi entre Port-Saint-Père et Sourrinières (?) une batterie de dix canons qui avaient reçu double charge de mitraille. Nous nous retirâmes pour la démasquer. Les brigands ne purent résister à cette pluie de projectiles. Ils se retirèrent en toute hâte et notre aile droite les poursuivit jusqu'à Port-Saint-Père.

Presque en même temps, un cavalier accourut nous annoncer qu'une bande nombreuse de brigands débouchait de Montaigu et qu'elle avait déjà refoulé nos avant-postes. Deux régiments partirent de suite avec quatre canons, pour se porter au secours des nôtres.

Dès que l'ennemi fut en vue, l'on nous forma en bataille. Nos canons se mirent de la partie et nous aidèrent puissamment à rejeter l'ennemi dans Montaigu.

Quand ils eurent évacué le champ de bataille, nous trouvâmes plus de trois cents paysans tués.

Après cela, Beysser nous fit rentrer au camp et notre avant-garde reprit ses anciennes positions. Nous demeurâmes sans rien faire, aux Landes de Ragon, pendant huit ou dix jours, c'est-à-dire jusqu'au moment où nous reçûmes l'ordre de marcher avec

(1) Beysser, Jean-Michel, général de division, né à Ribeauvillé (Haut-Rhin), en 1734. Il débuta comme chirurgien, puis entra au service de la Révolution; fut général de division en Vendée où il vainquit Cathelineau, Charette et d'Elbée, et où il reçut plusieurs blessures. La Convention l'envoya à l'échafaud le 13 avril 1794, quelques jours après son ami et collègue Westermann. (*L'Alsace-Lorraine et l'armée française*. — Dentu.)

Haxo contre Port-Saint-Père. Beysser devait pendant ce temp rester avec l'avant-garde, face à Mascoul (Machecoul).

En arrivant près de Port-Saint-Père, nous reçûmes des renfort qui nous étaient envoyés de Nantes et nous repoussâmes facilemen les brigands qui, sous les ordres de Charette, se replièrent su Machecoul. Nous les poursuivîmes, et Beysser, qui s'était jeté d côté pour les éviter, nous rejoignit aux environs de cette dernièr localité. Mais les ennemis, suivant leur tactique ordinaire, dispa rurent complètement. Ils s'étaient divisés en plusieurs bandes dont l'une s'était retirée sur l'île de Noirmoutiers et l'autre su Montaigu.

Le lendemain, nous nous portâmes contre cette ville et nou trouvâmes les brigands décidés à nous livrer bataille ; mais nou les battîmes complètement et les *hussards du Midi* (1), placés direc tement sous les ordres de Beysser, furent les premiers qui entrèren dans cette localité.

Je profite de cette occasion pour dire quelques mots d'un corp peu connu. Dès le début de la guerre en Vendée, je rencontrai u régiment de cavalerie, qui portait le nom de *hussards du Midi*, e qui se composait exclusivement de nègres. Au moment de la Révo lution, on avait réuni tous les nègres qui servaient dans les régi ments et on en avait formé un corps spécial. Beaucoup d'entr eux se dinguèrent à l'époque de la révolte des noirs à Saint-Do mingue. J'ai connu plusieurs de ces cavaliers, qui ont joué plu tard un rôle très important. Il faut dire que ce régiment jouissai d'une grande réputation de bravoure.

Quand les brigands eurent évacué Montaigu et se furent retiré dans la direction de Cholet, Beysser donna l'ordre d'incendier l moitié de cette localité. Bien entendu, nous mîmes le feu au côté d la ville situé face à Cholet.

Nous ne restâmes que deux jours à Montaigu; le troisième a matin, les brigands, qui s'étaient reformés à Cholet, vinrer nous attaquer; les avant-postes nous informèrent qu'on pouva évaluer leur nombre à 40,000 au moins. Beysser était presque tou jours ivre ; d'ailleurs nos colonels étaient installés au château o ils se livraient à tous les excès et d'où ils ne bougeaient pas d toute la journée.

Beysser dit qu'il allait envoyer le 11e et le 12e bataillons de Pari

(1) Il n'existe pas trace de ce corps aux archives administratives de l guerre

c'étaient des volontaires), qui sauraient bien venir à bout de 'ennemi. Comme il était aisé de le prévoir, ils ne purent tenir ontre des adversaires dix fois supérieurs en nombre et furent amenés un peu vivement. Pendant que nous perdions notre temps ne rien faire de bon, les brigands avaient commencé à nous nvelopper ; le passage n'était plus libre que d'un côté. Comme ous étions arrêtés sur la route, je montai dans un moulin à vent our me rendre compte de ce que faisait l'ennemi, et je ne tardai as à m'apercevoir que nous étions presque complètement cernés t que les têtes de colonne de l'adversaire étaient tout au plus à eux cents pas de nous.

Beysser, dégrisé par cette nouvelle, nous donna l'ordre de battre n retraite sur Nantes. Au moment où nous nous retirâmes, les bri- ands s'étaient déjà emparés des trois quarts de la ville.

Une compagnie de grenadiers de mon régiment, exclusivement omposée d'Allemands, se trouvait encore au château. Comme nos alheureux camarades étaient complètement cernés, nous ne ûmes songer à les sauver. Ils furent, sans exception, précipités ans le puits du château ; le capitaine seul fut épargné, sur les nstances d'un brigand, et emmené prisonnier à Cholet.

Pendant ce temps nous battions en retraite, serrés de si près que ous dûmes abandonner trois de nos canons sans avoir eu le temps e les enclouer tous. Un sergent-major, qui courait à côté de moi, eçut une balle dans l'oreille ; je le vis tomber et je le crus mort. out à coup il se releva et vint me rejoindre : la balle ne lui avait oupé qu'un bout de l'oreille.

Un des canons que nous n'avions pu enclouer fut retourné ontre nous; alors nous dûmes nous disperser pour ne pas être assacrés par nos propres projectiles.

Enfin, après trois heures d'une course désordonnée, rendue ncore plus fatigante par les attaques incessantes dirigées contre os flancs et qui nous firent perdre plus de 3.000 hommes, nous rrivâmes à une rivière assez importante (1). Nous la franchîmes ur un pont que nous rendîmes impraticable, et ensuite nous rîmes position sur les hauteurs avoisinantes d'où nous apercevions e loin l'ennemi, précédé de ses cavaliers habillés de noir. Ceux-ci, e pouvant traverser la rivière, firent demi-tour et se retirèrent sur Montaigu. Nous autres, après nous être reformés, nous conti-

(1) Probablement la Sèvre-Nantaise.

nuâmes notre mouvement rétrograde jusqu'à quatre lieues de Nantes ; le lendemain nous entrâmes dans cette ville.

Nous y étions déjà depuis quelques jours lorsque nous reçûmes l'ordre d'aller à Port-Saint-Père ; n'y ayant pas rencontré l'ennemi nous avançâmes jusqu'à Machecoul et à Montaigu. Les brigands ne se montrant nulle part, nous nous jetâmes sur Cholet et nous y restâmes une quinzaine de jours.

Brusquement on nous prévint que nous allions marcher sur Beaupréau, mais cet ordre fut presque aussitôt rapporté, à la suite de récits faits par des brigands déserteurs. Ceux-ci prétendaient que nous serions attaqués le même jour par des forces nombreuses. A peine avions-nous garni nos positions que l'ennemi déboucha de Beaupréau sur trois colonnes et marcha droit sur nous. Notre avant-garde, qui se composait de deux régiments, dut se retirer après un court engagement ; les brigands battirent la charge et la poursuivirent à la baïonnette. Au premier instant, nous nous imaginions que c'étaient les nôtres qui battaient la charge ; mais Beysser ne tarda pas à voir clair dans la situation ; il nous reporta en arrière de Cholet et nous établit sur une ligne de hauteurs.

Dans l'intervalle, notre avant-garde, qui avait subi des pertes sérieuses, s'était retirée sur Cholet et était venue nous rejoindre toujours serrée de près par les brigands. Lorsque ceux-ci furent arrivés à bonne portée, nous les accueillîmes à coups de mitraille et avec des feux bien ajustés qui leur causèrent des pertes immenses et les obligèrent à se retirer précipitamment sur Cholet.

Alors nous cessâmes le feu ; on battit la charge et nous les poursuivîmes la baïonnette dans les reins jusqu'à Beaupréau (1). Ils marchèrent douze heures consécutives ce jour-là. Nous fîmes halte le soir ; nous n'étions plus qu'à une lieue de cette localité. Nous nous établîmes au bivouac, gardés par de nombreux postes. Beysser ayant interrogé les déserteurs qui s'étaient présentés la veille apprit que le cri de ralliement de l'armée vendéenne était « Armée de Jésus-Christ ». Vers deux heures du matin, on nous fit prendre les armes dans le plus grand silence, et après nous avoir donné le mot de ralliement on nous dirigea sur Beaupréau.

Les avant-postes des brigands, épuisés par les fatigues de la veille, dormaient profondément ; les hommes étaient étendus dans les prés et dans les champs autour de la ville. Une seule et unique

(1) 17 octobre 1793. (N. de T.)

sentinelle nous arrêta par un « qui-vive ? » Nous lui répondîmes : « Armée de Jésus-Christ. » Avant qu'elle eût eu le temps de faire un mouvement, elle fut égorgée ; les autres dormeurs eurent le même sort.

En arrivant à la porte, nous fûmes encore arrêtés, mais nous répondîmes : « Républicains. »

Le fonctionnaire lâcha son coup de fusil ; le poste voulut se sauver par les portes et les fenêtres, nous le massacrâmes en entier. La sentinelle, qui put s'échapper, donna l'alarme et de tous côtés nous entendîmes crier :

— Sauvons-nous, voilà les bleus !

Carrier.

Lorsque le jour parut, nous entrâmes dans la ville. C'était affreux de voir les brigands sauter par les fenêtres et être abattus au vol comme des oiseaux. On ne fit point de quartier ; tout ce qui fut trouvé fut massacré. Ceux d'entre eux qui avaient pu nous échapper se retirèrent vers Saint-Florent, Nous autres, nous demeurâmes sur place et nous nous livrâmes au pillage. Pendant les trois jours que nous restâmes à Beaupréau, j'allai une fois me promener dans les environs avec un de mes camarades, et nous trouvâmes cachées derrière une haie deux belles jeunes filles, apparemment la femme de chambre et la cuisinière d'un château du voisinage qui avait été pillé et détruit. Quand elles nous aperçurent, elles nous supplièrent

de leur épargner la vie; nous leur répondîmes que nous ne leur voulions aucun mal et nous les invitâmes à nous accompagner à notre bivouac. Presque tous les corps bivouaquaient à cette époque, mais nous avions rapporté de Beaupréau de bons lits de plume. Nous gardâmes donc ces deux jeunes filles, et la femme de chambre, qui m'était échue, m'engagea à l'épouser, me disant qu'elle me rendrait heureux. Dans la soirée nous fûmes avertis que nous allions partir, les uns pour Saint-Florent, les autres (dont mon régiment faisait partie) pour Nantes. Vers les deux heures du matin, je me levai, promettant à la jeune fille de revenir tout de suite. Dès que le régiment se fut mis en marche, je demandai au tambour-major la permission de retourner au bivouac, pour chercher ma montre que j'y avais oubliée.

Grâce à cette ruse, je pus rejoindre ma jeune fille et je restai avec elle jusqu'au lever du soleil. Elle me donna cinq louis d'or et je l'accompagnai pendant plus d'une lieue. Pendant tout ce temps, elle ne cessa d'insister auprès de moi pour que je l'accompagnasse au château. Elle voulait à toute force me montrer l'endroit où l'on avait enterré l'argent. Mais je n'avais pas confiance en elle, et je frissonnais à l'idée qu'elle pourrait m'attirer dans un guet-apens où j'aurais à subir les tortures atroces que les brigands infligeaient habituellement à leurs prisonniers. Je lui offris de venir à Nantes avec moi, mais elle s'y refusa et continua de faire des instances pour que j'allasse avec elle.

Impatienté à la fin, je lui déclarai carrément que je ne la suivrais jamais, quoi qu'elle pût me dire à cet égard.

En m'entendant lui parler de cette façon, elle se prit à gémir et à se plaindre de ne plus avoir d'argent. Pour la faire taire, je lui donnai un assignat de 30 francs, et je pris congé d'elle.

Je marchais depuis une demi-heure à peine, lorsque je rencontrai une bande de traînards. Quand nous arrivâmes à Nantes, nous étions au nombre de cent vingt. Il était minuit, mais cela ne nous embarrassait pas, car nous avions nos auberges où nous étions connus et où l'on nous ouvrait à toute heure.

Le lendemain, nous reçûmes l'ordre d'aller à Ancenis. Je me mis à la recherche de mon régiment. Le tambour-major m'ayant demandé où j'étais resté, je lui dis que je m'étais trompé de chemin. Tout heureux de m'avoir retrouvé, il se déclara satisfait de ma réponse.

Nous rencontrâmes à Ancenis les troupes qui avaient été à

Saint-Florent, et nous passâmes quelques journées avec elles. Un peu plus tard, nous reçûmes l'ordre de poursuivre l'ennemi et nous arrivâmes à Laval. A quatre lieues de cette ville, nous le trouvâmes arrêté et nous fûmes repoussés, mais sans avoir subi de grosses pertes. Le lendemain, nous fûmes rejoints par les armées de Saumur, d'Angers et des Sables-d'Olonne. Nous prîmes l'offensive à notre tour et nous battîmes complètement les brigands. Les pertes furent très sérieuses de part et d'autre. Suivant leur habitude, les Vendéens se dispersèrent dans les bois.

Après la bataille de Beaupréau, nous retournâmes à Nantes, où le conventionnel Carrier se livrait alors à mille horreurs.

Chaque matin, entre onze heures et midi, chaque après-midi, de quatre à cinq heures, la guillotine fonctionnait.

Tous les prisonniers faits par nous et les personnes soupçonnées d'avoir des opinions aristocratiques étaient massacrés.

Lorsque les condamnés étaient trop nombreux, on les emmenait dans la campagne, on les faisait agenouiller, puis un régiment, commandé pour ce service, arrivait, se déployait et les fusillait.

Dans les premiers temps, on avait essayé de les mitrailler; mais on avait dû renoncer à ce moyen parce que les malheureux, en apercevant la lueur du coup de canon, s'étaient jetés à terre et n'avaient pas eu de mal.

Il se passait des scènes horribles pendant ces fusillades.

Aussitôt l'exécution terminée, on permettait aux soldats de fouiller les victimes et d'enlever les objets précieux et les valeurs dont elles étaient nanties. Celles qui respiraient encore étaient achevées à coups de crosse, de baïonnette ou de sabre.

Pendant les deux mois que nous passâmes à Nantes, on exécuta ainsi plus de trois cents femmes et jeunes filles nobles.

Mon régiment prit une fois part à un massacre de ce genre.

Ce fut un spectacle déchirant.

Des jeunes filles de seize à vingt ans nous criaient d'un ton désespéré :

— Et vous, vous avez le cœur de tuer une jeune demoiselle comme moi!

En fouillant l'une d'elles, je trouvai neuf louis d'or.

Mais ce qu'il y eut de plus horrible, ce furent les noyades.

On profitait de la nuit pour noyer dans la Loire de vieilles personnes, des femmes enceintes, des dames de tout âge appartenant à la noblesse.

Carrier et ses acolytes avaient ménagé pendant longtemps un couvent, à cause des jeunes filles qui s'y trouvaient et dont ils abusaient. Mais un beau jour, ils reçurent de Robespierre l'ordre de massacrer leurs victimes. Cet ordre était si formel qu'ils ne purent en différer l'éxécution.

Carrier était excessivement redouté à Nantes. Malgré cela, peut-être à cause du développement des idées républicaines, ses subordonnés causaient très librement avec lui.

A cette époque, nous allions très souvent au théâtre et nous y emmenions nos maitresses : nous ne faisions que suivre l'exemple de Carrier et de nos généraux.

Un soir, j'amenai plusieurs femmes au spectacle. A peine étais je installé, que Carrier vint également avec quelques belles.

— Lève-toi, fais-moi place, cria-t-il d'un ton brusque.

Je lui répondis le plus tranquillement du monde :

— J'ai aussi bien payé que toi; je veux rester ici (*sic*).

Et le conventionnel fut s'asseoir autre part avec ses donzelles. Un instant après, ayant tiré de ma poche une bouteille de liqueur, j'en bus une gorgée, puis je la tendis à mes amies.

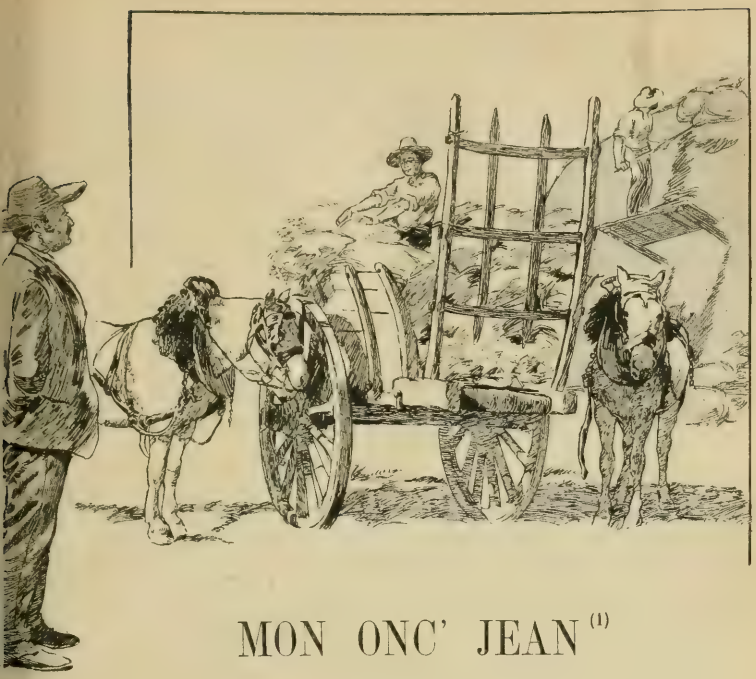
Carrier, me tapant sur l'épaule, me dit alors :

— Donne-moi un coup à boire aussi (*sic*).

Je lui passai la bouteille et il lui donna une accolade sérieuse.

Mais, j'allais bientôt faire plus intime connaissance avec lui.

(A suivre). C. DE PARDIELLAN.



MON ONC' JEAN [1]

(Suite)

XI

Depuis sa visite à Muterel, le vicomte avait vu son enthousiasme et son ardeur décroître d'heure en heure. Une sorte de dégoût invincible l'envahissait peu à peu ; et loin d'être excité par l'espèce de fièvre qui s'empare des natures vraiment politiciennes à mesure que l'instant décisif approche, il se sentait au contraire découragé et affadi.

Sincèrement il s'était cru l'étoffe d'un homme politique, et il s'était lancé en avant un peu par devoir, beaucoup par ambition. Intelligent, mais superficiel, il n'avait ni calculé les difficultés, ni prévu les déboires de la campagne ; il s'était engagé avec une loyauté naïve et une confiance vraiment jeune dans le dédale des intrigues, des embûches et des compromissions électorales ; et son

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 21 mai.

ignorance des manœuvres de la politique faisait place, en se dissipant, à une horreur profonde pour la politique elle-même.

C'était donc cela une élection ? Une guerre de mensonges, un échange continuel de délations et de ruses, un débordement de calomnies et d'injures réciproques, des hommes méprisables à ménager, à payer, des alliés toujours prêts à trahir... Ma foi ! c'était dégoûtant, et s'il avait su...

Comme il agitait ces pensées noires, il aperçut tout à coup, luisant au-dessus d'une porte basse, les panonceaux de l'étude Griffon.

— Allons, se dit-il, je veux en avoir le cœur net. Il faut que j'oblige cet homme à deux visages à s'expliquer au moins une fois clairement.

Il entra dans l'étude poudreuse où traînait un relent de paperasses. Deux clercs, se faisant face au même bureau, griffonnaient, le nez enfoui dans leurs rôles, séparés par une pile de cartons ; le saute-ruisseau, assis devant une tablette, s'étudiait vaguement à écrire en bâtarde et bayait aux corneilles ; le maître clerc s'épuisait à faire comprendre à une bonne femme récalcitrante qu'elle avait quelque chose à payer, et le caissier, dominant l'assistance dans une sorte de chaire qui le séparait du commun des mortels, couvrait un gros livre de chiffres cabalistiques.

— Monsieur Griffon ? demanda Jacques.

— Il est occupé, répondit un des clercs sans lever le nez.

— Veuillez, je vous prie, lui faire passer ma carte.

Mais le maître clerc avait reconnu le vicomte.

Lâchant un instant sa bonne femme, il se leva d'un air empressé et contrit.

— Monsieur Griffon est sorti, Monsieur le vicomte. Si vous voulez prendre la peine de repasser dans une heure ou deux, il sera certainement rentré...

— Mais monsieur que voilà vient de dire qu'il est occupé ; s'il est occupé c'est qu'il est là, je suppose.

Le maître clerc lança à l'imprudent qui avait parlé un regard furieux.

— On s'est trompé, reprit il. Monsieur Griffon est parti ce matin pour Tourneville, où il poursuit la vente Labordette. Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, il ne sera rentré que ce soir ; il va être désolé.

Jacques songea à insister ; mais voyant toutes les plumes reprendre

leur course sur le papier et entendant la voix de la bonne femme s'élever de nouveau en répétant : « Pisque j'vous dis que je n'vous dois rin en tout », il comprit qu'on ne lui ouvrirait pas le cabinet notarial. Il jeta donc sa carte sur le bureau du maître clerc et sortit en maugréant.

— Fineuil a raison, pensa-t-il, Griffon aime mieux ne pas avoir ma visite et craint de se compromettre. Tout ce qu'il m'est permis d'espérer, c'est que mon concurrent lui inspire les mêmes craintes et les mêmes réserves. Je vois votre jeu, maître Griffon ; il n'est pas propre.

Il marchait, absorbé dans ses réflexions pessimistes et prenait machinalement le chemin de Berneville.

— Si je le démasquais? Si à cette réunion que Fineuil me conseille, je racontais sa démarche auprès de mon père et de moi ?... Oui, mais alors c'est la guerre déclarée. Tout mauvais cas est niable; il niera. Il me semble que je les entends d'ici : Comment, citoyens, vous pourriez croire que maître Griffon, le notaire bien connu pour ses opinions républicaines, a été capable de songer un instant à pactiser avec un réactionnaire?... Et tous mes imbéciles applaudiront. Non, décidément, le remède serait pire que le mal ; il faut que je le ménage. Quel métier !

Tout en raisonnant, il était sorti de la ville et marchait dans la campagne, s'enfonçant à travers les blés mûrs. Devant lui, suivant la même route, il aperçut, assise dans une voiture qu'un âne traînait en trottinant, une femme qu'il reconnut à sa taille svelte et aux reflets ardents de sa chevelure luisant sous un chapeau de paille noire. Il pressa le pas et la hêla :

— Est-ce vous, Mademoiselle Jeannette ?

Elle s'arrêta et se retourna interdite ; en une seconde, le vicomte la rejoignit.

— Qu'avez-vous donc à revenir ainsi toute seule? J'aurais bien voulu parler à Chantavoine ; c'est à peine si j'ai pu lui serrer la main.

— Mon onc' Jean est resté au pays pour finir des affaires ; il va souper chez Mme Coralie. Moi je m'en vas en avant avec le bourri voir à mes vaches et puis à la soupe pour le monde à c'soir.

Jacques la fixa d'une manière qui la fit rougir.

— Vous voilà passée maîtresse de maison, ma pauvre Jeannette. Que deviendrait votre oncle sans vous?

Jeannette se mit à pleurer.

— Ah! nous n'sommes pas heureux, marchez, M'sieu Jacques.

Il fronça le sourcil. Il n'aimait pas les larmes et s'était souvent moqué de la facilité avec laquelle certaines femmes en répandent.

— Sans doute vous venez d'éprouver un grand malheur, mais enfin...

— Ah! si ça n'était que ça!

— Quoi donc encore? fit-il en réprimant un sourire.

Elle ne répondit pas.

— Je ne voudrais pas être indiscret, et vos affaires ne me regardent pas. Je vous prie seulement de dire à Chantavoine que je compatis sincèrement à sa peine et que si je puis lui être utile il peut compter sur moi.

— Je le sais bien, M'sieu Jacques. Et mon onc' Jean aussi. Il vous a bien des obligations d'avoir fait honneur à sa défunte.

— Cela n'est rien. Mais s'il éprouve quelque embarras dont je le puisse aider à sortir... Enfin je le considère comme un vieil ami... D'ailleurs, vous le savez, c'est moi qui tout le premier lui demande un service. Je pense qu'il a réfléchi et que je peux compter sur lui. Répondez-moi franchement.

Jeannette pour toute réponse recommença à pleurer.

— Eh! bien? demanda Jacques que ces larmes décidément irritaient.

— Ah! si vous saviez, si vous saviez, M'sieu Jacques!

— Précisément! je voudrais savoir.

— La v'là, continua Jeannette en pleurant plus fort, la v'là la chose que je ne voulais point vous dire!

— Allons donc! ne rusez pas tant. Dites-moi tout de suite que Chantavoine ne votera pas pour moi.

— Il ne peut point, M'sieu Jacques. Ah! le pauvre cher homme, ça n'est pas sa faute! Faut pas lui en vouloir; il ne peut point!

— Muterel?...

— Il s'a mis dans sa puissance. C'est pire encore que ce que je craignais. Il a encore signé un papier!... J'ai voulu l'empêcher: y a pas eu moyen. C'est M'sieur Griffon et mon cousin qu'ont fait le coup. A ct'heure ils le tiennent, il n'est plus son maître; faut qu'il marche. Il y a tout abandonné, à son gendre, et s'il n'obéit point, ils le laisseront dans l'agonie de la misère...

— Ah! mais permettez, s'écria le vicomte. Nous avons peut-être le droit de nous opposer à de pareilles manœuvres. Chantavoine est notre fermier et...

— Oh ! tant qu'à ça, vous serez payé. Vous pouvez être tranille ; c'est pas vous qui souffrirez de tout ça.

— C'est possible, mais enfin vous dites que Chantavoine a tout andonné à Muterel. Mon père peut et doit trouver la chose mauise ! car si Chantavoine n'a plus rien...

— Plus rien ! il n'a plus rien en tout ! son béta, sa monture, n grain, tout est à M'sieu Muterel.

— C'est ce que nous verrons. Je vais immédiatement prévenir

Jacques la fixa d'une manière qui la fit rougir.

on père ; je ne crois pas qu'il tolère de pareils agissements. Et il it avoir le droit de les empêcher.

La figure larmoyante de Jeannette prit une expression de terreur ppliante.

— Ne faites pas ça, M'sieu Jacques, par grâce ! Si on savait que vous ai dit ces choses-là, qu'est-ce que je deviendrais ?

— Ne vous inquiétez donc pas de cela. Votre cousin Muterel un misérable ; votre oncle Chantavoine un vieux fou. Je saurai n confondre le premier ; et c'est le meilleur moyen de sauver le ond.

— Et lui, mon onc' Jean, quoi qu'il deviendra?

— Puisque je vous dis que je veux le sauver, votre oncle!

— Vous ne le sauverez pas, vous le tuerez!

— Allons donc!

Jeannette continua avec véhémence :

— Vous n'savez donc pas qu'il n'y a point que de l'argent da c't'affaire là? Ah! s'il n'y avait que l'argent! Vous n'savez donc p qu'il aime sa Coralie? S'il faut qu'ils soient mal ensemble, c' pas d'être ami avec vous qui l'empêchera de périr de chagrin. J bien vu ce que Muterel voulait, le jour où la maitresse est mo et j'ai pas attendu longtemps pour le dire à mon onc' Jean. Il bien vu aussi, lui, et je l'avais envahi à répondre à son gendre q ne voulait point, qu'il avait de bons maitres, que vous ne lui fer pas de misères parce que la grêle avait fauché son blé. Mais c est venue le lendemain, Coralie. Ah! ça n'a pas été long! le b homme a été vite retourné; deux heures après, on partait pour cl M'sieu Griffon et le papier était signé. Il l'aime plus qu'elle l'aime, voyez-vous. Quoique vous pouvez faire à ça? On n'co mande point à son malheur. Le mieux pour lui, maintenant que tour est joué, c'est de ne rien dire; et vous, si vous êtes son a vous ne direz rien non plus. Du moment que vous serez payé, ne doit pas vous être de conséquence, et si vous parlez ils rendr mon onc' Jean si tellement malheureux que tout ce que vous po rez y faire ne le sauvera point!

Jacques ne songeait plus à s'impatienter des larmes qui coulai plus pressées que jamais sur les joues de Jeannette. Il se sentait face d'une grande douleur faite de l'horreur du présent et de l' goisse de l'avenir. Il repartit d'une voix d'abord sévère, mais peu à peu s'adoucit jusqu'à l'attendrissement :

— Alors voici ce que vous me demandez, Jeannette : vous vo que je cache à mon père une manœuvre qui me parait de t points attaquable et qui peut léser ses intérêts. Vous voulez qu ne m'offense pas de me voir traiter en ennemi par votre oncle le considérais comme un fidèle ami. Vous voulez que je ferme yeux, que je renonce à tirer parti de la déloyauté de Muterel, j'aille au-devant d'un échec que l'hostilité sincère ou forcée Chantavoine, exploitée contre moi, va rendre presque certa C'est beaucoup me demander... Pourtant je sens que je vais v céder; je sais mal vous résister, et puis ce que vous m'avez dit fait peine et pitié... Seulement, écoutez moi bien. Si plus tard v

ıs apercevez que vous vous êtes trompée, prévenez moi. Le jour vous serez lasse de la vie qu'on va vous imposer, rappelez-vous ıoi ; je saurai peut-être encore faire payer cher à certaines gens r triomphe d'aujourd'hui.

eannette ne pleurait plus ; elle souriait, toute illuminée de recon-ssance.

— Alors, M'sieu Jacques, dit-elle, vous n'en voudrez plus à mon ' Jean ?

— Je ne vous promets pas tout à fait cela. Votre oncle est un ladroit qui, j'en ai bien peur, expiera cruellement la sotte action il a faite, et qui en attendant me joue un mauvais tour.

— Je vous en prie, M'sieu Jacques !

— Vous le voulez ? Eh ! bien soit, je lui pardonne à cause de ıs.

Quelque temps encore, ils marchèrent côte à côte, sans parler. is, comme ils étaient arrivés à un carrefour où se séparaient rs chemins :

— Adieu Jeannette, dit le vicomte. Il est probable que vous ne reverrez pas d'ici longtemps, car à présent je n'ai plus rien à e chez ce pauvre Chantavoine dont on a fait mon ennemi. Rap ez-vous seulement ce que je vous ai dit, et au besoin, prévenez-i, écrivez-moi.

eannette balbutia :

— Adieu, M'sieu Jacques.

XII

Le lendemain, le vicomte de Berneville, enfermé dans son cabi-, écrivait. Par la fenêtre grande ouverte, un chaud rayon de eil entrait, apportant avec lui une légère brise toute chargée de teurs matinales et toute bruissante de chants d'oiseaux.

acques semblait heureux ; il souriait, et sa plume courait sur le ıier, rapide et résolue, fixant avec une hâte joyeuse le vol inces-t de ses pensées. Longue était la lettre ; sa fiancée aurait de ıi lire... Et à mesure que les pages se succédaient, la détente icieuse, l'indicible repos d'esprit qui suit les résolutions honnêtes daient sa main plus sûre et son visage plus épanoui. Bientôt, t en écrivant, il parla, se dictant tout haut à lui-même,

— Non, Berthe, vous ne serez pas la femme d'un député. M
échec, probable hier, est aujourd'hui certain. Griffon me trah
Chantavoine est forcé de marcher contre moi, et je me suis pri
des services de Fineuil.

Ah ! Berthe, quand vous saurez ce que c'est qu'une lutte élé
torale, comme vous m'approuverez ! Il me semble que je sors d'
mauvais rêve, que j'ai traversé une tempête de boue où j'ai cru v
sombrer ma conscience et mon honneur.

D'abord, j'ai tenu bon, car je voulais réussir, l'ambition q
vous aviez pour moi m'avait gagné, et aussi le désir d'être utile,
me dévouer, d'arracher mon pays à l'exploitation d'un parti néfas
de pousser dans la mêlée politique un cri de ralliement à l'honnêt
et au bon sens.

J'ai rassemblé ceux qui se disent mes amis, croyant trouver
eux des partisans solides : j'ai vu des trembleurs, des indécis,
bien des violents dont il fallait supporter les compromettants secou
J'ai compté mes ennemis, et leur haine m'a paru superficiel
basée non sur des raisons, mais sur des calculs, subordonnée a
chances de mon concurrent ; pas plus chez eux que chez les autr
je n'ai trouvé une volonté forte, une foi sincère. Et sous ces an
et ces ennemis, les enveloppant et les ballotant pêle-mêle da
l'impalpable remous de ses flots désespérants, m'est apparue u
mer immense, un océan d'indifférence et d'inertie prêt à por
avec une égale patience les théories et les passions du vainque
quel qu'il pût être, et à engloutir avec une égale insouciance
idées et la personne du vaincu. Etait ce donc là ce que j'espér
trouver, moi qui pensais marcher à la politique comme au comb
flamberge au vent et enseignes déployées, suivi par des bra
m'aimant et me comprenant, contre un ennemi loyal et convainc

Pourtant je n'ai pas tout de suite perdu courage. Fineuil
séduisait par son esprit ingénieux, me rassurait par son expérien
m'amusait par son activité optimiste et infatigable. J'avais rés
de le laisser faire, sentant qu'en matière de polémique et de ru
il était mon maître, et d'ailleurs tranquillisé moralement t
d'abord par l'odieuse campagne de calomnies et de mensonges q
je voyais mon adversaire commencer contre moi. Mais j'av
compté sans mon honnêteté native, sans ce sentiment plus fort q
tous les calculs et qui arrête brusquement certains hommes com
si une voix impérieuse lui criait : Tu ne peux pas faire cela !

En lisant dans les journaux de Tranchebize les injures d

ils m'accablent et les racontars qu'ils inventent contre moi, en voyant ma famille et mon nom traînés dans leur fange, j'éprouvais un écœurement violent; mais les réponses, les contre-attaques de Fineuil dans les feuilles qu'il m'a fait acheter ne faisaient qu'accroître mon dégoût. Car dans ces luttes, dont le degré de malpropreté passe l'imagination, c'est à coup d'argent qu'on s'injurie; on achète des insulteurs, on paie des panégyristes, on recrute des siffleurs et des claqueurs; et pour réussir dans ce qu'ils appellent des réunions publiques, il suffit de composer la salle en y mettant le prix.

Malgré tout j'aurais marché quand même. Mais les renseignements qui me parvenaient de tous côtés finirent par mettre le comble à ma répugnance. Partout on me demandait des engagements, des promesses; on sollicitait de moi des compromissions inavouables; on voulait me faire payer des concours douteux et de problématiques influences par des actes ou des écrits qui m'auraient révolté. En même temps je me voyais attaqué de toutes parts; et comme j'hésitais, malgré les conseils de Fineuil, à combattre énergiquement mes adversaires sur leur terrain de délation et de calomnie, je sentais qu'ils prenaient de l'avance, et je comprenais qu'à de pareilles luttes il aurait fallu un autre lutteur que moi.

La trahison de Griffon qui, depuis que je suis ici, se dérobe devant moi et dont l'hostilité augmente en proportion des succès des manœuvres de mon adversaire, et la certitude où je suis que notre fermier Chantavoine, dont l'influence est grande sur les électeurs ruraux, va me combattre aussi, ont fait déborder la coupe. J'ai résolu de sortir du guêpier. J'ai fait venir Fineuil et, sans vouloir attacher d'importance au triomphe qu'il prétendait avoir remporté dans une réunion organisée par Tranchebize, je lui ai signifié mon intention absolue de ne plus rien faire jusqu'au jour du scrutin. Ce Fineuil, me prenant en grand mépris et d'ailleurs irrité de voir que je n'appréciais pas suffisamment ses services, me parla sur un ton qui me déplut; je l'ai payé et chassé hier soir. Et je pense qu'aujourd'hui il parcourt l'arrondissement en travaillant pour Tranchebize.

Le résultat ne me paraît donc pas douteux, et cependant je ne me retirerai point. Mon nom restera affiché sur les murs, et à côté de lui ma proclamation qui dit ce que je veux et ce que je pense. Si les indifférents, les passifs plus ou moins honteux qui composent aujourd'hui l'immense majorité électorale voulaient sortir de

leur torpeur, je serais certainement élu. Mais il ne faut point compter sur un pareil miracle. J'échouerai donc, mais je ne me serai pas sali ; et si vous n'êtes pas la femme d'un député, vous serez du moins celle d'un honnête homme.

Huit jours après, les électeurs justifiaient ces prévisions. Le Docteur Tranchebize partait triomphant pour le Palais Bourbon, et le vicomte regagnait Paris, ne songeant plus qu'à son mariage.

LA FIN DU VIEUX

I

Il faisait chaud, et la voiture de Muterel soulevait en roulant une poussière blanche qui montait sous le ciel comme une buée d'argent. Il avait fait le tour de ses terres de Varencières, la moisson tirait à sa fin ; encore quelques gerbes à lier et tout allait être rentré. Et il revenait satisfait du blé qu'il trouvait lourd et des avoines dont la pluie avait nourri le grain... Il rentra chez lui tournant au grand trot dans la porte, et fit claquer son fouet pour appeler le page qui courut prendre le cheval ; puis il s'achemina vers la cuisine en s'épongeant.

Il y trouva Coralie assise devant une épaule de mouton et expliquant à la bonne comment elle voulait qu'elle fût accommodée. Sur la table trainaient des lettres et des journaux ; Muterel s'en empara et bientôt poussa une exclamation qui fit bondir Coralie et porta le trouble dans ses explications culinaires.

— Si c'est permis de faire au monde des peurs comme ça ! dit-elle avec aigreur.

— En voilà une nouvelle ! s'écria Muterel sans prendre garde au mécontement de son épouse.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Tranchebize va mourir ! On me l'écrit de Paris.

— Ah !

— Tu dis : ah ! comme si ça ne te faisait rien. Moi ça me fait quelque chose.

— Ah !

— Toujours ah ! Mon Dieu ! c'est-y malheureux d'avoir une femme bête ! Tu ne te rappelles donc plus qu'il est député, Tranchebize ?

— Pour sûr que je me le rappelle.

— Eh ! bien alors, ça ne te fait rien de savoir qu'il va s'en aller ? Tu ne comprends pas, hein ? Occupe-toi de ton épaule, va ; t'es bonne qu'à ça. Je vas aux Muriaux, si on me demande.

Et Muterel sortit à grands pas, jetant sur Coralie, rouge de colère, un regard de méprisante supériorité.

Il alla aux écuries comme pour reprendre sa voiture, mais il se ravisa ; il sentait le besoin de faire des mouvements violents pour donner un libre cours à sa joie. Et il marchait en faisant avec son bâton des moulinets triomphants, tandis que son chapeau de paille rejeté en arrière encadrait sa grosse figure rayonnante.

Et en effet Muterel avait tout lieu d'être content. Depuis deux ans qu'il était député, Tranchebize n'avait jamais cessé d'être malade, et le maire de Varencières avait profité de cet état pour se rendre nécessaire, pour devenir l'agent principal et indispensable du docteur. Son influence n'avait cessé d'augmenter de jour en jour, et elle était devenue d'autant plus puissante que celle des Berneville semblait complètement annulée.

Le comte était mort peu de temps après le mariage de son fils ; depuis, le château n'avait été habité que pendant deux mois, au moment des chasses. Jamais la comtesse n'avait aimé la campagne et Jacques, complètement dégoûté de la politique, semblait garder rancune au pays. Pendant son année de deuil, il avait fait avec sa jeune femme un grand voyage, et si l'année suivante il était venu à Berneville pour chasser, il était du moins reparti pour Paris sans avoir fait visite à personne. En outre, les Berneville s'étaient définitivement brouillés avec Griffon qui avait été jusqu'alors non seulement le notaire, mais aussi l'homme d'affaires de la famille ; sa conduite plus que louche lors des élections avait amené un éclat, et la comtesse avait confié ses intérêts à un intendant. Ces absences presque continuelles, cette indifférence affichée à l'égard du pays, enfin cette brouille impolitique, avec un homme que chacun ménageait, équivalait de la part de Jacques à un abandon complet de toute pensée électorale : de ce côté, le terrain était déblayé.

Du côté de Tranchebize, il s'aplanissait aussi à vue d'œil. Le médecin était phtisique au dernier degré ; il avait profité de son parcours gratuit sur les chemins de fer pour aller demander au climat du midi la prolongation de son existence condamnée ; il avait chargé un de ses collègues de voter pour lui à la Chambre et Muterel de le remplacer auprès de ses électeurs et il était parti pour Nice. Il en était revenu non guéri, et maintenant c'était la fin : il crachait ses poumons, on ne le verrait plus vivant au pays, Muterel n'en pouvait douter. Cette pensée le comblait d'aise, car Tranchebize mort, qui serait député si ce n'est lui ? Oh ! le bel enterrement civil à faire ! quel magnifique prétexte à speech ! quelle occasion de flétrir le cléricalisme en exaltant la philosophie austère, l'inébranlable athéisme de ce vieux lutteur qui... de cet incorruptible citoyen que . . . . . .

Le comte de Berneville enfermé dans son cabinet, écrivait.

— Et qui est-ce qui dira tout ça ? Ça sera bibi ! s'écriait tout haut Muterel en dansant presque, et en fouaillant de son bâton les chardons qui bordaient le chemin.

Une fois ce brave docteur dûment enterré, en avant les élections ! En voilà qui ne l'inquiétaient pas ! Depuis le temps qu'il travaillait le pays...

Et puis n'avait-il pas pour lui la loge maçonnique du Parfait Silence qui ne pourrait faire autrement que de parler en sa faveur ? Allons, allons, l'affaire était bonne ; il entrerait au Palais Bourbon !

La vue des champs qu'il traversait augmentait encore son allégresse. Il était arrivé sur les terres des Muriaux et marchait lente-

nent dans le chaume d'une longue pièce de blé entre deux files de moyettes pressées. Les gerbes se dressaient superbes et puissantes, serrées à faire craquer la ceinture du lien ; leurs pailles, d'un blanc lumineux, s'élançaient rigides, portant fièrement leur bouquet d'épis roux, et ceux-ci, allumés par le soleil de reflets d'or, se courbaient les uns sur les autres en un plantureux désordre, comme vaincus par leurs grains trop lourds.

— En v'là de la monnaie, en v'là! disait Muterel en descendant la pièce et en se frottant les mains.

Arrivé au bout, il trouva la voiture qui s'en venait charger tout ce blé ; elle arrivait traînée par quatre chevaux vigoureux dont les colliers aux housses bleues rehaussaient l'encolure ; et, conduite par le charretier qui marchait à gauche, le fouet sur le cou, tirant la guide, elle baraillait sur les vagues des sillons avec un bruit de roues claquantes qu'accompagnait le tintement des chevilles de fer pendues par leur chaîne au moulinet d'arrière. Debout dans la voiture, ainsi qu'un dieu porteur de sceptre, le calvaignier des champs se tenait appuyé sur son broc au deux pointes aigues.

Les ouvriers savourèrent un moment de nourriture et de repos.

— Eh ! bien, cria Muterel aux charretiers, ça tourne-t il ?

— Pas plus mal que ça, répondit l'homme en arrêtant ses chevaux. V'là que je commençons not' troisième mule.

La voiture stoppait entre les deux rangs de moyettes ; prenant

son broc de la main droite, le calvaignier le lança comme un javelot. La fourche se ficha dans une gerbe, près du lien, faisant trembler la longue hampe de frêne ; l'ouvrier sauta à terre pendant que le charretier, s'accrochant à la roue, montait dans la voiture pour tasser.

Alors le chargement commença. D'un mouvement égal et précis comme un balancier d'horloge, le calvaignier piquait sa gerbe, puis, l'élevant dans un grand geste à bout de broc, il la passait par dessus la ridelle et elle tombait dans les bras du charretier qui la couchait. Et jusqu'à la fin du tas les gerbes se suivirent, traçant dans l'air un sillon d'or et faisant crépiter tout autour une fine pluie de grains secoués.

— Est-il lourd ? demanda Muterel.

— Ah ! il pèse, marchez, répondit le charretier en maniant sa charge.

A un autre tas, maintenant ! Djoupp ! hi !... les chevaux se pendent dans les colliers et la pointe de leurs sabots grippe la terre. La voiture avance avec un balancement majestueux, et à mesure que sa charge s'élève elle prend l'aspect d'une montagne roulante.

Muterel suivait, de plus en plus bercé par de riantes pensées. La vue de ces richesses lui apportait un motif de joie de plus. Et son esprit battait délicieusement la campagne, dans une sorte de somnolence exquise, passant des rêves d'ambition aux rêves de fortune, escomptant et calculant tour à tour les ivresses de la politique et les solides profits des grains vendus. Sa bonne humeur était telle que lui, le patron fier et dur qui d'habitude n'avait pour les ouvriers que des paroles de commandement, de colère ou de mépris, complimenta, à leur grande stupéfaction, lorsque la voiture fut comble, les deux hommes qui devant lui, sous le brûlant soleil, avaient rondement manié ces masses pesantes.

— Bien chargé et bien tassé, dit-il.

Perché sur la voiture, le charretier répondit comme pour s'excuser :

— C'est pas pour dire, j'en aurais bien mis une tire de plus ; mais comme le blé est lourd, je m'ai arrêté rapport aux chevaux.

— T'as bien fait. Sans compter que pour Jean Paul ça aurait commencé à être haut pour envoyer.

Le calvaignier, un instant ahuri par cet intérêt subit, crut, après une seconde de réflexion, que le patron se moquait de lui. Il haussa ses larges épaules et tendit son bras musculeux enserré, au-dessus du poignet, d'un bracelet de cuir.

— C'est pas ça qu'est gênant! fit il d'un air mécontent.

— Faut liurer, à ct'heure, cria le charretier. Passe-moi la liure, garçon.

Jean Paul détacha du moulinet la grosse corde qui, attachée à l'avant, passait sous la voiture; puis revenant près du limonier il la tira à lui, en fit un paquet, prit son élan et la lança sur la voiture où elle s'abattit comme un serpent.

— Bravo, les hommes forts! fit le charretier en recevant la liure.

Il la rangea sur le milieu du tas, de l'avant à l'arrière, se suspendit après elle et se laissa glisser jusqu'à terre. Ensuite il passa l'extrémité de la corde dans le trou du moulinet et, saisissant une des chevilles de fer, il donna un premier tour. La liure se raidit; s'emparant de l'autre cheville le calvaignier continua le mouvement, et sous l'effort combiné des deux hommes la corde serra peu à peu la voiture, s'enfonçant dans les gerbes dont la paille craquait.

— J'vous réponds qu'y en a un poids, là dedans, dit le charretier à Muterel en revenant à ses chevaux. Allons, Thomas, hisse! Hue, la grand'Cocotte!

Les quatre chevaux s'arc boutèrent; un coup de fouet cingla les jambes du limonier; et l'énorme masse se mit en branle avec des claquements de roues et des gémissements de bois.

— Tâche voir à tenir quartier quand tu seras sur le chemin, cria Muterel. Méfie-toi au vague des ornières!

Et il marcha derrière la voiture, en tirant de grosses bouffées de sa pipe.

On arriva sur le chemin à angle droit; une saignée assez profonde, produite par le labour, le séparait du champ. Le charretier se recula un peu, puis, enveloppant les trois chevaux de cheville d'un vigoureux appel de fouet, il les lança en avant. La voiture dévala d'un coup dans la saignée, les deux roues ensemble, et rebondit sur le chemin avec un bruit sourd; d'une brusque saccade de guide le charretier contint les trois chevaux, et en même temps d'un coup de manche sur le chanfrein il arrêta net le limonier qui plia sur les jarrets. Alors il parla doucement à ses chevaux : huau! huau!

Ils tournèrent d'eux-mêmes à droite; les deux roues arrêtées sur le milieu du chemin pivotèrent, et la pesante voiture se remit à rouler.

— N'empêche, disait le charretier au calvaignier tout en veillant à ce que les roues ne tombent pas dans les ornières; n'empêche qu'y a des bourgeois qui font les malins avec leurs chevaux; mais s'il leur fallait passer une saignée comme ça avec trois cents de blé au derrière, ça serait quéquechose, oui !

Sur le bord du chemin, trois meules dressaient leurs dômes jaunissants, les deux premières terminées, la troisième déjà haute. Comme ils s'en approchaient, ils croisèrent une voiture vide qui s'en revenait chercher de nouvelles gerbes; ils rangèrent la meule à sa place et commencèrent à décharger.

Debout sur l'*écamé*, le calvaignier du tas, sorte d'hercule aux poils roux, recevait à bout de broc les gerbes qu'on lui tendait de la voiture et, les faisant tourner par-dessus sa tête, les jetait au tasseur qui s'élevait avec la meule, rétrécissant les rangs à mesure qu'il montait. Sous le plein soleil, cet homme, placé sur une planche entre ciel et terre, continuait sans répit son terrible travail; à chaque gerbe reçue on voyait, comme des bielles de machine, s'élever ses bras puissants, et sa large poitrine tendue par l'effort saillir sous sa chemise de toile bise; la sueur pleuvait autour de lui; des brins de paille embroussaillaient sa chevelure rouge; il respirait fortement, montrant ses dents très blanches serrant un épi de blé; et comme pour défier la fatigue ses yeux d'un azur pâle souriaient, illuminant sa mâle figure de Gaulois. Cependant Muterel, les jambes écartées, les mains derrière le dos, dans une pose à la Napoléon, regardait ses ouvriers trimer et sa meule monter.

— Hardi, garçons! cria tout à coup le tasseur; je vois là-bas la collation qui s'amène.

En même temps, un bruit de roues se fit entendre au loin, et sur le chemin, venant de la ferme dont les bâtiments blanchissaient au milieu de la plaine, une carriole parut.

— C'est la patronne qui nous apporte à boire. Hisse! Jean Paul, cria le géant de l'écamé.

— As pas peur! répondit Jean Paul de la voiture; y en a encore quarante à donner. A toi de voir que ça tourne!

Et doublant la cadence, il se mit à bombarder la plate-forme de gerbes qui, aussitôt accrochées, étaient envoyées coup sur coup au tasseur; celui-ci les empoignait, les couchait, sautait dessus comme une grenouille, s'épuisait, ne pouvant aller assez vite, et les deux calvaigniers le blaguaient. Muterel ricanait silencieusement, trou-

vant ces hommes qui s'échignaient afin de pouvoir boire plus tôt amusants, et calculant que cela faisait aller l'ouvrage plus vite...

— Hé bonjour, la Jeannette, dit-il en courant avec empressement vers la carriole qui arrivait.

Et il voulut l'aider à descendre. Mais elle lui tendit les pains, le lard, la cruche de cidre et sauta à terre avant qu'il eût pu s'en débarrasser.

— Comment va le bonhomme? demanda t il en déposant les provisions contre la meule.

— Il ne va pas plus mal que ça. Vous le trouverez qui fait des liens sous la charreterie. Eh! Pierre, attache un peu voir mon bourri, crainte qu'il ne s'en retourne comme l'autre fois.

Pendant que le charretier attachait l'âne, Jean Paul passait la dernière gerbe. Il frappa deux coups sur le plancher de la voiture pour marquer qu'elle était vide et descendit par la roue; les deux hommes qui travaillaient au tas dégringolèrent l'échelle prestement.

En un clin d'œil, chacun fut assis à l'ombre de la meule; la bouteille au ventre pansu versa son cidre à la ronde; le pain de ménage, coupé en larges tartines, enserra des morceaux de lard comme des sandwichs énormes, et les ouvriers, las de soleil, endoloris par le poids des gerbes, savourèrent un moment de nourriture et de repos.

J'vas aux Muriaux, reprit Muterel. Je vous demanderai une place dans votre voiture, pas vrai ?

— C'est que... j'y retourne point encore, à la ferme, répondit Jeannette. Faut que j'aille chercher de l'herbe pour mes lapins; j'en ai bien pour une petite heure.

— Si on vous aidait à la ramasser, l'herbe ? ça irait plus vite...

— Vous ne voudriez pas, mon cousin; ça ferait rire de vous.

Muterel haussa les épaules, visiblement vexé.

— Allons c'est bon, dit-il, allez à vos lapins, alors!

Et il s'éloigna dans la direction de la ferme. Mais il avait perdu sa bonne humeur; il marchait d'un pas nerveux; ses yeux louches clignotaient de dépit; et c'est à peine s'il répondit au salut des moissonneurs qui, tout près des bâtiments, sapaient la dernière pièce de blé.

II

Au fond de la cour, sous la charreterie, Jean Chantavoine était assis sur une vieille chaise, en face d'une botte de paille de seigle tirée, et faisait des liens. Sous ses doigts, avec cette rapidité qu'une longue habitude peut seule donner, les deux poignées de paille se nouaient près de l'épi ; puis il éprouvait le lien sur son genou et le jetait de côté, sur le tas des autres. Absorbé par cette besogne, il ne vit pas approcher son gendre et tressaillit au son de sa voix.

— Bonjour, pé Chantavoine. Ça va-t-il comme vous voulez ?

— Hé ! là mon Dieu, c'est-y toi, Désir ? Comment que ça se fait qu'on ne t'a point vu depuis deux jours ?

— J'avais des affaires. Et la moisson ?

— La moisson, ça tourne. Que la semaine passe et nous aurons fini à bled. Tant qu'aux avoines ça se fauche, mais y a d'aucunes pièces où y a encore beaucoup de verdillon dedans.

— Ça n'est pas cette année l'avoine qu'aura le prix, pas vrai ?

— Ah ! ben sûr que le blé est meilleur. C'est le ver gris qu'en est cause ; il a coupé l's'avoines à mesure qu'a levaient.

— Quel bétail de malheur !

Et Muterel, roulant un tonneau vide devant la gerbée de seigle en face de son beau-père, s'assit dessus et se mit à faire des liens.

Pendant quelques minutes, ils travaillèrent tous deux sans mot dire. Puis la conversation reprit.

— Ça va-t il comme tu veux là-bas, à Varencières ? demanda Chantavoine.

— Je ne me plains pas.

— Ton blé est-il tout rentré ?

— C'est fini d'hier.

— Ça t'en fait gros, tout de même, à faire valoir, Varencières et puis ici.

— Ça m'en fait bien de trop. Aussi ça va changer.

— Y a donc du nouveau ?

— Y a du nouveau.

Chantavoine jeta sur son gendre un regard d'interrogation timide ; mais Muterel sembla s'absorber de nouveau dans la confection des liens et le silence reprit. Cependant le bonhomme s'agitait sur sa chaise, visiblement défiant et inquiet.

Quoi qu'y a de nouveau ? finit-il par dire,

Muterel comptait ses liens ; il en fit une botte de cent quatre et la dressa contre le mur de la charreterie. Puis il se rassit sur son tonneau et recommença son travail. N'osant pas pousser l'indiscrétion plus loin. Chantavoine se leva, et allant chercher une nouvelle gerbée de seigle il la coucha devant lui et se remit à puiser à même, attendant avec résignation qu'il plût à son gendre de l'expliquer. Enfin celui-ci commença d'un ton doucereux :

— Le nouveau, le vlà. Vous savez que le garçon au père Grelinet a envie de mes terres depuis longtemps. Eh! ben il est venu me voir à seule fin de me les louer.

— T'as dû y en dire un prix!

— J'y en ai dit quatre-vingts francs de l'acre.

— Ça l'a-t il repoussé loin?

— Ben sûr; il s'a mis à crier que c'était écorcher le monde. Mais j'ai répondu: Allez donc en trouver pour rien, des terres comme ça, à la porte de la ville et puis dans l'état de culture où qu'elles sont, grasses à être rebutées du fumier! Il m'a dit: Je ne viens pas vous dire que je méprise vos terres, mais quatre-vingts francs...

— Il est de fait que ça fait de la monnaie...

— Faut vous dire que je savais que le fils Malingard en avait envie aussi. Ça fait que j'ai dit à Grelinet : Vous élugez donc pas. Si ma terre est trop chère, faut pas la prendre. — Alors comme il avait connaissance que Malingard tournait autour, il s'a décidé.

— Pour quatre-vingts francs?

— J'y ai rien rabattu.

Chantavoine bondit enthousiasmé sur sa chaise.

— Ça s'appelle loué! s'écria-t-il.

Et il contempla avec admiration son gendre qui tournait ses liens d'un air triomphant.

Bientôt cependant il s'assombrit.

— Quoi que tu vas faire, dit il, à c'heure que tu n'as plus de terres?

— Voilà. Vous savez bien que je n'ai point que la culture dans la tête. Tranchebize va se laisser mourir; c'est pour moi que la machine chauffe... Voyez-vous, continua t-il en rallumant sa pipe et en s'entourant d'un nuage de fumée, j'ai voulu être plus libre. Mes terres sont louées, mais je garde ma maison de Varencières; me v'là bourgeois. Tant qu'aux Muriaux, vous êtes-là: vous êtes un bon commis ; si ça n'était que vous cultivez un peu à l'ancienne... mais on peut vous guérir de ça. Anuy, tout en faisant de la poli-

tique, je vas pouvoir soigner un peu vos terres. Oh! faut pas que ça vous éluge; on ne vous commandera point devant le monde.

Chantavoine courba la tête; depuis deux ans, il avait appris à obéir. Muterel reprit :

— Même qu'il m'est venu une idée, c'est de venir ici avec Coralie jusqu'après la façon des blés. C'est pas ça qui m'empêchera de faire mes autres affaires, et je verrai un peu comment les terres sont arrangées. Ça vous va-t-il d'avoir votre fille, hein?

Le bonhomme resta immobile de joie. Coralie! Il allait avoir Coralie dans sa maison! A cette seule pensée, toutes ses défiances tombèrent,

— Pour ça oui que ça me va! T'es un bon garçon tout d'même, tu sais, Désir.

— Pardi!

— Et quand est-ce qu'elle va venir?

— Nous causerons du jour à ce soir. Pour l'heure, m'est avis qu'il est temps d'aller porter vos liens à la pièce : la collation est passée.

— Allons-y! fit gaiement Chantavoine.

Ils traînèrent à la mare les bottes de liens pour les mouiller, puis ils les entassèrent dans une carriole et Chantavoine partit, fouaillant triomphalement son bidet. Resté seul dans la cour, Muterel le regarda s'en aller en ricanant d'un air singulier.

III

Assis sur les bottes de liens humides, Chantavoine courait à travers la plaine, insensible aux cahots qui le faisaient virer d'une ridelle à l'autre, actionnant sans répit son cheval qui, habitué à des allures tranquilles, galopaillait d'un air mécontent, et faisant claquer son fouet comme un jeune homme; et les ouvriers qui, depuis deux ans, le voyaient triste et refrogné, de jour en jour plus éteint et plus ruiné par la vieillesse et le chagrin, se disaient entre eux : Quoi qu'il a, mais quoi qu'il a?

Ce qu'il avait? Il sortait d'un rêve, d'un cauchemar de deux années. Il avait vécu dans l'angoisse, mécontent de lui-même, honteux de la situation que son engagements avec Muterel lui avait faite, lié à son gendre qu'il haïssait par le papier qu'il avait eu la faiblesse de signer, et négligé par sa fille qui, devenue de plus en plus grande dame, avait espacé ses visites jusqu'à les rendre très

ares et le regardait à peine lorsque les jours de marché il venait imidement s'informer d'elle dans sa belle maison de Varencières. Il avait terriblement vieilli, son caractère naturellement soucieux et craintif s'était assombri; très vite, il avait vu dans son gendre un maître et s'était mis passivement sous sa dépendance, obéissant à ses moindres ordres, tremblant presque lorsque l'autre s'en venait marcher les terres ou voir les bestiaux, ému et inquiet comme un soldat les jours d'inspection, mal rassuré par Jeannette qui lui répétait en vain qu'il était toujours maître chez lui et dont l'hostilité vis-à-vis de Muerel, loin de lui remonter le moral, lui faisait peur.

Si on vous aidait à la ramasser, l'herbe?

Car que deviendrait-il si on lui enlevait Jeannette? et il savait qu'il en avait été question; que Coralie était jalouse de sa cousine, qu'elle l'aurait chassée sans son mari qui, bien que l'objet d'une répulsion visible de la part de Jeannette, avait toujours eu pour elle des égards que le bonhomme ne s'expliquait pas... Cette honte, cette timidité et par-dessus tout l'affreux chagrin de ne point se savoir aimé d'une fille qu'il adorait toujours, avaient miné la robuste santé de Chantavoine; il avait dû renoncer aux labours, aux longs charriages, à tout ce qu'on appelle dans les fermes les grosses ouvrages; et il s'en allait lentement dans une crainte sénile, dans un dégoût de tout.

C'est dans ce triste état d'esprit que la proposition de Muterel l'avait trouvé. Et d'un coup il s'était redressé, galvanisé par un bonheur inespéré, incapable de réfléchir, dans son pauvre cerveau fatigué, aux motifs et aux conséquences de cette nouvelle détermination, et ne voyant qu'une chose, c'est que sa fille, sa

Coralie, allait revenir habiter près de lui, qu'il la verrait tous les jours, et que sans doute il s'était trompé, qu'elle l'aimait, puisqu'elle voulait bien partager sa vie. Cette pensée avait fait fuir comme par enchantement les idées noires qui ce matin encore le tourmentaient, et il chantait gaillardement d'une voix à laquelle le chevrotement de la vieillesse donnait des intonations falotes, lorsqu'il rejoignit Jeannette qui s'en revenait dans sa petite voiture pleine d'herbes, bercée par le trottinement doux de son bourri.

— Jeannette, cria-t-il de loin, en cinglant à tour de bras son bidet de plus en plus ahuri par ces nouveaux et désagréables procédés, hé Jeannette! Arrête un brin, il y a du nouveau!

Et quand les deux voitures furent bord à bord, il commença avec volubilité :

— Écoute voir un peu. Coralie va venir chez nous; ils vont rester aux Muriaux jusqu'à la Toussaint. C'est Désir qui m'a dit ça. Faut préparer la chambre de la maîtresse et mettre la petite salle en état pour si elle voulait des fois qu'on aille lui quérir son piano. Tu as entendu, n'est-ce pas? En route!... Eh! bien quoi? Qu'est-ce que t'as à bâiller? On dirait que ça te fait deul d'avoir ta cousine à la ferme?

— Non, mon onc' Jean, répondit-elle avec effort. Mais ça m'étonne si tellement... Et... vont-ils rester longtemps?

— Jusqu'à la Toussaint, que je te dis! Es-tu devenu sourde, à ct'heure?

— Et... M'sieu Muterel aussi... va habiter là?

— Tiens pardi! Crais-tu qu'il ne va point suivre sa femme?

— Et... c'est-y bientôt qu'ils vont venir?

— Puisqu'on te dit de tout arranger pour leur venue, c'est qu'ils ne seront pas longs à venir, probable. En v'là une figure que tu fais! Faudra voir à en changer, tu sais. C'est pas à toi à faire ces têtes-là quand je suis content. Possible que tu trouves disgracieux de ne plus être la maîtresse, mais c'est comme ça; c'est Coralie qui l'est, la maîtresse. J'sais bien que ton père c'était mon frère, mais un galvaudeux, et puis... Enfin en v'là assez; c'est compris, pas?

— Oui, mon onc' Jean...

— A la bonne heure! Rentre à la maison ; tu diras à Désir que je vas revenir sitôt après avoir porté mes liens au Puits Fondu.

Et Chantavoine repartit au galop.

(A suivre.) Joseph L'Hopital

L'AFFAIRE NAYL[1]

(Suite)

DEUXIÈME PARTIE

I

Tout le monde sait qu'après la révolution de 1830, il y eut, en Bretagne, une sorte de renouvellement de la chouannerie. J'étais alors bien jeune, et je ne pouvais avoir en politique que des instincts et des sentiments. D'ailleurs mon père était républicain, et je l'étais aussi par obéissance, en attendant de le devenir par l'étude et la réflexion. Mes opinions me rendaient l'impartialité facile. Elles ne me faisaient pas d'ennemis ; on me permettait d'être républicain comme on permet à un poète de rêver. Ma famille m'avait mis en pension au collège de Vannes, où j'apprenais un peu de latin et un peu de français sous la direction de l'abbé Ropert, excellent homme qui ne savait guère ni l'un ni l'autre. Nous étions là, dans la classe de seconde, une centaine d'écoliers dont j'étais le plus jeune ; car, dans ce pays alors arriéré, et qui s'est peut-être civilisé depuis, la population des collèges se composait principalement de grands garçons, enlevés à la charrue par la vanité de leurs parents ou la générosité de leurs curés, pour se préparer à l'état ecclésiastique. Je me rappelle encore mes condisciples en petite veste et en sabots, avec leurs cheveux longs et leurs vingt-cinq ans, et qui, parce qu'ils étaient collégiens et qu'il y a partout des grâces d'état, étaient tout aussi enfants que moi-même. Ils ne l'étaient pas pourtant dans leurs sentiments politiques, et il n'y en avait peut-être pas un qui ne fût chouan jusqu'au bout des ongles. Notre collège avait déserté en masse, sous la première Révolution, pour aller faire la guerre dans les landes avec Cadou-

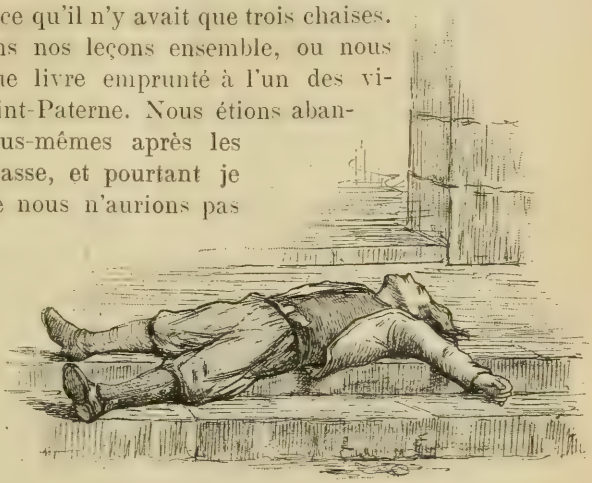
(1) Voir le numéro de *La Lecture* du 18 juin.

dal ; nos régents n'en étaient pas peu fiers ; ils avaient soin de nous rappeler de temps à autre, avec un orgueil tout à fait communicatif, ce grand fait d'armes de nos devanciers. Il ne faut donc pas s'étonner si plusieurs d'entre nous se joignirent à la bande de Guillemot pendant les vacances de 1831. Nous autres petits, nous eûmes fort à faire au retour pour écouter les merveilleux récits de leur campagne. J'ose croire qu'ils y mettaient un peu du leur. Il y en avait qui avaient mis le feu à la grange ; d'autres avaient tenu la campagne pendant plusieurs jours contre une compagnie de gendarmerie mobile ; d'autres avaient dévalisé une diligence qui portait de Ploërmel à Vannes l'argent de la recette particulière. Guyomar, qui était un de nos plus brillants rhétoriciens, prétendait avoir tenu le conducteur sous son genou pendant plus d'une demi-heure, et quoiqu'il n'eût pas son égal pour tourner un vers latin, il était plus fier de cette expédition nocturne que de ses meilleurs distiques. Je l'ai toujours soupçonné d'avoir puisé la plupart des émouvants récits qu'il nous faisait dans *Jean Sbogar*, dont nous étions fous, car il avait naturellement horreur de tout ce qui ressemblait au désordre et à la violence.

Nous avions encore Raynal, qui se vantait d'avoir arraché de sa main, en plein soleil, un jour de pardon, le drapeau tricolore qui flottait sur la porte de la mairie. Trois préposés de la douane avaient voulu l'en empêcher, mais il avait poussé si vigoureusement le cri de Vive le roi! et tous les garçons de Sarzeau et de Port-Navalo s'étaient si promptement groupés autour de lui, que les douaniers avaient jugé toute résistance impossible et remis pacifiquement leur sabre au fourreau.

Le plus âgé de nos camarades était un paysan de Saint-Allouestre, qui devait prendre la soutane dans quelques mois. Il avait deux frères, dont l'un, l'aîné de la famille, était laboureur, et l'autre, qui entrait en troisième, venait de tirer à la conscription. Ils s'appelaient les frères Nayl, et quoique paysans ils faisaient figure parmi nous, parce que leur père était un assez gros fermier, et qu'ils étaient unanimement reconnus pour les meilleurs élèves du collège. On ne les entendait jamais parler de chouannerie, et personne de nous n'aurait su dire s'ils étaient blancs ou bleus. Quand Guyomar ou quelque autre racontait ses exploits au milieu d'un cercle, ils s'arrêtaient pour écouter comme les autres, mais sans exprimer leur opinion, se contentant, aux plus beaux endroits, d'échanger entre eux un sourire. C'étaient, au reste, des garçons

timides, rangés comme des filles, toujours exacts à l'heure, se promenant à part les jours de congé, car ils s'adoraient, et d'une dévotion que l'abbé Flohy, notre aumônier, nous proposait toujours pour modèle. Ils étaient mes voisins, logés dans la rue des Chanoines, tout près de la cathédrale, chez une veuve qui tenait une pension pour huit ou dix écoliers. J'ai été bien souvent les voir dans leur petite chambre, où ils étaient entassés tous les trois quand l'ainé venait à la ville, et je m'asseyais sur un lit, parce qu'il n'y avait que trois chaises. Nous répétions nos leçons ensemble, ou nous lisions quelque livre emprunté à l'un des vicaires de Saint-Paterne. Nous étions abandonnés à nous-mêmes après les heures de classe, et pourtant je puis dire que nous n'aurions pas été plus sages et plus laborieux si nous avions été enfermés dans un séminaire. J'aurais bien ri, lorsque nous nous embrassâmes le lendemain de la distribution des prix, avant de retourner chez nos parents, si l'on m'avait dit que quatre mois après je verrais condamner mes trois camarades à la peine de mort.



Je tombai évanoui sur les marches de la chapelle.

II

Ma famille demeurait alors à Belle-Ile. Le chasse-marée qui me ramena le jour de la rentrée des classes fut obligé de courir des bordées dans le Morbihan, et ne put entrer dans le canal que vers 9 heures du matin. J'étais en retard pour la messe du Saint. Esprit, et je me rendis à la chapelle sans entrer chez personne-

Mon premier soin, dès que je fus arrivé à mon banc, fut de chercher du coin de l'œil mes amis; mais je ne les aperçus pas et j'en fus fort étonné, car aucun de nous ne prenait de libertés avec le règlement, et il fallait qu'ils fussent malades et alités pour n'être pas là.

Plusieurs de mes camarades, à qui je fis un joyeux signe de tête, me répondirent de loin d'un air grave qui augmenta mes inquiétudes. Je fus sur des charbons jusqu'à la fin de la cérémonie, et je n'attendis pas que nous fussions sortis de l'église pour demander à Guyomar ce qu'étaient devenus les Nayl, et s'il y avait quelque chose de nouveau.

— Vous ne savez donc rien, à Belle-Ile, de ce qui se passe? me dit-il.

— Mais non, lui dis-je. Nous avons entendu parler de l'assassinat de Bignan; mais il ne nous est pas venu d'autre nouvelle du continent.

— Justement, me dit-il, c'est la mort de M. Brossard qui nous met tous dans le chagrin, et nous ne pouvons pas encore comprendre comment les Nayl ont fait ce coup-là.

— Les Nayl! m'écriai-je. Et qu'ont-ils de commun avec cette horrible histoire? Car je ne pouvais pas encore comprendre que Guyomar les accusait d'être les assassins. Lorsqu'il me le répéta, en ajoutant qu'ils étaient en prison tous les trois et qu'ils passeraient aux prochaines assises, je sentis mon sang tourner, mes yeux se voilèrent, et je tombai évanoui sur les marches de la chapelle. On me porta chez moi, où je fus plusieurs heures assez malade. Enfin, je recouvrai assez de force pour me lever et je me rendis chez M. Le Nevé, notre principal, espérant encore qu'on m'avait trompé, et voulant, dans tous les cas, être éclairci et connaître tous les détails.

Je n'eus pas besoin de lui faire de question, car il vint à moi dès qu'il m'aperçut et me tendit les bras en pleurant. — Mais ils sont innocents, me dit-il, je le jurerais, et pourtant toutes les apparences sont contre eux. Je suis assigné comme témoin. Je leur rendrai justice. Je dirai tout le bien que je sais d'eux. Des enfants que j'ai élevés, que je connais depuis dix ans, et qui sont le modèle du collège, ne peuvent pas être des assassins. Soyez tranquille, nous les sauverons, Jourdan m'a promis de les sauver.

Ces assurances, sans me tranquilliser, me mettaient un peu de baume dans le sang. J'appris que la famille était arrivée à Vannes

depuis deux jours. Je courus la voir. Il y avait le père, la mère et la femme du fils aîné qui était déjà marié, quoiqu'il n'eût que vingt-quatre ans. Je trouvai les femmes assises dans un coin, le tablier relevé sur la tête, et pleurant toutes les larmes de leur corps. Le bonhomme était debout, tenant à la main son pen-bach et regardant fixement devant lui sans rien voir. Quand j'entrai, les cris des deux femmes redoublèrent et devinrent des sanglots qui me navraient. Le père me serra la main et la garda longtemps dans les siennes. Enfin, je l'amenai près de l'unique fenêtre, et faisant un grand effort pour parler, car j'avais des larmes plein le cœur : « Sont-ils coupables? » lui dis-je. Il remua à peine les lèvres et ne prononça qu'un seul mot; mais ce mot me fit frissonner. Le père avait dit : « Je le crois. »

III

Je commençais à le croire aussi. Tout en me disant : « Nous les sauverons! » M. Le Nevé m'avait appris deux ou trois circonstances qui m'avaient jeté dans un doute terrible. Il m'avait dit que le père Nayl était un chouan déterminé, dont l'hostilité au gouvernement était si connue, que le préfet avait mis chez lui un garnisaire pour le surveiller. Jean-Pierre, le troisième fils, qui avait tiré au sort dans l'année et que nous avions cru exonéré du service par son numéro, s'était, au contraire, trouvé appelé par suite des opérations du jury de recensement. Il avait aussitôt quitté la maison paternelle pour se dérober au service, et ses deux frères l'avaient suivi. Cette année-là et la précédente, un quart au moins des jeunes soldats avaient déserté pour ne pas être enrôlés parmi les bleus, et plusieurs bandes de réfractaires couraient les campagnes, traqués de village en village par la gendarmerie mobile. Cette petite troupe, grossie par tous les mécontents et par ceux qui rêvaient de recommencer la chouannerie, se divisait ordinairement par bandes de quinze à vingt, et se réunissait aussi quelquefois au nombre de sept ou huit cents, soit pour se compter, soit pour tenter un coup de main. Tous les paysans étaient pour eux, et quand ils frappaient trois coups à la fenêtre, sur le soir, le fermier s'empressait d'ouvrir la porte, qu'on barricadait à l'intérieur lorsqu'ils étaient entrés, la fermière mettait sur la table les crêpes, le pain, le lard, un pichet de

cidre; les gars de la ferme leur bourraient des pipes, décrassaient leurs fusils, renouvelaient leurs munitions et cherchaient dans le coffre commun leurs meilleures chaussures, des guêtres, des habits, tout ce qui pouvait leur rendre la vie moins dure. Le souper fini, on disait ensemble la prière; puis les femmes allaient se coucher, et les hommes, éteignant la chandelle de résine, restaient autour du foyer à maudire le gouvernement et à méditer des projets de vengeance et d'insurrection. Souvent ces conciliabules étaient tout à coup interrompus par l'aboiement d'un chien qui annonçait l'approche d'un étranger. Alors on sautait sur les fusils, et le maître de la ferme s'approchait de la lucarne pour tâcher de voir au dehors. Si l'on apercevait des gendarmes, on les comptait, on se comptait. La plupart du temps on essayait de fuir, de se cacher sous des bottes de foin, de faire un trou dans le toit de chaume afin de s'évader par derrière, tandis que la porte s'ouvrait lentement. Quelquefois aussi on avait recours à la force, et les gendarmes se trouvaient pris dans un piège. Le sang avait coulé dans bien des rencontres, et, comme il arrive dans les guerres civiles, il y avait de la haine des deux côtés, une haine qui s'accroissait tous les jours. Les soldats comptaient ceux de leurs camarades qui avaient péri; les réfractaires, à force de vivre hors la loi et de porter un fusil sur le dos, prenaient des mœurs plus farouches. Un fait tout récent les avait exaspérés. On avait répété partout dans les campagnes que le gouvernement de juillet avait aboli la peine des galères pour les crimes politiques. Cependant, Nagat et les deux frères Jégu, qui avaient arrêté la malle entre Ploërmel et Malestroit, avaient été condamnés à vingt ans de travaux forcés. Les

Le bonhomme était debout, son pen-bach à la main.

Il lut à haute voix la proclamation.

·us avaient beau dire qu'il s'agissait d'un vol à main armée com-
s la nuit de complicité sur la voie publique, les paysans bretons
ntendaient pas de cette oreille : ils savaient que les Jégu étaient
; réfractaires, que l'argent du gouvernement avait été religieu-
nent porté à la caisse de la petite armée insurrectionnelle ; c'était
ıc bien un crime politique qui avait envoyé leurs amis au bagne
Brest. On employait donc à la fois contre eux la ruse et la force.
les tuait et on les trompait. Des incendies et des assassinats
ondirent à cette condamnation et à quelques autres du même
ıre. Il n'aurait peut-être fallu à ce moment-là qu'un homme habile
ntreprenant pour donner à l'agitation des proportions redoutables.
)rdre avait été donné à tous les maires de dénoncer à l'autorité
réfractaires qui se cachaient dans leurs communes ; cet ordre
it été affiché à la porte de toutes les mairies. Une heure après,
dessous de la pancarte officielle, on en lisait une autre qui me-
ait de mort tous les maires qui obéiraient aux ordres du gouver-
ıent. A Landévant, petite commune des environs de Hennebont,
e audacieuse menace fut affichée publiquement, à la sortie des
res, en présence de tout le village et de l'adjoint du maire qui
;a pas souffler un mot. Rien n'était plus précaire que la position
:es magistrats municipaux, dont la plupart n'avaient à leurs
res ni un gendarme, ni un douanier, ni un garde champêtre.
·lques-uns étaient de cœur avec les insurgés et les avertissaient
'ance de la marche des gendarmes. Il n'était pas facile de
ıver un bleu dans certains villages ; ailleurs il n'y avait que le
re en fonction qui sût lire. M. Lorois, le préfet, avait cru bien
e en choisissant, partout où il avait pu, d'anciens soldats de la
ıublique ou de l'Empire ; mais ces proscrits de la veille, devenus
ıinément magistrats, manquaient d'autorité et de confiance en
-mêmes. Il fallut user de menaces et de promesses pour obtenir
ıx quelques avertissements timides. Une ou deux fois le procu-
' du roi connut, par leur moyen, le rendez-vous d'une bande, et
opérer des arrestations. Les chouans résolurent de se venger
dénonciateurs d'une manière éclatante. Je dis les chouans, et j'ai
t-être tort ; mais enfin ils prenaient ce nom, jadis illustré par de
ıds courages, et que plusieurs d'entre eux, venus là pour faire
ıal, sans aucune croyance politique, étaient indignes de porter.
ignan est un gros bourg du canton de Saint-Jean-Brévelay,
s les environs de Locminé. On y fait un assez grand commerce
hanvre et de bestiaux, de sorte qu'il y a là une demi-douzaine

de gros marchands, moitié paysans, moitié bourgeois, qui ne v qu'à la première messe le dimanche, et qui passent, non sa raison, pour des bleus enragés. M. Brossard, ancien receveur l'enregistrement destitué sous Charles X, était l'homme le pl lettré de ce petit groupe. Il avait été nommé maire après 24 juillet, et s'était signalé, dès la première année de s administration, en refusant de marcher derrière le dais av son écharpe, à la procession de la Fête-Dieu, ce qui, par une co séquence nécessaire, en avait fait l'oracle de tous les bleus Bignan et des environs, et l'objet de l'exécration des chouans. S amis l'avertissaient de prendre garde à lui ; mais il n'avait p souci de leurs conseils, et on le trouvait toujours seul, a environs du bourg, dans des chemins creux, où il est aussi fac de tuer un homme que de tirer à la cible.

Quand l'avertissement de la préfecture relatif aux réfractai lui parvint, il résolut de l'afficher lui-même après la grand'mes et de faire un discours à ses administrés. C'était assez sa coutur car il était grand orateur, et il aimait à parler, comme tous ce qui se savent éloquents. Il attendit donc que la grand'messe finie, et quand on eut sonné l'*Angelus*, que l'on dit toujours Bretagne après l'*Ite missa est*, avant de se séparer, il sortit sol nellement de la mairie, précédé du tambour de ville et d'un p garçon d'une douzaine d'années qu'il appelait son secrétaire. Il d'abord battre un ban, puis il ôta sa casquette, monta sur u pierre, lut à haute voix la proclamation du préfet, se vanta l'avoir lui-même provoquée, et finit par une déclaration la p énergique de son empressement à obéir, et de sa volonté de pur la commune des brigands qui l'infestaient. Ces brigands, nombre de huit, étaient là tout près de lui, avec leurs amis et le parents, et il ne tenait qu'à eux d'en finir sur-le-champ avec M maire. Il le savait parfaitement; mais les regards farouches tombaient sur lui ne lui firent pas un instant baisser les yeux colla lui-même la pancarte sur la muraille, descendit de son sié ploya proprement son écharpe tricolore, la mit dans sa poch marcha droit vers celui des réfractaires qui passait pour le chef la bande.

— Eh bien ! dit-il, Jean Brien, tu as entendu. Tu sais ce qu reste à faire. Je vous donne vingt-quatre heures pour vider lieux. Si dans vingt-quatre heures vous n'êtes pas hors de la co mune, j'écris au procureur du roi et je vous fais prendre au gîte

— Vous ne ferez pas cela, Monsieur Brossard, dit Jean Brien. ous êtes un bleu, mais vous êtes né dans le pays. Vous savez bien ue je suis chez mon père ; vous ne me dénoncerez pas.

— Je te dénoncerai, toi et les autres, aussi vrai qu'il y a un ieu, répondit M. Brossard ; ainsi, tenez-vous tous pour avertis.

Personne ne répondit ; le maire fendit la presse avec quelque ifficulté, et traversa la rue pour entrer dans un cabaret où il se mit jouer aux cartes avec le percepteur et un marchand ambulant, ommé Gautron, qui se trouvait à Bignan pour la prochaine foire. es paysans stationnèrent longtemps en groupes serrés contre la orte de la mairie ; mais personne ne toucha à la proclamation, et n'essaya même pas, comme on avait fait ailleurs, d'y accoler ne pancarte séditieuse. Les cabarets eurent tort ce jour-là, car perone ne quitta le cimetière entre la messe et les vêpres. Tous les aysans restèrent là immobiles, sans se parler, sans crier, les ommes debout, les femmes assises sur les tombes. La mère de ean Brien s'approcha de lui deux ou trois fois et voulut le prendre r le bras ; mais il la repoussa doucement, et se retira à l'écart vec les autres réfractaires. Au dernier coup de vêpres, tout le onde entra dans l'église. Le maire se montra alors sur la porte du abaret, regarda au loin son affiche intacte, et dit à ses confédérés vec une satisfaction intime : « Il ne s'agit que d'avoir de la rmeté. »

La foire au chanvre tombait le mercredi suivant, et les genarmes de Plumelec devaient venir à Bignan pour ce jour-là ; ais on ne fut pas étonné, dans les circonstances où on se trouvait, e voir arriver, dès le mardi, une quinzaine d'hommes du 43e de gne, sous la conduite d'un sergent, et autant de gendarmes obiles. Le maire se donna beaucoup de mouvement pour installer garnison ; il retint à souper les sous-officiers, et les avertit que s réfractaires n'avaient pas quitté la commune ; qu'ils s'étaient unis à Kerdroguen, à une demi-lieue du bourg environ, chez un che meunier qui avait plus d'une fois couru les champs avec eux ans le cours de l'année ; qu'on avait vu des jeunes gens étrangers pays se glisser au moulin par les courtils ; qu'ils étaient peutre une vingtaine, la plupart bien armés, et qu'il était nécessaire de s'arrêter dans la nuit, parce qu'ils pourraient trouver des défenseurs armi les paysans qui couvriraient les chemins le jour suivant, dès la atinée. L'adjoint, qui était un ancien sergent, se chargea de conuire les soldats et la gendarmerie mobile à travers les champs, pour

prendre le moulin par derrière, tandis que la brigade de Plumele arriverait tout droit par le chemin et se présenterait à la porte Quant au maire, il déclara qu'il suffirait à lui tout seul pour fair la police dans le bourg, jusqu'au retour de l'expédition. C'était un promesse téméraire, car, dans les villages bretons, la populatio est sur pied, les jours de foire, dès 4 heures du matin. Le déballages se font, les boutiques se dressent, les morceaux de lar commencent à chanter dans la friture, on met en perce les ton neaux de cidre, les aveugles et les culs-de-jatte entonnent leur complaintes, on achève à grands coups de marteaux de clouer l baraque des jongleurs, et les bestiaux mêlent à ces bruits confu leurs mugissements. Mais M. Brossard n'en était que plus charm d'avoir une si belle occasion de déployer son activité et son zèle. I se jeta tout habillé sur son lit après le départ de ses hôtes, recom manda à son adjoint de le réveiller dès que les prisonniers seraien arrivés, et s'endormit paisiblement.

La nuit était noire. Les soldats sortirent du bourg séparémen par divers côtés, et se réunirent à quelque distance. Ils ne furen pas un quart d'heure à se rendre à Kerdroguen ; et, sur le minuit la maison se trouva enveloppée. Caché derrière un massif de pom miers qui croissaient presque au niveau du toit, parce que l moulin était sur une pente, l'adjoint aperçut le maréchal des logi de Plumelec qui s'avançait avec ses quatre hommes, et il l'en tendit frapper à la porte du moulin. Un chien se mit à aboyer mais personne ne répondit de l'intérieur. Les hommes de l'embus cade mirent la main sur la batterie de leurs fusils, et se tinren prêts à courir au moindre signe au secours de leurs camarades. O ne voyait aucun mouvement dans la maison ni aux alentours, e quand le chien se taisait, on n'entendait que l'eau qui clapotai sous les vannes. Cette attente dura bien un quart d'heure, pendan lequel le maréchal des logis heurta plusieurs fois à la porte appela à haute voix le meunier, et déclara qu'il serait obligé d recourir à la force si on ne se mettait pas en mesure de lui ouvrir Enfin, ne recevant aucune réponse, il donna l'ordre d'enfoncer l porte. La plupart des soldats accoururent en ce moment pou prêter main-forte; mais la porte céda du premier coup, et la troup pénétra dans l'intérieur. Tout était noir comme dans un four. L'ad joint battit le briquet, et l'on eut bientôt allumé plusieurs chan delles de résine. On se mit à chercher de tous côtés dans la premièr chambre. La nappe etait sur le coffre avec les assiettes et les cho

pines; il était clair que quinze ou dix-huit personnes avaient soupé à. Deux lits superposés, selon l'usage des chaumières bretonnes, n'avaient pas été défaits. On regarda dans la cheminée, ordinairement garnie de quatre ou cinq fusils; il n'y en avait plus un seul. Tout à coup on entendit marcher à l'étage supérieur.

En ce moment, la chambre où étaient les soldats devint silencieuse comme la tombe. Tout le monde leva les yeux vers les planches mal jointes qui servaient de plafond; dans chaque fente on croyait voir braqué le canon d'un fusil. Une échelle en mauvais état conduisait à l'étage supérieur. Le sergent s'y précipita, comme un soldat qui voit tomber une bombe à dix pas de sa compagnie et qui se dévoue pour sauver ses camarades. Quelques hommes déterminés l'y suivirent. Ils soulevèrent la trappe qui servait de communication, et quand ils furent ainsi au premier étage du moulin, ils se trouvèrent en présence de la mère et de la femme du meunier. Il n'y avait pas d'autre garnison dans cette forteresse qui pouvait être si aisément défendue. On fouilla sous les lits, sous les coffres; on fureta dans tous les coins du moulin; on éventra plus d'un sac de grain avec la pointe des sabres; on frappa sur les lattes qui soutenaient la couverture de chaume pour s'assurer qu'elles étaient solidement clouées et qu'elles n'avaient pu laisser échapper les fuyards. Enfin, il fut bien démontré qu'on était arrivé au moulin après le départ de la bande. C'était une partie manquée. Le sergent en pleurait de rage. Il sortit le dernier, et voulut descendre sous la berge, pour voir si personne ne se cachait le long de la rivière. Il fallut l'arracher de là et le raisonner.

Il était près de 3 heures du matin, tant la visite des localités avait été minutieuse et acharnée. La troupe reprit le chemin de Bignan, ayant toujours l'œil aux aguets, interrogeant les arbres et les buissons. Rien ne se montra; il fallut se résoudre à réveiller le maire pour lui annoncer cette déconvenue.

IV

M. Brossard demeurait au centre du bourg. Il habitait une petite maison neuve, qui n'avait qu'un seul étage et deux fenêtres de champ sur la façade. Le rez-de-chaussée contenait deux pièces; d'un côté la cuisine, de l'autre une salle à manger; l'escalier était

entre les deux. La chambre du maire était au-dessus de la salle à manger ; une grande salle attenante servait de réserve et ne renfermait que deux ou trois grandes armoires. Au-dessus, dans une mansarde unique, couchait une vieille paysanne entièrement sourde, qui faisait le ménage, et quelquefois un peu de cuisine quand M. Brossard ne dînait pas à l'auberge du Cheval blanc. La porte principale donnant sur la rue n'était jamais fermée qu'au loquet. Une sonnette placée à l'intérieur, et que la porte faisait

La proclamation menaçante des chouans était plantée avec un couteau sur la poitrine de la victime.

mouvoir en s'ouvrant, suffisait à la sécurité de M. Brossard, dans un pays où l'on assassine quelquefois, mais où on ne vole presque jamais. Il y avait sur une planche, à l'entrée de l'allée, une lanterne et des allumettes qui servaient au maire quand il rentrait chez lui à la nuit close. L'adjoint, qui connaissait les habitudes de la maison, fit stationner les soldats devant la porte, entra avec les trois sous-officiers, alluma la lanterne, monta l'escalier, et vint heurter contre la porte du maire. En ce moment, le brigadier de gendarmerie l'arrêta brusquement par le bras.

— Vous marchez dans l'eau, lui dit-il.

L'adjoint regarda et vit une mare à ses pieds. Il baissa vive-ıent la lanterne et poussa un cri. Ses trois compagnons s'étaient enchés en même temps que lui, et tous trois contemplaient cette ıare avec horreur.

Le brigadier se releva le premier.

— C'est du sang, dit-il ; il y a eu ici un malheur !

Ils entrèrent précipitamment dans chambre du maire.

Ils sentirent une odeur âcre qui les ıisit, mais rien ne paraissait dé-ıngé. Les meubles étaient à ur place ; les rideaux blancs mbaient des deux côtés du t sur lequel le maire était endu. Ils s'avancèrent vers ıi, et virent que les draps aient tachés de sang ; mais ı les avait relevés soigneuse-ent sur le cadavre. L'adjoint toucha ; il était déjà re-oidi. Quand il souleva le drap our porter la main sur le eur, les trois sous-officiers oussèrent une exclama-on d'effroi. La procla-ation menaçante des ıouans était plantée avec ı couteau sur la poitrine ı la victime.

Ils passèrent en plein jour, attachés tous les trois avec une corde.

Le maréchal des logis, ıi avait été chargé de ıus d'une instruction, se it alors à examiner l'état ıs lieux. Il fut au secrétaire ; la clef était à la serrure, il l'ouvrit : ut était en ordre ; l'argent était dans le tiroir. Une commode con-nant du linge et d'autres effets n'avait pas été touchée. Une table ı bois noirci, qui servait de bureau, était dans l'état où M. Brossard ıvait laissée. Les plumes, l'encrier, les crayons, le papier blanc, ut était rangé avec symétrie comme il l'avait laissé la veille. Le ancher était couvert de boue et de sang ; il était évident que plus de

quinze personnes étaient entrées et qu'elles venaient de marche dans des chemins humides. On remarqua même des traces de terr glaise comme il y en avait sur la route de Kerdroguen. L'empreint des souliers ferrés et des sabots était encore visible sur cette pous sière humide, où la crosse des fusils avait aussi laissé sa trace. L maréchal des logis regarda sous le lit, souleva un tapis de pied, se coua les rideaux sans trouver aucun indice qui pût faire reconnaitr les coupables. Ce ne fut qu'au moment de sortir de la chambr que l'adjoint aperçut derrière une chaise un chapeau qu'il n reconnut pas pour avoir appartenu au maire; il le prit et quan on en eut approché la lanterne, on put voir ces mots écrits à l'in térieur, selon la mode des écoliers : Jean-Pierre Nayl, élève d collège de Vannes, rue des Chanoines, n° 17.

Pendant qu'on se livrait à ces perquisitions, les gendarmes e les soldats battaient les chemins de tous côtés. Les esprits furen divisés le lendemain pendant la foire. Quelques-uns approu vaient les meurtriers ; le plus grand nombre les blâmait; les légi timistes surtout exprimaient avec vivacité leur indignation cependant personne ne bougea pour aider les recherhes des gen darmes. Jean Brien, qu'on regardait comme le chef de l'expédi tion, ne put être arrêté ; mais on mit la main sur Jean-Pierre Nay et ses deux frères. Il fut prouvé qu'il était parti avec eux pour s réunir à la bande de Bignan quatre jours avant l'attentat. On le arrêta dans une hutte de charbonniers, à une portée de fusil d Saint-Allouestre. Ils ne firent aucune résistance et se laissèren conduire à la prison de Vannes. Tout le monde les connaissai dans la rue du Mené, et tout le monde les plaignait quand ils passèrent en plein jour, attachés tous les trois avec une corde. L veuve Guillemin, chez laquelle ils logeaient, eut le courage d'alle les embrasser au milieu de la rue, et de leur dire qu'elle ne dou tait pas de leur innocence. On apprit à Vannes, quelques jour après, que le dimanche qui avait précédé l'assassinat, le vieu père Nayl, étant au jeu de boule, avait dit devant tout le mond que si un maire dénonçait les réfractaires, il faudrait lui *faire so affaire*, que ce serait bien fait, et qu'il espérait bien, si ses fil étaient dénoncés, qu'ils auraient le temps de se venger avan d'être pris.

V

Tous ces détails me désolaient. Le procureur du roi avait fait venir de Kerdroguen un petit garçon à qui vous auriez donné douze à treize ans, et qui avait pour fonctions de porter le grain au moulin et la farine aux pratiques. Il se trouva que cet enfant avait vingt ans et était sur le point de tirer à la conscription. C'était un témoin respectable. Il connaissait les Nayl, à qui il avait souvent prêté sa jument quand elle revenait à vide et qu'ils avaient fait une longue course à pied, car il y a bien cinq lieues de Saint-Allouestre à Bignan. Il essaya d'abord de faire le fin quand il fut interrogé ; il soutint qu'il ne connaissait aucun des frères Nayl, mais cela ne put tenir : on lui prouva clair comme le jour qu'il les connaissait tous trois à merveille. On le menaça, comme de raison, pour avoir voulu mentir. Il fut intimidé, et avoua nettement qu'ils avaient soupé tous les trois chez son maître la veille du crime, qu'ils avaient chacun leur fusil, qu'ils étaient partis avec la bande pour aller chez le maire, qu'il avait même fait un bout de chemin avec eux, mais qu'à l'entrée du bourg on l'avait renvoyé, en lui jetant des pierres, pour le forcer de retourner au moulin plus vite. Cette déposition était d'autant plus accablante qu'elle n'avait pas été faite spontanément ; de sorte que la présence des prisonniers en armes sur le lieu du crime était péremptoirement démontrée. A la vérité, on ne pouvait établir qu'ils avaient eux-mêmes porté la main sur le malheureux Brossard, et nous étions tous bien convaincus qu'ils n'avaient coopéré à l'assassinat que par leur présence ; mais que pouvait faire leur avocat? L'acquittement était impossible, et la condamnation ne pouvait être qu'une condamnation à mort ou aux travaux forcés.

Lorsque je fus voir M. Jourdan, qui était chargé de la défense, je le trouvai très découragé.

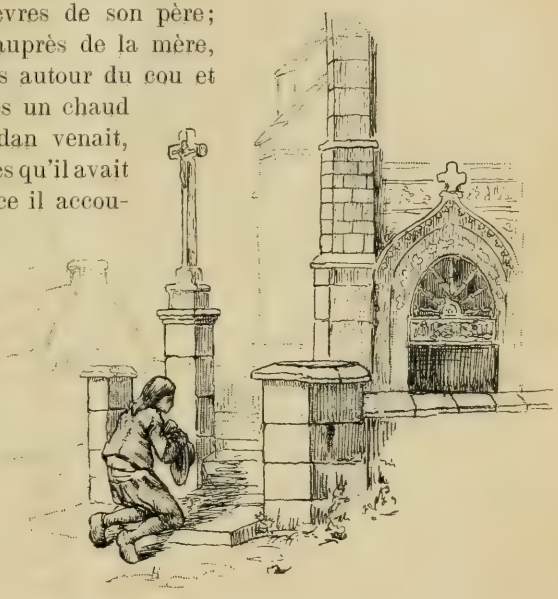
— Ils se prétendent innocents, me dit-il ; ils affirment qu'ils ont été menés par force dans la chambre de la victime et qu'ils ont lutté contre les assassins ; mais c'est un système déplorable que je n'oserai même pas plaider. Avant de les avoir vus, je croyais pouvoir établir un alibi ; je comptais sur leur jeunesse, sur leurs

bons antécédents ; mais leurs propos me cassent bras et jambes. Il est évident qu'ils sont coupables, et je ne pourrai éviter une condamnation.

Tous mes efforts pour entrer dans la prison furent inutiles. On avait prévu que les écoliers demanderaient à voir leurs camarades, et des ordres avaient été donnés pour refuser toute permission. J'avoue que je me sentais l'âme bouleversée. Ce grand crime si près de moi m'effrayait. Je me demandais si l'on pouvait répondre de soi-même, après avoir vu une transformation si complète et si déplorable. J'essayais quelquefois de me dire que le fanatisme politique était une excuse ; mais ma conscience parlait aussitôt, et si fort, que je rougissais d'avoir douté. Je me sentais douloureusement affecté entre la honte, l'horreur et un reste de pitié. Je m'efforçais inutilement de retourner à mes études, mon esprit était envahi par ce malheureux procès ; j'en rêvais le jour et la nuit. Quand même j'aurais pu l'oublier, j'avais près de moi un spectacle qui me le rappelait sans cesse ; c'était la famille Nayl. Je la voyais chaque jour. Ils n'avaient que moi pour les visiter, je ne dis pas, grand Dieu ! pour les consoler.

Vers six heures du soir, je me trouvais libre du travail de la journée; j'allais aussitôt à leur auberge. Je me souviens que je hâtais toujours le pas pour y aller, dans l'espoir d'apprendre du nouveau, et qu'arrivé au bas de l'escalier, j'y restais quelquefois un quart d'heure sans oser monter. J'étais sûr de les trouver tous les trois; car ils ne sortaient chaque jour qu'une heure pour aller à la prison. Le père se tenait toujours debout près de la fenêtre; Mme Nayl, la mère, pleurait sur un tabouret au coin du foyer. Pour la bru, je ne pourrai jamais dire le respect et l'admiration qu'elle m'inspirait. Ce n'était pas une héroïne de roman, tant s'en faut; elle avait une figure assez commune, de grosses mains habituées à remuer la terre, à couler la lessive, à teiller le chanvre. Elle portait le costume disgracieux des filles de Saint-Allouestre et de Saint-Jean-Brévelay, une longue coiffe de toile empesée, qui lui tombait toute raide jusqu'au milieu du dos, et une jupe de drap. Son esprit à l'avenant de sa personne, ni trop fin, ni trop grossier. Je présume qu'elle en savait assez pour mener une grosse ferme et gouverner une ou deux servantes. Mais ce qu'il y avait de grand en elle, c'était son dévouement et son courage. Après les premiers jours donnés aux larmes, elle avait compris que ces deux vieillards retombaient à sa charge comme deux orphelins, parce que Dieu,

en les frappant, leur avait presque ôté l'esprit. Aussitôt, elle avait essuyé ses yeux et s'était mise à les soigner comme une bonne mère, à les nourrir, à les consoler. On voyait du premier coup, en entrant dans cette triste demeure, qu'elle seule vivait encore; les deux autres auraient été vraiment des cadavres, sans l'atroce douleur qui les torturait. Pendant qu'elle travaillait sans relâche, balayant, lavant, faisant la cuisine, elle avait l'œil sur ses pauvres vieux. Tantôt elle approchait une pipe toute bourrée des lèvres de son père; tantôt, en passant auprès de la mère, elle lui jetait le bras autour du cou et mettait sur ses lèvres un chaud baiser. Si M. Jourdan venait, car il était bon, et dès qu'il avait une lueur d'espérance il accourait, Marion l'entendait monter l'escalier tournant; elle allait à lui et lui indiquait les paroles qu'il fallait dire pour fomenter quelque espérance dans ces deux cœurs; non pas assez d'espérance pour les tromper, mais assez pourtant pour les faire vivre encore quelques jours. Elle-même n'était pas dupe, elle se sentait blessée à mort; mais elle faisait comme ces capitaines qui rassemblent toutes leurs forces pour commander la charge d'une voix ferme, sauf à tomber raides morts quand une fois l'élan est donné. Un point surtout où elle était admirable, c'était dans sa conviction de l'innocence de son mari et de ses deux beaux-frères. « Ils n'ont pas fait le coup, je vous le dis. Ce qui m'étonne, disait-elle, c'est qu'ils ne se soient pas fait tuer pour le sauver; mais soyez sûrs qu'on les aura tenus de force. Je connais mon homme, je connais les deux frères. J'en



Je me jetais à genoux devant le calvaire.

lève la main devant Dieu ! » Sa voix, son accent, quand elle parlait ainsi, allaient à l'âme. Le vieux disait quelquefois, mais en hésitant, parce que son cœur et son malheur démentaient sa doctrine : « Ils ont bien fait... » Alors elle lui mettait la main sur la bouche. « Taisez-vous, père, lui disait-elle, est-ce qu'une femme ne connaît pas son mari ? Il n'a jamais rien fait de semblable, aussi vrai que j'espère le paradis. » Et elle allait à sa mère : « Eh ! dites-le-lui donc, mère; rendez donc justice à votre sang. Ils en feront peut-être des martyrs. — Et alors un sanglot la prenait. — Mais c'est ce jour-là qu'on verra un crime ! » Un jour que j'assistais à une de ces scènes, elle s'aperçut que je fondais en larmes. « Mais dites-le-lui donc aussi, vous, me cria-t-elle, en me serrant la main avec une force convulsive, vous, leur ami, qui avez vécu avec eux ; vous qui avez prié le bon Dieu avec eux, dites-le, qu'ils sont innocents ! »

— Oui, m'écriai-je, car sa foi passait en moi ; et en la voyant, je retrouvais dans ma pensée mes pauvres amis tels que je les avais connus, si purs, si naïfs, si bons, si éloignés de tout fanatisme ; oui, je le crois, je le crois comme vous !

— Et que Dieu soit loué ! criait la pauvre femme. Et vous voyez bien, père, disait-elle ; et elle me jetait à lui.

Mais le vieillard se détournait contre le mur, peut-être parce qu'il pleurait. Je sortais de là la tête en feu ; tout mon sang brûlait. Il y avait un calvaire tout près, à la porte de l'église du Mené ; je me jetais à genoux devant, sans me soucier de ceux qui passaient. Le monde m'était indifférent dans une telle douleur. J'entendais qu'on disait : « C'est l'ami des prisonniers, » mais on n'y mettait pas de raillerie. C'est un bon peuple ; ils auraient plutôt pleuré avec moi, s'ils avaient osé.

VI

Quand vint le jour de l'audience, je me promis d'être au premier rang, pour que les yeux des accusés pussent s'attacher sur moi. Guyomar devait se tenir prêt à courir chez le père au moindre incident. J'avais obtenu sans trop de peine de l'abbé Le Ber, qui malgré la différence d'âge était pour nous un ami, qu'il se promènerait toute la journée devant la porte du séminaire pour accompagner Guyomar, si, comme cela n'était que trop présumable, il y

avait à annoncer un malheur. On était au 17 décembre; il avait fait de la neige toute la nuit, et il y avait du verglas par-dessus la neige. L'audience était indiquée pour neuf heures; à huit j'étais au haut de l'escalier de la famille, l'oreille appliquée contre la porte.

— Entrez, nous sommes prêts, me dit la voix de Marion.

Je les trouvai tout habillés et prêts à sortir.

— C'est tenter Dieu, m'écriai je, que d'amener là une mère.

Mais on ne me répondit même pas. Le père fit un grand signe de croix, et marcha le premier; les deux femmes suivirent en se soutenant. Marion remonta vivement après avoir déjà descendu deux marches; elle prit un chapelet qui pendait au mur et le mit dans la main de la vieille mère. Je n'essayai pas de résister; je les suivis. Le prétoire était comble et la foule regorgeait jusque dans la cour: mais on nous fit place, et nous arrivâmes jusqu'à la barre qui sépare le public de l'enceinte réservée au tribunal. Le procureur du roi était déjà sur son siège; il pâlit en nous voyant, appela M. Jourdan, et lui parla à l'oreille.

— Je vous comprends bien, dit M. Jourdan à voix haute, mais ni votre autorité ni mes prières n'obtiendraient rien.

Le procureur du roi fit un geste de résignation, et je suis sûr qu'il pensa en ce moment que jamais le devoir ne lui avait été si dur. Quelques minutes après, il fit porter des chaises par l'huissier, pour que les femmes fussent assises. Je les sentais trembler et tressaillir près de moi. On annonça la cour, et presque aussitôt les accusés furent introduits.

VII

Je ne me charge pas d'expliquer comment il se fait que ces deux longues audiences n'ont laissé dans mon esprit qu'un souvenir tout à fait confus, tandis que je me rappelle dans leurs moindres détails tous les autres incidents de cette triste histoire. Fermement convaincu qu'un acquittement était impossible, et préférant pour mes amis l'échafaud aux galères, j'assistais là comme au commencement d'un long supplice, et non comme à un procès. Les pauvres garçons étaient pâlis et maigris par les soucis et la captivité. Ils entrèrent pourtant avec assez de fermeté; mais quand ils virent à

deux pas de leur banc ces deux femmes et ce vieux père, leur courage les abandonna. Jean-Louis put tendre la main à sa femme, qui la couvrit de larmes et de baisers; ensuite il se retourna vers le tribunal, et je vis bien qu'aucun d'eux ne voulait plus regarder de notre côté.

Je ne prêtai nulle attention à la lecture de l'acte d'accusation, qui ne pouvait contenir que des faits malheureusement trop connus; mais M. Jourdan me dit à l'oreille qu'il était rédigé avec une habileté funeste, et que les dispositions du jury n'étaient pas bonnes. Je m'aperçus, en effet, que pendant la lecture de cette pièce, qui était fort longue, les impressions de l'auditoire devenaient de plus en plus hostiles. Il n'y avait là que des habitants de la ville, pour lesquels un chouan était un ennemi, et qui, n'entendant parler depuis plus d'un an que de vols à main armée, d'assassinats, d'incendies, de bandes parcourant la campagne, étaient animés du désir de mettre fin à ces désordres par une répression sévère. Le mouvement de pitié excité par la famille des accusés à son entrée dans la salle fut bien vite oublié quand on entendit les émouvants détails de la mort de M. Brossard. Le procureur du roi s'était fait un devoir de raconter tout ce qui pouvait être à l'honneur de la victime; c'était évidemment un honnête homme, généreux, loyal, et qui pouvait justement passer pour le bienfaiteur de sa commune. En dénonçant les réfractaires, il n'avait fait que remplir le devoir strict de sa place. N'était-ce pas aussi le devoir d'un bon citoyen que de combattre une rébellion si funeste au pays, et qui, sous couleur de politique, n'était en réalité qu'un brigandage? M. Brossard avait poussé la modération jusqu'à ses dernières limites, puisqu'il avait laissé aux coupables un délai pour sortir du pays. Ce n'était pas seulement de la modération; c'était de la faiblesse. Cependant, ils étaient allés le surprendre dans son sommeil; ils l'avaient pour ainsi dire haché en morceaux, car l'acte d'accusation comptait les plaies, et cet acharnement des meurtriers faisait frémir. On se rappelait avec horreur ce couteau planté dans la poitrine du mort avec une proclamation, et on se demandait où s'arrêterait la témérité des assassins.

(A suivre.) Jules Simon.

L'ANGE [1]

(Suite.)

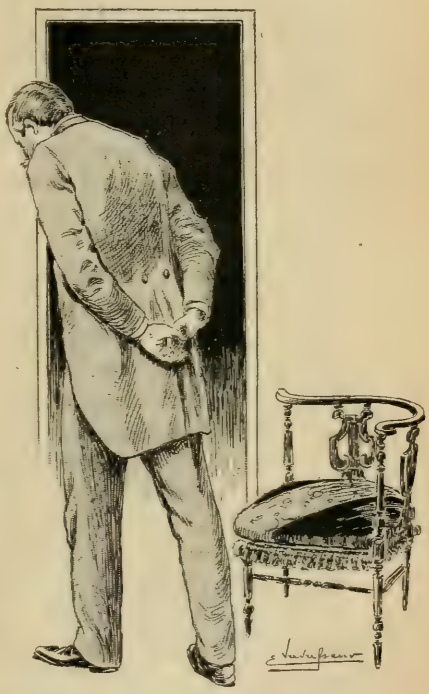
Et Micheline s'en était aperçue, avait murmuré presque amère-
ent :

— Tu vois bien qu'elle te man-
ıerait autant que moi, plus que
oi, qui sait ?

Et c'était l'absolue vérité. Il
ı avait conscience maintenant
ıns l'impasse où le Destin les
culait.

Il les confondait, la mère et la
le, au fond de son cœur.

Et comme en un naufrage où
bateau coule à pic dans les
mes furieuses, où les minutes
nt comptées, où l'on ne peut
us sauver qu'une seule per-
nne, il devait choisir entre deux
res qui lui étaient pareillement
ers, entre la femme qui ne lui
ait donné que du bonheur, qui
ur l'amour de lui s'était mise
rs la loi, condamnée au perpé-
el mensonge, aux hasards d'une
e d'irrégulière, et l'adorable en-
nt qu'il avait adoptée, élevée,
ıi était son œuvre, son orgueil,
joie, qu'il chérissait et qui le
érissait.



Et les mains derrière le dos, marchait de long en large.

— Elle ou nous, avait clamé lamentablement Micheline, elle ou
ıus !

1) Voir les numéros de *La Lecture* depuis le 11 juin.

Pourquoi n'avaient-ils pas eu la chance de mourir ensembl tous les trois à Lugano, ou, alors qu'ils pérégrinaient en Italie d ville en ville, de rencontrer en une de ces haltes la peste qui vid et endeuille les maisons, et qu'on les étendit côte à côte, qu'o enterrât avec eux leur secret sous la même pierre de *Camp Santo ?*

Pourquoi, après ces vingt années de désertion, se croyan oubliés, méconnaissables, s'étaient-ils enhardis à pénétrer comm avec des masques dans le monde accueillant, peu soupçonneux, d cette station d'hiver, à utiliser des amitiés de table d'hôte et d voyage, à modifier complètement leur genre de vie ?

N'aurait-il pas dû imposer sa volonté à Micheline, remettr dans le bon chemin cette âme qui s'égarait, lui prêcher la raison lui montrer les dangers, l'imprudence, la gravité d'une telle rés lution avant qu'ils ne fussent tout à-fait vieux ?

Ne l'aimait-elle pas assez pour le comprendre, pour n pas lui en vouloir de ce premier échec, de ce premier coup d bride ?

Quelles suggestions extérieures, quel brusque vertige, que besoin de s'amuser avant le déclin, de vivre plus vite, de paraître quelles chimères l'avaient donc aiguillonnée, métamorphosée rendue, à quarante ans, puérile, exigeante et frivole ?

D'où lui étaient venus cette satiété du repos, cet effroi inéluc able, irraisonné, d'une existence trop intime, trop réduite au mêmes sensations, de la retraite, des habitudes qui s'accentuen de tout ce qu'elle avait si longtemps accepté et aimé ?

Au reste, avait-il jamais pu dire non, refuser quelque chose Micheline ? Ne perdait-il pas toute son énergie, toute sa vigueu morale, ne reculait-il pas devant la lutte, ne se soumettait-il pa dès qu'elle se plaignait, qu'elle se buttait à d'imaginaires grief qu'elle lui reprochait de ne plus être aussi passionnément amou reux qu'aux anciens jours, qu'elle se détournait comme pour cach des larmes ?

M. d'Astérille sanglotait.

Il répétait tout haut, comme inconscient de ses actes, le verdi navrant qu'avait prononcé la mère de Laurette, balbutiait :

— Que faire, hélas ! que faire ?

Ces plaintes saccadées réveillèrent Micheline qui, épuisée d fatigue, s'était endormie, gisait comme morte au milieu du vas lit.

Elle remua la tête, chercha de ses prunelles vitreuses les yeux le Robert, s'y reposa, y prit la force de penser et de parler, soupira l'une voix faible :

— Comment veux-tu que j'aie du courage, si tu n'en as plus toi-même, si tu pleures, si tu désespères de nous ?

M. d'Astérille parut ne pas l'entendre.

Il avait repoussé son fauteuil contre la cloison et, les mains derière le dos, les épaules courbées, marchait de long en large dans a chambre, d'un pas lourd qui ébranlait, sous le tapis, les lattes lu parquet.

Il ouvrit une des fenêtres, écarta les persiennes, se pencha dans es ténèbres comme s'il eût espéré que la paix en descendrait sur on âme, que la majestueuse et sereine quiétude de cette limpide oulée d'étoiles où le grand souffle de la mer creusait des remous e blanche clarté, berçait le sommeil des choses d'un vague frémisement de palmes, lui inspirerait son devoir.

Une petite lumière de fanal tremblait, voletait, dansait au loin, u milieu du golfe, comme une mouche de feu qui agonise, qui ne ait où se poser.

Il la suivait machinalement du regard, la comparait aux hésitaions de sa conscience, au trouble de son cœur.

Et il s'interrogeait de nouveau comme pour que quelque voix lui épondît de l'Invisible, de l'Infini, se redisait :

— Que faire, que faire ?

Des appels rauques qui semblaient sourdre d'une bouche bâilonnée l'arrachèrent à cette poignante rêverie, le ramenèrent en âte au chevet de Micheline.

Elle avait bondi hors des draps comme piquée par quelque bête enimeuse, grelottait de froid et d'épouvante en une attitude d'hyposé, désignait des deux mains la porte qui donnait sur l'antihambre et que masquait un voile de Gênes semé de pavots violets t d'étranges oiseaux.

— Robert, Robert, viens, viens vite, gémissait-elle tout bas, mais e toutes ses forces, m'ami, viens vite, je ne veux pas être seule .. 'ai encore entendu le bruit, le même bruit là, tu vois bien, là... le ruit d'une robe qui glissait le long de la tapisserie, d'un front qui 'appuyait à la serrure... Je ne l'ai pas rêvé, je ne dormais pas... On nous surveille, on tient à savoir ce qui m'a rendue malade, on ous écoute... Si c'était cette femme de chambre... Elle avait, ce oir, un air si drôle en me peignant, en me faisant ma toilette de

nuit... ou Laurette, oui, notre Laurette, à cause de ce mariage qui lui tient au cœur...

Elle s'essoufflait, hachait les mots, et de larges gouttes d'une sueur glacée perlaient à ses tempes.

— Qu'avons-nous dit? Te le rappelles-tu? Ah! nous nous serons trahis, nous aurons trop parlé, je tremble qu'un autre que toi et que moi possède à présent notre secret!

Il l'interrompit comme avec une impatience d'aborder un autre sujet, de la sentir plus calme, de la délivrer de cette hantise.

— Recouche-toi, ma chérie, tu vas prendre mal. Je t'affirme que je n'ai rien entendu de suspect depuis que je suis là à te veiller.. Toute la maison sommeille et personne ne s'y préoccupe de nous.. Veux-tu que nous en ayons aussitôt la certitude, que j'aille surprendre Laurette dans sa chambre, que je fouille ce corridor?

Il saisissait déjà la lampe, mais elle l'arrêta, lui enfonça ses ongles dans le poignet, reprit :

— Non, non, m'ami, ne m'abandonne pas, reste là, près de moi, tout près de moi... Je ne me plaindrai plus, je n'aurai plus peur...

M. d'Astérille répara le désordre des couvertures. Micheline se laissait manier, docile et passive, se détendait ainsi qu'en un bain tiède, fermait à demi les paupières.

Et il s'agenouilla, se courba comme pour que leurs visages fussent presque en contact, pour qu'un courant magnétique s'établît entre leurs pensées, pour qu'elle ne perdît pas une seule des paroles décisives qu'il avait à lui dire, pour que, si elle hésitait à consommer le généreux sacrifice qu'il attendait de son âme sentimentale, à suivre ses conseils, il pût user de ses dernières armes, l'envelopper, la griser de telles tendresses, qu'elle n'aurait plus la force de le repousser, de lui refuser son consentement.

— Ecoute-moi, Liline, commença-t-il, écoute-moi avec toute ta raison et tout ton amour, car c'est mon cœur qui parle à ton cœur... Peut-être aux yeux d'un monde hypocrite fûmes-nous coupables, mais n'avons-nous pas réparé l'ancien adultère par vingt ans d'affection absolue, ne sommes nous pas dignes l'un de l'autre, ne pouvons nous pas marcher le front haut, sans crainte comme sans remords?... Cette enfant que tu m'avais confiée, n'en ai-je pas fait ma fille, n'ai-je pas mérité qu'elle me considérât comme son père?

— Oh! oui, comme son père, répéta fervemment Micheline.

Il continua :

— Je ne regrettais rien de ce que j'ai fait jusqu'à cette douloureuse journée d'hier et maintenant j'ai honte de moi-même, je ne sais plus où je vais, je me demande si cette longue trêve ne m'a pas abaissé le cœur, si je méritais d'être si heureux...

— Que veux-tu dire, Robert ? je ne te comprends plus, fit-elle,

J'ai entendu le bruit là, tu vois bien, là.

s yeux attirés par ce regard fixe qui la scrutait jusqu'au fond de être.

Il se rapprocha encore de sa bouche, clama anxieusement d'une x qui s'enrouait, qui tremblait, qui faisait penser aux dernières olontés que dicte un mourant :

— Liline, tu sais comme je t'adore et que je donnerais ma vie lutôt mille fois qu'une pour que tu ne sois pas malheureuse, mais ous ne devons pas, nous ne pouvons pas briser l'existence de aurette, la condamner aux déceptions, aux tristesses, lui voler sa art de bonheur...

Elle s'était dressée, les coudes incrustés dans l'oreiller, se mor-

dait les lèvres, semblait méditer les mots haineux d'une réponse de colère.

M. d'Astérille se hâtait, s'emballait comme un cavalier sous des menaces d'orage.

— Oui, j'ai bien réfléchi, je verrai moi-même M. de Vareilhes, je le confesserai, je saurai si cet amour est sincère... Et, dût-il m'en coûter alors, moi qui ai des cheveux gris et des rides, de m'humilier, d'implorer l'absolution de ce jeune homme, loyalement, franchement, comme il convient entre gens du même monde et de la même race, je lui apprendrai quelle est notre situation, je lui raconterai notre vie, je lui révélerai que Laurette n'est pas ma fille qu'elle se nomme Mlle de Rouvières... Il est orphelin, il a vingt sept ans, il ne doit rendre de comptes à personne... Nous pourrons nous retrouver à l'étranger, les marier discrètement... Quand on aime, ne passerait-on pas par-dessus tous les obstacles, et si M. de Vareilhes, comme je l'espère, aime notre Madonette...

Micheline lui coupa violemment la parole.

— Ah! dit-elle, vous arrangez très facilement les choses et je ne pensais pas être assez vieille encore pour que vous me traitiez de la sorte, pour que vous fassiez si peu de cas de notre amour!

Elle l'avait atteint au cœur par cette riposte perfide, mais il ne déserta pas la lutte.

— Est-ce toi, Liline, toi que j'ai connue si bonne et si tendre, toi qui étais la mère la meilleure, est-ce toi qui me parles avec ce égoïsme et cette dureté? Oh! réponds-moi que je me suis trompé que tu es toujours la même dévouée, que je ne dois pas douter de ta tendresse maternelle!

Micheline avait caché son visage dans ses doigts en spasme de tragique douleur, se taisait farouche, inerte, et après quelques minutes de morne silence qui parurent des siècles à M. d'Astérille ce flot de reproches s'échappa de sa bouche crispée comme d'une fontaine que l'on croit tarie et qui soudainement se remet à couler

— N'ai-je donc pas le droit de m'étonner, de m'affliger que vous vous soyez complètement détaché de moi, qu'ayant à choisir une victime, vous n'hésitiez pas à désigner la femme qui vous a fait le don de sa jeunesse, qui vous aime depuis qu'elle a compris ce que c'est que d'aimer, qui n'a jamais aimé que vous, vous ne songiez pas un peu plus à tout ce que j'ai déjà souffert, vous me condamniez à un suprême calvaire ?

— Liline, Liline, de grâce...

— Laissez-moi parler, je vous en prie, ne voyez-vous pas que mes forces s'en vont, que ces secousses me tuent?... Mais je l'appelle de tous mes vœux, de toutes mes prières, je la souhaite, cette délivrance de la mort, maintenant que je ne peux plus croire en votre amour !

Robert protesta, la gorge pleine de larmes, les lèvres vainement tendues aux lèvres de l'ingrate :

— Ne dis pas cela, Liline, tu sais trop que ce n'est pas vrai, que je t'adore...

Il étouffait et se roidit pour articuler encore ces trois derniers mots :

— ... Que je t'adore...

— Allons donc, répliqua-t-elle, si vous m'adoriez comme vous le prétendez, vous eussiez songé un peu aux conséquences de votre projet... Admettons que M. de Vareilhes soit assez épris de Laurette pour accepter notre liaison, pour oublier que nous avons élevé cette enfant, qu'elle a grandi dans un faux ménage, que M. et Mme d'Auberton trahissent la confiance des imprudents qui leur ouvrirent leurs portes, s'affublent d'un nom qui ne leur appartient pas, qui dissimule une faute lointaine... C'est de la folie pure, car vous savez comme l'on aime aujourd'hui, comme cette jeunesse est pratique, prudente, ombrageuse, déteste les aventures, les accrocs, escompte les lendemains, et cet officier, ce flirt de ma fille, doit probablement ressembler à la plupart de ses camarades... Cependant admettons quand même cette hypothèse...

— Laurette ne l'aimerait pas, s'exclama M. d'Astérille, s'il n'était pas absolument digne de son amour...

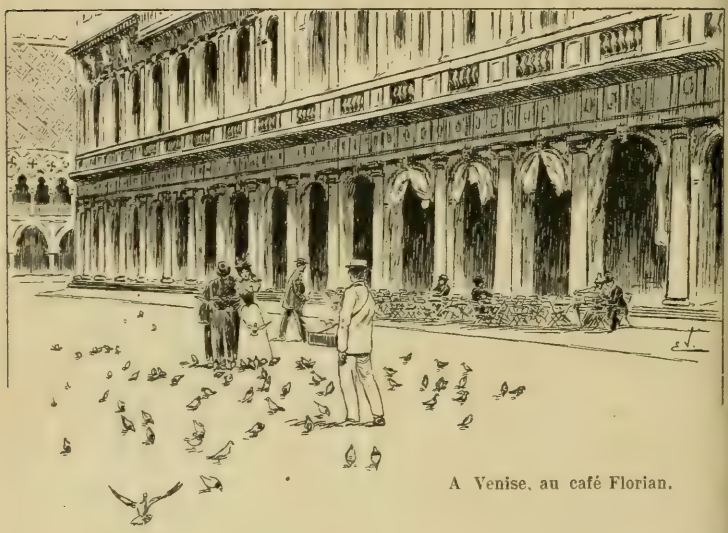
Micheline haussa les épaules :

— Consentirait il à l'épouser, nous imposerait il des conditions même acceptables, n'en serais-je pas moins forcée d'avouer à ma fille que je l'ai associée à notre adultère, que je me suis enfuie de la maison où elle était née, que son père eut le droit de m'accuser, de me traîner dans la boue, de me reprendre le nom dont je n'étais plus digne... Certes, je lui dirais aussi ce que j'ai souffert, ce que j'ai enduré d'humiliations, de déboires, d'infortune avant d'en arriver là, je me défendrais. Mais cette innocente, cette âme immaculée me comprendra-t-elle ? Ne se détournera t-elle pas de nous qui lui apprîmes à être honnête, à être chaste, à être fidèle à la foi jurée, à offrir ses peines à Dieu, à ne pas s'insurger contre ses commandements, de nous, de moi surtout, moi sa mère, qu'elle aime moins que vous, je ne le devine que trop !

Elle s'était arrêtée et étendit la main comme pour un serment solennel :

— Eh bien, je vous le jure sur la tête de ma fille, Robert, jamais je ne ferai cette confession et si vous passez outre, si vous avez, malgré ma volonté, cet entretien avec M. de Vareilhes, il ne me restera plus qu'à trouver le courage d'en finir !

M. d'Astérille eut un geste de désolation, comme lorsqu'en un



A Venise, au café Florian.

duel on a perdu pied à pied le terrain conquis, on succombe à la fatigue et qu'une attaque trop brutale vous désarme.

— O Liline, comment peux-tu être aussi mauvaise ?

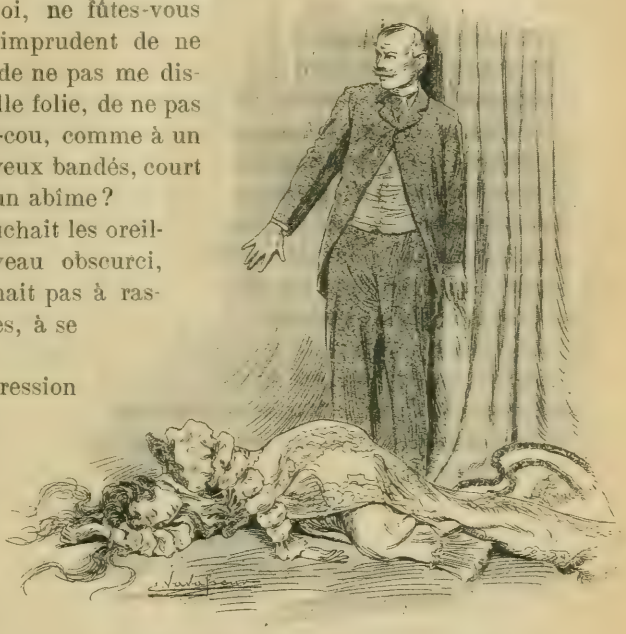
Et s'enfiévrant, se complaisant à ce mirage de martyre, oubliant la terreur qui l'avait tenaillée, les énigmatiques bruits qu'elle avait cru entendre dans le silence des ténèbres, Mme de Rouvières insista avec une ironie cruelle :

— N'aurai-je pas raison de me supprimer, puisque je suis un obstacle au bonheur de votre chère Madonette... Voilà où vous m'avez amenée, mon ami, au suicide banal des maîtresses lâchées et des grisettes romanesques... Je méritais mieux vraiment que cette chute... Et je maudis le jour où je vous ai retrouvé sur ma route, où j'ai perdu la tête, où j'ai voulu vous aimer et être aimée, mettre de l'irréparable entre M. de Rouvières et moi... Fallait il que

je fusse jeune et naïve ! C'était si simple d'imiter les autres, de jouer une facile comédie, de partager mon existence de Parisienne entre l'amour le plus délicieux, le mieux caché, et le foyer apparent où je retrouvais ma fille et mes amitiés, où si je l'avais voulu, si j'avais consenti à m'accommoder d'une tolérance réciproque, le joug conjugal m'eût à peine gênée... Et vous qui aviez l'expérience de la vie, quelques années de plus que moi, ne fûtes-vous pas au moins imprudent de ne pas m'assagir, de ne pas me dissuader d'une telle folie, de ne pas me crier casse-cou, comme à un enfant qui, les yeux bandés, court tout droit vers un abîme ?

Robert se bouchait les oreilles, et le cerveau obscurci, vide, ne parvenait pas à rassembler ses idées, à se défendre.

Il avait l'impression qu'une équipe de démolisseurs se hâtait, s'acharnait à jeter bas derrière lui la chère retraite de ses souvenirs, de ses dévotions, de ses béatitudes, que des pans de murs éventrés par les pics, des amas de meubles croulaient, s'amoncelaient avec ce bruit sourd des coups de canon que tire un vaisseau en péril, qu'une poussière épaisse d'éboulis lui empâtait la langue et la paralysait.



Robert, crucifié au mur, oubliait de la secourir.

Micheline s'était essuyé les tempes, avait repris haleine, et elle attaqua plus impérieusement le malheureux qui supportait en une sorte d'hébétude ces inclémentes cinglées de dépit, qui ne se rebellait pas contre l'injustice de ces accusations.

— Réfléchissez à ce que nous avons perdu, presque entièrement par votre faute, par votre folie... Je toucherais maintenant au

terme de mon veuvage, vous seriez sans cesse près de moi, accepté, avoué, aimé, vous feriez pour le monde une cour dont je paraîtrais surprise et ravie... Laurette pourrait se fiancer, elle aussi selon son rêve, suivre notre exemple, nous rajeunirait, nous réjouirait de sa joie... Où est, hélas ! cette terre promise, où sont nos espérances ?.. Mais à quoi bon y songer, puisque nous sommes enlizés dans la même ornière, condamnés à perpétuité aux regrets stériles, aux menteries dangereuses, aux transes incessantes... à perpétuité !

Elle hésita, effrayée d'être allée aussi loin, d'avoir dit des mots qui resteraient entre leurs cœurs désunis comme une haie épineuse et infranchissable, conclut avec des inflexions moins hostiles :

— Quand nous apprîmes, par hasard, l'automne dernier, en lisant un journal à Venise devant une table du Café Florian, que M. de Rouvières avait été tué dans une battue au sanglier par un coup de fusil maladroit, vous vous rappelez, Robert, comme se dissipa aussitôt cette sensation de délivrance dont tout notre être avait été secoué, comme vous me dîtes douloureusement : « Ma pauvre « Liline, qu'est ce que cela changera dans notre vie ? Laurette est « trop grande à présent ! » Et je vous remerciai d'un long regard ému qui, mieux que les phrases les plus douces, vous exprimait ma reconnaissance... Vous aviez renoncé à m'épouser, bien que nous en eûmes enfin le droit, vous aviez repoussé cette tentation surhumaine, avec tout votre amour ; vous ne vouliez pas que j'eusse à expliquer ma conduite à notre Madonette, à lui faire l'aveu que nous n'étions pas mariés, que nous la trompions, qu'elle était notre involontaire complice, à mettre sa tendresse filiale à une aussi pénible épreuve... Et pour qu'elle portât le deuil, je lui raconta qu'un de ses oncles était mort, je subis comme vous, durant des semaines, la dérision des vêtements noirs... Ce que vous comprenniez alors, comment ne le comprenez-vous plus, mon ami ?.. Ai-je cessé de vous plaire ? Avez-vous cessé de m'aimer ?

M. d'Astérille s'était relevé, la ceinturait des deux bras, lui écrasait la bouche sous ses lèvres, lui criait à travers les baisers :

— Tais-toi, Liline, tais-toi, mon adorée, ne blasphème pas ; pardonne-moi si je t'ai fait de la peine... Je t'aime, je t'aime, je t'aime, je t'aime !

Elle lui avait porté le dernier coup. Il se rendait lâchement, à bout de forces. Il pantelait d'angoisse comme en les adieux d'une rupture. Il abandonnait la défense de Laurette.

— Pardonne-moi, disait-il, pardonne moi, ma Liline adorée..

Je ne ferai que ce que tu m'ordonneras... Pardonne moi, oublie tout ce que j'ai pu te dire dans cette triste nuit... Je t'aime et tu m'aimes bien encore, toi aussi... N'est-ce pas, ma tendresse, que tu m'aimes toujours, que tu ne m'en veux plus ?... Je deviendrais fou si tu t'éloignais de moi, si tu me reprenais ton cœur... Je t'aime et tu m'enchantes comme au temps de nos premiers aveux ; oublie et pardonne !

Amollie par cette chaude étreinte, Mme de Rouvières ne le repoussait pas, semblait avoir été réveillée au milieu de quelque cauchemar, et sa colère, ses rancunes, ses jalousies, ses épouvantes se fondaient, fluaient en grosses larmes.

D'indécises blancheurs palpitaient dans les petits rideaux de mousseline, annonçaient la fin de la nuit. Le gazouillis d'une fauvette anima le jardin silencieux. D'aurorales clartés envahissaient la chambre, frôlaient les claires cretonnes anglaises dont étaient tapissées les cloisons. La lampe avait pâli, se mourait derrière les hautes dentelles de l'abat-jour rose.

Robert soutenait la tête de Micheline. Il pleurait de voir pleurer ces chers yeux où il n'eût voulu surprendre que des éclairs de joie, que des langueurs de tendresse.

Et cela les soulageait, elle et lui, les apaisait.

Ils demeurèrent ainsi immobiles et muets des minutes et des minutes. Le chant grêle de l'oiseau les berçait, les rappelait peu à peu à la vie. Et sans faire un mouvement, sans presque ouvrir les lèvres, Micheline murmura :

— Il arrivera ce qui doit arriver, m'ami... Tout m'est égal, puisque tu m'aimes... Qu'il ne subsiste dans ton cœur comme dans le mien aucune trace de cette querelle, qu'il n'en soit plus jamais question entre toi et moi... Me le promets-tu, mon doux cœur?

— Je te le promets, Liline.

— Le mal n'est pas si grave, d'ailleurs, envisageons le avec moins d'effroi... Un flirt futile de jeune fille, un sentiment qu'emporteront des rencontres nouvelles, des distractions, une passion nette qu'on oubliera entre deux éclats de rire... Après tout, monsieur de Vareilhes peut ne pas nous plaire, nous avons le droit de l'éconduire, de lui refuser purement et simplement la main de Laurette... Et toutes les raisons ne sont pas bonnes à dire, même à une enfant gâtée... L'hiver touche à sa fin, nous quitterons Cannes, nous voyagerons, et je doute que ce jeune officier...

Elle s'interrompit brusquement et regarda M. d'Astérille. Il

s'était relevé comme si on l'eût appelé du dehors, écoutait avec un insurmontable émoi ce qui se passait dans l'antichambre.

— M'ami, tu as entendu quelque chose? lui souffla-t-elle à l'oreille.

— Oui, répondit il très bas, de grands soupirs et des pas pressés, des chocs contre les meubles. Ah ! si nous avions tué notre Madonette!

— Que dis-tu?

— Je dis, Liline, que tu ne te trompais pas, qu'on nous a épiés durant toute la nuit, derrière la porte, les murs si peu épais : je dis que Laurette vient d'apprendre d'un seul coup sans aucune réticence, sans aucun ménagement, ce que nous eussions voulu, ce que nous espérions encore lui cacher, qu'elle ne perdait pas une seule de nos paroles, de nos tristes et décevantes paroles, pendant que tu m'accusais de ne plus t'aimer, qu'un inexplicable vertige avait triomphé de ta raison et de ta tendresse, que la malheureuse enfant a été le témoin de cette scène dont elle était la cause inconsciente...

— Non, ce n'est pas possible, nous avons la fièvre, nous sommes anémiés par l'insomnie, par toutes ces tristesses, nos oreilles sont emplies comme d'une rumeur de houle... Tu auras été autant que moi le jouet de quelque hallucination...

— Je ne puis comprendre que tu ne t'en sois pas aperçue... C'étaient une haleine courte de femme qui défaille, des pas légers, des glissements de robe... Elle avait perdu la tête, elle regagnait sa chambre en une galopade farouche, elle s'appuyait, se heurtait aux consoles et aux chaises, elle tremblait de ne pouvoir l'atteindre de s'évanouir dans le corridor ou sur les marches de l'escalier... Une domestique se fût-elle émue à ce point de nos confidences, du secret qu'elle nous volait, eût-elle si promptement battu en retraite tandis que continuait notre entretien et que nous ne faisions pas un mouvement, se serait-elle attardée en une aussi longue faction au milieu des ténèbres?... Pauvre petite Madonette, qui était si heureuse, qui nous aimait tant! Ne serons-nous donc jamais au bout de nos peines?

— Mais ne parle donc pas ainsi, ne me raconte pas ces folies.. Tu sais bien que je rêvais tout haut, que je n'ai rien entendu, que Laurette était fatiguée par ce bal et ces répétitions, nous a dit bonsoir en se levant de table, embrassés avec la même tendresse... Tu te moquais de mes terreurs, il n'y a que quelques instants, tu me

:assurais et voici que tu t'alarmes à ton tour et plus que moi... Elle dort de tout son cœur bien paisiblement dans son lit, elle ne ;onge guère à nous... Donne-moi vite mes mules et ce peignoir, 'aurai bien la force de me traîner à ton bras jusqu'à sa chambre, e feindrai de croire qu'elle a appelé, qu'elle est souffrante, et tu ,erras que j'ai raison, qu'elle se désolera d'être importunée, qu'elle ɔalbutiera en bâillant, en s'étirant, quelque plainte dolente...

M. d'Astérille s'exclama passivement :

— Comme tu voudras!

Et l'esprit ailleurs, désemparé, perdu en des brumes de tristesse, l tendit à Micheline les blanches mules bordées de fourrure où ses ɔieds nus avaient des teintes de fleur, l'enveloppa dans la chaude ;imarre de velours rose où couraient d'harmonieuses broderies, lui ;ouvrit les cheveux d'une mantille.

— Nous ne rencontrerons personne, n'est-ce pas? fit-elle. Nos ;ens ne s'éveillent pas de si bonne heure... Je n'ai pas besoin de nieux m'habiller...

Et tout endolorie, tout anxieuse qu'elle était, elle ne put s'em-ɔêcher de se mirer dans la glace, arrangea sa coiffure, se voila le ·isage de dentelles, gémit :

— Vrai! je ne suis pas dans un de mes jolis jours!

Robert ouvrit la porte; mais à peine eurent ils fait quelques pas, entement, dans l'antichambre, que Mme de Rouvières lui montra lu bout de sa mule un mouchoir chiffonné qui, sur le parquet, vait dans ce demi-jour l'apparence d'une colombe morte.

Il se courba pour le saisir et le laissa aussitôt retomber, comme 'il lui avait brûlé les doigts.

C'était un des mouchoirs de Laurette.

Il en reconnaissait le chiffre et le dessin, des trèfles à quatre euilles qui portent bonheur.

La batiste souple et fine avait été mordillée, mise en lambeaux, omme dans une crise de déception où l'on ne veut pas se lamenter, ù l'on essaie de cacher aux autres ses souffrances, était encore oute trempée de larmes.

Et M. d'Astérille s'écria désolément :

— Doutes-tu, maintenant, Liline?

Micheline, sans un cri, sans une plainte, s'était effondrée, bar-ait le couloir de son corps anéanti.

Robert, comme crucifié au mur, oubliait de la secourir, de la oulever, contemplait avec des yeux de tentation l'immensité bleue

qu'irradiaient de frémissantes lueurs, pensait aux gouffres profonds insondables, qui ne rendent pas leurs proies.

Et sur les orangers, sur les palmiers du jardin, voletait, riait vibrait, plus aigu, plus joyeux, le gazouillis de la petite fauvette tel qu'un prélude d'églogue que soupire une flûte de roseau.

IV

Assise devant un petit bureau de marqueterie qui renfermai tous ses secrets, Laurette avait, d'une écriture inégale, illisible hésitante, — avec des doigts qui tremblaient, qui pouvaient à pein tenir la plume, — ajouté à son journal de jeune fille cet épilogu douloureux.

Ils n'ont pas su mentir, ils ne veulent pas que je me marie, ils m cachent sûrement quelque chose, j'en ai la persuasion.

J'aurais compris qu'ils fussent émus, je m'y attendais, et mes pro messes, mes câlineries eussent alors si vite séché leurs larmes ; mai une lettre comme celle de M. de Vareilhes devait-elle les accabler à c point, les abattre, leur faire tant de mal ?

Ils s'aiment assez, ils sont trop unis pour que mon départ leur soi un irréparable désastre. Croient-ils, aveuglés par une soudaine jalousie que ma tendresse filiale en sera diminuée, se changera en indifférence en ingratitude, que je ne compte plus les revoir, les accueillir, m'abrite dans leurs bras ?

Pourquoi n'ont-ils pas songé plutôt que, loin de me perdre, ils au raient désormais deux enfants au lieu d'un ?

Pourquoi avaient-ils, elle et lui, ces visages de détresse, de sou france, de désespoir, ainsi qu'au retour d'un enterrement quand on s retrouve dans la maison silencieuse, endeuillée, comme devenue plu grande, plus sonore, et qu'imprègne une odeur fade de couronnes e de cierges ?

N'aurions-nous pas la fortune qu'ils s'attribuent ?

Ne seraient-ils pas en mesure de me donner la dot que j'espérais ?

Et se désolent-ils d'avoir à me désillusionner, à me révéler leur ennuis, leur gêne, les expédients auxquels ils sont réduits pour sou tenir un train de vie onéreux, un luxe factice ?

Ou bien une tare que j'ignore et qu'ils connaissent, que leur dévoil une envieuse et méchante personne comme il y en a tant dans monde, rendrait-elle ce mariage impossible ?

M. de Vareilhes est orphelin ; il ne m'a jamais parlé ni de son père ni de sa mère, qui moururent coup sur coup quand il entrait dans s dixième année.

Et ne serait-ce pas une maladie héréditaire, épeurante, irrémédiable, ui les emporta ainsi en pleine force, la phtisie ou quelque corruption u sang, quelque dégénérescence cérébrale, quelque faiblesse cariaque ?

Suis-je folle de me tourmenter à ce point, de mettre aussitôt les hoses au pire ?

Existe-t-il un homme plus robuste, plus sain de corps et d'esprit, lus beau que celui-là, et ne l'ai-je donc jamais regardé pour m'imainer de pareilles choses ?

Et moi qui avais promis à André et à Claire, si c'était « oui », de me ıontrer à la fenêtre ouverte avec ma petite lampe à la main, vers heures, lorsqu'ils passeraient devant la villa, qui pensais si peu que ous nous heurterions à un obstacle.

Que supposeront les domestiques après ce morne dîner où maman espirait ses sels, où papa n'a pas prononcé trois paroles, fixait ses eux sur la nappe, où je me retenais pour ne pas fondre en larmes, où m'a été impossible de manger, de toucher même aux assiettes de iandises ? Qu'auront-ils clabaudé contre nous à l'office ?

Je ne vois plus ce que j'écris, j'ai comme le vertige, j'entends au fond e mes oreilles toutes sortes de bruits.

Je sens, je devine que je ne suis pas la seule dans la maison qui ne ɔit pas encore endormie, qu'en bas, dans la chambre de maman, l'un ı face de l'autre, ils s'occupent, ils parlent de moi, ils débattent ma estinée.

Mais non, je n'irai pas les écouter, je ne veux pas commettre cette ilaine action, j'ai confiance en eux, je suis certaine que mon sort ne eut être en de meilleures mains, qu'ils me chérissent.

Mon Dieu, ayez pitié de moi, venez à mon secours, délivrez-moi de ette tentation, faites-moi la grâce de clore mes paupières, d'engourdir ɔut mon rêve dans quelque long sommeil sans rêves, accordez moi le ɔnheur que je vous ai si souvent, si fermement demandé, faites que emain me console d'aujourd'hui, — m'apporte la paix, m'annonce mes ançailles !

Elle s'était couchée ensuite, avait récité ses prières, éteint sa mpe, essayé de ne plus penser à rien, de s'endormir.

Mais on aurait dit que des voix suggestives s'obstinaient à l'apeler, que des mains la poussaient, l'aiguillonnaient, qu'elle avait intuition d'une lutte imminente et que quelque chose d'équivoque ı tramait contre son amour.

Et, refoulant loin de son âme les suprêmes scrupules, les puurs, les inquiétudes qui l'eussent arrêtée, elle avait attendu la leine nuit, et que toutes les rumeurs du dedans et du dehors se ssent calmées, fondues en un grand silence solennel, avait fronté le mystère des ténèbres.

Les battements précipités de son cœur l'étouffaient, la contrai gnaient à faire de brèves haltes, à s'appuyer aux murs froids de longs corridors, à s'asseoir sur les marches de l'escalier.

Elle retenait son souffle.

Elle écarquillait les yeux comme pour retrouver la bonne rout dans cette ombre épaisse, vacillait autant qu'un frêle arbrisseau que secouent des cin glées glaciales de bise croyait mourir au moindre bruit, au con tact des tentures et de meubles, se mordai les lèvres pour ne pa crier.

Dans l'angle d'une vaste armoire normande.

Elle s'avançait su la pointe des pieds ave une telle lenteur, d telles précautions, de arrêts si fréquents qu'il lui semblai qu'elle s'était perdue qu'elle errait en u labyrinthe magique qu'elle n'atteindrait ja mais son but, qu'ell marchait depuis de heures et des heures

Terrifiée, elle failli vingt fois renoncer cet espoir de connaître sa destinée, regagne sa chambre en un fuite éperdue, et le filet de lumière qui frissonnait là-bas sous un porte, qui luisait comme quelque signe énigmatique dans l'obs curité, la retint, l'encouragea, lui rendit la force d'achever cett étape d'épouvante.

Elle se cacha d'abord dans l'angle que faisait avec le mur un vaste armoire normande.

Et comme elle y percevait seulement des sons confus de voi alternées, ne parvenait pas à saisir le sens des paroles que sa mèr

exhalait à regret en une douloureuse prostration, que M. d'Astérille murmurait presque tout bas en l'effroi de trop ébranler le cerveau fatigué de la malade, d'y réveiller de nouvelles souffrances plus lancinantes, elle s'enhardit, s'approcha peu à peu de la porte, y riva son visage enfiévré.

Mais ils s'étaient tus l'un et l'autre, devaient dormir, et elle se dépita d'être arrivée trop tard, en pleura de colère, en égratigna de ses ongles le surah de son jupon.

Mme de Rouvières avait surpris ce faible bruit, appelait, implorait M. d'Astérille, et Laurette rougit de honte, s'imagina qu'il allait brusquement apparaître, éclairer, fouiller l'antichambre, se sauva, glissa le long de la cloison, se blottit très loin dans les plis d'une portière.

Se retenant à la rampe de l'escalier.

Et il y eut à nouveau une interminable passée de silence.

Elle se rendait compte que M. d'Astérille était assis dans un fauteuil à côté du lit et qu'il ne sommeillait pas.

Elle l'entendait par instants pousser de gros soupirs, respirer très fort, comme si quelque poids l'eût oppressé, comme s'il eût pensé à des choses qui lui faisaient beaucoup de peine.

Et elle souffrait de le sentir ainsi triste et soucieux, lui qu'elle aimait tant, d'ignorer les causes de son chagrin, de sa détresse, se désolait de n'être séparée de lui que par une porte et de ne pouvoir la franchir, s'accouder sur le dossier du fauteuil où il veillait,

où il s'angoissait, lui nouer brusquement les bras autour du cou ou lui mettre les mains comme un bandeau sur les paupières jusqu'à ce qu'il se rassérénât, qu'il sourit, qu'il l'embrassât sans arrière-pensée, sans avoir des larmes dans les yeux.

Elle regrettait d'être descendue de sa chambre, d'avoir eu cette curiosité coupable qui épiait, qui ne respectait pas le deuil d'un père trop bon, trop tendre, dont le cœur se brisait au moment de perdre son unique enfant, de l'accorder à l'inconnu qui la lui demandait.

Elle se reprochait les doutes qui l'avaient assaillie, les soupçons instinctifs qui lui avaient donné cette audace, et cependant ne s'éloignait pas, ne se décidait pas à fuir, demeurait comme clouée à cette porte par des forces occultes, supérieures à sa faiblesse, par un enchantement que rien n'aurait pu rompre.

Combien elle en avait été punie, la pauvre petite Madonette!

Et quelles tortures l'avaient suppliciée tandis que se déchirait le voile, que son âme immaculée ascendait, rougissante, blessée, anéantie, incertaine, ce calvaire d'amour, suivait le couple de mensonge, de péché, de douleur, apprenait avant les délices des nuptiales tendresses, du Baiser qui enorgueillit et qui emparadise, ce qu'est l'adultère, ce que sont les lendemains de joie!

Comme elle avait frissonné parmi ces ruines où elle se voyait soudain transportée, comme elle avait souffert de se trouver orpheline, elle qui avait tant besoin d'être aimée, d'être entourée, d'être choyée!

Et bien qu'elle eût l'impression que toutes leurs phrases, toutes leurs confidences se muaient en couteaux, s'enfonçaient dans sa chair et dans son âme, bien qu'elle agonisât de désespoir, qu'elle se sentît devenir folle, aucune amertume, aucune haine ne la détachaient des deux complices, ne l'ameutaient contre eux. Elle les plaignait. Elle n'en voulait ni à sa mère de si peu l'épargner, de la sacrifier avec un pareil égoïsme, de défendre avec tant d'âpreté le crépuscule de son amour, l'automne de sa vie, ni à M. d'Astérille d'avoir menti, d'avoir usurpé une place qui ne lui appartenait pas, de s'être laissé appeler le père, aimer par un enfant qui n'était pas le sien.

C'était pour l'angélique créature un surcroît de peine qu'il supportât, en la défendant, ces offenses, cette ingratitude, cette flagellation de reproches, qu'en se dévouant, il compromît le repos, la félicité d'une vieillesse qui serait peut être longue, il creusât

entre lui et la bien-aimée de toute sa vie, comme un fossé de fiel.

Et elle méditait de les interrompre, de se jeter à travers leur querelle, de les séparer, de les réconcilier, de leur offrir en un élan charitable l'holocauste de ses rêves; elle admirait, elle aimait plus encore que dans le passé celui qui oubliait tout, qui bravait les disgrâces, qui saccageait son propre bonheur afin qu'elle eût la joie de faire un mariage d'amour.

Que lui importait de savoir que leur lien familial était tout artificiel, de connaître le seul nom qu'elle aurait dû porter?

M. d'Astérille ne venait-il pas de l'adopter, de la mériter?

Elle avait la certitude qu'une personne au moins la chérissait de toutes ses forces, lui était complètement attachée, ne la ferait pas souffrir, ne l'abandonnerait pas aux hasards de la vie.

Et dans son naufrage, elle s'accrochait à cette dernière épave des espoirs abolis, des béatitudes sombrées, se réfugiait vers cette douce protection, vers cette inaltérable bonté.

Quoi qu'il lui en coûtât d'arracher de son être la blanche fleur d'amour qui y avait si vite germé, qui l'embaumait de ses effluves délicieux, elle renonçait à se marier, se refusait à ce que l'honnête homme dont elle se considérait comme l'enfant, s'amoindrît en d'humbles démarches, subît une aussi pénible épreuve.

Elle revendiquait généreusement sa part de l'infortune qu'il subissait. Elle l'aiderait à porter sa croix.

Elle feindrait d'ignorer, elle oublierait son usurpation.

Puisqu'il le fallait, puisqu'elle ne pouvait aller aux tendresses rêvées qu'en piétinant, qu'en écrasant le cœur qui avait créé son cœur, qui la défendait, elle resterait vieille fille.

Et lorsque son protecteur, son ami, son père, avait plié sous le joug, abandonné la lutte lâchement, que leurs baisers lui avaient sonné le glas de désillusion, elle s'était écroulée, mourante, contre le mur. Mais l'effroi d'agoniser dans le corridor, d'être ramassée par les domestiques au seuil de l'appartement de sa mère, lui avait rendu des forces. Courant, tombant sur les genoux, se retenant aux meubles, à la rampe de l'escalier, se traînant de marche en marche, comme une bête traquée, blessée, qui a dépisté la meute, qui vient mourir au gîte, elle s'était ruée vers sa chambre et aussitôt évanouie.

Le soleil surgissait des brumes floconneuses de l'aube, s'épandait par les persiennes entr'ouvertes, teintait d'un glacis blond les babioles que Laurette avait rapportées de chaque bal, épinglées

au cadre du miroir, des bannières gagnées aux batailles de fleurs, des portraits de jeunes filles, la table où reposaient les pièces délicates d'un nécessaire de toilette, des bouquets de gui noués de rubans mauves, et le bureau de marqueterie où s'étalait encore le livre de notes intimes, d'examens de conscience. Il avivait l'or des beaux cheveux épars autour de ce blême et douloureux visage de jeune martyre. Et les rais lumineux qui palpitaient dans les claires mousselines de l'alcôve semblaient montrer le chemin de l'Au-Delà à celle qui gisait inanimée comme après une meurtrière aventure.

V

Discret comme il convient à un spécialiste qui soigne des femmes du monde, qui est appelé aussi souvent pour des crises morales, des souffrances imaginaires, que pour ces irrémédiables maladies où le médecin doit entretenir les illusions de ses condamnées, les distraire, leur laisser jusqu'à la fin l'espoir chimérique du miracle, qui se heurte à toutes les faiblesses humaines, qui dans une ville d'hiver assiste à de si étranges spectacles, pénètre en des intérieurs où il semble que l'on redoute de trop s'attarder, que l'on ne montre qu'à moitié son visage et son existence, accoutumé à ne s'étonner de rien, à comprendre les choses à demi-mot, à ne pas dépasser son rôle de guérisseur et de consolateur, à ne pas importuner d'oiseuses questions ceux et celles qui le demandaient à leur chevet, qui le consultaient, le docteur Pierrelugue avait attribué la prostration de Mme d'Auberton à un excès de fatigue, aux suites de violentes névralgies, à un besoin d'absolue quiétude.

Il n'avait cherché ni à établir aucune corrélation entre l'affaissement torpide de la mère idiotisée, vieillie en quelques jours d'une dizaine d'années, et le mystérieux état de la fille qui délirait, qui ne cessait de clamer d'inintelligibles plaintes, que brûlait une fièvre intense, ni à s'expliquer pourquoi le père voulait être seul à garder son enfant, ne consentait pas à prendre le moindre repos, à céder sa place de garde-malade à une sœur.

Et avec le flegme qu'il gardait même en les accouchements qui sont comme de longues batailles, même en face des plus cruelles agonies, qui ressemblait au nœud correct de sa cravate blanche, le docteur s'était écrié, ce jour-là, tandis que Robert l'accompa-

gnait jusqu'à la grille du jardin, le pressait de lui dire toute la vérité :

— Mon cher Monsieur, j'ai toujours confiance quand il s'agit d'un corps jeune et intact, d'une grande fille de vingt ans, mais j'avoue que je n'y comprends rien, que je commence à m'inquiéter de cette fièvre, de ce délire que nous ne parvenons pas à calmer... J'ai eu l'honneur de rencontrer plusieurs fois Mademoiselle votre fille dans le monde... Elle paraissait d'un naturel insoucieux et très gai, donnait envie de danser, tout vieux et tout grave que l'on fût, tant un tour de valse la délectait, l'amusait... Je me souviens de son rire, c'était une chanson... Qui pourrait dire ce qui dérange brusquement les rouages de ces cerveaux trop délicats, ce qui en altère la prodigieuse vitalité... Une émotion, une contrariété dont les parents eux-mêmes ne se doutent généralement pas...

Et Robert l'avait interrompu :

— Alors, vous la croyez perdue...

Le docteur Pierrelugue sentit qu'il était allé trop loin, s'était repris :

— Non, non, je n'ai jamais parlé de ça... Je suis anxieux, voilà tout, je voudrais être à demain, à la quatrième nuit... Et, tenez, j'aime mieux être franc avec vous, aussi bien vous êtes un homme et je vous dois la vérité... Je ne crois pas notre malade en danger de mort ; mais comme elle a eu déjà naguère une fièvre typhoïde, vous me l'avez raconté, j'ai peur que son cerveau soit trop ébranlé maintenant, que ce délire ne devienne de la folie !

La Folie!

M. d'Astérille croyait encore entendre cette prédiction sinistre du vieux médecin, cet au revoir désespérant qui lui avait mis la mort dans l'âme.

Était-ce possible que le mal fût aussi grave, qu'un tel danger planât sur la tête de Laurette? Le docteur ne mettait-il pas les choses au pire, ne se trompait-il pas?

Elle ne les reconnaîtrait plus, les menacerait, traînerait dans les limbes le fardeau d'éternelles tristesses, fuirait sans trêve d'illusoires persécutions. Sa vie ne serait plus qu'un long sanglot, qu'un de ces appels de détresse qui s'élèvent parfois dans les mornes nuits d'hiver, au milieu des champs, qui épeurent ceux qui dorment chaudement entre leurs draps, qui font aboyer de ferme en ferme les chiens de berger. Ils se verraient forcés de meurtrir ce frêle corps convulsé par d'affreuses crises, de le ligotter en une camisole

de force. Ils devraient enfermer dans une maison de santé, dans la geôle qui rend si rarement ses proies, l'enfant qui ne s'était jamais séparée d'eux, qui ne leur avait donné que de la joie.

La Folie!

Ce qu'on n'oserait souhaiter même à son plus cruel ennemi, ce qui épouvante plus que la mort! Les perpétuelles ténèbres que ne traverse aucune lueur, la noire forêt hantée où l'on fuit en vain les coups de bec des oiseaux voraces, où l'on erre parmi des visions fantomales, des mirages décevants, où l'on est voué aux fureurs, aux haines, aux larmes, à l'orgueil, aux mauvais rires!

Et il se penchait sur le visage amaigri de la malade, en scrutait avec angoisse tous les ravages, cherchait dans ce front plissé, contracté, dans ces joues creuses, dans ces lèvres apâlies, dans ces cernures violettes des présages d'apaisement.

Ne cesserait-elle donc pas d'avoir ce regard fixe qui faisait penser aux flammes vertes des lampadaires funèbres, de parler comme en un rêve, de se débattre, de répéter les mêmes phrases, les mêmes mots, de balbutier :

— Non, non, emmenez-moi. J'ai peur toute seule... toute seule... Rouvières... toute seule, emmenez-moi...

Ne sortirait-elle pas de cette ombre? Ne s'apercevrait-elle pas, enfin, qu'il lui tendait les bras, qu'il était auprès de son lit, qu'il l'appelait, qu'il la suppliait avec une tendresse infinie de se réveiller, de lui sourire?

Quelqu'un avait effleuré la porte d'un heurt discret.

Robert l'entr'ouvrit, lut la carte que lui apportait une domestique.

Et comme elle chuchotait à mi-voix : « M. de Vareilhes désirerait beaucoup voir Monsieur, ne fût-ce qu'une minute, et lui demander des nouvelles de notre pauvre Mademoiselle; que dois-je lui dire? » il s'approcha à nouveau du lit, murmura doucement :

— M. de Vareilhes est venu prendre de tes nouvelles, M. de Vareilhes, tu m'entends bien, ma chérie, et je vais lui annoncer que tu vas mieux, n'est-ce pas?

Mais la malade ne tourna même pas les yeux vers lui, n'eut pas le plus léger tressaillement, continua à vagir :

— Toute seule... J'ai peur toute seule... toute seule...

Et d'un geste accablé, mesurant l'inanité de ses efforts, M. d'Astérille éconduisit la femme de chambre qui pleurait.

VI

Quoique le médecin essayât de les retenir, Robert et Micheline s'étaient agenouillés d'un même élan inconscient, tendaient leurs bras tremblants à la malade, sanglotaient de joie, s'exclamaient, oublieux de tous leurs soucis, de toutes leurs peines :

— Chérie, chérie, tu es sauvée, que Dieu soit béni!

Et elle redevint plus blême, serra les lèvres, tressaillit, contempla comme quelque brusque apparition dans les rideaux de mousseline, eut l'air de rassembler, de trier péniblement les idées qui affluaient en son cerveau, de se rappeler les aventures, les fatigues d'un périlleux voyage, murmura soudain d'une voix angoissée :

— J'ai dit des folies, n'est-ce pas, j'ai perdu la tête, j'ai raconté d'invraisemblables histoires ?

Altérée de vérité, Laurette rivait son regard éperdu à leurs yeux qui se troublaient, le plongeait jusqu'au fond de leur cœur, semblait attendre une de ces réponses qui affermissent l'âme irrésolue en des projets d'abdication, de retraite, qui poussent une vie vers des routes nouvelles, le oui ou le non décisifs qui allaient lui porter le dernier coup ou lui donner la paix, la force d'accomplir la tâche dévouée, le cruel sacrifice, que lasse de tout, épeurée par l'incertitude des lendemains de Bonheur, elle s'était imposé.

Et elle reprit avec des inflexions suppliantes :

— Je suis sûre que j'ai dû vous faire de la peine sans le vouloir... Je me débattais au milieu de si affreuses visions, j'avais de tels cauchemars que je me demande par quel prodige ma raison a pu survivre à une aussi rude secousse... Qu'ai-je dit, comment ai-je vu cette crise, je ne me rappelle plus rien!

Mme de Rouvières l'interrompit. Heureuse, rassérénée, elle ne parvenait pas à dissimuler l'allégresse éperdue qui envahissait tout son être, se hâtait de rassurer la Madonette, de la leurrer comme pour apprendre à M. d'Astérille le rôle qu'il aurait à jouer, pour le contraindre, quand même il ne l'eût pas voulu, à se sauver derrière elle par cette porte de refuge brusquement ouverte.

— Nous serions plus en peine que toi de le répéter, ma pauvre chérie, s'exclama-t-elle; c'étaient des mots inintelligibles, des égarements, de longues plaintes comme si tu fusses redevenue toute petite, comme au temps où l'on te sevra avec tant de diffi-

culté, où tu réclamais sans trêve le sein que te refusait ta nourrice... Et si j'ai été malade, moi aussi, si j'ai tant pleuré que mes prunelles en sont obscurcies, c'est parce que nous ne comprenions pas de que tu pouvais avoir... D'ailleurs, ton père, qui ne t'a quittée ni la nuit ni le jour, te racontera tout cela... Ne parle plus, sois calme, ferme les yeux... Ce bon docteur nous a défendu de trop te fatiguer...

Le médecin qui, à l'écart, avait écrit au crayon, devant la fenêtre, une nouvelle ordonnance, s'approcha du lit, appuya la main sur le front de Laurette, chuchota de sa voix onctueuse:

— Madame votre mère a raison, Mademoiselle, je ne doute plus de vous guérir, mais il faut être obéissante, ne pas vous agiter inutilement, ne pas faire travailler trop vite, trop fort, ce cerveau qui est encore faible, endolori; vous me le promettez, n'est-ce pas?

Elle s'efforça de sourire, murmura:

— Oui docteur, mais quand pourrai-je me lever?

— Je vous dirai cela demain, Mademoiselle; dormez vite, c'est encore le meilleur remède qui puisse hâter votre convalescence.

Et tandis qu'ils se retiraient doucement, que Mme de Rouvières retournait la tête pour lui envoyer d'un geste tendre de suprêmes baisers, Laurette soupira comme si elle eût écouté des voix intérieures qui l'obsédaient, qui la mélancolisaient, qui la détachaient de tout ce qui avait tenté son cœur, qui la guidaient vers un chemin de croix perdu dans l'immensité mystérieuse du ciel:

— Oui, je sauverai leur bonheur, je ne troublerai pas leurs tendresses, je leur rendrai ce repos qu'ils ont perdu... Serais-je heureuse si je sentais qu'ils sont malheureux à cause de moi et ma vie n'en demeurerait-elle pas éternellement attristée?... Dieu a eu pitié de moi, il m'a empêchée de leur faire plus de chagrin... Ils ne sauront jamais que j'ai surpris leur secret, que j'ai entendu les aveux affolés, les reniements que regrettera leur faible cœur jusqu'à la mort, ils n'auront plus à rougir devant celle qui leur doit son respect et son amour... Pauvre André et pauvre moi!... Avoir fait un si beau rêve, avoir cru que nos mains ne se désuniraient plus, avoir espéré tant de joie, et sombrer presque dans le port!.. Que va-t-il croire et comme il souffrira!

(A suivre.) René Maizeroy.

Le gérant: F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir. 152, r. de Vaugirard, Paris

MON ONC' JEAN [1]

(Suite.)

IV

En entrant dans la cour, Jeannette aperçut Muterel debout sur le seuil de la maison. Elle feignit de ne le point voir, détela son âne et le poussa vers l'étable. Elle ressortit : personne dans la cour; seul, Muterel était toujours là sur le pas de la porte et semblait l'épier. Espérant que quelqu'un rentrerait des champs et lui éviterait d'être seule avec cet homme, elle prit une brassée d'herbes, courut à ses lapins et s'attarda le plus qu'elle put auprès d'eux. Mais personne ne rentrait et l'heure s'avançait; il fallait préparer le repas du soir. Alors elle se décida et marcha résolument vers la maison.

Il s'effaça pour la laisser passer, puis il entra dans la salle après elle, s'assit près de la cheminée, comme un homme las, et parut s'absorber dans la contemplation de sa pipe qu'il bourrait méticuleusement. Mais son regard, coulant sournoisement sous ses paupières mi-closes, ne quittait pas Jeannette, qui maintenant

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 21 mai.

tournait par la chambre, allumant le fourneau, apprêtant la vaisselle, plaçant sur le feu la marmite. Et comme elle continuait son ouvrage sans toujours paraître s'apercevoir de lui, il se mit à lui parler d'un ton doux, presque respectueux.

— Vous avez rencontré le vieux dans les champs!

Elle répondit par un signe de tête.

— Alors il vous a dit, peut-être ?...

— Que vous alliez venir aux Muriaux ? Oui, mon cousin, oui... Si ça ne vous faisait rien de vous mettre de l'autre côté de la cheminée ? parce que là vous me barrez mon fourneau...

— C'est bien aisé à faire... Alors il vous a comme ça dit la chose... je crois que ça y a fait beaucoup de plaisir, au bonhomme.

Elle s'était approchée du fourneau avec une terrine remplie de choux épluchés, elle commença à les jeter dans la marmite par poignées, sans répondre.

— Enfin... y avait longtemps qu'il se plaignait de ne pas voir sa fille ; du coup il la verra. C'est ce qui m'a décidé. Croyez-vous que ça soit une bonne idée ?

Jeannette le regarda ; il évita de rencontrer ses yeux, et se tournant un peu il prit dans l'âtre avec la pincette un petit morceau de braise et le posa sur sa pipe. Elle regarda vers la fenêtre : la cour était toujours déserte.

— On dirait que vous ne trouvez pas ça bien, reprit Muterel en élevant un peu la voix.

— Moi, mon cousin ? mais... j'ai pas d'avis à dire.

— Mais si, mais si. On veut connaître votre opinion, quoi !...

— Pourquoi ça ? Vous savez bien que je ne sais pas mentir.

— Ça veut dire que vous aimeriez autant ne pas nous voir ici, n'est-ce pas ?

— Je ne viens pas dire cela.

— Écoutez un peu, s'il y a des bonnes raisons faut me les dire. Je ne suis pas un homme à qui on ne parle pas. Je fais ça pour faire plaisir au pé Chantavoine ; mais si ça doit être nuisible...

Il s'était levé ; il s'approcha de Jeannette qui, à ce moment, occupée à sortir du placard un morceau de lard, lui tournait le dos. Il lui prit doucement le bras ; elle se jeta de côté avec un petit cri ; le plat faillit lui échapper des mains ; elle tremblait en le posant sur la table. Muterel demeura interdit, et sa figure prit une expression de dépit ; elle s'en aperçut et s'efforça de rire.

— Vous m'avez fait peur, mon cousin.

— Faut-il que vous soyez enfant tout de même! Et avec tout ça vous ne me répondez toujours pas. Quel mal qu'il y a à ce que Coralie et moi nous venions demeurer ici, voyons?

— Mais... j'ai peur que ma cousine s'ennuie aux Muriaux, d'abord.

— Ah! ouah!

— Dame, quand elle aura passé ici seulement une semaine rien qu'avec la compagnie des poules, des vaches et des oies que nous avons, croyez-vous qu'a ne regrettera pas les dames de Varencières?

— È s'y fera. Et puis de quoi? Elle vous aura, et vous valez bien les dames de Varencières.

— Oh! mon cousin...

— Oui que vous les valez! vous les valez toutes, c'est moi qui vous le dis.

Il s'était approché de nouveau, avec un éclair trouble dans les yeux; mais Jeannette avait, tout en causant, mis la table entre elle et lui.

— Vous plaisantez, reprit-elle avec effort; mais ça n'empêchera pas Mme Coralie de s'ennuyer; et c'est encore mon onc' Jean qu'en souffrira.

Muterel n'avait plus son air placide de tout à l'heure. Il marchait par la salle en fumant nerveusement, et sa face bouffie avait pris une teinte olivâtre que salissait encore l'encadrement jaunâtre de ses favoris. Il s'arrêta tout à coup et, après avoir secoué sa pipe sur le carreau, il la mit dans sa poche. Puis il eut un mauvais sourire.

— Vot' onc' Jean, vot' onc' Jean! Vous en parlez plus qu'il ne vous occupe, allez, la Jeannette.

— Quoi que vous voulez dire?

— Je veux dire, fit-il d'une voix menaçante, que ce n'est pas à cause de vot' onc' Jean que vous ne voulez point que Coralie vienne ici.

— Mais mon cousin... J'ai rien à vouloir. Êtes-vous pas le maître?

— Oui, que je le suis, et vous le verrez bien!

— Marchez toujours; c'est pas d'anuy que je le vois.

Il se contint, se calma, prit un air accablé et tombant sur une chaise:

— Eh! bien non, je ne suis pas le maître! Je ne le suis pas

puisque vous m'en voulez encore. Et qu'est-ce que ça me fait de commander les autres si je sais que vous êtes toujours contre moi? C'est à cause de moi que l'arrivée de Coralie vous éluge; parce que je serai avec elle: dites le donc tout de suite!

— Mon cousin... c'est vrai que... Mais c'est par intérêt pour vous; car vous qu'avez des si grandes places...

Elle se tut, ne sachant plus quoi dire, prête à pleurer; et revenant au bout de la table, elle mesura la distance qui la séparait de la porte.

— Oui, oui, c'est ça, continua Muterel d'un ton amer; allez maintenant me chercher des raisons sur mes affaires. V'là encore des choses qui vous occupent. Ah! malheur! comme si je ne savais pas que vous me détestez!

— Oh! mon cousin, si on peut dire...

— Vous m'haïssez, je vous dis. Ah! si c'était quelqu'un que je connais bien qui serait pour venir ici, vous changeriez de musique.

— J'comprends pas ce que vous dites.

— Si le vicomte vous disait comme ça: J'vais venir m'établir aux Muriaux, ah! ah! ça serait une autre affaire. Ça se voit bien, allez, rien qu'à la tête que vous faites. On les connait, marchez, vos histoires avec le vicomte; c'est pas pour une seule fois qu'il vous a embrassée à ma noce; et j'en connais qui pourraient dire ce qui s'est passé l'autre année quand vous tourniez autour du château...

— C'est pas vrai! s'écria Jeannette. Vous savez bien que ça n'est pas vrai!

— C'est pas vrai? Faut dire ça à d'autres qu'à moi. On vous connait ma poulette; on sait ce qui se cache sous vos manières. C'est pas seulement pour chasser que le vicomte s'en vient passer des mois de septembre par chez nous.

— J'vous dis que c'est pas vrai! reprit Jeannette.

Et, se laissant tomber sur le banc, elle se prit à sangloter la tête dans ses mains.

— C'est-y mal de dire des choses pareilles! M'sieu Jacques... mais je l'ai pas vu depuis deux ans... si... à l'église, des fois... mais il m'a seulement pas regardée!

Muterel ricana.

— Tiens, tiens! on serait quasiment tenté de vous croire, rien qu'à voir le deul que ça parait vous faire qu'il ne vous ait pas reluquée, l'beau Monsieur! V'là ce que c'est que de se laisser embrasser

par des vicomtes! On se gonfle, on croit qu'un homme comme lui peut aimer une fille comme vous.

— Ah! je l'ai jamais cru, non, jamais!

— Et on refuse les bonnes occasions...

— Quelles occasions, donc mon cousin?

Il ne répondit pas de suite, fit quelques pas en silence, tournant sur lui-même, ne quittant pas Jeannette des yeux, la fixant comme un chat qui guette une souris. En même temps, sa figure quittait son expression menaçante; peu à peu l'air bonasse revenait.

Il passa lentement derrière la table comme pour s'asseoir sur le banc à côté de Jeannette; mais celle ci se leva comme mue par un ressort et s'enfuit à l'autre bout. Une nouvelle grimace de dépit crispa ses lèvres minces et il revint vivement au milieu de la salle. Jeannette comprit qu'il la surveillait, qu'elle ne pourrait sortir, et que la scène n'était pas finie.

— Ah! Jeannette, fit-il d'un ton patelin, si vous aviez voulu, tout de même!... Vous seriez la maitresse ici; vous auriez une belle position. Ce n'est pas à vous que j'aurais refusé rien. Pourquoi m'avez-vous traité si dur la première fois que je vous ai parlé d'amitié?

Elle se dressa, secouée par une indicible terreur.

— Ne parlons plus d'ça mon cousin, je vous en prie, balbutia-t-elle.

— M'est avis au contraire qu'il faut en parler. La position, je peux toujours vous la donner, et qu'est-ce que je vous demande pour ça? Rien qu'un peu de complaisance.

Jeannette était brave; chez elle l'indignation remplaçait vite la peur.

— Pour qui donc que vous me prenez, M'sieu Muterel? Tâchez de savoir à qui vous parlez!

Il continua, de plus en plus doucereux:

— Vous n'avez pas un sou; vous êtes à notre charité; nous n'avons qu'à lever le doigt pour vous mettre dans les champs. Coralie, ma femme, s'est toujours méfiée de vous; l'pé Chantavoine est bientôt bon pour faire un mort... Vous ne vous trouvez pas dans une meilleure position que ça... Allons! faut pas que ça vous fasse pleurer encore... ce que j'en dis, c'est à seule fin de vous montrer la raison de la chose. V'là justement qu'il se trouve que vous me plaisez tout à fait, à moi qui suis le gouverneur d'ici; croyez vous qu'un homme comme moi soit à mépriser?

— Je crois qu'un homme comme vous, c'est un homme marié, d'abord. Avez-vous pas une femme? Combien donc qu'il vous en faut à ct' heure?

— Mais, je vous l'ai dit : c'est vous qu'il me faut. Le mariage, qu'est-ce que c'est, voyons? C'est bon pour les argents qu'on se donne; c'est une affaire de notaires. Mais tant qu'au reste je suis pour l'union libre, c'est le progrès. Il n'y a que les curés pour dire que c'est pas permis... Coralie, est-ce que j'y manque? Elle a tout ce qu'a veut; sa position est extra dans le pays. A n'a pas besoin de savoir si je veux faire le bonheur de quelqu'un d'autre. Ça, c'est mon affaire.

— Mais il faut être deux pour ça, M. Muterel.

— Bien sûr!

— Eh! bien vous savez, je n'ai pas le sou, c'est vrai; mais pour ce qui est de vous, c'est tout comme.

— A cause?

— Parce que je ne veux pas d'vous, là!

— Vous ne voulez pas être gentille pour moi?

— Non!

— Mais voyons encore une fois à cause? à cause?

— Parce que je suis honnête.

— Malheur que je ne sois pas vicomte!

— Laissez-le tranquille, celui-là. J'ai été honnête avec lui comme avec tout le monde.

— Ça n'empêche pas que vous l'aimez mieux que moi.

— Ça, c'est pas difficile, vous savez!

Muterel s'était mis devant la porte, barrant la sortie. Il était livide; ses yeux flambaient.

— Ah! c'est comme ça! cria-t-il d'une voix pâteuse. Tu te moques de moi à ct' heure! Mais moi, je t'ai dit que j' te voulais, j' suis le maître, tu vas voir.

— Oh!

Il marcha sur elle. La table les séparait, mais elle n'était pas assez large pour l'empêcher de la saisir. Elle s'enfuit en criant à l'autre bout : il la poursuivit d'une course furieuse. Comme il étendait la main vers elle, elle se déroba, revint sur ses pas et passa devant lui comme une flèche; il s'effondra sur la table les bras en avant; les assiettes, les verres, le plat de lard furent projetés sur le carreau avec fracas. Alors elle crut l'instant propice; elle bondi rs la porte; mais il s'était promptement relevé; il s'élança et

'empoignant par ses jupes la ramena de force dans la salle. Elle ;e débattit rudement, eut le temps de lui appliquer sur la face ›lusieurs vigoureux soufflets, mais il était le plus fort. Il lui prit es deux bras, la mata, la plia comme une tige de bois vert, et ;omme elle hurlait au secours, il étouffa ses cris par un brutal ›aiser. Cependant Jeannette se défendait toujours; elle se dégagea ›ar un effort désespéré. En même temps, la porte s'ouvrit et Chantavoine parut sur le seuil. Avant que Muterel ait pu se recon- ıaître, elle tomba dans les bras du vieux en sanglotant :

— Mon onc' Jean! mon onc' Jean!

Chantavoine s'était accoté contre un des montants de la porte; eannette lui avait jeté ses bras autour du cou et cachait sa tête ontre sa poitrine. Il semblait anéanti; ses yeux s'ouvraient déme- urément; aucune parole ne pouvait sortir de sa bouche convulsée ›ar la surprise et par l'indignation; d'une main il se retenait à la nuraille et de l'autre il battait le vide.

Muterel s'était vivement rejeté en arrière; il était maintenant ›rès de la cheminée, immobile aussi et cherchant qu'elle conte- ance tenir; sa figure encore bouleversée par la passion avait pris ne expression de colère et de crainte qui rendaient plus hideuses ;s boursouflures rougeâtres, marques des soufflets de Jeannette, qui ıi pochaient l'œil et lui enflaient le nez. Ce fut lui qui parla le remier, payant d'audace.

— Eh! bien après? qu'est-ce que vous avez à bâiller comme ça, é Chantavoine?

— J'ai, répondit le bonhomme en se dégageant de l'étreinte de ı nièce et en tombant sur une chaise, j'ai que je rentrais bien ontent. Et v'là qu'au détour de la porte, j'ai entendu celle-là qui riait au secours. J'ai pensé que c'était un voleur, j'ai laissé mon heval, j'ai couru... et c'est toi que j'ai trouvé, Désir... T'es pas un oleur puisque t'es chez toi. Alors qu'est-ce que t'es donc?

— Je vais vous le dire, ce que je suis. Je suis un homme qui eut être le maître ici... oui, le maître!

Et empoignant un chandelier de fer battu sur la tablette de la heminée, il le tordit avec rage et le jeta contre le mur.

— On ne te refuse pas la maîtrise, répondit Chantavoine qui se ıontait; mais y a tout de même des choses qui ne te sont point ermises, je suppose. Je veux bien que tu commandes ici; mais ;annette, la fille de mon frère, une Chantavoine, j' te défends d'y ›ucher, tu sais!

Muterel éclata d'un rire strident.

— Ah! ah! vous croyez que je m'occupe de son museau, peut être...

— Et j' te préviens que j'en parlerai à Coralie.

— A Coralie? Vous pensez que Coralie croira une chose pareille? C'est moi qui vas lui parler à Coralie, et pas plus tard que ce soir. J'y dirai la vérité, que vot' nièce m'a manqué, qu'il faut qu'elle s'en aille, et elle s'en ira!

Il marcha sur elle, la table les séparait.

— Alors je m'en irai aussi, moi.

— C'est ça; vous planterez là vot' fille au moment où elle veut revenir avec vous. C'est votre affaire, seulement faudra plus compter sur nous.

— Bon sang de bon sang!

— Faudra choisir de l'une ou de l'autre.

— Oh! ma tête, ma tête! Mais que donc qui s'est passé? quoi donc

— Ah! vous voilà! Si vous aviez demandé ça tout de suite au lieu de partir comme une soupe au lait et de me chercher des mauvaises raisons... Mais vous aimez mieux croire des choses... Enfin, si vous voulez, je vais vous le dire ce qui s'est passé.

Jeannette se taisait; l'impudence de cet homme la fascinait. Ainsi, surpris en flagrant délit, au milieu de la poursuite d'un acte ignoble, il n'avait rien perdu de son assurance; bien plus, au lieu de se défendre, c'est lui à présent qui accusait. Il s'était redressé et posait, déclamait comme un juge irrité :

— Il s'a passé que j'ai trouvé Mademoiselle ici. Mademoiselle

qui sait bien être aimable avec d'aucuns que je pourrais dire, a toujours cherché à m'ostiner de toutes les manières. Aussi quand j'ai dit que j'allais venir aux Muriaux avec Coralie, elle s'a mis dans une grande colère et a commencé à me parler mal. J'ai voulu causer, mais elle a crié plus fort, si tellement que l'impatience m'a pris à la fin. Je suis vif, c'est vrai ; mais faut convenir qu'en l'entendant dire ce qu'elle a dit de moi et de ma femme... Enfin je l'ai un peu marublée, quoi ! J'en ai du regret, mais c'est de sa faute. Voilà ce qui s'a passé!

Chantavoine regarda Jeannette. Elle lut dans les yeux de son oncle une angoisse douloureuse, un désir honteux que les choses en restassent là. Elle ne répondit pas; Muterel qui les guettait l'un et l'autre comprit et il eut un affreux sourire. Pourtant le vieux ne voulut pas céder tout de suite.

Dès le premier jour, pendant qu'elle trayait ses vaches.

— N'empêche, dit-il d'un ton radouci, mais avec un accent marqué de reproche, que quand on est un homme on ne porte pas comme ça la main sur les femmes...

— Eh ! là, je vous l'ai dit, reprit Muterel, c'est la colère. Ça serait à refaire que je ne recommencerais pas. Et c'est pour ça que je veux bien ne pas parler de rien à Coralie si vous me promettez aussi, vous autres, d'oublier le tout.

Chantavoine regarda encore Jeannette. Elle frémissait toute;

ses paupières battaient nerveusement; une pâleur livide trahissait l'horrible combat qui se livrait en elle. Elle accueillit cependant la supplication de ce regard ; mais incapable de parler, elle se rejeta en pleurant dans les bras de son oncle.

Muterel vit qu'il était inutile et impossible d'en exiger davantage. Il était maintenant sûr qu'ils ne parleraient pas : la victoire lui restait, il pouvait sans inconvénient quitter le champ de bataille.

— Allons, fit-il d'un air dégagé, dans tout ça, c'est le cas de le dire, il n'y a pas de quoi fouetter un chat. Ça servira de leçon à Mam'selle Jeannette pour qu'une autre fois a tienne sa langue, et voilà tout... Là-dessus je m'en vas ; je reviendrai avec Coralie dimanche. Adieu, pé Chantavoine.

Il secoua la main de Chantavoine, puis, au moment de passer la porte, il s'arrêta. Une idée lui venait dont la gaieté lui sembla irrésistible. Il se rapprocha de ses deux victimes et ouvrant les bras :

— Si on s'embrassait, hein ? pour faire la paix tout à fait.

Jeannette poussa un cri de terreur ; Chantavoine eut un geste vague de défense.

— Allons, c'est bon. N'en parlons plus pour cette fois. Mais ce n'est pas bien, Jeannette, d'être rancuneuse, surtout quand on n'a pas raison. Nous nous embrasserons un autre jour.

Et il sortit en éclatant de rire.

V

Le dimanche suivant, les Muterel arrivèrent dans leur amiennoise, voiture de campagne mâtinée de phaéton et d'omnibus que respectueusement, dans les environs, on appelait le quat'roues à M'sieu le Maire. La carriole de la ferme suivait avec les malles, la bonne et la cuisinière.

Coralie débarqua majestueusement et se laissa embrasser longuement par son père. Tout le personnel de la ferme était rangé devant la maison ; elle le remercia d'un geste de reine satisfaite, sans paraître remarquer particulièrement Jeannette qui se tenait près de son oncle, très pâle, luttant contre un effroi visible, appelant à son secours tout ce qu'elle pouvait amasser de courage dans son cœur résigné.

Muterel, en belle redingote de citadin, coiffé d'un paillasson à ords plats, sauta à terre après sa femme avec la légèreté d'un urs endimanché, et se mit à serrer la main aux ouvriers de la erme en affectant une rondeur joyeuse. Il passa devant Jeannette ans la regarder et entra avec Coralie et Chantavoine dans la aison, pendant que la bonne, descendue de la carriole, sortait avec précaution et passait au personnel émerveillé de tant de richesses es petits paquets de Madame empilés sur les banquettes de la elle voiture.

Chantavoine radieux s'empressa de faire les honneurs. Il avait éjà oublié la scène dont il avait si à propos empêché le brutal énouement ; tout à la joie de recevoir sa fille, il n'était plus apable de penser à autre chose. Son égoïsme et sa faiblesse avaient 'ailleurs bien vite étouffé son indignation et ses remords ; il s'était aisonné, et ses réflexions l'avaient peu à peu conduit à penser u'après tout Muterel avait peut-être raison, qu'il n'avait assisté u'à une scène de colère et qu'il n'y avait rien à craindre au delà. Le silence de Jeannette, son attitude passive, la docilité et la ouceur qu'elle avait montrées en préparant tout pour l'arrivée de a cousine comme si rien ne s'était passé, le confirmaient dans cet spoir si conforme à son désir ; et il aurait fallu qu'il fût moins ffaibli par l'âge, moins aveuglé par sa marotte paternelle, pour u'il s'aperçût des efforts héroïques que faisait sa nièce pour ccepter la vie qui allait lui être faite.

Ce vieillard ne vivait que pour sa grosse fille ; plus que jamais l était disposé à lui tout donner, à lui tout sacrifier ; l'idée que Coralie pût avoir à froncer le sourcil le bouleversait ; une brouille vec elle l'aurait tué.

Voilà ce que Jeannette avait compris depuis longtemps et voilà ourquoi elle se taisait.

Toujours elle lui avait caché les galanteries de Muterel ; il avait allu l'imminence du péril pour qu'elle eût crié vers lui dans 'excès de sa terreur ; encore aurait-elle préféré qu'un autre que on oncle Jean eût mis fin à cette lutte odieuse ; et en songeant à e pauvre vieux qui l'avait élevée et qu'elle aimait, elle était presque heureuse que le misérable eût mis tant d'imprudence, tant e cynique habileté dans sa défense.

Décidément Coralie était de bonne humeur.

Elle se pavanait d'une pièce dans l'autre en poussant de petits loussements approbateurs ; elle trouvait la chambre bien, très

bien, s'attendrissait en retrouvant dans le salon la pendule qu avait marqué ses quarts d'heure d'étude au temps où elle peina sur *le Carnaval de Venise*, et déclarait que son piano, qu'un charrette était allé chercher à Varencières, ferait admirablemen placé en angle, là, près de la fenêtre. Elle minaudait, se souria dans la glace, revenait embrasser son père avec des grimaces d petite fille bien sage ; et bientôt elle daigna complimenter Jeanette, lui dire qu'elle était satisfaite de la bonne tenue de l maison. Un instant Jeannette put croire qu'elle trouverait près d sa cousine une aide, une protection.

Il en fallut bientôt rabattre. Dès le premier jour, pendant qu'el trayait ses vaches, Muterel avait paru à la porte de l'étable ave son air des mauvais jours. Il l'avait regardée travailler quelque instants en silence, paraissant jouir de son trouble, puis il ava dit :

— Vous ne voulez toujours pas ?

Au même moment, le vacher était entré, revenant de la laiteri faisant clariner ses seaux vides, et le persécuteur s'était reti sans attendre de réponse.

Le soir, Coralie n'était plus la même ; elle avait repris vis-à-v de sa cousine sa morgue de princesse. Le souper avait été dress pour M. et Mme Muterel dans le salon, leur position sociale n leur permettant pas de manger avec les ouvriers ; Chantavoine avait été admis et en paraissait tout fier. Mais lorsqu'il demand timidement s'il n'y avait pas une place pour sa nièce, on l répondit d'un ton fort sec que Jeannette était mieux à sa plac dans sa cuisine. Elle en fut bien aise ; au moins pendant les rep elle serait délivrée de Muterel ; mais les domestiques de la ferm déjà offusqués pour eux-mêmes par cette table de maîtres qui sem blait un moyen nouveau de les mépriser et de les tenir à distanc le furent encore plus pour elle : leur bon sens et leur instinct d justice se révoltèrent, lorsqu'ils virent celle que depuis la mort d Mme Chantavoine ils appelaient la maîtresse, aussi mal trait qu'eux.

Les jours suivants, loin de diminuer, la froideur de Coralie l'égard de sa cousine augmenta, et il parut évident à Jeannet que Muterel la montait contre elle, cherchant à rendre sa situatio intolérable, et d'autre part l'épiant, la suivant, la frôlant, chercha toutes les occasions de lui offrir la paix au prix d'un marc infâme.

Bientôt pour Chantavoine non plus les choses n'allèrent pas bien. Les effusions du premier jour n'avaient pas duré. Coralie avait repris ses airs de grande dame ; elle se montrait brusque, hautaine, capricieuse ; elle acceptait impatiemment les adorations du bonhomme et lui cachait mal qu'elle le trouvait collant. Elle mettait la maison sens dessus dessous, commandant à tort et à travers, accaparant le fourneau pour sa cuisinière qui lui faisait des petits plats, ne semblant pas se douter qu'en ce temps de moisson il y avait de nombreuses bouches à nourrir, ne s'occupant des ouvriers que pour s'en plaindre, trouvant qu'ils faisaient trop de bruit, leur défendant de fumer, les chassant avec colère lorsque, leur repas pris, ils s'attardaient dans la salle. Et tous ces travailleurs, harassés par les durs travaux d'août, commençaient à murmurer sourdement contre cette bourgeoise qui se levait tard, passait la matinée à s'attifer, n'apparaissait à l'heure de midi que pour grogner après eux, et passait le reste de la journée à tapoter du piano ou à ne rien faire. Ils se contenaient par affection pour Jeannette qui partageait leur activité laborieuse, et aussi par respect pour Chantavoine qui leur avait toujours été bon maître ; mais ils ne parvenaient qu'imparfaitement à cacher leur mécontentement, et ne parlaient pas toujours assez bas pour qu'on n'entendît pas leurs propos sur Coralie, qu'ils avaient surnommée « la faignante ». Contrarié dans ses habitudes, repoussé dans son affection, blessé dans son culte pour sa fille, Chantavoine souffrait.

Ce n'était rien encore : de Coralie il était prêt à tout endurer. Mais Muterel lui porta bientôt sur les nerfs. Ce n'était pas en vain qu'il avait dit : Je veux être le maître. Dès son arrivée à la ferme, il avait pris le gouvernement et s'était mis à l'exercer d'une façon absolue, reléguant Chantavoine au second plan. Sans doute, depuis la mort de sa belle-mère et la convention qui l'avait suivie, il n'avait jamais cessé d'imposer son autorité ; mais elle ne s'était exercée que de loin, n'entrant pas dans le détail des travaux journaliers, laissant à Chantavoine tout au moins l'apparence, l'illusion du pouvoir. A présent, tout était changé ; Muterel commandait tout, était partout, donnant ses ordres aux charretiers, gourmandant le berger, pressant les moissonneurs, enlevant à son beau-père jusqu'au soin de faire balayer la cour, le traitant comme un simple ouvrier, et qui pis est, comme un vieil ouvrier qui n'est plus bon à grand'-chose. Chantavoine se sentait profondément humilié ; sa position

vis-à-vis d'un personnel qu'il avait toujours dirigé jusqu'alors devenait ridicule ; et s'il ne s'aperçut pas sans plaisir que Muterel se faisait détester, cette satisfaction relative ne servit bientôt qu'à lui prouver qu'il le détestait lui-même chaque jour davantage.

Il se taisait pourtant, sentant sa faiblesse, se rendant compte de son abdication ; et d'ailleurs assoiffé de repos, redoutant les scènes, désireux de finir sa vie dans la paix, résolu à patienter et à obéir, et à se contenter du mal, de crainte du pire. Mais sa désillusion était grande ; il voyait qu'on ne l'aimait pas, qu'il était à charge ; et le chagrin plus encore que la vieillesse minait de nouveau sa santé déjà atteinte, et qu'une dernière joie avait paru rétablir.

La tristesse qu'il éprouvait ne pouvait manquer de le rendre clairvoyant. Il n'avait jamais été tout à fait dupe de l'audacieuse attitude que son gendre avait prise à l'égard de Jeannette ; il avait voulu le croire, mais n'y était point complètement parvenu. A présent, la vie infernale que menait la pauvre fille lui apparaissait dans son horreur ; et si son sénile égoïsme l'empêchait d'apprécier toute l'étendue du dévouement de sa nièce, il comprenait cependant vaguement qu'elle se sacrifiait pour lui, et que sans lui elle n'aurait pas supporté la situation qu'elle subissait. Cette pensée l'avait de plus en plus ramené vers elle : l'affection réelle qu'il lui portait, en dépit de ses injustices et de ses brusqueries, s'était accrue de toute la hauteur de ses illusions perdues, de toute la profondeur de son amour paternel méconnu ; et sans s'en rendre bien compte lui-même, il témoignait à Jeannette une confiance, un abandon qui ressemblait beaucoup à de la reconnaissance ; en même temps il s'attachait à elle, la suivait, la surveillait, s'efforçait de la laisser le moins souvent possible seule quand Muterel était là. Et bien souvent déjà, lorsqu'elle s'était sentie guettée, lorsqu'à la porte de la cave, sur l'escalier du grenier, à la sortie de la laiterie ou de l'étable, elle s'était trouvée en présence du misérable qui la poursuivait, des sabots avaient claqué sur les cailloux de la cour, une voix l'avait appelée, et l'oncle Jean, apparaissant tout à coup, avait déjoué l'insulte, détourné la tentative...

Cela ne pouvait pourtant pas durer longtemps ainsi ; Jeannette le sentait. Elle voyait s'apprêter pour un avenir prochain une scène terrible, s'amasser un inévitable orage ; et elle tremblait en pensant à ce que pouvait faire Muterel lorsque, certain comme il l'était de la bêtise, de l'aveuglement et de la méchanceté de sa femme, il voudrait pousser les choses à l'extrême, se débarrasser

es importunités de son beau-père, et assouvir enfin sa passion ui croissait tous les jours. En effet, ses persécutions redoublaient; le le trouvait partout sur ses talons; à chaque heure, à chaque ıstant surgissait devant elle sa face bestiale.

Un jour elle pensa à s'assurer un défenseur sérieux et déchaîna Moustache, le chien de la mère Chantavoine, que l'âge avait rendu rondeur et méchant pour tout le monde, excepté pour elle. Mous-che était entré aussitôt dans son rôle; il la suivait partout à pas mptés, en grognant lorsque quelqu'un l'approchait. Les chiens nt un flair infaillible; il avait tout de suite pris Muterel en hor-eur, et du plus loin qu'il l'apercevait il hérissait son poil et mon-ait ses crocs. Mais le lendemain, Coralie commandait d'une voix gre à sa cousine d'enchaîner son chien qui faisait peur à tout le onde, ou bien on le tuerait. Alors elle fit mine de jouer avec un ng couteau pointu et le mit avec affectation dans sa poche; mais uterel ne fit qu'en rire; elle comprit qu'elle aurait mieux fait de pas le montrer et qu'on n'avait pas peur d'elle comme du chien; ıe pouvait-elle contre cet hercule sur ses gardes? Plus que jamais solue à ne pas abandonner son oncle Jean, elle attendit les événe-ents dans un sombre désespoir.

VI

Cependant la moisson tirait à sa fin. Le jour vint où on rentra dernière voiture. Suivant l'usage, lorsque, surmontée d'un mai feuillage, elle passa la porte, on tira des coups de fusil, et les lvaigniers, portant solennellement un bouquet d'épis, le clouèrent l'entrée de la maison.

Le lendemain, à la fin du jour, eut lieu la *passée d'août*. Coralie igna y assister et prit place au haut de la table à côté de son père ıquel Muterel consentit, par un reste d'égards, à laisser la prési-nce. La cuisinière des Muterel aidait Jeannette à la confection ı dîner, car Coralie avait bien fait les choses, et voulu que sa ésence fût signalée par un grand nombre de plats. Un pâté avait nc été ajouté au lapin et au gigot traditionnels, et il y avait des rdines; outre le calvados de l'endroit on se passait de la fine ampagne à 2 francs 50 le litre; des brioches et des crèmes étaient éparées pour le dessert; enfin une demi-douzaine de bouteilles

de champagne, arrivées la veille de Saumur, devaient être le clo de la fête.

Malgré ces magnificences, le repas manquait d'entrain. D'ord naire il commençait dans le silence, la soupe étant toujours, à campagne, absorbée avec un respect religieux; puis quelques rar paroles s'échangeaient pendant qu'on se partageait le bœuf et l légumes. A l'apparition du lapin, les langues se déliaient dava tage ; le premier « trou normand », qui précédait l'entrée du gigo leur imprimait une activité générale, et à partir de ce mome chacun disait son mot.

Mais ce jour-là, la présence des Muterel glaçait tout le mond Les domestiques de la ferme et les aoûterons regardaient avec u sorte de timidité hostile cette grosse femme, « la faignante » comm ils l'appelaient, assise à côté du père Chantavoine avec un air solen nel, protecteur et grognon. Ils n'osaient parler ni plaisanter deva cette majesté bourgeoise, attendant de sa part un signal qui venait pas.

Et l'autre, le nouveau patron, Muterel, qui trônait à gauche d son beau-père, les intimidait au moins autant. Il s'agitait, celui-l cherchant à rompre la glace, parlant, interpellant, hasardant d mots et partant à tous propos d'un gros rire; mais on lui réponda du bout des lèvres, on riait avec méfiance, et tous les regards s portaient avec une sorte de pitié vers Chantavoine qui, flanqué d sa fille et de son gendre, ressemblait à un prisonnier, affalé, étein sans ressort et sans sourire. Et ils se disaient tout bas :

— Quoi qu'il a donc, l'patron? C'est-y qu'on y a fait d misères?

Jeannette servait, aidée de la bonne des Muterel. Elle s'affaira le plus possible, apportant les plats, courant tirer le cidre à cave, et renvoyant les hommes qui se levaient pour lui épargn de l'ouvrage. Ce n'était pas non plus un mince sujet d'étonneme pour les convives que cette agitation extrême de Jeannette; car c savait que d'habitude, à la passée d'août, elle aimait s'asseoir, ca ser et rire, laissant volontiers ce jour-là l'homme de cour et charretier apporter et enlever les plats, et se contentant de survei ler de temps en temps son fourneau. Pour elle comme pour s oncle, la passée d'août était un jour de grande fête ; c'était le jo du délassement, de l'abondance, le jour où l'on célébrait les gr niers chargés, les granges pleines, le puissant alignement d meules rondes, toutes les richesses conquises par une année entiè

de travail, enfin accumulées, mises à l'abri. Et ces braves gens se rappelaient que l'an dernier encore, elle avait chanté de sa voix fraîche une chanson dont ils avaient entonné en chœur le refrain, en frappant les verres de leurs couteaux. Pourquoi donc aujourd'hui refusait-elle de se mettre à table avec eux ? Pourquoi s'obstinait-elle à remplir un rôle de servante ? On le sut bientôt.

Le repas s'avançait, toujours morne : le pâté avait circulé à la ronde, et Coralie constatait non sans dépit qu'il n'avait pas soulevé l'admiration sur laquelle elle comptait. Jeannette et la cuisinière apportèrent les crèmes qui, éprouvées par la chaleur, s'effondraient lentement dans leurs plats. Muterel se leva et, prenant une des bouteilles de vin mousseux, il se mit en devoir de la déboucher. Aussitôt l'attention générale se porta sur lui et tous les yeux s'allumèrent ; on voulait voir comment ça allait sauter, et puis du champagne, on n'en avait encore jamais bu : si... Jean Claude, du temps qu'il était au régiment, en avait goûté un jour de rigolade, et il disait que c'était rudement bon, plus amoureux à la bouche encore que le cidre bouché ! On avait beaucoup mangé, beaucoup bu ; on avait envie de s'amuser quand même : Coralie médusait moins. Lorsque le bouchon partit, ce fut un enthousiasme général ; la mousse qui emplissait les verres puis disparaissait en les laissant presque vides, fit beaucoup rire ; une seconde bouteille envoya son bouchon sur une chandelle qui s'éteignit : tous se tordirent.

le verre et s'élançant,
poigna par la taille,

Cependant Muterel débouchait toujours ; tout à coup il interpella Jeannette :

— Allons ! Jeannette, vous avez assez fait la bonne comme ça. C'est pas du bon sens ! Faut venir trinquer aussi avec nous. Êtes-vous pas de la famille ?

On applaudit frénétiquement. Ils aimaient tous Jeannette et déjà un peu pochards, ils s'attendrirent en voyant le gendre au patron lui parler si gentiment.

Jeannette s'était arrêtée au milieu de la salle, tremblante.

— Allons, pousse toi, l'ami ! continua Muterel en allongeant une bourrade à son voisin de gauche, que Jeannette puisse s'asseoir.

— Oui, oui ! *assistez-vous*, la maîtresse, crièrent les convives électrisés.

Coralie rougit de colère. La maîtresse ?

Eh bien, et elle, qu'est-ce qu'elle était donc ?

Quant à Chantavoine, il jeta sur son gendre et sa nièce un coup d'œil inquiet.

Jeannette ne bougeait pas et restait debout, indécise, comme prête à se sauver.

— Eh bien, voyons, reprit Muterel en s'approchant d'elle d'un pas rendu mal assuré par une pointe d'ivresse, faut-il qu'on vous donne le bras, la princesse ?

Elle recula devant lui en disant précipitamment :

— Merci, mon cousin, j'ai pas soif ; faites excuse.

— Pas soif ! s'écria Muterel en éclatant de rire. En voilà une bien bonne ! Est-ce qu'on a besoin d'avoir soif pour boire du champagne à la santé des amis ?

— Oui, oui, cria l'assistance. A la santé de not' maîtresse !

Il remplit un verre et le posa sur la table près de lui.

— Allons, Jeannette, viens le prendre. Enjambe-moi le banc et trinquons, bon sang !

Elle hésita un instant, affolée, puis fit quelques pas vers le banc mais une horreur la saisit devant cet homme dont les yeux flambaient vers elle.

— Non... non.., je ne peux pas !

Un murmure d'étonnement courut ; elle pleurait, la tête dans son tablier. Muterel frappa du poing avec colère.

— C'est pour me mépriser, alors ! cria-t-il.

— Ah ! ben oui ! hasarda Chantavoine. C'est qu'a se trouve gênée voilà tout.

— Et puis après? glapit Coralie. Allons-nous nous occuper jusqu'à demain de cette demoiselle? Puisqu'elle n'apprécie pas l'honneur qu'on veut lui faire, qu'elle reste à servir! Elle n'est bonne qu'à être bonne.

Des protestations s'élevèrent; Jeannette avait reculé vers la cheminée.

— C'est tout de même fort! poursuivit Muterel qui s'exaltait. Elle sera la seule à ne pas honorer la compagnie? Ah! ben non, alors. Tu vas trinquer, tu vas voir.

Il saisit le verre et s'élançant, il l'empoigna par la taille. Le choc fit jaillir le champagne de tous côtés; le verre lui échappa et se brisa sur le carreau. Elle poussa un grand cri, se cambra en arrière et allongea à Muterel une gifle retentissante. Il lâcha prise et elle s'enfuit.

Pendant plusieurs minutes un silence de stupeur régna. Puis on se mit à parler bas : ce furent des oh! et des ah! étouffés. Quelques-uns, ne comprenant rien à la scène, blâmaient Jeannette, s'étonnant de la voir devenue si bégueule; d'autres, croyant comprendre, ricanaient; la plupart dissimulaient avec peine leur satisfaction et riaient sous cape de la gifle appliquée publiquement à cet homme qu'ils détestaient.

Coralie était dans un état de fureur qui ne lui permit pendant longtemps que de s'exprimer par monosyllabes; après quoi, elle se répandit en injures; cette insulte à son mari, au maire de Varenpières, au futur député, de la part de cette rien-du-tout avec laquelle il avait daigné vouloir plaisanter, lui paraissait insoutenable.

Quant au gendre et au beau-père, ils se taisaient tous deux; le premier tout à fait dégrisé, se mordant les lèvres; le second frémissant d'indignation et de peur.

Muterel cependant comprit qu'il fallait réagir promptement. Il revint donc à sa place et d'un ton dédaigneux :

— Puisque décidément Mamselle Jeannette n'a pas soif, il faut la laisser pour aujourd'hui.

Et se tournant avec un geste de menace vers Chantavoine :

— Demain nous verrons. Pour le moment, qu'on boive! qu'on rie! qu'on chante!

On but, mais l'on ne rit ni ne chanta.

La glace qui, au commencement du repas, avait figé les langues, les congela de plus belle. Le café fut morne, les glorias sans expres-

sion, les rincettes sans conviction. Les convives sirotèrent tard, plus tard peut être que d'ordinaire; mais bien que Coralie, peu d'instants après la scène, se fût retirée dans ses appartements, son départ ne ramena point la gaieté. Tous ces braves gens s'en allèrent chez eux parfaitement saouls et horriblement tristes : c'était une passée d'août manquée !

. . . . . .

VII

Le lendemain, Jeannette, qui s'était barricadée dans sa chambre, se leva avant le jour et courut à l'étable se mettre sous la protection de Moustache et du vacher; là, elle attendit les événements.

De grand matin, elle vit partir Muterel dans sa carriole; elle respira et osa rentrer à la maison. La salle était vide; elle se mit à préparer son ménage comme à l'ordinaire, cherchant à calmer par le travail l'affreuse inquiétude qui la dévorait. Elle n'avait pas encore vu son oncle Jean; sans doute il était parti en même temps que les charretiers, tandis qu'elle était encore dans l'étable; elle savait qu'il devait ce jour-là semer du trèfle rouge... Il faudrait, pour le voir, attendre au diner sans doute; et elle avait tant besoin de lui parler, de savoir s'il ne lui en voulait pas trop du dégoût qu'elle n'avait pu maitriser hier au contact de cet homme, de la terreur insurmontable qui l'avait prise...

Et Coralie ! quelle figure allait-elle lui faire ?

Comme elle réfléchissait tristement, tout en lavant à grande eau le carreau de la salle, la bonne des Muterel entra et lui dit que Madame voulait lui parler. Jeannette frémit ; il n'était pas 8 heures du matin et Coralie ne se levait pas avant 9 heures; jamais elle ne l'avait fait demander ainsi... Elle se raidit contre l'émotion et entra.

La chambre, aux persiennes fermées, était dans la pénombre; un vague relent de pommade et de parfumerie de mauvaise qualité y traînait. Lorsque Jeannette ouvrit la porte et entra dans un rayon de lumière, une grosse forme blanche s'agita, faisant gémir le lit, et Coralie, revêtue d'une camisole sale, mais garnie de dentelles, se mit sur son séant.

— Vous m'avez fait demander, cousine?

— Je suppose que tu sais pourquoi! cria Mme Muterel du haut de sa tête.

— Mais dame...

— Ah! tu fais semblant de ne pas savoir? Eh! bien, c'est pour te dire de faire ton paquet, effrontée!

— Comment? vous voulez...

— Je veux que tu ne couches pas ici ce soir. Après l'insulte que tu as faite à mon mari, tu ne peux pas rester à la ferme.

— Mais ma cousine, ce n'est pas ma faute. Je ne suis pas allée chercher M'sieu Muterel : c'est lui qui...

— Veux-tu te taire!

— Ah! si vous saviez...

— Je sais que tu es une peste et que j'ai assez de toi ici. Nous sommes bien récompensés, vraiment, de nos bontés pour toi!

— Mais mon onc' Jean, ma cousine...

— Ton oncle Jean? Ah! çà, crois-tu que j ai besoin de toi pour soigner mon père?

— Oh! ma cousine...

— En voilà assez. Tu partiras cet après-midi.

— Et... où que j'irai?

— Où tu voudras. Tu es jeune, tu as des bras, tu peux travailler; ça te changera.

— Ça me changera? s'écria Jeannette, que tant de dureté révoltait à la fin. Vous trouvez donc que je ne travaille point ici? Tâchez de faire un peu mon métier! et vous verrez si vous êtes encore au lit passé 8 heures.

— Ton métier! clama Coralie furieuse; moi faire ton métier! Hors d'ici, drôlesse, insolente, ou je me lève...

— Ça serait vraiment dommage; il est si matin.

— Je te chasse, tu m'entends, je te chasse!

Jeannette sortit indignée, en fermant violemment la porte après elle, et monta tout d'un trait dans sa chambre; mais là, sa colère l'abandonna et elle tomba assise sur son lit, les jambes coupées. Partir... elle allait partir!...

Elle regarda par sa fenêtre, et ses larmes commencèrent de couler à flots. Cette chère ferme des Muriaux qu'elle n'avait jamais quittée, où on l'avait amenée si petite qu'elle ne se rappelait qu'elle au monde; ces bâtiments qui s'arrondissaient autour de la cour, ces pommiers, ce petit muret par-dessus lequel on voyait on-

duler la plaine, ce vieux clocher de Berneville qui là-bas pointait dans la verdure !... Et toutes ces bêtes qu'elle aimait ; les vaches qu'elle soignait, la bringée qu'elle seule savait traire !... les poules qui la suivaient partout, les lapins qui, lorsqu'elle entrait dans leur niche, la regardaient d'un air de connaissance en plissant leur nez !... Il fallait quitter tout cela ! Et le pauvre Moustache qui devenait si vieux, qui grognait après tout le monde, excepté après elle ! Allons ! on le tuerait, bien sûr... Et la pensée de toutes ces choses, l'affection de tous ces êtres lui remontaient au cœur ; elle sentait qu'on lui arrachait la moitié de sa vie.

Et pourtant, s'il n'y avait pas eu l'oncle Jean, ne serait-elle point partie d'elle-même?

N'aurait-elle pas cherché la première à échapper à ces continuelles obsessions, à ces persécutions affreuses ? Oui... mais l'oncle Jean !

Au moment où elle pensait à lui avec un redoublement de chagrin, elle le vit entrer dans la cour, son semoir sur l'épaule, marchant par grandes enjambées lentes ; il semblait préoccupé et las. Il leva la tête et l'aperçut ; et après s'être assuré que personne ne l'épiait, il dit d'une voix presque basse :

— Reste là-haut. Faut que je te cause.

Et l'escalier de bois cria sous ses pas.

Lorsqu'il parut dans la chambre, elle poussa un gémissement douloureux et il s'arrêta tout saisi de la voir ainsi éperdue, sanglotante.

— Qu'est-ce qu'y a encore? soupira-t-il avec découragement; mais qu'est-ce qu'y a ?

— Y a, répondit-elle en étouffant ses pleurs, y a que je m'en vais, mon onc' Jean!

— Comment ça, tu t'en vas?

— Je m'en vas; on me chasse.

— Et où ça que tu t'en vas ?

— Est-ce que je sais, moi?

— Et qui ça qui te chasse?

— Mme Coralie !

— Coralie ? Ah ! mais, ah ! mais, j'suis donc plus le maître chez moi, dis donc?

— Eh ! non, mon onc' Jean, vous ne l'êtes plus. Vous l'savez bien que vous n' l'êtes plus, y a longtemps.

— Y a tout de même des bords à tout, reprit Chantavoine avec

violence. T'es une Chantavoine ! C'est moi qu'es ton gouverneur ! On ne te renvoira pas comme ça, sans ma volonté, peut-être... Allons, cause voir un peu, raconte ce qui s'a encore passé.

Et il s'assit sur l'unique chaise, tout tremblant d'émotion.

Jeannette était trop bouleversée elle-même pour lui rien cacher ; elle lui raconta l'insolence de Coralie, le renvoi brutal qu'elle lui avait signifié.

— Voyez-vous, mon onc' Jean, je voulais rester avec vous, mais je vois bien qu'il faut que je parte. Si je ne m'en vas pas, c'est des misères pour vous, et pour moi le bon Dieu sait ce que ça va être ! Moi, ça ne me dérange pas. Elle a raison, Mme Coralie ; je saurai bien me placer. A la loue de Varencières il ne manquera pas de gens pour me prendre ; on sait que je connais l'ouvrage.

A ces mots, le vieux éclata.

— T'irais à la loue de Varencières, toi, Jeannette ? Attends un peu, je vas lui parler, à Coralie !

— A ne vous écoutera point.

— Nous allons voir ça, par exemple ! C'est pas parce que je ne dis rien d'habitude qu'ils vont pouvoir me faire tourner tout le temps à leur idée ! Je t'ai prise, je t'ai élevée, j'te garde, nom d'un nom ! Ça serait manquer à mon frère, d'abord... Il a beau être mort...

Il s'était levé ; il marcha quelques instants par la chambrette ; une grimace de rancune contracta son visage.

— Et dire que tout ça, continua-t-il, c'est la faute à mon galvaudeux de frère ! S'il n'avait pas mangé tout son bien, est-ce que je t'aurais sur les bras, à ct' heure ? T'aurais pas besoin de moi ; tu serais mariée, pt'être d'un qui vaudrait Désir pour l'instruction !...

— Oh ! mon onc' Jean !

— Oui, j'sais bien, tu l' haïs, l' Muterel. Eh ! bien moi aussi ; et je trouve que t'as raison. J'ai bien vu ses manières ; faut pas croire que j'ai les yeux bouchés... N'empêche qu'hier, c'était pas une affaire ; quand t'aurais trinqué...

Jeannette se tordit les bras.

— J'ai pas pu, mon onc' Jean, j'ai pas pu !

— Je ne t'en veux pas plus que ça. Mais tout de même, du moment que j'étais là, il n'y avait pas d'exposition... Et puis tu as claqué si tellement fort !...

— Vous voyez bien qu'il faut que je m'en aille !

— C'est ça! Faut que tu t'en ailles... Eh ben! et moi, qu'est-ce que j'vas devenir, alors?

Il s'emportait; il ne vit pas le regard de soumission suppliante que lui adressait Jeannette.

— Tu vas t'en aller, me laisser tout seul, après que je t'ai nourrie jusqu'au jour d'aujourd'hui. Tu vas trouver de l'ouvrage! Et moi, quel ouvrage que je vas trouver? C'est le cas de le dire, quand on devient vieux vaudrait mieux être tué.

— Mais mon onc' Jean, qu'est-ce que vous voulez? s'écria Jeannette avec désespoir. J' peux pas rester si on me renvoie. C'est pas moi qui vous quitte, vous l' savez bien. Vous serez seul avec Coralie qui aura bien soin de vous... moi je ne vous verrai plus!

Chantavoine eut un sourire amer. Ses yeux se gonflèrent et il resta quelques secondes muet, le visage frissonnant, fixant le plancher.

— Tu crois qu'elle me soignera bien, Coralie, reprit-il sourdement. Eh! bien non, a ne me soignera pas bien.

— Elle m'a dit...

— Elle t'a dit ce qu'alle a voulu. Mais je le sais, va, a ne me soignera pas bien. Et tout ça, vois-tu, rapport à une seule chose... Faut bien que je finisse par le dire... car il n'y a qu'un mot qui serve... Tout ça parce que...

Une sorte de hoquet le prit; sa figure grimaça. Tout à coup ses yeux débordèrent, et son dépit, ses déceptions, sa profonde et irrémédiable douleur s'exhalèrent à la fois en plaintes déchirantes, pendant que Jeannette épouvantée se jetait dans ses bras, l'embrassait, le suppliait de ne pas se désoler ainsi.

— A ne m'aime point! A ne m'aime point! Y a longtemps que je m'en doute, va! Mais je ne voulais point le croire... Moi qui l'aime si tellement!... On est fini bête, anuy, avec les enfants qu'on a!... A ne me regarde seulement plus; j'peux ben crever, ça ne la dérangera point... Mais si! que je te dis! T'as beau dire... Vas-tu la défendre, au jour d'aujourd'hui?... Ct' idée que j'ai eue, de signer ce papier! Me v'là dans leur puissance! J'ai pus rien. J'sis vieux; v'là mes jambes qui me portent mal... Bientôt j' pourrai pus travailler... Et puis tout ça, ça vous avance un homme; je sens quéque chose qui s'a cassé là... As-tu bientôt fini de m'flatter toi, continua-t-il en la repoussant avec colère. Toi non plus, tu ne m'aimes pas!

— Oh! si c'est possible!

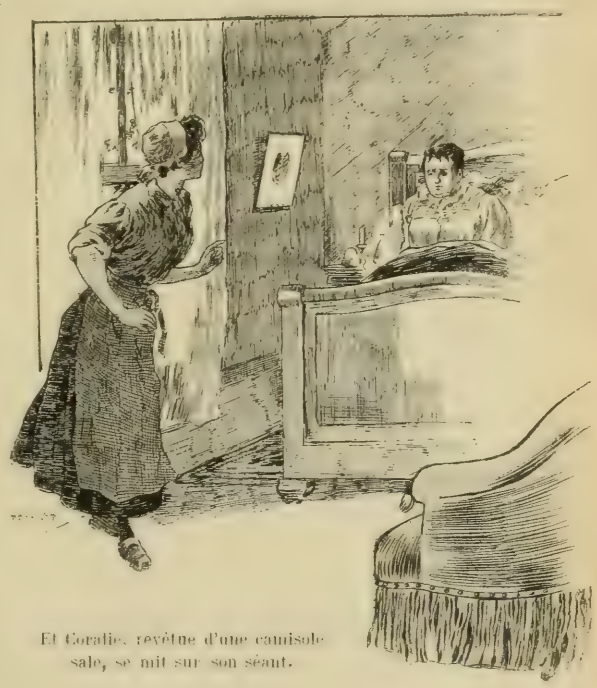
— C'était pas la peine l'autre fois, après le décès de la bourgeoise, de faire tant la sucrée. Mon onc' Jean, qu' tu disais, je ne vous quitterai jamais ; j' vous l' promets sur ma part du bon Dieu... Parait que tu n'y tiens plus à c'te part-là... L' bonhomme ne va plus ; pour sûr qu'il sera malade bientôt ; il n'a rien... Eh bien! qu'il crève tout seul, alors !

— Mon onc' Jean! mon onc' Jean ! J' veux bien rester! j' vous aime !... c'est pas ma faute !

C'en était trop; durant trop longtemps sa force morale avait été mise à une excessive épreuve.

La scène de la veille et celles qu'elle venait d'essuyer coup sur coup l'avaient épuisée ; elle n'en pouvait plus; ses nerfs prenaient le dessus.

Tout à coup elle vint se rouler sur son lit dans un paroxysme de désespoir, en poussant des cris aigus.



Et Coralie, revêtue d'une camisole sale, se mit sur son séant.

L'exaltation de Chantavoine tomba tout d'un coup en présence de cette crise violente. Au milieu de son chagrin, une consolation lui vint du spectacle de cette autre douleur ; son égoïsme en fut flatté ; et en même temps un sentiment meilleur, l'affection véritable qu'il avait pour cette pauvre fille, se réveilla très fort en lui. Il comprit que vraiment celle-là lui était attachée, qu'elle ne le quitterait pas de son plein gré ; les preuves de dévouement qu'elle lui avait données lui revinrent en foule ; il repassa vivement dans

son esprit la vie atroce qu'elle menait à cause de lui; et en son geant à sa dureté, il éprouva quelque remords.

— C'est bon, dit-il d'une voix attendrie ; t'éluge pas comme ça. Je sais bien que t'as bon cœur. Vois-tu, je me suis fait une accoutumance de toi... j' pourrais pas m'en passer.

Jeannette s'était peu à peu calmée; elle sourit à Chantavoine à travers ses larmes.

— J'vas voir Coralie. Elle n'est pas plus maline que ça, mais c'est la fierté qui la coupe. A ne pourra point refuser de te garder. Et puis si a refuse... eh ben, je partirai acanté toi, donc ! On verra ce qu'ils diront alors, quand ils m'auront renvoyé et qu'il faudra que tu me gagnes ma vie. Faudra qu'ils soient bien crapules, ou bien que la honte les prenne !

Et Chantavoine, sans attendre de réponse, quitta la chambre e descendit l'escalier d'un pas ferme.

Pour la première fois depuis bien longtemps Jeannette eut un mouvement de joie : justice lui était rendue par celui auquel elle se dévouait, et elle trouvait qu'elle n'avait pas acheté trop cher ces paroles qui consolaient enfin son cœur brisé...

Mais lorsqu'elle fut seule, l'horreur de sa situation lui apparu de nouveau.

Qu'allait-il advenir de l'entretien que Chantavoine allai avoir avec sa fille ? Rien de bon, probablement. Elle étai bête, entêtée, vaniteuse; nul doute que son mari, furieux de l'avanie publique de la veille, ne l'eût montée; et quels raisonnements avoir avec une telle femme ? D'autre part, Chantavoine n'était-il pas à la fois violent et faible ? ou bien il allait s'emporter jusqu'à la fureur, ou bien il allait céder, s'humilier... S'il faisai un coup de tête, s'il la suivait, la douleur d'avoir quitté sa fille, de s'être irrémédiablement brouillé avec elle lui serait promptemen fatale ; et que deviendrait-elle sans ressources avec ce vieillard malade, fou peut-être? S'il consentait, par timidité, par lâcheté d'âme, à la sacrifier, que deviendrait-il, lui, le pauvre bonhomme livré sans défense par l'indifférence d'une fille indigne à la haine d'un gendre avide de s'en débarrasser ?

Comme elle agitait ces pensées douloureuses, la voix de Chantavoine parvint jusqu'à elle, haute, menaçante ; et en même temps la voix aigre de Coralie perça le plancher. La dispute avait commencé tout de suite ; elle éclatait avec une violence terrible à en juger par les échos retentissants qui emplissaient toute la maison

Puis il lui sembla que Chantavoine baissait le ton, dominé par les irades de plus en plus aiguës de Coralie ; bientôt la voix du vieux s'assourdit, se mouilla, se traîna en modulations suppliantes ; enfin Mme Muterel parla seule, longtemps, et ses paroles, bien qu'inintelligibles pour Jeannette, lui arrivèrent comme un bruit de menaces, avec des intonations volontaires et dures, des allures d'ultimatum impitoyablement posé.

Le silence se fit : elle sortit sur l'escalier ; mais elle vit son oncle debout sur la première marche ; il lui fit signe de rentrer dans sa chambre et monta.

Hélas ! il n'avait plus la mine décidée et le maintien hardi. Timide, embarrassé, honteux de lui-même, il s'assit lourdement.

Et comme elle le regardait avec anxiété :

— Voilà, dit-il péniblement. A veut bien que tu restes... Seulement... y a des conditions.

— Qu'est-ce qu'il faut faire, mon onc' Jean ?

— A veut que tu demandes pardon à Désir.

— Oh !!!

— A dit que tu l'as calotté devant le monde et qu'il faut que tu lui fasses des excuses devant le monde, à ce soir, après souper.

— Et... si je n'y en fais point, d'excuses ?

— Faut que tu t'en ailles... Oh ! j'y ai parlé fort ; j'y ai dit que je partirais avec toi.

— Et qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Alle a dit : Ça sera un malheur, mais tant pire pour toi si tu obstines.

— Et alors ?

— Ben... alors... j'sais pas moi, c'est à toi de voir...

Jeannette réfléchit. Ainsi pour elle jamais le calice ne serait épuisé ; toujours une lie plus amère resterait au fond et il lui faudrait la boire... Elle poussa un soupir plaintif, ses mains se crispèrent dans un geste de prière...

— Est-il parti pour longtemps, M'sieu Muterel ? dit-elle enfin.

— A m'a dit qu'il ne rentrerait qu'à ce soir. Tu vois, t'as le temps d'y penser.

— J'y penserai ; je tâcherai que vous soyez content de moi.

— Ah ! bon sang, s'écria Chantavoine avec un renouveau de colère, c'est quéque chose tout de même d'être obligé à ça. Aussi, je sais, si tu ne peux point t'y décider... tant pire, alors nous partirons !

— Merci, mon onc' Jean. Mais vous ne seriez point heureux...

— C'est à toi de voir, Jeannette.

Et il sortit ne voulant pas, n'osant pas en dire davantage, bien convaincu d'ailleurs que sa nièce avait compris le nouveau sacrifice qu'il espérait d'elle.

Elle descendit à son tour et reprit machinalement son ouvrage. Dans le trouble de son esprit, elle ne démêlait qu'une chose : qu'on était au matin, qu'il ne rentrerait que le soir, qu'elle avait devant elle une journée de tranquillité : et, reculant instinctivement devant l'horreur du parti à prendre, elle s'abandonnait à cet abattement tranquille, à cette torpeur éperdue qui souvent détendent les âmes les plus tourmentées lorsque quelques heures de répit les séparent d'une crise décisive.

Bientôt cependant elle réagit, sentant qu'il fallait prendre une décision, s'y faire et s'y tenir.

Mais plus elle songeait, plus tout son être se révoltait à la pensée d'obéir, de s'humilier devant ce misérable...

Tout à coup une idée lui vint. Elle se rappelait les paroles qu'il y avait deux ans, sur le chemin de Varencières, Jacques de Berneville lui avait dites : Si jamais vous êtes lasse de la vie qui vous attend, rappelez-vous à moi.

Se rappeler à lui ? Ah ! oui peut-être...

Elle ne l'avait revu que quelques rares fois, de loin, à l'église... Bien souvent elle avait pris le chemin du château : un jour même elle avait pénétré dans le bois, s'était mise à cueillir des genêts, espérant naïvement qu'il passerait encore dans la clairière, à la poursuite d'un lièvre ou d'un chevreuil, et qu'elle le verrait, lui parlerait peut-être.

Oh ! lui parler, non... le voir seulement...

Et au retour de ces douces pensées, Jeannette, oubliant tout le reste, cessait de presser les trayons de la bringée qui tournait vers elle sa tête où luisaient de gros yeux humides, comme étonnés.

Allons ! elle était folle ! Le vicomte d'alors, le comte d'aujourd'hui songeait bien à elle !

Est ce que depuis deux ans il était venu, seulement une fois, aux Muriaux ? Jamais plus on n'y avait vu que l'homme d'affaires qui venait toucher les termes, examiner les bâtiments... Et pourquoi M. Jacques se rappellerait-il une pauvre fille comme elle ? Pour sûr il gardait rancune à son oncle Jean qui avait voté contre lui ; il ne se plaignait point parce qu'il était bien payé ; mais il ne

remettrait jamais les pieds à la ferme, c'était sûr! Pour cela il aurait fallu qu'elle, Jeannette... elle était folle, encore une fois, folle !

Et elle tira si nerveusement que la bringée, impatientée, donna dans le seau un coup de pied qui le renversa à moitié.

Et pourtant... il n'y avait pas d'autre ressource pour elle... c'était sa dernière carte à jouer! Oui... elle se rappelait maintenant... c'est elle qui avait empêché le vicomte de signaler à son père la manœuvre des Muterel, la signature qui mettait Chantavoine à leur merci.

Elle avait fait cela par amour pour son oncle Jean, pour empêcher que ses enfants ne lui fissent des misères. Mais aujourd'hui, est-ce qu'elles ne débordaient pas, les misères?

Si M. Jacques voulait encore... Rappelez-vous à moi, qu'il a dit...

Pourquoi ne tenterait-elle pas cette dernière chance ? Peut être qu'en la voyant le comte de Berneville se souviendrait qu'il avait été bon pour elle dans le temps ! Oui, bon pour elle... et c'était le seul, avec son oncle Jean !

La matinée s'avançait; il fallut préparer le repas de midi. Coralie, bien entendu, n'y parut pas et resta, suivant l'usage, à manger noblement dans ses appartements. Mais pour témoigner que l'état de guerre durait toujours, elle n'admit point Chantavoine à sa table, et le bonhomme s'en vint piteusement comme autrefois manger avec ses domestiques la cuisine de Jeannette.

(A suivre.) Joseph L'Hopital.

L'ANGE[1]

(*Suite.*)

VII

Mme de Rouvières avait voulu apporter elle-même le plateau de laque où était préparée la collation accoutumée de la convalescente, l'œuf à la coque avec de minces petites tranches de pain grillé, le blanc de poulet, la grappe de chasselas et le verre d'eau rougie qu'on arrangeait comme une dînette de poupée sur des soucoupes de vieux saxe.

Elle le posa doucement auprès du lit, entre-bâilla les persiennes afin que Laurette eût en déjeunant le plaisir de voir le ciel comme tendu de soie pour une fête somptueuse, la mer frissonnante qu'égayaient les mâts pavoisés de multicolores drapeaux, les régates des yachts dont les voiles gonflées semblaient, entre les frêles feuillages des mimosas et les palmes des phœnix, de grandes ailes d'oiseaux.

— Ne trouves-tu pas, ma chérie, qu'il y a trop de jour dans la chambre? demanda-t-elle; ne crains-tu pas d'avoir mal à la tête?

Laurette lui répondit :

— Que vous êtes bonne pour moi, maman, et que je vous remercie! Mais j'y pense, puisque je ne suis plus malade, puisque M. Pierrelugue ne vient plus, m'a-t-il affirmé, que pour avoir le plaisir de bavarder cinq minutes avec moi et s'informer de mon appétit, pourquoi vous êtes-vous condamnée, par ce beau soleil, à me tenir compagnie, n'avez-vous pas accepté l'invitation de lady Hastings? Vous vous seriez tant amusée à ce lunch qu'ils doivent donner à bord de leur yacht!

Micheline l'embrassa.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 11 juin.

— Crois-tu donc, ma pauvre Madonette, s'écria-t-elle, que je puisse m'amuser sans toi, et n'est-ce pas mille fois meilleur d'être ensemble? Il me semble que je ne t'ai jamais aimée autant que depuis cette maladie, que nous avons été séparées l'une de l'autre pendant des siècles, que je t'avais perdue et que je t'ai enfin reprise... Et toi, m'aimes-tu bien, m'aimes-tu de tout ton cœur, songes-tu encore à nous quitter, à déjà te marier?

Elle s'arrêta interdite, épouvantée, regrettant la minute d'expansion où avaient jailli de ses lèvres ces imprudentes et suggestives paroles, où elle venait d'attiser tout à coup le feu qui paraissait éteint, de ressusciter tant de souvenirs dans l'âme de Laurette, de lui rappeler l'échéance naguère ajournée.

Mais la convalescente, avec un long regard vers le ciel, et de vagues roseurs aux pommettes comme en quelque douloureux effort, tendit les deux mains à sa mère, l'attira auprès d'elle au bord du lit, murmura de cette voix brisée qu'ont parfois les femmes quand elles se confessent ou qu'elles vident tout leur cœur en un soir d'inexorables adieux :

— Approchez-vous, maman, et écoutez-moi bien... Non, je ne songe plus à me marier, et pourtant ce fut mon plus cher désir; j'aimais et j'aime encore M. de Vareilhes, j'eusse été heureuse au delà de tout si vous eussiez consenti, le jour où il vous demanda ma main, à nous fiancer, j'étais digne de lui comme il était digne de moi...

Micheline se taisait, comme si elle avait eu de nouveau le vertige devant un gouffre ténébreux.

Et Laurette continua avec de grands frissons de fièvre :

— Je ne me marierai pas, je renonce à tout ce qui m'avait enchantée et ravie, au bonheur que j'avais souhaité, au foyer que j'avais rêvé, je renonce à cet amour infini et délicieux, je renonce à la vie si douce, si paisible, si imprégnée de tendresse, que je menais entre vous et mon père... Dieu avait ses desseins sur mon avenir, il n'a pas voulu que je meure si jeune et m'a conservée pour que je me consacre désormais à lui... J'ai fait le vœu, tandis que j'étais en péril, que je souffrais, d'abandonner le monde si je me guérissais, d'entrer dans l'ordre le plus humble, le plus utile, d'être une des Filles de Charité qui soignent les pauvres, les infirmes et les agonisants...

Mme de Rouvières eut un cri de folie :

— Je ne le veux pas, je ne le veux pas!

Elle redevenait la mère qu'ébranlent de brusques remords, qui n'écoute que son cœur, qui voit s'éloigner vers d'éternels exils son unique enfant, qui essaye de la retenir dans ses bras, de lui barrer le passage, balbutiait désespérément :

— Tu ne nous aimes donc pas, tu es donc malheureuse auprès de nous ?

Laurette reprit en la regardant avec une compassion infinie :

— Ayez du courage, maman, habituez-vous peu à peu à la pensée

Elle le posa auprès du lit, entre bâillants les persiennes.

que je ne partagerai plus bientôt votre vie... Ne m'accusez pas d'ingratitude, ne doutez pas de ma tendresse... Vous êtes heureux, vous vous aimez, vous n'aurez, pour combler la place vide, qu'à rapprocher vos chaises, mon père et vous, qu'à vous embrasser quelquefois en pensant à votre petite Madonette, en prononçant son nom... Vous vous direz que je ne vous oublie pas, que je prie soir et matin pour qu'aucune peine ne trouble, n'attriste jamais ce bonheur et cet amour, que je suis bien tranquille, bien gaie, insoucieuse sous ma cornette blanche... Et mes lettres vous feront plaisir, vous prouveront que je n'ai pas cessé de vous chérir, que je n'envie plus rien...

vais que c'était plus difficile que ça de balayer une chambre. (Chap. XI.)

Mme de Rouvières répétait, au milieu des sanglots qui lui déchiraient la poitrine, qui l'épuisaient :

— Je ne le veux pas, je ne te laisserai pas faire cette folie, je t'empêcherai bien de partir !

Et Laurette lui baisa les mains comme si elle se soumettait à cet appel éperdu, comme si elle eût espéré que le contact de ses lèvres la calmerait, s'écria :

— Je suis bien lasse, maman, je n'ai plus la force de parler, mes paupières se ferment... Embrassez-moi, ne soyez pas méchante...

VIII

Seuls en face l'un de l'autre, dans le petit salon où les vases pleins de fleurs desséchées, l'arrangement symétrique des meubles que ne déplaçaient plus les caprices changeants d'une femme, la poussière qui ternissait les glaces, les frêles statuettes, la table à thé, les babioles préférées de Micheline, attestaient le désarroi de leurs âmes, l'inquiétude qui les avait torturés durant toute cette longue semaine, les suggestions de fuite qui ne cessaient de les assaillir, le dégoût que leur inspirait la villa louée avec le rêve d'y couler des jours de perpétuelle fête, d'y faire une halte inoubliable, et qui leur avait porté malheur, qui avait encadré leurs premières angoisses, leurs premières défaillances, l'amant et la maîtresse légitimes rougissaient de honte, n'osaient plus garder ces masques de tristesse, continuer ce dialogue de mensonge, dissimuler l'égoïste joie qui avait succédé à leur stupeur, entravé leur élan de révolte, séché leurs larmes.

Ils acceptaient le sacrifice de l'admirable cœur qui se dévouait, qui s'anéantissait pour sauver leur amour en péril, ne cherchaient plus à se donner mutuellement le change, à déplorer l'inconcevable vocation qui leur enlevait Laurette, ne se demandaient plus ce qu'ils allaient tenter pour la reconquérir.

Flottantes épaves qui dérivent en les remous limoneux d'un fleuve débordé, ils n'avaient plus la force de faire leur devoir, d'être braves, d'être honnêtes, de renoncer au bonheur, n'hésitaient plus devant l'héroïque comédie que jouait leur enfant, voulaient croire, en dépit de leur conscience, qu'elle était sincère, qu'elle obéissait vraiment à un vœu sacré, qu'elle disparaissait

sans rien regretter de tout ce qu'elle avait aimé, de tout ce qu'ell avait souhaité, se voyaient délivrés, apaisés, rassurés, respectés oubliant leurs soucis, s'aimant à l'adoration jusqu'à la mort.

Et à voix basse, Mme de Rouvières murmura :

— Nous ne parviendrons pas à l'assagir, à triompher de so entêtement!

Et M. d'Astérille s'exclama, les yeux fixés sur le tapis :

— Que la volonté de Dieu soit faite!

IX

Comme s'ils avaient eu l'espoir de s'absoudre ainsi eux-même de l'égotisme odieux qui pétrifiait leur cœur, Robert et Michelin se donnaient des preuves exagérées d'un renouveau d'amour, s brûlaient l'un à l'autre, s'épuisaient en des étreintes démentes, s fouettaient de baisers, vivaient en une sensuelle griserie.

La résolution de Laurette — ce vœu mystique de jeune fille qu avait cru entendre la salutation annonciatrice de l'Ange, qui faisai la retraite à vingt ans, qui voulait devenir la servante des miséreux l'infirmière dont la coiffe blanche, la robe de bure frôlent les lit d'hôpital — s'était ébruité dans le monde, mettait en émoi ceu qui la connaissaient, qui l'aimaient, et jusqu'aux indifférents qu rien ne passionne.

Mlle d'Artigues, miss Maud Hastings, toutes les amies de Lau rette étaient aussitôt accourues, persuadées qu'il s'agissait d quelque fausse nouvelle, que la convalescente la démentirait e éclatant de rire, en se moquant de leur crédulité.

Mais la Madonette, avec une suprême douceur, une résignatio séraphique, métamorphosée, trouvant en sa faiblesse la force d sourire encore, leur avait dit adieu, distribué des souvenirs de leur bals, des parcelles de son intimité.

Et elle demanda à Claire d'Artigues, à la confidente de ses rêves à l'amie qu'elle avait appelée « cousinette », de prolonger sa visite de s'attarder après les autres à son chevet, s'exclama, cependan que les battements affolés de son cœur l'étouffaient, que des larme perlaient aux boucles de ses cils :

— Dis-lui, ma petite Claire, que je ne partirai pas pour l noviciat sans l'avoir revu, que je l'aimais bien, que j'eusse ét

heureuse de devenir sa femme... Et s'il souffre trop, tu le consoleras... Et puisque Dieu nous sépare, puisqu'il me prend, je veux, tu m'entends et tu le lui conseilleras, tu exauceras cette prière de ta meilleure amie, je veux qu'André m'oublie et n'être plus dans sa mémoire que la fleur fanée qui dort entre les pages d'un livre, je veux qu'il cherche ailleurs de nouveau les tendresses que mérite son cœur, qu'il se marie...

Et Mlle d'Artigues se révolta, s'écria en la couvrant de baisers :

— Tu vois que tu l'aimes, que tu le regrettes, que tu souffres... Ce n'est pas possible que vous ne vous mariiez pas, que tu te fasses sœur de charité... Non, ce n'est pas possible, tu as perdu la tête, tu avais le délire quand tu as fait ce vœu... Quel prêtre ne t'en délivrerait, ne te défendrait de prendre ainsi l'habit avec aussi peu de vocation ?... Tes parents ne sauraient te le permettre... Et s'il faut un miracle pour te rendre la raison, nous le ferons, André et moi, parce que nous t'aimons.

Et la Madonette murmura, comme déjà loin de la vie :

— A quoi bon ? Je me suis donnée à Dieu, je ne me reprendrai pas !

X

M. de Vareilhes s'était assis, comme sans avoir conscience de ses actes, dans le fauteuil que lui avait désigné Mme de Rouvières.

La politesse indifférente où il cherchait en vain quelque trace de sympathie, l'accueil morne que lui faisaient les parents de Laurette comme s'il venait les importuner au milieu de leur détresse d'une vieille histoire qu'ils avaient oubliée, la farouche résignation qui s'accusait en ces gestes las, en ce sourire figé sur des lèvres mortes, en ces visages éteints, le glaçaient, le démontaient, augmentaient sa nervosité.

Bien que discrètement — parce qu'il s'imaginait que, l'âme brisée de douleur, la malheureuse mère ne recevait personne, se cloîtrait à côté de sa fille — le capitaine ne l'eût pas demandée, Micheline avait précédé M. d'Astérille dans le salon, avait tenu à l'assister dans toute cette inévitable et périlleuse entrevue.

Ils ne se quittaient plus, elle et lui, même pour se relayer au chevet de la Madonette, semblaient se surveiller, douter de leur

propre courage, craindre que l'un ou l'autre ne se prît soudain à interroger sa conscience, ne défaillît dans les dernières heures de lutte, ne compromît par quelque démarche irréparable, par quelque aveu affolé, la trêve que leur accordait le Destin, ne les rejetât hors du monde, humiliés, flétris, bafoués.

— Vous m'excuserez, Madame, commença André, qui ne parvenait pas à affermir sa voix, à maîtriser son émotion, si j'ose ainsi, sans que ni vous ni M. d'Auberton m'en ayez encore donné le droit, troubler votre recueillement, dans votre tristesse, dans la cruelle épreuve que vous traversez, si je reviens de nouveau à la charge, bien que nous ayons si peu d'espoir que Mademoiselle votre fille consente à épargner un tel déboire à tous ceux qui l'aiment, à oublier le vœu funeste, irraisonné, qu'elle fit en l'épouvante de mourir... Je pouvais croire que vous me jugeriez digne de Mlle d'Auberton, que ses confidences achèveraient de vous rassurer, que vous seriez heureux de fiancer deux cœurs qu'enchantait le même rêve, mais, hélas ! cette maladie ne vous a pas permis de me répondre, a ajourné des projets de bonheur qui vous avaient peut-être souri...

Micheline respira son flacon de sels, regarda furtivement Robert de ses yeux à demi clos comme afin qu'il ne commît pas l'imprudence d'interrompre M. de Vareilhes.

Et celui-ci continua avec des inflexions de prière, cette ardeur éperdue que les passionnés mettent à défendre leur amour :

— Aujourd'hui, ce bonheur est en péril, et ne devons-nous pas nous unir pour le protéger, pour le sauver, tenter un violent effort pour que cette âme ingénue échappe à l'hypnose qui l'a envahie, écoute les conseils qui la détournent d'une pareille folie, ne songe plus qu'à apaiser vos angoisses, qu'à aimer et à être aimée? Êtes-vous sûrs d'avoir épuisé tous les moyens de la convaincre, de la ramener, qu'il ne reste pas, en un cœur aussi sensitif, aussi tendre que le sien, quelque fibre intacte qui vibrera et la réveillera?

Mme de Rouvières hocha la tête et s'écria :

— Nous avons tout essayé, nous ne recommencerons pas ces lamentables, ces inutiles assauts, nous acceptons la lourde croix qui pèsera jusqu'à la mort sur nos faibles épaules... Laurette sera religieuse, puisqu'elle le veut, puisqu'elle l'exige, et si j'en souffre désolément comme mère, je ne saurais comme chrétienne m'opposer plus longtemps à son désir... Je compatis à votre peine, mais

qu'est-elle auprès de la nôtre ?... Quand on a votre âge tout s'oublie si vite...

Elle tordait entre ses doigts un mouchoir de batiste, en tamponnait ses lèvres, y étouffait de brusques et rauques quintes de toux.

Et elle ajouta en un besoin inéluctable de mentir :

— Nous aurions été heureux, mon mari et moi, de ce mariage, et nous le regrettons!

M. de Vareilhes s'inclina tandis qu'elle se levait et regagnait sa chambre comme épuisée de fatigue. Il pleurait et contemplait, à travers ses larmes, comme avec une tentation de le voler, de le couvrir de baisers, un délicieux pastel blond et rose de Laurette qui reposait sur un chevalet.

Et Robert, qui n'avait pas prononcé une parole, ouvrit tout à coup ses bras au jeune officier, l'étreignit contre sa large poitrine, sanglota :

— Mon pauvre enfant, mon pauvre enfant!

XI

Ce furent ensuite des jours pareils à l'eau dormante d'un étang.

Aussi fraîche qu'avant la mystérieuse maladie dont avait triomphé sa jeunesse, affectant de rire parce qu'on persistait à la soigner, qu'on la croyait anémiée, délicate, qu'on la suppliait de complètement se guérir, de ne pas affronter trop tôt la rudesse du noviciat, les épreuves d'une existence de privations et de pauvreté, Laurette s'ingéniait à feindre la plus grande insouciance, à parler joyeusement de la règle étroite et despotique qu'elle allait accepter, se chiffonnait des cornettes, semblait une écolière impatiente qu'attirent des initiations ignorées, qui s'apprête à changer de pensionnat.

Elle disait parfois à sa mère et à M. d'Astérille, avec son pur regard virginal, que ne ternissaient et ne troublaient pas ces innocents mensonges :

— Je n'ai jamais été plus heureuse, il me semble que je vais voir de tout près le ciel, mais il faut que vous me promettiez d'être bien raisonnables, lorsque nous nous dirons adieu, de ne pas vous mettre en peine de moi, de ne pas pleurer.

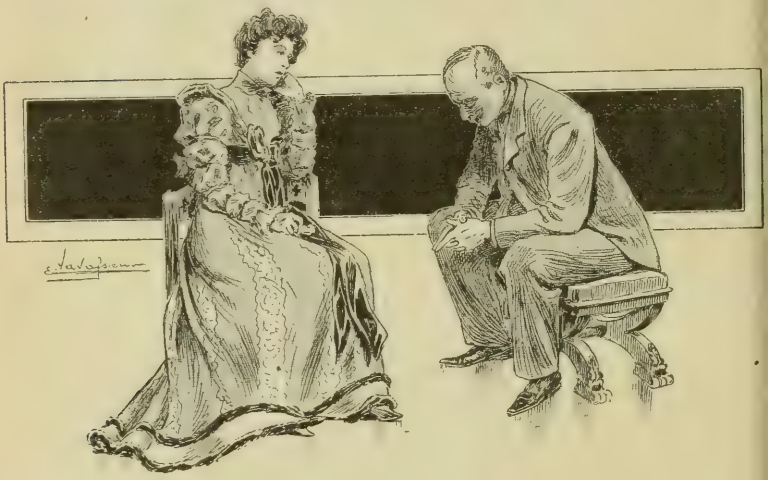
Elle faisait son lit, s'habituait aux tâches serviles qu'on impose

aux novices, interrogeait, une gaieté factice dans la voix, les domestiques qu'attendrissait sa douceur, qui se sauvaient tout à coup pour essuyer leurs larmes, gouaillait :

— Je croyais que c'était beaucoup plus difficile que ça de balayer une chambre!

Elle allait chez ses amies et les recevait, et toutes s'étonnaient de son air tranquille et allègre, de sa rayonnante joie.

Un soir, Maud Hastings, plus clairvoyante que les autres, remarqua les fibrilles rouges qui serpentaient sur la sclérotique



Et M. d'Astérille s'exclama : « Que la volonté de Dieu soit faite! »

bleuâtre de ses yeux, la pressa de questions, la força à avouer qu'elle avait pleuré et à peine dormi, murmura :

— Je suis sûre, mon cœur chéri, que vous nous trompez, que cet inconnu vous épouvante et que vous regrettez quelque chose!

Et elle lui répondit :

— C'est vrai, j'ai un peu pleuré cette nuit en songeant que je n'aurai plus autour de moi ces fleurs que j'aime tant, qui me délectaient et m'embaumaient, pas même une rose de haie, pas même un pauvre bouquet de violettes qui coûte deux sous, plus une fleur sur ma table ou à mon corsage... Heureusement que nous approchons du mois de Marie, qu'on en jonchera, je l'espère, les petites chapelles du parloir et des corridors!

Et Mlle d'Artigues lui écrivait :

« Ne te figure pas que je t'oublie, que je t'aime moins, ma chère, ma meilleure, ma seule amie, mais je n'ose plus venir te voir, cela me rend trop malheureuse, me fait trop mal au cœur ! Ah ! comment peux-tu avoir le courage de tout abandonner, de *nous* désespérer ! »

XII

La nuit tombait, une nuit tiède et douce qui fleurait le printemps, qui se mêlait aux fumées bleuâtres éparses dans la campagne, lorsque Laurette descendit du coupé, embrassa Mlle d'Artigues, qui chuchota :

— Je ne t'ai pas trop fait attendre, dis ?

Elles gravirent, appuyées l'une à l'autre, les marches du perron, et tandis qu'elles s'arrêtaient à l'entrée du hall dans l'incertaine lumière que diffusaient les hautes lampes voilées de gazes et d'artificiels pétales de roses, Claire, qui avait accroché son chapeau de paille au pupitre d'un lutrin, dont l'aigle massif luisait ainsi qu'une armure, s'exclama :

Elles gravirent les marches du perron.

— Mon Dieu, que tu es donc jolie et mystérieuse, ce soir !

Comme pour une redoute de Mi-Carême où elle eût rêvé d'intriguer son flirt, de murmurer des phrases de moquerie derrière l'éventail, la Madonette s'était enveloppée dans une longue mante de moire aux reflets changeants qui évoquait les modes de l'autre siècle, les portraits de Chardin, en avait rabattu la capuce fanfreluchée de rubans, tuyautée, jusque sur ses sourcils, y cachait son profil délicieux de petite vierge de missel, la colonnette frêle de son cou, la sveltesse idéale de sa taille, et tenait à la main un pa-

quet noué de faveurs blanches qui ressemblait à une boîte de bap tême.

Elle sourit et murmura d'une voix de mélancolie :

— N'est-ce pas la dernière fois que je veux plaire et que j'ai l droit d'être coquette ?

Puis, avec un émoi croissant qu'elle essayait en vain de dissi muler, elle ajouta :

— M. de Vareilhes est-il déjà arrivé?

Mlle d'Artigues lui répondit :

— Oui, depuis une heure... Veux-tu que nous montions tout d suite dans l'atelier, que j'assiste à votre entrevue ?

Et Laurette s'écria :

— Je connais le chemin et j'aime mieux que tu ne sois pas là

Elles s'embrassèrent avec une tendresse câline et confiante d bonnes camarades qui ne se séparent qu'à regret, et ne l'obsédan ni de prières nouvelles, ni de suprêmes et inutiles conseils, Clair se contenta de balbutier docilement :

— Soit, ma chérie, tu viendras ensuite me retrouver dans m chambre !

Et cependant que son amie s'en allait au lamentable rendez vous dans un frémissement harmonieux de mousseline et de soie fuyait d'un pas léger de visionnaire qui brave les souffrances, qu les offre à Dieu comme une rançon magnifique, qu'exalte le rêv des béatitudes promises, elle soupira :

— Le comprendra-t-elle, aura-t-elle la force de lui dire un éter nel adieu, d'affronter sa douleur?

Laurette avait soulevé la portière de l'atelier, et les nerfs tendu à se rompre, se raidissant afin qu'il ne s'aperçût pas de son trou ble, soudainement affaiblie, la gorge et la poitrine tellement ser rées, tellement vibrantes, qu'elle se demandait avec une affreus angoisse si elle ne s'écroulerait pas comme une masse inerte a premier choc, elle tendit la main à M. de Vareilhes qui s'était aus sitôt incliné, exhala cette douce plainte :

— Vous voyez que j'ai tenu ma promesse, que je ne pars pas san vous avoir revu, sans vous avoir consolé.

Elle avait posé doucement sur une table son petit paquet, dégag ses doigts de l'étreinte démente qui les emprisonnait et les meur trissait, et continua :

— Vous aurez été, croyez-le bien, avec mes parents, mon uniqu affection, vous avez possédé mon cœur, et désormais votre sou

venir imprégnera toutes mes prières... et je souhaite qu'elles vous protègent dans la vie, qu'elles soient exaucées, qu'elles vous donnent le bonheur, que Dieu, dont j'accepte la loi, dont je deviens l'humble servante, m'accorde en retour la grâce d'être comme votre ange gardien...

Il l'interrompit avec une âpreté farouche :

— Je vous en remercie, Mademoiselle, mais je n'aurai guère besoin de litanies et d'oraisons dans la retraite où je compte, moi aussi, chercher le repos...

— Que signifient ces paroles, André? dit-elle épeurée, glacée comme par une violente rafale de bise qui balaye dans le ciel des paquets de feuilles mortes.

— Je vous aimais, Laurette, je vous adorais, je vous adore toujours, quoique vous ne me le permettiez plus, quoique vous m'abandonniez, quoique vous démentiez vos premiers aveux... je ne pourrai pas vous oublier... ces lendemains de désolation, de nostalgie, l'amertume, l'existence loin de vous et sans vous m'épouvantent trop, me rendraient fou, vous me condamnez à mourir, et je me tuerai si vous n'avez pas pitié de notre amour!

La Madonette haletait, les yeux fixes, la bouche brûlée de fièvre.

Elle clama, d'un accent de suppliciée que torturent d'inexorables nains de bourreau :

— André... je vous en conjure, André, épargnez-moi... Vous ne savez pas comme vous me faites mal... comme je suis à plaindre... Si vous m'aimez, ne me demandez plus rien, ne m'empêchez pas de partir... Nous ne pouvons pas nous marier ensemble... Nous ne pouvons pas... Non, non, de grâce, ne me forcez pas à me disculper... Je vous aime, je vous aime, je vous aime, mais il faut que nous nous séparions, que nous renoncions à notre rêve, que vous m'oubliiez... Il le faut, André, il le faut...

Elle se trainait les mains jointes devant lui, affolée, découragée, n'ayant plus de volonté, prête à révéler le secret qui était enfoui au fond de son cœur, les oreilles et le cerveau remplis de ces menaces sinistres, de ce glas funèbre, répétait :

— Je vous aime, je suis digne de vous... N'en doutez jamais, André... Et promettez-moi, donnez-moi votre parole que vous n'attenterez jamais à votre vie... Ne me rendez pas plus malheureuse que je ne le suis...

M. de Vareilhes l'avait relevée et avec quelque chose de fra

ternel, il la porta sur un des grands fauteuils d'osier qui meublaient la vaste pièce enveloppée de stores blancs.

Ces cris de détresse, ces supplications, ces terreurs le déconcertaient, l'apaisaient, le navraient.

Il se reprochait le surcroît de douleur qu'il avait infligé à Laurette. Il en était honteux autant que d'un sacrilège, s'arrêta devant cette immense angoisse comme sur le parvis d'un temple mystérieux que nul ne doit profaner.

— Laurette, fit-il, ma chère, ma bien-aimée Laurette, je jure que je vous obéirai... Je ne veux rien savoir.. Je mets ma vie sous votre protection... Je vous adore et je vous vénère...

Elle le regarda comme elle eût regardé le ciel, à l'heure douce où se lèvent les étoiles, où les ténèbres s'emplissent d'enchantements et d'apothéoses, et, lui montrant le paquet noué de faveurs :

— André, reprit-elle, voulez vous accepter un souvenir de moi le petit livre où je notais jour par jour l'amitié naissante, l'amitié qui devint si vite et si facilement de l'amour, le bouquet de cassis que vous m'avez envoyé, un soir, et qui me rendit fière et heureuse, la bague d'or que je ramassai dans le sable à la pointe de la Croisette, toutes mes chères reliques?

Il sanglotait, le visage écrasé dans les doigts.

Et Laurette rejeta brusquement la capuce et la mante, apparut en beauté, rayonna comme une vision de rêve, apâlie en la blanche robe de mousseline, se décoiffa d'un large geste lumineux, épandit sur ses épaules ses tresses dénouées.

Elles les couvraient ainsi que d'une chape éblouissante, d'un flot de clartés féeriques, d'un sillage de soleil, la transformaient en idole, frissonnaient, victimes promises au sacrifice.

Et tandis que M. de Vareilhes l'écoutait en extase, courba inconsciemment les genoux, la Madonette prononça cet acte d'offrande :

— Je vous donne aussi les boucles blondes que vous aimiez, que nul n'effleurera que vous, et je désire, je souhaite qu'elles vous portent bonheur!

Et l'ayant tordue en une poignée comme un écheveau de soie, elle moissonna pour lui sa chevelure, le sourire aux lèvres, à grands coups de ciseaux.

XIII

Depuis que Laurette était partie pour commencer le postulat prudent que la règle de Saint Vincent de Paule impose ainsi qu'une suprême épreuve et aux désabusées de la vie dont le cœur saigne encore, rêve d'oublier, aspire à l'éternel repos, et aux inquiètes chercheuses de sensations que quelque coup de tête, quelque brusque dépit métamorphose, éloigne du monde, et aux mystiques que hantent les promesses de l'Évangile, qui mêlent des nostalgies d'extase à leur dévotion et aux croyantes simples et chastes qui se donnèrent à Dieu dès que s'éveilla leur âme, aux charitables qui ne songent qu'à alléger les misères des autres, — depuis qu'elle s'accoutumait à braver le dégoût, à soigner les malades et les vieillards, à frôler les agonies, qu'elle s'endurcissait aux fatigues de ce pénible métier de servante et d'infirmière dans l'hospice de petite ville où on l'avait aussitôt envoyée, Micheline et Robert continuaient leur comédie d'amour. Mais aucune flamme qui réchauffe, qui illusionne, ne jaillissait des cendres qu'avaient mouillées trop de larmes.

Je vous donne auss les boucles blondes.

Ils ne parvenaient pas, malgré ces efforts surhumains, à être leurs propres dupes, à redevenir, bien que tout péril fût conjuré, qu'ils n'eussent plus à craindre de nouvelles surprises, de brutales révélations, le couple heureux, confiant, passionné de jadis, ne jouissaient qu'à demi de cette quiétude, de ce bonheur qui étaient faits des chagrins, des désillusions de leur enfant, en avaient honte comme d'une fortune injustement acquise, presque volée.

Et M. d'Astérille, avec son cerveau vibrant, sa nature sentimentale, sa loyauté chevaleresque, en souffrait plus encore que Mme de Rouvières, s'accusait rudement, comme s'il eût été le seul coupable, avait des colères silencieuses de prisonnier qu'entrave sa chaîne, qui ne peut secourir ceux qu'il aime.

Il avait refusé, quoique chacun le leur conseillât, de se distraire en de nouveaux exodes, de quitter la villa qui faisait songer à une cage où est mort un oiseau, où rien ne chante plus, où des araignées tissent leurs toiles grises, de s'éloigner de tout ce qu'avait laissé derrière elle la douce sacrifiée.

Et il prétextait des promenades, des visites lointaines pour se réfugier, pour s'enfermer, pendant des heures entières, dans la chambre de Laurette, y apporter chaque jour des fleurs comme en un sanctuaire.

Elle n'avait pas la tristesse navrante des lieux inhabités, vivait, suggérait des espoirs de retour, gardait sa divine odeur de jeunesse.

Et tout y était resté à la même place, dans le désordre du départ et des adieux, la robe de mousseline que quelques cheveux striaient de longs fils d'or, la mante de soie jetée sur le lit, les mules qui avaient roulé jusqu'à la fenêtre, les photographies signées de Maud, de Claire et de Miochine en des cadres blancs, les nœuds de cotillon, les babioles amuseuses, épinglées autour de la glace, le paravent clair à petits carreaux, à pochettes, où sommeillaient des vues de Venise, de Lugano, de la côte bleue, ses décors préférés, ses successives haltes, les chaises recouvertes d'une cretonne anglaise semée de grandes corolles d'orchidée mauve, le bureau gracile que décoraient d'allégoriques marqueteries dans le goût de l'autre siècle, le vieil écritoire rouillé, sali, bossueux, qu'elle avait acheté, un jour, en une échoppe de Ravenne, qu'elle aimait, sans savoir pourquoi, plus que tous ses bijoux, le buvard que gonflaient des lettres inachevées, des programmes de pantomime et les dernières invitations de ce carnaval qui avait fini par un glas d'exil, les plumes d'oie en un cornet de verre irisé, des épingles d'écaille-

et une houppette toute givrée encore de poudre de riz et d'où s'évaporait un vague arome de violettes mourantes.

Robert en conservait la clef, n'y tolérait aucune autre présence que la sienne ou celle de Mme de Rouvières, gardien jaloux qui veille sur la chapelle où reposent les épaves d'une religion persécutée, s'y recueillait en de torpides songeries, y évoquait, y retrouvait en des colloques d'hypnose le fantôme de l'absente.

Et il regrettait ce que la Madonette avait distribué avant de disparaître, eût voulu rechercher, dérober une à une les parcelles de son passé, — les bagues, les bracelets, les boucles de ceinture, les livres d'heures, les montres qu'elle avait tendrement partagés entre ses meilleures amies.

Que deviendraient-elles?

Ces mains étrangères ne les profaneraient-elles pas, ne les oublieraient-elles pas fatalement sur quelque table d'hôtel ou quelque banquette de sleeping-car, ne les jetteraient-elles pas bientôt au fond d'un tiroir avec les choses démodées, les jouets qui ne font plus rire, qui encombrent, qui usurpent la place des caprices prochains, des cadeaux attendus?

Laurette avait-elle brûlé ou donné aussi à miss Hastings et à Mlle d'Artigues le journal de sa vingtième année, les pages adorables où s'était reflété son cœur, le carnet dont la disparition inexpliquée l'obsédait et l'angoissait?

Et ses cheveux, ses beaux cheveux ensoleillés, sa couronne et son manteau de blonde lumière que, sans attendre le jour solennel où elle prendrait l'habit, où elle prononcerait les vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, où elle en joncherait comme d'une moisson radieuse les marches de l'autel, elle avait sacrifiés soi-même, les cheveux qu'il eût contemplés dévotement, qu'il eût enveloppés en de magnifiques étoffes, qu'il eût couverts de baisers, où traînaient-ils à présent?

Etait-ce vrai qu'au crépuscule, la veille de son départ, elle les eût jetés comme un bouquet inutile dans la mer, que les vagues les eussent dispersés, emportés au loin, roulés en leurs sombres volutes?

Une après-midi, comme elle pèlerinait à son tour vers la chambre triste, Micheline, qui avait poussé doucement la porte, surprit Robert en une de ces douloureuses rêveries, où il s'annihilait.

Le front dans les doigts, avec devant lui une poupée en loques,

vêtue en contadine romaine, un bonnet jauni d'enfant, des roses artificielles de première communiante, il se lisait à voix haute ces phrases ingénues d'un brouillon de souhaits que la Madonette avait griffonnés naguère sur les marges d'un cahier de dictées :

Vous êtes si bons pour moi que j'ai toujours peur de ne pas être assez tendre et assez sage, et je suis contente que ce soit moi, au lieu de vous, qui aie été si malade. Je vous remercie de tant m'aimer, de me rendre si heureuse, et je me souhaite d'abord à moi que vous m'aimiez encore plus dans cette année ; puis je vous souhaite à vous, cher papa et chère maman, de ne pas être une minute en mauvaise santé, de ne pas éprouver la plus petite peine, et que nous vivions toujours comme maintenant, que nous ne nous quittions jamais.

La voix étouffée par les larmes, il hoqueta mot par mot :

Je vous embrasse de toutes mes forces, de tout mon cœur, comme aucune petite fille n'a encore embrassé ses parents.

Et Mme de Rouvières l'interrompit, lui posa les deux mains sur les épaules comme si elle eût voulu le reprendre, l'arracher à ce passé qui menaçait de nouveau leur amour, sanglota désespérément :

— Ah ! tu ne pourras plus m'aimer, Laurette sera toujours entre nous !

(A suivre.) René Maizeroy.

L'AFFAIRE NAYL [1]

(Suite et fin.)

L'interrogatoire fut écouté avec une malveillance manifeste. Jean-Louis, l'aîné, qui répondit le premier, déclara nettement qu'il n'avait pas pris part à l'assassinat, qu'il s'était même efforcé de l'empêcher, mais qu'on l'avait solidement tenu, lui et ses frères, dans un coin de la chambre, pendant que le crime se consommait. Le président remontra combien ces allégations étaient invraisemblables. — Pourquoi, s'ils étaient opposés à l'assassinat, avaient-ils accompagné les assassins? — On les y avait forcés. — Dans quel but ? — Impossible de le dire. — Mais quand on va faire un mauvais coup, on ne mène pas avec soi des gens tout exprès pour servir plus tard de témoins. — A cela l'accusé ne répondait pas. — Vous êtes tous les trois vigoureux ; Brossard était d'une force extraordinaire. Si vous aviez lutté vous auriez au moins servi à donner l'alarme. Un assassinat est impossible au milieu d'un bourg, même par une bande, en présence de trois hommes déterminés. — Point de réponse. Quand ce fut le tour du jeune frère, et qu'on lui demanda pourquoi, au lieu de rejoindre son régiment, il

Elle se jeta au cou de son mari

(1) Voir les numéros de *La Lecture,* depuis le 18 juin.

s'était jeté dans la bande des réfractaires, il se troubla et ne répondit pas.

— Est-ce votre père qui vous a donné ce conseil ?

— J'ai fait comme les autres, répondit-il ; mais pour l'assassinat, ni moi ni mes frères n'y avons trempé ; nous nous serions fait tuer pour l'empêcher.

— Taisez-vous, dit impérieusement le président, au moins pas d'hypocrisie.

On fit entendre plusieurs témoins pour démontrer que les frères Nayl étaient depuis huit jours avec les réfractaires du canton de Saint-Jean-Brévelay ; qu'ils avaient accompagné la bande à Kerdroguen, et soupé chez le meunier, et qu'enfin ils étaient entrés avec les autres dans la maison du maire.

Ces dépositions, qui portaient sur des faits connus et avoués, n'offraient aucun intérêt. Les voisins attestèrent qu'ils n'avaient rien entendu, ce qui prouvait qu'il n'y avait pas eu de lutte. De la maison située en face de celle de M. Brossard, on avait vu de la lumière dans sa chambre, et l'ombre de plusieurs personnes ; mais on n'y avait pris garde, parce qu'il était naturel qu'il conférât cette nuit là avec les soldats et les gendarmes. Une déposition terrible fut celle du médecin. Il dit que, selon toutes les probabilités, Brossard avait été fortement saisi aux quatre membres, et qu'on l'avait ainsi assassiné sans qu'il pût essayer de se défendre. Il avait reçu dix-huit coups de couteau, dont les plaies étaient horribles. Les assassins s'étaient acharnés sur son cadavre, car il avait dû mourir après les premiers coups.

Ces détails produisirent un tel effet que, l'audience ayant été levée en ce moment, après une journée fatigante, le président crut devoir prendre des mesures pour empêcher l'escorte des prisonniers de traverser les groupes. L'agitation durait encore le lendemain dans la salle, et l'on se répétait tout haut les détails de la déposition du médecin avant l'entrée de la cour. Il n'y avait plus à entendre que les témoins à décharge et les plaidoiries. M. Jourda avait passé plusieurs heures avec les accusés après l'audience de la veille, et l'énergie de leurs protestations avait fini par triompher de ses doutes ; mais il me dit avec accablement que toutes les convictions étaient faites, et qu'il fallait accoutumer la famille à l'idée d'un recours en grâce. Le principal témoin à décharge était le vénérable curé de Saint-Allouestre, vieillard de soixante-seize ans, qui émut un instant l'auditoire par la chaleur de ses protestations

— Les croyez-vous capables d'une méchante action? disait M. Jourdan; capables d'un assassinat?

Mais quand le témoin avait répondu à ces questions, le procureur du roi lui demandait quelles étaient les opinions de la famille. Le père des accusés n'était-il pas ce même Nayl qui, en 1802, avec Sapinaud et l'abbé Moisan, avait réussi à jeter sur la côte de Saint-Gildas dix mille fusils envoyés par les Anglais? N'avait-il pas gardé pendant trente ans, pendue dans sa maison, à côté de son crucifix, l'épée d'un capitaine de volontaires qu'il avait tué de sa propre main? Un tel homme, après avoir poussé ses fils à se faire réfractaires, ne pouvait-il pas leur avoir soufflé l'idée de l'assassinat? Le curé lui-même n'avait-il aucun reproche à se faire? Depuis la révolution, on ne chantait plus le *Domine salvam* à la paroisse de Saint-Allouestre. Pas un des jeunes conscrits des deux dernières années n'avait rejoint son régiment. L'évêque lui en avait écrit. Et qu'avait-il répondu à son supérieur ecclésiastique, à son père spirituel? — Je ne puis condamner une conduite que j'aurais tenue si j'étais à leur âge. Je ne puis conseiller de prêter un serment que je ne prêterais pas si on me le demandait. — La pièce était au dossier. Le curé avait poussé l'aveuglement jusqu'à prêcher l'insurrection en termes à peine couverts. N'avait-il pas, un dimanche, après le prône, récité tout haut, sur les marches de l'autel, un Pater et un Ave Maria pour *nos braves jeunes gens?* Personne ne s'y était trompé...

M. Jourdan voulut intervenir; mais le procureur du roi prit le témoin à partie, et lui parla sévèrement de ses devoirs et de la responsabilité qu'il encourait. Les débats étaient terminés. Avant d'en prononcer la clôture, le président s'adressa aux trois frères, et leur rappela qu'aucun témoin n'avait appuyé la supposition invraisemblable sur laquelle était fondée leur défense :

— Je vous répète, ajouta-t-il, ce qui a été dit dans l'instruction : s'il est vrai que vous soyez les victimes des assassins et non leurs complices, ils sont vos plus cruels ennemis, et vous ne leur devez aucun ménagement. Il vous est facile de mettre la justice sur leurs traces. Ce sont vos seuls témoins à décharge, il ne peut y en avoir d'autres. Votre obstination à ne pas les dénoncer sera relevée contre vous comme une preuve que vous n'attendez rien de leur témoignage. Jean-Louis, dit-il en s'adressant à l'aîné des frères, vous avez une jeune femme que vous aimez... Je vous indique le seul moyen de vous sauver...

Marion s'était levée convulsivement en entendant prononcer son nom. Son mari se leva aussi. Sa figure devint rouge, puis toute pâle. Il ouvrit la bouche, comme s'il allait parler ; mais il resta muet. Ses deux frères s'étaient levés à demi en se tournant vers lui. Il regarda Marion, qui avait l'air d'une morte ; mais elle dit à demi-voix, de manière à être entendue jusqu'aux sièges de la cour :

— Plutôt mourir !

Son mari se retourna vers la cour, et dit d'une voix assurée :

— Je n'ai rien à dire ; je suis innocent !

Les plaidoiries ne pouvaient être longues. La délibération du jury ne dura que quelques instants ; et la cour ne tarda pas à rapporter un arrêt portant trois condamnations à la peine de mort. Je m'étais épuisé en vains efforts pour emmener les parents. Le président lui-même les avait fait conjurer de se retirer ; mais ils restèrent jusqu'au bout. A les voir à ce dernier moment, on aurait dit que leur raison était égarée.

VIII

Il faisait nuit depuis longtemps ; le fond de la salle était assez obscur, et la foule s'écoulait avec lenteur. Les huissiers s'empressèrent avec beaucoup d'humanité de nous ouvrir une communication intérieure ; mais Marion voulait embrasser son mari ; elle me tirait avec une telle force, que je fus contraint de la suivre. Quand nous entrâmes dans la cour, les condamnés descendaient par une autre porte, environnés de gendarmes. Marion fendit la foule et se jeta au cou de son mari. Comme il avait les menottes aux mains et que son émotion le faisait défaillir, il fut soutenu par un vieux brigadier de gendarmerie, dont une grosse larme mouilla la moustache.

La mère s'approchait aussi toute tremblante pour embrasser ses enfants ; mais M. Jourdan fut au-devant d'elle en me criant de ramener Marion ; et il leur fit comprendre, non sans peine, qu'il valait mieux aller à la prison et éviter la foule. Un huissier arrivait dans le même moment porteur des mêmes instructions de la part du président des assises. Il était chargé de dire à la famille que tout

accès lui serait donné auprès des prisonniers, et que, s'ils se décidaient à signer une demande en grâce, la cour tout entière l'apostillerait. Nous revinmes par les petits murs, afin d'éviter la foule. Arrivés dans la chambre, le père se mit à genoux, les deux femmes s'agenouillèrent aussi derrière lui, et il récita tout haut le *De Profundis*, les femmes répondant à chaque verset. La prière finie, Marion se leva et me dit qu'elle allait aider sa belle-mère à se mettre au lit; que pour elle et le père, ils passeraient la nuit à prier. Puis, en me serrant la main, elle ajouta :

— On vous laissera peut-être entrer ce soir.

Je la compris, et je sortis aussitôt. Je ne pouvais pas parler parce que les larmes me suffoquaient. D'ailleurs, que leur aurais-je dit? Je marchai dans la neige et tête nue jusqu'à la prison. Le froid glacial qu'il faisait apaisait un peu le mouvement de mon sang. Le concierge m'introduisit sur-le-champ, en me disant que M. Jourdan était avec eux.

— Eh bien, m'écrai-je en entrant, car je n'avais qu'une seule pensée, avez-vous signé votre appel?

Ils ne me répondirent rien, et restèrent immobiles, l'œil fixe, le visage en feu.

— Parlez-leur, me dit M. Jourdan, dont la voix me fit tressaillir.

Je portai les yeux sur lui, et je m'aperçus qu'il pleurait.

— Voilà plus d'une heure, me dit-il, que je les supplie d'en appeler. Cet appel nous donnera plusieurs mois; on fait beaucoup avec du temps. Il suffit que quelqu'un de la bande soit arrêté, pour que leur innocence devienne évidente. Car j'y crois, dit il avec explosion et en se levant, j'y crois invinciblement à cette heure; et s'ils meurent, ils emportent pour toujours ma paix avec eux. Mais vous les voyez tels qu'ils sont depuis le jugement, immobiles comme des statues. J'ai prié, j'ai supplié, je me suis mis à genoux devant eux; j'ai parlé de leur père et de leur mère, de la femme de Jean-Louis, de moi-même : je leur ai dit tout ce que j'ai pu imaginer, rien ne les remue. Mais, malheureux! dit-il en retournant à eux et en secouant le plus jeune des frères, c'est un crime que vous faites-là!

Et changeant tout à coup de sentiment :

— Au nom de Jésus-Christ, dit-il, au nom de votre père et de votre mère! par pitié pour moi...!

Et il lui embrassait la tête et les mains, qu'il couvrait de

larmes. Cela dura longtemps avec un emportement d'effroi et de compassion que je ne puis dire. Enfin Yvonic se leva :

— Il n'y a pas de justice, dit-il d'une voix rauque. Il vaut mieux mourir tout de suite.

Nous n'obtînmes pas d'autres paroles. On vint nous dire qu'il fallait les quitter jusqu'au lendemain. Alors Jean-Louis me dit tout bas :

— Que fait elle?

— Elle compte que vous en appellerez, lui dis-je. Ce sera pour tous le coup de la mort si vous vous obstinez.

— A la grâce de Dieu! dit-il; mon parti est pris.

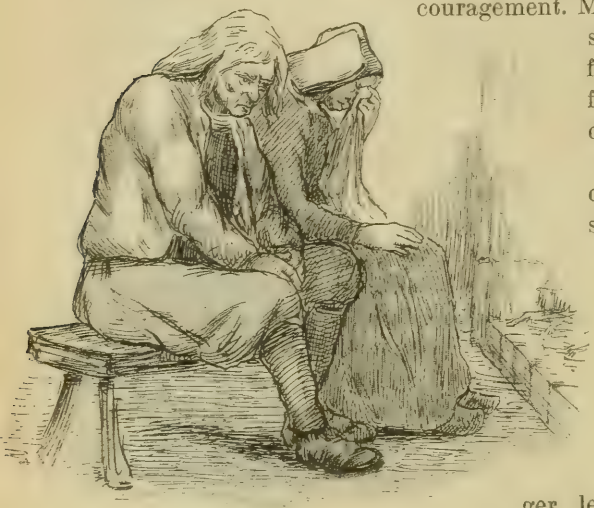
Quand je me trouvai dehors avec M. Jourdan, il me sembla que tout tournait autour de moi. Il me donna rendez-vous chez lui le lendemain matin à huit heures.

Nous avions résolu de retourner de bonne heure à la prison, et d'y mener avec nous toute la famille pour obtenir enfin la liberté d'agir. Nous trouvâmes le père et la fille assis sur des escabeaux devant un feu éteint, qu'ils ne songeaient pas à rallumer. Ils avaient passé la nuit là, immobiles et silencieux. Le père se leva, et fut serrer avec force la main de M. Jourdan. — Ne me remerciez pas encore, Nayl, lui dit-il. Je n'ai pas fini. J'espère que je les sauverai ; mais il faut qu'ils m'y aident. — La figure du vieillard resta morne, et je vis qu'il n'avait aucune espérance. — La vieille devient folle, nous dit-il d'un air d'accablement. Et, en effet, j'appris de Marion que sa belle-mère paraissait avoir perdu le sentiment de ce qui se passait. Pour elle, elle était active et déterminée ; et l'on voyait que l'espoir survivait en elle avec la ferme résolution d'agir. Quand nous l'eûmes mise au courant de ce qui s'était passé dans la nuit, et que nous lui parlâmes d'essayer de les attendrir : — C'est bien inutile, dit-elle, puisque leur parti est pris. Mais si le juge leur disait lui-même qu'il faut appeler, peut-être changeraient-ils. — Ce fut pour nous un trait de lumière. Ces quelques mots nous donnaient le secret de l'obstination des trois frères qui ne croyaient plus à la justice humaine, et ne voulaient plus disputer leur vie, moitié par découragement, moitié par indignation. Nous courûmes en toute hâte chez le procureur du roi. — Que voulez-vous ? dit-il à M. Jourdan. Je ferai tout pour seconder vos efforts. Quoique la condamnation soit juste, la pensée de voir ainsi mourir, dans la force de la jeunesse, ces trois hommes dont la vie a été pure jusqu'ici, me bouleverse. Je ne puis signer la demande en grâce;

mais quand mon rapport me sera demandé, je puis vous dire d'avance qu'il sera favorable à une commutation. — Une demande en grâce! s'écria Jourdan. Eh, monsieur, ils ne veulent pas même en appeler. Ils veulent mourir tous les trois; ils ne nous écoutent pas, ils n'écoutent pas leur famille. Mais, monsieur Hervo, dit-il, nous ne sommes plus au tribunal, je ne plaide pas ici; vous avez devant vous un vieil ami, dont vous connaissez la loyauté, et dont vous estimez le bon sens. Écoutez bien ce que je vais vous dire: ils sont innocents tous les trois! — Il prononça ces derniers mots avec une grande énergie, et les larmes lui vinrent aux yeux. M. Hervo voulut en vain reprendre les preuves qu'il avait développées devant la cour ; Jourdan l'interrompit, et, avec une animation extraordinaire et une éloquence que je n'ai depuis jamais retrouvée dans personne, il commença un plaidoyer dont la force fut irrésistible. Il parla des confidences qu'il avait reçues, de ses visites à la prison; il dit tout, jusque dans le plus grand détail; il montra la noblesse, la droiture de ces trois belles âmes. Ce n'étaient pas des raisons qui eussent triomphé devant un tribunal; mais là, à cette heure solennelle, il était impossible de ne pas subir l'influence de cette parole enflammée, de cette conviction absolue. M. Hervo fut ému d'abord, puis troublé. Ses scrupules s'éveillèrent; et dès qu'il y eut un doute dans son esprit, il devint plus ardent que Jourdan lui-même pour obtenir une déclaration d'appel. A peine son ami avait-il fini de parler, que nous le vîmes se diriger vers la porte; nous le suivîmes plutôt que nous ne l'accompagnâmes. De temps en temps, il s'arrêtait pour nous jeter une question; nous avions réponse à tout ; il n'était pas convaincu cependant, mais il doutait: et, pour cette conscience délicate, le doute, dans un pareil moment, était déjà un remords. Nous trouvâmes les trois condamnés encore réunis; car M. Hervo avait voulu qu'on leur laissât cette consolation.

— Messieurs, leur dit-il en entrant, je viens vous dire que M. Jourdan m'effraye. Je vous ai poursuivis avec sécurité pour ma conscience; mais ce matin, il me fait trembler. Si vous êtes innocents, vous ne pourrez pas marcher à l'échafaud, ce serait me rendre responsable de votre mort devant Dieu. Depuis vingt ans que je suis juge, je n'ai jamais eu d'autre volonté que d'accomplir courageusement, strictement mon devoir. J'ai été jusqu'ici en repos avec moi-même. La pensée d'une erreur judiciaire me fait frémir. Jourdan, dit-il, préparez l'acte. Vous l'avez? donnez une plume.

Signez, dit-il à Yvonic d'un air plein de dignité et d'autorité. Yvonic n'hésita pas. Le langage, l'attitude de cet honnête homme, l'avaient réconcilié avec la société; il avait compris que la justice pouvait se tromper, mais qu'il y avait une justice. C'était celui qui devait être prêtre; et quoiqu'il ne fût pas l'aîné, il avait autorité sur toute la famille. Ses deux frères signèrent après lui. A peine le pourvoi fut-il formé, qu'ils devinrent d'autres hommes. Au lieu de cet air concentré et révolté qu'ils avaient depuis la veille, nous les vîmes pleins d'inquiétude et de découragement. M. Hervo était sorti sur-le-champ; nous fîmes tous nos efforts pour leur rendre le courage.



Le père et la fille assis sur un escabeau.

— Mais tout est contre nous, disaient-ils. Nous serons condamnés de nouveau. Nous n'aurons gagné que de prolonger notre agonie.

Nous ne pouvions pas partager leur découragement dans ce premier moment. Heureux d'avoir triomphé de l'obstacle qui nous arrêtait depuis la veille, nous nous laissions aller à ce sentiment de délivrance qui suit toujours un succès de ce genre; mais les jours suivants, le désespoir nous reprit à notre tour. Le jugement fut cassé pour je ne sais plus quel défaut de forme; nous nous en réjouissions comme d'un sursis, sans oser ni les uns ni les autres penser au lendemain. Marion était admirable; partageant sa vie entre sa mère, à moitié folle, son vieux père et son mari; toujours active, soignant tout le monde avec autant de zèle que dans les meilleurs jours, ne laissant pas voir ses secrètes angoisses, et ne succombant jamais au découragement. J'étais allé avec elle à Saint-Allouestre, à Kerdroguen,

ı Bignan. Nous avions interrogé tout le monde. Partout ıous trouvions les plus vives sympathies ; mais aucun témoignage, ɔas un mot, pas un fait, qui pût changer le caractère du procès ɛt autoriser nos espérances. Nous retournâmes une seconde fois à Bignan après la cassation ; mais nous sentîmes à ce second ·oyage que l'opinion s'était retournée contre nous. Quinze jours ıuparavant, on ne voyait que notre malıeur, et tout le monde le jugeait irrémédiable. A présent qu'un ıouveau procès levenait nécessaire, n ne pensait plus ıniquement aux ondamnés; on comɔrenait la nécessité le sauver les autres. Marion n'avait-elle ɔas elle-même obéi ce sentiment, uand elle avait dit son mari en pleine our d'assises : Plutôt mourir que é se faire dénoniateur? » On lui appelait ces elles paroles, n l'accablant 'éloges qui ıaintenant lui aisaient des lessures mor-

Je me plaçai contre la porte, mon chapeau à la main.

elles. Les grands politiques (il n'en manque pas, même parmi les gnorants et les simples) reprochaient à nos amis d'avoir repoussé ı responsabilité de l'assassinat. Ils croyaient fermement à leur ulpabilité et leur en faisaient un titre de gloire ; mais semblables plus d'un sectaire, se sentant bien à l'abri de toutes poursuites, s déclaraient avec un emportement qui n'était pas sans une orte d'éloquence sauvage, qu'il y avait de la lâcheté à désavouer ı conduite, ses amis et ses principes, pour éviter le supplice.

Marion ne s'irritait pas quand on injuriait ainsi les condamnés. Elle ne discutait pas. Elle se contentait de dire qu'ils n'avaient pas fait le coup et que par conséquent, il ne fallait pas les laisser mourir. Si je laissais paraître mon indignation, elle me regardai avec étonnement et me priait de me calmer. Nous faisions quelquefois jusqu'à huit lieues de pays dans le même jour, parce que nous allions de préférence dans les métairies isolées, où nous avions plus de chances de rencontrer les réfractaires. Marion marchait toujours devant, sans dire une parole, tenant à la main ses souliers qu'elle ne mettait que quand nous entrions dans un presbytère. Les refus de nous aider devenaient de plus en plus durs, à mesure que le temps s'écoulait, parce que le mot d'ordre avait été donné. Le recteur de Saint-Allouestre, qui avait été un des témoins à décharge, nous dit avec amertume que Marion était plus à craindre pour les réfractaires, qu'une compagnie de gendarmes mobiles. Elle se mit à pleurer sans répondre. On ne nous accueillait plus qu'en nous disant : — Vous voilà encore? Il y eut même des menaces. Je lui conseillai de rentrer à Vannes. — Vous retournerez si vous voulez, monsieur Jules, me dit-elle de sa voix douce; mais il faut que j'aille jusqu'au bout. — Les femmes, en général, lui montraient moins de mauvais vouloir. La mercière de Saint-Jean-Brévelay nous révéla en tremblant l'existence de trois cachettes creusées dans la lande du Méné-hom au temps de la première chouannerie, et dont on ne livrait le secret qu'aux initiés. Elle nous dit qu'il y aurait du danger pour nous à y aller. Nous les visitâmes l'une après l'autre ; nous passâmes plusieurs heures tapis dans la troisième : personne ne vint. Une autre femme nous avertit, après nous avoir fait jurer le secret, que Jean Brien avec plusieurs réfractaires se cachait dans les mines de Locmaria. C'était notre dernière espérance, car il n'y avait à peine une maison dans tout le pays que nous n'eussions visitée. La route était longue; Marion, quoique évidemment épuisée, la fit presque en courant. Nous arrivâmes vers le milieu du jour. Locmaria n'est ni un bourg ni un village; c'est une abbaye en ruines près de laquelle se tient chaque année une foire célèbre. Je connaissais tous les détours de ces ruines, les escaliers de pierre qui montaient à la hauteur de cinq étages et aboutissaient tout à coup dans le vide, les caveaux et les souterrains interrompus par des éboulements. Nous mîmes plusieurs heures à les parcourir. C'était une de ces grandes abbayes, où venaient autrefois s'ensevelir

s filles nobles, et qui ressemblaient plutôt à un onastère. Nous trouvâmes dans une espèce de cloître souterrain es lits de fougère encore fraiche et des traces de feu récemment eint. Il n'y avait plus de doute; ceux que nous cherchions venaient ; c'était un de leurs repaires; mais là, comme dans les landes du Iéréhom, notre présence ne suffirait-elle pas pour les écarter? Iarion sortit des ruines avec moi, me suivit jusqu'à Plumelec (il y a qu'une demi-lieue), et m'avertit qu'elle retournerait seule à ocmaria dans la nuit en passant par les prés pour ne pas être ncontrée. Je lui dis que je ne la laisserais pas aller seule, qu'il llait craindre un mauvais coup. — Il n'y aurait de danger, me pondit-elle, que si j'étais défendue. — Je compris qu'elle avait ison. Elle s'en fut, comme elle l'avait dit, à la nuit tombante. Je ntais si bien notre situation dans le pays que je tremblais de ne us la revoir. Je la suivis à distance, en prenant toutes les précaons possibles pour n'être ni entendu ni aperçu. L'entrée de l'esalier était dans la chapelle, derrière le maître-autel. Elle se tint ssise sur la première marche, depuis neuf heures jusqu'à minuit, ns les ténèbres épaisses. Vers minuit, elle entendit marcher avec écaution parmi les décombres. Elle retint son souffle; il fallait archer sur elle pour descendre à l'étage souterrain. Tout à coup y eut un chuchotement à quelques pas, et plusieurs personnes, ui cessèrent de prendre des précautions, rebroussèrent chemin avec pidité. Elle se leva alors en se nommant, en appelant par leurs oms Jean Brien, Le Pridoux, tous ceux qu'elle connaissait. On i cria de loin qu'on n'avait rien à lui dire, que ses recherches ompromettaient tout le monde, que si on nous retrouvait, elle et oi, on tirerait sur nous comme sur des bleus. Elle suivit en count ceux qui la fuyaient, tant qu'elle put les entendre. Ils lui tirènt un coup de fusil, probablement pour l'effrayer, et se mirent nsuite à courir dans la crainte d'avoir attiré les gendarmes. Je étais plus qu'à quelques pas : — C'est moi, Marion, lui dis je. lle comprit cette fois que tout était perdu. Je tirai d'elle ce récit ur morceaux le lendemain, en revenant à Vannes. Elle ne cessait répéter : — Je n'ai rien pu! je n'ai rien pu! Pour moi, qui étais pas autant qu'elle absorbé par une pensée unique, je sentais ce dernier moment moins de découragement que de colère. Ainsi s trois innocents allaient mourir! Ces hommes que nous avions nt cherchés, qui nous avaient fuis, qui peut-être avaient voulu ous tuer, les savaient innocents, et, par peur, les laissaient sous

le couteau! Tout ce peuple, ces femmes, ces prêtres, ces vieillard prenaient parti contre les innocents pour les coupables! J'étai bien près de dire comme mon pauvre Yvonic, le jour de sa con damnation : — Il n'y a pas de justice! Nous revînmes à pied, ca la fatigue ne nous faisait pas peur, et nous n'étions pas asse riches pour avoir des chevaux. La première chose que nous appri mes, en arrivant, fut l'arrestation de Le Pridoux et de Jea Brien.

IX

La vie est faite d'une si étrange étoffe, que trop souven le malheur des uns fait la joie des autres. — Je ne leur veux pas d mal, dit Marion, quoiqu'ils nous en aient fait beaucoup. Je n'ai pa voulu pousser Jean-Louis à les dénoncer. A présent, j'espère qu'il auront pitié de lui et de ses frères, puisqu'ils peuvent les sauve sans se faire plus de tort. — Quoiqu'elle fût à moitié rendue d fatigue, elle voulut sur le-champ aller aux renseignements pou savoir ce qu'ils avaient pu déjà révéler. Nous eûmes à traverse presque toute la ville pour nous rendre chez M. Jourdan. Plusieur personnes qui connaissaient Marion, et qui admiraient son dévoue ment modeste, l'arrêtèrent pour la féliciter. — Oui, oui, disait elle j'espère que le bon Dieu aura pitié de nous à la fin. — Par malheu M. Jourdan n'avait rien de bon à nous apprendre. — Je les ai vu avant-hier et ce matin, nous dit il, et, entre nous, ce sont de véri tables brigands. Ils essayent à présent de faire montre de leur principes politiques, quoiqu'il soit aisé de voir que la politique n' jamais été pour eux qu'un prétexte. Un parti est bien malheureu d'être invoqué par de tels hommes; mais c'est une honte et un douleur qui n'ont jamais été épargnées aux vaincus dans toutes le opinions. Je trouvais mon vieil ami bien diffus ce matin; Mario ne comprenait rien à tous ces beaux discours ; elle tournait alter nativement ses yeux étonnés sur moi et sur M. Jourdan : mais i ne sortait pas de ses lieux communs. Je ne tardai pas à m'aper cevoir qu'il ne voulait pas s'expliquer devant elle.

— Vous la jugez mal, lui dis-je alors; il faut la traiter sans ména gements; elle est aussi forte pour supporter le malheur, que tendr et généreuse pour consoler celui des autres.

— Eh bien! ma chère enfant, dit M. Jourdan, qui lui prit les mains et les serra, ils ne font qu'aggraver la position de nos amis. Ils se vantent tout haut du meurtre de Brossard, et accusent votre mari et ses deux frères de leur avoir prêté main-forte.

Marion ne laissa paraître aucune émotion. Elle se leva, prit sa mante et se dirigea vers la porte.

— Vous allez à la prison, lui dit M. Jourdan; mais vous ne pouvez plus vous traîner. Prenez au moins un verre de vin.

— Je le veux bien, dit-elle, car c'est vrai que je n'en puis plus ; et voilà Monsieur (en me montrant) qui n'est pas habitué à la dure comme moi et qui doit être encore plus malade.

La pauvre femme suivait son instinct en pensant d'abord aux autres ; mais j'avais alors une inquiétude par-dessus toutes celles qui me torturaient, et celle-là me venait d'elle. J'avais remarqué le déclin de ses forces à ce dernier voyage ; je savais que la famille avait mis la clef sous la porte pour venir à Vannes attendre l'issue du procès, et je me demandais de quoi on vivait depuis deux mois rue du Mené. Pour Marion, ce n'était pas son mari qu'elle allait voir : elle allait au plus pressé, c'est-à-dire à ceux qui pouvaient leur sauver la vie à tous. Je ne l'accompagnai que jusqu'à la porte, car elle me dit qu'ils seraient peut-être moins en défiance et plus généreux avec elle si elle était seule. Elle revint au bout d'une demi-heure ; elle avait les yeux rouges et gonflés, et ne me dit rien. Quand nous passâmes devant la croix du collège, elle se signa, et me dit à demi-voix : — Ce sont des païens. Ce résultat de tant d'espérances et de tant d'efforts me fit froid au cœur. J'entrai avec elle chez ses parents. La mère était dans son lit, d'où elle ne sortait plus. Le vieux père était sur son escabeau, à sa place ordinaire. Il tourna vivement la tête vers elle sans prononcer une parole; mais ses yeux parlaient. Marion baissa les siens ; il reprit son attitude morne et ne fit plus un mouvement. Marion fut droit au lit et arrangea avec soin les couvertures. Puis elle se mit à balayer, et vint enfin s'asseoir à l'autre coin de la cheminée, avec sa quenouille. Pendant ce temps-là, j'avais sûreté de tous côtés avec la liberté de l'amitié, et j'avais acquis la certitude que le pain et l'argent manquaient. — Oui, c'est vrai, me dit-elle ; car elle s'aperçut, quoique je n'eusse rien dit, que j'avais découvert sa position. Je ne puis gagner que six sous par jour en filant et quand je ne suis pas là, les pauvres vieux manquent de tout. Dites en passant chez le boulanger que vous répondez

pour nous. Vous ne perdrez pas votre argent, monsieur Jules; car, *après tout ceci*, nous vendrons la maison là-bas, et nous vous payerons de vos avances.

— Je vous enverrai aussi de quoi faire une soupe pour la malade, Marion, lui dis-je.

Elle regarda sa belle-mère.

— Nous autres paysans, dit-elle, il nous suffit d'avoir le pain assuré. Ainsi, faites ce que je vous dis et rien de plus. Cela vaudra mieux pour notre cœur.

Comme je descendais le noir escalier, j'entendis la pauvre folle qui appelait ses enfants : — Yvonic, disait-elle, mon Jean-Louis! Je m'arrêtai un instant; la voix du père s'éleva, récitant une prière...

X

Je ne vous dirai pas les jours qui suivirent, ni tous les incidents de la procédure nouvelle qui s'instruisit. La mort de Brossard n'était qu'un incident dans le procès de Le Pridoux et de Jean Brien, car on relevait contre eux deux autres assassinats. Ils persistèrent jusqu'à la fin à soutenir que les frères Nayl avaient accompagné la bande volontairement chez Brossard, qu'ils avaient su ce qu'on y allait faire, et qu'ils avaient assisté en armes à l'exécution. Quand ils furent mis tous en présence, les Nayl repoussèrent ces déclarations avec la plus grande énergie; ils soutinrent que les réfractaires leur avaient complètement caché leur dessein; que quand ils purent soupçonner un crime, ils firent tous leurs efforts pour s'y opposer, et que même au moment où l'on porta le premier coup à Brossard une lutte s'engagea entre eux et les assassins, Jean-Louis montra les traces de deux écorchures assez graves qu'il affirma lui avoir été faites pendant la lutte; mais ils furent bâillonnés, garrottés, réduits à être spectateurs impuissants du crime. Depuis ce moment, ils erraient au milieu des autres, plutôt comme des prisonniers que comme des compagnons, et menacés d'être tués à la première tentative d'évasion. Yvonic raconta dans les plus grands détails comment ils étaient parvenus à s'enfuir dans une alerte, et à se réfugier dans une hutte de charbonniers, où la gendarmerie les avait arrêtés dès le lendemain. Ce récit,

dans lequel les trois frères n'avaient jamais varié, et qu'ils faisaient tous les trois avec l'air et le ton de la vérité, faisait impression, malgré son invraisemblance, sur l'esprit du magistrat instructeur. Les causes avaient été séparées, et les Nayl devaient être jugés aux assises du Calvados, mais on les retenait à Vannes parce qu'ils étaient nécessaires à l'instruction de l'autre procès. On n'abandonnait pas l'espoir d'arriver à quelque découverte qui fût dans leur intérêt. Le procureur du roi avait fait partager sa sollicitude à tout le tribunal, et je puis même dire à toute la ville. On pensait généralement que les jurés de Caen prendraient en considération la condamnation de Le Pridoux et de Jean Brien, les angoisses d'une condamnation à mort, les longueurs d'une seconde procédure, la jeunesse, les bons antécédents des frères Nayl, et ce fait, désormais acquis, que le meurtre de Brossard n'avait pas été commis directement par eux, que leur crime, s'ils étaient criminels, n'était que d'avoir assisté en armes à l'assassinat. S'il ne sortait pas de ce nouveau procès une condamnation capitale, le roi pouvait faire grâce de la peine des galères. Échapper aux galères et à la mort, c'était désormais toute notre espérance; car la négation obstinée de Le Pridoux et de son complice nous faisait perdre l'espoir d'un acquittement. Lorsque les frères Nayl furent entendus à l'audience de la cour d'assises de Vannes, le public écouta leurs paroles avec anxiété. Tous les yeux se tournaient vers les accusés, et leurs dénégations excitaient dans toute la salle des murmures. Le vénérable M. Le Gall, qui présidait, les conjurait avec larmes de dire la vérité. Tout l'intérêt était pour les condamnés de la veille, dont on commençait à espérer l'acquittement, tandis que tout le monde, sans distinction de parti, voyait avec dégoût les nouveaux accusés; mats leur réponse fut constamment la même. Ils répétèrent que les frères Nayl étaient allés de leur plein gré, et en pleine connaissance de cause, dans la chambre du malheureux Brossard; que la lutte dont ils parlaient était une fable sans vraisemblance; que les réfractaires avaient résolu d'un commun accord, au souper, chez le meunier de Kerdroguen, de frapper un grand coup pour intimider les délateurs; qu'ils plaignaient sincèrement les Nayl, mais qu'ils ne pouvaient pas mentir pour les sauver. Ces paroles, prononcées avec une imperturbable assurance, déroutèrent toutes les conjectures. L'arrêt fut prononcé dans la soirée, et dès le matin, une voiture fermée, escortée de gendarmes, emmena les frères dans la prison de Caen.

Le Pridoux et Jean Brien laissèrent passer le délai de l'appel, de sorte que, trois jours après leur condamnation, le bruit se répandit dans la ville que l'exécution aurait lieu le lendemain. Je me rendis aussitôt chez Marion, pour la déterminer à quitter Vannes sur-le-champ. Je vis en arrivant à la porte une table couverte d'une serviette, sur laquelle on avait posé un crucifix en bois et un bénitier. Mme Nayl était morte dans la matinée. La raison lui était revenue au moment de sa mort, et elle avait connu de nouveau toute l'horreur de sa situation. Le corps était gardé par quelques voisines et par l'abbé Le Ber, qu'on était toujours sûr de rencontrer partout où il y avait des pauvres et des malheureux. Je cherchai des yeux M. Nayl et sa fille, et je fus surpris de ne pas les voir, car je savais que l'habitude des Bretons est de ne pas quitter leurs morts. — Ils sont à la prison avec Moisan, me dit, l'abbé Le Ber. (M. Moisan, dans l'espérance d'obtenir des aveux, était venu d'Auray pour conduire les condamnés au supplice. Il était doublement malheureux ce jour-là, car il partageait nos sentiments et notre conviction, et pour la première fois de sa vie, il préparait des condamnés au supplice, sans pouvoir les aimer.)

Elle marchait péniblement.

— C'est la morte, me dit M. Le Ber, qui a voulu qu'ils fissent en son nom une nouvelle tentative auprès des condamnés. « Dites-leur que j'entendrai leurs paroles quand je serai avec Dieu. » Ce sont les derniers mots qu'elle ait prononcés. Nayl s'est levé, il lui

ı fermé les yeux, l'a embrassée sur la bouche, et ils sont partis... e m'agenouillai avec les autres pour prier. Une heure environ ;'écoula. On entrait et on sortait, selon l'usage, pour jeter de l'eau ›énite sur le corps. Enfin, nous entendîmes un grand bruit et des anglots. C'était Marion qu'on apportait, l'œil hagard, l'écume à a bouche, en proie à une violente attaque de nerfs qui ressemblait ı l'épilepsie. La mort de sa belle-mère, la vue des condamnés, la ›ensée de leur supplice si prochain, avaient été trop forts pour lle; cette nature si orte et si calme avait édé à la fin.

Quand elle était enrée dans le cachot funèbre, quand elle avait ntendu les condamnés épéter leurs meurrières dénégations, uand elle avait vu Nayl découvrir ses heveux blancs t se traîner à eurs pieds en oussant des anglots déchiants, elle avait erdu tout emire sur elleuême, et à un ıoment on avait raint de la perdre. On plaça le cadavre sur des tréteaux, afin d'étenre Marion sur le seul lit qu'il y eût dans cette pauvre demeure. Je ouhaitai ardemment que le délire se prolongeât pendant vingtuatre heures. Le pauvre Nayl serrait dans ses mains tremblantes es mains de sa fille bien-aimée, puis il la quittait pour aller mbrasser en pleurant sa vieille compagne. Je sentis cette nuit-là lus de tristesse peut-être, et à coup sûr plus d'accablement, que e n'en avais éprouvé après la condamnation de mes trois amis. On s'était procuré pour tout luminaire une torche de résine. De ieuses femmes se relayaient pour prier. Pour nous, nous demeuîmes en silence toute la nuit; je voyais de grosses larmes couler

En disant cela, elle tomba sur les genoux.

le long des joues du vieillard, et je ne cherchais pas à retenir le miennes. Marion s'endormit un peu avant le jour. J'écoutais atten tivement le son des cloches, car je savais que le supplice avai lieu de très bonne heure et qu'on sonnerait l'agonie à toutes le églises. Nayl fit le signe de la croix quand il entendit le premie son lugubre. Marion se dressa sur son lit les yeux ouverts : ell écouta le son des cloches, regarda le corps de sa mère, et je vi qu'elle avait toute sa raison. Comme elle était toute vêtue, ell descendit du lit, embrassa d'abord son père, et se jeta ensuite mon cou tout en larmes. C'était la première fois qu'elle me don nait une telle preuve d'affection. Elle avait bien raison de m traiter en frère, car j'en étais un pour elle, et je le suis encor après tant d'années. Ce premier moment passé, elle s'essuya le yeux et se mit à ranger toutes choses avec son calme accoutumé On vint faire la levée du corps; j'avais demandé que cette trist cérémonie se fît de bonne heure. Il n'y eut que nous trois derrière l bière, et comme nous descendions vers Saint-Paterne, nous eûme à fendre la foule qui remontait vers le champ de foire, où l'échafau était dressé.

XI

Deux jours après, je réfléchissais tristement, dans ma mansard de la rue des Chanoines, à la position de tous mes amis, et songeais au moyen de vaincre la délicatesse de Marion pour l faire accepter l'argent qui lui était nécessaire pour aller à Caen y conduire son beau-père, lorsqu'à ma grande surprise je la v entrer chez moi.

— Bonjour, mon Jules, me dit-elle de son ton doux et calme. viens vous faire mes adieux et vous demander un service.

— Parlez, Marion, lui dis-je; vous savez que je ferai tout que vous voudrez.

— Vous n'êtes pas riche, me dit-elle, et nous... (elle hésita rougit un peu) nous ne sommes plus que des mendiants à présen Vous avez été hier payer notre loyer et notre boulanger; vous vo serez peut-être endetté pour nous; mais les bons cœurs ne regarde à rien quand il s'agit des autres. A présent, il faut que je parte mon côté, et mon père doit aller à Caen. Pour moi (elle roug

ncore), je n'ai besoin de rien; mais il faut de l'argent pour mon ère. On a bon courage à demander, Monsieur Jules, ajouta-t elle, uand ce n'est pas pour soi qu'on demande. Je suis venue vous rier de faire la quête pour nous; voyez si cela ne vous répugne as. Vous direz bien que c'est une aumône que je demande; car je 'espère plus de pouvoir rendre à nos bienfaiteurs l'argent qu'ils ous donneront.

Sa voix était posée; mais moi qui la connaissais et qui savais ce u'elle souffrait intérieurement, je n'en admirais que plus la droi- ure et la fermeté de son âme.

— Où allez-vous donc, Marion? lui dis-je, et pourquoi quittez- ous votre père?

— La mère de Le Pridoux est vivante, me dit-elle. Elle pourrait arler si elle voulait. J'irai lui demander à genoux la vie de mon ıari. Après cela, si j'échoue encore... que Dieu ait pitié de nous!

Je lui demandai où demeurait la mère de Le Pridoux.

— A Elven, me dit-elle. Il n'y a que cinq lieues, et par un bon hemin; toute grande route.

— Je vais d'abord faire ce que vous me demandez, lui dis-je, et ısuite je pars avec vous.

— Non, Monsieur Jules. Je pars à présent sans perdre une inute; et j'ai compté sur vous pour veiller sur le père et le mettre ı voiture; car il faut le conduire comme un enfant à cette heure. - Elle me tendit la main. — Adieu, me dit-elle; si je réussis, je ous reverrai.

Je la laissai partir, et je courus chez M. Jourdan, ma providence dinaire. Le vieil avocat était plus riche de bonnes œuvres que écus; pourtant il avait un cheval dans son écurie, parce qu'il ait obligé à de fréquentes courses pour son état. Il le sella lui- ême, et fit mettre un bissac sur le troussequin de la selle, pour ı'une femme pût s'y asseoir; puis il appela un petit garçon d'une ouzaine d'années, qui lui servait de domestique, et le chargea de urir après Marion sur la route d'Elven, et de la prendre en oupe pour la conduire et la ramener. Il lui mit quelques gros us dans la poche et lui donna des provisions dans un panier.

— A vous, maintenant, me dit-il, quand nous l'eûmes vu partir. oilà un écu de six francs pour votre voyageur. J'espère vous ımasser une quinzaine de francs au tribunal. Adieu et bonne ıance!

Je m'en fus tout droit au collège, où l'on ne me voyait plus

guère; et je me plaçai contre la porte, pendant que mes camarades entraient, tenant mon chapeau à la main. Je me sentais fier de cette humiliante corvée en pensant à la noble femme pour qui je la remplissais. Toutes les marchandes de billes et de gâteaux eurent tort ce jour-là, et je suis sûr que plus d'un écolier aima mieux se coucher sans souper que de passer près de moi sans vider ses poches. Nayl put partir le lendemain dans la rotonde avec une centaine de francs dans sa bourse et trois lettres de recommandation que M. Jourdan lui avait procurées.

XII

Notre petit homme n'atteignit Marion qu'à trois lieues de Vannes, parce qu'elle avait beaucoup d'avance sur lui. Elle marchait péniblement, épuisée par la faim et le chagrin, mais soutenue par une volonté ferme. Il sauta à bas de son cheval, et lui dit qu'il venait de la part de M. Jourdan pour la conduire.

— Dites plutôt que c'est le bon Dieu qui vous envoie, mon enfant, répondit-elle; car j'avais peur de rester dans le fossé.

Grâce à ce secours, elle arriva sur les quatre heures du soir à Elven. Elle alla tout droit à l'église, et pria devant l'autel de la Vierge. Puis elle s'avança vers le sacristain, qui allumait les cierges pour le salut, et lui demanda la maison de Le Pridoux.

— C'est la dernière maison du côté de Jocelyn, ma fille, lui dit-il; mais si vous venez de Vannes, vous savez qu'on y est dans la douleur.

Elle suivit la rue jusqu'au bout, sentant son cœur prêt à l'abandonner. La maison qu'elle cherchait était un peu en arrière des autres, avec une petite cour en désordre, sur laquelle elle prenait jour par une lucarne. Quand elle poussa la porte pour entrer, elle ne distingua rien dans l'intérieur; mais enfin, ses yeux se faisant à l'obscurité, elle aperçut une vieille femme assise sur la pierre du foyer. Sa quenouille était par terre à côté d'elle, et elle tenait un chapelet qu'elle oubliait d'égrener.

— Que le bon Dieu vous donne des forces, dit Marion en entrant; mais la veuve ne l'entendit pas. Elle s'approcha jusqu'à la toucher et lui dit : — Je viens vous voir dans votre affliction avec un cœur aussi affligé que le vôtre. La veuve l'aperçut alors et la

regarda un instant. Puis elle détourna la tête avec un geste de la main pour la repousser. — Non, je ne puis m'en aller, dit Marion, et pardonnez moi de venir vous troubler dans votre douleur; mais c'est plus que ma vie que je vous demande.

En disant cela, elle tomba sur ses genoux et tendit les mains vers la mère désolée. Mais celle-ci la repoussa de nouveau, car dans son désespoir elle ne pensait pas qu'on pût, sans dérision, parler de douleur devant elle. Elle essaya de parler, et sa voix s'arrêtait dans sa gorge. Enfin elle put dire :

— Mon fils est mort!... Et en même temps elle montrait la porte de sa chaumière.

— Mais moi, dit Marion toujours agenouillée, je suis la femme de Jean-Louis Nayl!

— Ah! pauvre femme! dit la veuve, et vous pleurez votre mari comme moi mon enfant!

— Hélas! dit Marion, il n'est pas mort, et vous pouvez le sauver si vous voulez. Un mot de vous, un mot de vérité, peut nous rendre à tous la vie! Je vous le demande au nom de la Vierge Marie, au nom du salut de votre enfant! Et elle versait tant de larmes que les mains de la veuve étaient toutes mouillées. Ne me refusez pas, disait Marion, si vous avez le cœur d'une femme! Je prierai pour vous et pour votre fils tous les jours de ma vie! Jugez de nos douleurs par les douleurs que vous souffrez! Miséricorde! miséricorde! au nom de la Vierge! au nom du Christ!

La pauvre mère resta longtemps dans son morne désespoir; mais enfin son cœur se fondit et sa figure fut inondée de larmes. Les sanglots vinrent ensuite et les spasmes. Marion la prit dans ses bras, baisa ses mains et ses joues, mit sa tête sur son sein et mêla ses larmes avec les siennes. Quand la nuit fut tombée, elles étaient toujours sur cette pierre froide, enlacées dans les bras l'une de l'autre, et la mère parlait de son fils; elle racontait toute son enfance et toute sa jeunesse; les jours où elle avait cru le perdre, où elle l'avait disputé à la maladie; la tendresse qu'il avait pour elle, au milieu de sa vie de désordre; elle excusa comme elle put ses crimes, car elle avait du fanatisme dans l'âme, et elle avait sucé le lait sanglant de la guerre civile; mais les sentiments de femme et de mère reprenaient le dessus, et alors elle s'apitoyait sur le sort de la malheureuse qu'elle tenait embrassée. Elle savait tous les détails de l'assassinat de Brossard, et elle connaissait deux femmes dans Elven qui pouvaient témoigner comme elle de l'inno-

cence des frères Nayl. Les réfractaires les avaient emmenés de peur que l'exemple de Jean-Pierre, s'il rejoignait les drapeaux, ne devînt contagieux. Ils les avaient tenus parmi eux comme prisonniers, et les avaient fait assister de force à l'assassinat de Brossard pour les compromettre. Marion, dans cette triste demeure, se reprochait les élans passionnés de son cœur, qui bondissait d'allégresse.

Elle fut, dès qu'il fit jour, au presbytère implorer l'assistance du curé, et visita avec lui les deux femmes que la veuve lui avait désignées. Nous la vîmes revenir le dimanche. On sortait justement de vêpres quand elle passa devant chez moi, car elle voulait me dire la bonne nouvelle avant même d'aller chez M. Jourdan. Le brave avocat faillit être suffoqué. Il embrassa Marion sur les deux joues, et nous traîna chez le procureur du roi. M. Hervo fut tellement saisi, qu'un instant nous craignîmes un malheur ; mais il se remit promptement, et s'écria qu'il allait partir pour Elven, avec M. Jourdan et moi, pour recevoir juridiquement la déposition des trois femmes. Il exigea que Marion demeurât chez lui, et la confia aux soins de Mme Hervo, qui l'accueillit comme une mère. Quand nous eûmes les dépositions en règle, il vint avec nous à Bignan, pour faire dessiner de nouveau l'état des lieux, et à Saint-Allouestre, où, d'après ces nouveaux indices, il put aussi recueillir des documents importants. Nous n'avions qu'à le laisser faire, il était aussi ardent que nous ; ni peines ni fatigues ne lui coûtaient. Il déclara, en rentrant à Vannes, qu'il voulait aller à Caen de sa personne. Sa femme nous dit qu'il n'avait pas vécu depuis que le doute s'était fait jour dans son esprit. Pendant toute l'audience, qui fut courte, on le vit, en habit bourgeois, derrière l'avocat général qui portait la parole devant le jury du Calvados. Quand ce magistrat se leva pour déclarer qu'il renonçait à l'accusation, il y avait sur la figure de M. Hervo plus d'émotion que sur celle des trois frères, que ce moment allait rendre à la liberté et à la vie. Marion s'appuyait sur mon bras, car elle ne pouvait plus se soutenir. Ses forces l'abandonnaient à ce dernier moment, où elle n'avait plus qu'à recueillir le fruit de son courage. Jean-Louis avait les yeux fixés sur elle, et il la regardait comme on regarderait un ange. Les jurés ne délibérèrent même pas. Au bout de cinq minutes, leur verdict était rendu, et les accusés ramenés à l'audience. Après avoir prononcé leur mise en liberté, le président, d'une voix émue, leur adressa ces paroles, au milieu du plus religieux silence :

— Yvonic, Jean-Pierre et Jean-Louis Nayl, une fatalité déplorable a fait peser sur vous la responsabilité d'un crime que vous aviez tout fait pour empêcher. L'épreuve que vous avez subie est terrible; vous en sortez non seulement innocents, mais dignes de toutes les sympathies et de tous les respects. Que les ardentes sollicitudes qui vous ont accompagnés jusqu'ici adoucissent l'amertume de vos souvenirs. En vous rendant à la liberté, la Cour est heureuse de s'associer à votre joie et à celle de la plus digne, de la plus courageuse, de la plus noble femme...

Le président pleurait en prononçant ces dernières paroles, et presque tous ceux qui étaient là avaient aussi envie de pleurer. A ce moment, et comme l'audience allait être terminée, M. Hervo se leva du siège qu'il occupait; il traversa toute la salle dans sa longueur, et vint aux accusés en leur tendant les bras. Un cri s'échappa de toutes les poitrines quand on vit les trois frères l'entourer et l'embrasser. Lorsque nous nous retrouvâmes le soir dans la petite maison où nous étions descendus, sur la route de Falaise, je ne crois pas qu'il y eût dans le monde entier un spectacle plus digne d'attirer les regards de Dieu.

Yvonic est aujourd'hui vicaire à Guéhenno.

La discrétion m'interdit de dire le rôle important qu'a joué l'un de ses frères en 1848. Quant à Marion, elle est aussi douce et aussi modeste que si elle n'avait jamais eu d'autre mérite que de bien élever ses enfants et d'aimer tendrement son mari.

Jules Simon.

MÉMOIRES
D'UN VIEUX DÉSERTEUR[1]

(Suite)

Voici comment.

J'étais logé à Nantes chez un certain baron Quentin, dans la maison duquel habitait Mme de La Rochefoucaud. Le mari de cette dernière avait péri quelque temps auparavant; elle-même n'avait été épargnée que parce qu'elle était à la veille d'accoucher; mais elle fut guillotinée plus tard.

Le baron Quentin était sourd comme un pot. Un jour, pendant qu'il était occupé à lire, au coin d'une rue, des affiches dont la teneur était certainement anti-aristocratique, plusieurs gardes nationaux s'approchèrent de lui et lui demandèrent son avis sur ce qu'il lisait.

N'ayant pas compris, il sourit à la façon des gens qui ont l'ouïe dure.

Aussitôt on l'accusa d'avoir ri des affiches et insulté à la majesté du peuple souverain; on l'empoigna et on le mena en prison.

Les misérables gardes nationaux qui l'avaient arrêté eurent l'impudence d'aller trouver sa jeune femme. Ils lui racontèrent ce qui s'était passé, lui firent entrevoir le danger que courait son mari et lui dirent qu'il n'y avait qu'un seul moyen de le sauver. Pour cela, il fallait leur donner cent louis d'or.

La pauvre dame leur remit la somme demandée, mais le baron ne fut pas relâché.

Sur ces entrefaites, je revins à la maison et j'appris de la bouche de Mme Quentin l'arrestation de son mari et l'escroquerie commise par les gardes nationaux.

Immédiatement je me rendis à la municipalité et je dénonçai

(1) Voir le numéro de *La Lecture* du 25 juin.

les faits qui venaient de se passer. Les coupables furent bientôt découverts et obligés de restituer la somme extorquée, sauf dix louis qu'ils avaient eu le temps de gaspiller.

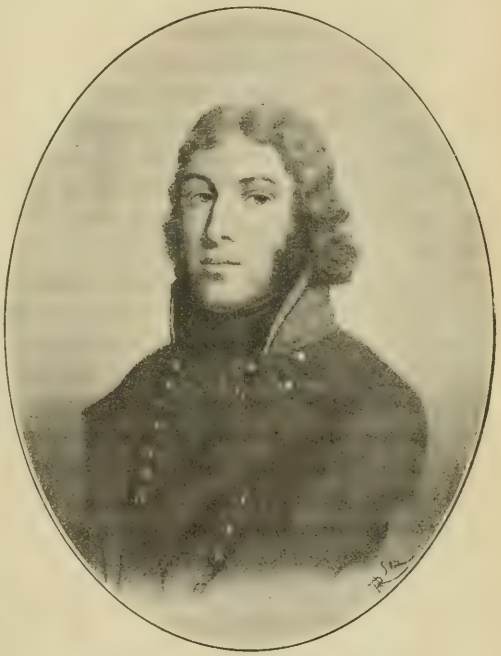
Il s'agissait maintenant de sauver le baron.

Ce n'était pas chose aisée, Carrier n'abandonnant pas facilement sa proie.

Au bout de quinze jours, voyant l'inutilité de mes démarches antérieures, je dis à la baronne de rédiger une supplique en faveur de son mari et je m'offris de la présenter moi-même à Carrier.

Ce qui fut dit fut fait.

Carrier lut attentivement mon papier; puis, saisissant une cravache, il me roua de coups et me jeta à la porte. Tout déconfit, je racontai au portier la mésaventure dont je venais d'être le héros.



Hoche.

Il me consola en me disant :

— Il ne faut pas vous désoler pour cela. Il a agi de même envers beaucoup de personnes, ce qui ne l'a pas empêché, plus tard, de faire droit à leurs demandes.

Prenant mon courage à deux mains et me préparant à recevoir une deuxième volée de coups, je rentrai chez Carrier.

En m'apercevant, il s'écria :

— Vous voilà encore une fois, bougre!

Et il me jeta de nouveau à la porte.

Le concierge me répéta qu'il ne fallait pas me décourager :

— Vous verrez que la troisième fois vous aurez gain de cause.

J'attendis un moment et, à la grâce de Dieu, je remontai et frappai une troisième fois. Pendant un instant, Carrier me fixa d'un œil sombre. Après quoi, il me dit :

— Que veux-tu? Fais voir!

Au bout d'une minute, il prescrivit à son secrétaire de me rédiger un « billet de sortie » qu'il me signa et me remit en disant :

— Ne reviens plus. Tu es un bon bougre.

Muni de ce précieux bout de papier, je fus trouver le geôlier, qui me conduisit auprès du baron, lui criant de loin :

— Monsieur Quentin, voilà votre liberté.

En sortant de la prison, nous allâmes à la municipalité remettre le billet de sortie. Mme Quentin me donna 300 francs en assignats et me pria de les boire à sa santé. Avec cet argent, je me payai un beau plumet; ensuite, j'allai avec des camarades faire un tour sur le Pont-Neuf.

Contre ce pont se trouvait, à l'époque, une vieille tour servant de prison et dans laquelle étaient enfermées de nombreuses jeunes filles appartenant aux meilleures familles de l'endroit. Elles avaient été arrêtées pour des raisons futiles.

Or, il était admis en ce temps-là qu'un soldat républicain pouvait épouser une prisonnière noble et qu'il lui rendait la liberté par ce fait. Mais, en revanche, il devenait responsable des faits et gestes de sa femme. Si, par exemple, cette dernière prenait part à un complot aristocratique, son mari était considéré comme son complice.

En passant auprès de cette tour, nous vîmes quantité de jeunes filles tenant à la main de petits billets et nous appelant :

— Citoyen! Citoyen!

Nous savions bien ce que cela voulait dire. Elles nous demandaient de les épouser. Comme c'étaient de belles personnes, nous leur demandâmes de désigner ceux auxquels ces billets étaient destinés. Je fus le second à en recevoir un.

Je l'ouvris et j'y trouvai écrit que je devais entrer chez le geôlier et demander à voir telle personne.

Nous allâmes donc chez le gardien de la prison et nous lui exposâmes notre requête, à laquelle il fit droit.

Presque aussitôt elles accoururent et vinrent se jeter dans les bras de ceux qu'elles avaient choisis. La mienne s'assit sur mes

genoux, m'accabla de baisers et de caresses et me témoigna une tendresse extraordinaire.

— Il est en votre pouvoir — me dit-elle — de me sauver la vie. Je possède une grosse fortune, un beau château en Vendée, et ainsi de suite.

Nous fîmes apporter des gâteaux et du vin et nous restâmes un bon moment avec elles.

Séduits par les charmes de ces jeunes filles, touchés par leur malheur et — pour dire vrai — quelque peu éblouis par leurs promesses, nous leur jurâmes solennellement de revenir les épouser.

Dès le lendemain matin, nous fûmes trouver notre capitaine pour lui raconter la chose. Notre brave chef, un homme de grand bon sens, nous fit observer les risques auxquels nous allions nous exposer ; il nous conseilla de nous méfier, nous disant qu'aussitôt échappées à la guillottine nos femmes s'empresseraient de se sauver, et ainsi de suite. Il termina en disant qu'il ne pouvait pas nous empêcher de mettre nos projets à exécution, mais que nous lui ferions beaucoup de peine en agissant ainsi; que, si nous tenions à lui être agréables, nous devions renoncer à nos desseins.

Nous allâmes donc à la prison rendre notre parole. Quand nous y arrivâmes, le geôlier nous dit que ces demoiselles avaient été condamnées à mort et qu'il était défendu de les voir.

Elles devaient être exécutées le lendemain à onze heures.

Ce jour là, nous allâmes nous installer dans un café situé près de la place où la guillotine était montée, et nous nous y fîmes servir à déjeuner.

Vers onze heures, on amena ces malheureuses. Confiantes en notre parole, elles jetaient de tous côtés des regards désespérés, nous cherchant, mais en vain; nous évitions de les regarder, car elles devenaient de plus en plus inquiètes, à mesure qu'elles se rapprochaient de l'échafaud. La jeune fille qui m'avait appelé la veille fut la deuxième à gravir les marches fatales. En peu d'instants les cinq pauvres enfants moururent.

Entre mille événements de cette époque extraordinaire, il m'est resté un souvenir très net de l'énergie et de la fermeté dont fit preuve une toute jeune fille.

Pendant que nous étions à Nantes, une famille noble et des plus considérées fut guillotinée. On lui reprochait d'avoir accueilli dans son château, après la défaite de Cholet, des fuyards vendéens,

d'avoir pansé leurs blessures et même de les avoir cachés pendant un certain temps. Il n'en fallait pas davantage pour faire condamner à la guillotine le père, la mère, le fils, les deux filles (dont l'une, qui avait tout au plus seize ans, était ravissante de grâce et de beauté), et même le valet de chambre et une bonne. Lorsque le tribunal révolutionnaire eut prononcé la sentence et que toute la famille eut été amenée au pied de la guillotine, un jeune homme de Nantes, appartenant à une bonne famille bourgeoise, sortit des rangs et, conformément à l'usage établi, demanda à épouser la jeune fille. On fit observer à cette dernière qu'en se rendant aux désirs de ce jeune homme, elle aurait la vie sauve. En entendant cela, elle déclara l'accepter comme époux, mais à la condition que ses parents auraient aussi leur grâce. Mais on lui répondit que le bénéfice de cette faveur était limité à elle seule, et que rien au monde ne pourrait sauver sa famille. A ces mots, la brave jeune fille demanda à subir le même sort que les siens. Un quart d'heure plus tard elle était décapitée. Cependant les bourreaux eurent la délicatesse de faire mourir cette courageuse jeune fille la première; elle n'eut donc pas à assister à l'agonie de ceux qu'elle chérissait.

Notre séjour à Nantes fut de quelques mois. Après cela, huit régiments, dont le mien, quittèrent cette ville pour occuper différentes garnisons. Nous autres, nous allâmes à Machecoul. Cette ville ayant été complètement abandonnée par ses habitants, chacun de nous était installé dans une maison particulière; comme tout manquait, nous étions obligés de nous procurer des provisions en battant les environs.

Au cours de mes pérégrinations, j'arrivai un jour, avec mon compatriote Künkelen (de Plieningen), au château, que nous explorâmes de fond en comble, mais sans rien y découvrir. Enfin nous avions trouvé la cave; nous espérions qu'elle renfermait au moins un peu de vin. Nous savions tous deux que les habitants cachent fréquemment leurs bouteilles cachetées, aussi fouillâmes-nous très attentivement le sable. Peines perdues, il n'y avait pas une goutte de vin dans cette maudite cave. Quoique très fatigués, nous ne voulûmes pas donner la partie gagnée et nous continuâmes nos recherches, et tout à coup nos instruments rendirent un son métallique. Ceci prouvait qu'ils avaient touché un corps dur. Nous redoublâmes d'efforts et nous mîmes à jour une cassette, longue d'un pied, haute de six pouces, et qui était entièrement cerclée de fer. Comme elle était excessivement lourde, nous en fîmes sauter

le couvercle et nous y trouvâmes un gros sac rempli de gros écus, dont nous prîmes chacun la moitié.

Cette répartition faite, nous nous trouvions chacun à la tête de soixante et onze pièces; mais ce qui nous frappa le plus, c'est que dix huit d'entre elles nous étaient complètement inconnues. Dans ce temps là, nous avions plus d'argent qu'il ne nous en fallait et nous avions toutes les peines du monde à porter nos havre-sacs, tant ils étaient lourds. Sans nous occuper davantage de ces pièces inconnues, nous les mîmes dans une poêle, et quand nous voyions quelqu'un passer dans la rue, nous en lançions une par la fenêtre. C'était une joie folle pour nous de voir les gens se précipiter dessus et se retirer vivement après s'être brûlé les doigts.

Charette

Une autre fois, me promenant aux environs de Machecoul, j'arrivai auprès d'une ferme.

— Tiens! — me dis-je — si je la visitais Il y a peut être moyen d'y découvrir quelque chose.

Aussitôt dit, aussitôt fait. J'entre dans la pièce d'habitation, où je trouve une demi-douzaine de femmes réunies. Je leur demande ce qu'elles font là et elles me répondent qu'elles sont de Cholet et qu'elles se rendent à Nantes. En même temps je m'aperçois qu'elles causent à voix basse avec une petite fille de onze ou douze ans. Celle-ci quitte la chambre, rentre au bout d'un instant et

avec des airs mystérieux raconte quelque chose à demi-voix.

Tout à coup les femmes saisissent des haches, des broches, en un mot tout ce qui leur tombe sous la main, et se jettent sur moi. Comme j'avais été mis en garde par les allées et venues de la petite fille, je ne perdis pas mon sang-froid.

Mettant ma main droite dans ma poche, je battis en retraite et leur dis :

— La première d'entre vous qui lèvera la main sur moi, je lui brûlerai la cervelle avec mon pistolet.

Cette ruse me sauva la vie, car les femmes, effrayées par le mot pistolet, me laissèrent partir sans me faire aucun mal. Immédiatement je courus chercher du renfort; mais, quand nous revînmes à la ferme, les oiseaux étaient envolés.

En m'en retournant, je fis la rencontre du général Beysser, qui me demanda d'où nous venions.

— Nous avons été faire une patrouille.

— C'est fort bien, dit-il.

A quelque temps de là, me trouvant avec d'autres camarades, nous allâmes rendre visite à une ferme du voisinage. Ayant aperçu des poules qui se promenaient sous un hangar, nous en conclûmes que les vivres ne devaient pas manquer. En poursuivant les poules qui s'étaient cachées sous des fagots, nous découvrîmes un énorme pot renfermant au moins trente livres de saindoux. Nous nous préparions à l'emporter quand une femme, tenant un couteau à la main, surgit de la maison et voulut nous barrer le passage, tout particulièrement à moi qui tenais le pot en question. Je ne balançai pas à tirer mon sabre et lui en donnai un coup si violent sur le bras, que celui-ci fut brisé. Malgré les atrocités sans nombre que j'ai vu commettre pendant la guerre en Vendée, j'affirme que ce fut là l'unique fois où il me soit arrivé de porter la main sur mon prochain, sans en avoir reçu l'ordre de mes supérieurs. Nous retournâmes à Machecoul, suivis de loin par la femme qui gémissait lamentablement. Nous rentrâmes à notre cantonnement et nous fîmes un bon fricot. Quant à la femme, elle s'en fut porter plainte auprès du général. A ce que m'ont ensuite raconté les ordonnances de celui-ci, il lui dit de s'en aller au diable et de s'estimer bien heureuse d'en être quitte à si bon compte, après avoir osé lever le couteau sur un militaire.

En juin 1795, les émigrés avaient débarqué dans la presqu'île de Quiberon pour donner la main aux chouans en Normandie.

Nous fûmes désignés pour marcher contre eux sous les ordres du général Hoche.

Ils transportaient en France *quarante mille selles (?)*. Les chevaux suivaient sur d'autres bateaux. Ceux-ci, ayant été assaillis par une tempête formidable, ne pensèrent qu'à s'alléger et jetèrent les pauvres bêtes par-dessus bord. Un grand nombre de ces navires sombrèrent, mais leurs équipages réussirent à se sauver.

Nous établimes notre camp à une lieue de Quiberon et nous nous retranchâmes solidement.

Le lendemain matin (1), les émigrés se portèrent à l'attaque de nos positions.

D'après les ordres du général Hoche, tout le monde devait prendre les armes au premier coup de canon.

Aussitôt ce signal donné, nous tirâmes à mitraille et, comme les ennemis s'étaient formés en masses profondes pour s'avancer contre nous, notre tir leur fit subir des pertes incroyables. Ceci les obligea d'abord à reculer et ensuite à prendre la fuite. Comme ils ne pouvaient que se retirer par l'étroite langue de terre qui mène à Quiberon ou se jeter à la mer, un grand nombre d'entre eux périrent en cette circonstance. Beaucoup furent sauvés par des chaloupes ennemies qui vinrent à leur secours. Désespérés, ils s'accrochaient aux bateaux, mais ceux qui les montaient, voyant à leur bord déjà plus de monde que de raison et craignant d'être submergés, les repoussaient à coups d'aviron et même leur coupaient les mains (2).

D'ailleurs, lorsque les émigrés eurent tous pris la fuite, Hoche nous donna l'ordre d'arrêter la poursuite, car il redoutait de tomber dans une embuscade d'artillerie. Nous retournâmes donc à notre camp.

De nombreux déserteurs allemands vinrent nous rejoindre pendant la nuit et racontèrent au général qu'en dehors d'un assez grand nombre de canonniers et quelques centaines d'autres hommes, il n'y avait plus personne à Quiberon. Les autres avaient été embarqués sur des navires de guerre anglais et étaient partis en abandonnant tout.

Le lendemain, de grand matin, nous entrâmes à Quiberon. Les canonniers se laissèrent massacrer sur leurs pièces, sans dire un mot; quant aux autres, nous les fîmes prisonniers. Nous trou-

(1) Apparemment le 16 juillet 1795.
(2) Ce fait est mentionné dans Thiers.

vâmes dans la ville un nombre incalculable de selles, de tapis et de caisses bourrées d'assignats. Ces derniers représentaient une somme de sept millions.

Il n'y avait pas de billets d'une valeur inférieure à dix francs. On ouvrit à coups de hache les caisses qui les renfermaient et nous nous en partageâmes le contenu.

Chacun de nous en prit tout ce qu'il put emporter. Pour ma part, j'en remplis mon havresac, après avoir jeté le contenu de ce dernier, et je me trouvai subitement avoir une fortune de 80.000 francs en papier-monnaie.

Hoche, croyant cet argent authentique, nous en laissa maitres. Par contre, il fit transporter à Vannes les tapis, les selles et tous les autres objets trouvés.

Après avoir laissé un bataillon en garnison à Quiberon, nous retournâmes à notre camp.

Tout près de là se trouvait un village où, désireux de faire profiter mes camarades de ma richesse, je faisais chercher chaque jour un tonnelet de vin. On le défonçait et chacun pouvait y venir emplir sa gourde.

Beaucoup de mes camarades, éblouis par l'argent, désertèrent.

Au bout de quinze jours, on apprit que nos assignats étaient faux. En même temps, le général Hoche ordonna une revue, au cours de laquelle on commanda : « Ouvrez les rangs ! Sac à terre ! » Puis les officiers examinèrent nos papiers et les firent réunir en un tas.

Hoche, prenant une mèche, y mit le feu en nous criant :

— Voilà votre fortune, elle va partir au ciel.

J'étais donc réduit à rien, n'ayant plus ni souliers, ni chemises, ni bas. Je dus emprunter à droite et à gauche pour reconstituer le chargement de mon sac.

(A suivre.) C. de Pardiellan.

Le gérant: F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir. 152, r. de Vaugirard, Paris.

LES DÉBUTS D'UN COMIQUE[1]

« Comment on devient comédien. » Dans un volume que nous préparons, nous dirons comment sont venus au théâtre un certain nombre d'artistes contemporains; mais parmi les historiettes que nous raconterons, il en sera peut-être peu d'aussi amusantes que celle qui montre comment Albert Brasseur arriva à paraître en scène.

Rôle d'Adamus, dans *Adam et Ève*.

En ce temps-là, il y a un peu moins de vingt ans, M. Brasseur n'était que « le petit Albert ». Il suivait les cours du lycée Condorcet (alors Fontanes). Que rêvait-il, le jeune Albert? La guerre, tout simplement. Éclipser Napoléon? Peut-être. Et aussi Alexandre et même César? Pourquoi pas? Il entendait être

(1) Extrait de *Albert Brasseur*, un beau vol. illustré; F. Juven, éditeur.

officier, galoper sur de grands chevaux dans des batailles encore plus grandes que les chevaux, au milieu des canons, des fumées, et tout le tralala des victoires. Voilà comment, étant à Fontanes, il travaillait pour Saint-Cyr.

Et il eût fait beau voir qu'on vînt dire à son père qu'il en serait autrement.

Celui-ci avait connu la gloire des comptes rendus éblouissants; mais il savait aussi de combien de fatigues, de déboires, d'amertumes même, est faite la vie du comédien. Et il n'entendait pas que ses fils, Jules, qui est actuellement secrétaire général des Variétés et dirige avec tant d'activité les tournées fraternelles, et Albert, qui devait si mal tourner, entrassent au théâtre.

Mais on ne résiste pas à la Destinée.

Un soir, au sortir du lycée, Albert entra dans la salle du théâtre des Nouveautés, que son père dirigeait alors. Sur la scène, une artiste donnait une audition. Il s'agissait d'une scène entre une coquette et un collégien, scène qui se passait dans une pièce nouvelle de MM. Hennequin et Granger, intitulée *Fleur d'Oranger*.

A l'orchestre, les deux auteurs écoutaient la coquette à qui, en l'absence du titulaire du rôle du collégien, le régisseur donnait la réplique.

Tout à coup, le régisseur, appelé pour un service quelconque, est obligé de quitter la scène.

Hennequin se tourne vers Brasseur père qui assistait aussi à la répétition :

— Dis donc à ton fils de lire le rôle.

Albert monte sur le théâtre, lit le rôle. Quand l'audition est terminée, auteurs et directeur tombent d'accord pour reconnaître que la coquette est très mauvaise et qu'il est impossible de l'engager.

Et devinez quelle était cette coquette? Céline Montaland.

Mais Hennequin prend à part Brasseur père et lui souffle à l'oreille :

— Tu devrais faire jouer le rôle par ton fils.

Un coup de tonnerre eût réduit en cendres le théâtre des Nouveautés, Brasseur n'aurait pas eu plus d'émotion qu'en entendant parler Hennequin.

— Mon fils se prépare à Saint-Cyr. Il est déjà bachelier, il veut être soldat; il a raison. Il ferait le plus détestable des comédiens

J'entends bien que tu ne lui communiques pas l'idée que tu viens d'avoir. Il va justement passer ses examens. Ce serait joli s'il t'écoutait!

Les auteurs sont souvent naïfs; les directeurs le sont aussi parfois. Brasseur pensa que cette simple prière suffirait à calmer Hennequin. Mais celui-ci n'abandonna pas aussi facilement son idée. Le lendemain, Albert étant revenu, Hennequin lui dit tout bas : « Jouez donc le collégien; vous aurez un succès énorme. » Puis comme le temps passait et que l'on ne trouvait pas de titulaire pour le rôle, Brasseur père admit que, « en attendant », « pour voir », on laisserait son fils tenir le personnage. Déférant aux vœux des auteurs, Albert vint, entre deux répétitions, celles de mathématiques, et il commença de personnifier le jeune potache.

Pendant le travail des répétitions, Brasseur avait toujours pensé : « Jamais mon fils ne jouera ça... Il faut que je cherche quelqu'un pour le remplacer. »

Le jour de la répétition générale arrive. Il n'a personne sous la main. Tous les artistes qu'il a essayés lui ont paru détestables. On va frapper les trois coups, le rideau est sur le point de se lever. Il n'y a plus qu'Albert capable de jouer le collégien.

Furieux, Brasseur va trouver sa femme, qui était au théâtre :

— J'espère bien que tu ne laisseras pas ton fils faire cette bêtise?

Mme Brasseur regarde son mari, avec une certaine surprise :

— Ce n'est pas maintenant que je peux l'en empêcher.

De plus en plus furieux, Brasseur revient sur la scène. Il trouve là Albert costumé et maquillé ainsi qu'il convient. Dans la salle, le public commence à s'impatienter. Le régisseur demande si l'on peut lever la toile.

— Au rideau! crie Brasseur.

Et vaincu, comprenant que maintenant il serait un peu tard pour empêcher son fils de jouer, il lui dit :

— Tu l'as voulu, mon petit... Eh bien! tant pis pour toi... Dans quelques minutes, tu te trouveras en face de douze cents personnes... Tu verras des lumières, des têtes de gens qui auront l'air de vouloir te dévorer... A ce moment, tu chercheras ta salive... Elle sera loin! vas-y et amuse-toi.

Mais tout de même, il comprit que ces paroles n'étaient pas suffisamment encourageantes, et, revenant vers le jeune Brasseur, qui commençait à trouver le temps long :

— C'est à toi... N'aie pas peur.

Albert se précipite. Il doit faire son entrée d'une façon particulière. Il faut qu'il se montre d'abord dans l'encadrement d'une fenêtre située à la hauteur d'un premier étage ; ensuite, il descendra le long d'un treillage.

Il apparaît, enjambe la fenêtre, veut saisir le treillage... Mais il manque son coup et le voici dégringolant du premier et tombant assis, sur le derrière, au milieu du théâtre.

Vous jugez de la tête du débutant! Mais, dans la salle, le public croit que l'entrée est réglée ainsi. On trouve l'effet très drôle. Les faces s'épanouissent et les rires retentissent. Les bravos claquent. Albert se relève, ahuri. Les spectateurs, en voyant cet ahurissement qu'ils croient simulé, rient de plus belle. Et quand la pièce est finie, le succès du jeune comédien a été si vif qu'Arnold Mortier, le créateur de *La Soirée Parisienne* au *Figaro*, vient demander à Brasseur quel était cet Albert, inscrit sur l'affiche, le dernier, après les figurants, et qui s'est montré si drôle :

— Mon fils, murmure Brasseur, sans enthousiasme.

Quelque temps après cette admirable révélation, Albert ne rêvait plus d'éclipser Alexandre et Napoléon. Seuls le tentaient désormais les lauriers du théâtre. Grâce à l'entremise d'Hennequin, il obtint comme appointement la magnifique somme de soixante-quinze francs par mois. Le mal était maintenant sans remède.

Ce n'est pas qu'avec cette somme Albert Brasseur pût s'offrir le luxe d'éblouir ses contemporains par son faste.

Mais que lui importait la vie du dehors? N'avait-il pas réalisé son plus cher désir, celui qui consistait à avoir sa loge, à se maquiller et à paraître le soir, devant quinze cents personnes qui l'applaudiraient?

Il était plein de zèle; il avait confiance en soi-même; il savait qu'il trouverait en son père un conseiller éclairé, qui, une fois dissipé le premier mouvement de mauvaise humeur, le pousserait et le conseillerait.

Il n'y avait plus qu'à développer ses dons naturels et à travailler le plus possible.

On verra, par la suite, que le jeune comédien ne bouda pas à la besogne. Il s'y mit avec un entrain, voire un acharnement, qui, depuis lors, ne s'est jamais démenti.

Auguste Germain.

L'ANGE[1]

(Suite et Fin.)

XIV

Une fois par semaine, le lundi, Laurette racontait à sa mère ou à M. d'Astérille, en des lettres écrites à la hâte, sur un gros papier quadrillé, ses monotones labeurs dans le vieil hôpital qui avait été, avant la Révolution, une abbaye de Cordeliers, et qu'entouraient de beaux jardins paisibles, ses promenades dominicales hors des remparts de Monthélijas avec les autres sœurs, après les vêpres.

Elle leur décrivait la petite ville assoupie au soleil, comme un invalide qui rumine des souvenirs de gloire et de péril, qui porte encore un uniforme suranné, les dunes où, pareilles à quelque digue mystérieuse, s'allongent des forêts de pins, les étangs immobiles qui luisent tels qu'un semis de larmes funèbres en la solitude des vastes landes, le décor de mélancolie qu'on semblait lui avoir assigné à dessein, qui était à l'unisson de sa pauvre âme meurtrie d'Exilée.

Depuis une trop longue faction dans la neige.

Elle s'efforçait de leur paraître heureuse, plaisantait sur ses débuts de garde-malade, s'attendrissait sur les souffrances des malheureux qui lui étaient confiés.

Une de ces lettres commençait ainsi :

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 11 juin.

J'aurais voulu vous égayer aujourd'hui, vous détailler par le menu mes dernières tribulations, mes maladresses qui m'ont encore valu des gronderies très indulgentes, d'ailleurs, de notre sœur Marie-des-Anges, mais je n'en ai pas le courage.

J'avais dans ma salle un petit soldat d'infanterie, un bleu, comme disent ses camarades, qui a l'air d'une fille de ferme avec ses joues piquetées de taches de rousseur, ses yeux bleus, sa bouche que n'ombrent même pas des poils follets, ses frêles épaules, qui tousse et grelotte la fièvre depuis une trop longue faction dans la neige où, à bout de forces, il s'endormit au fond de sa guérite.

Il sait à peine lire, mêle des mots patois d'une étrange saveur à ses phrases obscures, incertaines de pâtre qui vécut toujours avec ses ouailles.

Il suivait les mouvements de mes mains qui sont encore blanches d'un regard émerveillé et dévotieux, lorsque je lui apportais un bol de tisane ou que je bordais ses couvertures, ne me parlait qu'à voix basse comme dans une église, m'obéissait docilement, ne paraissait s'éveiller qu'aux heures où je m'approchais de son lit.

Nous crûmes — et chaque matin durant la messe, je demandai à Dieu ce miracle — qu'il se guérirait, qu'il pourrait enfin s'en aller dans son pays, dont la nostalgie incessante le rongeait. Il se levait, se traînait pas à pas jusqu'à la haute fenêtre, y respirait avidement l'arome de miel qu'exhale maintenant la campagne, puis, en s'appuyant d'un côté sur sœur Marie-des-Anges, de l'autre sur mon bras, il parvint à descendre le grand escalier où les marches de pierre sont si usées, à s'aventurer dans le parterre du prieuré qui ressemble avec toutes ses roses épanouies à un reposoir.

Il reprenait des forces. Il n'avait plus ces taches rouges aux pommettes, ces teintes de plomb, ces frissons perpétuels qui nous épouvantaient.

Il riait en écoutant les oiseaux, fumait à lentes bouffées sa pipe de berger, ne prononçait pas une parole, la face tendue aux rayons que filtraient les feuilles des tilleuls, l'esprit loin des convalescences bruyantes, joyeuses, qui le coudoyaient, qui le frôlaient.

Un jour, embarrassé, ému, son bonnet dans les doigts, il m'avait suppliée de lui servir de secrétaire, avoué son chagrin, parce que sa promise l'oubliait, le croyait peut-être mort, ne l'attendait peut-être plus, dicté une tendre page ingénue, pleine de promesses, de prières, de questions, de rappels du passé dont naguère je me serais amusée, mais qui, dans cette salle d'hôpital, me serra le cœur.

Hélas ! le pauvre petit gars a eu une rechute, et les médecins désespèrent de le sauver.

Quelquefois, la Madonette se moquait doucement de la sensivité aiguë, des répulsions instinctives qui faisaient de Mme de Rouvières comme un être à part, qui la rendaient aussi malade que ceux qu'elle essayait de soigner et de secourir, de l'horreur inéluctable

qui l'anéantissait quand elle voyait le sang gicler d'une blessure.

Comme vous seriez en peine, ma chère maman, s'il vous fallait vivre au milieu de tous ces pauvres gens qui se lamentent, qui s'agitent, panser leurs plaies, épier leurs gestes, respirer l'indéfinissable odeur qui émane de ces grands dortoirs de souffrance.

Toute brave que je suis, j'ai de difficiles moments, des minutes où le cœur me manque pour achever certaines tâches, où je dois appeler à mon aide une de nos chères sœurs si complaisantes, si affectueuses.

Il y a des plaintes rauques, des toux opiniâtres, des déformations soudaines de visage, des convulsements de douleur qui me paralysent, qui me forcent, malgré moi, à détourner la tête.

Mais j'y serai bientôt accoutumée comme au reste, je me dresse moi-même, je me ramène ainsi qu'un cheval ombrageux vers les lits qui m'épeurent.

La postulante semblait avoir complètement oublié ce qu'elle avait laissé en arrière, ses éphémères amitiés de jeune fille, l'ébauche d'amour si cruellement interrompue, ses anciennes joies, borner ses pensées à ces murs tapissés de lierre, à cet horizon de Thébaïde.

Nous avons une demi-heure de liberté en sortant du réfectoire, et comme le crépuscule se prolonge, que le jardin s'imprègne d'une fraîcheur délicieuse, que nul n'y trouble notre récréation, toutes nos bonnes sœurs, sauf la mère Saint-Jean-de-Dieu, qui a plus de soixante-dix ans, s'amusent avec moi, ainsi qu'une bande de pensionnaires. Nous jouons aux quatre coins, à cache-cache, au colin-maillard avec des poursuites éperdues dans les allées, des fous rires qui troublent le silence des charmilles endormies. Et l'on s'endort aussitôt en son petit lit étroit et dur, on ne rêve même pas, après de telles parties.

Je les aime autant les unes et les autres, ces excellentes et douces compagnes, mais s'il m'était permis de préférer plutôt celle-ci que celle-là, je crois que je choisirais notre sœur Sainte-Germaine. Elle n'est mon aînée que de quelques mois. Nous nous ressemblons.

Elle s'appelait Germaine d'Orthyse. Et j'ai cru comprendre, en de vagues confidences, que ses parents appauvris, ruinés par de malheureuses spéculations, l'avaient considérée comme une bouche de trop, et qu'elle s'était résignée à céder sa dot à son frère, à fuir le monde. Elle me répète :

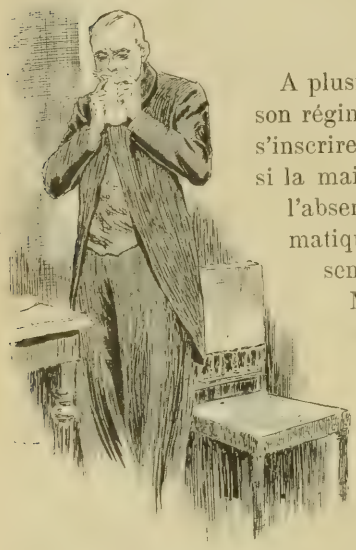
— Je suis heureuse, je voudrais n'avoir jamais connu d'autre vie que celle que nous menons dans cet asyle !

Et je sens qu'elle me dit la vérité, j'éprouve l'impression de doux repos qui l'enchante.

Et, en une dernière lettre, elle s'attristait d'avoir terminé son épreuve :

Je quitterai Monthélijas avec un déchirement de cœur, je suis désolée que le troisième mois de mon postulat soit déjà fini. J'étais si aimée, si tranquille, je m'attachais à cette vieille demeure, à tout ce qui m'entourait. Et c'est la première fois que je vais pleurer depuis que j'ai franchi ce seuil hospitalier.

XV



Robert y appuya dévotement ses lèvres.

A plusieurs reprises, avant de rejoindre son régiment, M. de Vareilhes était venu s'inscrire chez Mme de Rouvières, comme si la maison où demeurait le souvenir de l'absente l'avait attiré et que les énigmatiques adieux de Laurette ne l'eussent pas sevré de tout espoir.

Mais respectueux de la tristesse où semblaient se cloitrer ce père et cette mère privés de leur unique enfant, il n'insistait pas pour qu'on le reçût, se contentait des réponses invariables que lui faisaient les domestiques, se retirait aussitôt sans se plaindre d'être accueilli avec une pareille indifférence, traité en étranger.

M. d'Astérille l'évitait, se cachait, abrégeait ses promenades afin de ne jamais le rencontrer. Le départ du jeune officier avait été un soulagement pour son cœur anxieux, bourrelé de remords. Il s'en était réjoui comme un inculpé qu'on remet en liberté après de longs jours de geôle, qui relève la tête, qui ne redoute plus d'être harcelé de questions, d'avoir à expliquer sa vie devant un juge soupçonneux.

Tels que les traînards qui ne savent où se diriger, Micheline et lui s'attardaient dans le grand calme qui avait succédé aux bruyances, aux parades de l'hiver.

Devant les alignées d'hôtels silencieux, endormis, dont toutes es portes et toutes les fenêtres étaient closes, devant les jardins et es villas à l'abandon et que la poussière couvrait d'une housse grisâtre, devant les routes désertes, devant la mer d'une teinte de pierre précieuse qui ne reflétait plus la beauté et le luxe des yachts, ls s'imaginaient habiter quelque ville dépeuplée, et ne pouvant e résoudre à chercher un nouveau gite, à repartir, vivaient en de agues ténèbres, en des assoupissements torpides, tout l'être

Ils lui apportaient de leurs promenades des bouquets.

néanti par la molle et étouffante chaleur qui coulait comme de iels en fusion.

XVI

Le soir de la Saint-Jean, tandis que de grands brasiers illumiaient au loin les collines et que de moqueuses chansons trainaient ans l'air, M. d'Astérille reçut sous une double enveloppe, omme un testament, cette nouvelle lettre, datée de l'hospice de onthélijas :

C'est à vous seul que j'écris aujourd'hui et je vous supplie de brûler s pages dès que vous les aurez lues, de n'en jamais parler à ma ère.

J'eusse voulu garder au fond de mon être le secret qu'une fatale e coupable curiosité m'avait révélé et pardonnez à votre enfant adoptive à votre petite Madonette, de vous faire bien malgré elle de la peine, d venir encore troubler votre repos.

Je n'ai pas à vous juger. Je sais seulement que vuos m'avez aimée que vous m'avez élevée, que vous m'avez sauvée, qu'il n'est pa au monde de père plus tendre, plus attentif, plus dévoué que l'hon nête homme qui veilla sur mon enfance et sur ma jeunesse. Et rien n pourrait me le faire oublier, me détacher de vous, amoindrir m reconnaissance et ma piété filiale.

J'aurai atteint mon but en vous rendant le bonheur et la paix, et j souhaite que vous renonciez à cette vie de mensonge et d'angoisse qu doit tant vous faire souffrir, que vous épousiez la compagne, l'amie qu se réfugia sur votre cœur, qui, depuis vingt années, participe à toute vos tristesses comme à toutes vos joies.

Voici que je touche au terme de mon postulat.

Dans une dizaine de jours, une de nos sœurs, qui m'attend à Bor deaux, me conduira, avec quelques novices, à la maison-mère de Pari où nous allons subir notre plus rude épreuve. Et il est impossible qu je me présente devant notre Supérieure générale avec un nom qui n m'appartient pas, que je lui refuse, comme une malheureuse déclassé qui n'a ni père ni mère, l'extrait de naissance et l'extrait de baptêm qu'elle me demandera.

Je ne saurais aussi lui cacher que maman est veuve; j'ajouter qu'elle se mariera bientôt avec vous, que je suis sous votre tutelle e que vous me chérissez autant que si j'étais vraiment votre fille.

Et tout sera dit, comme lorsqu'on a répondu aux questions du prêtr derrière la grille d'un confessionnal.

Je vous le répète, que cela reste *entre nous*, que ma chère mamá n'ait pas à s'alarmer, ignore ce que je viens de vous écrire, et soye assez bon pour vous occuper bien vite de ces papiers, pour me le adresser à Monthélijas.

J'espère et je compte que vous ne m'oublierez pas, que vous vie drez me faire de longues visites au noviciat. Je me réjouis de vou embrasser, de vous montrer comme je suis heureuse et enviable, c pouvoir — sans commettre un gros péché — vous appeler enfin mo cher, mon bien-aimé *père*.

Et lorsqu'il eut achevé de les lire, Robert appuya dévoteme ses lèvres sur les feuillets de papier bleu, murmura :

— Mon Dieu, laisserez-vous s'accomplir ce crime, n'aurez-vou pas pitié du pauvre cœur innocent qui s'immole, qui expie l fautes des autres, ne me donnerez-vous donc pas la force de to oublier, de tout braver, de faire mon devoir ?

XVII

Elle a de gros souliers de servante, un petit bonnet noir à trois
pièces que de courtes bouclettes frangent de floches de soie, une
obe plate d'orpheline miséreuse que l'on condamne à d'éternels
euils, un tablier de toile rude noué autour de la taille par de
arges cordons.

Elle s'est arrêtée pour reprendre haleine au milieu du corridor
ù la chaleur se fige, crispe contre le manche d'un balai ses frêles
nains encore maladroites, salies, déformées par de viles besognes,
es doigts fuselés de sainte de vitrail qui lavent le carrelage, qui
pluchent les légumes, qui récurent les chaudrons, se distrait un
nstant de son travail, écoute la rumeur de houle qui monte de la
ille, qui heurte les murs épais du couvent, regarde le ciel bleu
ù se poursuivent des vols siffleurs de martinets.

Elle rêve. Elle soupire. Des larmes qu'elle essuie furtivement
u coin de son tablier avec un peu de honte, ont jailli de ses pau-
ières, ainsi que de la neige fond goutte à goutte, coulent le long
e ses joues que colorent des roseurs de fièvre. Et sa bouche
pâlie chuchote aussitôt de blanches oraisons comme pour chasser
'obsédantes nostalgies.

Elle baisse les yeux, reprend sa tâche, et saturée de grâce
léale en dépit du costume ancillaire, semble une princesse de
onte bleu que persécutent de méchantes fées, ou un de ces beaux
nges qui, dans les vieux tableaux ingénus, aident la Vierge en
on labeur de ménagère, emplissent la pauvre maison de Nazareth
1 rayonnement de leurs ailes.

XVIII

L'indécise clarté d'une cour humide s'épand comme à regret
ns le triste petit parloir, frissonne étouffée par les vitres dépolies
les rideaux gris des hautes fenêtres, enveloppe d'une housse

mouvante de brume la nudité des murs plâtreux où n'apparaî qu'un misérable crucifix, les chaises de paille symétriquemen alignées, la table où la sœur surveillante a posé son gros eucologe s'accoude, se recueille en une dévotieuse méditation, les novice qu'entourent leurs parents et qui paraissent gênées, éteintes n'osent ni trop bavarder, ni trop faire de gestes, ni trop rire.

Et ces chuchotements confus qui troublent à peine le morn silence de ce coin de couvent, qui se fondent en une longue plaint monotone, cette traînante fumée de voix que troue par instant quelque vibration aiguë, suggèrent la pensée d'un arbre où a crépuscule se réfugient des oiseaux, où palpitent des bruits d'aile où de suprêmes et incertains gazouillis se meurent, se disperser parmi tous les murmures de la nuit prochaine.

M. d'Astérille retient dans ses doigts qui tremblent les main gercées de la Madonette, comme s'il essayait de les cache comme s'il lui était impossible de supporter la vue de leu stigmates. Et, à chaque instant, il couvre de baisers le front pu qu'ont rayé comme de légers coups d'ongle et qui attire sa bouch fiévreuse ainsi qu'une source fraîche.

Laurette s'est écriée, en un étonnement douloureux, aussit réprimé, qu'il soit venu tout seul la demander, qu'il y ait à cô d'eux pour la première visite une place inoccupée :

— Pourquoi maman ne vous a-t-elle pas accompagné? Serai elle souffrante?

Et Robert ne lui a pas dit la vérité, avoué que Micheline reme tait de jour en jour ce voyage obligatoire, ne se sentait pas la for d'affronter de nouvelles émotions, redoutait pour ses blessures dé cicatrisées, ce choc trop rude, ce contact périlleux, qu'il s'est refu à l'attendre plus longtemps et comme évadé de Montreux où ils o loué un chalet.

— Nous aurions dû quitter plus tôt le Midi, les lourdes chaleu ont beaucoup éprouvé ta mère... Tu penses bien qu'il lui tard autant qu'à moi de t'embrasser, mais je me suis opposé à s désir...

— Vous avez eu bien raison, et dois-je me plaindre, puisque vo êtes là, vous que j'aime autant qu'elle?

Et il ne l'interroge pas, semble vouloir ignorer les travaux pénibl où elle s'humilie, les fatigues qu'elle endure, la règle despotiq qu'elle accepte, l'apprentissage sévère où elle se prépare à s'oubli soi-même, à ne plus se compter dans la vie que comme une p

celle négligeable d'humanité, à ne plus songer qu'aux souffrances et aux misères des autres, à obtenir les béatitudes éternelles par sa charité, par son abnégation, par sa douceur, ne l'entretient que des projets illusoires qu'invente son cerveau en détresse, a dans la gorge des paroles qui l'étouffent.

Il était décidé à la reprendre, à interrompre ce noviciat, à réveiller l'amour que sa Madonette ne peut encore avoir oublié, et à avertir ensuite M. de Vareilhes, à tout lui révéler.

Et il ne parvient pas à prononcer les phrases de délivrance, d'espoir, sent sur ses lèvres une main impérieuse et aimée qui les bâillonne, voit des yeux de femme qui le supplient, qui lui reprochent et lui rappellent le passé, qui s'emplissent de ténèbres, qui pleurent, qui paralysent sa volonté.

La demi-heure qu'on accorde aux novices pour leurs entrevues familiales touche à sa fin.

Une cloche tinte, par hoquets; la surveillante se lève, grave, solennelle, puis c'est une déroute de robes noires qui s'engouffrent dans les portes, qui s'égaillent dans les longs corridors silencieux.

Et M. d'Astérille suit les autres parents qui ont des visages moroses, des dos courbés, ainsi qu'en un défilé de funérailles, s'en va, écœuré de sa veulerie, dégoûté de vivre, songe aux dernières paroles que vient de lui dire Laurette si tendrement : « Avez-vous fait ce que je vous avais demandé et n'êtes-vous pas plus heureux depuis que maman est votre femme? »

XIX

Et la cristallisation s'opère; Laurette, peu à peu, se désintéresse de tout, ne désire même plus qu'on l'appelle au parloir, oublie quelquefois pendant plusieurs jours, dans la poche de son tablier, sans les lire, les lettres que lui écrivent de Montreux tantôt Micheline, tantôt M. d'Astérille.

Avec une docilité de bête accoutumée à faire les mêmes choses aux mêmes heures, elle vaque à ses devoirs, consume en élans mystiques, en prières, ce qui lui reste d'âme et d'intelligence, cherche de ses grands yeux mornes sa place dans le ciel, se remémore les versets des Saints Livres qui promettent aux déshérités, aux souf-

frants, aux simples, à tous ceux dont les pieds saignèrent, dont les fronts se meurtrirent par les mauvais chemins de la Vallée de Larmes, d'infinies quiétudes dans le sein de Dieu.

Elle s'isole, maîtrise son cœur dès qu'il paraît s'attacher à une nouvelle amitié.

L'effroi de pleurer encore en des adieux, de voir partir loin de soi quelqu'un que l'on commence à aimer, de se sentir plus abandonnée qu'auparavant, la retient lorsque d'instinctives sympathies, des affinités de goûts et de rêves l'attirent vers certaines de ses compagnes dans les monotones journées d'humbles labeurs et de longs offices.

Et elle se languit du vieil hôpital de Monthélijas, de la petite sœur de sacrifice et de douce tristesse qui l'avait prise là-bas en affection, des charmilles ombreuses, des parterres de roses et de verveines, des remparts ensoleillés qu'entourent les collines bleues, des parties puériles dans la fraîcheur des crépuscules d'or, souhaite sans trêve que la supérieure générale l'y renvoie et de n'en plus partir, d'y terminer ses jours comme la bonne mère Saint-Jean-de-Dieu qui y végétait placidement depuis la Restauration, qui, si débile, cassée, ridée, ressemblait à une fée protectrice dont les bénédictions et les sourires portent bonheur aux malades.

XX

A la fin du sixième mois, sans ces rites symboliques qui transforment dans les autres ordres de femmes la prise d'habit en une sorte de représentation, ces irradiantes lueurs de cierges qui illuminent l'autel, ces majestueuses psalmodies des orgues qui annoncent l'hymen mystérieux, indissoluble des vierges pures et de l'Agneau, ces funérailles de morte vivante où demeure toute la pompe espagnole, Mademoiselle Laurette de Rouvières, comme il sied aux humbles filles dont le premier pasteur fut un pauvre prêtre de village, échangea son bonnet de novice pour une cornette blanche aux larges ailes empesées, sa robe et son corsage noirs pour un vêtement de bure, choisit — dernier regard d'adieu qu'elle jetait vers l'Autrefois — le nom de Saint-André.

Ensuite elle passa successivement à Seillac, en un orphelinat où de tout petits l'aimaient comme une mère, la suivaient apprivoisés, soumis par la câlinerie de ses gestes, par les fines vibrations de cristal qu'avait sa voix, émerveillés par sa beauté qui s'angélisait, qui leur rappelait les images dont la chapelle était ornée, à Marchessy en un asile de vieillards qui n'osaient pas se faire servir par ses mains de princesse exilée, qui lui apportaient de leurs promenades dans la campagne des bouquets de pâquerettes, de bleuets et de folle avoine.

Mais bientôt elle dut se séparer de ses pauvres vieux, qui sanglotaient comme si on leur eût enlevé quelque enfant très aimé, repartir après cette courte trêve paisible avec sa petite malle étroite et son sac, aller remplacer à l'Hôtel-Dieu de Toulouse une sœur qui était morte en soignant des ouvrières diphtériques.

Pendant trois années son existence fut pareille à la coulée monotone du fleuve d'où surgissaient les rouges et épaisses murailles trouées d'étroites fenêtres et dont les malades entendaient de leur lit l'endormeuse plainte, à la fuite lente de l'eau qui se heurtait aux débris de quelque antique palais, qui charriait en ses remous des reflets de ciel et d'informes épaves, ne s'attrista d'aucune peine nouvelle, ne s'égaya d'aucune joie, ne s'anima d'aucun épisode.

Et elle fut enfin désignée, — peut-être à cause de sa faiblesse, de sa santé qui s'altérait, de sa douceur, — pour occuper une place vacante à l'École militaire de Saint-Cyr.

XXI

Une allée de tilleuls dont les branches s'entrelacent, formant une voûte épaisse de verdure et qui semble mener à quelque Thélème mystérieuse, à quelque gîte de quiétude et de paresse, un chemin de silence comme il en est dans les parcs de jadis, et qui contraste avec les cours de casernes où se répondent des roulements de tambours, les façades plâtreuses où se détachent de grandes lettres noires, pareilles à une enseigne triste, le terrain de manœuvres pierreux, morne, qu'emplissent de rauques éclats de voix, des piétinements de troupes en marche, des sonorités de crosses qui heurtent le sol.

Des draperies de lierre qui voilent les lézardes de vieux murs,

les barreaux rouillés et les plaques d'une grille que n'entr'ouvre qu'à contre-cœur le sergent de garde et où la sonnette annonciatrice a les vibrations rauques d'une voix de mendiante.

Et la vision parmi des frissonnements de feuillages, des thyrses de lilas, des essors brusques d'oiseaux, d'un couvent aux toits d'ardoises, aux hautes cheminées qu'assoupit la douce chaleur du soleil réverbéré par les collines prochaines.

Telle est, au printemps, l'apparence extérieure de l'infirmerie de Saint-Cyr.

Et quelle profonde tranquillité dans ce jardin qui embaume comme un bouquet, sous ces berceaux de vigne vierge où reluit une pieuse icône, sur ces pelouses où des convalescents et d'imaginaires malades, vêtus d'une ample houppelande de flanelle, coiffés de bonnets de coton, qui prirent en leurs doigts des formes bouffonnes et légendaires, s'allongent, écoutent béatement les flûteries aiguës des merles, chantent à mi-voix d'ironiques couplets du « bahut » ou ces refrains obsesseurs de café-concert que l'on rapporte de Paris, les dimanches de liberté, jouent aux dames, avec, au coin de la bouche, soit une cigarette qui s'éteint, soit la pipe Gambier que décorent les chiffres d'un numéro matricule !

Où des convalescents jouent aux dames.

Quels éclats de rire insoucieux, quelle joie de vivre qui narguent les souffrances, qui provoquent comme un défi Celle, hélas! qui ne respecte rien, ni la jeunesse, ni le bonheur, qui guette, peut-être, là-haut, dans les chambres closes, d'imminentes agonies! Quels quolibets moqueurs qui s'arrêtent brusquement, tandis que

s'avance une civière soutenue par des bras vigoureux d'infirmiers, enveloppée de rideaux épeurants, ou qu'apparaît la blanche cornette d'une religieuse!

Des salles inondées de lumière avec des alignées de lits que surmonte une planchette où les livres de théorie, les cahiers d'étude s'empilent, délaissés, près d'un broc de tisane, des traînes de feutre où s'amortit le bruit des pas, des parquets qui luisent autant qu'un miroir, une chapelle aux ornements puérils où les sœurs viennent réciter leurs offices, d'étroits réfectoires où les coudes se touchent, où il n'y a que deux tables comme pour un repas familial, des corridors où l'on se perd, des escaliers où l'on se heurte tout à coup à une porte verrouillée, des terrasses où des dates gravées au couteau dans la pierre évoquent de lointaines frairies, de joyeux crépuscules où jaillit dans les ténèbres une soudaine lueur, où les timbales de punch se choquèrent en des toasts d'espérance et des rêves de gloire.

Sœur Cordon-Bleu.

Relais où l'on s'arrête pour reprendre des forces, où l'on ne songent plus à compter les semaines et les heures, où les traînards maraudent un peu de repos, oublient qu'ils ne sont pas encore au bout de la rude étape, savourent le délice des réveils tardifs, des étirements que n'interrompent pas les strideurs de la diane, les grossières menaces d'un adjudant, des causeries cordiales, en remuant le sucre au fond d'une excellente tasse de café, la jouissance pénétrante de s'endormir dans un bon lit moelleux avec, en les oreilles, un murmure de prière que chuchote une sœur, qui vous fait songer aux soirs d'enfance, à des câlineries de baisers, aux douces oraisons qu'on répétait mot par mot, sans les comprendre, les paupières lourdes, sur les genoux de la maman.

Refuge où l'on souffre aussi et qu'endeuille parfois la mort inclé-

mente, mais où les détresses, les angoisses, les tortures de la maladie s'abritent, se cachent comme derrière un grand voile aux teintes de fête.

XXII

Comme en quelque escouade de vétérans chevronnés, aux temps épiques où les lèvres gardaient une odeur de cartouche mordue, les sœurs avaient toutes leur sobriquet.

C'était d'abord une petite vieille aux mains tremblantes, au visage couturé d'innombrables rides comme la nappe pâle d'un lac que cinglent des rafales de bise, aux yeux affaiblis qui semblaient des tessons de verre décoloré, au menton en galoche qui cachait presque une bouche mince et flétrie, et dont la voix, lorsqu'elle racontait une histoire, avait de brusques arrêts, rappelait le son de ces épinettes poussiéreuses qu'on n'ouvre plus, qui ont des cordes brisées.

Elle faisait la révérence, selon la mode de jadis, quand un général venait respectueusement la saluer, connaissait les noms de toutes les promotions depuis que l'École existait, se souvenait d'avoir vu le grand Empereur quand elle était toute petite et que ses parents la conduisaient aux Tuileries, et le sourire qui éclairait encore ce masque d'aïeule avait un charme inoubliable comme les roses d'automne qui n'ont presque plus de parfum.

Les élèves l'avaient surnommée la Sœur Vieux-Bahut.

Il y avait aussi la sœur Saint-Vincent qui marmonnait la prière dans les dortoirs et avant les repas, qui suivait le médecin principal dans sa visite journalière, qui, indulgente, demandait des jours de grâce pour les paresseux condamnés à reprendre leur service.

Le vieux major cédait à ses supplications quand il était de bonne humeur, lui répondait en hochant la tête :

— Vous encouragez leurs péchés, ma chère sœur, c'est très mal, vous aurez à vous en confesser, et si j'étais l'aumônier, je ne vous donnerais sûrement pas l'absolution !

Puis il ajoutait avec un geste de lassitude et des inflexions résignées, en se tournant vers le caporal infirmier, prêt à noter ses nouvelles instructions sur un registre :

— Allons ! écrivez : état stationnaire, même traitement : repos, demi trois-quart, café.

Lorsque le pas lourd du capitaine de service craquait sur les marches d'un escalier, elle enfouissait dans les amples poches de sa robe les journaux imprudemment oubliés sous un traversin, les cartes, les maudites cartes parfois éparpillées sur les tables en dépit des écriteaux pendus au mur et qui évoquaient des ordonnances sévères, des drames anciens.

La sœur aux larges joues épanouies de paysanne beauceronne, aux fortes mains que la flamme des fourneaux avait parcheminées, et qui paraissait aussi heureuse dans sa cuisine qu'en un Éden inviolé, qui se plaisait à inventer des plats de gourmandise, qui ne manquait jamais d'envoyer comme une sorte de viatique aux élèves qui regagnaient l'École un cornet plein jusqu'aux bords de croustillantes pommes de terre frites, avait été baptisée : Sœur Cordon-Bleu.

Et la jolie petite sœur nouvelle qui était blanche et blonde, qui baissait modestement et timidement les yeux, que troublait la moindre question, reçut le nom de Sœur Peaufine.

XXIII

Dans les frissonnantes ailes de la cornette où se fondent la tache pâle, les contours délicats de son visage qu'affine une mystérieuse langueur, qui a quelque chose d'immatériel, sœur Saint-André fait songer à un bouquet de mièvre lilas blanc, de ce lilas d'hiver qui dure si peu, qui ressemble aux caprices des femmes aimées, qui exhale une odeur nostalgique, presque évaporée d'avrils disparus.

Elle n'élève jamais la voix.

Elle se tient à l'écart, redoute de tenir trop de place et qu'on ne la remarque, s'épouvante de ces vibrations de jeunesse qui la réveillent, qui lui rappellent comme une existence antérieure.

Elle glisse avec des gestes frileux à travers les salles et les corridors. On entend à peine le bruit du rosaire qui pend à sa ceinture, qui heurte à chaque pas son tablier. On dirait d'une colombe farouche qui s'envole loin de sa cage, qui se réfugie dans la solitude des bois.

Dépaysée, gênée par les regards qui la frôlent, qui la cherchent, par les chuchotements qui l'accueillent, par les éclats de joie, les parcelles de chansons qui emplissent ses oreilles, telle qu'une pensionnaire qui se serait égarée au milieu d'une récréation de grands écoliers, elle n'est heureuse que lorsque la fin de la journée la ramène en son étroite chambre, ou qu'elle peut s'asseoir sous une des tonnelles du jardin, à l'aube, avant qu'aucun élève ne soit éveillé, réciter son chapelet dans le frisselis des feuilles, le bourdonnement des abeilles et le tendre concert des oiseaux.

Et l'indulgente doyenne, la bonne sœur Sainte-Victoire, — celle que les élèves appellent Vieux-Bahut, — a eu pitié de cette âme sensitive et anxieuse, l'accoutume doucement, prudemment à ces contacts nouveaux, lui montre comme pas à pas le chemin, a confié à la frêle petite recrue qu'on lui envoya, le plus facile des labeurs, la surveillance de la lingerie et la garde de la chapelle.

XXIV

La Madonette s'apprivoise.

Les cernures mauves qui semblaient sous ses yeux des stigmates de perpétuel martyre s'effacent, se fondent comme un frottis léger d'estompe dans la blancheur nacrée de son teint.

Elle ne s'ennuie plus.

Ces journées où elle tire l'aiguille devant une fenêtre ouverte, dans l'arome du linge frais qui sent encore la lessive et la campagne, où elle a pour horizon des pommiers en fleurs qui jalonnent la houle des seigles comme des mâts nuptiaux, de lointaines forêts, une route dont le spectacle change à chaque minute, et où ses mains renouvellent les cierges, les jonchées qui ornent le sanctuaire, s'ingénient à lui donner un aspect de fête, de beau reposoir, où elle médite de douces oraisons, lui paraissent trop brèves.

Quelquefois, elle aurait envie de chanter.

Et, devenue courageuse, elle vague comme en des voyages de découverte dans toute l'infirmerie, halte avec des curiosités puériles qu'elle ne peut maîtriser en les dortoirs inoccupés.

Une après-midi, elle soulève les planchettes numérotées qui sont accrochées au dessus des lits, hésite, puis se décide à parcourir les vieilles inscriptions dont l'envers du bois est encore noirci.

Et ces phrases d'argot saint cyrien, ces bravades bouffonnes, ces notes hilarantes achèvent de l'égayer. Elle lit tout bas :

— De Montalvin (3314). — Promotion de Mentana. — Fine Galette qu'attendent les climats chauds. A supporté stoïquement pendant l'inspection générale des rhumatismes articulaires qui ne seront pas l'objet d'un mémoire à l'Académie de médecine.

— Grandidier (1998). Promotion de la Revanche. — A trouvé une formule inédite d'embarras gastrique dont il tient la recette à la disposition de ses petits cos. Affranchir les lettres. Garanti quinze jours.

— D'Antilhac (2521). Promotion du Mexique. — A tenu à comparer le bordeaux de l'infirmerie et le grand ordinaire de la boîte, prostration générale facile à soigner même en route.

— Chênelart (4005). — Promotion du Schah. — Officier très bahuté, fera son chemin. Quatre séjours. Ne peut supporter la vue du grand Poireau. Affection inguérissable. A dû avoir successivement toutes les maladies connues et à connaître. Se recommande à l'admiration de ceux qui occuperont sa place.

Et ses rires s'égrènent dans le silence de la salle déserte en trilles aigus, vibrent comme du cristal que heurte quelque brusque choc, jaillissent mousseux, clairs, fusent ainsi que du champagne dont le bouchon a sauté on ne sait où, et elle s'arrête, interdite, effarée, se demande si elle n'est pas le jouet d'un rêve, murmure :

— Je sais donc encore rire!

XXV

Laurette s'explique maintenant que la sœur Sainte-Victoire ait pu végéter ainsi à la même place, durant de nombreuses années, comme quelque pot de fleurs oublié sur un balcon, qu'elle aime son infirmerie ainsi qu'une maison familiale où l'on enferme le trésor de ses souvenirs, où les portes ont gardé les encoches évocatrices des enfances qui grandissaient, des anniversaires qu'on célébrait, qu'elle ait aux lèvres des phrases maternelles quand elle parle des Saint Cyriens, qu'elle se passionne en énumérant des noms glorieux, en racontant ses mémoires de dévouée.

Elle ne sourit pas, les jours où l'aïeule l'interroge, se réjouit de la sentir moins soucieuse, moins farouche, de voir que ses joues

ont des roseurs d'églantine, que son regard n'est plus alangui de brumes tristes, s'exalte, s'exclame :

— Vous n'êtes pas de ce temps-là, ma petite, vous n'avez pas assisté à ces retours de guerre où les drapeaux sont en loques, où l'on ne sait plus ce que l'on crie, où l'on jette des roses et des branches de laurier aux braves soldats, où l'on pleure en écoutant les clairons, à ces adieux, à cette dernière revue où nos anciens criaient : « Vive l'Empereur! » s'embrassaient comme des fous, s'en allaient avant le « Pékin de Bahut » accoutumé vers leurs régiments, où le général commandait : « Officiers, par le flanc « droit. En avant marche!... » Vous ne pouvez vous imaginer ce que c'est que d'apprendre qu'un pauvre carottier de jadis, à qui l'on évita des réprimandes et des punitions, a triplé les étapes, gagné le petit bâton bleu semé d'abeilles d'or et les plumes blanches... J'aurais chanté alors au bon Dieu le « *Nunc dimittis* » tant j'étais heureuse... et je crois que j'ai une cocarde à ma cornette, une belle cocarde un peu usée, mais dont les trois couleurs tiennent bon quand même, tiendront plus longtemps que moi...

Et elle la remercie tendrement lorsque la vieille sœur ajoute avec des inflexions de mélancolie :

— Savez-vous seulement de quel nom ces grands enfants vous ont baptisée, petite mignonne, et que sœur Saint-André est devenue sœur Peaufine... Je l'ai été, moi aussi, sœur Peaufine, mais cela ne date pas d'hier, pauvre de nous, on faisait alors la conquête d'Alger... Et parce que je vous aime de tout mon cœur, je vous souhaite de m'imiter jusqu'au bout, de devenir la sœur Vieux-Bahut!

Elle a des joies de gamine qu'on mène pour la première fois dans un théâtre d'amusantes marionnettes.

Elle s'intéresse aux petites fêtes que se donnent les élèves, aux charades qu'ils improvisent, aux comédies qu'ils jouent, leur prête des oreillers et des draps de la lingerie, comme une camarade complaisante.

Et elle voudrait que personne ne souffrît dans ce séjour de doux repos, que le médecin eût seulement à soigner des cas aussi bénins que ceux dont elle lut l'histoire derrière les pancartes de bois.

XXVI

La parodie des rapports de l'École que le malade le plus ancien improvise, chaque après-midi, les revues qu'il passe, les ordres qu'il donne, réjouissent sœur Peaufine comme les burlesques défilés de carnaval qu'elle a applaudis, naguère, à Nice.

Et un jour, où elle s'amuse auprès d'une porte entr'ouverte de ces pasquinades frondeuses, l'infortunée entend ces mots qui la glacent :

— Le général attend à l'Infirmerie la prochaine visite du capitaine écuyer désigné par le ministre, M. de Vareilhes. Il le chargera d'un travail spécial sur les coups de pied que peut recevoir un cavalier dans l'exercice de ses fonctions.

Toute blême, elle répète anxieusement le nom qui a éveillé soudain de longs échos assoupis au fond de son être, frissonne comme si un fantôme lui apparaissait, l'interrogeait d'une voix triste, étendait les mains avec un geste de reproche et de mélancolie vers les plaies cicatrisées de ce cœur qui oublia, qui s'apaisa, qui put se guérir du mal d'aimer.

Et les éclats de rire moqueurs, insoucieux, les réflexions ironiques qui interrompent ces commentaires raillards, augmentent sa détresse.

Quelle fatalité s'acharne donc contre elle, la pousse vers de nouveaux calvaires ? Et ce dernier coup ne l'achèvera-t-il pas ? Aura-t-elle la force de supporter cette suprême épreuve ? Mais ne se trompe-t-elle pas ? Ne s'alarme-t-elle pas vainement ? Ne s'agit-il pas d'un cousin d'André, d'un officier de cavalerie qui se nomme aussi de Vareilhes ?

Oh ! se dire qu'ils vont vivre, peut-être, presque dans la même maison, eux qui se sont tant adorés, le sentir au delà de ces murs, à quelques pas, songer que s'il tombait malade, elle devrait le soigner, qu'aujourd'hui, que demain, que chaque jour, ils peuvent se heurter dans ces salles, dans le jardin, dans un corridor, se retrouver après cinq années de séparation en face l'un de l'autre !

Voudra-t-il la reconnaître ?

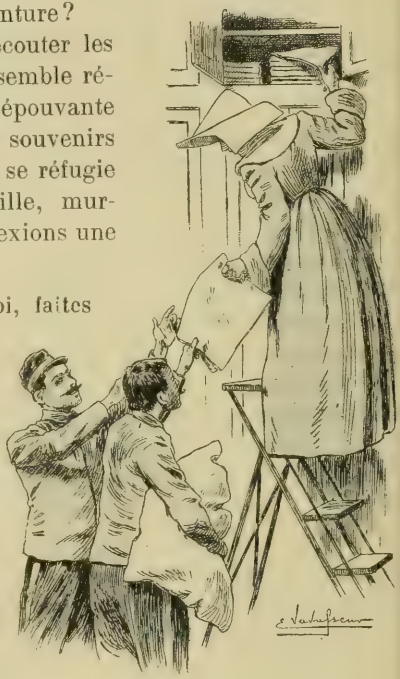
Quelles paroles éperdues jailliront de leurs lèvres tremblantes? Quels regards échangeront leurs yeux mouillés de larmes ?

L'aime-t-il toujours ?

Cette passionnette d'un hiver et d'un printemps ne s'est-elle pas évaporée de son âme comme un parfum trop subtil, ne le fait-elle pas sourire, quand il y pense par hasard, ainsi qu'une puérile aventure?

Et la Madonette n'ose pas écouter les battements de son cœur qui semble répondre à de lointains appels, s'épouvante de la fièvre qui la brûle, des souvenirs qui l'assaillent, qui la brisent, se réfugie dans sa chambre, s'agenouille, murmure avec de suppliantes inflexions une prière désespérée :

Mon Dieu, ayez pitié de moi, faites que ce ne soit pas André !... Daignez me secourir, préservez ma pauvre âme qui défaille de ce choc trop rude !... Considérez que je me suis donnée tout entière à vous, que vous n'avez pas de plus humble, de plus frêle servante ; ne livrez pas à d'incertains orages ce fétu de paille ; accordez-moi la force de ne pas avoir le vertige devant le bonheur que j'ai perdu, de résister aux tentations, de contempler courageusement ces mirages d'un passé aboli comme Notre Seigneur Jésus contempla dans le désert les palais somptueux, les gouffres de lumière évoqués par le Démon !



Elle leur prête des oreillers et des draps de la lingerie.

XXVII

Laurette se consume en cette incertitude.

Elle ne questionne ni la sœur Sainte-Victoire, ni les infirmiers, ni les élèves ; elle pense parfois à une de ses grand'tantes qui per-

dit la raison durant les jours tragiques de la Terreur, dans la geôle que vidaient peu à peu les charretées de condamnés et où chacun attendait anxieusement l'appel de son nom.

Comment M. de Vareilhes n'est il pas venu encore visiter l'infirmerie ainsi que les autres officiers? Recule-t-il devant ce pèlerinage? Aurait-il le pressentiment de l'inévitable rencontre qui l'affligera?

Elle s'énerve sur sa tâche accoutumée, s'inquiète, se traîne languissante, morose, semble ne plus avoir conscience de ses actes, ne plus entendre ce qu'on lui dit, va guer au milieu de ténèbres.

Et un dimanche, comme elle s'achemine à pas lents, avec, dans les mains, une bottelée de lys, vers l'étroite porte de la chapelle, un élève, qu'étayent des béquilles, M. de Storay, un des malades qui l'ont si souvent fait rire lorsqu'ils récitaient des monologues, la salue respectueusement, s'écrie:

— Ma sœur, voudriez-vous me permettre de vous présenter mon cousin qui m'attend au parloir avec sa femme... Je leur ai si souvent parlé de vous qu'ils seraient heureux de vous connaître!

Je ne vous en veux pas, André.

Elle hésite, s'excuse, balbutie:

— C'est que j'arrive du jardin... Et j'ai honte vraiment de me montrer en une pareille tenue.

Mais il insiste, gouaille:

— Seriez-vous coquette, ma sœur?

Elle cède à son désir, pénètre dans la petite salle où les volets à demi clos épandent une ombre fraiche, distingue confusément les silhouettes élégantes d'une jeune femme qui doit être à peu près de son âge, et d'un officier sanglé dans une redingote grise.

Et ces lambeaux de phrases l'enveloppent, l'étouffent:

— Ma cousine, la comtesse de Vareilhes... le capitaine de Vareilhes... Sœur Saint-André, la plus charmante, la plus indulgente, la plus gaie de nos bonnes sœurs...

Puis une voix claire, enfantine, où vibre de la joie, s'élève étourdiment :

— Oh! vous portez, ma sœur, le même nom que mon cher mari.. Et je suis sûre que vous me permettrez d'être votre amie... Mon cousin m'a fait un tel éloge de sœur Peaufine, car c'est ainsi, n'est-ce pas, que les élèves vous appellent?...

Et elle lui tend ses mains gantées, se moque, s'inquiète de sa hardiesse, de ce mot d'argot qui a fusé de sa bouche ingénue.

Laurette s'est roidie, songe aux clous que les bourreaux enfoncèrent un à un dans les paumes crispées et dans les pieds du Christ, cherche autour d'elle une issue comme un oiseau qui serait tombé en un piège, répond :

— Vous êtes vraiment trop aimable, Madame!

M. de Vareilhes a rougi, gêné, attristé, regarde obstinément le plancher, se désespère d'avoir malgré lui infligé une torture odieuse à Celle qu'il idolâtra, et quelque chose qui est plus que de la compassion l'émeut, le bouleverse, lui serre la gorge, lui étreint le cœur.

Mais la jeune femme ne s'aperçoit de rien, plaisante, jase :

— Ne restez donc pas debout, ma sœur, j'aime tant les petites personnes qui sont aussi gaies que moi; au couvent, on me surnommait Mademoiselle le Rire, et je vous prie de croire que le mariage ne m'a pas changée... Alors, c'est convenu, je viendrai vous voir, vous aider, et nous ferons un peu les folles...

Et la Madonette l'interrompt :

— Je vous remercie, j'en serai très heureuse... Pardonnez-moi si je vous quitte aussi promptement, j'ai mon autel à décorer pour les vêpres, et l'heure passe...

Elle s'incline; M. de Vareilhes la reconduit jusqu'à la chapelle.

— Vous devez m'en vouloir, fait-il fiévreusement, et croyez que je donnerais toute ma vie pour ne pas vous avoir causé un pareil chagrin, que j'en suis désolé... Je souffre, j'ai honte que vous ayez eu de la peine à cause de moi...

Et Laurette, de ses grands yeux purs et doux, lui donne l'absolution qu'il implore, chuchote tendrement :

— Je ne vous en veux pas, André, je suis heureuse que vous soyez heureux, je prierai pour que Dieu étende sa protection sur ce

bonheur qui m'est plus cher que tout au monde! Adieu, hâtez-vous, l'on vous attend!

Et M. de Vareilhes tamponne ses paupières de son mouchoir, s'éloigne, a la suggestion en respirant l'odeur violente des lys qui s'est figée dans le long couloir, qu'il vient de frôler le funèbre convoi d'une vierge.

XXVIII

La Madonette s'est accoudée sur son traversin, rappelle à mi-voix sœur Sainte-Victoire qui regagnait lourdement le fauteuil où elle somnole aux heures chaudes du jour et égrène d'un geste machinal les olives de son chapelet, soupire :

— Je me sens un peu plus mal, ma bonne mère, je tiendrais à vous dicter une lettre... pas très longue... pour mes parents qui sont peut-être inquiets... Je ne sais pourquoi, il me tarde de les voir, de les embrasser... Et c'est si loin, l'Italie!

La vieille sœur s'approche aussitôt du petit lit de fer qu'enveloppent des rideaux de cotonnade, s'écrie :

— Le temps de mettre mes lunettes, ma chère enfant, et je suis toute à vous!

Et elle pose l'encrier au milieu d'une chaise, choisit dans le buvard une feuille blanche, plaisante, comme en l'espoir d'un peu ranimer la malade, d'éclairer ses pâles lèvres d'un sourire éphémère :

—Ça ne m'était pas arrivé depuis Soixante-Dix, d'écrire sur mes genoux, marmonne-t-elle, et l'on s'accordait à déprécier mon talent de secrétaire, mais j'ai dû faire des progrès en vieillissant, et je vais bien m'appliquer...

Laurette a saisi de ses doigts fiévreux la timbale où se fige une tisane tiède, boit avidement quelques gorgées et, avec de longues pauses entre chaque phrase, des hésitations, des redites, comme si son cerveau se vidait par une invisible fêlure, et qu'elle n'ait plus la force de reconnaître le sens des mots, les paupières closes, le front plissé d'un réseau de rides, murmure ce dernier appel :

— Je commence alors, ma bonne sœur...

Voilà bien des jours, mes chers parents, que vous attendez vainement des nouvelles de votre grande fille et je serais désespérée que

vous puissiez croire qu'elle vous oublie ou l'accuser d'indifférence ? Je songeais à l'émotion que vous auriez devant cette écriture étrangère, inconnue, j'espérais que ce malaise qui m'annihile ne durerait au plus qu'une semaine, me lever, reprendre mon train-train habituel, mes travaux de couture, et que je ne serais pas dans la nécessité de recourir à la complaisance d'une de nos excellentes sœurs...

Elle se recueille durant plusieurs secondes et reprend :

J'ignore ce que j'ai et pourquoi je suis si éteinte, si lasse. Vous savez, d'ailleurs, combien la moindre fièvre m'accable et m'épuise... Et je me réjouis que vous soyez sur le point de quitter Rome... Je n'ose vous prier d'avancer de quelques semaines ce départ, je ne voudrais pour rien au monde déranger vos projets; cependant, il me semble que je serais plus certaine de me guérir si je vous voyais, si je vous embrassais bientôt... Je n'ai jamais tant désiré, depuis que nous sommes loin les uns des autres, de nous retrouver ensemble, de vous sentir à côté de moi... Je vous attends, je souhaite que ce long voyage ne vous fatigue pas, je vous aime bien tendrement...

Et comme elle se tait, à bout de forces, sœur Sainte-Victoire griffonne hâtivement au bas du feuillet ce post-scriptum :

L'état de notre sœur Saint-André nous cause une véritable inquiétude, nous prions pour que ses chers parents puissent l'embrasser vivante !

Et elle cachète l'enveloppe, interroge Laurette dont les joues se creusent, ont des transparences d'hostie.

— Quelle est l'adresse de vos parents ?

La malade a tressailli et des taches rouges colorent ses pommettes. Elle fouille d'un regard soupçonneux toute la chambre comme si elle redoutait que quelqu'un ne s'y soit brusquement introduit, ne les écoute, et râle d'une voix sourde :

— Monsieur d'Astérille, via del Corso, 41, Rome.

XXIX

Les sœurs ont suivi l'aumônier qui courbe douloureusement la tête, qui parait porter un lourd fardeau dans ses mains tremblantes de vieillard.

Le bruit grêle, hoqueté de la sonnette qu'agite l'assistant, s'éloigne, se perd en une confuse rumeur de sanglots.

L'étroite chambre où des voix imprégnées de larmes répétaient, il y a quelques minutes, les prières de l'extrême-onction, où s'accomplirent les rites funèbres d'adieu, s'emplit d'un grand silence solennel, d'une morne quiétude de nécropole.

Et des odeurs fades de baume, d'huile répandue, de cierges que l'on vient d'éteindre et dont les mèches grésillent et fument, se figent, se prolongent dans l'air épaissi. La Madonette repose inerte et en ces vagues ténèbres son visage exsangue, diminué, pareil à un masque de cire où l'on modela l'angoisse des dernières souffrances, se noie, se fond parmi les molles blancheurs des oreillers.

Le léger souffle qui gonfle ses narines serrées, les spasmes qui secouent ses membres sont les seuls indices qui attestent qu'elle se débat contre la mort, que tout n'est pas encore fini.

Et agenouillés, effondrés contre le lit, Micheline et M. d'Astérille épient ces paupières closes, cette face muette. N'arrivent-ils pas trop tard au suprême rendez-vous qu'elle avait imploré ?

Ce nouveau remords de n'avoir même pas recueilli les adieux de l'enfant qui se sacrifia pour eux, de n'avoir même pas épargné à son cœur le cruel déboire de se sentir complètement délaissée, d'agoniser loin de toute tendresse, pèsera-t-il désormais sur leur conscience ? Ils tendent le cou. Ils se serrent l'un contre l'autre avec une croissante anxiété, une hébétude de somnambules que des voix impérieuses, des gestes dominateurs auraient brutalement réveillés, ont l'apparence, dans l'ombre, de sacs flasques que renverserait, sans effort, la main d'une petite fille.

Laurette a crié :

— La nuit me fait peur... Je voudrais qu'on ouvre la fenêtre, qu'on repousse les volets... J'étouffe dans ces ténèbres, j'irais mieux si je pouvais voir le ciel, si je respirais l'odeur de la campagne !

Robert s'est relevé, se hâte d'exaucer son désir, et les merveilleuses clartés du crépuscule inondent le plancher, les chaises, le lit, les couvrent comme du brusque déroulement d'une soie rose et mauve, aux reflets changeants, aux moirures dorées, se mêlent au parfum des plates-bandes d'œillets qu'arrose un jardinier, à des senteurs errantes de regains fauchés, d'acacias fleuris qui montent du Bois et du Polygone.

L'agonisante a reconnu sa mère et la rassure, l'appelle d'un long regard où elle a mis toute son âme tendre et douce, la couvre de baisers, et ses lèvres qui deviennent de plus en plus froides, de

plus en plus pâles, s'appuient aussi sur les joues et sur le front de M. d'Astérille.

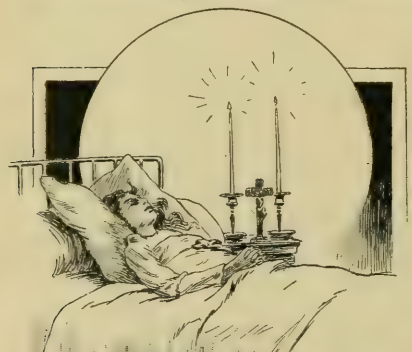
Et transfigurée, rayonnante, auréolée de la lumière d'apothéose qui tombe du ciel, elle prend dans ses doigts la main de Micheline et la main de Robert, les rapproche, les unit, contemple leurs deux alliances et murmure :

— Ma chère maman... Mon cher papa !

Puis ses prunelles fixent on ne sait quoi dans le vide, se ternissent, s'éteignent, sa bouche crispée balbutie : « Tous heureux... tous heureux... heureux... » son visage devient immobile, se pétrifie, et M. d'Astérille desserre avec une effroyable angoisse ces doigts de morte qui les retiennent, qui emprisonnent leurs mains, qui semblent vouloir les entraîner dans le mystère de l'Au-Delà.

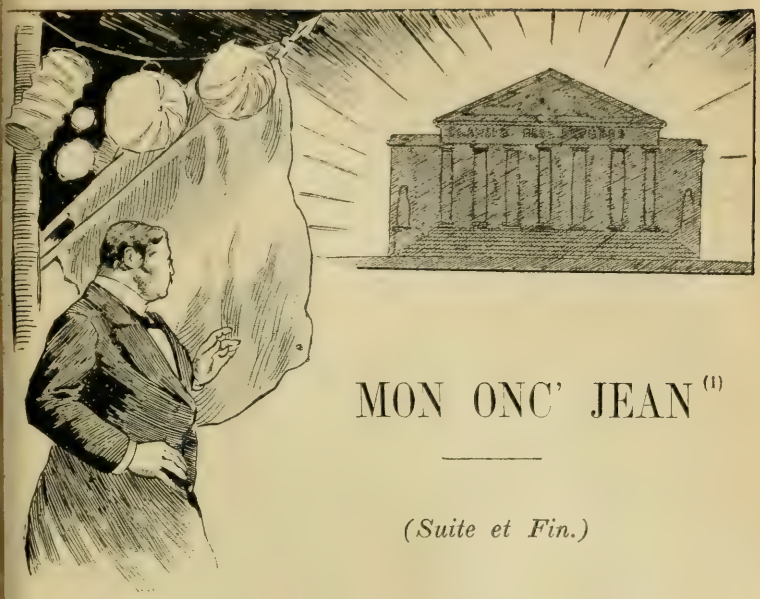
XXX

Mademoiselle Laurette de Rouvières, en religion sœur Saint-André, repose dans le paisible cimetière du village de Saint-Cyr, et le couple a recommencé son existence ancienne, — cette vie désorientée de nomades qu'obsèdent trop de souvenances, que hante la terreur de partir l'un avant l'autre pour l'éternel voyage d'où nul ne revient, d'une vieillesse esseulée, d'un veuvage lamentable que ne réchaufferaient, que n'entoureraient ni des amis, ni des petits-enfants.



René Maizeroy.

Cannes, mars 1894. — Paris, février 1895.



MON ONC' JEAN [1]

(Suite et Fin.)

VIII

Le diner terminé, Jeannette mit son bonnet propre et sa robe des dimanches et sortit, se dirigeant vers Berneville. On était aux premiers jours de septembre; un soleil aveuglant rayonnait sur la plaine dépouillée; l'air avait cette pureté admirable que l'automne seul peut lui donner; les masses sombres des futaies du parc s'éclairaient à l'horizon sous l'ardente lumière, et jusqu'à la ligne des bois qui fermaient la plaine comme un cirque immense les chaumes, les luzernes, les champs de betteraves et les blés noirs en graines s'étendaient comme un tapis changeant.

Tout à coup elle prêta l'oreille ; au loin des coups de fusil crépitaient. Un lièvre passa devant elle comme une flèche, fuyant affolé, les oreilles couchées, et une compagnie de perdrix s'abattant dans le chaume se mit à piéter en suivant une raie. Elle fit encore quelques pas et, arrivée sur un petit monticule dominant la plaine, elle aperçut très loin, dans la direction des bois, une longue ligne de chasseurs. Elle crut d'abord qu'ils venaient de son côté ; mais bientôt elle constata que le bruit de la fusillade s'éloignait ;

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 21 mai.

ils marchaient donc sur les bois, et le lièvre et les perdreaux avaient forcé la ligne.

Jeannette resta un instant indécise. Toute la plaine de ce côté appartenait au comte de Berneville : c'était donc lui qui chassait ; et à en juger par le nombre des tireurs, c'était une grande chasse, l'ouverture probablement.

Elle se sentit découragée ; comment l'aborderait elle au milieu de tout ce monde ? Puis elle reprit courage ; elle pensa que c'était précisément un jour de chasse qu'elle lui avait parlé pour la première fois : qu'on la remarquerait peut-être moins que si elle se présentait au château ; qu'un heureux hasard pouvait la placer sur le passage de Jacques... Un chemin de traverse était près de là, coupant droit sur les bois ; elle s'y engagea bravement, allongeant le pas pour se rapprocher des tireurs. Mais ils avaient trop d'avance sur elle pour qu'elle pût les rejoindre dans la plaine ; lorsqu'elle arriva aux bois ils avaient disparu, et elle entendit leurs conversations et leurs rires s'enfonçant dans l'épaisseur du taillis ; les coups de fusil avaient cessé. Elle entra dans le bois, prit un sentier, guidée par le bruit des voix, et bientôt elle s'arrêta toute saisie par le spectacle qu'elle avait sous les yeux.

Elle était arrivée au haut d'un escarpement dominant le commencement d'une étroite vallée. Là, le taillis cessait brusquement, et pour parvenir au fond de la gorge il fallait descendre une pente couverte de bruyères.

Tout au bas, autour d'une source dont quatre gros arbres ombrageaient le gouffre irisé, tous les chasseurs étaient réunis ; elle les voyait distinctement assis çà et là sur l'herbe.

Un peu plus loin un grand break était arrêté ; des domestiques en sortaient des paniers pleins de victuailles et de bouteilles. Tout à coup des bravos éclatèrent ; un landau rempli de dames déboucha de la vallée ; les chasseurs s'empressèrent et elles sautèrent de la voiture. Jeannette entendit leurs petits cris, leur caquetage d'oiseaux.

Appuyée contre un chêneau, à la lisière du bois, elle regardait bouche bée cette joie et ces élégances, et retenait son souffle, craignant maintenant d'être vue. Tout de suite elle avait reconnu Jacques : elle le voyait aller de l'un à l'autre, faisant les honneurs du goûter, invitant les chasseurs à s'asseoir près de la source, puis s'occupant des gardes qui rangeaient sur l'herbe le gibier tué. Une des belles dames venait souvent lui parler : c'était la comtesse

Jeannette n'en pouvait douter ; de loin elle la sentait souriante, heureuse, charmante ; elle l'entendait rire, et sa fraîche gaieté, qui la poignait au cœur, lui semblait dominer toutes les autres.

Elle resta encore quelques minutes hésitante, n'osant avancer et ne pouvant prendre sur elle de reculer, pendant que les bouchons de champagne sautaient en l'air et que le bruit argentin des verres et des assiettes montait jusqu'à elle. Puis d'un élan brusque elle partit en courant, retournant par le chemin qu'elle avait suivi. Déci-

Muterel, en sa qualité de maire, parla le dernier.

dément non, elle ne le verrait pas! Comment se présenter devant tout ce monde? Et puis elle avait trop présumé de ses forces, elle ne pouvait pas!

Aller à lui, se nommer devant tous ces indifférents, lui crier sa misère; n'en être pas reconnue, peut-être, car il y avait si long temps... Tout plutôt que cela!

Elle revint à la plaine, reprit sans plus rien regarder autour d'elle le chemin de terre, et dévala comme une insensée vers la ferme, outrée d'une douleur plus profonde que toutes celles qu'elle avait encore éprouvées, heurtant dans son cerveau exalté jusqu'à

la souffrance l'humiliation qui l'attendait et l'affreux reflux de souvenirs qui venait de l'assaillir. Et lorsqu'elle fut arrivée, elle courut dans sa chambre et s'y enferma, décidée au sacrifice, prête à demander pardon le soir même à celui qui l'insultait depuis des mois, mais voulant rester seule un peu de temps pour rassembler ses idées et mettre ordre à son désespoir.

IX

Cependant Muterel était rentré aux Muriaux plus tôt qu'on ne l'y attendait. Il revenait de fort méchante humeur, ayant appris au bourg que Tranchebize allait mieux. Griffon ne lui avait même pas caché qu'on espérait beaucoup le sauver, et l'air gouailleur qu'avait pris le notaire pour lui apprendre cette belle nouvelle l'avait exaspéré.

Il rentra chez Coralie en bougonnant, et comme, assise devant son piano, elle continuait sans plus s'occuper de lui à se gargariser avec des roulades interminables, il lui ordonna de se taire d'une voix qui ne souffrait pas de réplique.

Il n'en fallait pas davantage pour que l'humeur de Coralie fût à l'unisson de la sienne ; elle lui demanda d'un ton rêche ce que signifiait cette façon d'agir. Muterel haussa les épaules, et sans plus de préambule raconta ce qu'on lui avait dit à Varencières ; il se radoucit en voyant sa femme aussi consternée que lui-même de la meilleure santé de Tranchebize, et lui demanda ce qui s'était passé à la ferme pendant son absence.

Coralie fit le récit détaillé de la scène qu'elle avait eue le matin avec Jeannette. Ainsi qu'ils en étaient convenus, elle l'avait chassée. Mais Chantavoine avait mal pris la chose ; il s'était mis dans une colère dont elle ne l'aurait jamais cru capable ; il l'avait menacée de quitter la maison avec sa nièce. Alors elle avait pensé qu'il fallait ne point trop brusquer les choses, et elle avait accordé à son père le maintien de Jeannette à la ferme, à condition qu'elle ferait ce soir même, devant tout le personnel assemblé, une pénitence publique et demanderait pardon à Muterel de son emportement de la veille. Oh! elle savait bien que Jeannette était trop fière pour consentir à cette humiliation, mais n'était-ce pas ce qu'ils voulaient? Ils partiraient tous deux, l'oncle et la nièce; on s'en

trouverait débarrassé. On verrait à assurer l'existence du vieux, mais on serait tranquille. Et en exposant son ingénieuse combinaison la grosse femme sautillait triomphalement sur sa chaise.

Mais à mesure qu'elle parlait son mari se refrognait de plus en plus, et quand elle eut fini, il donna un libre cours à sa mauvaise humeur.

Allons bon! elle avait bien besoin de tant précipiter les choses! Est-ce qu'elle ne pouvait pas attendre, avant de poser de pareilles conditions sans s'être entendue avec lui?... Parbleu! c'était clair que Jeannette ne voudrait pas s'humilier à ce point-là. Et alors quoi? Ils partiraient. Et puis après? Ça ferait un joli effet dans le pays!

Quel malheur encore une fois, d'avoir une femme bête!

Elle n'avait donc pas compris que le renvoi de Jeannette était une ruse? Paraitre chasser Jeannette, affoler le vieux qui tenait à la garder, se servir de cet affolement pour confiner le bonhomme dans un coin quelconque de la ferme où il vivrait comme il pourrait sans plus rien commander, sans plus gêner l'autorité absolue que lui, Muterel, entendait prendre, c'était là le plan! Et pour qu'il réussit il y avait une chose si simple à faire : laisser Chantavoine crier, lui dire tranquillement que son mari prendrait à son retour une décision définitive! Mais voilà : plus on est bête, plus on veut inventer, et on ne trouve que des sottises!

Coralie mortifiée répondit aigrement que puisqu'il avait tant d'esprit que ça, elle ne se mêlerait plus de rien. Il répliqua que c'était ce qu'elle avait de mieux à faire; et comme le souvenir de certaines discussions conjugales antérieures, qu'il avait closes péremptoirement par des gifles, lui revint à la mémoire, elle jugea prudent de se renfermer dans un silence grognon.

Il sortit, la consignant dans sa chambre avec défense d'en sortir, crainte, ajouta-t-il, de nouvelles bêtises; et Coralie restée seule, passa sa colère sur son piano qu'elle assomma de frénétiques accords.

Muterel était fort perplexe. A aucun prix, il ne voulait que Jeanette s'en allât. La passion qu'il ressentait pour elle était de celles qui ne cèdent qu'à l'assouvissement. En faisant mine de la chasser, il avait bien prévu l'indignation de Chantavoine; elle entrait même dans ses plans. Mais il n'avait pas supposé que le vieux s'en prendrait à sa fille; c'est sur une scène avec lui qu'il comptait. Il aurait poussé le bonhomme à bout, l'aurait amené à

quelque violence; puis il se serait donné le beau rôle en consentant à le garder avec sa nièce, par charité, mais en le reléguant, en lui retirant le peu d'autorité qui lui restait encore. Ainsi il aurait fait d'une pierre deux coups : débarrassé de Chantavoine qui l'ennuyait, il aurait gardé Jeannette sous sa main. Tandis qu'à présent, comment faire? Jeannette indignée n'allait-elle pas vouloir partir quand même, et comment la retenir?... Et si le vieux s'obstinait à la suivre, comment l'en empêcher?... Et puis quels potins dans le pays! Le comte n'en serait-il pas averti? Qu'arriverait-il s'il s'en mêlait? Car enfin c'était à Chantavoine et non à lui que la ferme était louée. Jusqu'alors le bonhomme avait eu la volonté ou la simplicité de se croire lié par un engagement qu'il n'avait pas le droit de prendre sans prévenir son propriétaire; mais s'il se révoltait, à la fin?

Muterel avait la décision prompte; après quelques minutes de réflexion, il se rassura : il avait trouvé le moyen de parvenir à son but.

Il alla délibérément trouver Chantavoine; mais au lieu de prendre une attitude sévère et offensée, il se composa cet air paterne et bonasse qui tant de fois déjà lui avait servi. Il se plaignit en termes mesurés de l'outrage que Jeannette lui avait infligé et fit valoir la nécessité où il se trouvait, pour sauvegarder sa dignité et son autorité à la ferme, d'en obtenir satisfaction.

Cela posé, il blâma Coralie d'avoir voulu imposer à Jeannette une humiliation excessive, et il ajouta que, comprenant l'affection que l'oncle portait à la nièce, il estimait de son devoir de ne l'en point priver. Seulement, Chantavoine devait le comprendre, la vie commune avec Jeannette était devenue impossible pour lui : il ne voulait ni ne pouvait la supporter. N'y avait-il pas un moyen de tout concilier? La maison du fermier entrant, bien qu'inhabitée depuis longtemps, était encore logeable; il y avait deux chambres, une cheminée... Pourquoi Chantavoine ne s'y installerait-il pas avec Jeannette? Ils vivraient là indépendants; ils pourraient prendre des légumes dans le jardin, puiser dans la provision de lard, tirer leur boisson à la cave; on ne les laisserait manquer de rien. Comme de juste, Chantavoine n'aurait plus à se mêler de la ferme; mais à son âge, c'était un repos pour lui. Quant à Jeannette, pour prix de sa nourriture, on exigerait qu'elle continuât à s'occuper de la basse cour et des vaches; c'était un ouvrage dont elle s'acquittait bien, mais on ferait comme avant, on ne lui don-

nerait pas de gages; c'était bien le moins, n'est-ce pas, qu'en échange du pardon qu'on lui accordait, elle donnât son travail? Ainsi voilà : habitation à part, existence à part, repos pour Chantavoine et, pour Jeannette, ses occupations habituelles, telles étaient les conditions moyennant lesquelles la paix serait faite et tout le monde content. N'était ce pas acceptable, voyons?

Chantavoine le laissa dire et baissa la tête. Peu d'instants après, Jeannette venait le trouver, le cœur gros mais la volonté ferme, prête à tout... Il lui dit simplement ce que son gendre lui avait proposé.

Elle ne se fit pas d'illusion sur cette modération apparente; elle comprit tout de suite que pour son oncle, c'était l'isolement, l'oisiveté, l'agonie lente, peut être même bientôt la misère; que pour elle, c'était la permanence du danger, l'inquiétude, la terreur de tous les jours. Mais que pouvait elle y faire? L'humiliation lui était épargnée; elle restait avec son oncle Jean, elle pourrait adoucir par ses soins ses derniers jours qu'elle sentait proches... elle lui conseilla d'accepter.

X

Au commencement de l'hiver, alors que les blés venaient d'être terminés, Muterel eut une grande joie. Un beau matin, il apprit qu'enfin Tranchebize était mort! L'amélioration de santé qu'il avait eu l'indélicatesse de s'offrir en septembre n'avait pas duré, et le mal avait repris avec violence à la chute des feuilles. Le malade, s'obstinant à vivre, avait songé à regagner le midi; mais au milieu de ses préparatifs de voyage, la fin était arrivée, foudroyante.

Le terrain était donc déblayé, et de la meilleure façon du monde : Tranchebize n'avait pas transigé avec ses principes, et il était mort comme il avait vécu, en radical, athée et libre-penseur, laissant ainsi à son successeur probable le précieux tremplin de l'enterrement civil. Muterel pouvait aller de l'avant, chauffer son comité, placer le discours que depuis longtemps il s'était fait seriner par les fortes têtes de la libre-pensée de Varencières, et qu'il savait par cœur sur le bout du doigt.

En conséquence, il prit aussitôt position. Il se rendit à Varencières, y vit du monde, témoigna avec importance une douloureuse

émotion et y alla de quelques paroles chaleureuses sur la grande perte que la République venait de faire; le soir, à la ferme, il fit faire du café en signe de deuil. Mais rentré dans la chambre de Coralie, il ne chercha pas plus longtemps à dissimuler l'intensité de sa satisfaction; et tandis que sa grosse femme enthousiasmée plaquait sur le piano les accords d'une mazurka entraînante, il risqua des entrechats et faillit s'étaler, s'étant pris les pieds dans une chaise.

Il était temps pour lui que cette bonne nouvelle arrivât, car aux Muriaux rien n'allait comme il aurait voulu. La retraite subite de Chantavoine, son exil dans la maison du fermier entrant, l'abdication absolue qu'on avait exigée de lui, avaient déplu aux vieux domestiques habitués à travailler sous ses ordres; et la morgue hautaine de Coralie, les allures cassantes et impérieuses du nouveau patron n'avaient pas tardé à les faire murmurer. Il s'était décidé à faire maison nette, à remplacer les charretiers, le berger, ce qui avait fait jaser dans le pays.

La mise au pas de tout un personnel nouveau n'est pas chose facile dans une ferme et ne va pas souvent sans déceptions ni sans accroc. Les moutons mal soignés s'étaient mis à boiter; un charretier novice avait écorché de jeunes arbres à coup de charrue; un cheval pris de tranchées dans la nuit était mort faute de soins. Seule la vacherie s'était maintenue en bon état, grâce à Jeannette qui faisait ponctuellement son service, veillant à ce que ses bêtes ne manquent de rien, et ne parlant à personne autre qu'au vacher, sorte de brute qui lui obéissait docilement et que Muterel n'avait pas voulu renvoyer, le jugeant trop bête pour rien voir et pour rien comprendre.

Ce mutisme de Jeannette, qu'il sentait toujours sur ses gardes, l'avait irrité dès les premiers jours, mais il avait un autre motif d'exaspération. Il s'était remis à tourner autour d'elle, choisissant de préférence le moment où elle tirait ses vaches, et se trouvait ainsi forcée de le supporter et de l'entendre. Il commençait par des propos sans conséquence, des aperçus vagues sur la température, sur les semailles, sur le lait, affectant de ne se souvenir de rien de ce qui s'était passé entre elle et lui, et se donnant des airs de bon gros fermier occupé uniquement de sa culture et de son bétail; et comme elle ne répondait pas, il feignait de ne pas remarquer son silence, n'insistait pas, s'en allait. Elle le retrouvait à la laiterie, en contemplation devant les terrines où montait la crème, affairé

autour du poêle qu'il bourrait de bois, ou bien tournant avec précaution la baratte vide; il la suivait devant les poulaillers, paraissant s'intéresser vivement au sort des poules et des canards, parlant toujours sur un ton placide et aimable, l'obsédant avec une patience qui la suppliciait. Puis un jour il risqua un propos galant, il lui dit :

— Si vous vouliez, tout de même!...

Et elle n'eut que le temps de s'enfuir précipitamment.

Le lendemain, lorsqu'il revint à l'heure de la traite, Jeannette n'était plus seule : Chantavoine se promenait derrière les vaches. Il fit la grimace, n'osa rien dire et alla s'embusquer dans la laiterie; Jeannette y entra encore accompagnée de Chantavoine. Dans la cour, à côté de sa nièce, distribuant l'avoine aux volailles, il revit quelques instants plus tard Chantavoine; et depuis ce moment toujours et partout il les trouvait l'un près de l'autre. Que faire? il ne pouvait cependant pas défendre à son beau père de se promener dans la cour...

Alors il s'était mis à guetter. Un jour, ayant vu le vieux sortir seul de sa maison, il s'était aventuré de ce côté, avait soulevé la clenche de la porte; mais un grondement de mauvais augure l'avait cloué sur place : au milieu de la salle, devant Jeannette épluchant des légumes, il avait vu Moustache en arrêt sur lui, les poils hérissés, les crocs en l'air, les yeux sanglants, terrible avec son masque hirsute de vieux grenadier de Waterloo; et il avait prudemment battu en retraite. Cependant il était résolu à en finir; ces obstacles, cette défense toujours en éveil ne faisaient qu'enflammer sa passion jusqu'à la rage; il devenait capable des pires extrémités, et tout était à craindre pour Jeannette, pour Chantavoine et pour Moustache, quand la nouvelle de la mort de Tranchebize arriva.

La diversion fut aussi complète qu'heureuse. Dès que l'ambition de Muterel fut réveillée, sa passion parut s'assoupir. Il s'agissait bien maintenant pour lui de venir à bout de cette fille! Il s'agissait d'enfourcher la politique, d'emporter l'élection, d'entrer triomphalement au Palais Bourbon; il n'avait plus le temps de s'occuper de bagatelles amoureuses; il lui fallait toute son activité, la plénitude de son intelligence madrée et sournoise. Il cessa comme par enchantement de s'occuper de Jeannette, et elle put jouir de quelques jours de répit.

L'enterrement de Tranchebize fut magnifique. Jamais, de mémoire de libre penseur, on n'avait vu une plus grande affluence

de bannières, de couronnes, de bonshommes pontifiant, l'immortelle rouge à la boutonnière. Au cimetière, d'interminables discours furent prononcés ; le préfet, M. Franck-Youpin parla de l'admirable sens politique du défunt, de ses profondes connaissances, de l'appui inappréciable que, dans son zèle pour le bien du pays, il n'avait cessé d'apporter à l'administration, et termina par une apostrophe vibrante à la France et à la République, consolées du deuil d'une telle mort par le souvenir, par l'exemple que cet homme si éminemment dévoué à nos institutions laissait après lui ! Le vénérable de la loge maçonnique exalta l'esprit philosophique du défunt et cette fière indépendance d'âme qui toujours l'avait maintenu dans l'horreur de la superstition ; et il conclut en proclamant que la liberté ne serait jamais assurée, tant qu'on n'empêcherait pas les prêtres d'une religion abhorrée d'insulter publiquement à la raison, et d'étayer leur ambition envahissante sur cette crédulité dont les ténèbres déshonorantes sont encore loin d'être entièrement dissipées par le flambeau régénérateur de la science et de la pensée humaine !...

Muterel, en sa qualité de maire de Varencières, parla le dernier. Il s'avança sur le bord de la fosse avec un dandinement majestueux, se cambra, le ventre en avant, dans un habit noir tout neuf, et récita d'une haleine, sans en omettre un mot, le speech que, depuis des mois, il ressassait dans sa mémoire pour la circonstance. A la fin, il trouva le moyen de faire très convenablement trembler sa voix; il se demanda comment on pourrait remplacer un tel homme, et si jamais quelqu'un oserait assumer la charge écrasante de lui succéder; toutefois, il exprima l'espoir que celui-là, s'il se rencontrait, en s'asseyant sur le fauteuil que le regretté Tranchebize occupait si dignement à la Chambre, y retrouverait la trace non encore effacée de son énergie et de son dévouement !

Et lorsqu'il se tut, il souffla bruyamment, comme pour chasser l'émotion intense qui l'obsédait.

Dès le soir même, il dîna avec le préfet à la sous-préfecture ; et là on ne parla plus du tout des vertus de Tranchebize, déjà complètement oublié. L'hydre de la réaction fit tous les frais de la conversation; on jura que, terrassée à Varencières, elle ne rassemblerait plus ses tronçons épars; et le comité de Muterel, dûment stylé, lui offrit à l'unanimité la candidature au dessert. Il parut stupéfait, accablé d'un tel honneur, mais il accepta; et M. le Préfet, tout en se tenant sur la réserve que l'impartialité bien connue du gouver-

Il s'était levé, était venu vers elle. (Chap. XII.)

nement en matière d'élections lui commandait, déclara qu'il lui était impossible de taire les sentiments personnels de sympathie qui l'animaient envers M. Muterel, le républicain par excellence, l'homme de tous les progrès. Le tour était joué : Muterel revint aux Muriaux, bourré d'orgueil et d'espérance.

Quelques jours après, paraissait le décret invitant les électeurs à remplacer Tranchebize, et le comte de Berneville, malgré les démarches et les supplications des tronçons épars de l'hydre de la réaction, refusait obstinément de se présenter.

Il déclarait qu'il en avait assez ; que son échec d'il y avait deux ans l'avait pour jamais dégoûté de la politique ; que les ruses et les ripotages d'une campagne électorale l'écœuraient profondément et que, puisque son pays aimait à se faire représenter par des Tranchebize et des Muterel, il ne se reconnaissait pas le droit de contrarier ses goûts.

Muterel restait donc seul candidat, et bientôt ses affiches sang de bœuf couvrirent les murs, portant à la connaissance de tous son programme, qui consistait simplement à réaliser toutes les économies et à accomplir toutes les réformes, ce qui évitait l'embarras de dire lesquelles, et à s'emballer sans mécanique dans la voie de tous les progrès.

XI

Jeannette éprouva pendant les premiers jours de cette agitation électorale un calme profond. Personne ne s'occupait d'elle ; Coralie, toujours confinée dans sa majesté, ne la voyait pas, et Muterel semblait ne plus s'apercevoir de sa présence. Tous les matins, il partait dans sa carriole, courant l'arrondissement; souvent il ne rentrait pas le soir. Puis on le voyait revenir avec des personnages affairés; à chaque instant des voitures arrivaient amenant des visiteurs; des conciliabules se tenaient; des dîners se donnaient dans le salon de Mme Muterel. Un moment, elle espéra qu'ils allaient retourner dans leur maison de Varencières; Coralie l'aurait désiré, afin de montrer à ses amies de la ville la femme d'un futur député. Mais Muterel ne s'en soucia point; il jugea qu'aux Muriaux il était assez près de Varencières pour se tenir au courant de tout; que sa femme, dont il connaissait le bavardage incoercible et dont il appréciait la

nullité, pourrait, de retour à la ville, dire ou faire quelque sottise; et que d'ailleurs il n'était pas inutile pour lui, au point de vue électoral, de se poser en homme occupé, en agronome émérite, et surtout en gendre dévoué venant au secours d'un beau-père affaibli par l'âge, et lui apportant le précieux concours de sa laborieuse expérience. Il fallut donc se résigner à voir les Muterel demeurer à la ferme; mais ils avaient trop de choses à faire pour être gênants.

Malheureusement pour Jeannette, la santé de Chantavoine vint bientôt l'inquiéter. Visiblement, depuis deux ans, le vieux s'en allait; mais les dernières scènes avaient fait faire à son déclin des progrès effrayants. Jusqu'alors il avait pu lutter contre le découragement en travaillant; il s'appliquait à faire marcher la ferme sous la haute direction de son gendre; et en commandant les ouvriers aux yeux desquels il était toujours resté le patron, il oubliait un peu la froideur et la mauvaise humeur que sa fille lui témoignait. Mais à présent, retiré dans cette maison où ils vivaient, sa nièce et lui, comme deux pestiférés; n'ayant plus rien à faire, rien à ordonner, il avait senti son chagrin lui retomber de tout son poids sur le cœur.

Il avait espéré d'abord que sa fille ne lui tiendrait pas rigueur que sa soumission si facilement obtenue ferait tout oublier, et qu'il pourrait de nouveau être reçu par elle, vivre souvent auprès d'elle, la voir tout au moins. Mais il avait dû abandonner cette espérance. Coralie ne daignait plus ni le recevoir ni lui parler, et lorsque par hasard elle l'apercevait, elle lui tournait le dos. Elle ne pouvait lui pardonner d'être la cause et, croyait-elle, la seule cause du maintien à la ferme de Jeannette, qu'elle s'était prise à détester.

Cette rancune et cette dureté achevèrent de désoler Chantavoine; mais bientôt l'oisiveté et l'inquiétude vinrent s'ajouter à sa douleur.

Du matin au soir, il traînait, ne sachant que faire, ne trouvant plus même à qui parler, depuis que, ses anciens domestiques ayant été renvoyés, il ne voyait dans la cour que des figures nouvelles, des hommes qui ne le connaissant pas n'avaient pour lui ni attentions ni respect. Il avait songé, pour s'occuper un peu, à travailler au jardin; mais Coralie avait fait la grimace en le voyant bêcher sous ses fenêtres, et il avait cessé aussitôt, de crainte de la contrarier. Il se rongeait les sens tout seul et sans ouvrage, lui qui toute sa vie avait travaillé entouré de monde; et s'il n'avait pas eu Jeannette, peut être serait-il mort désespéré. Celle-là du moins lui restait, et comme il n'avait plus qu'elle, il amait chaque jour davan

tage ses soins et sa présence; bien que, dans son égoïsme de paysan et de vieillard, il pensât que son dévouement n'était que le paiement d'une dette, il se trouvait bien payé et en était reconnaissant.

L'affection et la reconnaissance rendent perspicaces. Chantavoine n'avait plus d'illusions sur les manœuvres de Muterel autour de sa nièce; il n'était plus la dupe ni de ses feintes indignations, ni de son apparente générosité; c'est pourquoi il s'était mis à accompagner Jeannette partout où son gendre pouvait paraître. L'irritation croissante de celui-ci lui avait fait à la fois peur et plaisir, et il continuait sa surveillance, satisfait qu'elle déplût à cet homme qu'il avait pris définitivement en horreur, et craignant qu'il ne se portât à quelque extrémité.

Le chagrin, le dépit, la crainte, l'oisiveté, la rancune, tous les sentiments les plus violents et les plus éprouvants qui puissent agiter et déprimer l'âme, se heurtèrent dans son cerveau et mirent le comble à son abattement physique et moral; un refroidissement le saisit le soir d'un jour où le vent du nord avait soufflé plus glacial que d'habitude; il s'alita. Dès qu'il fut au lit, un frisson de mauvais augure le secoua, puis la fièvre survint, presque aussitôt accompagnée des hallucinations du délire.

Jeannette comprit dès le premier jour que l'état de son oncle était grave. Jamais il n'avait été malade; il était de ceux que le mal ne prend que lorsqu'il doit les terrasser.

Elle s'empressa de prévenir Coralie, mais le moment était mal choisi : un dîner devait avoir lieu ce jour-là; on attendait Griffon et les principaux membres du comité; il s'agissait de rédiger le dernier appel aux électeurs et de prendre les dispositions suprêmes pour le scrutin qui aurait lieu à la fin de la semaine.

On était préoccupé. Le comte de Berneville était de retour au château; allait-il, cédant aux suprêmes sollicitations de ses partisans, se lancer dans la lutte? On n'avait vraiment pas le temps de s'occuper de Chantavoine.

Coralie écouta sa cousine d'un air méprisant, haussa les épaules lorsqu'elle lui parla de maladie et de danger, dit que ça passerait; et sans vouloir aller voir son père qui la demandait, elle ferma brusquement la porte au nez de Jeannette et courut conférer avec sa cuisinière sur la meilleure manière de faire cuire une tête de veau qui attendait, les yeux et le nez pleins de persil, qu'on voulût bien la rendre digne de l'attention de ces messieurs.

Désolée, Jeannette revint au chevet de son oncle Jean. La fièvre

augmentait ; le délire n'avait cessé que pour faire place à une exaltation lucide qui n'en était que plus effrayante ; elle usa de son autorité sur le vacher pour l'envoyer à Varencières chercher le médecin. Celui-ci arriva le lendemain, ausculta le malade, trouva les poumons congestionnés, la température excessive, prescrivit quelques remèdes et partit d'un air pressé en disant que c'était grave, très grave !

Alors elle retourna vers sa cousine, mais elle ne trouva personne, la cuisinière lui dit que Madame était allée déjeuner en ville chez le notaire, et le soir, quand l'amiennoise rentra, Coralie n'en descendit que pour se renfermer dans sa chambre. Jeannette la fit prévenir que l'état de Chantavoine empirait ; elle n'en reçut pas de réponse.

Ainsi, c'était un parti pris ! Ce vieux qui, dans les excitations de la fièvre, l'appelait à grands cris, elle ne voulait pas le revoir ! Et comment faire pour le soigner ?

Aucune aide ne s'offrait à Jeannette ; seule dans cette maison maudite, la cuisinière, une grosse fille pas méchante, lui portait de temps à autre un peu de bouillon en cachette de sa maîtresse ; et le vacher, habitué à lui obéir passivement, courait le soir à la ville chercher des médicaments qu'elle prenait à crédit, n'ayant pas d'argent. Elle ne se reposait ni jour ni nuit, disputant à la mort cet homme dont le délire, à de certains moments, décuplait les forces, qui alors la repoussait, la maltraitait presque, refusait de prendre les remèdes, chavirait les bouteilles, l'épouvantait par des violences qu'elle n'était pas assez forte pour contenir, et retombait ensuite dans de longs abattements. Dans ces moments de calme, elle faisait le ménage, changeait le vieux, le dorlotait dans son lit comme un enfant ; il la reconnaissait alors, la remerciait d'un sourire triste, lui demandait si Coralie n'allait pas venir... et si l'assoupissement le prenait, elle allait quelques instants s'asseoir dans la salle, rassemblait les tisons dans l'âtre et sommeillait un peu, tandis que Moustache, accroupi auprès du feu, la regardait d'un air soumis et affectueux, comme s'il comprenait ; puis quelquefois s'avançant à pas de loup pour ne pas la réveiller, posait avec précaution sur ses genoux sa tête poilue où luisaient deux yeux jaunes, très doux.

La journée du samedi fut horrible ; pendant de longues heures Chantavoine eut une frénésie de délire. Il commandait à des ouvriers imaginaires, s'emportait, les traitait de faignants. I

croyait labourer, parlait à ses chevaux, jurait, pensant avoir brisé son soc sur une roche, avoir écorché un pommier. Il revoyait sa femme, discutait avec elle sans fin, remariait Coralie, faisait l'éloge de Muterel ; puis, avec un cri de rage, il repoussait loin de lui un papier que Griffon présentait à sa signature.

Ensuite c'était la grêle qui tombait dru, hachant ses récoltes, et il gémissait tant qu'on eût dit qu'elle lui martelait le crâne. Jeannette passait au travers de sa rêverie sinistre ; il l'appelait, elle le fuyait, emportée loin de lui par son galvaudeux de père ; et comme il s'élançait à sa poursuite, il la trouvait terrassée, tordue par Muterel, se défendant contre lui à coups de pied et à coups de poing, appelant désespérément au secours. Et tout à coup sa voix pleine de menaces devenait suppliante : il avait devant lui Coralie qui semblait ne pas le voir ; il la demandait, la suppliait, pleurait vers elle dans une plainte déchirante. Enfin, tout se brouillait ; les images successives qui avaient obsédé son cerveau le remplissaient toutes à la fois : et dans un paroxysme de folie il hurlait, battant l'air de ses mains, se cognant rudement au mur, accablant Jeannette qui se jetait sur lui pour le contenir, l'empêcher de sauter hors de son lit, de coups qui lui arrachaient des cris de douleur.

Insensiblement, cependant ses forces diminuaient ; vers le soir, il revint à lui. Il se plaignit d'éprouver un grand froid aux pieds et demanda de nouveau avec une angoisse lamentable :

— Est-ce qu'a ne va point venir ?

Puis, comme Jeannette, étouffant de chagrin et de pitié, cherchait à lui expliquer que Coralie était absente, qu'elle viendrait bientôt, et s'épuisait à le rassurer, à le consoler, il eut un sourire navrant, poussa un soupir résigné, regarda sa nièce avec des yeux pleins de reconnaissance et de paternelle affection ; et comme il la regardait ainsi, il s'assoupit.

Encore une fois la crise était passée ; mais elle sentit que la mort était proche, qu'il ne résisterait pas à une nouvelle poussée de délire. Ses pieds et ses jambes étaient glacés ; elle les entoura de briques chaudes ; il sembla éprouver un peu de bien-être et dormit presque calme. Elle sortit, commanda au vacher d'aller de grand matin prévenir le curé, puis, voyant la cuisinière traverser la cour avec un seau plein de débris qu'elle portait au fumier, elle la héla, la pria de prévenir sa maîtresse que le vieux allait plus mal. Mais l'autre refusa de se charger de la commission ; Madame

avait ses nerfs ; Monsieur venait de rentrer d'une assemblée où il avait causé pendant deux heures d'affilée ; il écrivait, là, dans la salle, avec du monde; elle était bien embarrassée pour préparer le souper; ils étaient tous comme des empoisonnés à tourner là-dedans...bonheur que l'élection serait faite demain, car ça la faisait changer en bourrique!...

Jeannette hésita un instant, puis n'osa pas affronter sa cousine ; d'ailleurs, elle pensa qu'ayant fait demander le curé, elle ferait peut-être mieux d'attendre qu'il fût venu; demain elle tenterait un dernier effort...

La nuit s'écoula sans incident. Vers le matin, le sommeil de Chantavoine redevint nerveux; il s'éveilla, se plaignit de nouveau du froid qui lui montait, puis recommença à divaguer, mais plus doucement que la veille; la faiblesse augmentait graduellement. Le vacher revint de chez le curé, annonçant sa visite aussitôt après la grand'messe.

Cependant Jeannette vit l'amiennoise se ranger devant la porte de la maison de ferme et Coralie y monter en grande toilette; elle courut à la portière.

— Vous partez, ma cousine?

— Probablement, répondit Coralie en se pavanant sur la banquette. Tu ne sais peut-être pas qu'on nomme aujourd'hui notre député. Ma place est à Varencières, jusqu'à ce que nous sachions...

— C'est que... mon onc' Jean est bien mal...

— Eh bien, n'es-tu pas là pour le soigner? Puisqu'il tient tant à toi, il a tout ce qu'il lui faut. D'ailleurs, je reviendrai ce soir; tu me donneras de ses nouvelles.

— Mais ma cousine, il n'est pas dit qu'il n'aura point passé, à ce soir; et il vous demande tout le temps.

— Quelle exagération! s'écria Coralie avec impatience. Mon père est souffrant depuis cinq jours à peine, et tu veux me faire croire qu'il est à l'extrémité? Je le connais; il est plus solide que ça.

— Je vous en prie, ma cousine; entrez le voir une minute seulement.

— Je te répète que je reviens ce soir. Si j'y vais ce matin, il n'y aura plus de raison pour que je parte; et mon mari m'attend là-bas. Allons, laisse-moi m'en aller!

Et Coralie, faisant signe au cocher, démarra, laissant Jeannette toute en larmes.

XII

Pendant toute la journée, Muterel, assis derrière l'urne, présida le scrutin à Varencières. Plusieurs fois son adjoint s'offrit pour le

Il avait devant lui Coralie qui semblait ne pas le voir.

remplacer, mais il refusa toujours, tenant à faire jusqu'au bout son métier de maire et trouvant, en outre, dans la contemplation de cette boîte carrée où il fourrait de temps à autre des petits papiers, une occupation machinale qui berçait son impatience et empêchait de s'exaspérer l'inquiétude qui, en dépit de ses chances de succès, l'assiégeait.

Il n'avait pas de concurrents, c'était vrai ; mais il n'ignorait pas qu'un parti nombreux, encore influent, existait contre lui et que,

jusqu'à la dernière heure, ce parti avait espéré décider le comte à affronter la lutte. Il n'avait pas réussi, c'était encore vrai ; mais cet échec ne l'avait pas désarmé. Pendant toute sa campagne, il s'était heurté à cette hostilité tenace, prôné et flatté par ses amis, il avait rencontré partout des adversaires qui l'avaient mal reçu dans leurs maisons, suivi et combattu dans les réunions publiques, attaqué et blagué dans les journaux ; et ce matin même encore l'*Indépendant de Varencières,* que tout le monde savait inspiré et commandité par le comte, avait engagé les électeurs à voter pour n'importe qui, mais à voter, pour mettre en échec celui qu'il appelait par dérision « l'oie rouge de Varencières ». N'était-il pas à craindre que ce conseil ne fût suivi, qu'il ne réunît qu'un nombre de voix insuffisant, qu'une majorité panachée ne s'affirmât contre lui ? et alors quelle déception, quelle honte !

Pour échapper à ces torturantes pensées, Muterel s'efforçait de causer de choses diverses avec ses assesseurs, plaisantait avec les électeurs, prenait un air dégagé ; mais invinciblement ses regards se reportaient à tous moments sur la boîte, comme s'ils eussent pu en traverser les parois et dévorer les bulletins qu'elle contenait. Et à mesure que la journée s'avançait, il sentait son trouble s'accroître ; pâle et nerveux, il s'inquiétait de l'absence de celui-ci, notait comme de mauvais augure la présence de celui-là ; il avait vu beaucoup d'amis, mais combien d'ennemis aussi ! Et avec quelle insolence le pharmacien réactionnaire ne venait-il pas de conter qu'il arrivait de Berneville, qu'on y votait beaucoup, que M. le comte était venu un des premiers, escorté de tous ses domestiques qu'il avait amenés exprès ! Lorsque six heures sonnèrent, Muterel suait à grosses gouttes, et c'est d'une voix tremblante d'émotion et d'impatience qu'il proclama la clôture du scrutin.

Le dépouillement le rasséréna ; à Varencières, chef-lieu de l'arrondissement, il avait une imposante majorité. Il courut à la sous-préfecture pour y guetter l'arrivée des gendarmes, porteurs des résultats des communes. Le premier qui parvint fut celui de Berneville ; il était détestable pour lui : sur soixante électeurs votant, le comte avait cinquante-deux voix, six voix s'étaient égarées sur des noms divers et Muterel n'en avait que deux ! Sans doute Berneville était une petite commune ; mais il fut terrifié d'échouer là où depuis plusieurs mois il avait fixé sa résidence, un pareil résultat prouvant à quel point il s'était fait détester et combien on aimait encore la famille de Berneville. Il ne chercha

point à cacher sa mauvaise humeur et se mit à pester tout haut contre ce sale pays et contre son beau-père, un satané bonhomme qui ne cherchait qu'à lui faire du tort, et qui avait fait le malade à seule fin de ne pas voter pour lui.

Cependant les résultats des autres communes arrivaient en foule, et chacun d'eux augmentait son anxiété et son malaise. Ces résultats étaient obscurs, contradictoires; la majorité assurée avec une commune s'effondrait avec une autre ; partout les chiffres se suivaient, s'égalaient presque, et sous le crayon des scrutateurs, un nombre menaçant de suffrages suivait le nom de Jacques de Berneville. Point de doute : si le comte avait voulu lutter, Muterel était perdu. Il n'était point, comme Tranchebize, populaire de cette popularité facile du médecin qui traite ses malades en électeurs, et achète leurs voix en oubliant ses visites ; il n'avait pas ses allures de politicien chevelu, sa blague imperturbable de carabin, ni ce fanatisme qui met au service des plus mauvaises causes la force de persuasion qui résulte de l'enthousiasme de la bonne foi. Non; on le connaissait trop, d'ailleurs; étant du pays, il soutenait mal la comparaison avec M. le comte. On le savait riche, intéressé, ladre même ; il était craint plutôt qu'aimé, et la grande masse hésitante de ceux qui ne savent pour qui voter n'était entraînée vers lui par le souvenir d'aucun service, par le courant d'aucune sympathie. Sans doute, on ignorait l'abomination de sa conduite privée; mais il y avait en lui quelque chose de louche qui déplaisait certainement à la majorité des électeurs, restée honnête et droite en dépit des folies abrutissantes de la politique.

Muterel se disait tout cela, tandis qu'on pointait les résultats des communes ; et lorsque le dernier gendarme eut vidé sa giberne, il se sentit inondé d'une sueur froide : cette commune devait décider de son sort, et elle était peu importante ; c'était d'un écart de quelques voix qu'allait dépendre son succès, son ballottage ou son échec.

Il restait donc immobile, médusé par l'angoisse, lorsque le sous-préfet, brandissant un papier couvert de chiffres, lui frappa sur l'épaule en s'écriant : « Ça y est ; vous passez à vingt-trois voix ; bravo mon cher député ! »

Député, il était député !... Il n'osait y croire ; mais des cris de : Vive Muterel ! s'élevèrent ; alors il sortit de la sous-préfecture, ivre de joie. Il tomba dans les bras de son comité ; les poignées de main, les accolades, les cris de triomphe ne cessèrent plus. Des

bannières parurent, entourées de lanternes ; une musique souffla la *Marseillaise ;* un cortège s'organisa et roula par la ville vers le Soleil d'Or. Là attendait Coralie ; suffoquant d'orgueil et toute larmoyante, dans la surprise de la victoire, elle vit son mari s'avancer au milieu des fanfares, dans un tohu-bohu de grosse caisse, dans une gargouillade triomphale de piston ; et elle faillit éclater en entendant les acclamations qui saluaient le vainqueur porté plutôt qu'escorté par la foule.

Il fit signe qu'il voulait parler, monta sur un banc ;... la clarinette s'arrêta court avec un bêlement aigre, et un silence d'admiration respectueuse régna. Le nouveau député s'écria d'une voix étranglée :

— Mes amis... citoyens... mon cœur est plein... mon cœur est si plein... mon cœur est trop plein !... Enfin je ne vous dirai qu'un mot : Merci ! Je ne pousserai qu'un cri : Vive la République !

La foule hurla d'enthousiasme. Quelqu'un cria :

— Aux Muriaux ! Faut le reconduire !

Aussitôt tout le monde applaudit avec frénésie. Aux cris mille fois répétés de : Aux Muriaux ! Aux Muriaux ! le cortège se reforma, englobant l'amiennoise de Coralie. Dans le vertige de sa gloire, Muterel eut le temps de penser qu'une telle conduite allait lui coûter cher ; il entrevit un instant son garde-manger mis à sac, son cidre coulant à tonneaux ouverts ;... mais comment résister à un pareil élan ? Et puis, ma foi ! tant pis, cela valait bien la dépense !

Il monta donc sur le siège du « quat'roues », et Coralie fut priée par acclamations de se placer à ses côtés. Deux hommes prirent le cheval par la bride ; la musique défila bannière en tête flanquée de gamins qui brandissaient au bout de longues perches des lanternes vénitiennes dont on avait dévalisé l'épicier. Il faisait sec, pas très froid, bon à marcher ; le comité entoura la voiture, la foule suivit portant torches et falots, criant et gesticulant. Et dans cette cohue dévalant dans le faubourg, puis bientôt s'enfonçant à travers champs avec un brouhaha de cris, un étincellement de lumières, l'amiennoise semblait un monstre noir, une bête de l'apocalypse s'avançant lentement dans un fleuve phosphorescent et éclairant sa route avec des yeux de feu...

La musique s'arrêta à gauche de la grand'porte, lorsqu'elle l'eut dépassée, et le cortège défila devant elle. Au son strident des cuivres, au vacarme crépitant des tambours, au grondement tonitruant de

la grosse caisse rouée de coups, répondirent dans les bergeries des bêlements éperdus, dans les écuries et les étables des bruits de chaines tirées au renard et des meuglements d'effroi ; les poulaillers bruissèrent et gloussèrent, les chiens ahuris hurlèrent longuement. Et M. le député et son épouse, descendant solennellement de voiture au milieu de cet universel fracas, pénétrèrent dans la maison dont toutes les fenêtres s'éclairèrent. Aussitôt des ombres coururent vers la cave, en ressortirent avec des brocs, des bouteilles; la cuisinière, hors d'elle, passa pourtant un filtre plein de café; des litres d'eau-de-vie circulèrent; une odeur d'andouilles grillées se répandit dans la cour, et les électeurs, entrés dans la maison ou campés au dehors autour des falots, se mirent à manger et à boire dans un crescendo continu d'enthousiasme et de bruit.

XIII

Depuis le matin, dans la maison du fermier entrant, Chantavoine allait s'affaiblissant. Les crises violentes et le délire n'avaient point reparu; mais le froid montait toujours, faisant refluer la vie vers le cœur qui battait par secousses inégales, comme palpite un oiseau qu'on étouffe.

Il avait toute sa tête; il entendit la voiture partir, et lorsque Jeannette rentra il l'écouta avec une résignation désolée raconter que Coralie, obligée d'aller à Varencières pour l'élection, viendrait certainement le voir en rentrant le soir.

Et après plusieurs heures de silence, comme le soleil montait, faisant fondre le tapis blanc de gelée qui couvrait l'herbe de la cour, il se mit à parler très doucement.

— Vois-tu, Jeannette, a ne viendra point, ou bien ça sera trop tard. Tu y diras que je n'y en veux pas tout de même. Une femme qu'est mariée est mariée; c'est son homme qui l'occupe; on ne peut pas s'doubler contre ça... N'empêche que ça ne m'a point rendu heureux... La bourgeoise m'avait bien dit... Bon Dieu! v'là que' je n'sens plus mes jambes!... Écoute un brin ; il n'y a qu'un mot qui serve : faudrait jamais être vieux. Faut pas encore que je me plaigne de trop, car c'est pas pour dire, mais tu m'as bien gouverné. Y a des vieux qu'ont personne autour, témoin la mère

Catherine, tu te rappelles, celle qu'on a trouvée un matin décédée de misère dans son four.

— Voyons, mon onc' Jean, ne vous faites donc pas des idées! Ça va encore vous donner la fièvre.

— Oh! la fièvre... m'est avis que j'ai plus la force de l'avoir... J'sais bien que tu m'devais quéque chose, rapport à ce que je t'ai élevée, mais y en a tant à qui ça ne fait rien, ces affaires-là! Tiens, Coralie, par exemple! je l'ai élevée aussi, celle-là, pas vrai? Est-ce qu'a me regarde, à l'heure d'aujourd'hui?

— Ne vous tourmentez pas comme ça, mon onc' Jean.

— Décidément j'ai pus d'jambes, j'voudrais les remuer, y a pas moyen. J'sens ben qu'ça monte... Ça ne fait rien, t'auras tenu ta parole, tu ne m'as point quitté. Y en a au moins une, on pourra le dire, dans la famille Chantavoine, qu'aura connu l'ouvrage d'une bonne fille... Et pourtant ton père était un galvaudeux! Tu ne l'as jamais connu, ton père?

— Vous savez bien que non, mon onc' Jean.

— C'était mon aîné frère. En a-t-il mangé de l'argent, bon sang... Il avait voulu monter un commerce... Ah! malheur! Et puis sa bourgeoise avait pas la force. L'argent leur z'y coulait des mains... Alors voilà; quand t'es née, sa femme est morte... Et puis après un bout de temps, s'est-il pas trouvé dans la misère?

— Parlez pas tant, mon onc' Jean.

— Ah! je ne me souviens pas du tout... Un jour il est venu comme ça avec un éfant sur son bras. Il m'a dit Jean, j'sis un malheureux, veux tu prendre la petiote? C'était toi, la petiote, Jeannette; t'avais pas deux ans... V'là mes bras qui deviennent tout gourds; tourne-moi voir un peu sur le côté... là!... Alors je l'ai mal reçu; j'y ai dit : C'est ça, prop' à rien, v'là qu'il faut que j'prenne ton éfant, à ct'heure... Il m'a dit : C'est une Chantavoine; veux-tu qu'a crève de faim? J'y ai dit : Non, a n'crèvera point, mais que je n'te revoie point, galvaudeux! J'entends t'y point du bruit dans la cour?

— C'est la voiture au laitier.

— Ah!... j'pensais : si c'était Coralie, d'hasard? Mais non; a n'viendra point... Alors il est parti, l'pauv'gas. Il s'a mis mis à tirer de la marne à l'entreprise, là-bas, sur Plessis. Oh! ça n'a pas été long; il s'a trouvé sous un œillard qui s'a cabré; la terre en s'éboulant l'a frappé de mort... Ah! c'est ancien, mais n'empêche, ça me fait deul tout de même...

— Mon onc' Jean!...

— J'sais pas pourquoi, jamais j'avais pensé ça. Faut croire que dans la position que je suis, y a des choses qui vous reviennent... C'était un galvaudeux... mais il n'avait brin de malice... Non, vrai... c'était un fini bon garçon!... Et puis après? C'était son argent qu'il avait mangé, c'est pas celui des autres... Alors quoi? J'y ai été dur!... trop dur!

Sa bouche se tordit, ses yeux où tremblaient des larmes se fixèrent sur Jeannette avec une tendresse pleine de prières; il fit un mouvement comme pour lui tendre les bras; mais ses paroles s'étranglèrent : sa langue se paralysait. Elle comprit le remords qui, à l'heure suprême, assombrissait les dernières lueurs de cette vie finissante, et elle se sentit dépositaire du pardon de ce frère misérable que Chantavoine avait chassé. Elle embrassa le mourant passionnément.

— Il ne vous en veut pas, mon onc' Jean; non, il ne vous en veut pas! Il vous avait tant d'obligation de m'avoir prise! Il est mort en vous aimant comme je vous aime; c'est moi qui vous le dis, il ne vous en veut pas!

Chantavoine essaya encore de parler, mais il ne put la remercier qu'avec ses yeux.

En ce moment, Moustache, couché près du lit, gronda; le vieux tressaillit, et sa figure exprima un espoir vite déçu. Ce n'était pas encore Coralie, c'était le curé qui entrait.

Il le reçut sans exprimer ni étonnement ni mécontentement, écouta ses exhortations avec une attention visible, en parut heureux. Puis, comme le prêtre lui demandait s'il voulait recevoir les derniers sacrements, il fit un signe d'assentiment. Comme sa bourgeoise, le père Chantavoine voulait terminer chrétiennement sa vie; il l'avait dit plusieurs fois à Jeannette.

Lui aussi entendait être enterré « en chef », par les frères de charité en beaux chaperons; et sans être dévot, il avait conservé pour la mort et pour l'au delà, ce respect et cette crainte salutaires qui empêchent encore, grâce à Dieu, tant d'hommes de mal finir.

La cérémonie terminée, le curé se retira, regagnant son église pour l'heure des vêpres, et Jeannette resta seule auprès du malade qui agonisait doucement.

Il s'éteignait sans grandes souffrances, très calme, regardant sa nièce avec une infinie douceur, tressaillant cependant encore aux bruits de la cour, espérant toujours que l'autre viendrait, qu'il la

verrait avant son dernier soupir. L'après-midi s'écoula ainsi, les forces diminuant lentement, la vie tardant à disparaître, l'intelligence encore intacte se réfugiant dans les yeux. Lorsque le jour baissa, Jeannette alluma une chandelle; il trouva moyen de lui faire signe qu'il désirait l'avoir devant lui, et il demeura de plus en plus immobile, fixant la flamme jaunâtre, tandis que Jeannette agenouillée priait.

Le soir était venu; sur les vitres de la fenêtre une buée froide se condensait.

Tout à coup, Chantavoine fit entendre un léger râle : l'étouffement commençait. En même temps, des trompettes sonnèrent au loin, accompagnées de ronflements sourds de tambours et de grosse caisse. Rapidement le bruit se rapprochait; maintenant les fanfares éclataient près de la porte. La cour se remplit de tumulte; des acclamations retentirent : Vive Muterel! Vive notre député! Vive la République!

Chantavoine se raidit dans un dernier effort; sa tête mourante se tourna vers la porte avec une suprême expression d'angoisse et d'espérance, puis il retomba d'un coup, sans mouvement, sur l'oreiller.

Alors Jeannette regarda longuement ces yeux grands ouverts et dilatés par la mort; ils semblaient la fixer et lui sourire encore.

Puis avec un pieux respect elle rabattit sur eux le voile de leurs paupières et, se penchant sur le lit, elle baisa en sanglotant le front de l'oncle Jean qui se glaçait sous ses lèvres.

XIV

— Veux-tu enchaîner ton chien ? fit au dehors une voix de colère.

— La paix, Moustache, la paix ! s'écria Jeannette en courant dans la salle.

Et saisissant par son collier le chien qui grognait en arrêt devant la porte, elle l'attacha par un bout de chaîne au porte-pincettes scellé à gauche de la cheminée, puis elle ouvrit.

Coralie entra en coup de vent.

— Eh! bien, cette maladie ? dit-elle très haut.

Et vite, avant que Jeannette ait pu répondre :

— Tu sais que Désir est nommé ?... Je suppose que tu as entendu la musique ? Même il me semble que tu aurais pu te déranger un peu ; tout le monde était là pour nous faire compliment ; il n'y avait que toi qui manquais. Mon père est couché ?

Elle entra vivement dans la chambre de Chantavoine. La chandelle brûlait toujours, éclairant vaguement la pièce ; elle aperçut le vieux étendu dans son lit.

— Tiens ! il dort, dit-elle en baissant la voix. Il ne faut pas le réveiller. Je reviendrai demain.

Et elle allait sortir. Mais Jeannette lui saisit le bras avec force et elle recula, poussée vers le lit, effrayée par l'indignation qu'elle lisait sur le visage de sa cousine.

— Mais regardez-le donc ! dit Jeannette d'une voix sourde. Vous ne comprenez donc rien, au jour d'aujourd'hui ?

— Comment ? balbutia Coralie, comment ?

Il guettait l'arrivée des gendarmes porteurs des résultats.

Et elle effleura timidement le visage de son père.

— Ah ! mon Dieu, cria-t-elle, il est tout glacé !...

— Vous pouvez parler fort, allez, reprit amèrement Jeannette. Du sommeil qu'il a vous ne le réveillerez pas.

— Papa !... papa...

— Il est mort, oui. Tout à l'heure il s'a redressé encore, mais c'était pour la dernière fois, quand il a entendu vos trompettes de malheur ; il a cru que vous alliez entrer, car il vous attendait tout le temps. A ct'heure il est trop tard...

Et gagnée par les pleurs, elle continua :

— Mon pauvre onc'Jean, était-il malade, hein ? Le croyez-vous, à présent qu'il a passé ?

Coralie resta d'abord immobile, assommée par cette surprise terrible, fixant avec une sorte d'effroi le cadavre dont les draps dessinaient les anguleux contours; puis elle se rapprocha, se pencha comme pour le baiser au front ; mais elle eut un sursaut et se rejeta en arrière, invinciblement lâche devant le froid sinistre de la mort. Et en se retournant elle rencontra les yeux de Jeannette qu'elle sentit tout pleins de pitié méprisante. Elle rentra dans la salle et la colère, suprême ressource des âmes viles, l'emporta.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit qu'il en était là ?

— Par exemple! depuis une semaine, je vous fais demander tous les jours.

— Pourquoi l'as-tu laissé mourir ?

— Laissé mourir, moi ? S'il est péri, ce n'est pas moi qu'en est cause, aussi vrai qu'il y a un bon Dieu.

— Qui est-ce qui en est cause, alors ?

— Vous devez le savoir.

— Fallait me faire prévenir tantôt. Je serais revenue.

— Et qui aurais-je envoyé ? C'est dimanche; y avait personne.

— Et le vacher ?

— Il était à voter et à boire comme les autres. Et puis vous ne seriez pas revenue.

— Dis plutôt que c'est ce que tu voulais, qu'il meure avant que j'arrive !

— Et pourquoi ça, mon Dieu ?

— Est-ce que je sais, moi ? Il avait peut-être quéque chose, des économies. Ah ! si on fouillait ta paillasse...

— Vous pouvez la fouiller.

— On la fouillera.

— Eh ! bien oui, fouillez-la. Mais en attendant sortez d'ici !

— Sortir, moi ? de chez moi, sortir ?

— Sortez ! cria Jeannette, ou je lâche le chien !

Et elle fit mine de revenir vers Moustache qui se pendit à bout de chaine avec des aboiements furieux.

— Nous verrons qui sortira demain matin ; nous le verrons ! bégaya Coralie blême de rage.

Et elle s'en alla.

XV

Restée seule, Jeannette organisa sa funèbre veillée. Elle était bien sûre que Coralie ne reviendrait pas, sûre également qu'elle n'enverrait personne. En face, dans la maison illuminée, la fête continuait; elle entendait les vivats, les éclats de rire, le bruit des chansons; devant la fenêtre de la chambre mortuaire passaient et repassaient des ombres. La musique repartit, écorchant une polka; plus de doute, on allait danser! Évidemment Coralie n'avait rien voulu dire; elle avait remis son deuil au lendemain. Quelle ignominie si on savait jamais!..,

Et pourtant Jeannette se demandait avec effroi ce qu'elle allait faire de ce mort. Comment le laver, le changer à elle toute seule? Et le laisser ainsi toute la nuit, c'était impossible,.. D'un autre côté, si elle demandait quelqu'un, c'était donner l'éveil; ce quelqu'un parlerait; demain tout le monde dirait : Mme Muterel a fait danser, a dansé elle même peut-être, à côté de son père mort!...

Eh! bien non! elle ne voulait pas qu'on dît cela! C'eût été la honte pour Coralie; mais Jeannette n'était pas de celles qui se vengent. Un sentiment plus haut, celui de l'honneur familial, lui défendait d'en agir ainsi; et il lui semblait entendre son oncle Jean la supplier d'épargner à sa fille une pareille flétrissure. Oui, sans doute, demain elle serait chassée, et cette fois pour toujours; sans doute aussi elle partirait dans un ouragan d'injures, abreuvée de calomnies et peut-être d'outrages; et elle en serait réduite à suivre de loin, comme une étrangère, le convoi du pauvre vieux qui dormait là. Mais au moins elle s'en irait avec le calme d'une conscience pure, sans avoir à se reprocher d'avoir rendu infâme aux yeux des honnêtes gens le nom de son père et de son oncle aujourd'hui réconciliés dans la mort.

Comment faire cependant! Sous la pâle lueur de la chandelle, le visage de Chantavoine s'amincissait, prenait des tons de cire; sous leurs paupières closes les yeux semblaient s'affaisser. Elle alla prendre dans le placard du linge blanc, remplit d'eau une terrine; puis ces préparatifs terminés elle frémit... Non, elle ne pourrait pas... elle n'oserait jamais toute seule!

... Et elle se mit à pleurer amèrement.

Tout à coup on frappa à la porte, mais Moustache ne gronda pas. C'était donc un ami? Tremblante, elle vint ouvrir, et le curé entra. Il avait promis de revenir le soir et il arrivait, stupéfait de trouver la ferme en fête, pensant que sans doute Dieu avait fait un miracle, que l'extrême onction avait guéri Chantavoine. Cependant se sachant mal vu de Muterel et ne se souciant pas de se trouver au milieu des pochards dont il distinguait au loin les silhouettes sous les lanternes, il avait rasé les murs, passant par les coins d'ombre, et il était parvenu à la maison du vieux sans être remarqué.

Jeannette en le voyant poussa presque un cri de joie ; le bon Dieu l'envoyait! Et tout de suite elle lui confia ses peines, son embarras, évitant seulement de dire ce qu'elle redoutait le lendemain pour elle-même; elle aurait même voulu inventer quelque chose pour excuser sa cousine, faire croire au prêtre que Coralie ne savait encore rien; mais elle ne pouvait mentir. Et puis c'eût été se charger elle-même, et si décidée à tous les sacrifices qu'elle pût être, elle ne se sentait pas le courage de celui-là. Elle le supplia seulement de lui jurer le secret, et, par égard pour la mémoire du mort, de laisser croire ce qu'elle aurait voulu qu'il crût lui-même...

Le curé de Berneville était un prêtre simple et bon, capable, par conséquent, de la comprendre. Il l'écouta avec admiration, promit tout ce qu'elle voulut, la consola par des paroles qui doucement charmèrent sa douleur. Puis ils firent à Chantavoine sa dernière toilette, et lorsque le vieux fut couché dans un lit bien blanc, tenant entre ses mains le chapelet de Jeannette; lorsque deux chandelles furent allumées auprès de lui, éclairant l'assiette d'eau bénite et le petit crucifix de bois, le curé sortit en la bénissant.

Alors vint la reprendre la terreur du lendemain. A quelles violences n'allait-elle pas se trouver exposée? Elle avait tout à craindre...

L'idée lui revint de se mettre sous la protection du comte; elle le savait encore à Berneville; mais peut-être allait-il partir dès le matin, et alors... Il n'y avait qu'un moyen, lui écrire, puis aller trouver le vacher, et si le bonheur voulait qu'il ne fût pas tout à fait ivre, lui demander de porter la lettre au petit jour.

Une fois cette décision prise, elle se sentit un peu rassurée. Elle

alla prendre dans la salle, sur la tablette de la cheminée, le vieil encrier de verre de Chantavoine; mais il y avait longtemps qu'il n'avait servi et il ne contenait plus qu'une boue noire; il lui fallut verser un peu d'eau dedans; dans un tiroir, elle trouva une feuille de papier à lettre sale et une plume rouillée. Elle posa sur la table la lanterne d'écurie qui éclairait la salle et s'asseyant elle s'appliqua.

Elle avait perdu l'habitude d'écrire, depuis l'école; ses doigts s'engourdissaient, écrasaient la plume, grippaient le papier; et elle s'épuisait à tracer des lignes qui zigzaguaient, entassant ou espaçant démesurément des mots tremblés, d'une orthographe impossible, et éclaboussant çà et là la feuille d'une pluie de petits pâtés d'encre. Elle eut honte, pleura d'énervement, se dit qu'il ne lirait jamais ça, et elle chercha, sans pouvoir en trouver, un autre papier pour recopier sa lettre.

Enfin elle se résigna, suppliant la bonne Vierge, dans une mentale prière, de donner au comte assez de patience pour déchiffrer ce gribouillage où, en si peu de mots et avec tant de peine, elle avait mis tout son cœur; lui rappelant sa promesse, lui confiant sa détresse, l'appelant à son secours. Elle plia grossièrement la feuille, rentrant ses bords l'un dans l'autre, faute d'enveloppe, et s'efforça d'écrire l'adresse lisiblement; puis, déchaînant Moustache, elle parla au vieux chien comme à une personne, lui recommandant de garder l'oncle Jean; et Moustache, la regardant de ses yeux intelligents, se coucha gravement en travers de la porte de la chambre. Elle prit la lettre, éteignit la lanterne, sortit en refermant après elle la serrure pour plus de précaution, et se trouva dans la cour.

XVI

Les réjouissances avaient cessé; dans la maison des Muterel une seule fenêtre, celle de la chambre de Coralie, restait éclairée; au milieu de la cour, près de la mare, un lampion achevait de brûler, se reflétant sur l'eau gelée; et un froid de glace tombait des étoiles qui luisaient et scintillaient. C'était, après le tumulte de l'orgie et les illuminations du bal, une obscurité calme, un grand silence; et elle restait immobile, interdite, craignant déjà que le vacher ne

fût pas rentré à l'étable, lorsqu'il lui sembla que la porte de la maison de Muterel avait grincé. Elle écouta ; plus rien. Le lampion près de la mare jeta une dernière lueur et s'éteignit.

Elle rassembla tout son courage et traversa la cour, se dirigeant vers le bâtiment des étables qui se dressait devant elle tout noir sous le clair des étoiles; elle y parvint, souleva la clanche, se pencha dans l'ouverture qui lui envoya au visage l'odeur chaude des vaches, et appela d'une voix étouffée :

— Casimir ! hé! Casimir !

Mais au même moment elle poussa un cri d'épouvante. Une lourde main s'était abattue sur son bras et la rejetait vers la cour; le haut de la porte, un instant entr'ouvert, s'était brusquement refermé, et une voix railleuse légèrement avinée, lui criait, pendant que l'étreinte de la main devenait plus dure :

— Eh ! bien, la Jeannette, on va donc retrouver son ami ?

Elle se tordit, voulant fuir, mais Muterel la tenait bien. Elle devinait devant elle, se détachant sur la pâleur de la muraille, son gros corps qui tanguait dans un balancement d'ivresse, et son souffle arrivait sur elle, tout chargé d'alcool et de tabac. C'était Muterel, le député, le triomphateur; il était sorti en même temps qu'elle pour respirer et se remettre de l'abrutissement de la fête ; il avait distingué son ombre glissant vers la vacherie et coupé droit sur elle, subitement ressaisi par un regain de passion que l'appel au vacher exaspérait maintenant d'une jalousie de brute.

Elle se rejeta brusquement sur la porte en criant :

— Casimir! à moi! Casimir!

Et le vacher répondit au loin, dans les profondeurs de l'étable :

— On y va, la maîtresse, on y va !

Mais Muterel l'entraînait, lui couvrant la bouche de sa main, étouffant ses cris ; et tout bégayant, dans sa fureur d'ivrogne, il se mit à l'insulter.

— Ah ! c'est pour ce coco-là, la belle, que vous faites la bégueule avec les autres! Eh ! bien faudra voir... Où le domestique a passé, le maître passera, bon sang!

Il cherchait à l'embrasser, la serraitcontre lui malgré ses défenses, appuyant jusqu'à l'asphyxie sa main sur sa figure, se penchant sur elle dans un élan farouche et lui souffiant dans le cou sa brûlante haleine. Et Jeannette se sentait défaillir ; le vertige de l'étouffement lui montait à la gorge ; elle allait tomber épuisée, vaincue...

Tout à coup la porte se rouvrit; le vacher appela du seuil :

— Quoi qu'y a? par où qu' c'est?

Elle se raidit, mordit à pleines dents la main qui lui couvrait la bouche. Muterel la retira en poussant un hurlement de douleur, et Jeannette cria d'une voix désespérée :

— Au secours ! Casimir ! au secours !

Et pendant que le vacher, encore mal réveillé, courait en chancelant vers le groupe informe qu'il entrevoyait s'agitant du milieu de la cour, des portes claquèrent, un homme parut au seuil de l'écurie tenant un globe allumé, et la silhouette grasse de Coralie en robe de nuit s'encadra dans la fenêtre ouverte de la chambre.

Mais Muterel avait perdu la tête. D'un bond il fut sur le vacher qui, mal solide sur ses jambes, fut projeté sur le caillou ; puis il s'élança de nouveau vers Jeannette qui fuyait du côté de sa maison. Mais elle n'en pouvait plus ; elle se trainait comme une perdrix blessée. Comme elle atteignait la porte, elle le sentit tout proche ; alors dans l'excès de sa terreur, elle s'aperçut que la serrure était fermée ; elle l'avait oublié... Elle chercha dans sa poche la clef, parvint à la saisir de sa main tremblante ; et du dedans Moustache, sentant sa maitresse en danger, se mit à bondir contre la porte en poussant des hurlements terribles...

Cependant il l'avait reprise ; elle se suspendit à la poignée, près du loquet, au risque de se faire arracher le bras qu'il tirait de toutes ses forces ; et pendant qu'il s'acharnait, dans l'inconscience de sa fureur, à lui faire lâcher prise, elle put introduire la clef et la tourner dans la serrure ; alors elle donna dans la porte un coup de pied qui l'entr'ouvrit un instant : cela suffit... Moustache s'élança, tourna d'un bond autour d'elle et en moins d'une seconde fut sur Muterel qu'il saisit à la nuque. Sous l'épouvantable morsure les os craquèrent ; Muterel s'affaissa comme une masse, sans un cri. En même temps, le charretier arrivait armé d'un fusil, puis le vacher Casimir traînant la jambe ; et enfin Coralie qui s'arrêta hébétée devant le corps de son mari que le chien fou de rage mordait à pleines dents ; Jeannette était étendue sans connaissance dans la porte qu'elle avait ouverte toute grande en tombant. A côté, près de la salle obscure où traînait un vague reflet, les deux chandelles brûlaient toujours autour du crucifix, et la tête sévère de Jean Chantavoine dormant son dernier sommeil creusait l'oreiller blanc.

. . . . . .

. . . . . .

XVII

Depuis longtemps déjà le comte de Berneville écoutait Jeannette qui lui contait ses longs jours d'agonie. Et il s'oubliait dans une stupéfaction douloureuse, tandis qu'elle parlait avec une exaltation croissante, les yeux pleins de fièvre. Comment se trouvait-elle à Berneville ? elle n'en savait rien. Vaguement elle se rappelait être revenue à elle au bruit d'un coup de feu, et elle avait entrevu son vieux chien Moustache se roulant par terre, la gueule fracassée ; ensuite elle avait entendu des cris aigus : c'était Coralie en proie à une attaque de nerfs ; enfin elle revoyait encore sous les lanternes un grand corps étendu sur le ventre, tout sanglant...

Mais elle, qu'avait-elle fait ? Sans doute, avant de s'évanouir de nouveau, elle avait eu le temps de dire au vacher un mot, de lui faire un signe, et il l'avait amenée là, la roulant sans connaissance dans la voiture à bras où il charriait son fourrage... Et qu'allait-elle faire à présent ?...

— Oh ! M'sieu Jacques, ne me renvoyez pas là-bas toute seule !... Et mon onc'Jean !... Mais ils m'auraient tuée... Ayez pitié de moi, M'sieur Jacques !

A présent la peur la reprenait devant Jacques qui, dans son saisissement, ne trouvait pas de paroles pour lui répondre. S'il allait la repousser !... Et l'idée de reparaître seule, sans appui, dans cette maison de mort, de violence et de sang, lui donnait un horrible frisson. En même temps un remords la prenait : son oncle Jean, ce pauvre corps qu'elle avait abandonné dans le délire de sa fuite, qui s'en occuperait ? Quels honneurs lui rendrait-on ? Elle se tut brusquement, les paroles noyées dans un déluge de larmes, l'âme torturée d'une telle angoisse, que sa bouche grimaçait comme celles de ceux qui vont mourir.

Mais elle regarda Jacques. Il lui sembla que quelque chose de sa torture avait passé en lui.

Il était d'une pâleur extrême ; ses paupières battaient nerveusement ; elle crut comprendre que tout à coup il venait de se rappeler certaines choses d'elle ;... et alors une sorte d'apaisement descendit sur sa misère : et elle sentit chanter dans son cœur la plainte infiniment douce de son timide amour.

Il s'était levé, était venu vers elle ; et tout près d'elle voilà qu'il lui parlait.

— Ne craignez rien, Jeannette ; je ne vous abandonnerai pas. C'est un remords pour moi de vous avoir oubliée si longtemps, de ne m'être plus souvenu, dans le tourbillon de ma vie, de ma promesse, cette promesse d'un secours que vous étiez trop fière pour mendier. Je vous reconduirai moi-même auprès de celui pour lequel vous vous êtes sacrifiée, et je ferai en sorte que vous n'y soyiez plus seule... Quant à Mme Muterel, ne craignez rien d'elle : sa haine est impuissante contre vous. Elle est bien cruellement punie... Ne vous occupez donc de rien ; laissez-moi le soin de toutes ces tristes choses...

Jeannette le regardait toujours, et une ombre de désenchantement passait sur sa reconnaissance. Oui, elle trouvait un protecteur, un ami puissant qui croyait payer toute sa dette envers elle et qui la payait en effet. Et pourtant... Hélas ! quelle différence entre leurs souvenirs à tous deux !... Rêve d'enfant ! folie !... Que prétendait-elle donc ?... N'avait-elle pas fait ce sacrifice-là avant tous les autres, et dès le premier jour ?

— Je vais garder la ferme des Muriaux, reprit Jacques. Je ne veux plus de fermier. C'est vous qui y resterez. Vous serez la maîtresse...

Jeannette sourit. Terminer sa vie dans cette ferme où elle avait tant travaillé et tant souffert ! Rester là, au milieu de ce petit monde qu'elle aimait... N'était-ce pas tout ce qu'elle pouvait espérer de la vie ?... Et comme elle ne répondait pas :

— Vous ne refuserez pas, dit Jacques. Vous me permettrez de m'acquitter ainsi un peu envers vous, et j'espère que vous me pardonnerez de vous avoir aussi longtemps laissé souffrir. Et qui sait ?... peut-être qu'un jour quelque brave garçon vous fera recommencer une nouvelle vie, heureuse, celle-là... Croyez bien...

Il s'arrêta, interdit par la tristesse humble qui de nouveau se peignait sur le visage de Jeannette. Elle tournait la tête comme pour dire non ; un pli douloureux crispait sa bouche ; elle fixait la terre. Et tout à coup :

— Laissez-moi aux vaches, M'sieu Jacques, dit-elle.

— Comment ? vous voudriez rester simple servante ?

— J'ai toujours obéi ; je ne saurais point commander. Laissez-moi aux vaches.

— Ce n'est pas sérieux, Jeannette. Je vous offre la seule position qui puisse vous convenir. Vous y réfléchirez...

— Non, M'sieu Jacques ; je ne veux pas être maîtresse. Laissez-moi aux vaches.

Jacques se tut, poigné par un doute, bouleversé par un souvenir. Et tout à coup il lut, comme en un livre ouvert, dans la vie douloureuse de la pauvre fille. Il sentit un flot de pitié remuer en lui ; et elle, voyant cette émotion, se reprit à sourire ; ils s'étaient compris.

— Il sera fait comme vous le désirez, dit-il d'une voix très douce, presque implorante.

Elle le remercia avec une effusion de reconnaissance...

Elle a repris aux Muriaux sa vie obscure de travailleuse, occupée tous les jours de la semaine comme par le passé. Et elle ne quitte la ferme que quelques heures, le dimanche, pour aller, tandis que sonne la messe, garnir de fleurs la tombe de son oncle Jean.

Joseph L'Hopital.

Angerville-la-Campagne, 31 octobre 1894.

MÉMOIRES

D'UN VIEUX DÉSERTEUR [1]

(Suite et Fin)

Enfin nous reçûmes l'ordre de retourner à Nantes. Cette fois notre séjour dans cette ville fut d'une certaine durée ; il ne fut coupé que d'une courte opération (celle-ci dura trois semaines ou quatre) que nous fîmes du côté d'Ancenis, pour reconnaître les nouvelles positions des brigands.

Pendant que nous étions à Nantes, un de mes camarades com- m... étourderie qui faillit nous faire couper la tête.

Je me trouvais avec trois de mes *pays :* Künkelen, de Plieningen ; Münch, de Hagueneau, et Protzler, de Landau (2). Nous avions dîné ensemble dans un faubourg de Nantes, à l'auberge de la Maison-Rouge, sur la place de l'Égalité, et nous rentrions gaiment en ville. Künkelen s'étant arrêté chez une jeune fille avec laquelle il avait des relations, nous continuâmes notre chemin.

Tout à coup Protzler, un royaliste convaincu, mais qui, en temps ordinaire, dissimulait ses sentiments, ne put les contenir, étant donné son état d'ivresse, et nous dit :

— Ça y est-il ? Nous allons crier « Vive le roi. »

Comme je savais trop bien ce que cette plaisanterie pouvait nous coûter, je mis tout en œuvre pour le faire taire. Mais il ne voulut rien entendre et le voilà parti avec Münch à hurler plusieurs fois de suite :

— *Vive le roi! Vive le roi!*

Tout à coup j'entendis crier :

— *Sauvez-vous, sauvez-vous!*

(1) Voir les numéros de *La Lecture,* depuis le 25 juin.

(2) Steininger appelait ses *pays* tous les gens qui parlaient la même langue que lui. En tout cas, il ne devait pas ignorer que Haguenau et Landau étaient des villes françaises.

C'étaient probablement des camarades de garde au château qui nous envoyaient cet avertissement salutaire. Je ne me le fis pas répéter deux fois et, me jetant tête baissée dans une ruelle obscure, je parvins à regagner mon logement.

Les deux autres, moins heureux que moi, furent arrêtés, conduits devant le *juge* de la ville et, séance tenante, condamnés à mort.

Notre colonel eut beau intercéder en leur faveur, puis, de guerre lasse, demander qu'on leur accordât au moins la faveur de mourir en soldats, on lui répondit *qu'ils avaient manqué à la loi* et que, par suite, ils seraient guillotinés.

Künkelen, qui venait de rentrer en ville, ayant appris ce qui s'était passé, accourut aussitôt à mon logement, car il redoutait que j'eusse été pris avec les autres. En me voyant sauvé, il s'en réjouit infiniment.

Nos deux malheureux camarades furent exécutés le lendemain, à onze heures du matin.

Arrivé sur l'échafaud, Protzler cria encore une fois :

— *Vive le roi !*

Ceci vexa le bourreau qui lui répliqua :

— *Mais moi je vais crier « Vive la République ! » avec ta tête.* (Sic.)

Effectivement, aussitôt l'exécution achevée, le bourreau saisit la tête de Protzler et, l'élevant et l'abaissant à plusieurs reprises, cria :

— *Vive la République !*

Immédiatement après cela, Münch fut guillotiné à son tour.

Le 22 mars 1796, le célèbre général vendéen Charette, blessé grièvement (1) après une résistance acharnée, tomba entre nos mains dans le bois de la Saboterie (2).

Cinq ou six jours plus tard (3), je le vis fusiller derrière la Bourse.

Toute la garnison prit les armes sous les ordres du général Vimeux.

Charette, revêtu d'effets civils, le bras en écharpe, le corps couvert de vingt-deux blessures, fut hissé sur un cheval blanc et promené pendant deux heures à travers la ville.

(1) Au combat de la Prélinière.
(2) Le bois de la Charboterie.
(3) Le 29 mars.

Arrivé sur l'emplacement où il devait être exécuté, on le saisit et on le déposa à terre. On voulut lui bander les yeux, mais il s'y refusa obstinément et demanda la permission de commander le feu. Ceci lui fut accordé.

Six hommes formèrent le peloton d'exécution : trois autres furent placés en réserve.

Alors, Charette, rassemblant toutes ses forces, commanda d'une voix ferme :

— Grenadiers ! Apprêtez armes ! Feu.

Il tomba comme une masse et fut enterré sans les honneurs militaires.

Ainsi finit cette épouvantable guerre de Vendée.

Les deux partis eurent à se reprocher les plus grandes atrocités. Les horreurs de toute espèce étaient à l'ordre du jour et l'on n'épargnait ni les femmes, ni les jeunes filles, ni les enfants.

Pendant cette campagne, je m'étais perfectionné dans l'art de battre la caisse et j'avais appris toutes ces marches qui ont si fréquemment excité l'enthousiasme des armées de la Révolution.

A cette époque, je savais aussi la *Marseillaise*, la *Carmagnole* et beaucoup d'autres chants patriotiques, notamment celui qui avait été composé à l'intention du général Westermann pendant la guerre de Vendée.

II

Après la cessation des hostilités en Vendée, mon régiment se divisa. Un bataillon (le mien) alla tenir garnison à La Rochelle et l'autre à Rochefort. Ceci dura quelques mois seulement et nous fûmes envoyés à Grenoble en passant par Rochefort, Saintes, Angoulême, Limoges, Clermont et Lyon. Nous restâmes bien tranquilles pendant un certain temps. Après cela nous repartîmes par Valence, Orange, Avignon, et nous arrivâmes à Aix en Provence où nous demeurâmes jusqu'au printemps de 1798. A ce moment nous reçûmes l'ordre d'aller à Toulon, où nous devions nous embarquer pour l'Égypte avec Bonaparte.

Il est vrai que lorsque nous montâmes sur les navires, nous ne savions pas du tout où l'on nous conduisait.

C'est à partir de ce moment-là que mon régiment prit le nom de 142e demi-brigade.

Nous restâmes plusieurs jours dans le port, puis nous mîmes à la voile et, passant entre Alger et la Sicile, nous arrivâmes à Malte, qui nous avait été cédée par un traité.

Nous demeurâmes huit ou dix jours à l'ancre dans ce port et l'on en profita pour renouveler notre provision d'eau potable, puis nous continuâmes notre voyage et nous abordâmes à Aboukir. Nous fîmes un assez long séjour dans cette ville, en attendant l'arrivée des autres troupes.

Nous gagnâmes le Caire après avoir fait une marche très longue. Comme je n'étais pas habitué au climat, j'entrai à l'hôpital avec beaucoup de mes camarades, et j'y restai pendant cinq mois avec de violentes douleurs dans la tête, de la fièvre et des coliques. Beaucoup des nôtres moururent de cette maladie.

A peine avais-je repris mon service que l'on demanda des volontaires pour l'artillerie, car cette arme avait été la plus éprouvée. Je me présentai et je fus accepté.

Nous étions campés en avant du Caire et nous avions beaucoup d'ouvrage ; c'est pour cela que je n'ai pris part à aucune affaire en Égypte.

J'ai beaucoup entendu parler des Pyramides et de la bataille qui a été livrée dans leur voisinage, mais je n'ai jamais pu les voir.

Quand Bonaparte alla en Syrie, nous reçûmes l'ordre de partir du Caire et de le suivre ; mais en arrivant à Damiette, nous fûmes repoussés par les Anglais, les Turcs et les mameluks. Notre séjour à Damiette ne fut que de courte durée et nous retournâmes au Caire où nous occupâmes de nouveau notre ancien camp et nous reprîmes nos travaux habituels. Sur ces entrefaites, nous apprîmes que Bonaparte était brusquement reparti pour la France.

Un beau jour — c'était au mois de juillet — le bruit se mit à courir dans le camp que le général Kléber, que Bonaparte avait laissé pour nous commander en chef, avait été assassiné *d'un coup de pistolet* par un mameluk, pendant qu'il se promenait dans le jardin du palais. On avait cerné le jardin et l'on avait trouvé le meurtrier caché derrière les feuilles d'un figuier, et on l'avait embroché sans autre forme de procès. Enfin nous nous embarquâmes, à notre tour, à Alexandrie, après nous être frayé un passage au travers des ennemis, et nous arrivâmes à Toulon où nous dûmes subir une quarantaine assez longue.

De là, notre régiment partit pour Rennes en Bretagne, où nous reçûmes de nouveaux uniformes. Je demeurai parmi les canonniers et je fus versé au 8e régiment d'artillerie. Il y avait très peu de temps que nous étions là quand nous reçûmes l'ordre de nous rendre à Brest. Nous ne fîmes qu'un court séjour dans cette ville, car on nous embarqua de nouveau. Nous restâmes quinze jours en rade, ignorant ce que l'on voulait faire de nous. Deux compagnies des 7e et 8e régiments étaient sur la frégate *Résolu*, deux autres sur la frégate l'*Espiègle*. Ces deux navires partirent pour Cayenne et la Guadeloupe et nous autres nous fîmes voile pour l'Ile-de-France et Saint-Domingue, pour étouffer la révolte des nègres.

Il nous fallut trois mois pour arriver au terme de notre voyage. Ma compagnie fut débarquée à Saint-Domingue et répartie entre trois forts qui s'appelaient : Fort-Louis, Fort-Bourbon et Fort-Royal. Tous les trois mois, les détachements changeaient entre eux. Vers la fin, la moitié de ma compagnie vint en ville, à Saint-Domingue.

Notre service était pour ainsi dire nul. Aussi n'ayant presque rien à faire, aidions-nous à décharger les navires. De la sorte, nous n'étions jamais à court d'argent.

Nous étions là depuis à peu près six mois, lorsque j'appris que nous allions nous embarquer pour rentrer en France.

J'avais emporté un perroquet, que j'avais acheté avant mon départ, et un de mes camarades, un nommé Laur, de Landau, était accompagné d'un singe très intelligent. Comme j'avais un certain talent pour dresser les animaux, je m'occupai beaucoup du singe et du perroquet pendant la traversée. A ce dernier j'appris à dire une masse de choses. Quant au singe, il dansait sur la corde et faisait une quantité de tours amusants.

Trois jours avant notre arrivée à Brest, ce pauvre Laur tomba malade et fut transporté à l'hôpital en débarquant. Il me confia son singe, me disant que, dans le cas où il viendrait à mourir, il me léguerait cet animal.

Mon malheureux camarade mourut de la dysenterie quelques jours après, et, par conséquent, le singe devint ma propriété. Je le baptisai du nom de *Corneille* et je lui fabriquai un uniforme complet de hussard, avec un sabre en miniature. Quand j'allais me promener, je l'emportais sur mon épaule et j'attirais l'attention générale grâce aux contorsions bizarres et aux drôleries auxquelles il se

livrait. Lorsque j'entrais dans un cabaret, on formait un groupe autour de moi et *Corneille* était forcé de *travailler* pour faire plaisir à mes camarades.

Je rencontrai, un jour, un capitaine de vaisseau hollandais qui voulut me l'acheter à toute force et qui m'en offrit deux louis d'or; mais je refusai.

D'autres personnes me firent aussi des offres très avantageuses. Je m'étais attaché à cet animal et pour rien au monde je n'aurais voulu m'en séparer.

Bonaparte.

A Brest, nous étions casernés au château, qui se trouve contre la mer. C'était là qu'il s'installait. Il observait nos moindres mouvements et cherchait à imiter ce que nous faisions.

Un jour, nous laissâmes ouvert le sac renfermant la poudre (pour les cheveux). A peine avions-nous quitté la chambre, qu'il sortit de sa cachette, se poudra tout le corps, et, par-dessus le marché, se barbouilla de pommade.

Quand je rentrai, je trouvai la chambre pleine de poudre et d'une espèce de fumée blanche; d'abord, je crus qu'il y avait le feu, mais je fus vite détrompé en apercevant Corneille accroupi sous un lit, arrangé comme un voleur et tremblant de peur. Je voulus le corriger, mais mes camarades intervinrent en sa faveur. Je me contentai donc de faire chauffer de l'eau pour le débarbouiller; cela me donna un mal infini.

Sa rage d'imitation finit par lui coûter la vie.

A trois semaines de là, nous primes les armes à l'improviste. Un de mes camarades, qui venait de se faire la barbe, sortit et oublia de serrer son rasoir, son savon et son blaireau. A peine étions-nous dehors que Corneille chercha à se raser; il se savonna conformément aux règles de l'art et, comme il avait remarqué que certaines personnes passaient le rasoir de bas en haut, il voulut en faire autant et se coupa malheureusement la gorge. A mon retour, je le trouvai baignant dans son sang; il râlait. Je l'aimais tellement que ce spectacle m'exaspéra; sans réfléchir longuement, j'empoignai mon pauvre Corneille et je l'envoyai dans la mer.

Kléber.

Quelques-uns de mes camarades, pensant le sauver, se jetèrent dans un canot et le repêchèrent; mais, il était trop tard, il expira aussitôt.

Guéri par cette aventure, je ne songeai pas à garder mon perroquet, malgré qu'il sût dire une masse de choses en français. Avant notre départ, je le vendis pour vingt francs à un commerçant de la ville.

Il y avait deux mois que nous étions à Brest, lorsque nous reçûmes l'ordre de nous rendre à Douai, où se trouvait alors la portion principale de notre régiment. Peu de temps après notre arrivée dans cette ville, nous partîmes pour Boulogne, où nous fîmes pendant quelques mois le service des batteries des côtes.

Mon lieutenant en premier, qui commandait la compagnie en l'absence du capitaine, avait, à Paris, des parents très influents, grâce à l'intervention desquels il obtint notre envoi à Hanovre. Nous fîmes donc nos préparatifs et nous allâmes, par Calais et Gravelines, à Dunkerque; mais, en arrivant dans cette ville, nous reçûmes contre-ordre et nous revînmes à Boulogne. Mais nous n'y demeurâmes que quatre jours et nous reprîmes de nouveau le chemin de Dunkerque. De là, nous allâmes à Namur (1) en passant par Gand, puis à Anvers.

D'Anvers nous allâmes à Herzogenbusch, où nous passâmes le Rhin (2) ; puis nous traversâmes une région sablonneuse, couchant dans de grandes fermes, et nous arrivâmes enfin à Hanovre, où le général Bernadotte était installé.

Nous fûmes rattachés à son corps d'armée.

Les logements étaient bons et le service agréable. Nous n'avions réglementairement que quatre heures de travail ; tout ce que nous faisions en plus nous était payé.

En 1805, l'armée de Hanovre fut envoyée en Autriche, ne laissant dans le pays que le 19e régiment d'infanterie et la compagnie de canonniers dont je faisais partie. Un beau jour le bruit se répandit dans la ville que les Anglais et les Russes s'avançaient de notre côté. Aussitôt on nous donna l'ordre d'évacuer sur Hameln nos approvisionnements de poudre, qui étaient très considérables. Dans le trouble qui en résulta, plus d'un baril fut soustrait. Comme il nous était impossible de transporter le tout à Hameln, nous jetâmes le reste dans la Leine ; c'est ainsi que s'appelle la rivière qui coule à Hanovre.

Le 19e régiment d'infanterie venait d'évacuer cette ville, quand, vers dix heures du soir, il y eut une alerte provoquée par des gens qui racontaient que les Anglais étaient à six lieues. Nous partîmes donc au milieu de la nuit pour Hameln, où nous restâmes bloqués jusqu'après la bataille d'Austerlitz. A la suite de cette dernière le Hanovre fut cédé à la Prusse. Quelques semaines plus tard, un régiment prussien vint nous relever, et nous partîmes pour Cologne. En arrivant dans cette ville nous reçûmes contre-ordre ; on nous embarqua sur le Rhin et on nous conduisit à Wesel où nous restâmes quelques mois ; puis nous allâmes rejoindre la Grande-Armée.

(1) Il y a là évidemment une erreur de nom.
(2) La Meuse d'abord, le Wahal ensuite.

Pendant que nous étions détachés à Brunswick, un sous-lieutenant et vingt-six hommes de ma compagnie furent désignés pour escorter un convoi d'argent. Nous avions à conduire ces quarante-deux barils de numéraire à la Monnaie de Berlin. Notre route se fit par Magdebourg, Brandebourg et Potsdam. Après nous être reposés une journée dans la capitale de la Prusse, nous reçûmes l'ordre de rejoindre notre compagnie; nous la rattrapâmes à Francfort sur l'Oder.

En arrivant là, on donna l'ordre de nous *alléger*, c'est-à-dire de vendre tout ce qui ne nous était pas strictement indispensable. Heureusement les juifs ne manquaient pas; ils eurent vite fait de nous acheter notre superflu.

Nous partîmes donc pour Stettin, où nous ne demeurâmes que pendant quelques semaines, puis nous fûmes envoyés à Kœnigsberg en passant par Dantzig, et enfin nous arrivâmes à Tilsitt, où nous restâmes jusqu'après la conclusion de la paix. De là on nous envoya du côté de Colberg où des corps francs, composés de déserteurs et de racailles, tenaient la campagne. Comme la garnison de cette ville comprenait déjà trois batteries, nous fûmes rappelés et l'on nous expédia, avec quatre pièces de *six*, à Stettin. Nous séjournâmes trois semaines en cet endroit.

Pendant ce temps, un homme appartenant à l'un des corps francs déserta pour rejoindre sa femme qui habitait Stettin. En chemin, il rencontra un colonel français qu'il assassina pour le voler. Il fut trahi par les épaulettes dont il n'avait pu se défaire. On l'arrêta aussitôt et le conseil de guerre le condamna à mort. Il fut fusillé en même temps que trois des nôtres qui avaient poignardé une jeune fille après l'avoir violée.

De Stettin nous partîmes pour Stralsund qui se trouvait encore aux mains des Suédois. Nous en chassâmes ces derniers et il s'en fallut de bien peu que nous prissions leur roi. Après avoir évacué la ville, ils se retirèrent dans l'île de Rügen.

Nous autres, nous fîmes main basse sur les munitions et les provisions abandonnées par eux, nous les conduisîmes à Stettin, puis nous revînmes à Stralsund, où nous restâmes jusqu'au mois de novembre, époque à laquelle nous fûmes désignés pour tenir garnison à Berlin. Mais à peine dans cette ville, nous dûmes partir pour Ratzeburg, et de là pour Schleswig. Je ne manquai pas, en arrivant dans cette localité, de me mettre à la recherche de l'auberge d'où j'avais déserté vingt ans auparavant avec la complicité

de la domestique. Ainsi que je m'y attendais bien, je n'y trouvai plus aucune figure de connaissance.

De Schleswig, nous allâmes tenir garnison pendant huit semaines à Flensburg, qui est un port de mer, puis à Friedericia sur le Petit Belt; ensuite nous revînmes à Flensburg et, quinze jours plus tard, on nous expédia à l'île de Fünen. Après cela, nous retournâmes à Friedericia, traversant les dunes pour gagner le Belt, où nous capturâmes quatre cents cavaliers espagnols. Leur colonel, un émigré français, se brûla la cervelle devant le front des troupes.

Accompagnés de quatre régiments d'infanterie, nous franchîmes, le lendemain, le Belt, et nous poursuivîmes les Espagnols jusqu'au Grand-Belt; arrivés là, ils s'embarquèrent pour Copenhague, ne laissant derrière eux qu'une centaine de mulets fourbus et quelques affûts.

Dix jours plus tard nous reçûmes l'ordre de revenir sur nos pas; nous repassâmes le Petit-Belt et, après être restés trois ou quatre semaines à Friedericia, nous rentrâmes à Flensburg jusqu'en novembre.

L'hiver, qui devait être très rigoureux, se faisait déjà sentir quand nous partîmes pour Stralsund. La neige était si épaisse que nous dûmes nous faire conduire en traîneau; nous laissâmes nos canons à Ratzeburg. En arrivant à Stralsund, nous étions à moitié morts de froid. Après huit jours passés dans cette ville, on nous expédia à Greifswald, où nous demeurâmes le reste de l'hiver. Enfin, en mars, nous parvint l'ordre définitif de retour.

Nous allâmes d'abord à Potsdam et à Magdebourg, puis à Würzbourg, où je tombai malade. Je restai plusieurs semaines à l'hôpital. Une fois rétabli, on me fit rejoindre en voiture ma compagnie que je rencontrai à Augsbourg. J'étais passé par Rothenburg-sur-Tauber, Crailsheim et Donauwerth.

Notre séjour ne fut pas de longue durée et nous voilà repartis par Stein et Krems pour Vienne, où nous occupâmes pendant quinze jours l'*Alterscaserne*. Au bout de ce temps, deux compagnies de canonniers, la 5e du 6e régiment et la 5e du 8e régiment, reçurent l'ordre de se tenir prêtes à marcher. Je faisais partie de cette dernière.

On nous rassembla sur la place Saint-Etienne et l'on nous confia l'escorte de sept voitures portant quarante millions en numéraire que nous devions mener en France. Nous partîmes donc et, en arrivant à Linz, nous chargeâmes les caisses sur d'autres voitures.

Quant à nous autres, nous restâmes encore huit jours à Linz, en attendant que nos voitures fussent réparées. Quand ceci fut fait, nous nous dirigeâmes sur Augsbourg, où nos caisses furent transbordées à nouveau, et nous attendîmes quinze jours, sur place, jusqu'à ce que tout fût en ordre. A partir d'Augsbourg, l'escorte ne se composait plus que de soixante hommes par compagnie, et les autres demeurèrent dans cette ville. Nous allâmes par Günzbourg, Ulm, et Giesslingen à Goeppingen. En arrivant dans cette ville, je demandai une permission et j'allai voir mon cousin à Albershausen : le soir je rentrai à Goeppingen.

Le lendemain, nous allâmes à Cannstatt, où je demandai encore une permission. Je poussai jusqu'à Stuttgard, afin de me procurer, si c'était possible, quelques renseignements sur ma sœur; je vis bien une de mes cousines, mais elle ne put rien me dire de précis.

Marie-Louise.

Je rencontrai, par hasard, un agent de police nommé Dautphæus, que je connaissais de vieille date. C'était le frère de l'individu bien connu en Wurtemberg qui a été exécuté, à Stuttgard, il y a une quinzaine d'années, parce qu'il avait commis un assassinat. L'agent de police ne me reconnut pas. Je lui demandai ce qu'étaient devenus mes parents, et, quand je l'eus prié de me dire ce qu'était devenu un certain Steininger, il ouvrit son calepin et me raconta que ce Steininger avait déserté dans telles ou telles

conditions que je connaissais mieux que lui, assurément. Il me dit que ma sœur avait été placée à l'orphelinat de Ludwisburg. Suffisamment éclairé, je l'invitai à m'accompagner au *Wurtembergische Hof* et je lui payai à boire, me gardant soigneusement de lui dire mon nom. Lorsqu'il fit nuit et que nous nous séparâmes, je lui dévoilai qui j'étais.

Sachant que ma sœur était à Ludwigsburg, je demandai une nouvelle permission et je précédai la colonne. A l'orphelinat, j'appris, avec un profond chagrin, que ma pauvre sœur était morte quelques années auparavant.

N'ayant plus rien à faire là, je rejoignis le convoi à Vaihingen sur Enz. Notre itinéraire, à partir de ce moment, fut Pforzheim, Durlach, Baden-Baden, Kehl, où nous fûmes visités minutieusement par les douaniers, qui nous soupçonnaient de faire la contrebande. En arrivant à Strasbourg, nous conduisîmes nos voitures à la monnaie, et puis nous eûmes un jour de repos. Ensuite nous retournâmes par le même chemin à Augsbourg, d'où ma compagnie n'avait pas bougé.

Nous y arrivâmes juste à l'époque où l'impératrice Marie-Louise se rendait en France pour se marier. Lors de son passage, à Augsbourg, chaque homme de la garnison reçut 30 sous pour boire à sa santé. Nous autres, nous organisâmes un banquet à l'hôtel de ville et, à cette occasion, les troupes fraternisèrent. Tous les contingents étaient mélangés aux tables : Bavarois et Français, canonniers et chevau-légers.

Vers le soir, les têtes s'échauffèrent un peu ; les discussions dégénérèrent en rixes qui auraient pu devenir graves.

Informé de cela, le gouverneur donna l'ordre de battre la générale.

Il nous fallut regagner au plus vite nos logements, nous équiper et nous armer, puis nous rendre à la place d'alarme.

Nous demeurâmes pendant une demi-heure environ sur les rangs, puis on supposa que nos esprits avaient eu le temps de se calmer et l'on nous fit rompre.

De fortes patrouilles sillonnèrent pendant toute la nuit les rues de la ville avec la consigne d'arrêter les soldats qu'elles rencontreraient.

Notre séjour à Augsbourg se prolongea jusqu'au printemps et je fus employé comme tailleur. Quand la compagnie partit, je restai encore avec un détachement de douze hommes. Nous fûmes les

derniers à rentrer en France, avec deux canons et quelques barils de poudre.

En arrivant à Strasbourg, nous fûmes avertis que nous devions rejoindre notre régiment à Boulogne. Après un séjour de deux mois dans cette dernière ville, nous allâmes à Douai, en Flandre.

A ce moment on créait vingt-deux compagnies de canonniers vétérans. Las de l'existence errante que je menais depuis si longtemps, je me présentai, avec six de mes camarades, devant notre général, quand celui-ci demanda les noms des hommes qui voulaient passer dans les vétérans. Nous fûmes envoyés à l'île d'Oléron, où je restai pendant trois ans. Je touchais onze sous de prêt, sans compter le pain et l'habillement. En montant des gardes payées et en me livrant à divers petits travaux, je gagnais autant d'argent que je voulais. Je repris aussi la caisse à cette époque-là, ma pauvre caisse que j'avais lâchée depuis l'Égypte. Grâce à elle, j'eus un peu plus de liberté.

En 1814, après l'abdication de l'empereur Napoléon, on fit la paix. Je songeai alors à rentrer dans mon pays. Comme j'étais encore vigoureux malgré mes cinquante et un ans, je n'étais pas embarrassé pour gagner ma vie.

Je pris donc mon congé.

C. de Pardiellan.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME V

ROMANS

Louis Galler. . . . . *Le Capitaine Satan* (Aventures de Cyrano de Bergerac). . . . 35, 86, 169
Joseph L'Hopital. . . *Mon Onc' Jean*. . . 5, 143, 200, 264, 347, 413, 481, 591
René Maizeroy. . . . *L'Ange* 241, 379, 437, 510, 565
Paul et Victor Margueritte. . . . . *Poum* 57, 128, 229, 291

CONTES ET NOUVELLES

Jean Reibrach . . . . *Barca* 81
Jules Simon . . . . . *L'Affaire Nayl*. 333, 435, 529

MÉMOIRES ET SOUVENIRS

C. de Pardiellan . . *Mémoires d'un vieux Déserteur*. 401, 552, 627

VARIÉTÉS

Paul Bluysen . . . . *Félix Faure intime*. 321
Aug. Germain . . . . *Les débuts d'un Comique* 561

THÉATRE

Jules Renard. . . . . *Le Plaisir de Rompre*. 161, 307

Le gérant : F. Juven Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir. 152, r. de Vaugirard, Paris.

AP
20
L4
sér.3
t.5

La Lecture

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY